image not available

DU
ROMANCIUM OCCIDENTAL

OU

ÉTUDES ET RECHERCHES
HISTORIQUES ET PHILOLOGIQUES

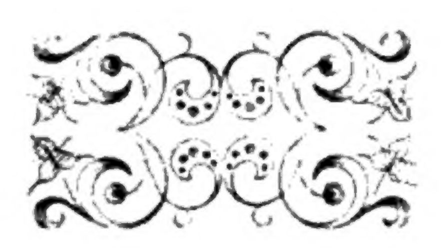
SUR

NOS ORIGINES.

PAR

E.-M. MASSE.

> Et vocavit Deus ARIDAM, terram, congregationesque aquarum, appellavit MARIA.
> *Genes.*, cap. 1, v. 10.



MARSEILLE,

MARIUS OLIVE, RUE PARADIS, 47.

1847.



DU ROMANCIUM OCCIDENTAL

OU

ÉTUDES ET RECHERCHES

HISTORIQUES & PHILOLOGIQUES

SUR

NOS ORIGINES.

MARSEILLE. — IMPRIMERIE MARIUS OLIVE, RUE PARADIS, 47.

DU
ROMANCIUM OCCIDENTAL

OU

ÉTUDES ET RECHERCHES
HISTORIQUES ET PHILOLOGIQUES

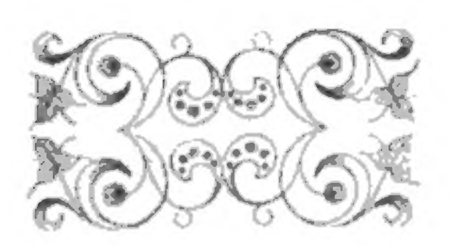
SUR

NOS ORIGINES.

PAR

E.-M. MASSE.

Et vocavit Deus ARIDAM, terram,
congregationesque aquarum,
appellavit MARIA.
Genes., cap. 1, v. 10.



MARSEILLE,
MARIUS OLIVE, RUE PARADIS, 47.
1847.

AVANT-PROPOS.

J'ai assisté à la quatorzième session du Congrès Scientifique de France, convoqué à Marseille. J'avais dessein de prendre part aux travaux de la quatrième section, qui avait à s'occuper d'Archéologie et d'Histoire, et je comptais lire un mémoire sur un point encore obscur de l'histoire ancienne de Marseille, croyant pouvoir l'éclaircir enfin par l'application de quelques principes de Linguistique à la Topographie.

Les objets traités dans ce mémoire tenaient à plusieurs des questions solennellement proposées par le programme; mais il n'était pas facile de les détacher l'un de l'autre pour les ramener séparément et d'une manière précise à l'une de ces questions.

A propos de l'origine des Ligures, la langue Basque ayant été présentée par un orateur comme une langue primitive d'où s'étaient épandues, dans le midi de la France, les dénominations topographiques, ces monuments qui remontent si haut dans le cours des âges, il me sembla qu'on pouvait réclamer, en faveur de l'Asie occidentale, un privilége qu'on ne lui conteste plus guères, et montrer que les langues parlées encore dans l'Islande, dans le pays de Galles, dans la Basse-Bretagne et dans la Biscaye, n'ont pour toute richesse que des débris informes, mais reconnaissables jusqu'à un certain point, des idiomes orientaux, soit Japétiques, soit Sémitiques. Le point de départ de mon excursion aventureuse fut le verset de la Genèse donné pour épigraphe au présent écrit.

C'était remonter bien haut pour revenir ensuite aux Ligures. Force fut de m'arrêter en présence de la question imminente, et ce que j'avais à dire fut renvoyé à un temps plus opportun.

Mon mémoire avait pour titre : *Recherches sur quelques origines de notre pays et de notre langue;* mais quand le Secrétaire de la quatrième section, dans la réunion générale du soir, ayant à rendre compte de notre séance particulière du matin, et trompé sur ma voie par le point de départ que j'avais accidentellement pris, annonça

un ouvrage sur le radical *Ar* dont j'avais offert la lecture, il donna, sans le vouloir, un autre cours à mes idées ; ce qui n'avait été qu'accessoire m'apparut alors comme devant être objet principal, et je résolus de traiter, s'il m'était possible, dans toute sa grandeur et sa magnificence, ce radical merveilleux jeté aux oreilles humaines dès l'origine des temps par la même voix qui avait fait surgir le monde.

J'ai conservé de mon premier travail les principales assises ; je ne pouvais pas absolument donner suite à cet essai de linguistique sans l'intervention de quelques lieux qui me servent de témoignages, et dont l'exacte description m'a suggéré plus d'une fois les corollaires au premier aspect fort étranges, les conséquences inouïes d'un verset de la Bible, devenu pour moi, en toute conviction, le fondement de la science des mots épars dans le monde occidental. Ce que je montrerai, est-ce de l'or ou du cuivre? Les experts prononceront; et s'il y a mélange, ils feront le départ.

Mais ce qu'on ne pourra pas m'enlever, c'est la joie que mes recherches et la composition de cet écrit m'ont souvent donnée. J'ai traversé les champs de la Belgique, alors que les fleurs de lin sont épanouies et qu'un lambeau de la voûte azurée semble être descendu, par un beau soleil

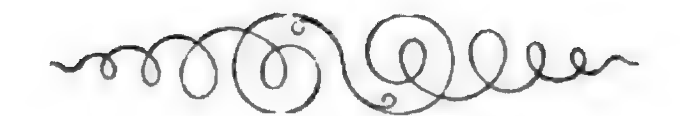
de printemps, sur cette terre de prédilection; eh bien! j'ai toujours préféré à cette vue du ciel renversé, l'apparition d'une petite fleur bleue que l'on rencontre, aux plus beaux jours de l'année, dans les ravins les plus rocailleux et les plus déserts de mon pays; charmante fleur qui souvent passe toute une saison sans qu'un œil humain la contemple et vienne rendre jaloux le rayon de soleil qui la colore et les brises timides qui se glissent à l'envi dans les plus profondes et les plus âpres solitudes pour caresser sa tige flexible et la faire ondoyer avec un doux et ravissant murmure.

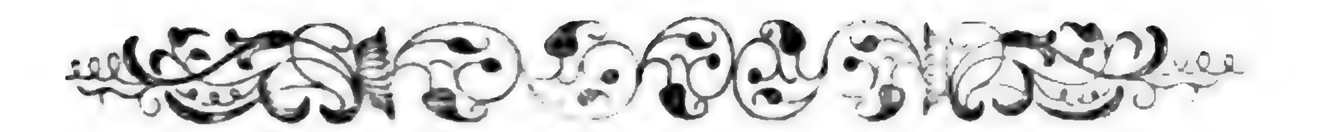
C'est à la science des livres, c'est à ces mémoires humaines qu'on appelle des bibliothèques vivantes, à ces miroirs qui réfléchissent tout, mais n'engendrent rien, que ces champs de la Belgique, trompeuse image des cieux, peuvent être comparés. Point d'ombres, point d'anfractuosités capricieuses, point de rochers qui surplombent et menacent, point de contrastes qui émeuvent dans ces riches campagnes où vient se peindre l'azur des cieux, moins splendidement encore que sur les eaux de la mer sans bornes, alors que doucement agitées par la brise, elles se détachent à la surface en ondes infinies, dont chacune réfléchit les rayons d'or du soleil, sur un fonds d'azur. Mais au milieu des innombrables fragments qui

se sont détachés un à un de toutes ces roches, que les siècles ont sillonnées, gercées, cariées, déformées, bouleversées de mille manières, voir poindre tout-à-coup cette petite fleur bleue, dont j'ai parlé; c'est retrouver dans cette vallée de larmes qu'on appele la vie, au bord de ce torrent qui nous emporte et nous meurtrit, le souvenir du sourire maternel, une espérance de gloire, une promesse d'amitié, les plus douces choses enfin qui puissent faire la joie, toujours si passagère, *du cœur*, et peupler un moment d'agréables fantômes la plus désolée solitude; c'est encore au milieu des ténèbres qui enveloppent les âges écoulés, entrevoir un point lumineux, qui en éclaire tout-à-coup une portion toujours trop peu considérable sans doute, mais qui ne saurait être jamais trop vivement appréciée.

Quand un de ces points lumineux m'est apparu, à moi qui marche depuis longtemps dans le désert sans cortège de livres, sans accointance de savants; quand ces pensées dont je vais faire part se sont présentées tout-à-coup à mon esprit, comme une de ces fleurs rares et longtemps délaissées qui enchantent la solitude, oh! j'en étais ému bien autrement que des souvenirs les plus doux de tendresse et d'amour, que des espérances les plus éclatantes de gloire, que des promesses les plus solennelles d'amitié! Je m'inclinais devant

celui qui daignait me les envoyer, le louant et le bénissant comme un simple mortel peut le faire, saisissant avec ardeur ces dons inattendus, mais trop inhabile, on ne s'en apercevra que trop, à les convertir en une manne qui rassasie tous ceux qui en voudront prendre, comme fesait cet aliment céleste que Dieu laissait tomber autrefois dans le désert de Sin pour les besoins du peuple d'Israël.





DU ROMANCIUM OCCIDENTAL

OU

ÉTUDES ET RECHERCHES
HISTORIQUES ET PHILOLOGIQUES

SUR

NOS ORIGINES.

I.

Que faut-il entendre par ce mot *Romancium* ? c'est le même que celui de Roman et de Romance ; mais on voit tout de suite pourquoi j'ai dû l'employer exclusivement aux deux autres.

Un *Romancium* n'est pas, du reste, ce que feu M. Raynouard entendait par langue Romane ou Roman provençal, né, disait-il, du latin, comme toutes les langues du Midi, improprement appelées, d'après son système, *néo-latines*. Un *Romancium* n'est pas le fils de langues savantes qui l'auraient précédé ; tout au

contraire, les langues les mieux faites, les plus artistement travaillées, sont émanées d'un *Romancium* primitif. La langue latine a eu son *Romancium* comme la langue Grecque. C'est par un même *Romancium* que le Provençal, l'Italien, l'Espagnol, le Portugais sont parents avec le latin du siècle d'Auguste et même avec le grec d'Homère. Les langues du Nord ont aussi leur *Romancium*, et ce qu'on ne peut trop admirer, c'est que le *Romancium* du nord et celui du midi ont des points de contact plus fréquents qu'il ne paraît à première vue. Les mêmes radicaux, les mêmes éléments primitifs de langage se retrouvent plus ou moins dans tous les idiomes de l'occident.

Il y avait autrefois un latin que les auteurs nomment *lingua rustica*, *vulgaris*, *militaris*, *provincialis*, *usualis* et que Sidoine Apollinaire appelle *Celtici sermonis squama*.

Le mot *Romancium* a la même origine que le nom de Rome; il signifie tout ce qu'on peut voir de plus agreste, de plus inculte. Je ferai connaître en son lieu le radical particulier dont se forma jadis le nom de la ville immortelle.

Pour comprendre comment un *Romancium*, puis une langue ont existé, il m'est venu une idée que voici : On ne peut mieux comparer les radicaux primitifs, qu'à ces roseaux, à ces branches de palmier avec lesquels, par art et industrie, les fellahs d'Egypte, dans les champs sablonneux que le Nil arrose, parviennent à dresser le monticule factice où ils se proposent de bâtir un village. Les roseaux, les branches

de palmier sont enfoncés dans le sable à de petits intervalles, dans le sens de la longueur et de la largeur qu'on veut donner à l'éminence, à la butte qu'il s'agit de former. Le vent pousse les sables contre ces roseaux qui les arrêtent et deviennent par là autant de centres d'agglomération. L'*Astragalus Thragacantha* des dunes de Mont-Rédon peut fournir un exemple de ce qui se passe dans les champs qui bordent le Nil. Les premiers pieux ayant disparu sous le sable, on en plante d'autres autour desquels se forme une agrégation nouvelle, *et l'on continue* de faire ainsi jusqu'à ce que l'aire du village projeté, ait acquis la hauteur nécessaire pour rester au-dessus des eaux dans les plus grandes inondations.

Voilà de quelle manière, autour de quelques radicaux primitifs, se sont formés, par agrégation, les divers et infinis vocabulaires des peuples.

Comme dans les buttes artificielles, ouvrages du vent et des fellahs, l'œuvre des langues présente plusieurs stratifications de radicaux, non semblables par la forme, mais égaux par le sens.

Deux stratifications principales se laissent d'abord apercevoir, celle de l'*Ar* et celle du *Cau*, en autres termes celle de l'*Ararat*, de la montagne des montagnes, sur laquelle s'arrêta l'*arche* du déluge, et celle du *Caucase* ou montagne des *Ases*. Peut-être parviendrons-nous à trouver que *Cau* n'est qu'une transformation de *Ar*, comme *Ase* lui-même n'est autre que *Are*; mais, à première vue, on ne peut qu'admettre à

Les modifications et les accidents de la durée comme de l'espace reçurent leurs noms de Dieu-même.

Dieu ayant formé de limon tous les animaux de la terre et tous les oiseaux du ciel, les amena devant Adam, afin qu'il les nommât; et tous les noms que donna Adam subsistent encore.

Les noms que fournit le radical *Ar* sont presque tous topographiques. En disant que *Cælum*, *Lux*, *Nox* et même *Dies* peuvent être ramenés à ce radical, je donnerai une première idée de son extrême fécondité, du nombre et de la diversité de ses évolutions, de ses métamorphoses.

Je n'affirme pas cependant que *Ar* soit le générateur unique. Je crois seulement qu'avec ce radical on peut aller fort loin, et d'autant plus loin qu'on est moins étranger aux langues orientales, en y comprenant le grec.

Quand je considère le point où il m'a été donné d'arriver, moi qui n'ai à mon service qu'un peu de latin et mon provençal, je compte beaucoup sur les rencontres heureuses que pourront faire de plus savants et de plus habiles que moi. Je ne me donne que pour un explorateur de hasard. Allons donc tous ensemble aux découvertes, aventuriers et docteurs, matelots et capitaines. Que Dieu nous précède pour nous montrer la voie, comme il précéda les Hébreux dans leur long et pénible voyage à travers les solitudes! Qu'il soit pour nous cette colonne de feu qui les éclairait pendant la nuit! Hélas! cette nuit qui nous environne ici-bas est bien plus profonde, les ténèbres dont nous

sommes enveloppés dans le monde moral sont bien plus épaisses que le noir vêtement dont se couvre la terre quand l'astre du jour nous retire ses rayons.

III.

Pour dégager le radical *Ar* des langes dont il fut enveloppé, même dans les temps les plus rapprochés de son apparition dans le monde, quelques indispensables considérations nous viendront en aide.

L'homme des anciens jours ayant peu de vocables à sa portée, les a vêtus de mille façons pour leur faire *exprimer* ce qu'il voulait dire. Les noms topographiques sortis de la bouche de Dieu même ont servi, avec ou sans annexe, et au moyen de combinaisons, de substitutions, de permutations advenues, soit aux voyelles, soit aux consonnes, à exprimer non seulement les conditions de l'étendue, les accidents de la nature morte, mais encore un grand nombre d'actes et de mouvements de la nature vivante. Avec le même radical on a donné un nom aux objets directement contraires, à la hauteur comme à la profondeur, au contenant et au contenu, à la cause ainsi qu'à l'effet, à l'acte et à ses conséquences; on est même descendu, sans modification, du grand au petit, du composé à ses éléments, du tout à la partie, tant l'homme dans son indigence et son ambition est tourmenté par le besoin de généraliser ses idées et d'amplifier ses moyens!

Mais généraliser ses idées, ce n'est pas toujours les féconder : trop souvent on les frappe par là de stéri-

lité, et plus fatalement encore on en fait un instrument de dommage et d'erreur. La synthèse n'appartient qu'à Dieu et aux sciences fondées sur sa parole éternelle. Avec les sciences purement humaines, la synthèse, excellent moyen pour réunir et mettre en faisceau les connaissances acquises, pour reconnaître le point où l'on vient d'arriver, n'est presque jamais qu'un drapeau menteur, un signe de perdition élevé par l'ignorance.

Ainsi firent les peuples d'autrefois avec un petit nombre de jalons plantés dans le sable des choses humaines, comme les roseaux des pauvres Fellahs dans les alluvions mouvantes du Nil, lorsqu'ils veulent se donner une butte factice, une montagne de secours qui domine les inondations futures; mais pour les mots, le vent ne souffla pas toujours du même point de l'horizon; de là, dans les idées, des contradictions choquantes, des quiproquos déplorables et de fatales erreurs.

Des considérations d'un autre ordre viendront ensuite.

Un philologue pour qui la langue parlée est plus à rechercher que la langue écrite, a droit de corriger l'orthographe vulgaire, dès qu'il reconnaît, entre cette orthographe et la langue telle que des bouches humaines ont pu l'articuler, un défaut de correspondance qui, dès les premiers pas, rendrait impossible toute investigation; car il veut étudier des sons et non pas des caractères d'écriture.

Ensuite, il est dans toutes les langues un fait géné-

ral auquel on doit rapporter la permutation des voyelles et des consonnes, ainsi que l'emploi de certaines aspirations et affixes; l'organe de la voix n'est pas absolument le même chez tous les hommes, et même de nation à nation, d'une localité à une autre, d'individu à individu, il diffère. Avec une certaine paresse dans l'organe et des habitudes de prononciation involontairement prises, des voyelles sonores et brèves se changent dans la bouche en voyelles traînantes, tandis qu'un organe délicat et vif, relevant les voyelles *sourdes*, *les* rend plus aiguës et plus claires.

Nous mettons peu de différence, par exemple, entre *æ*, *œ* et *e*; les latins en mettaient davantage, surtout avant le siècle d'Auguste. Les lettres *j* et *g* auxquelles nous faisons peu d'attention et qui s'échappent de nos lèvres d'une manière fort leste, sont rudement aspirées dans la prononciation espagnole. *S* au commencement d'un mot n'a pas l'air d'une aspiration, et pourtant cette lettre en est bien une dans *Semi* qui n'est autre que *Hemi*, *Hemicyclum*, *Semicirculus*. H, qui pour nous est un signe convenu pour rompre le souffle de la voix, n'est pas toujours aspiré dans notre langue. Il y a des aspirations d'habitude et des aspirations adoptées pour le sens. D'autres accidents de la voix se rencontrent encore, qui recouvrent et déguisent un radical de manière à le rendre difficilement reconnaissable.

Après ces observations sur lesquelles nous reviendrons au besoin, hâtons-nous d'embrasser la magnifique perspective qui s'ouvre devant le radical *Ar*.

IV.

Ar diversement modifié par l'expression de circonstances qui le plus souvent échappent aux investigations les plus obstinées qu'on puisse faire de nos jours, époque si tardive dans la longue succession des siècles écoulés, *Ar* peut signifier hauteur et les eaux qui tombent de la hauteur, montagne et torrent : le mont Ararat, par exemple, et le fleuve Araxe, ainsi que toutes ces rivières que les Arabes appellent El-Arach; l'Arcadie, pays de montagnes, le plus rude, le plus sauvage, le plus torrentiel du Péloponèse, et dont les peuples, selon Xénophon, étaient les seuls de la Grèce qui se pussent dire autochtones (1); l'Arménie, l'Argolide, l'Argovie, l'Aragon, l'Armagnac, etc., etc., puis l'Aar, l'Arar, l'Arno, et une multitude d'autres montagnes, d'autres fleuves, d'autres cours d'eau qui, dans leur nom ancien ou dans leur nom moderne, présentent le radical *Ar* bien distinct, malgré les adjonctions modificatives qui l'accompagnent, le restreignent, le recouvrent quelquefois, mais ne l'étouffent jamais.

L'*Arar*, c'était proprement une rivière tombant dans une autre rivière, la Saône dans le Rhône, et *Rhodanus* était pour *Ar Rhodanus*, le fleuve des Rhodiens, ainsi appelé à cause d'une colonie que cette nation

(1) Il est inutile de prévenir que nous n'admettons pas cette qualification antique; les peuples n'ont pas poussé sur la terre comme des champignons. Autochtone veut dire né du sol.

commerçante avait établie à Arles, dont le nom d'ailleurs renferme le radical *Ar*, de même qu'une autre ville d'Arles située dans le Roussillon.

La ville d'Eguilles, en Provence, est nommée dans les anciens titres *Castrum de Arquillâ* (Château de la Crète), et dans le provençal actuel *Aguilho*. Dans la basse latinité *Agulha*, corruption de *Arquilla*, signifiait obélisque, flèche d'église. L'église des Accoules à Marseille est nommée dans les titres *de las Agulhas*. On trouve même cette expression *devès las Agulhas*, vers les Accoules. Ceux qui font venir Accoules de *Accoas*, arceaux, arcs-boutants, s'écartent fort peu de l'étimologie que j'ai cru devoir préférer, par cette raison que les *Agulhas* ou flèches d'église devaient être plus remarquables en Provence que de simples arceaux en dehors. L'un et l'autre de ces noms viennent de *Ar*. Mais la filiation par *Arquilla* est plus simple et plus directe.

Le *mont inaccessible* du Dauphiné, regardé longtemps comme une des sept merveilles de cette province, est appelé *Aiguilles-fort* (*fort* pour montagne), dans une pièce constatant l'ascension que le 26 juin 1492, Antoine de Ville, seigneur de Domp-Jullien et de Beaupré, gouverneur de Montélimart, y fit par ordre de Charles VIII.

Virgile a dit, en parlant d'une ville antique dont le radical *Ar* servait à former le nom :

> . . . .*Locus* ARDEA *quondam*
> *Dictus avis : et nunc magnum manet* ARDEA *nomen,*
> *Sed fortuna fuit.*

En latin, on appelait *Ardua* les élévations les plus rudes et de l'accès le plus difficile : Ardua *Alpium præsidiis claudere. Neritos* Ardua *saxis*.

Un lieu haut, rempli de pierres et dépouillé de végétation, s'appelle en langage basque, *Arriega*, en provençal *Sarrié*. S est ici une sorte d'aspiration.

Il y avait en Italie une région des *Arauni* montagnards qui se disaient les frères des Romains.

Est-ce les Espagnols qui ont donné à des montagnards du Chili le nom d'*Araucans*, ou bien l'ont-ils trouvé déjà usité dans ces régions ?

Arpinum, cette bourgade à jamais célèbre pour avoir été le berceau du grand orateur romain, a dû signifier peut-être autant que notre *puech-pinos*, Puy-pin, Pey-pin, etc. (colline à pins.)

Aretium (Arezzo), la ville principale des Apennins, enfermait aussi dans son nom l'idée de montagne.

Un historien plein d'imagination, Florus, disait sous le règne d'Adrien : « Il fut un temps où Tibur et « Préneste, nos maisons de plaisance pendant l'été, « étaient l'objet des vœux de conquête offerts au Ca- « pitole ; nous redoutions alors les bocages d'Aricie ; « nous pouvions triompher sans rougir des villages « innommés des Sabins et des Latins, et Corioles don- « nait un titre qu'on ne croyait pas indigne d'un géné- « ral victorieux. » Le nom d'Aricie témoigne que ce lieu était dans les montagnes, au milieu des bois. Nous aurons peut-être occasion d'expliquer plus tard Tibur, Préneste, Corioles, les Sabins et les Latins.

La ville d'*Ariminum* était ainsi appelée, selon quelques-uns, à cause de la rivière qui coulait le long de ses murailles. Dans les derniers temps de la république romaine, une grande célébrité fut acquise à ce courant d'eau qui n'est pas fort considérable. On l'appelait alors le Rubicon. Mais, à une époque antérieure, cette rivière, pour avoir fait donner le nom d'*Arimium*, aujourd'hui Rimini, à la ville qu'elle baigne, devait avoir déjà dans son propre nom le radical *Ar*.

Proche d'Argos, il y avait le mont Arachnéen.

L'Armorique, appelée depuis Aquitaine, *Aquitania*, *région des* eaux, comprenait tout le plat pays que borde en partie la Loire et qu'arrosent les eaux venues de l'*Arvernia*, aujourd'hui l'Auvergne, des Cévennes et des Pyrénées. Le second élément d'*Armorique* viendra plus tard.

Le chanteur *Arion*, enlevé par un dauphin, n'était-ce pas un montagnard séduit, entraîné par les charmes de la mer? Cette fable personnifie la double poésie des rochers et des flots, merveilleuse poésie qu'on pourrait appeler complète, lorsqu'aux mers de Sicile, par exemple, de cette île chère aux Muses, *Sicelides Musæ*, sous un ciel bleu, par un beau jour de printemps ou d'automne, s'étalent dans un même cadre des flots capricieusement sillonnés par la brise, des voiles blanches qui bondissent sur les eaux comme des faons de biche, des villes dont les maisons, les remparts et les tours se mirent dans l'onde et semblent lui sourire, des coteaux ombragés d'oliviers et de pampres verdoyants, un mont superbe, couvert de

neige, et qui, arsenal de destruction au milieu d'une nature si paisible, exhale des nuages de fumée ou vomit des torrents de flammes : magnifique spectacle, harmonie ineffable, où se présentent à l'homme tant de rapports avec ses joies, ses passions, ses alarmes de chaque jour et sa vie !

Quod mare non novit, quæ nescit arcana tellus ?

Le nom des *Ardennes* vient, selon quelques-uns, de ce que les Celtes nommaient *Ard* ou hauteur cette région remarquable que traverse une chaîne de montagnes d'autant plus hautes, en apparence, que leurs pentes sont assez rapides et que leurs crêtes décharnées semblent se rapprocher davantage du ciel dont elles prennent et usurpent insensiblement la couleur.

Le radical *Ar* se présente fort communément dans les noms topographiques du Midi. D'un côté la vallée d'Aran, qui touche au Roussillon, l'Ardèche, l'Arriége, le lieu appelé Beth-Arran, la Garonne, l'Hérault en latin *Arauris ;* de l'autre, l'Artuby ou la Nartuby, qui coule vers Grasse, puis l'Argens, rivière deux fois célèbre dans l'histoire. Lépidus venant d'Espagne par le Languedoc, y prit position avec son armée pour s'opposer à Antoine qui arrivait d'Italie par les Alpes. Ils firent mieux que de combattre, ils s'entendirent, et ce fut au pont d'Argens que se forma le second triumvirat (1). Le 24 février 1596, le duc de

(1) *Ex Rhodano castra movi, et continuis itineribus ad forum Vocontium veni, et ultra castra ad flumen Argenteum contra Antonium feci*, dit Lépidus dans une lettre écrite à Cicéron.

Guise atteignit sur le bord de l'Argens le duc d'Epernon, qui ne voulait pas croire qu'un fils des Lorrains l'eût remplacé, et qui, poursuivi à la nage, abandonna pour toujours la Provence, où sa mémoire ne fut jamais accompagnée de bénédictions (1). Au voisinage de Toulon, il y a l'Aran et l'Arrèpe : le premier passe entre le Castellet et la Cadière; l'autre fertilise les jardins d'Ollioules. Les paysans savent bien ne pas confondre le val d'Aren (de sable), avec le pont et le ruisseau d'Aran, bien que l'origine soit la même, car *Arena vient d'Ar* ou des montagnes comme le torrent. Près de la Ciotat, un ruisseau qu'on appelait autrefois l'Arquet, le petit *Ar*, est devenu *Liouquet*, et a donné ce nom au quartier qu'il traverse.

Dans les temps de la domination romaine, cette rivière qui coule dans l'arrondissement d'Aix et qui fut toute rougie du sang des Ambrons, était nommée *Lar*. Il y a dans la Péninsule italique le *Nar*, fleuve d'Ombrie, et un autre *Nar* appelé le *Nar* blanc, par la raison que Virgile indique.

> .... Audiit amnis
> Sulfureâ Nar albus aquâ...........

Un troisième *Nar* roule ses eaux dans l'Illyrie. Dans les provinces algériennes ce nom de Nahr paraît être commun à plusieurs cours d'eau; il est accompagné d'adjonctions exprimant des circonstances diverses.

Dans la mythologie égyptienne, l'union du Nil avec

(1) Cette affaire donna lieu au dicton encore usité de nos jours : *adiou, la Valetto. l'asé f..té qué ti regretto.*

la terre qu'il féconde, était exprimée par *Aroueris*, *Ar*, *Arou* « fleuve » , *eris* « terre. » *Ahar*, précédé de *N*, que nous apprendrons à connaître plus tard, était le nom propre du Nil, *Nahar*.

Le *Nahar-Malcha* ou « Canal royal » faisait la jonction de l'Euphrate avec le Tigre. L'Euripe vient aussi de *Ar* avec transformations et modifications.

Quelquefois, comme dans *Isara*, Isère, *Ar* est non pas suivi, mais précédé d'un modificatif. Il est presque tout pur, ou pour mieux dire il est redoublé dans l'Ar-rach, ce torrent qui devient fleuve ou mer par occasion, et qui, en l'année 1846, a causé tant de ravages dans la Mitidja, en mêlant ses eaux déjà si vastes et si impétueuses, avec les eaux de l'Oued-el-Kebir, de la Chiffa, du Mazafran. On ne peut méconnaître non plus le radical *ar* dans le Tarn, dans le Réno, dans la Roër et même dans le Rhin.

N'oublions pas le Var et le Gard, non plus que Jarret, ruisseau du territoire de Marseille, dont le nom est un diminutif de *Jar* ou *Gar*. Le Jourdain s'appelait *Jardin*, et ce nom voulait dire fleuve qui vient de haut. Dans le petit glossaire qui est à la suite de la Vulgate, on lit que *Jordanis* signifie fleuve du jugement; mais cela revient au même; le jugement venait toujours de haut. Dans la bulle d'Urbain V de 1368, qui établit la juridiction ecclésiastique de l'abbaye de Saint Victor, on trouve *eundo per iter rectum usque ad Jarretum qui dicitur de Albaneâ*; il y avait donc deux Jarrets, celui de Marseille et celui d'Aubagne. C'était un nom générique, puisqu'on lit plus

bas : *Aquam Ibelini*, l'eau de l'Uveaune, nom particulier du Jarret d'Aubagne. On trouve aussi dans certains actes *Gerrenus*. Le mot *Jarro*, cruche, n'est pas autre que celui de Jarret. Les jardins tirent aussi leur nom d'*Ar* courant d'eau, et le verbe arroser provient plus franchement encore du même radical. La différence est grande pourtant d'un jardin bien soigné bien peigné, à un lieu ardu.

C'est le bruit des torrents qui était pour les Latins Sonus *argutus* ; on transporta cette épithète au murmure des forêts, *Argutum nemus*. Combien de fois, loin de mon pays, en des jardins publics dus à la magnificence des rois, ne me suis-je pas dit : Oh ! qui me rendra le murmure des pins ? Ce murmure n'est pas réjouissant comme celui d'un frais ruisseau ; mais je l'entendais dans ma patrie quand soufflait la brise de l'ouest, quand l'automne, cette saison chère aux rêveurs, nous apportant des jours d'une sérénité parfaite, incitait à parcourir, libre et content, l'esprit en travail et l'âme en joie, des hauteurs aux formes bizarres, des collines agrestes, au pied desquelles s'étend et se prolonge en demi-cercle ce golfe si beau, dont mes premiers regards, mes regards d'enfant, mesurèrent l'étendue, alors que toutes ces collines couvertes d'oliviers, tous ces vignobles dont le pampre commençait à prendre la couleur d'or de l'arrière saison, toutes ces plages, toutes ces eaux bleues, tous ces flots qui scintillaient au soleil, toutes ces montagnes lointaines, au-delà desquelles je ne supposais rien, me paraissait être l'immense univers, l'univers connu.

Et les vœux de Daphnis dans Théocrite, combien de fois ne les ai-je pas faits? Comme cet ami des montagnes et des bois, je me disais: Non je ne souhaite point de posséder la terre de Pélops, ni d'avoir des talents d'or, ni de courir plus vite que les vents; mais sous cette roche que voilà, auprès de ce que j'aime, et suivant des yeux sur la colline nos troupeaux confondus, je chanterai, et j'aurai devant moi la mer de Sicile.

L'*Argiletum* était un quartier de Rome habité par les ouvriers et qui devait être bruyant comme en ces jours antiques, où le roi Evandre, *Romanæ conditor arcis*, montrait à Énée en ces mêmes lieux une forêt,

> Necnon et sacri monstrat nemus Argileti,

où l'hospitalité avait été violée par le meurtre d'Argus.

> Testaturque locum et LETUM docet hospitis ARGI.

Virgile, comme on voit, fait ici un jeu de mots pour trouver une étymologie. Le peuple en général ne procède pas autrement. Sans nous arrêter à ce que pouvait être cet Argus, nous observerons qu'*Argivus*, grec, vient de *Ar*, de même que la nef *Argo*. La nef *Argo* était construite avec du bois coupé dans la montagne, et ce n'est pas, je l'imagine, le constructeur qui lui donna son propre nom.

La signification de *Ar* s'étendait au creux formé par le torrent, à ce que nous appelons aujourd'hui le lit, par une métaphore bien pâle, bien débile, ou le *ravin*, expression plus précise à la fois et plus pittoresque. Le *ravin* où se trouve le radical *Ar*, mais renversé,

porte en espagnol le nom d'*Arrezil*. Cette même langue donne au myrte, si commun dans nos vallons du Midi, le nom d'*Arrayan*, et aux lieux qui sont couverts de ce charmant arbuste, dont la verdure est si fraîche et si belle, les Espagnols donnent le nom d'*Arrayanales*.

Arundo, roseau, vient comme *Arena*, sable, de *Ar*, torrent. C'est au bord des eaux courantes que les roseaux aiment à croître, et l'arène est le résultat des chocs rudes, pressés, infinis, de la trituration que le torrent exerce sur les cailloux qu'il roule.

Nous avons en Provence un excellent raisin fort doux, et qui prospère dans les terrains caillouteux, arides; on l'appèle *Aragnan*.

Dans une histoire des guerres de Grenade, on lit : *Despues de aver passado todos per la orden ya dicha*, ARRANCARON *todos juntos de tropel tan ligeros qual el viento*. *Arrancar*, signifie se précipiter comme un torrent.

Il y a un vieux mot provençal *raiça*, ou mieux *arraiça*, qu'on traduit en français par l'expression bizarre de *grain*, *grain* de vent, *grain* de pluie, et qui veut dire pluie ou souffle d'air, aussi rapide, aussi impétueux qu'un torrent. On entend par *aizé* le souffle léger d'un vent qui se décide à peine et dont la direction ne se révèle encore que par celle des nuages presque immobiles. L'AIZÉ *ven daou mistraou*, disent nos marins. Avec *Ar* ou seulement R, l'*aizé*, le doux *halitus* des Latins, devient *raiça*, quelque chose de furieux, d'indomptable comme un torrent qui se précipite des montagnes pour ravager la vallée.

Quand des nuages de poussière s'élèvent dans le désert, que les cris de rage des guerriers, les hurlements des femmes, des enfants, des vieillards, le bêlement des brebis effrayées, le beuglement lugubre des bœufs que la terreur gagne et fait délirer, se mêlent en un bruit horrible qui assourdit au loin les échos, c'est une *razzia* ou *arrazia* qui se précipite comme un torrent contre des douars naguères paisibles et fortunés ; il passe ce torrent avec son inconcevable fureur, et les troupeaux ont disparu, et les silos sont vides, et les tentes ou les gourbis brûlent, et sur la terre ensanglantée gisent à demi-morts ou versant des larmes de désespoir, les vieillards, les enfants et les femmes qu'il a dédaigné d'emporter.

Ar se trouve aussi avec le même sens de désordre, de fureur, dans *Rabies*, *Arrabiato*, enragé, etc., mots pris au hasard et qui peuvent en faire découvrir bien d'autres avec un peu d'attention et presque sans étude. Les Arabes, par exemple, ces pillards, ces ravageurs de la plaine, ces torrents destructeurs, ne tiraient-ils pas leur nom des montagnes d'où ils se précipitèrent une première fois pour commencer leurs excursions? Le pays d'*Aram* n'était-ce pas un pays de montagnes, la Syrie? L'Assyrie même était proprement l'*Ar-Syria*, la *Syrie* d'en-haut, par opposition à la *Cœlesyria*, la Syrie creuse, la Syrie des vallées?

Nous avons en provençal un verbe qui correspond à *Arrancar*, c'est *Embarar*, emporter avec soi, entraîner à la manière d'un torrent. Dans le sens de

hauteur, *Arrambar*, c'est accoster, aborder, *Ambire*.

L'arôme tire son nom des *ar*, des collines agrestes, sauvages, hérissées sur lesquelles croissent et trouvent à vivre une infinité de plantes aromatiques. L'arome des montagnes qui bordent les mers de Marseille et quisont parsemées sinon couvertes de cistes, de thyms, d'aspics et de romarins, se fait sentir de loin aux navigateurs, le matin, surtout quand un vent de terre s'élève, et avant même que les plus hautes cîmes de la côte se dessinent au-dessus de l'horizon. *Relligio Aroma Scientiæ*, a dit un saint Père; les hommes qui lisent seraient trop heureux, si cet arome qui réjouit et fortifie l'âme s'exhalait de tous les livres qu'on jette à profusion sous leur main.

On dit que le mot *reite* par lequel on exprime une certaine manière d'accommoder le poisson tient au grec. Je lui crois une origine commune avec *aroma*. On fait entrer dans la *reite* une foule d'ingrédiens aromatiques, à l'exemple des pêcheurs qui, dans leur simple *bouillabaisse* ou *faoucade*, mettent du thym et du fenouil cueillis au moment même sur les collines qui les abritent au-dessus de la grève chérie, comptant pour *alimenter* leur foyer d'un jour sur la broussaille des environs.

Le mot Harangue est composé de *Har*, discours élevé ou prononcé d'un lieu haut, d'une tribune; et d'*ang*, qui aiguillonne, excite, presse. D'*ang* est aussi formé le verbe latin *angere*, d'où viennent *angustus*, *angustia*, et qui s'applique plus directement

encore à ce qui afflige, à ce qui tourmente, à ce qui suffoque et étrangle.

A Rouen, le corps des officiers royaux s'appelait la Harelle, et le cri, la clameur de *Haro*, c'était l'appel à la justice, au tribunal du duc ou du roi, et l'ordre d'y comparaître.

Il est une exclamation fort usitée dans le Midi parmi les gens de campagne et surtout de montagnes, chassant devant eux leurs bêtes de somme. Le cri excitatif *arri!* n'est autre que *ar*; même, on pourrait voir dans l'*i* final l'impératif de *ire*, que du reste on emploie séparément et dans les mêmes circonstances; deux mots signifiant l'un *montagne*, et l'autre *va*, seraient alors associés dans l'exclamation rustique. Mais du reste une telle origine en caressant l'imagination, peut toutefois être fallacieuse; j'y tiens peu : dans l'océan des étymologies on rencontre beaucoup de phosphorescences dont il faut se méfier.

J'ai lu quelque part que le jurement dont les muletiers d'Espagne et de Portugal se servent pour hâter l'allure de leurs mules, *arra-mula*, ou *arraïva-mula*, est le *arr* des Hébreux et des Arabes, terme d'imprécation, d'exécration, serment solennel, d'où est venu le mot arrhes (denier à Dieu) que les juifs ont introduit sans doute; mais en même temps on trouve que ce juron signifie à proprement parler, *propellere*, *abigere*. On l'expliquerait alors par l'usage de précipiter certains criminels du haut des montagnes, du haut des villes qui étaient toutes bâties sur des hauteurs. Ces muletiers diraient donc à leurs bêtes : va aussi vite que

si l'on te précipitait du haut d'une montagne en bas.

Le mot espagnol *arrabal*, *arraval*, rendu en français par faubourg, aurait un sens analogue à celui d'*arraïva*. L'*arrabal*, c'est ce qui est au-dessous de la ville bâtie sur une hauteur. En provençal on donne à l'*arrabal* espagnol le nom d'*aferragi*. J'aurai occasion de revenir sur ce mot.

Notre verbe arriver a-t-il voulu dire d'abord parvenir à la hauteur et par conséquent à la ville? Cette étymologie est aussi naturelle que celle de parvenir *ad ripam* à la rive, qui du reste, ne va qu'aux navigateurs. En espagnol, *arriba*, *arriva* c'est en haut, en contre-mont; *abaxo* en bas. Les deux régions qui s'étendent à droite et à gauche de la Havane, dans l'île de Cuba, portent l'une, et c'est la plus montueuse, le nom de *Volta-arriba*, et l'autre celui de *Volta-abaxo*, côté d'en haut, côté d'en bas. Les *Vegas* ou plaines de la *Volta-abaxo*, fournissent le meilleur tabac du pays.

Quoiqu'il en soit, l'interjection *arri*, origine incontestable du substantif espagnol *arriero* et peut être aussi de l'*arabadji* oriental, deux titres qu'on donne aux conducteurs de bêtes de somme, chefs de convoi, etc., me rappelle deux petites anecdotes qu'on me permettra, je l'espère, d'attacher à cette œuvre de patience qui ne doit pas aller jusqu'à l'ennui, s'il est possible.

On raconte que Dante, errant au milieu des Apennins proscrit et fugitif, lui ce grand poëte qui fut assez mal adroit dans les affaires de ce monde, fit rencontre d'un rustre qui, tout en poussant un âne devant soi, déclamait

avec intelligence quelques-unes des plus belles tercines de la *divina commedia*, de ces tercines devenues populaires, comme tout ce qui est beau est appelé à le devenir. Le poëte fut doucement ému, comme on peut croire; mais il y avait une amertume à côté de cette émotion; est-ce que les joies d'ici-bas sont jamais complètes? Le chanteur s'interrompait souvent pour crier *arri* à sa bête, rompant mal-à-propos la mesure et troublant l'harmonie comme le sens des vers. Pour une oreille délicate, c'était faire grincer comme à plaisir les cordes d'un instrument sonore; pour le cœur d'un père, c'était pire encore. N'y pouvant plus tenir « Bon homme, s'écria le poëte indigné, ces *arri* là ne sont pas dans mes vers! » Figurez-vous maintenant tout ce que cette rencontre d'un rustre qui n'était pas sans esprit et d'un grand génie malheureux, put produire de poétique!

Le maréchal de Catinat faisait la guerre vers le Piémont. Voulant connaître un jour par lui-même ce qui se passait dans le pays ennemi, il prit les habits d'un charbonnier et s'avança dans les terres piémontaises avec une bourrique qu'il chassait devant lui à grands coups de bâton et au cri de *arri*, *Catinat!* donnant ainsi, pour n'éveiller aucun soupçon, à l'animal stupide et méprisé qu'il rouait de coups, son propre nom, le nom du chef de l'armée française, ce nom qui devait être en horreur à tous les bons piémontais.

Les conducteurs de bêtes de somme en Provence, nos *arrieros* ont un saint dont ils célèbrent la fête le lendemain de la Saint-Jean d'été. Parce qu'ils l'appellent

Sant-Aroï : on a supposé que c'était le ministre des finances, le saint argentier du roi Dagobert, dont le calendrier marque la fête au 1er décembre. J'ai idée que *Sant-Aroï* est un protecteur spécial des bêtes de somme qui, le 25 juin, tout enrubannées et parées de mille fantaisies galantes, à la réserve toutefois des ânes chargés d'ornements ridicules, sont menées à la porte de l'église paroissiale pour recevoir la bénédiction du curé. Dans la soirée, il y a des courses qui donnent lieu quelquefois à des accidents. Ces fêtes et ces jeux ressemblent à ce que les Arabes appellent *fantasias*. Mais ils y mettent plus de pompe, de vivacité et d'entrain. Les Espagnols et les Portugais ont aussi quelque chose de semblable.

Un homme hargneux, c'est un homme qui a toujours à redire, comme un muletier impatient qui va sans cesse disant *arri* à sa bête.

Les Grecs actuels, et je crois la plupart des Levantins, ne disent point *arri*, mais *ligou*, *ligou!* Etait-ce l'exclamation des antiques Hellènes, et ceux-ci donnaient-ils à dessein le nom des Liguriens à leurs ânes? des Liguriens, ces pirates obstinés, infatigables, qui avaient si longtemps inquiété la navigation des Grecs et troublé leur commerce? *Faïre ligou* en provençal veut dire montrer avec affectation et pour en donner envie un objet qu'on ne veut point livrer. Si, pour expliquer cette raillerie, il fallait remonter à l'époque où les pirates liguriens furent enfin chassés des mers qu'ils avaient si longtemps infestées, ce ne serait pas le seul dicton, la seule trivialité que les âges les plus

lointains et les plus obscurs nous auraient transmis.

Le son *ar* ou *har* exigeant qu'on pousse la voix en haut avec une certaine violence dut naturellement appartenir dans l'origine à la hauteur qu'il faut gravir, au but qu'il est difficile d'atteindre en allant devant soi, et qui demandant plus d'efforts dans la marche, rend la respiration pénible, entrecoupée. On peut croire que les mots latins *halitus*, *anhelitus* ont eu jadis au lieu de *l* ce *r* qui commence le mot râle et qui est dans *Harrasser*, « fatiguer beaucoup. » Je pense qu'il est ainsi dans *Haridelle*, dans la bête faible qu'on est obligé d'exciter souvent par le cri impulsif *arri*. Je ferai cependant une observation.

Hara signifiait en latin étable, toit pour des animaux. Plaute, Varron et Columelle ont employé ce terme. On trouve que *Hardo* équivalait autrefois dans notre occident à *beaucoup* et même à *trop*. *Hardo* serait donc venu de *Hara*, lieu où l'on enfermait beaucoup de bêtes. Le nom de *hardes* qu'on donne à une certaine quantité de vêtements n'aurait pas une autre origine; ajoutez-y farde et fardeau; *F* est ici pour *H* comme dans *Hacer*, (le même mot en espagnol que *facere* en latin), comme dans *homme* et *femme*, deux vocables qui n'en sont qu'un, avec la seule différence qui se trouve entre l'aspiration forte *H* opposée à *F* de fluer, de faible, de flexible, et entre l'émission sonore de *O* et la prononciation timide et sourde de *E*.

Le mot « hazard » me paraît être venu d'une vieille expression dont on a pu se servir, et qui serait telle: *Als* ou *as ardo*, au troupeau, au premier

venu dans la foule, au tas, frappe que frappe, etc.

On appelait aussi *Hardelle* un troupeau de bêtes chétives; delà pourrait être venu, en passant du tout à la partie, notre mot *haridelle*.

Dans je ne sais plus quel vieux livre j'ai rencontré cette expression inconvenante « Hardelle » de princes. Je crois que c'est dans la Satyre Ménippée.

Quant à *trop* qu'on ne distinguait pas autrefois de beaucoup, et qui aurait formé *troupe* et *troupeau*, il en est un exemple frappant dans le jargon créole de nos colonies, jargon introduit par les boucaniers, sorte de gens qui n'appartenaient pas aux classes distinguées de la métropole et qui importaient en Amérique les locutions les plus populaires de leur temps. *Trop* dans la bouche d'une créole ne rend que *beaucoup*, et telle personne à qui l'on dira, je vous aime *trop*, peut croire sans risque qu'on ne l'aime pas encore assez.

Revenons au radical *Ar*, et puisque nous l'avons déjà vu se développer avec tant de richesse, rappelons, avant de nous remettre à le suivre dans sa marche triomphante à travers les âges, que Leibnitz rangeait en deux classes les principales langues connues; il y aurait eu, selon lui, les Japétiennes et les Araméennes. Je pense que, par langues connues, Leibnitz n'entendait que celles dont l'Asie-Occidentale, l'Europe toute entière et le nord de l'Afrique sont en possession; à ce compte, les langues du nord pourraient être considérées comme Japétiennes; et il resterait pour les idiomes dont la source fut au pays d'Aram, toutes celles où le radical *Ar* apparaît le

plus, soit avec la franchise et la netteté que nous avons jusqu'ici admirée, soit avec les déguisements de toute sorte que nous aurons bientôt occasion de rencontrer et que j'essayerai de mettre en évidence; toutefois, il m'a semblé que ce radical et ses déguisements infinis avaient passé dès l'origine des choses dans la branche dite Japétienne; quant aux langues parlées dans le reste du monde, il serait téméraire de croire qu'elles n'offriraient point de traces au moyen desquelles on remonterait, bien qu'avec beaucoup de peine, à la source commune du pays d'Aram. Du reste, la distinction de langage Araméen était usitée même avant Leibnitz, comme nous le verrons.

V.

Une des plus importantes dérivations de *Ar*, torrent, est celle de *Arare* (labourer). On dit aujourd'hui d'un torrent qu'il sillonne la plaine, mais cette métaphore, de nos jours triviale, ne pouvait être d'usage avant l'invention de la charrue. Une fois inventée, la charrue et l'œuvre qu'elle fait eurent besoin d'un nom. Ce nom fut bientôt trouvé. Le soc de la charrue ouvrait devant lui et séparait la terre comme le font des flots impétueux qui tombent du haut des montagnes. Le sillon de la charrue fut comparé à un *Ar;* ouvrir des sillons s'appela dès-lors *Arare*, et la charrue elle-même reçut le nom d'*Aratrum* chez les Latins, qui en prirent le radical, comme tant d'autres, dans le *Romancium* occidental.

La *Raro* est encore en provençal le sillon divisoire

laissé ouvert entre deux champs, la *raye* qui les distingue et les sépare. L'*Arbiter*, l'arbitre *(ar pater)*, fut dans l'origine celui qui avait à prononcer sur les débats et contestations promptes à survenir pour des champs limitrophes et des sillons divisoires. L'unité de mesure pour les terrains s'appelle encore arpent.

Dans *arbor* se montrent deux éléments bien distincts : *ar*, c'est le sol productif; *bor*, c'est l'onomatopée du bruit que font les rameaux et les feuilles quand le vent les agite. De *bor* a procédé bruit, bruire, *bruyant*, etc. *Arbos* était l'arbre fruitier; de la seconde partie d'*arbos* est venu bois.

D'autres appelations proviennent de *bor*. Nous aurons occasion d'en parler. En voici deux qui me paraissent les plus saillantes. Le bois sacré de *Tibur* devait être un bois très-bruyant. Ce *ti* qui précède *bur* correspond au *très* français. Le Tibre aussi était très-bruyant. Une autre origine se présente. Il n'est pas impossible que *tib* appartienne à *terere*, briser, user en frottant, et que *eris* soit cette même terre mariée au Nil et formant avec lui *aroueris*, comme nous l'avons vu. Je ne dois pas oublier une troisième explication qui peut-être est plus rationnelle. J'en parlerai en même temps que de l'Ebre, fleuve d'Espagne, et des autres noms de lieu dont *aber* est le radical.

Du reste, par une de ces anticipations inévitables dans un sujet comme celui-ci, je me hasarde à dire que T est une lettre impulsive, qui suit S dans l'alphabet et qui, dans un certain ordre philologique, le

devance, comme le fait précède le résultat, la cause, l'effet; ainsi quand on jete le grain dans le sillon que la charrue vient d'ouvrir, cela s'appelle *serere*. *Sequi, sequor* c'est continuer une œuvre entamée, faire un second pas après un premier.

On donna le nom d'*arva* aux terres dûment préparées pour recevoir la semence. Le provençal *gara* se rapproche plus d'*arva* que le français *guéret*. *Armentum* était proprement le gros bétail qu'on employait au labourage.

Il y a tout lieu de croire que les patriotes d'autrefois, à quelque nation qu'ils appartinssent, ne combattaient pas précisément pour leurs *autels* et leurs foyers, mais bien pour leurs sillons et leurs foyers, *pro aris et focis* pour leurs champs et leurs maisons.

Vico dit que le mot *arare* vient d'*ara ;* je ne pense pas autrement ; mais c'est d'*ar, ara*, *are* signifiant le ravin que creusent des eaux rapides en se précipitant sur les terres. Je parlerai bientôt d'*ara*, hauteur, autel ; mais il me semble que l'*ara Saturni*, l'autel du Dieu qui avait enseigné aux hommes l'art d'ensemencer les terres, comme son nom l'indique, devait être un sillon et non pas cet autel où une police féroce aurait égorgé les vagabonds et les malfaiteurs entrés dans les champs pour y faire dommage et déprédation.

Toutefois, en se rappelant que les Athéniens punissaient de la peine de mort le simple vol de fruits, l'*ara Saturni* pourrait bien avoir eu la destination expiatoire que généralement on lui donne, sans que

pour cela le verbe *arare* ait eu pour origine *ara*, autel (1).

Et c'était bien pour avoir enseigné l'art d'arracher à la terre d'autres biens que ses productions spontanées, c'était pour l'avoir forcée à verser régulièrement de son sein les aliments nécessaires à ceux dont elle sollicite les travaux, que les anciens virent dans Saturne le père des Dieux et des hommes. Pour un tel bienfait, on lui sacrifiait des enfants. L'agriculture avait aboli sans retour l'antropophagie, dont les sacrifices offerts à Saturne par certains peuples étaient restés comme un témoignage abominable, mais non pas tout-à-fait sans motif ni logique. Saturne avait sauvé l'espèce humaine; en reconnaissance, on crut devoir lui donner en sacrifice les premiers-nés des hommes. Des Dieux à nous comme des hommes entr'eux, rien ne paraissait devoir être gratuit. Oh ! que la morale de l'Evangile avait besoin de redresser la société antique, de l'élever au-dessus de la matière!

Une courte digression sur les mythes figurant les travaux de l'agriculture ne sera point hors de propos, ce me semble.

Saturne qui dévore ses enfants, c'est le sillon qui recouvre les grains, qui les engloutit, qui les absorbe, mais pour les rendre à l'homme, d'abord en herbe, puis en épis. Cacher le blé en terre avec la charrue, c'était *aruare*, selon Columelle. Il se peut que le nom d'*aruspex* donné à celui qui visitait les entrailles,

(1) *Arare*, c'était le labour en général; *lirare*, c'était former ces élévations de terre qui sont entre deux raies.

l'intérieur des victimes, pour en tirer des conjectures fatidiques, soit venu d'*aruare; aruspex*, qui visite, qui examine l'intérieur.

Une double origine pourrait être assignée au verbe *ardere*, brûler; les feux qu'on faisait sur les montagnes à plusieurs fins et l'incendie des bois et des friches précédant leur mise en culture. Les premiers travaux agricoles ont été liés intimément à l'usage du feu.

Je pense qu'on ne doit point confondre Saturne avec Janus, comme on le fait quelquefois. Saturne, c'est l'ensemencement des terres; Janus, c'est la substitution des maisons aux grottes des montagnes, aux cabanes de feuillages. Janus d'où *janua* fut le premier qui ferma d'une porte sa demeure. Aux *ares* qui étaient les champs ouverts, les biens au soleil, succédèrent les *lares*, les biens recueillis, les récoltes enfermées, mises en sûreté dans les maisons. Ces vers d'Horace :

Positosque vernas, ditis examen domûs
Circum renidentes Lares,

nous donnent le sens général de *domus* et de *lares*. Les *lares* étaient le foyer, les dieux protecteurs de tout ce qui était autour du foyer, *circùm renidentes* Lares, et qui formait la richesse d'une maison *ditis examen domûs*. Sur les côtes de la Provence nous appelons vent *lar* un vent doux qui aide à la navigation côtière, et qui, dans le mois de juin amène et favorise la grenaison des blés et des légumes. *Lare* signifie aussi pâturage; la *Lare* dans le territoire d'Auriol est une montagne pastorale et non plus simplement *aride*. Le

nom de Larissa que portaient plusieurs villes de l'antiquité exprimait soit des pâturages, soit l'appropriation qu'on avait faite d'un *ar*, montagne, à la construction de demeures formant une cité. Aux rois d'Etrurie était souvent donné le titre de *Lar*, *Lartis*, et Pline mentionne une ville de l'Abruzze appelée *Larinum*, ce qui en langage étrusque rappelait l'idée de prince, d'autorité principale.

La lettre L m'a paru porter avec elle un sens de dérivation privée, de particularisation, de protection spéciale, d'individualité, d'abstraction; nous le verrons mieux par la suite.

Ces deux époques de la vie des peuples, Saturne et Janus, ont dû être distinguées; les Arabes du Tell avec leurs silos et leurs tentes ne sont encore que peu éloignés de la première.

Numa qui, selon toute apparence, figure lui-même une autre époque (Numa, *nomos*, loi), abolit la mémoire de Saturne et lui substitua celle de Janus. Saturne fut réprouvé, non pour lui-même, mais pour les abominables sacrifices que lui offrait une reconnaissance exagérée dont le sens même s'était perdu. Rome ne se vit plus souillée par des sacrifices humains; mais son peuple, les enfants de la louve, avaient un fond de férocité qu'on crut devoir satisfaire et maintenir par les combats de gladiateurs; monstrueux sacrifices, offerts non plus à un Dieu, mais à un peuple; punitions converties en amusement pour les masses qui se convient toujours volontiers à des spectacles pareils!

A l'immolation des enfants, succéda le vœu des

Vestales; c'était bien une autre immolation, moins odieuse, du reste : elle donnait droit à des priviléges, à des honneurs considérables.

Ici nous pourrons jeter un coup-d'œil sur les étrangetés de certains peuples anciens, que j'appellerais volontiers rustiques et sauvages, en comparaison des Ioniens, des citoyens d'Athènes et de Sibaris. Aux lieux où l'Eurotas roulait ses flots tumultueux et pleins de fraîcheur, en face du Taygète, âpres et rudes monts souvent blanchis par les neiges, sous des platanes séculaires, aux larges feuilles, les filles de Sparte, en présence des vieillards et des jeunes hommes, et sans croire faillir à la pudeur, dansaient nues dans toute leur innocence et leur beauté; les vieillards et les jeunes hommes n'accordaient leur admiration qu'à la grande taille, à la vigueur, à la souplesse, qui promettaient les enfants les plus forts et les mieux constitués pour faire la guerre et dompter les peuples voisins. Le mariage ensuite devait être devancé par un rapt. Chez les Romains, au contraire, le mariage était accompagné de formalités solennelles, mais tous n'y avaient pas droit. Comme à Sparte on cherchait par le mariage à propager l'excellence, la suprématie, non plus d'une cité sur des cités rivales, mais d'un certain nombre de familles sur toutes les autres. Puis à Sparte, on semblait violer la pudeur comme à plaisir, tandis qu'à Rome, et par suite d'idées religieuses, la mort, une mort terrible, attendait les infortunées qui osaient frustrer *Vesta* de leur virginité.

Plutarque, en parlant du fondateur dont la mé-

moire avait été substituée à celle de Saturne, dit dans la traduction d'Amyot : « Ce Janus ou Roi, ou demi-« Dieu qu'il fût, au premier temps fut civil et politi-« que, car il changea le vivre des hommes qui avant « lui était rude, âpre et sauvage en manière de vivre « plus honnête, plus douce, plus civile. C'est la raison « pour laquelle on le peint aujourd'hui avec deux « visages, l'un devant et l'autre derrière, pour ce « changement de la vie des hommes, etc. »

La femme de Saturne, Cybèle, ou la terre, avait plusieurs noms : *Ops*, *Rhea*, *Vesta*, *Magna mater*, *Dindymena*, *Berecynthia*. Le nom de Cybèle est dans la même catégorie que ceux de Cyrus, Cyaxare, etc. *Ops* présente l'idée de richesse, de fécondité ; c'est l'opposé d'*Inops*. *Rhea* paraît tenir à ce radical que déjà nous avons entrevu et qui exprime tout ce qui est rude, inculte, sauvage :

Era l'animo mio ROZZO e selvaggio,

dit Dante. La figue sauvage s'appelle encore dans nos contrées : *figo* RO, etc., etc.

Annius de Viterbe, en ses commentaires sur les origines de Caton, dit que la femme de Janus ou Vesta s'appelait autrement *Aricia*, nom qui, en langage *Araméen*, ajoute-t-il, signifie terre. Je pense que le langage araméen, pour Annius de Viterbe, ou plutôt pour Vigenère, qui le cite à sa manière, n'est autre que la langue arabe, la langue du pays d'Aram, où se propagea d'abord la parole de Dieu, *et vocavit Deus* ARIDAM *terram*.

Le nom d'*Aricia* nous signale la terre sillonnée, labourée. *Vesta* ou *Vasta* désignerait un état antérieur, celui où la terre avait été dépouillée par le feu de la végétation spontanée qui s'opposait, luxuriante et fière, à l'agriculture, à la végétation préparée, forcée, à la production que l'homme fait naître en rapport avec ses besoins. Vesta était la gardienne du feu et du froment, *ignis et farris*, du feu qui avait aidé à défricher et du froment et autres grains sortis du sillon, produits, engendrés ou faits par le sillon, fils du sillon, *f-ar*.

Farrago, d'où vient fourrage, est un mélange de toute sorte de grains. En Provence on appelle *Ferrage*, *Farrayo*, et en d'autres provinces *Farge*, d'où le nom de famille *Lafarge*, non seulement l'aire où les gerbes sont foulées sous les pieds des mulets et des chevaux, et qui jadis était toujours sur la même hauteur que le village, mais encore les terres extrêmement riches, qui, situées auprès et au-dessous d'une commune, reçoivent les eaux grasses et d'écoulement qui leur apportent beaucoup d'engrais. C'est là proprement les *biens-fonds* ou profonds, désignation devenue générale. Un fonds de terre n'était d'abord qu'un *Ferrage*, autrement dit un *Cros*, apte à recevoir des lieux environnants du limon et des engrais apportés par les eaux. La meilleure terre d'un domaine en est appelée quelquefois le *Ferrajoun* ou *Fourrajoun*. C'est que l'adjectif latin *Ferax* (Sardinia ferax), le vieux mot français feurre, fouarre, le mot actuel fourrage, ont une même origine que revendique aussi le verbe fourrer ;

il se fourre partout comme l'herbe dans un *Ferrage* ; un bois fourré, c'est un bois plein d'arbres.

Arista signifiant barbe de l'épi de blé, est le même mot que arète de poisson, arète ou crète de montagne. Le verbe Hérisser, le nom de Hérisson rappellent la même idée qu'*Arista*. Seulement E a remplacé A.

Haricot a la même origine que Far ; F des Latins devient H en espagnol, *Facere*, *Hacere*.

L'aire, ou fourrière (1), l'espace vide auprès d'un village où se font les foires, où arrivent les bêtes *étrangères chargées*, où l'on met les charrettes, les grosses pièces de bois en dépôt, s'appelle plus particulièrement *afferrage;* on fait alors dériver ce mot d'*Afferre* comme l'*apport*-Paris, d'apporter.

Pour expliquer les noms de Cérès et de Triptolème, on peut avoir recours aux verbes *Serere* et *Terere*, qui probablement sont identiques, le *C* doux et le T permutant assez volontiers dans la prononciation ; semer, c'est-à-dire d'un tas prendre beaucoup de grains pour les répandre un à un, ou casser, briser, c'est-à-dire réduire une masse en une infinité de petits fragments, ce sont deux opérations qui se ressemblent assez pour qu'il y ait eu confusion dans la manière d'en rendre compte par la parole. D'ailleurs *terere* signifie aussi moudre, opération analogue aux précédentes, et la dernière qu'on fait subir au grain. Dans *serere* comme dans *terere*, ce n'est pas sans cause que *e* plus faible, moins éclatant que *a*, l'a remplacé pour exprimer

(1) *Fourrière* vient de *foras*, dehors.

l'acte de prendre dans un tas de simples poignées, et de réduire de grosses mottes de terre en mottes exiguës.

Les pêcheurs et les paysans des environs de Marseille donnent encore au pain le même nom que lui donnaient les Grecs; ils l'appellent *Artoun*. J'ai entendu quelquefois un paysan dire à sa femme : *Catarino*, *esquïo-mi un artoun*, Catherine, glisse-moi un pain. En d'autres cantons, on dit *poarjo-mi*, en latin *porrige*. Au reste, le mot « esquif » vient du verbe *Esquiar*.

Il y avait à Syracuse et probablement en d'autres lieux, des hommes que leur pauvreté réduisait à travailler aux champs comme des esclaves sans l'être; on les appelait *Arotiæ*.

Quoi qu'il en soit, Triptolème venu de l'Attique, apprit à Eumelus, qui était dans l'Achaïe, à semer du blé et à bâtir des villes. La première qu'il bâtit fut appelée Aroë, du nom même que les Grecs donnent à la culture des terres.

Il y aurait bien d'autres observations à faire tant sur les mythes relatifs à l'agriculture que sur les procédés et les instruments qu'elle emploie. Ce principe qu'il n'y a pas de reproduction sans destruction, qu'il faut sacrifier la semence pour avoir des récoltes, n'est-il pas écrit dans la fable d'Atys, cher à Cybèle, qui, pour avoir sans réserve satisfait tous ses désirs avec la nymphe Saugaris, et n'avoir tenu compte de l'abstinence qu'on lui avait prescrite, fut changé en pin? Les champs se recouvriraient aussi de pins et d'autres végétaux

agrestes, si le cultivateur ne savait pas réserver une partie de sa récolte présente pour ensemencer afin d'obtenir une récolte future.

VI.

Mais tandis que j'avance, errant et attentif, dans ce royaume des ombres, sans autre guide qu'une inspiration de hasard; tandis qu'avec bien peu de souffle, c'est-à-dire avec beaucoup d'ignorance, je cherche une âme dans ces squelettes de mots qui ont eu vie au commencement des choses humaines; tandis que je *m'efforce, imitant* ces deux ombres jeunes et belles qui vinrent raconter au grand poëte florentin, en style si touchant et si doux, leur heureuse et courte existence, suivie d'éternels regrets, et que je m'efforce comme elles d'aller à mon but, aussi droit que deux colombes vont au nid plein de douceur, où le désir les appelle, il m'arrivera plus d'une fois, il faut bien s'y attendre, de heurter des fantômes autres que ceux dont la recherche m'occupe dans le moment actuel, et ces autres fantômes, j'ai besoin aussi de les interroger avant de passer outre. Ainsi, quand on voyage dans un pays inconnu on est sujet à se détourner de *sa route* pour s'assurer mieux qu'on ne l'a pas quittée. Mais ces écarts à demi-volontaires peuvent me faire perdre de vue des objets qui étaient devant moi, et j'ai hâte d'en replacer quelques-uns dans la direction que je dois suivre.

Je commencerai par l'arche qui s'arrêta sur le mont Ararat, et je passerai immédiatement à Archéologie,

Archaïsme. L'arche était ce qu'il y avait de plus haut au-dessus de la terre submergée, ce qui restait de visible sur les eaux qui recouvraient les plus hautes montagnes, le point culminant du globe ce jour-là. L'archéologie, l'archaïsme, présentent l'idée de ce qu'il y a de plus enfoncé dans la nuit des temps, comme l'arche de Noé suppose la plus haute élévation vers le ciel. C'est toujours ce même point de vue où *Altus* dit également haut et profond.

L'effet de *C* après *Ar* consiste à porter la pensée du point le plus bas où l'*ar* commence à s'élever jusqu'au point culminant, et du point culminant à ce point extrême de la descente, lequel correspond au point le plus bas de la montée. C'est en ce sens qu'un coffre est une arche, *Arca*. L'*Arcanum* est ce que l'*Arca* renferme. L'*Arcanum* de l'arche, c'était le secret du monde qu'elle renfermait dans son sein. L'archéologie s'occupe de rechercher le secret des monuments antiques; l'archaïsme, c'est le secret des langages qu'on ne parle plus; c'est une forme des temps passés adaptée souvent plus mal que bien au langage moderne.

L'arche ou les arches d'un pont réunissant les deux bords opposés d'un courant d'eau, jettent sur le fleuve un couvert qui supplée au défaut de continuité entre les deux rives, tandis que l'*Arca* forme elle-même cette interruption de continuité entre l'extérieur et l'intérieur. La même expression sert ainsi pour des effets divers.

On peut supposer un verbe *Arcare* qui aurait signifié l'acte de joindre les deux terrains séparés par le

fleuve, et d'aller de l'un à l'autre bord. Ce verbe, les Italiens l'ont dans *Varcare* qui n'a de plus que la consonne *V* servant en quelque sorte d'aspiration. De *Varcare* est venu *barca*, barque, avec le changement de *V* en *B*.

Le verbe arrêter, *arrestar* en provençal, vient de *ar*, *ar stat*, une rivière, une montagne est là qui empêche de passer. J'avais cru quelque temps que ce verbe avait pour origine rêt (filet), en provençal *arret*; mais il est bien plus simple de le dériver immédiatement d'*ar*, dont *arrêt*, élévation factice, obstacle imprévu, *paraît* être un diminutif. Arrêter vient d'*ar* comme araignée, comme *arachné* la filandière. Il y a certainement beaucoup moins d'énergie dans filet et filandière que dans *arrêt*, *aranea* et *arachné*.

L'adjectif Hardi et ses composés, remontent aussi à l'*ar* comme à leur source.

Aura, c'est un vent doux qui vient des montagnes; nos bergers et nos marins appellent *aouro* le souffle léger qui annonce l'aurore et que les poëtes antiques disaient être l'haleine embaumée des coursiers du soleil; *aurora* peut se décomposer ainsi : *auræ hora*, l'heure de la brise légère, de la brise embaumée, qui en passant a recueilli les parfums de la montagne.

Dans ce vers charmant du Père Commire, qui dit en parlant d'un papillon :

Florem putares nare per liquidum Æthera,

l'*ar* des torrents, des fleuves, de la mer est transporté dans les régions aëriennes; et remarquez bien

la différence délicate qui se trouve entre *nare* et *natare*. Le *T* impulsif de ce dernier verbe révèle la répétition d'un effort, tandis que *nare* n'indique pas la moindre résistance à vaincre ; le papillon vole comme l'air s'épand, d'un cours fluide, avec légèreté, en glissant.

VII.

Quand les hommes se mirent à bâtir des villes, on eût dit qu'ils faisaient effort pour se rapprocher du ciel comme l'arche, tant ils portaient de soin à ne construire qu'en lieux élevés leurs demeures fixes et permanentes ! La crainte des eaux entrait pour quelque chose dans cette constante précaution. Les anciens, même à une époque peu reculée, ne faisaient jamais passer leurs chemins dans le creux des vallons ; on les tenait à mi-côte autant qu'il se pouvait, surtout dans les pays où les transports n'avaient lieu qu'avec des bêtes à bât. Mais la crainte des eaux n'était pas l'unique motif. Les attaques des peuplades voisines étaient à redouter aussi dans cet ordre de choses qui nécessairement amenait des rivalités, des jalousies, réchauffait et perpétuait les haines, mettait en jeu les mauvais sentiments de l'homme plutôt que les bons. Quand on ne pouvait pas s'arranger sur une hauteur, on s'établissait dans une île, au milieu d'un fleuve, ou sur la mer. La même idée de séparation, de retranchement, de castration *castrum*, présidait au choix de la place où devait se dresser soit une ville, soit un camp.

La tour de Babel et la confusion des langues carac-

térisent parfaitement cette époque de la civilisation antique. L'espèce humaine en se fractionnant perdit à la fois l'unité de langage et l'unité de culte. L'extrême division des peuples, le besoin de se restreindre, de se cantonner là où s'offraient des moyens de vivre suffisants, expliquent les transformations étranges, inconcevables, inconciliables que subit dans le monde l'idée d'un Dieu créateur et conservateur. La fraternité n'allait point au-delà des groupes d'hommes qui s'étaient réunis une fois. Les peuples divers n'étaient plus frères, *ils n'étaient que* voisins; et c'est du voisinage que naissent toujours les inimitiés. Des ennemis ne pouvaient pas avoir un seul et même Dieu, un seul et même protecteur, un seul et même promoteur. Chez une nation qui avait éprouvé les mêmes vicissitudes, qui avait affronté les mêmes périls, surmonté les mêmes misères et reçu la même loi, le mont Garisim et la montagne de Sion devinrent deux métropoles diverses, ennemies. Des modifications furent apportées dans le culte comme dans le langage de ces deux fractions nouvelles: et quels changements ne durent donc pas s'opérer dans la religion et la langue des peuplades depuis plus longtemps détachées du tronc primitif, et qui s'en étaient de plus en plus éloignées pour se mettre à portée de moyens d'existence que d'autres peuplades n'eussent point envahis encore.

Toutefois, malgré les modifications sans nombre que le radical *ar* éprouva, et dont quelques-unes passeront sous nos yeux comme exemples pris entre mille, on le retrouve pur et net dans le langage de peuples bien

séparés et bien distincts. Ce mystérieux radical a triomphé des longs efforts que les peuples, en travaillant à leur langue particulière, ont fait à l'envi pour ne plus entendre les autres peuples et n'en être plus entendus. Fatal conflit des langues et des mots d'une même langue avec lesquels, dans chaque grande nation prise à part, se sont élevées tant de querelles intestines, tant de tempêtes et de révolutions morales, politiques ou religieuses, dont le résultat infaillible fut toujours de donner aux idées humaines cette mobilité qu'on ne peut suivre sans broncher à chaque instant, cette fixité du fanatisme, qui rend stupide et furieux, cette incohérence qui ressemble au délire, cette extravagance qui renverse et foudroie les esprits.

Dans ce vers de Virgile :

Saxa vocant Itali mediis in fluctibus ARAS,

ara se présente comme un rocher de toutes parts isolé; on l'a traduit par autel. C'est fort bien; mais *ara* formé, sans conteste, du radical *ar*, était proprement le lieu haut où se rassemblaient en des jours solennels, soit pour faire un sacrifice, soit pour tenir conseil, les peuplades ou nations d'une même origine. Il y avait l'*ara Ubiorum*, l'*ara Lugdunensis*, etc.

Le double sens d'autel et de montagne où les nations se groupaient autour d'un autel, s'est conservé à Rome dans *ara cœli*. L'*ara* n'était point l'*altare*, mais il en faisait partie; la Bible dit de Jéroboam : *Et ascendit super altare, ut adoleret incensum;* cet encens était brûlé sur l'*ara*. Plus bas on lit : *Jeroboam stante super altare, et thus jacente.*

Quoi qu'il en soit, le radical *ar* qui forme le mot *ara* et qui figure deux fois dans *altare*, comme nous pourrons le voir dans la suite, est réclamé par l'*arx*, par la citadelle bâtie sur la hauteur. Chez les Arabes du *Tell* la tribu se nomme *aarch*, nom qui rappelle l'idée de maison, de demeure fixe *arx*; pour les nomades, la tribu prend le nom de *Nedjaa*, qui exprime une grande population en marche avec ses troupeaux.

Minerve, dont le temple était bâti sur une hauteur, avait chez les Athéniens le surnom d'*area*. Quand le Dieu de la guerre présidait à la défense des hauteurs, des citadelles, c'était *Ares*; nous verrons comment l'*Ares* des Grecs devint le Mars des Romains. Jupiter *Areus*, c'était Jupiter guerrier. Le mot *Arma*, ce qui servait à défendre l'*arx* ou à s'en emparer, ne pouvait avoir que la même origine.

Area, c'est-à-dire Minerve, était l'inventrice des arts; la religion et les arts sont descendus des hauteurs. *Areté* en grec, c'est la sagesse, et l'on appelait *Aretalogi* ceux qui discouraient sur la vertu. La civilisation a commencé son œuvre, a préludé à ses miracles sur les hauteurs de l'Asie, comme sur les hauteurs de la Grèce. Les hauteurs ont aidé aux méditations de l'homme comme à sa défense. Le temple de Minerve était connexe à la citadelle d'Athènes.

Gloria in Excelsis (1) *Deo*, Gloire à Dieu sur

(1) L'Evangile selon saint Luc, porte *in altissimis*, dans les plus hauts, c'est-à-dire dans les cieux. Le canon de la messe dit *in ex-*

les hauteurs, ainsi chantaient les anges quand ils annoncèrent aux bergers la naissance de celui qui venait rendre à la société humaine l'unité perdue; oui, gloire à Dieu, à Dieu seul, sur les hauteurs où sa loi nous fut donnée, mais où Baal eut ses temples, sur ces hauteurs, lieux d'élection et quelquefois d'abomination, sur ces hauteurs d'où s'épandirent les arts et les sciences de l'homme, tantôt comme une source limpide et féconde sous les arbres qu'elle fait naître, tantôt et trop souvent comme des flots bourbeux et mugissants qui portent au loin le ravage et le deuil! Gloire à Dieu sur les hauteurs, à Dieu seul! Que les voix impures se taisent, que des voix saintes surmontent tous ces bruits discordants, tous ces orages, tous ces tumultes des passions viles qui s'agitent sans relâche et sans trêve, tous ces bouillonnements horribles d'une science que l'esprit de Dieu n'échauffe plus et d'où ne s'exhalent que des poisons et la mort! Gloire à Dieu sur les hauteurs et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté !.... Hélas! de nos jours plus qu'en aucun temps peut-être, l'un n'est pas moins difficile à obtenir que l'autre. Pour les hommes de bonne volonté, il n'est plus de paix sur la terre. Ayez des intentions droites, songez à faire aux autres tout le bien qui est en votre puissance, la plupart des hommes, ceux qui parlent, ceux qui agissent le plus, ne voudront voir en vous que les mauvaises intentions dont ils se préoccupent eux-mêmes. Ils ne jugeront pas de

celsis, et le livre des rois appelle *Excelsi* les lieux hauts où Israël, séparé de Juda, péchait contre Dieu.

l'arbre par ses fruits, mais par la sève qu'ils lui supposent ; ils ne le feront vivre que de leur vie, d'une vie trop souvent dépravée ; dans l'air qui le caresse, ils ne voudront voir que leur propre souffle, le souffle qu'ils ont pris dans une atmosphère empoisonnée.

Les Arabes et les Espagnols ont le mot *arracife* dont nous avons fait *récif* et qu'on donne aux sommets des montagnes sous-marines. Le commandant d'une galère s'appelait aussi chez eux *Arraiz* et par abréviation *Raïz*. De *Raïz* nos pêcheurs provençaux ont fait *Rey, lou Rey de la madrago, lou Rey de la mar. Rey* en provençal, c'est roi en français et *Rex* en latin. *Rex* peut avoir été une abréviation, d'*Arraiz*, et *Regere* d'*arregere*. Ceci n'est qu'une observation faite en passant, et de laquelle nous pourrons plus tard tirer quelque déduction.

Je viens de lire dans le récit d'un voyageur allant à *Rio-Janeiro* ce qui suit : « Bientôt à gauche, on « voit sortir de l'onde une jolie petite île bien monta- « gneuse et bien escarpée qu'on appelle l'île *Rase* « probablement par esprit de contradiction. » Il n'y a pas d'esprit de contradiction là dedans ; il serait à désirer qu'il n'y en eût pas davantage autre part et pour des sujets plus graves. L'île *Rase* des côtes du Brésil est dans la même catégorie que l'*arraïz* des Arabes appelé plus communément le Raïz, et que le mot *arracife* devenu récif. L'île *Rase* a dû s'appeler d'abord *Arras*.

Le radical *ar* prenant une acception métaphorique, a formé *aries* ; le bélier, le chef du troupeau, en pro-

vençal *aret; arna*, c'est la brebis, la mère d'un agneau.

Il se présente à la tête de tous ces noms de princes orientaux *Artaxercès*, *Arsacès*, *Artaban*, etc.

Il est dans celui d'Aaron, le premier souverain pontife des Juifs, et le petit glossaire qui accompagne la Vulgate, traduit *Aaro* par *mons* ou *montanus*.

Ar commence aussi le mot qui désigne le gouvernement des hommes par les plus puissants et les plus riches d'entre eux, l'aristocratie. Les Athéniens n'avaient-ils pas leurs *archontes ?* En d'autres noms composés comme l'étaient toujours ceux des princes d'Orient aux époques les plus reculées et comme le sont encore ceux des Arabes, le radical, expression de la dignité suprême, se présente à la fin; ainsi *Nabonassar*, *Theglatphalassar*, *Nabopolassar*, *Salmanasar*, etc.

Dans le besoin que j'éprouve de grouper mes exemples pour les rendre plus concluants, je suis amené plus d'une fois à faire des anticipations, mais je ne le puis toujours. J'ai déjà montré dans *S*, dans cette consonne sifflante, une sorte d'aspiration qui ne change rien au sens du radical et ne modifie que l'émission vocale. *Sar* et même *Ser* avec une voyelle pour un autre dit autant que *Har* ou *Her*. Tels sont les noms de *Sardanapale*, de *Sarac*, etc. Dans *Asaradon*, *ar* me paraît être devenu *As*; nous verrons des exemples de cette autre transformation.

J'ai lu dans je ne sais plus quel vieux livre que l'archange saint Michel était nommé *Sar Apanim*, prince des *faces* (*face* de *facere*), ou effets de Dieu. *Tsaïr*, par-

mi les Arabes désigne encore aujourd'hui le maître absolu, le souverain Seigneur. Le titre de *Tzar* vient plutôt, à ce qu'il me semble, de ces qualifications orientales que de Jules-César.

Je ne sais pourquoi le nom d'Argus me présente l'idée d'une montagne d'observation, d'une vigie, comme on dit aujourd'hui, d'un poste élevé d'où l'on peut découvrir tout ce qui se passe à la ronde et au loin. Les cent yeux d'Argus ne disent-ils point tout cela?

Dans les langues du Nord *Ari* et *Orn* signifient aigle, et le nid des aigles s'appelle en français *aire.*

Nous avons trouvé le radical *ar* dans *aroma ;* d'après ce qui précède, on le reconnaîtra peu déguisé dans sarriette, serpolet et dans une infinité d'autres noms qu'il serait fastidieux de rechercher. Les transformations diverses qui passeront sous nos yeux pourront nous le faire supposer dans d'autres catégories de noms, où l'on n'irait pas d'abord le soupçonner.

Le mot latin *Herus,* maître, celui de Héros, le mot germanique *Herr*, l'Italien *Ser*, *Messer*, et même le Catalan *sen, monsen* ne sont autres que *ar*, *er*, *har*, etc.

Martianus Capella dit que les Héros, comme les demi-Dieux, se tenaient au milieu de l'espace ou de l'air, jusqu'aux limites des montagnes et de la terre, et que les héros étaient ainsi nommés parce que les anciens appelaient la terre *Hera. A medietate aëris usque in montium terræque confinia Hemithoi Heroësque versantur, qui ex eo quòd Heram terram veteres dixerunt, Heroës nuncupati.*

De *Herman*, les Romains avaient fait *Arminius*. J'ai vu traduire *arimannus* par homme vertueux ; mais le mot de vertu doit s'entendre ici dans le sens de force. L'Ariman, l'Hériman fut d'abord l'homme des lieux hauts tenant avec un bras de fer dans sa dépendance et dans la subjection les hommes de la plaine. C'est peut-être le mythe d'Oromase et d'Arimane, de l'étendue riche en produits et de la montagne sauvage d'où se précipitent les torrents et les conquérants qui emportent et détruisent. C'est aux Arimans, Hérimans ou seigneurs et maîtres des époques les plus reculées, que s'appliquaient ces vœux du psalmiste : *Fiat pax in virtute tuâ et abundantia in turribus tuis!* En style du moyen âge, on pourrait traduire ainsi : Que la paix soit dans ta baronie, et l'abondance dans tes châteaux ! Cette idée sera mieux développée en son lieu.

Aruns, dans l'Enéïde, était peut-être un montagnard et *Turnus* un homme ayant des tours, un roi. Dans le nom propre d'un vieux philologue assez distingué, *Arias Montanus*, le dernier nom traduit en latin le premier. Le nom de famille *Arouet*, qui était celui de Voltaire, pourrait bien avoir eu jadis le même sens qu'*Aruns ;* et celui d'*Arius* ou *Aërius*, le fameux hérésiarque, ne serait pas venu d'une autre source que le véritable nom du chef des philosophes modernes.

A propos du nom de Voltaire, Domergue, dans sa grammaire française simplifiée, édition de 1782, p. 86, dit, en parlant des noms propres imposés par les circonstances : « que le jeune Arouet, voyageant en « Italie, tomba malade à Volaterra. Toute la ville,

« ajoute notre grammairien, craignit pour les jours de « ce génie naissant. Les magistrats et les personnes du « *premier* rang lui prodiguèrent les soins les plus « empressés, et par reconnaissance, il prit le nom de « *Voltaire*, nom célèbre que les muses prononcent « avec enthousiasme, et que la religion n'entend jamais « sans frémir. » Domergue était des plus habiles en fait de syntaxe et fort méticuleux surtout; quant aux origines, il les cherchait, comme on voit, aux rives prochaines et les prenait sans beaucoup d'examen. Voltaire n'est jamais allé en Italie, il ne quitta le nom *de son père*, ce qui est toujours assez mal-honnête, que pour en prendre un autre qui sonnât mieux.

Cette conjecture que je hasarde sur les noms propres *Aruns*, *Arias Montanus*, Arouet, peut s'étendre au nom d'Arnaud, *Arnau*, *Arnaou* en espagnol, et en portugais *Arnao*, ainsi qu'à celui des Albanais autrement appelés *Arnautes, Arnaouts*, c'est-à-dire montagnards.

Ces *Ardeliones* dont parle Phœdre, *est Ardelionum quædam Romæ natio*, s'ils n'étaient montagnards venus des Apennins, de la Sabine ou de toute autre partie du haut pays pour se mêler de tout à Rome, pour *tirer parti* et profit de tout, devaient être au moins de ces gens qui se donnent de grands airs, et font sonner bien haut, à une hauteur où n'arrive point leur mérite, des services réels ou prétendus. Serait-il impossible que la qualification d'*Arléri* donnée en Provence à un faiseur d'embarras, dont la tête est vide et l'esprit vaniteux, descendît en droite ligne des *Ardeliones*

de Rome ? Arlequin, le Bergamasque, ne serait-il pas aussi de la même famille ?

Aux appellations déjà citées, et en tenant compte des modifications aspiratives ou gutturales dont nous avons signalé la présence, on peut joindre les noms suivants : Sarmet, Jarrier, Gerfroid (ruisseau froid), tandis que Geoffroi, *Gothofredus*, a dû signifier guerrier goth, Garry, Garcin, Garron, Gardon, etc. D'un autre côté, le cap *Boujarron*, sur la côte d'Afrique, c'est le père des montagnes, et par conséquent des tempêtes ; peut-être même qu'un larron, un *lairè* en provençal, ne fut d'abord qu'un montagnard descendu dans la plaine pour voler. Ainsi que les noms de lieux, les noms de famille furent tous ou presque tous des adjectifs, des épithètes, des commémoratifs. Aussi, dans ces noms de famille retrouve-t-on des radicaux très anciens, qui peuvent devenir autant de flambeaux dans les profondes et vastes ténèbres de nos origines. Nos sobriquets actuels, quand ils ne sont pas tout-à-fait l'œuvre du caprice populaire, ne renferment-ils pas des fragments précieux d'archaïsme ?

Encore des vues qui se présentent dans ce moment même ! On a beaucoup discuté sur l'origine du mot « asssassin » ; on a parlé d'un *vieux de la montagne*, d'un roi des *Assassins*, c'est-à-dire du chef d'un peuple dont le nom arrivait peut-être sous cette forme aux oreilles de nos croisés. Ne se pourrait-il pas qu'*assassin* eût été primitivement *ararin*, homme du pays d'Aram, montagnard de Syrie, devenu par adoucissement « assassin », comme l'antique *Marsalia* était devenue

Massilia, comme le mot *marra* est devenu *massa*, ainsi que nous pourrons le constater, quand nous en viendrons au radical *as*, ce qui, au train dont nous marchons, et je bénis Dieu de ce développement toujours plus vaste, quoique très irrégulier, ne sera pas de sitôt.

Hærere qui signifie : être attaché, tenir contre, se coller, ne vient-il pas d'*ar*, ou plutôt de *œr*, et n'exprime-t-il pas la cohésion des roches qui forment une montagne? Ne semble-t-il pas qu'on veuille dire : être joint ensemble comme les blocs d'une hauteur?

VIII.

Nous avons déjà suivi assez loin de son origine le radical *ar*. Notre méthode n'a pas été des plus rigoureuses, il faut l'avouer ; j'aurais dû marcher toujours selon la science ; mais, dans mon entreprise aventureuse, le besoin d'avancer est toujours plus impérieux, plus pressant que l'obligation de bien assurer ses pas. Pourvu qu'on ait l'espoir d'éclaircir plus tard d'inévitables ombres, il est permis, je pense, de n'avoir souci que du but. Continuons de faire ainsi et d'un pas toujours plus ferme, avec une conviction toujours plus intime, gravissons de nouveau la montagne d'où nous sommes une fois descendus ; élevons-nous jusqu'aux plus hautes positions où un radical merveilleux va se placer ; puis, redescendant avec des forces nouvelles, établissons-nous à l'extrême limite de la chûte des eaux courantes, à cette limite où *ar* devient *mar*.

Et d'abord distinguons ces deux stations opposées,

l'une par *aër*, c'est-à-dire, par l'expansion indéfinie, sans limites; l'autre par *aber*, d'où est venu le mot « havre » et qui sera l'expansion restreinte par les rives d'un fleuve.

De la première station nous planerons dans les cieux, nous atteindrons tout ce qui s'en approche, nous arriverons même à ce qui les dépasse et les domine; de la seconde station, nous promènerons des regards plus humbles sur la terre.

Mais des observations un peu détaillées sur la valeur des voyelles et sur leurs permutations fréquentes, comme sur la valeur des consonnes et sur les substitutions auxquelles on les voit se prêter, deviennent de plus en plus nécessaires.

Un savant philologue, M. Roquefort, a cité trente-une manières dont le mot *eau*, réduit de nos jours à trois lettres et au son unique de l'*o*, a été écrit en français. Dans ces trente-une manières, parmi lesquelles ne figurent point les plus récentes et même la manière actuelle, les cinq voyelles, non pas toutes ensemble, mais en différents groupes plus ou moins incomplets, se combinent entre elles et avec *G*, *Q*, *F*, *V*. et *SV*, *BB*, *W*, ainsi qu'il suit: *eage*, *eague*, *eaige*, *eauwe*, *eeue*, *effe*, *eque*, *effve*, *eve*, *esve*, *ebbe*, *iaue*, *iawe*, *yaue*, *yawe*, *awe*, *aiwe*, *aive*, *aé*, *aez*, *aige*, *aique*, *aigue*, *aygue*, *aiffe*, *aife*, *aau*, *aie*, *aaige*, *âage*, *age*; et de ce dernier mot, cet habile philologue conclut qu'on doit dire d'une personne trempée de sueur: *elle est en age* (eau), et non pas *en nage*, ce qui n'est, dans le fait, qu'une expression absurde.

Après cette citation, je pourrais croire en avoir assez dit sur les permutations si fréquentes des voyelles : mais comme il faut également connaître leur valeur propre et leur valeur relative, j'apporterai d'autres exemples.

Un philologue italien, Francesco Redi, qui florissait au XVIIe siècle, et qui, avec d'autres bons ouvrages, a laissé des lettres relatives à des questions de langage et au Dictionnaire de la Crusca, répondant à un certain Gio. Carlo de' Dottori, qui lui avait demandé son *avis sur le mot Pirucca*, dont il s'était servi dans une *satire, au lieu de Parrucca*, lui écrit : « Il est vrai que certains jeunes gens châtouilleux (il dirait aujourd'hui *fashionables)* emploient le mot *Perruca* pour se rapprocher du français, car rien ne leur agrée s'il ne vient de France et n'a pas quelque parfum de ce pays, et je m'aperçois déjà que *Perruca* jettera par terre, avec le temps, le mot antique et de bonne souche toscane *Parrucca*, d'autant plus que de l'*e* à l'*a* et de l'*a* à l'*e*, le passage est commun chez les plus anciens auteurs. Ne vous étonnez point si je dis que ce mot est ancien en Toscane. *Ello vi è antico antichissimo* et se dit non-seulement d'une chevelure factice, mais encore d'une chevelure naturelle. » En cette occasion, Francesco Redi cite des vers de Bernardo Bellincioni, florentin, qui furent imprimés en l'année 1493, et qui finissent ainsi :

> . . . . Cercate sale in zuccha,
>
> Perchè Assalon morì per la parrucca.

et moi je cite ces vers, à mon tour, seulement pour montrer en manière d'épisode, dans *Zucca*, notre mot Nuque, avec la substitution de *n* à *z*.

Revenant à notre propos, ce n'est pas seulement entre l'A et l'E qu'il y a permutation fréquente, mais entre toutes les voyelles. Il est vrai que dans les langues du Midi, la consistance des voyelles est beaucoup plus ferme, les nuances qu'elles servent à exprimer sont plus marquées et plus fixes. Le Midi n'est pas un pays de vapeurs et de brumes. Les langues du Midi ont l'éclat, le son et le poids de l'or. Dans la composition des autres langues occidentales, il est entré du fer qui se couvre de rouille, et du plomb qui pèse et se façonne aisément, mais ne brille guères.

Voici, du reste, en commençant par *aër*, ce qu'on peut rappeler de plus important sur les voyelles et les diphtongues.

Aër est une prolongation de *ar*. La différence de l'*a* à l'*e*, de l'*a* plein et sonore à l'*e* moins retentissant et plus humble, se trouve bien marquée dans *prædicare*, prêcher, publier partout, dire à tout venant, proclamer à son de trompe et cri public, et *prœdicere*, dire seulement par avance ou prédire. Dans *aër*, *a* le plus éclatant, le plus grave, le plus élevé des sons, se retourne et décline vers le son *e*, plus faible; ainsi tout bruit en s'épandant perd de sa force, et le son qui va se répétant d'écho en écho est renvoyé toujours plus sourd et plus faible de l'un à l'autre et finit par s'éteindre.

Dans Lucrèce et les plus anciens poètes latins, *æ*

s'écrit *aï*, *lampadœ*, *lampadaï*, etc., *a* s'appuie alors sur un son délié, plus mince, moins plein que *e*, et qui a servi de tout temps à former l'expression de la plainte. Quand Ovide raconte les regrets d'Apollon après la mort d'Hyacinthe, et que, parlant de la fleur à laquelle est resté attaché le nom de ce beau jeune homme, si fatalement tué par son divin ami, il dit que :

> Ipse suos gemitus inscribit, et AI, AI
> Flos habet inscriptum, etc.

C'est l'a, interjection d'étonnement, de surprise, d'admiration, descendu à une interjection de plainte que le dieu du jour inscrivit sur la fleur qui était née de ses larmes.

Il y a dans le mot *æger* ou *(aïger)*, malade, une onomatopée qui, je crois, n'est guères aperçue. *Æ*, *aï*, étant un cri de douleur, on peut dire qu'*æger* est celui qui souffre, qui porte la douleur, *aï*, *aï*.

OE, *oï* est aussi une interjection en provençal, mais elle marque plutôt la joie.

Ou, d'où vient le verbe *huer*, est une interjection d'appel à laquelle répondent les interjections provençales *aou*, *oou*, qui se confondent d'ordinaire.

D'autres voyelles seules ou combinées soit entre elles, soit avec des consonnes, servent à former des interjections, des exclamations. Il n'est pas nécessaire que j'en parle.

Le son *A* domine dans la foudre qui éclate, dans la branche qui se casse, dans la cascade qui tombe et

rebondit pour tomber et rebondir encore, dans l'*Anio* qui se précipite, *præceps Anio*, dans les clameurs de la trompette.

Le son *O* domine dans le bruit du canon, dans le *Sonus horrendus* qui résonne sur toutes les grèves, quand des vagues hautes comme des montagnes, *præruptus aquæ mons*, déferlent sur les galets retentissants ou se brisent contre les rochers couverts d'une blanche écume qui se joue et ruisselle parmi les algues vertes et brunes tour-à-tour pendantes ou échevelées. Le son *Ou* est celui que les échos répètent, les échos lointains assourdis par le bruit du canon ou des vagues. L'*U* français est à l'*U* latin ou italien et espagnol comme l'*E* est à l'*A*; c'est une dégénérescence et comme un avortement; il signale en quelque sorte une prononciation comprimée, glacée. Ce n'est pas l'air du Midi qui a soufflé un pareil son.

Maintenant que nous savons des voyelles ce qui importe le plus, il nous sera moins difficile d'entrevoir quel résultat peut amener leur conjonction avec les diverses consonnes, conjonction nécessaire et d'une obligation inflexible, sans laquelle des voyelles ne seraient qu'un vain son, tandis que des consonnes seraient bien moins encore; on ne pourrait pas même les prononcer.

IX.

A la voyelle *A* de *Ar* viennent se substituer toutes les autres voyelles. Cette substitution modifie le sens primitif, sans le détruire. Pour prononcer les voyelles,

il ne faut qu'une impulsion de voix. On peut dire que de là et des services continuels, indispensables qu'elles rendent est provenue cette facilité à se confondre, à permuter ; si l'on veut, du reste, se faire l'idée des changements de voyelles et de consonnes opérés sans motif grammatical ni même euphonique, on n'a qu'à se rappeler certains bouleversements de langage qui prennent cours chez le peuple et qu'il n'est plus possible de rappeler à l'état normal. Y a-t-il un mot de notre langue politique actuelle qu'il n'ait déformé et, *si j'ose dire*, barbarisé ? Le mot de mairie, par exem-*ple, si simple*, si fréquemment employé, n'est-il pas devenu pour les trois quarts du peuple parlant en français *Mairerie* ? Que n'a-t-il pas dû faire pour des mots arrivés jusqu'à lui par le cours des siècles, quand les expressions créées de nos jours deviennent à l'instant même si méconnaissables dans sa bouche ! D'habitude il n'adopte rien dans le domaine intellectuel sans le façonner plus ou moins à ses caprices grossiers, et sans lui faire exprimer avant tout son ignorance. Aussi que de précautions ne faudrait-il pas pour l'instruire !

En grammaire toutefois il y a moins de faux jours, *moins* d'acceptions défectueuses, moins de contre-sens invétérés que dans la plupart des autres occupations de l'intelligence humaine. Il est rare qu'une variation de son ne modifie pas l'idée à dessein de la présenter sous d'autres rapports plus ou moins remarquables.

Ainsi dans les radicaux *Er*, *Ir*, *Or*, *Ur*, l'idée soit de hauteur, de profondeur ou de chute, ne s'efface

jamais, bien qu'elle soit rendue avec plus ou moins d'énergie et d'emphase.

Dans *Eridanus*, le Pô, *Ar* est devenu *Er* par convenance euphonique peut-être et pour n'avoir pas tant de noms de rivières commençant par *Ar ;* mais *erigere*, dresser, présente réellement une modification à l'idée de hauteur.

L'*Er* d'*erigere* se trouve dans *Ver*, « printemps, » c'est la saison où les végétaux poussent, montent, se dressent. *V* se confond avec *F;* l'adjectif *Ferax* sort de la même famille que *Ver* « printemps, » ainsi que le verbe *Ferre* et l'adjectif *Ferox;* c'est toujours ce qui pousse, ce qui s'échappe avec énergie de la terre, du corps ou de l'âme. J'oserais même dire que *Verus*, « vrai, » et par conséquent *Veritas* viennent de *Ver* « printemps. » La vérité n'est-ce pas ce qui s'échappe naturellement, par sa seule force, par sa vertu interne comme le germe sort du grain?

La consonne M devant *er* se comporte comme devant *Ar : M-erigere* ou *M-ergere* c'est plonger, c'est l'opposé de dresser.

Irasci vient de *Ira;* mais *ira* n'est-ce pas l'acte du serpent ou de tout autre animal qui se dresse gonflé de colère? *Irritare*, ne veut-il pas dire au propre faire dresser quelqu'un de colère? L'adjectif *irritus* exprime fort bien l'anéantissement qui succède à une forte irritation, tandis que *Hirsutus*, hérissé, n'exprime pas avec moins d'énergie la fougue, les élans, les saillies de la colère.

Mirari, au contraire, d'où *Miraculum*, mirer, miroir,

etc., exprime l'acte le plus tranquille, celui d'admirer, de contempler.

Le changement d'*ar* en *or* est un des plus ordinaires et des plus féconds. Il mérite toute notre attention. Je crois n'avoir pas besoin de rappeler que les signes aspiratifs peuvent disparaître sans risque dans les élucubrations philologiques, c'est un flambeau dont on n'a pas toujours besoin.

Ar, *âr* signifie le commencement, le point de départ de chaque chose; de là *aurora*, naissance du jour : *aura*, c'est proprement le vent doux et frais qui devance l'apparition du soleil.

De *âr* à *aur* le passage est insensible comme de *aur* à *or*. En des mots où il n'est pas amené par quelque modification imperceptible de la pensée, comme dans *aurum*, dont nous avons fait *or*, le premier des métaux, la dipthongue latine se fond, et s'efface; comment subsisterait-elle dans *ora*, « bord, » extrémité? Dans ce monde infini, l'extrémité, la fin de chaque chose étant l'origine, le premier pas d'un autre, les deux radicaux ne pouvaient que se toucher par le son, comme ils se touchent par le sens.

Mais *ora*, « bord », *oros*, « montagne », *orior*, *origo*, *ordior*, *ordo*, etc., ne sont pas les produits les plus remarquables de ce radical; *Hora*, l'heure ou partie du jour indiquée par la position et par l'étendue de l'ombre que les montagnes projettent, ainsi que par l'extrêmité même de cette ombre; l'horison, borne de la vue et présentant autour de nous des limites qui ne sont nulle part dans l'univers de Dieu, dont celui des

hommes n'est qu'une partie infiniment petite, ont le même radical avec lequel *oros* a été fait. A l'orage qui se forme et commence à gronder dans les montagnes, il ne faut pas non plus chercher une autre origine. Les orgies ont emprunté leur nom aux courses folles et désordonnées qu'on faisait dans les montagnes à l'occasion des fêtes de Bacchus. Les Oréades étaient les nymphes des montagnes, on les rencontrait à l'orée des bois, dans les clairières, jouant et folâtrant par un beau clair de lune. Le thon s'appelait *Orcynus* parce que, dans ses migrations périodiques, il côtoie les montagnes abruptes qui s'élèvent au dessus de la mer sans intermédiaire de plage.

Le nom de la ville d'Auriol peut se traduire par petite montagne; on trouve écrit *Auriolum* et *Oriolum*. *Podiolum*, le Pujol (le petit Puy, le Puget) est le même nom qu'*Oriolum*. Ce dernier qui, selon les apparences, avait précédé *Podiolum* marqué à l'empreinte du moyen âge, a dû se conserver parmi la population comme un de ces indices d'une origine grecque chassés des actes publics par un latin barbare, qui recueillait les plus anciens vocables du pays avec plus de soin et d'amour que les locutions de Cicéron et de Démosthènes. Au reste, le voisinage de Marseille présente fort peu de ces indices; l'antique *Romancium* a persisté presque partout; il a survécu aux importations grecques et romaines, qui, du reste, ne pouvaient que donner sous une autre forme ce qu'on avait déjà.

Dans l'automne de l'an 1376, le Pape Grégoire XI reportant d'Avignon la chaire pontificale à Rome,

passa une nuit à Auriol. Dans son itinéraire, écrit en vers latins rimés, on lit :

In montibus et super saxa construitur novella civitas.

Cette *novella civitas* était la ville d'Auriol d'aujourd'hui. C'est à tort, je pense, qu'on a donné pour origine à ce nom d'Auriol la voie aurélienne. Il faut reconnaître dans ce nom comme dans celui même d'*Aurelius* le radical *ar* dévié en *aur* et *or*. Si, dans les anciennes chartes, on trouve *Castrum de Auriolis*, c'est qu'il y avait dans la vallée deux monticules supportant des *maisons*, *l'un* de jour en jour abandonné comme l'ancien Six-Fours, l'autre appelant peu-à-peu les cultivateurs à des habitations nouvelles.

Dans une note de la statistique du canton de la Ciotat publiée en 1841, j'avais supposé que le saint Père était venu à Auriol par la Sainte-Baume où il aurait célébré la messe. L'itinéraire ne le dit pas expressément; l'idée ne m'en était venue que par ces vers :

In alpibus mula cespitat, campana frangitur, via errata.

Les *Alpes* ou montagnes que j'avais prises pour le plan d'Aups nommé dans quelques titres *Bastita de Alpibus* se trouvent entre la ville d'Aix et celle de Tretz où le saint Père dîna.

In Trecis paratur meridionalis mansio, refectio grata
Quia civitas amœna.

Il paraît que les Alpes ou montagnes d'Aix à Tretz n'offraient pas de commodes chemins : la mule bronche, la campane ou brédoule attachée au cou de la mule pour annoncer la venue d'un grand person-

nage se casse et l'on finit par s'égarer ! Pour venir de Saint-Maximin à Auriol le saint Père passa par *squallantia deserti*, ce qui peut s'appliquer à la Lare, montagne pastorale, comme son nom l'indique. D''ailleurs l'itinéraire dit en parlant d'Auriol :

In lustris densosis ducitur agnina simplicitas,
Fructibus, seminibus, vinis electis pollet parva communitas.

Dans le nom de la Mauricaude, la plus ancienne bastide de la vallée d'Auriol, à ce qu'il semble, nous pourrons étudier encore cette consonne M qui fonctionne d'une manière si tranchée à la tête de quelques mots déjà cités.

Selon Isidore de Séville, on donnait le nom de *Mauriæ* à de longues murailles formant enclos pour quelques vignes, *parietes longi quibus vineæ aliquæ clauduntur*, car les Grecs, dit-il, appellent *Macron* ce qui est long, il aurait pu dire ce qui n'est pas en pointe, ce qui est opposé à l'escarpement appelé par nos marins écore ou acore. Isidore de Séville ajoute qu'autrefois en Afrique et en Espagne on appelait *formatum* ou *formatium* les murs de terre que de son temps on appelait en Espagne *tapias*, parce que deux planches perpendiculaires et parallèles servaient à les former plutôt qu'à les construire. La *Mauricaude* était l'opposée des *Aurengues* qui sont sur les hauteurs; on appelle *aurailles* les terrains en pente, les coteaux défrichés. Les anciens ermitages appelés *Laures* étaient sur le flanc des montagnes. La consonne *L*, comme nous l'avons déjà vu, particularisait ces lieux qui, sans être la mon-

tagne même, en formaient une partie plus ou moins considérable. Dans le mot *Lare*, on considère spécialement la montagne comme pâturage ; en vieux français on disait *Larris*.

La Mauricaude était donc un enclos dans la plaine. Les noms de famille Mauric, Mauri, Maury viennent de *Mauria*. Le Maroc est ainsi appelé à cause des belles plaines qui sont au pied de l'Atlas occidental et dont la ville de Maroc est entourée. Les Romains avaient donné ou laissé plus probablement encore à ce pays le nom de Mauritanie. En Algérie, un pays de montagnes *s'appelle l'Aurès*, ce qui est tout l'opposé de *Mauria*. La Maurienne, vallée de Savoie, a quelque rapport avec la Mauritanie.

C'est probablement par une fausse interprétation de nom, qu'on a sculpté à je ne sais quelle époque une tête africaine sur la principale porte de la Mauricaude. Du reste, la seconde partie de ce nom donnera lieu plus tard à quelques observations.

Le nom de famille Maurel, par les mêmes raisons que ci-dessus, est opposé à Aurel ; ici la hauteur, la montagne; là, selon toute apparence, la plaine. Les Maures ont habité une partie de la Provence; ils l'ont parcourue et ravagée en plusieurs sens ; mais ce n'est pas une raison pour les voir partout dans notre passé. Au dessus de Ceyreste, une tour ronde, ruinée, est appelée *Mourin Mourié* : cela ne veut pas dire tour des Maures, mais bien « moulin à moudre ». Les moulins à huile étaient tout simplement moulins sans adjonction aucune ; les moulins à farine, étaient plus

particulièrement moulins à moudre : *mourin mourié.*

Je ne pouvais pas comprendre qu'on appelât du même nom d'oraison un discours politique de Cicéron, de Démosthènes, d'Isocrate et un entretien pieux avec Dieu ou avec soi-même dans la solitude, sur la montagne, à l'ombre d'un rocher qui domine les flots toujours agités comme notre vie, au murmure des vagues qui se brisent sur des écueils immobiles, comme nos jours sur l'impérissable colonne de l'éternité, loin, bien loin de tous les bruits du monde, de toutes ses folies, de toutes ses tempêtes, et j'ai pensé enfin qu'*orare*, prier, venait de *oros*, et *orare*, parler, discourir, de *Os*.

Orior, je nais, je commence à former ce faisceau de jours qu'on appelle la vie; les années s'appliquent l'une à l'autre comme les tiges de fleurs que la jeune fille moissonne dans la prairie pour les offrir à ses parents ou pour les déposer sur l'autel de la Vierge en un jour solennel; un ruban, un fil les attache et les réunit, mais ce fil, jeunes gens qui me lirez peut-être, un ennemi qui s'attache de préférence à tout ce qui rit, à tout ce qui se plaît et se joue et folâtre dans le monde, s'apprête peut-être dans l'ombre à le couper : et alors ce bouquet de jours qui n'étaient encore pour vous que des fleurs ajoutées l'une à l'autre avec toutes les joies, toutes les espérances du printemps, ces fleurs, ces joies, ces espérances, ce faisceau commencé se renverse, s'éparpille à terre et celui qui le formait n'a que le temps de dire *Morior*, je meurs.

Il se forme pour les peuples non pas un faisceau de

jours, mais un faisceau d'idées, de sentiments, d'institutions, de mœurs, d'aptitudes et de talents qui fait leur vie. Il y a tout plein d'inégalités, de contrastes dans ce faisceau, mais cela même le maintient, le fait subsister. Le faible s'appuie sur le fort, le travail des uns naît de la richesse des autres; les bras se mettent au service du génie, la gloire des arts fait la parure des villes, l'abondance fait le bonheur des campagnes; tous, riches et pauvres, faibles et puissants, vivent sans inquiétude au soleil. Tant que ce faisceau dure dans son union, le spectacle qu'il présente réjouit le ciel et la terre; mais je ne sais quel ciseau d'Atropos, quel instrument de malheur vient couper le fil qui tenait uni cet admirable faisceau; soudain il se renverse, toutes les grandeurs gisent à terre comme l'ormeau renversé par la tempête sur la vigne qu'il protégait, écrasant de leur poids ce qui naguères s'appuyait sur elles; la source du travail est tarie; l'usure, ce démon étique qui s'enfle et n'engraisse jamais, sourit au milieu des ruines et ramasse tout ce qu'elle peut plus facilement saisir de ses mains avides. Une prétendue égalité triomphe, mais pas pour longtemps, pas même pour un jour. Ce ne sont plus les mérites divers, les gloires de tout genre qui sont en présence, ce sont les vanités et les écus. Plus d'aristocraties légitimes; avec elles, il faut de la science, du goût, du savoir-vivre, des vertus sociales; chimères que tout cela! La démocratie n'a besoin que de la matière, elle ne vit que de la matière; les seuls triomphes de la matière lui conviennent; mais où vont les peuples avec ces triomphes extravagants!

On frémit d'y penser. Il se reforme bien quelque chose qui a l'air d'un autre faisceau social. Mais si le renversement du premier a fait naître la démocratie, quand celle-ci est supplantée à son tour, qui apparaît à sa place!

A *Hora*, à ce temps qui passe et qui fuit, répond *Mora*; mais quelque bref que soit le retard et quelque ennuyeux et fatigant qu'on le trouve quelquefois, il ne peut pas toujours se rapprocher de nous, aussitôt qu'on le voudrait, l'instant qui décidera pour jamais de nos aventures, comme disait un illustre et pieux solitaire (1); et celui qui accumule des années sur sa tête, si le soin de l'avenir, si la pensée d'une autre vie ne le préoccupe point, n'a souvent que le plaisir d'en avoir vu passer une infinité d'autres avant lui, triste plaisir!

Dans *l'Ur Chaldæorum*, il n'est pas difficile de reconnaître l'*Ara* d'autres peuples antiques.

Urgere, c'est presser latéralement pour faire monter, sortir, jaillir. *Mulgere*, ce n'est pas une expression à sens inverse, comme les autres où M intervient. Ici la violence est remplacée par la douceur; c'est la bergère qui trait ses brebis, c'est l'enfant qui presse le sein maternel: c'est avec le changement de *G* en *C* ce qui adoucit, ce qui appaise, ce qui rend calme, ce qu'il y a de plus caressant et de plus doux dans la vie, *mulcere*, *mulcedo*.

X.

Nous avons vu dans le précédent paragraphe quelques exemples de permutations de voyelles devant *ar*,

(1) L'abbé de Rancé.

et comment l'idée que ce radical représente peut se modifier, sans que le fond cesse d'être le même. Maintenant nous examinerons le résultat des substitutions de diverses consonnes à la liquide R. Nous parlerons d'abord des trois autres liquides L, M, N.

De toutes les substitutions de lettres, la plus fréquente est celle de L à R et *vice versâ*. *Ti basto pas l'armo*, disent nos Provençaux, le *courage* te manque. Évidemment *armo* est l'*alma* des Italiens, âme, cœur, volonté, etc. En général, le son dur imprimé à *R* est signe de barbarie, de rusticité, à moins qu'un tel son ne soit exigé par la réduplication de la lettre ou par l'adjonction d'une autre consonne. Je ne sais par quelle affectation ridicule, par quelle mode sauvage, les maîtres et les maîtresses d'école, en plusieurs lieux que je connais, prescrivent aux enfants de violer cette distinction importante et de prononcer toujours la lettre R de la manière la plus rude. Ce n'est pas la seule observation de ce genre que j'ai eu le déplaisir de faire. Illustres écrivains du grand siècle, et vous qui, dans le seizième, avez commencé d'enrichir notre langue de cette clarté, de cette grâce, de cette douceur, de cette franchise, qui font sa gloire; de quel supplice vos oreilles ne seraient-elles point affligées, si en traversant nos rues, vous entendiez le français que nos enfants importent de l'école à la maison paternelle, remplie aussitôt des plus étouffantes, des plus enivrantes fumées de l'orgueil humain; car il faut bien le reconnaître, de tous les dons que fait une ombre, un simulacre, un spectre de science aux gens qui ne savent rien,

et qui, par condition d'état, ne sauront jamais grand' chose, le plus réel, le plus considérable, le plus productif de travers et de vices, c'est l'orgueil, c'est la vaine gloire avec toutes leurs prétentions et leurs conséquences funestes, l'orgueil et la vaine gloire, ces agents si actifs des plus mauvaises passions politiques, ces torches fatales qui servirent dans tous les temps à incendier le monde. Ce n'est rien en comparaison que l'accent provincial dont plusieurs de nos grands écrivains n'ont pu se débarrasser après un long séjour à Paris, rien, absolument rien. Quelles inconcevables locutions ! quels étranges barbarismes !

Il y aurait un remède à cette affreuse détérioration qui menace dans l'usage familier notre belle langue ; ce serait de nous envoyer des maîtres dont un patois provincial n'aurait pas été la langue maternelle. Peut-être aussi plus de sévérité serait-elle nécessaire dans l'examen qu'on fait subir aux maîtres. Il en est aujourd'hui qui, en témoignage de leur mérite, présenteraient bien tout un médailler de pièces en argent et en bronze, frappées à leur honneur, gloire et encouragement, mais qui ne peuvent pas faire un petit mémoire de cinq à six articles pour obtenir de la commune paiement de fournitures réelles ou prétendues, sans hérisser leur modeste écrit de cinq à six fautes de français ou d'orthographe. Mais à qui la faute ? J'ai lieu de croire néanmoins que depuis 1830, les brevets et diplômes ont été délivrés avec plus de discernement et d'attention. Quant aux médailles, c'est toujours sur le dire des comités d'instruction primaire

qu'elles sont accordées; et ces comités, ne les forme-t-on pas avec les citoyens que, par toutes conjectures d'usage et probabilités officielles, on suppose les plus habiles et les plus indépendants de l'endroit?

On m'a fait entendre que c'était surtout pour la discipline et la bonne tenue morale que les maîtres et maîtresses d'école étaient solennellement encouragés. A la bonne heure. Cela vaut toujours mieux que du mauvais français, qui rend cent fois plus orgueilleux et plus stupide que le plus fier et le plus arrogant *purisme*, si du reste on se met en devoir d'enseigner *convenablement* le catéchisme, et si l'on inspire aux enfants l'amour du travail, cette excellente vertu sociale, la meilleure garantie des vertus chrétiennes. Qu'on y prenne garde, il y a beaucoup de désœuvrés, de fainéants, et par suite, de mauvais sujets, qui ne le seraient point sans l'alphabet, le savoir d'école et l'orgueil, son compagnon fidèle. Puis tous ces poisons littéraires qui pullulent et se propagent d'autant plus vite, que plus de gens savent lire bien ou mal. La presse tend à devenir un télégraphe électrique; sera-ce toujours pour le bien de l'humanité?

J'avance toujours vers mon but, dans la voie que je me suis tracée et sous le drapeau que j'ai embrassé; mais je ressemble un peu aux petites filles qui aiment tant les fleurs et qui s'arrêtent et se baissent et échappent au bras de leur mère toutes les fois qu'au milieu des campagnes, une autre fille du printemps, aussi riante, aussi fraîche, aussi pure qu'elles, douce espérance d'une humble plante comme elles le sont de

leurs parents, toujours attentifs, toujours troublés d'inquiétude et d'amour, les appelle de près ou de loin par sa beauté, par sa grâce, par ses parfums, ainsi qu'elles appelleront peut-être bientôt elles-mêmes, hélas ! hélas ! une main noire, cachée, une main impitoyable, qui fauche et abat des fleurs, elle aussi, comme le font en ce moment leurs blanches et petites mains. Ainsi je me détourne quelquefois, mais non pas toujours pour des fleurs, et je fais effort, on peut le croire, pour m'arrêter le moins longtemps qu'il se peut.

Revenons au radical *ar*, transformé en *ad*, *puis en al* par euphonie ou par besoin de nuances nouvelles dans l'expression. Nous prendrons nos premiers exemples dans le vocabulaire antique des laboureurs, enrichi dès les premiers âges par le vocabulaire plus simple des pasteurs et des chasseurs.

Ador signifiait pur froment, fleur de farine qu'on offrait en sacrifice. *Ador* est l'origine du verbe *adorare*, adorer. C'est pour nous le mystère, le sacrifice de la sainte Hostie, le sacrifice non sanglant, agréable à Dieu, comme celui de nos passions, de nos haines, de notre orgueil, de tous nos vices, le sacrifice des frères offert au père commun. Le mot *adorea* dans Plaute exprime tout ce que la terre produit de biens; c'était même la gloire militaire, à cause d'une certaine mesure de froment qu'on donnait aux soldats après la victoire. *Adorea* signifiait cette mesure et la victoire elle-même. Or, on a dit *adorea* pour ne pas dire *arorea*, qui eût été horriblement dur. Les Arabes qui n'ont

pas de penchant à l'euphémisme ont transmis aux Espagnols le mot *arroz*, riz.

Adeps, graisse, vient de *ador*. *Ex adipe frumenti satiam te*. *Edere*, manger, me paraît venir de *ador*, avec permutation de voyelles.

Ar paraît être devenu l'adverbe latin *ad*. Dans *ad* il y a toujours une idée d'élévation, *ad ripam*, sur la rive, au-dessus du fleuve. *Apud* renferme quelque idée d'infériorité : *apud Regem*, *apud Patrem*.

Les noms hébreux *Adon*, *adonaï*, *adonias*, signifient *dominateur*, distributeur des biens, c'est un des noms donnés à Dieu. C'est le tétragrammaton sacré, ou nom de Dieu en quatre lettres.

Dans *adire* D a pris la place de R ; car *audire* correspond à *aures*, oreilles.

Une sorte de froment était connue des Latins sous le nom d'*alica*. Il est question dans Plaute de certaines *alicariæ*, courtisannes de bas étage qui se tenaient aux environs des moulins où l'on faisait de la fromentée. *Alicastrum* dans Columelle est de l'épeautre ou autre grain préparé pour faire du potage. Le verbe *alere*, *alo* signifie nourrir, fournir de vivres et d'aliments, *alescere* c'est se nourrir, prendre croissance, et *aletudo*, dans Festus, veut autant dire qu'embonpoint; *almus*, c'était celui qui nourrissait; la terre fertile était *alma* ; une nourrice était *alumna*, et le nourrisson *alumnus*. Le ventre s'appelait *alvus*. Une ruche d'abeilles portait le nom d'*alvear*, *alveare*, *alvearium*, et ces noms venaient d'*alvus*, ventre, cavité destinée à recevoir la nourriture, comme *alvus* dérivait de *ar*,

du sillon d'où la semence s'échappait, se produisait en aliment.

Des fêtes que les laboureurs et les vignerons célébraient à Athènes en l'honneur de Cérès et de Bacchus, s'appelaient *aloæ*.

Alauda, alouette, voulait dire : l'oiseau des sillons, des champs cultivés. C'était l'alouette que les Gaulois avaient pour emblême et non pas un coq. Une légion romaine composée de Gaulois était nommée *alaudarum legio*, la légion des alouettes. Ces alouettes-là dans l'occasion valaient bien les aigles. Elles savaient, comme l'oiseau royal, monter vers le soleil pour le saluer au moment de sa naissance. Hymne charmant que celui de l'alouette matinale, en cette heure de joie où la rosée des nuits scintille aux premiers feux du jour, comme autant de diamants tombés de la voûte des cieux, de cette voûte qui envoie à la terre tous les rayons qui l'échauffent, toutes les gouttes d'eau qui la fécondent! Évidemment, *alauda* fut d'abord *arauda*, comme *alaudium*, *alodium*, termes barbares du moyen âge, dont on a longtemps cherché l'explication, n'étaient autres qu'*araudium*, *arodium*, possession libre d'un champ. D'*alaudium*, il nous est resté en provençal *loou*, *laou*, champ; le droit de *laou*, c'était pour les biens roturiers la redevance que le seigneur exigeait de chaque possesseur nouveau. Ce droit était dû aussi pour le fief qui dépendait d'un fief supérieur, lorsqu'il changeait de maître. Le don des terres était fait à charge de service, le suzerain était le maître de les donner à ceux dont il espérait être le mieux servi, et

son choix était décidé dans l'origine par un présent qu'on devait lui faire, et que remplaça par la suite un droit d'investiture qu'il prélevait. Je crois même que le verbe *laudare* a voulu dire donner un champ, un *laou* à chaque soldat ou aux plus méritants, après la conquête d'un pays, et le lieu appelé *Laus Pompeïa* dans la haute Italie, pourrait bien avoir été un champ donné aux soldats de Pompée et peut-être à Pompée lui-même. On appelait encore *Laudème*, avant la révolution, la redevance annuelle imposée sur les terres, le cens dû au seigneur, la censive.

On a pu voir dans cê mot *laou* que la suppression de l'*a* initial n'emporte pas le fond de l'idée. Le même fait a lieu dans la soustraction des autres voyelles, quand elles sont placées au commencement d'un mot. C'est un principe que plusieurs exemples confirmeront plus tard. D'ailleurs *laou* se présente sous une autre forme que nous développerons.

Ajoutons qu'*ouramè* en provençal faucille, et *ouriero* partie de champ où l'on sème du blé entre deux rangs de vignes, viennent d'*or*, *our*, transmutation de *ar*.

On trouvera aussi des provenances de *ar* dans *arbor*, arbre, en italien *albero*, en espagnol *arbol*, en provençal *aoubrè;* dans *labor*, *laborare*, labour, labeur, labourer, en provençal *laourar*. Tous ces mots sont annexes à *ar*, sillon, comme *arva*, champs cultivés, dont l'équivalent français est guérêts, et *ambarvalia*, fêtes où l'on promenait à l'entour des champs l'animal qui devait être sacrifié pour obtenir des dieux la conser-

vation des biens de la terre. Ce que nous disons de *arbor* s'applique à *Herba* où se montre la décroissance de *a* en *e*. Du reste, je ne dis pas adieu à tous ces mots-là ; nous y reviendrons plus d'une fois.

XI.

Dans le provençal de Marseille *al* se prononce *aou ;* et *aou,* onomatopée de « Haut », l'est aussi d' « avaler ». *Aou* est le bruit qui sort de la gueule des grands carnivores, quand ils la referment après avoir fait tomber dans l'estomac la pâture qu'on leur a jetée ; c'est aussi le bruit que font les chiens en aboyant, leur gueule tournée vers le ciel, et quand ils jappent à la lune ; comme *baou*, quand ils avertissent de la présence d'un ennemi, quand ils le menacent, quand ils se disposent à l'attaquer.

Aou, d'où avaler, sert à exprimer la perspective retournée de *ar*, *al*, qui d'abord signifie hauteur. Le vieux mot français *avaler* pour dire descendre, l'expression actuelle dévaler, l'aval, le val, la vallée, le *vallum*, retranchement, le *vallus*, pal ou pieu servant à former des palissades, et même le vassal des temps féodaux, autrement appelé *subjectus*, sujet, sont dérivés de *aou*, précédé de *v*, une des lettres qu'on pourrait souvent appeler officieuses, et rentrent dans la catégorie de la perspective *ar*, *al*, prise de haut en bas. Nous retrouverons plus tard ce radical dans *crau* et *grau*, *craou* et *graou*, etc., etc.

Al est de plus pour les langues modernes du Midi, la matrice de la préposition « à », ainsi que des arti-

des italiens, espagnols et français. Les plus anciens auteurs italiens, et surtout en vers, écrivaient séparément allo, alla, agli, alle; a lo, a la, a gli, a le.

Dans la langue espagnole il y a sur ce point quelque permutation de voyelles : el, ella, ello. La préposition *à* s'emploie au datif et à l'accusatif.

Au français est pour *à le*. Avec *al* on a formé Ala (1), aile, *ales*, oiseau; et avec *aou*, *avis*. *Aëtos* qui en grec signifie aigle et vent, provenait de *aër* dérivé lui-même de *ar*; mais *R* final à l'exemple des autres liquides marquant une désinence vague, indéfinie, a été remplacé par *T* qui révèle une idée d'impulsion.

Certes dans l'aigle et le vent, l'idée d'impulsion ne manque pas. Le son *Ta* répond à l'acte de frapper; *Atuar de fuech* en provençal c'est, par le choc du fer, tirer d'un caillou des *étincelles*, *scintillas; ata*, dans les langues du Nord, a fourni le radical des mots qui signifient atteindre!

Nous venons de voir qu'*Aëtos* signifiait aigle et vent; l'*Aquila* des latins est devenue par métaphore l'aquilon, et le vautour, *Vultur*, avait donné son nom au Vulturne ou vent de sud-est, vent de Lybie; car l'aigle est l'oiseau de l'Europe septentrionale, des Alpes de Suisse et de Norvège, tandis que le vautour est l'oiseau des montagnes d'Afrique. Si dans le mot *favonius*, vent doux et léger d'Occident, on n'a fait entrer aucune allusion aux petits oiseaux *Aves* qui, dans les premiers

(1) Nos paysans disent l'*Aro*. L'oiseau ouvre des sillons dans les airs avec son aile.

beaux jours du mois d'avril, sont amenés sur nos côtes par le souffle du zéphire, je verrais volontiers dans cette appellation la reconnaissance des Romains, qui aimaient beaucoup les fèves, dont ce vent amène la grenaison. Du reste, on sait que les mots *favere*, *favor* sont dus aux fèves qui tenaient lieu de bulletins d'élection dans les républiques anciennes et même dans nos communes d'autrefois où le peuple prenait part au choix de ses magistrats. De nos jours on fait encore avec la fève des rois et des reines de quelques heures ; quant aux bulletins d'élection, les faveurs qui en découlent sont tellement proverbiales qu'il serait fastidieux d'en parler.

L'antiquité nous montre beaucoup de villes portant le nom d'*Alba* suivi d'une épithète. N'était-ce qu'un nom ou une agrégation de deux noms ? L'exclamation *Bah* ! qui rend la surprise, l'étonnement et en quelque sorte un renversement subit d'idées, aurait-elle été annexée à *Ar*, *al*, pour désigner une hauteur infranchissable, une montagne qu'on ne peut atteindre, parce qu'elle est fortifiée? Le nom de Roquefort, Rochefort serait-il aujourd'hui l'équivalent de l'antique *Alba* qu'on trouve encore chez les Arabes sous cette forme rude et primitive Arbaâ ? Je suis porté à le croire. Nous verrons plus tard *bal*, *baou*, prendre à lui seul tout le sens d'*alba*, comme le *Puech*, *Puy*, *Pech* etc., ont pris toute l'idée d'*Alpes*.

Non loin de Roquefourcade (Roche-Fourchue) sur la montagne appelée *Lou Baou de la Carrubi*, dans le territoire d'Auriol, se présentent les ruines de deux

murailles en pierres sèches. L'une, tirant du midi au nord, et déclinant de 9 degrés vers le couchant, a une longueur de 136 mètres avec 1 mètre 56ces d'épaisseur; elle fait rempart du côté du levant. L'autre qui va de l'est à l'ouest, et décline de 12 degrés vers le sud, a une longueur de 36 mètres avec la même épaisseur que la première. Les côtés du couchant et du midi sont inaccessibles, le premier, parce que le *baou de la Carrubi* a sa face occidentale taillée à pic, et l'autre, parce que les rochers qui font suite à ce *baou* sont également escarpés. On trouve des restes de poteries grossières sur cette montagne qui peut avoir été une *Alba*. La ville d'Aubagne, en latin *Albanea*, dut être à son origine, une *Alba* nouvelle, par rapport à une autre ou à d'autres *Alba*.

Au moyen âge *Albagia* signifiait sûreté, sauveté, fermeté d'où ferté, la Ferté-Milon, la Ferté-Gaucher. Le droit d'aubaine était le présent fait en vue d'être reçu à sauveté dans une *Alba*. Albaret-sainte-Marie, village de la Lozère, a dû être une *Alba*, et le nom de la maison d'Albret n'avait pas sans doute une autre origine.

En italien on donne pour correspondants au mot *Albagia* ceux de *boria*, *de superbia*, fierté, arrogance.

Les douze tribus d'Israël étaient appelées *Asbats*. Ce nom n'était autre qu'*Arba*; seulement, *R* a été remplacé par *S*, ce qui n'est pas extraordinaire, comme nous le verrons.

Sans compter Aubagnan, qui appartient aux Landes, il y a dans le midi trois autres lieux du nom d'Aubagne. A moins qu'il n'y ait eu des bains en ces lieux et que

leur nom ne vienne d'*Ad balnea*, leur origine est la même que celle de notre Aubagne des Bouches-du-Rhône.

Il y a dans le Roussillon une chaîne de montagnes plus basses que les Pyrénées et qu'on appelle les *Albéras*. Du *Serrat de la Cabâna del Moro* d'où l'œil embrasse l'immense horison du département des Pyrénées orientales, on promène ses regards à droite sur les fraîches *Albéras*, qui séparent la France de l'Espagne, et à gauche sur les Corbières qui s'étendent dans le bas Languedoc, tandis qu'en face, la vue s'allonge à l'infini sur le bassin de la Méditerranée dont l'azur le plus reculé semble se déteindre et se fondre avec le bleu du ciel. Ces *Albéras*, où se passèrent de beaux faits d'armes dans la campagne de 1792 et 1793 ont pu être appelées ainsi parce qu'elles n'étaient ni trop escarpées, ni fortifiées. Au lieu de la plus vigoureuse, de la plus éclatante des voyelles, E, véritable dégénérescence de A, était intervenu dans la formation de leur nom. Le même instinct avait présidé à la naissance d'Alpes qui voulait dire toute sorte de montagnes pas trop abruptes ni escarpées, bien que sauvages et sans culture. Par extension et de proche en proche, suivant les migrations des peuples venus de l'Orient, le nom d'Alpes fut donné à ces énormes et vastes masses de rochers, à ces géants du globe dont les plus hautes cîmes étaient restées vierges des pas audacieux de l'homme jusqu'à ces dernières années.

Parmi les Alpes mêmes il y a l'*Albora* dont le nom tient de près à celui des *Albéras*. C'est une longue

combe ou hauteur intermédiaire, un col le plus froid et le plus dangereux de trois qui sont à franchir pour aller de Coire à Vérone. Les latins avaient surnommé *Graiæ* c'est-à-dire grecques, une partie des Alpes. On estimait qu'Hercule avait passé par là, quand il se rendit de la Grèce en Espagne pour combattre le tyran Gérion, autrement nommé *Deabus; Diabolus* pourrait bien n'être que le diminutif de *Deabus* et avant Philippe II, de turbulente et despotique mémoire, il y aurait eu ainsi en Espagne un autre *démon du midi*. Quoiqu'il en soit d'Hercule, de Gérion et de Déabus, *Graiæ* me paraît venir de *Gradi*, *Gradior; Alpes Graiæ*, c'étaient les Alpes du passage, comme le Col ou Port du passage dans les Pyrénées. Annibal, quand il vint en Italie et fit sauter des rochers à force de feu et de vinaigre, comme on le trouve écrit, fit cette route. Suivant Pétrone, César en allant dans la Gaule fit en sens inverse la même route qu'Annibal.

.... Civilia sustulit arma
Alpibus aëriis, ubi Graïo nomine pulsæ
Descendunt rupes, et se patiuntur adiri.

Quand on a voulu parler de la neige commençant à couvrir les monts, on a pu dire *nix albet*, *albescit* ou *albicat*, c'est à dire la neige est sur les montagnes, sur les *albes* ou *alpes*, B pour P indifféremment; de là l'adjectif *albus*, le substantif *albor*. Horace dans ces vers charmants

Ac neque jam stabulis gaudet pecus
Aut arator igni,
Nec prata canis ALBICANT pruinis,

n'a-t-il pas voulu, en vrai poète qu'il était, opposer la sévère beauté des hautes montagnes rappelée par *albicant* à la grâce des humbles prairies où apparaissent déjà les pâquerettes, l'un des plus aimables sourires du printemps qui vient de naître. Les Grecs disaient *arges* pour *albus*, c'était au fond la même origine, toujours la montagne, l'*ar* primitif.

C'est à la cîme des montagnes où s'élèvent et s'épandent de plus en plus blanchissantes les premières clartés du matin, que l'aube du jour doit son nom; et *clarus* dont je pourrais expliquer les consonnes CL par une contraction de *Cel* (ciel), n'est-ce pas le ciel même qui, au-dessus des monts, et sur la ligne onduleuse qu'ils forment, se dégage des ténèbres de la nuit, *clarescit*, *cœlum arescit*, le ciel s'élève, se hausse, l'élément *ar* étant pris dans son acception originaire.

J'ai idée que le mont Tarpeïus de Rome fut dans l'origine, *arbeïus*, *arpeïus*. C'était une *alba* ou *arba*, moins considérable d'abord que l'*alba longa* dont bientôt elle devait être l'heureuse rivale. Une des faces de cette montagne où fut dressé le Capitole, était si escarpée et présentait si bien ce qu'en Provence nous appelons un *baou*, qu'on la choisit pour précipiter les malheureux condamnés par la justice ou voués à la mort par les vengeances des partis. La consonne T, dans le son de laquelle est jettée en quelque sorte une impulsion, *ictus*, aura servi à marquer la destination fatale de cet escarpement célèbre. On trouve ce T impulsif dans torrent où l'a de *ar* est changé en *or*, dans *taurus* où il

l'est en *au*, et dans *Tiberis* dont nous ferons connaître plus tard l'autre élément.

La roche tarpéienne est près du Capitole ;

on ne saurait trop répéter cette belle expression ; ô vous, qui montrez tant d'ardeur pour vous élever au pouvoir, ambitieux de tous les rangs qui, malgré tant d'exemples contraires, croyez toujours qu'on peut se maintenir par les mêmes moyens qui ont fait arriver, écoutez-moi ; quand les flots de la faveur populaire vous prennent et vous soulèvent et vous poussent fatalement aux grandeurs, quand vous montez au Capitole, n'oubliez pas que des malheureux, condamnés par la justice ou dévoués aux vengeances, y montèrent aussi.

Dans *Erebus* il me semble voir le contraire d'*arba*, d'*alba*. *Erebus*, à mon avis du moins, serait le revers occidental des hautes montagnes au dessus et au delà desquelles commencent à s'épanouir, à s'épandre les premières et les plus douces clartés de l'aurore. Cette pente qui regarde l'Occident est d'autant plus sombre que les rayons du jour en se projetant au dessus ne l'éclairent qu'à mesure de leurs progrès en hauteur. E, comme nous l'avons dit, ne vaut pas A ; c'est un son peu éclatant. Sous un de ces points de vue qui se multiplient de toutes parts, selon qu'on étudie avec plus de soin et de patience l'antiquité, le revers occidental dont nous parlons aura été l'enfer, *infernus*, puisqu'il est en bas, par rapport au sommet déjà revêtu de lumière ; ensuite il aura servi à désigner l'obscu-

rité souterraine, il aura donné l'idée de ce que les anciens entendaient par l'Erèbe.

XII.

Nous avons pu entrevoir dans *Ar* devenu *Al* la matrice des articles et de quelques prépositions; *Al* est l'article fondamental et, si l'on peut dire, le pivot de la langue arabe. Les espagnols l'ont tellement respecté qu'il est devenu inséparable de presque tous les mots empruntés par eux à cette langue antique. *Al*, chez les Arabes, a servi à indiquer ce que la voix humaine était impuissante à dire, ou plutôt une appellation que Dieu donna dès le commencement des choses a servi à le désigner lui-même.

Le roi des airs, les rois parmi les hommes, tout ce qu'il y a de plus éminent sur la terre, au physique et au moral, avaient pris pour élément principal de leur nom le radical *Ar*. Mais ce qui est au dessus des monts les plus élevés, au dessus du roi des airs, au dessus de toutes les grandeurs de la terre, au dessus du soleil lui-même et des étoiles, quel nom avait-il? Dans les déserts de l'Arabie, quand la tribu qui voyage s'est arrêtée auprès de la source connue, que les tentes sont dressées et que les chameaux agenouillés commencent à sentir les douceurs du repos, après les longues et rudes fatigues de la journée; quand la lune épand sur la terre avec amour des rayons reflétés par les collines dont les ombres s'allongent sur le sable, et que les étoiles, scintillant au loin dans l'azur limpide des cieux, semblent rendre hommage à la reine des nuits

et faire halte au firmament comme la caravane dans le désert; quand avec cette lune, avec ces étoiles, avec ces collines nues et ces ombres, tout semble d'or, d'argent et de vermeil dans la solitude, un ancien à la barbe blanche se lève, il fait un signe, les Arabes criards se taisent, les chameaux les imitent, un silence profond s'établit et le vieillard prononce un nom mystérieux que tous répètent à la fois, et tous se prosternent et tous adorent. Ce nom, Mohammed, le prophète, l'avait entendu de la bouche de ses pères, et les *pères de ses pères* l'avaient entendu avant lui. Il était *sur les lèvres* des hommes depuis les premiers jours du monde; on ne savait pas plus en quel temps il fut proféré pour la première fois qu'on ne savait depuis quel âge des peuples le chameau patient voyageait avec les tribus et leur prêtait son assistance. Ce nom était *allah!* les Hébreux en avaient fait Eloah.

Houah! qui est le pronon *lui*, sert aussi à indiquer l'essence divine et réunit à lui seul tous les attributs de la divinité accompagnant comme épithètes le nom d'*allah! Houah!* c'est *ego sum qui sum.* Ce mot placé en tête des écrits revient dans plusieurs occasions. Certaines sectes de moines contemplatifs font profession de le réciter à de certaines heures; ils se prennent par la main et tournant de toutes leurs forces ils se crient l'un à l'autre *houah! houah!* jusqu'à ce qu'ils perdent haleine et tombent sans connaissance. Dans cet état, ils croient entrer en extase et se mettre en communication avec Dieu même.

Articles ou pronoms poussés à leur plus large exten-

sion vocale, *Allah et Houah* ont été appelés à de merveilleuses fonctions.

Il y a pourtant un mot qui peut-être a précédé *allah!* c'est *Arad;* il aurait voulu dire « être élevé au plus haut degré de puissance et de gloire » ; son opposé aurait été *marad* qui, en Hébreu, signifie « se révolter ». De *marad* serait venu *malum* le mauvais principe, malade, maladie. En provençal nous disons *marrid* pour mauvais, méchant. Les révolutionnaires de 1793 étaient nommés par le peuple, *leis marrids;* ce mot contient une idée de révolte qui n'est pas aussi explicite dans « méchant ».

Je pourrais ajouter sur *al* et *ar* que l'empereur Probus, de digne mémoire, fit planter des vignes par ses soldats, en deux montagnes de l'Illyrie, nommées *Alma* et *mons aureus*, dont la première était voisine de *Sirmium*. Ce *mons aureus* n'annonçait pas plus d'or que le mont Dore en Auvergne, ni que le mont d'Or voisin de Lyon et dont les chèvres ont acquis tant de célébrité. Je pense qu'on peut en dire autant de la Côte-d'Or en Bourgogne.

XIII.

Rappelons-nous maintenant les vers de Virgile au sujet d'*Ardea*. Ce nom antique d'*Ardea* qui avait survécu à la ruine d'une ville nommée ainsi par les plus anciens latins, se retrouve en Espagne sous le nom d'*Aldéa*, bourgade, village, et peut-être aussi en Afrique dans celui de *Adouar* ou *Douar*. Il paraît tenir par quelques éléments à celui d'*Adon* qui signifie Seigneur

ou fondement, *dominus aut basis*, comme on lit dans le petit glossaire de la vulgate. *Don*, *dun*, *dom*, *dum* et par conséquent *dunum*, Châteaudun, *don*, Notre-Dame du *Don*, du rocher fortifié, *domus*, maison, dôme, *duma*, le Puy-de-Dôme en Auvergne, *doumi* ou *Endoumi* rocher rond comme un dôme dans les mers les plus voisines de Marseille, auraient à ce compte pour élément primitif la seconde partie d'Ardéa détachée de la première qui est restée avec le changement d'*al* en *ae* ou *aï* dans le mot composé *œdes*, édifices publics. Virgile avait bien raison de dire :

...... Et nunc magnum manet Ardea nomen.

A la suite d'*œdes* que de noms se présentent encore ! C'est l'*aldus*, l'*alde*, ou *aud* du moyen âge qui me semble avoir des rapports avec l'*œdilis*, l'*œdituus* des latins, avec la seconde partie des noms de famille Raynard, Raynouard, Raynal, Raynaud, avec le nom des Aldes, fameux imprimeurs de Venise, avec ceux d'Aude, d'Audin, d'Aldini, d'Alderic, d'Audric, d'Audry, etc.

Audere d'où vient *audax*, *audacia*, c'est entreprendre ; et quelle plus haute entreprise que d'élever des constructions en pierres, alors que des cavernes, des creux de rocher, des excavations naturelles, seules retraites possibles, étaient disputées à l'homme par les bêtes sauvages.

L'*Aldea* des Espagnols a formé l'*aldeano*, paysan, villageois, *aldeaniego*, homme de rien, gent de village, ce qui ne s'accorde guères avec l'*aldus* dont plus haut

nous avons fait un intendant. Mais il ne faut pas que ce contraste étonne. La philologie, comme le monde, est pleine de perspectives retournées. Du petit au grand, les noms passent et se glissent comme la fortune. Ce n'est pas la peine d'en faire l'observation.

Aldus, dans un sens qui se rapproche d'édile, avait été remplacé en Provence par le nom de *subrestan*. Les *subrestans de la santat*, c'étaient les intendans de la santé d'aujourd'hui. Quand la peste se déclarait dans un lieu, on nommait d'abord des *subrestans*, c'était la première mesure à prendre. Les commissaires ou juges des marchés et des foires étaient aussi des *subrestans*, des hommes placés au dessus des autres, *suprà*.

En tenant compte d'une forte aspiration gutturale, le *cadi* des orientaux ne serait pas sans affinité avec l'*aldus* ou *ald* du moyen âge. *Alderi*, dans les langues du nord veut dire vieux, et je crois que notre *arleri* provençal dont le sens un peu vague peut se rendre par niais, radoteur, provient de la même source. J'ai déjà parlé d'*arleri;* il pourraît être encore question de *Caïd* ou *cadi* quand nous serons à *Caou*.

Alea signifie tout jeu de hasard et particulièrement le jeu de dés. *Alea* c'est *area*, la crête des montagnes, l'aire ou nid des aigles, l'aire où l'on bat le blé, la place où l'on dresse une tente ou qu'on a préparée pour recevoir les fondements d'une construction quelconque; c'est aussi le champ de bataille où vont à coup de dés se livrer les combats du sort, ces combats sinistres dont l'enjeu est le bonheur domestique, le pain des enfants et des mères.

En provençal on donne à l'*area* ou *alea* des maisons le nom de *luego*, *luego* d'*ostal*, etc. C'est le *locus* des Latins, le *lugar* des Espagnols; en français nous appelons *lieu* toute réunion plus ou moins considérable de maisons. La place où elles s'élèvent est devenue un nom collectif qui les comprend toutes. Dans le verbe *allevare* qui signifie élever, hausser, dans *allegare* qui veut dire aposter, on trouverait bien quelques atômes philologiques influant sur la formation de *locus* et d'un autre mot qui me paraît tenir aux plus anciennes et plus obscures dérivations du fleuve primitif des langues. Je m'y arrêterai, non pour établir cette fois des certitudes, mais pour semer des conjectures, pour lancer au vent quelques ballons d'essai.

XIV.

Afin de prouver l'existence d'une colonie marseillaise dans un lieu où, selon toute apparence, il n'y eut jamais qu'un établissement de poterie, on a voulu trouver une origine grecque aux noms de quelques localités voisines. J'aurai occasion de rappeler ces différents noms, et d'indiquer succinctement quelques recherches que j'ai faites surcette prétendue ville.

En attendant, je parlerai des Lèques, l'une de ces localités mal à propos parées d'un vêtement grec. Le hameau des Lèques occupe l'extrêmité occidentale d'une plage qui porte à l'autre bout quelques vestiges d'où en certaines imaginations faciles se sont élevées par suite de temps et de préoccupations les pompes merveilleuses d'un antique *Tauroentum*, pré-

senté d'ailleurs comme un simple château dans les commentaires de César.

Le mot *leca* veut dire en provençal « pierre plate.» Il a pour synonime *laouvo*, d'où *laouvisso*, couverture de maison ou sol de plancher en pierres plates. On appelle aussi *laouvos* des rescifs ou bas-fonds plats. Du reste, *laouvo* n'est autre que *lapis ;* ce dernier nom, a passé au lapin, appelé en vieux français connil. Faire une *leca*, espèce de piège à prendre les petits oiseaux, c'est disposer quatre petits bâtons et deux pierres, dont une plate, en un tel équilibre que les bâtons sur lesquels s'appuie la pierre venant à manquer, elle tombe sur l'animal qui est venu au dessous mordre à l'appât et déranger les soutiens. On a voulu faire venir lèque de *laqueus*, mais bien à tort. *Laqueus* est exactement traduit par lacs, et ne signifie piége que dans un sens général ; dresser une *leca*, c'est dresser une pierre plate et non autre chose.

Je connais sur la côte de Provence, trois lieux qui portent le nom de *leca*, ou *lèque* ; l'un près de Foz, un second entre le port de Brusc et le cap Sicié et le troisième dans la commune de Saint-Cyr (Var). Sur la carte les deux premiers sont écrits la Lèque, le troisième les Lèques, mais dans les anciens actes on trouve toujours la *leca*. Ces trois hameaux sont bâtis chacun sur un sol de grès calcaire se divisant par couches et feuilles plus ou moins larges, plus ou moins épaisses.

Dans une liste de mots donnés pour Ibériens, et qui certainement appartiennent à un très antique *Romancium*, on trouve que *leket* signifie « lieu habité.» Nos

marins disent d'un grément bien net, bien disposé, léger à la fois et solide, *es lek*. Nos jeunes filles du peuple, venant à parler d'un garçon alerte, bien fait et bien mis, le qualifient de *lisket*. *Lek* a donc gardé le sens de net, bien disposé, bien arrangé; et des pierres plates sont fort convenables en effet pour des constructions en pierres sèches.

Ces constructions ont été les premières de toutes. On voit encore aujourd'hui dans nos campagnes des cabanons ou petits gîtes dressés uniquement avec des pierres plates, sans fer, ni bois, ni mortier. La toiture est formée de pierres plates progressivement en saillie les unes au dessus des autres et finissant par se réunir en voûte. Les Italiens appèlent cette manière de bâtir en pierres sèches *macerie*.

Les ruines de Tirynthe, de la plus ancienne ville de l'Argolide, offrent un exemple de cette construction; les murs cyclopéens des galeries qu'enferme la citadelle, sont disposés comme les murs de nos vieux gîtes en pierres sèches; ils surplombent à l'intérieur et les dalles rapprochées forment un encorbellement complet. Comme l'espèce de piéges cités plus haut, les maisons en pierres plates s'appelaient *lecas*, du nom des simples et uniques matériaux qui sans fer, ni bois, ni mortier, avaient servi à les construire. Il y aurait une autre explication à cet antique vocable; nous la donnerons.

Le mot *lave* pour pierre est employé dans le Jura. C'est le même mot que *llap*, *clap*, d'où *clapier*, tas de

pierres amoncelées ; *aclapar*, ensevelir, c'est proprement couvrir de pierres, c'est faire sur un cadavre l'*acervus Mercurii*, le monceau, le petit mont de Mercure ; dans nos montagnes décharnées les tas de pierres qui ne sont pas montjoies ou bornes de territoire, recouvrent ou ont recouvert un cadavre. On a cru quelquefois y trouver des trésors enfouis. Un lieu semblable est appelé l'*homme mort*. Il y a plusieurs de ces *hommes morts* le long de nos anciens chemins de communication. *Lapis* vient aussi de *llap. Clavis*, clé, n'a pas une autre origine. La première clé, la première fermeture, ce fut la grande pierre servant à clorre l'entrée de la *leca*, de la tapie, du cabanon.

Je pense que ces *lecas* assises au rivage des mers avaient été bâties pour servir d'asile aux pêcheurs; et peut-être la *leuca* ou lieue de chemin tirait-elle son nom de constructions pareilles dressées de distance en distance au bord des voies publiques pour offrir un lieu de repos, un refuge aux voyageurs fatigués ou contrariés par le temps.

Le *dolmen* était plus simple encore que la *leca*; mais il suppose une force de leviers, une réunion de bras, une entente dans la manœuvre que difficilement on peut concevoir, et des moyens de détacher les blocs dont il n'est pas facile de se rendre compte. Le *dolmen* paraît être la première ébauche de l'architecture égyptienne; la *leca*, de l'architecture grecque et romaine.

La *leca* était-elle la tapie des Gaulois, de nos anciens Ligures, des Kabiles d'aujourd'hui dont l'exis-

tence a tant de rapports avec celle de nos premiers pères! C'est possible, avec quelque différence peut-être dans la forme et dans la matière. En pierres plates, sans mortier ni solives, c'était la *leca* des Ligures, la *xzour* des Arabes et peut-être la tour primitive; en voûte bâtie, c'était la *fornix* des Romains, l'*escas* du moyen âge dont je parlerai plus tard; en bois, en terre, en branchages avec un toît de feuilles et de chaume, ou avec des tuiles plates à rebord, c'était le *tugurium* des Latins, le *gourbi* des peuplades africaines, le carbet des Indiens, ainsi nommé sans doute par les Espagnols. *La corba* des Latins d'où vient le mot « corvée » et le vieux mot « corbeau » pour portefaix, la *gouarbo*, le *gourbin* des Provençaux, la corbeille des Français ont une même origine avec le *gourbi* des arabes.

XIV.

Cras ingens iterabimus æquor. Demain, nous recommencerons à naviguer sur cet immense océan; ce que dit Énée à ses compagnons, je puis le dire à mes lecteurs en finissant chaque paragraphe. Le désir de former une synthèse un peu correcte de tous ces aperçus divers qui se font jour à chaque instant, ne me quitte *jamais;* le pouvoir de le faire me manque. A propos même de l'épigraphe ci-dessus, comment ne pas remarquer tout en fuyant la belle formation du verbe *iterare; I* c'est la lettre longue, *littera longa*, c'est l'intervalle sans fin entre le point de départ et le point d'arrivée, qu'au moyen de *T*, consonne impulsive, battante et qui marque l'effort, il s'agit de laisser derrière soi,

un pas après l'autre. *Iter*, *i-terere*, c'est broyer sous ses pieds le sol qui s'allonge devant nous, ainsi qu'on broie, qu'on réduit en parcelles, en poussière la terre, *t-arra* ou *t-erra*, pour la mettre en état de recevoir la semence. *Iter* d'où l'adverbe *iterùm*, « de nouveau », d'où le verbe *iterare*, « recommencer », d'où l'adjectif « itératif », s'applique fort bien à la vie, *vita*, synonime d'*iter* dont en latin elle a pris le *T*. Du moment de la naissance jusqu'à la mort, c'est toujours à recommencer, il faut refaire toujours le lendemain ce qu'on a fait la veille. Si du moins avec le temps on devenait plus habile! Mais c'est à peu-près comme l'histoire politique de chaque jour qui ressemble à celle de tous les jours de l'année et de toutes les années précédentes, sans que le mieux qui apparaît d'un côté soit toujours certain de prévaloir sur le pire qui se découvre au même instant de l'autre!

Le mot même *littera* vient d'*Iter*. Ecrire, tracer des lettres, n'est-ce pas une « itération » *L* est un article, comme nous l'avons sans doute pressenti déjà et comme à la suite de ce paragraphe nous le presssentirons mieux encore. Dans cette œuvre d'aventure, je tiens autant à pressentir qu'à voir. Attendu mon ignorauce, je ne puis pas pénétrer au fond des choses; ma vue s'arrête toujours à une apparence, à une superficie plus ou moins intrinsèque. Les habiles pourront seuls dire si j'ai bien entrevu. En attendant, reprenons le paragraphe qui précède, il est assez important.

C'est du mot *Area*, « aire, » en provençal *iero*

que j'ai passé, brusquement peut-être, à *Leca*, *lecca* ou *lequa*. Retournons à *iero*. Incontestablement, le nom de la ville d'Hyères, en latin *areæ*, n'est pas autre. Soliers dans lequel on a cru voir le soleil *sol* et *hieros*, temple, lieu réservé, lieu sacré et par suite temple du soleil, pourrait bien n'avoir été que *sola area*, aire unique, alors que ses habitants n'étaient pas encore descendus dans la plaine pour y fonder Soliers-Toucas ou Soliers des *tousques*, (nous verrons plus bas ce que signifie *tousque*), et Soliers-Pont.

La Cadière peut avoir été nommée en un certain temps *quatuor areæ* ou *quadra area*, *quadraria* dont on aura fait Cadière, lequel nom de Cadière aura été traduit en latin par *Cathedra*; car en provençal *cadière* veut dire chaise. — Sur la cloche de la Cadière qui est de l'an 1250, on lit : Je suis été faite pour l'église de *La Chaise*. La cloche du vieux Bausset un peu oblongue est de l'an 1034. Les habitans de la Cadière étaient appelés quelquefois *seillans*, parce que *sello* veut dire autant que *Cadiero*, mais dans un provençal plus antique et moins poli. Les quatres aires de la communauté de la Cadière auraient été, outre le bourg de ce nom, les Lèques, Saint-Cyr, Bandol.

On appelait *Hiera* un chemin de l'Attique par où les prêtres allaient à *Eleusis*; c'était une voie réservée, une voie sacrée, et pouvait-il y avoir dans nôs anciens villages, rien de plus sacré, de plus saint qu'une aire à fouler le blé, un lieu où, sur la foi publique, les citoyens venaient déposer leurs moissons? Je crois même que dans le nom de Jérusalem, *Hierosolyma*, il se

trouve quelque allusion à une aire. On raconte en effet que deux frères ayant mis en partage le champ paternel, il y en eut un qui se plaignit bientôt de son lot, trouvant que le gerbier de son frère était plus gros que le sien. La bonne culture et la sueur des bras pouvaient avoir amené cette différence; mais enfin il se plaignait et vivement. L'autre frère, qui était un homme bon, prit pendant la nuit de ses propres gerbes pour les ajouter à celles du mécontent, et quand les deux gerbiers eurent été foulés, il se trouva que l'un avait donné autant de blé que l'autre. On dit que la ville de Jérusalem fut depuis fondée sur le champ même où ce fait arriva. Aussi le nom de la ville sainte signifie-t-il vision de paix, vision parfaite, en souvenir de ce qu'un bon frère avait fait autrefois par amour de la paix.

La désignation de *quatre aires* expliquant, du moins selon moi, le nom de la Cadière, aurait de l'analogie avec celle de Six-Fours, *castrum de sex furnis.* La communauté de Six-Fours avait été ainsi nommée dans le moyen âge, parce qu'elle se composait de six fours ou feux. Un four ou feu était une agglomération d'environ trois cents habitans.

En Arabe, un moulin s'appelle *feurne* au singulier; au pluriel, on dit *arha*, par où l'on voit que dans le four ou dans le moulin on prépare le produit de la terre *Ar* devenu pour nous « f—arine».

S'agissait-il de lever les tailles, on formait une réunion de biens et de personnes plus ou moins grande, suivant les qualités du terroir, l'industrie et la position

plus ou moins avantageuse de la commune par rapport au commerce. On appelait feux avant la révolution ces divisions ou quotes générales.

Il y avait, par exemple, des communes d'un 1/4 de feu et d'autres de 100 feux.

On a dû aussi les appeler *fours* parce qu'on supposait que tous les habitans d'une même division fesaient cuire leur pain au même four ou feu.

J'ai lu dans un livre tout récent qu'on disait autrefois six-forts au lieu de Six-Fours. On pouvait prononcer *fors* pour *fours*, mais c'était toujours le latin *furnus* qu'on voulait traduire. Le mot *fort* pour lieu de défense n'était pas usité. Le *for-l'évêque* à Paris était la prison de la jurisdiction, du *forum* ou *for* de l'évêque. En Provence, on parlait de tours et non pas de forts; on disait aussi *Bar*, même dans le nord de la France. Il y avait aussi des *fertés* « fermetés » en latin *firmitates*; la Ferté-Milon, la Ferté-Gaucher etc., d'ailleurs, en des actes de 1140 à 1260, transcrits dans un cartulaire manuscrit intitulé *Registrum instrumentorum domûs Montis Risi*, « Mont-Rieux » qui appartient aux archives de Draguignan, on rencontre la dénomination *castrum de sex furnis*. L'auteur même qui parle de *six forts* cite ce cartulaire de la chartreuse de Mont-Rieux. Quelle légèreté de critique dans la plupart des auteurs de province!

Je crois aussi que l'auteur en question se trompe quand il appelle *tourrade* une fontaine du village ayant son corps ou bâtiment fait en forme de tour. Cette fontaine a dû s'appeler *tourraque*, *turris aquæ*, ainsi que

la tourraque du territoire d'Auriol. Il ajoute qu'on l'a depuis appelée *bourrade* à cause d'un consul bourru, etc. J'ai lieu de supposer que l'auteur n'est pas Provençal ; autrement, il n'aurait pas méconnu ainsi l'*abuouragé*, l'abreuvoir, pour en faire la *bourrade*. Si les gens de Six-Fours lui ont conté cette anecdote d'un consul bourru, c'est peut-être à la suite d'une première malice qui aura dénaturé d'abord et puis fait oublier entièrement le véritable nom de la fontaine. Les exemples de quiproquos pareils ne manquent point.

Quoiqu'il en soit au reste de Six-Fours, de sa fontaine et de son consul bourru, il y avait outre les feux servant à la répartition de l'impôt général entre les diverses communes, l'état des foyers ou ménages de famille, des habitans *lares foventium*, ce qu'on appelle aujourd'hui la matrice cadastrale.

Si le nom de l'ancienne abbaye d'Hyères auprès de Paris ne vient pas d'*Area* il pourrait être dû à un *ar*, rivière, courant d'eau quelconque et répondre à l'Espagnol *Arroyo*, qui signifie ruisseau. On peut en dire autant d'autres lieux qui ont cette même terminaison, *Armentières*, *Romiguières*, *etc.*

Serait-il impossible que la *leca* des côtes de Provence eût quelque rapport avec cette construction grossière, chapelle, tombeau ou fort, que, dans l'Afrique septentrionale on appelle *zaouïa* ou marabout, lieu de refuge du faible contre le fort, de l'opprimé contre le persécuteur et même du meurtrier contre les ressentimens irrésistibles, les vengeances soudaines? Il me semble voir dans *Marabout* la consonne M s'opposer à

l'idée que présenterait *Arab* ou *Arbáa*. Qu'il y ait ou qu'il n'y ait pas aux lieux de ce genre le tombeau d'un saint musulman, toujours est-il qu'on y trouve un asile. Le *Marabout* correspond à ce qu'on appelait Sauvetat, Sauve, Saint-Sauve etc., dans le midi de la France, et dans le nord, Fermeté, Ferté. Les asiles de l'antiquité ou petits autels, *arulæ* dont on a fait *asulæ*, *asila* répandus le long des chemins et voies publiques, sont encore debout dans l'Afrique septentrionale et peut-être dans la plupart des pays musulmans. On m'a dit qu'à *Tunis*, par exemple, le meurtrier qui peut atteindre quelqu'une de ces constructions élevées de distance en distance au bord des chemins, s'y trouve aussitôt en sûreté; des habitations voisines, on lui apporte des secours, des aliments, ainsi que cela se pratiquait dans la Grèce antique.

Quant au hameau des Lèques dont je me suis fort écarté, il est actuellement divisé en trois parties : St.-Louis à l'ouest, les Lèques au centre et *Masse* au levant.

Le nom de St.-Louis provient peut-être des laouvos ou pierres plates. *Laouvisse*, c'est un pavé, un plancher, une couverture en pierres plates. Le nom de *saint a pu* venir pieusement à la suite de *laouvos*, *laouvis;* on citerait plus d'un exemple à l'appui d'une telle origine, je l'abandonne toutefois; elle pourrait sembler puérile.

Masse est le nom d'une famille qui, au seize et dix-septième siècles, avait des possessions et tenait auberge en ce lieu. Il est une chose à quoi il faut bien prendre garde, quand on est en quête d'origines topographi-

ques ; des noms de famille apparaissent fort souvent comme les noms spéciaux de certaines localités.

Ainsi on a cru voir une origine grecque dans le nom de *Rampale* que porte un domaine situé au levant du golfe des Lèques, mais je me contenterai de dire qu'une famille portant le nom de Rampal existe dans le voisinage et que les terres anciennement possédées par elle ont retenu son nom, mis au féminin suivant l'usage de Provence. Une terre contiguë s'appelle bien *Nartelle* en souvenir d'un particulier nommé Nartet qui en a été propriétaire. Dans une lettre d'Anfossy, secrétaire du comte de Grignan, au sieur de Saint-Bonnet, capitaine des gardes dudit comte, gouverneur de Provence, c'était dans le temps que le duc de Savoie fit son invasion, au commencement du siècle dernier, on assigne un rendez-vous en *des maisons qu'on appèle Rampalles dans le terroir de la Cadière*. La bastide de *Rampale*, située sur le chemin de Bandol, ou pour mieux dire de Toulon, était au commencement du siècle dernier un logis ou auberge. Du reste, le nom de Rampal, en provençal *Rampaou*, n'est autre que *ramel*, *rameau*. En Italien on dit *Rampoglio*.

En ce moment, le hasard vient de livrer à mon scalpel toujours aventureux le mot logis et par conséquent loge et si, avec peu d'effort, nous y retrouvons *loouvis*, *loouvisso*, plus haut cités, et peut-être encore ce nom de *leca*, un peu placé ici comme dans une règle de fausse position, et sur lequel je reviendrai plus tard, si nous considérons en outre l'affinité qui existe entre V, G et C, il se pourrait bien que la vraie

origine de logis ne fût pas loin des Lèques autant qu'elle peut le paraître à première vue.

Mais laissons un moment logis et loge que je crois bien avoir été *loouvis et loouvisso*, sans quitter toutefois le hameau des Lèques, lieu inconnu, mais qui m'est cher au titre le plus doux, car il fut le berceau d'une honnête famille, inconnue et modeste comme lui.

XV.

La route du littoral, non pas la voie Aurélienne, mais le chemin royal de Marseille à Toulon, traversait le hameau des Lèques dans les temps reculés. Des Lèques, elle remontait vers la Cadière. On gravissait la côte entre la vallée de Saint-Cyr et le plateau de Saint-Côme. Devant quelques maisons des Lèques, on voit encore ce perron ou escalier extérieur de pierre, qui, dans les œuvres de Canaletti, dans celles des peintres flamands et en général dans les tableaux de places et de voies publiques un peu anciens, annonce des auberges.

En voyant ces restes d'un autre âge, combien de fois il m'est arrivé de penser à toutes ces éminences, à tous ces prélats, à tous ces chefs d'ordres religieux, à tous ces messagers de grande importance qui passaient aux Lèques se rendant à Rome, ou en venant, chargés de faveurs spirituelles ou temporelles pour eux-mêmes ou pour d'autres grands de la terre! Je pensais aussi à ces pauvres pèlerins qui avaient pour but unique de leur long et fatigant voyage le pieux espoir d'ob-

tenir le pardon de leurs fautes. Je me figurais le charme des haltes sous la treille, auprès de la mer, cette voie si périlleuse, et le long de ce chemin battu sans relâche par des voyageurs qui formaient des vœux si discordants et poursuivaient des intérêts si divers. Les haltes les plus agréables que j'ai fait moi-même en tant de lieux de notre beau pays de France me revenaient alors en mémoire; je retrouvais ces propos souvent instructifs avec les autorités du village réunies par délassement au cabaret, quand ce n'était pas le maire lui-même qui m'accueillait par devoir de profession au gîte hospitalier; je me rappelais toutes ces rencontres d'artistes cherchant des idées et du travail, tous ces entretiens avec des paysannes curieuses qui portaient au marché voisin des œufs, des poules ou un agneau de lait, toutes ces graves paroles du vieillard qui allait mettre des échalas à sa vigne ou presser l'œuvre toujours trop lente de ses moissonneurs, puis ces troupes de vendangeuses se dirigeant vers les coteaux, un violon en tête, chantant et dansant et faisant des agaceries aux garçons qui passaient sur la route et qui leur répondaient, et celles qui, le soir, rentraient dans les villes, la tête couronnée de pampres, un panier sous le bras, un thyrse de vigne chargé de grappes à la main, sveltes et dégagées comme dans les fresques d'Herculanum; puis, ces bonnes gens qui me prenaient quelquefois pour un inspecteur de je ne sais quel service allant à pied par monts et par vaux, comme le Calife *Aaron al Raschid* dans les rues de Bagdad; car ils savent, ces bon-

nes gens, que dans tous les services, il y a beaucoup de choses, qui, pour aller moins mal, auraient besoin d'être constamment fouillées par un œil de lynx ou d'inspecteur probe et désintéressé. Un jour ne m'a-t-on pas pris pour un géomètre explorant les vallées où pourrait s'allonger en ligne plus ou moins droite un chemin de fer projeté; et sur cette idée que la femme de l'auberge avait lestement répandue, n'ai-je pas vu accourir les propriétaires menacés, les autorités hésitantes, les conseillers bénévoles, toute cette cohue qui se presse d'ordinaire autour de ceux qui ont quel*que mission*, grande ou petite, de travaux publics!

Parler des voies de fer, bon Dieu, à un intrépide amateur de voyages pédestres! quel barbare quiproquo! A moi qui voyageais sans aucun but d'affaires, présenter en perspective ces chemins nouveaux qui doivent les faciliter toutes, les rendre infiniment plus promptes, ce qui n'est pas toujours un bien, et, s'il se peut, plus nettes, plus lucides et plus profitables, à commencer par celles même dont ils sont devenus l'objet! Eh! mon Dieu! qu'aurai-je à gagner avec des chemins de fer, à gagner de ce qui me convient, m'attire et me touche?

Quand Napoléon gravissant le mont Saint-Bernard *s'entretenait* avec ce jeune guide qui lui conta en toute assurance et la pauvreté de sa famille, et ses amours et les obstacles qu'il prévoyait, croit-on qu'il ne résulta de ces rustiques paroles que le mariage du pauvre montagnard, le fond de terre qui lui fut acheté, et la reconnaissance qu'il garda toute sa vie

et malgré la fortune envers son bienfaiteur? Oh! peut-être, quand le Premier Consul, en ces réunions de savants jurisconsultes où l'on élabora le code civil, donnait des avis si lumineux, présentait des vues si rapides et si sûres, peut-être telle parole du jeune guide amoureux, comme de toute autre personne simple et sincère qu'il avait soumise à ses explorations, à ses interrogations si vives, si pénétrantes, revenait en sa mémoire amenant avec elle d'utiles pensées pour cette grande œuvre à laquelle il présidait, et qui devait être sa plus belle et plus assurée couronne. Croit-on qu'il n'ait rien appris non plus quand il buvait à la gourde d'un soldat ou qu'il s'entretenait avec un jardinier de la Malmaison! Mais par les chemins de fer quelles idées pourra-t-on exploiter, je vous prie? Quelle moisson de sens et d'esprit pourra-t-on faire? La vie de ce monde est un voyage infiniment laborieux et trop souvent chargé de sottes et misérables peines, bien qu'il s'y trouve des lieux de repos à pouvoir de temps en temps se reconnaître, reprendre des forces pour aller plus loin et tirer leçon et profit du chemin déjà fait; mais un voyage en chèmin de fer, est-ce autre chose que la foudre qui passe, qui passe innocemment je le veux, quand rien ne l'arrête, mais qui renverse, écrase, broie et réduit à néant, d'un seul coup, l'obstacle, quelqu'il soit, qu'un hasard malheureux lui fait rencontrer. Oh! pauvre civilisation avancée qui est parvenue à saisir la foudre; mais si l'on n'est pas Jupiter lui-même, comment empêcher que la foudre ne nous brûle quelquefois les mains!

L'abús des livres aplatit l'esprit ; il tend à le ranger dans une sorte de parallélisme stupide, ainsi qu'on reproche à l'enseignement mutuel de le faire. Qu'arrivera-t-il quand les savants iront d'une capitale à l'autre comme des dépêches diplomatiques auxquelles il ne se peut rien ajouter en route ! Le bon temps pour les philosophes de cabinet ! A quelles merveilleuses utopies ne faudra-il pas s'attendre ! Sous le nom d'harmonie et de fraternité, nous voyons déjà s'avancer dans le monde avec une arrogance qui n'est pas du tout fraternelle des systèmes énormément téméraires où, sous *prétexte* d'améliorer le sort des classes ouvrières et d'obvier au paupérisme, on pose des questions qui renversant tout, ne fondent jamais rien. Eh ! bonnes gens, dont les intentions sont louables, mais les enseignements par trop funestes, c'est aux ouvriers eux-mêmes à se faire leur sort. Tous ceux qui ne fréquentent pas trop les cabarets, tous ceux qui prennent une femme économe et laborieuse, tous ceux qui prêchent d'exemple à leurs enfants et qui tiennent moins à les envoyer aux écoles primaires qu'à leur inspirer de bonne-heure l'amour de l'ordre et du travail, sont heureux autant qu'un homme peut l'être sur la terre, à *quelque* classe qu'il appartienne. Ce qui égalise les hommes, c'est la vertu propre à chaque état, à chaque condition. D'homme à homme, la tempérance, la sagesse, l'ordre, en un mot la vertu, c'est comme l'égalité de tous devant la loi.

A part de toutes ces rencontres d'artistes évaporés, de jeunes paysannes curieuses, de sémillantes vendan-

geuses, d'impatient moissonneur, il en est une que je fis un jour, comme j'allais de Château-Roux à Clermont-d'Auvergne, qui me toucha profondément et me laissa un grave et pieux souvenir. Le long du chemin que je parcourais, j'avais déjà vu plusieurs grandes croix, sortant de distance en distance d'une butte de terre, et cette butte ou calvaire était surmontée d'un certain nombre de petites croix. Un paysan qui vint à passer devant un de ces calvaires ôta son chapeau, s'agenouilla, fit une courte prière et se remit en marche. Il me parut ému; du revers de la main il essuyait une larme dans ses yeux. Je n'osais l'interroger; il comprit ma curiosité et vit ma pensée. Il alla au devant. C'est l'usage dans ces campagnes, me dit-il, que lorsqu'un mort est porté au cimetière en suivant le même chemin où nous sommes, ses parents plantent une croix sur le petit calvaire, afin d'obtenir le repos de son âme. Cette croix-là, il me la montrait du doigt, c'est moi qui l'ai plantée. Il ne me dit point pour qui; une larme coulait sur sa joue, et sa voix s'étouffait; je lui pris la main; je la serrai et lui dis adieu; il retrouva deux ou trois paroles pour me souhaiter un bon voyage.

Oh! cet usage des paysans Marchois n'est-il pas plus touchant que les *milagros* des chemins d'Espagne, que les croix plantées à la place où un homme a péri de mort violente ou par accident, que les tombeaux ou chapelles d'Afrique servant d'asile aux homicides? Au pied de la croix du Sauveur déposer la croix qu'une personne chérie a portée tous les jours en faisant

ce rude chemin qu'on appelle la vie, mettre nos douleurs avec ces autres douleurs qui furent si grandes par amour pour nous, consacrer nos souffrances à celui qui a tant souffert, non pas afin de nous exempter de toute peine, car souffrir et mourir, c'est notre destinée, mais pour nous faire obtenir un prix glorieux de tous les maux qui auront été notre partage et que nous aurons endurés avec résignation, une récompense de tout le bien qu'à son exemple nous aurons fait en ce monde où le bien paraît de jour en jour plus difficile *à faire, tant* nous avons marché vers la perfection *matérielle*, qui tient si peu, quoiqu'on veuille dire, à la perfection morale!

XVI.

Revenons aux chemins de fer. Je les regarde comme la plus simple et la moins confuse expression de notre époque. Aller vîte, le plus vîte qu'il se peut! voilà bien tout ce qu'on cherche, tout ce qu'on demande aujourd'hui! Mais n'y a-t-il pas dans je ne sais quelle ballade allemande ce refrain sinistre : « Les morts vont vîte! les morts vont vîte! » Est-ce donc comme morts *que nous* voulons aller si vîte? Moralement morts, nous le sommes peut-être. A voir par quels atroces sinapismes une certaine littérature s'occupe de réveiller notre sensibilité engourdie, il est évident qu'on nous traite comme des malades à qui les remèdes extrêmes, les ressources désespérées peuvent seules convenir; qu'on nous regarde comme des gens à-peu-près morts à la douce vie des arts, aux célestes banquets de l'esprit,

au délassement de l'intelligence par le goût, au pur sentiment du beau qui énivre et transporte, à ces effusions intarissables de grâces naïves qui sortent d'un sentiment profond et vrai.

Et en Economie Politique, dans cette science qui n'en est pas encore une et qui fait tant d'efforts pour obtenir un rang que les faits lui contestent chaque jour, ne s'amuse-t-on pas à jeter les dés sur notre existence actuelle, comme sur les vêtements du Christ, quand il eut rendu le dernier soupir ?

Et la littérature de l'Empire, à part une admirable exception, morte! Et la peinture de cette époque, morte! Et l'architecture grecque un moment ressuscitée, morte! Et six constitutions qui de 1791 à 1830 furent solennellement appelées à vivre, mortes! Tout ce qu'il y a de plus élevé dans les arts, tout ce qui dans les sociétés humaines aurait le plus de droit à une durée sans fin, mort! Et c'est pourquoi, sans doute, nous voulons aller si vîte.

Mais quel est donc ce ver qui fait périr sitôt les fleurs de l'esprit, ce ver rongeur qui convertit en râles d'agonie ces puissants échos de l'âme, la littérature et les beaux-arts, qui dessèche et fait tomber en langueur l'histoire, cette création qui devrait être si vive, si passionnée, et qui, au lieu de vie, ne donne que la fièvre aux sciences politiques? Les sciences naturelles, même en comptant la médecine si conjecturale encore et si aventureuse, font chaque jour des progrès réels, elles s'élèvent, grandissent et se développent avec une magnificence qui de plus en plus étonne et ravit; mais

les œuvres qui dépendent de l'esprit, du goût et de l'âme, parvenues à une certaine hauteur retombent, s'affaissent ou s'égarent en des voies dont on a honte dans les âges qui suivent.

Pour dire ce que j'en pense, j'aurai recours encore à des impressions de voyage, à des souvenirs qui font toute ma science et mon érudition.

C'était durant le cours de cette même pérégrination dont j'ai parlé plus haut. Ce qui me frappa, ce ne fut point quelque chose de touchant et de naïf comme la *dévotion des paysans Marchois*, mais tout ce qu'on peut voir de plus beau sous la voûte des cieux, un de ces spectacles qu'il n'arrive guère de contempler plus d'une fois dans la vie, même en voyageant beaucoup, et en portant ses joies et ses peines d'un lieu à un autre pendant fort longtemps. Je cheminai à pied, selon ma bonne coutume, sur un plateau élevé; en face le Mont-Dore qui, au mois de mai, se montrait encore tout couvert de neiges...

Mais, puisque nous sommes devant le Mont-Dore, n'y aurait-il pas à faire ici quelques observations plus convergentes au but de mon ouvrage? Eh! oui, sans doute, le Mont-Dore enferme ce même radical *Ar* dont j'ai si longuement parlé déjà sans avoir, de beaucoup s'en faut, épuisé la matière. On peut dire sans exagération que tous les noms de montagnes et de pays montagneux présentent ce fécond radical. Il se trouve dans les divers cantons suisses comme dans le pays qu'en ce moment je traverse et qui était celui des *Arverni*, de ces rudes montagnards se disant les frères des

Romains, par je ne sais quelle tradition d'époques et de mœurs, sauvages et guerrières. Les modifications, les métamorphoses de ce radical sont infinies. J'ai tâché d'en reconnaître quelques-unes, j'en developperai d'autres; mes lecteurs sur qui je compte beaucoup en découvriront à leur tour un plus grand nombre. Car, ce livre-ci, je le fais avec eux. Je ne suis qu'un matelot monté sur la hune pour dire si rien n'apparaît à l'horison; aperçoit-il des brisants, une terre qui se confond avec les nuages et qui pourrait bien n'en être qu'un, vite le capitaine déroule ses cartes, prend son compas, fait et refait ses calculs et détermine avec précision et justesse le point important que le pauvre matelot n'avait pu qu'indiquer.

Or, si nous cherchons bien, nous trouverons que le Mont-Dore ressemble pour l'appellation au Mont-Taurus d'Asie. Aucun son ne s'approche plus de T que D; et T dans Taurus, comme D dans Dore, rend la même idée qu'expriment les mots — tas — entasser —entassement. Le Mont-Dore et le Mont-Taurus sont par excellence des hauteurs entassées les unes sur les autres.

Di monte in monte e di pensier in pensier,

comme dit Pétrarque, me voilà en présence du radical *Or* que je dois traiter ailleurs, et autant vaut-il, pour le moment, y joindre *Ur* avec lequel il se confond. L'un et l'autre ne sont que *Ar* avec substitution de voyelle. *Durum* signifie rocher, entassement de rochers qui forment pointe, escarpement. L'adjectif—

Dur, — le substantif — Durée, — le verbe — Durer tiennent à *Durum*. Ce *Durum* est devenu *Dunum* par l'inclinaison de R en N dont je parlerai plus tard. La Dunette d'un navire vient de *Durum* de même que la Hune. Ces deux noms rappellent les petits châteaux qui, dans les constructions navales du moyen âge, étaient adaptés soit aux mâts, soit à l'arrière ou à l'avant d'un navire.

D'après ce qui précède Turin et Tunis seraient un même nom. Il y avait un nom propre fort commun jadis, c'est celui de Durand, en italien Durante, d'où Dante par contraction. Ce nom a dû signifier Châtelain et n'être pas sans rapport avec la Durandal, cette fameuse épée de Roland. Un autre nom célèbre en Italie, celui de Doria, aurait eu la même origine que Durante ou Dante. J'ai vu la signature de ce fameux André Doria; il m'a semblé qu'on pouvait lire Dorij; et les vieilles histoires des quinze et seizième siècles disent Dorie, en citant ce nom illustre que plusieurs hommes de mérite ont porté.

Arrêtons-nous; simple batteur d'estrade ou cosaque, si l'on veut, je cours où je puis, je m'attaque à tout ce qui vient à moi, sans être toujours en mesure de l'emporter, sauf à prendre ma revanche dans une autre occasion; mais, enfin, replaçons-nous en face du Mont-Dore qui, lui-même, n'était pas tout-à-fait mon sujet actuel. Ses neiges rayonnaient avec une éclatante blancheur aux derniers feux d'un soleil couchant. La route que je suivais était fort élevée; elle dominait le paysage tout à l'entour; sous mes pieds de longues et

profondes vallées allaient aboutir aux contreforts septentrionaux du Mont-Dore; je les suivais avec plaisir dans leur fuite sinueuse, mes yeux ne se pouvaient rassasier de ce magnifique spectacle, lorsqu'en tournant, et sur la droite d'un village qui tout-à-coup s'offrit à moi, une longue haie de houx couverts de baies rouges attira mes regards, les détournant ainsi du Mont-Dore sur lequel je les tenais fixés auparavant avec amour. Ces baies d'un rouge vif allaient se détachant sur cet immense manteau de neiges, voisin des cieux, comme une bande de pourpre au bas de la toge d'un sénateur romain. C'était grave et superbe, d'une beauté éminemment sérieuse; un horizon lointain de montagnes que le soleil couronne de ses rayons depuis les premiers jours du monde et parmi lesquelles mon imagination se prenait à errer sans fin avec cette vague mélancolie qui n'est autre que le sentiment de l'infini, quand de sa plus haute et de sa plus vaste expansion, il s'affaise et retombe sur nous-mêmes, sur nous, néant et poussière, simple fumée qui s'exhale devant le trône de l'Eternité!

Eh bien! cet admirable point de vue, ce mélange de splendeur et de tristesse qu'étalaient à l'envi sous mes yeux des montagnes vieilles comme le temps, mariées par d'ineffables harmonies aux lueurs du jour qui allait mourir, n'était qu'une apparence, une forme extérieure, toute changeante et mobile. Après le coucher du soleil, cette forme ne devait plus être la même; le lendemain, l'air serait moins calme et moins pur; la sérénité du ciel serait moins suave; des nuages voile-

raient ces hautes cimes du Mont-Dore aujourd'hui si resplendissantes, il surviendrait enfin telle autre de ces *mille* circonstances qui font à jamais que tout ce qui éclate et rayonne sur la terre n'a qu'un temps, comme la beauté d'une fleur, les grâces d'une femme accomplie, l'enchantement d'une victoire. Et voilà pourquoi toutes ces beautés fugitives, on ne peut les contempler qu'avec un sentiment de mélancolie mêlé malgré nous à la plus sincère admiration, car il n'y a de beauté permanente qu'en Dieu et dans les inspirations qu'il envoie aux hommes de bonne volonté.

Ainsi, dans les temps désastreux où se passa mon adolescence, le triomphe remporté par les sections de Marseille contre la Conventiou, triomphe si court et si fatal, transporta mon cœur de joie presque autant qu'il le serra de tristesse, car je voyais bien, tout jeune que j'étais encore, je voyais bien que cela ne pouvait durer (1). Ainsi, beaucoup plus tard, je n'ai

(1) Et j'avais mes raisous pour voir ainsi. Les noms prononcés avec emphase par les uns et recueillis avec terreur par les autres dans le récit des excès et crimes populaires de l'époque antérieure étaient présentés alors comme des noms de salut à ceux-là même qui naguère frémissaient de les entendre. Les mêmes hommes qui avaient organisé les pendaisons, préliminaires du 10 août, qui avaient été les premiers à parler de République sur les cadavres encore palpitants des 2 et 3 septembre, qui avaient voté la mort du roi avec appel au peuple, après avoir, par des moyens à leur usage, forcé d'avance les plus paisibles citoyens à venir demander cette mort dans les sections convoquées à cet effet, crime inutile, puisque l'illustre victime n'était déjà plus, ces mêmes hommes, avant le 31 mai qui les frappa, venaient de soulever les sections du midi contre les horreurs qu'ils avaient encouragées eux-mêmes, préconisées

pu entendre certains chants de triomphe sans éprouver une mélancolie invincible. Comme les autres, c'était un triomphe de faction. Une seule victoire sur l'étranger souvent assure le sort d'un empire. Pour les factions, il n'en est pas de même. Elles ne peuvent périr que de langueur et d'ennui ; quand la victoire les endort, une défaite les ranime.

Je disais donc que ce spectacle dont il me fut donné de jouir par une belle soirée du mois de mai, tandis que j'allais de Château-Roux à Clermont, n'était qu'une apparence, une forme extérieure plus ou moins fuyante et passagère. En effet, mille charmants détails de forêts ombreuses, de riantes collines, de vallons solitaires, de champs où s'étalent et ondoyent au soleil avec leur vert d'émeraude et des reflets d'or, les moissons futures qui portent toujours avec elles tant d'espoir souvent déçu, avaient pour commun vêtement, si j'ose dire, cet aspect qui m'attirait, me charmait, et dont le gigantesque Mont-Dore était le point de mire, ainsi que l'est en d'autres paysages de cette noble Auvergne, le Puy-de-Dôme, couché sous la voûte des cieux et comme en rapport avec leurs mystères, tel qu'un sphinx énorme qui garde le secret des destinées de la France.

eux-mêmes, fait exécuter eux-mêmes. On a beau vouloir relever les Girondins. On ne soulèvera jamais la chappe de plomb qui les recouvre, cette chappe de plomb que jetta le Dante sur les épaules des hypocrites politiques de son temps. Au reste, ce que les Girondins ont fait en Provence, je l'ai déjà esquissé dans LE SIÈGE DE TOULON dont je prépare une édition nouvelle corrigée et augmentée.

De ces détails pleins de grâces infinies, il s'en trouve beaucoup, par exemple, sur la route de Thiers à Lyon. En sortant de la première de ces villes, on voit des côtes et des vallons d'une délicieuse fraîcheur. Quel dommage que le bruit monotone et dur des martinets se mêle au murmure des cascades détournées de leur cours pour le service de l'industrie, de leur cours autrefois si capricieux, lorsqu'elles bondissaient de joie parmi les fleurs de la montagne et le long des chênes qui les couvraient de leur feuillage, ne laissant deviner leur fantastique existence que par le bruit des ondes et les filets d'argent qui s'en échappaient au soleil, que par le gazouillement des petits oiseaux qui s'excitaient à chanter en écoutant les flots limpides et luttaient d'harmonie et de plaisir avec les ruisseaux, avec les fleurs, avec les chênes, voltigeant ainsi et folâtrant tout le jour sous les vertes feuillées. Et les bords du Lignon, si chers à nos anciens poètes et qu'on rencontre sur cette même route, que de détails ravissants ne présentent-ils pas? En attendant que nous donnions un nom à ces détails où se trouve la vie et le fondement des plus beaux paysages, voyons à quoi l'on peut comparer l'aspect d'ensemble qui les recouvre comme la peau recouvre la chair.

Les arts savent fixer les formes du beau, de ce beau qui se dissipe et s'évanouit comme les sons d'une lyre harmonieuse. Cette forme du beau fixée par le génie, vouée, consacrée à l'immortalité, c'est ce qu'on appelle le style. Le style c'est l'instrument matériel qui revêt les mouvements de l'âme, les éclairs de

l'esprit, qui leur donne un corps, qui leur imprime une action pour les faire passer d'une âme à l'autre, d'une intelligence à l'autre, d'un cœur à l'autre. Le style revêt, mais n'exagère point, n'amplifie point. L'artiste en mourant légue son style à la postérité; c'est son *exegi monumentum*, mais ce n'est pas toute sa vie d'artiste. Il y avait autre chose qu'il emporte en mourant; car le style n'est qu'un effet, ce n'est pas une cause. Les imitateurs, *servum pecus*, s'attachent au style, c'est la forme ou le style qu'on étudie dans les écoles; mais l'esprit, l'âme et le cœur d'où cette forme est sortie, voilà ce que l'artiste n'a pu léguer, ce qu'il a emporté en mourant. Pour imiter l'artiste et non pas le singer, voilà ce qu'il faudrait lui reprendre : ce n'est pas chose facile.

L'âme de l'artiste a passé comme tout ce qui est grand, comme tout ce qui est beau sur la terre. Elle est allée rejoindre cette beauté qui ne passe point et qui seule envoie, quand il lui plaît, des émanations d'elle-même, pour offrir aux hommes une faible image de ce qu'elle est, de ce qu'elle peut aux jours de ses munificences.

Mais voici ce qui arrive dans les arts : un faiseur de vers s'efforce de mouler son style sur celui de Racine ou de Voltaire; un peintre cherche à faire naître sous son pinceau les formes que Raphaël aimait le plus; un statuaire croit, parce qu'il en a le désir, qu'une grandeur divine va s'échapper de son marbre, comme si Michel-Ange soufflait dessus. Plaisant labeur! C'est comme si un corps étique se couvrait d'une peau

fraîche et rosée. Sur cette chair flasque et molle, le style se détend, les rides, les rugosités de la vieillesse apparaissent, au lieu de la peau luisante d'un vigoureux athlète. Et voilà dans tous les arts le sort de ceux qui se donnent pour classiques!

Dans les sciences politiques, il se passe quelque chose de semblable. Ces histoires générales, ces vues d'ensemble qu'on admire et qui supposent, en effet, une force d'esprit peu commune, recouvrent une infinité d'éléments historiques, politiques et moraux qui vont s'effaçant de plus en plus comme dans cette admirable *coup d'œil* que j'eus le bonheur de saisir un jour, tandis que je passais, voyageur solitaire, sur des hauteurs inférieures, mais opposées au Mont-Dore. La chair, la chair, c'est la chair qu'il nous faut, artistes et philosophes, c'est une chair bien nourrie et non pas une peau fardée; cette chair, ces inspirations, ces études consciencieuses, ces recherches locales, ces méditations profondes qui ont donné des aliments aux plus beaux génies, c'est, ne déplaise à quelques-uns, le genre romantique ou pour parler plus exactement le *Romancium* de l'humanité. Sans un *Romancium*, la langue grecque, la langue latine, ces belles créations de l'esprit humain, n'auraient pas vécu. Si Racine et Voltaire comme Corneille et Bossuet, et plus ces deux-ci que les autres, n'avaient pas ouvert leur âme aux inspirations romantiques, auraient-ils mérité d'avoir des imitateurs qui, tout impuissants qu'ils sont, rendent hommage, par leur faiblesse même, à la vigueur incomparable des maîtres?

XVII.

D'après ma manière de voir, que je n'ose appeler ni système ni méthode, le *Romancium* de l'humanité c'est l'ensemble de toutes les créations de l'esprit spontanées, sauvages, naturelles, sans préméditation, sans art ni culture. *R-om* veut dire cela, comme nous le verrons plus tard, et quand nous aurons acquis des notions suffisantes. « Classe » d'où Classique, veut dire une réunion d'objets disposés dans une même intention, allant vers un même but. C'est une multitude d'*Ar* ou d'êtres plus ou moins saillants, au moral comme au physique, fléchis, contournés en *As*, et réunis par le radical *CL* qui annonce toujours collection, clôture. L'*As*, comme on sait, formait pour les Romains l'unité de poids et de mesure. *Classis* voulait dire une flotte, une réunion de vaisseaux, une troupe, une bande, une corporation quelconque, une armée. C'est avec *As* que les verbes — amasser — assembler — et beaucoup d'autres ont été construits. Je ne saurais trop le répéter, le classique n'existe point par lui-même, pas plus qu'un paysage n'aurait lieu comme aspect, comme tableau, sans les montagnes, les vallées, les cîmes neigeuses, les forêts, les courants d'eau et le soleil. C'est avec les inspirations poétiques et morales recueillies au milieu du peuple et dans les plus infimes conditions, c'est avec les traces du passé ramassées, confrontées, étudiées non pas toujours dans les livres, mais le plus souvent qu'il se peut dans les archives les plus poudreuses, non pas même dans les dépôts des gouvernements, mais

dans ceux des villes, des plus petites communes, que se forment d'un côté les plus merveilleux poëmes et que s'élèvent de l'autre les histoires les plus instructives, les plus satisfaisantes.

Ignorer, dédaigner, tenir à mépris les sources de toute production ingénieuse, les ressorts naturels de tout mouvement de pensée, abdiquer sa liberté d'homme pour se mettre dans un alignement quelconque dirigé, commandé par d'autres hommes comme nous, c'est bien là ce qu'on peut appeler un esprit, une conduite, un faire classique.

En songeant à l'innocence d'un simple faiseur de vers faibles et ductiles de mollesse et non pas de grâce, d'un prosateur flasque, sans nerf, sans couleur et sans harmonie, admirateur infécond de quelques beaux génies qu'on ne saurait trop admirer, je n'ose le comprendre parmi les classiques, dont l'existence a besoin d'être de temps en temps inquiétée; laissons-le en paix, lui et ses compagnons; la paix et le repos, c'est le seul châtiment qui leur convienne. Mais ceux qui tiennent encore aux Grecs et aux Romains, à l'exemple de Vergniaud, de Camille Desmoulins, de Robespierre et de tant d'autres dont les réminiscences puériles, les souvenirs d'école excitèrent tant de mauvaises passions et semèrent tant de troubles; ceux qui prennent pour paroles d'évangile des centons de sacristie gâtés par des quolibets de club, recouverts d'un style qui voulant être biblique n'est jamais que prétentieux, et enrichis des plus fausses images qu'un enlumineur littéraire ait pu rencontrer; ceux, qui, fervents démagogues,

après avoir été stupides Bonapartistes, ou qui étant l'un et l'autre à la fois, accueillent avec tant de bonhommie la plus arrogante aristocratie qui soit au monde, l'aristocratie polonaise; ces bas valets de Napoléon, jadis employés dans sa police ou dans sa littérature, qui se décidèrent un jour à donner l'essor aux plus vieilles idées de liberté, longtemps cachées et pour cause au fond de leur bourse; et ceux qui fomentent sans relâche dans les esprits vulgaires et inattentifs ces perpétuelles exigences, ou plutôt ces caprices perfidement appelés besoins politiques, comme si le premier besoin des peuples n'était pas l'ordre et la durée; comme si le premier devoir des gouvernements n'était pas d'assurer, au moyen de l'ordre, cette durée si désirable, cette vie heureuse des nations, toujours menacée par tant d'ennemis, que tant de passions funestes abrègent et qui surtout se fond comme la neige des montagnes au souffle brûlant de l'orgueil; et ceux qui déclament à tout propos contre les mauvais gouvernements oubliant toujours que les gouvernements et les peuples sont solidaires les uns des autres, et que les crimes de Néron, par exemple, étaient ceux du peuple Romain qui l'aimait et l'encourageait, oh! tous ceux-là, sans exception aucune, je les répute classiques et classiques fort dangereux!

Il est d'autres classiques, une autre race d'Agammennon qui ne finit jamais, non plus dans le royaume des idées, mais dans la sphère très-importante des faits administratifs. De ceux-là aussi, on ne saurait trop en dire; mais il faut se borner prudemment à ce

qu'ils laissent d'accessible aux regards du public, à ce qui tombe sous nos sens matériels, et chacun dans sa ville et même dans son village peut en avoir vu quelque chose.

J'aime beaucoup ces causeries de village; il faudrait qu'on pût souvent les faire pénètrer dans les conseils des rois, comme celles dont Napoléon apportait le souvenir dans les grandes discussions qu'il sut diriger et animer. Mais pour descendre à ces communs propos, à ces pédestres discours, comme dit Horace, j'ai besoin de quelque précaution oratoire, non point envers ceux qui ne vivent pas autrement que moi loin des chemins de perdition et d'orgueil, tant battus aujourd'hui, mais envers ces gens haut-montés qui dédaignent toujours un peu tout ce qui travaille, se démène, pense et fait usage de ses yeux dans les sphères subalternes. Je dois leur dire qu'à moins d'une extrême ingratitude, il me convient d'explorer dans leurs détails les plus intéressants, et il en est qui le sont beaucoup, ces localités, tout exiguës qu'elles soient, dont j'ai fait mon point de départ pour ce voyage de fantaisie où déjà tant de rencontres philologiques ont eu lieu, auxquelles je m'attendais peu, rencontres le plus souvent certaines, quelquefois douteuses et contestables, sans que pourtant on doive désespérer de les voir tôt ou tard réduites à leur plus nette, plus simple et plus vraie expression.

Le port de la Ciotat, dont l'importance comme lieu de relâche a été de tout temps reconnue, n'était par sa nature qu'une plage bonne et sûre avec le mis-

tral, mais fort périlleuse avec les vents du sud. Dans les plus anciens temps dont il soit resté quelque vestige, il y avait deux môles, le môle vieux et le petit môle, *pichoun moou.* Le môle vieux méritait sa qualification à tel point que, dans les âges antérieurs à notre siècle de lumières, on attribuait aux *masques* ou fées sa construction merveilleuse; car en regardant à leur nombre long-temps peu considérable, nos pères ne pouvaient pas croire que, même dans les générations qui les avaient précédés, il se fût trouvé assez de bras et de moyens pour mener à fin une telle entreprise, qui, du reste et à ce qu'il paraît, ne fut complétée qu'au seizième siècle.

A mesure que le bourg s'agrandit, d'autres petits môles furent construits. Dans leur bon sens romantique, et par prévoyance de pécheurs et de marins, nos pères en avaient senti le besoin. Ils avaient des yeux et de la mémoire, et savaient s'en servir. Ces petits môles avec enrochement du côté de la haute mer rompaient la houle du sud qui, dans la mauvaise saison, a coutume de déferler sur nos plages avec tant de fracas et de fureur.

Après que le môle vieux eut été agrandi, on jeta les premières assises du môle neuf. A tous ces travaux hydrauliques, les pécheurs et patrons de barques dont nous sommes les fils un peu méconnaissants, donnèrent toujours la meilleure direction. Ces deux instruments romantiques si précieux, la vue et la mémoire, leur venaient constamment en aide. A l'entrée du port, derrière le château ou *Beroard*, on laissa une petite

crique entre des rochers abruptes et scabreux c'est-à-dire âpres, hérissés de pointes. Une partie des grandes houles du Sud s'y divisait, s'y brisait, s'y perdait, ainsi qu'à l'encontre des cinq ou six petits môles qui tous s'avançaient dans la direction la plus convenable. Toutefois les quais éprouvaient toujours quelques dégradations auxquelles il fallait sans cesse obvier, tant il est difficile de dompter, d'assouplir cette terrible mer du large !

Quand le premier consul prit à tâche de rétablir ce que le régime révolutionnaire avait laissé perdre, le génie *civil* entreprit des réparations aux quais de la Ciotat, dont les dégradations successives pendant plusieurs années n'avaient jamais été arrêtées par des travaux de conservation ; mais on s'aperçut bientôt, et on le dit, que ces belles lignes, ces lignes classiques dont le papier accueille le tracé avec tant de gloire et qui font tant de plaisir à l'œil des indifférents, gâteraient notre port ; et cela ne tarda point d'arriver, mais peu à peu et à mesure que les réparations se poursuivaient d'année en année, d'après le même système. Plusieurs des petits môles disparurent ; l'œuvre romantique de nos pères fut sacrifiée, si bien que la mer du large moins rompue, moins fractionnée se mit à déferler sur nos quais avec plus de violence qu'autrefois.

Tout à l'entrée du port, à côté du château, il y avait un rescif appelé la *laouve*, « la roche », sur lequel, de tout temps, plus d'un naufrage avait eu lieu. Dans les dernières années qui précédèrent la

révolution, une demande avait été faite pour le recouvrir d'un tourillon servant de signal; et en laissant subsister une ouverture entre le rescif et le fort, on aurait facilité l'échappement de la houle et la dispersion des brisants sur la plage qui se développe au N. E. et forme un des côtés du golfe. L'assignation des fonds nécessaires avait même été faite, quand surgirent les embarras pécuniaires de la révolution (1).

Mais, un simple tourillon proposé par l'ancien régime, cela était trop mesquin pour certains hommes du régime nouveau, qui voulaient ce régime plus grand que Louis XIV, plus grand peut-être même que le grandissime empereur. C'était après 1830. On résolut de faire une jetée. Si l'on s'était contenté de couvrir le récif sans aller au-delà, l'œuvre n'aurait pas été aussi prudente que le simple tourillon, on aurait ajouté une belle ligne à d'autres lignes déjà trop belles, mais, enfin, le dangereux rescif aurait été couvert, et c'était un avantage. Mais voici qu'aux classiques fort respectables du génie civil s'en joignit

(1) La commune avait d'abord demandé une jetée; en 1784, le sieur Vallon, ingénieur en chef, vérifia que la jetée proposée coûterait 40,000 livres au lieu de 24,000, comme on l'avait d'abord annoncé; que de plus elle serait nuisible à la sûreté du port, ce qui fut reconnu par les consuls et par plusieurs marins expérimentés; au lieu d'un môle, dit-il, il suffira de construire sur cet écueil une tour servant à la fois de Phare dont le devis ne se monte qu'à 15,000 livres.

Ce document était dans les archives, il a été connu de l'autorité locale; mais qu'avait-on à faire de l'avis d'un sieur Vallon, des consuls et des marins expérimentés de l'an de grâce 1784!

une bande d'autres qui savent, sinon se faire respecter, du moins se faire craindre.

En 1830, comme après toutes les révolutions politiques, il sortit de terre une *gente nuova*, influente, tracassante, exagérante, selon l'usage, et plus puissante encore que jamais depuis qu'on a fait de nous, je sais bien avec quoi, une nation de mendiants; la jetée parut à ces messieurs trop modeste en longueur; on aurait cru manquer de patriotisme et mériter d'être confondus parmi les *Hilotes*, ainsi un Spartiate de l'époque traita-t-il, dans une proclamation publique, tous ceux qui n'avaient pas intérêt comme lui à montrer beaucoup de ferveur, on craignit, dis-je, de passer pour des *Hilotes*, si on ne mendiait pas de nouveau pour obtenir que la jetée fût prolongée, et elle le fut outre toute mesure de bon sens.

Ici reprenons haleine, et disons d'abord que je n'effacerai point ce nom de mendiants dont plus d'une oreille aura été blessée. Avant la révolution, des mendiants de cette sorte s'appelaient des courtisans, et je ne crois pas qu'au fond de l'âme nos plus fervents républicains, qui se regardaient eux-mêmes comme des Spartiates, ayant à leur service une nation d'esclaves appelés Hilotes, soient bien fâchés qu'on les compare aux courtisans, aux talons rouges de Versailles. Des talons au bonnet, il n'y a que la hauteur du corps, et c'est peu de chose dans ces temps de progrès, d'ascension où nous vivons.

Jusqu'ici au bon sens romantique de nos pères, on a vu succéder l'ambition classique et toujours crois-

sante des enfants, les belles lignes classiques du Génie, le mépris souverainement classique des idées et des projets d'autrefois, l'imprévoyance classiquement dispendieuse du projet actuel; mais voilà qu'à cet enchaînement désastreux de choses éminemment classiques fut ajoutée une de ces commissions derrière lesquelles le Génie aime à se retrancher souvent, mais une commission la plus classique qui se puisse imaginer. Aucun homme ayant des connaissances locales tant soit peu étendues n'y fut appelé; aucun homme à simple bon sens, pêcheur ou navigateur de la côte, patron de barque ou pilote, n'eut occasion d'y prendre la parole. Il est vrai qu'on ne l'eût point écouté; cela est encore classique et très-classique.

Puis, comme si ce n'était pas assez d'allonger une jetée extravagante, on lui fit faire un crochet en dedans. Ce crochet présente une courbe aussi agréable à l'œil que les plus délicates sinuosités de la statuaire antique; cela est vrai; mais il recueille la houle et la rejette dans le port comme une raquette reçoit et renvoie la balle dans l'air, comme la cuiller d'une nourrice ramasse la soupe pour les petits enfants.

Quand ce beau travail fut achevé, on découvrit, mais trop tard, qu'il n'aurait pas fallu pousser si loin l'application de cet adage municipal, électoral et toujours fatal : *On ne saurait jamais trop demander*. Que faire? On ne pouvait pas enlever du fond de la mer des blocs énormes qu'on y avait jetés à grands frais. Il fallut s'occuper d'une demande nouvelle. Pour atténuer l'effet de cette première raquette, on fit sentir

le besoin d'en établir une autre du côté opposé, laquelle renverrait la houle hors du port au lieu de la pousser par l'angle de réflection jusqu'au fin fond de ce port de malheur, sur un point extrême où jamais on ne l'avait vue ronger et décharner les rochers comme elle le fait aujourd'hui.

Mais au lieu d'une jetée nouvelle qui paraissait devoir entraîner une forte dépense, un Anglais venant à se glisser dans le cortége d'un ministre des travaux publics qui visitait notre port et l'atelier de construction des machines à vapeur, proposa et parvint à faire adopter une invention, qui probablement en Angleterre mérite tout le bien qu'on en dit; mais, à la Ciotat, on ne peut en dire que du mal. A quoi cela tient-il? Nous en dirons quelque chose après avoir salué derechef les premiers auteurs de notre déconvenue, cette *gente nuova*, que je ne suis pas allé chercher et que j'ai trouvée sur mon chemin, moi, voyageur inoffensif, ôtant mon chapeau devant toutes les croix et devant toutes les madones qui s'offrent à ma vue.

La *gente nuova* contre laquelle le Dante fit claquer avec tant de colère et de verve son fouet vengeur, quand il n'espéra plus de la renverser et de se mettre à sa place avec les siens, car il a soin d'ajouter *e i subiti guadagni* et les fortunes subites, la *gente nuova*, ferment, lave ou scorie des révolutions, cette *gente nuova* toujours prête à faire du despotisme, à l'aide et pour compte des idées républicaines, empêchera toujours que l'ordre se rétablisse d'une manière satisfaisante dans tous les pays où le malheur veut qu'elle apparaisse un jour.

Laisser croître et grandir une multitude autour d'un gouvernement, c'est vouloir tenir sans cesse la balance entre l'anarchie et le despotisme, rude labeur que le temps présent n'apprécie guères et que l'avenir niera peut-être, ne l'ayant point vu. Au reste, tout gouvernement veut le bien; peut-il vouloir autre chose? Malheureusement, les peuples ou des fractions de peuple, dans mille circonstances fatales, se laissent prendre à des idées, à des passions où domine le désir du mal, et imposent aux gouvernememts l'obligation de le faire.

En Espagne, il y a une douzaine pour le moins de ces races nouvelles, de ces multitudes toutes ennemies du repos, toutes mères et filles des révolutions qui ont déchiré ce malheureux pays. Un jour de triomphe, des années d'intrigues avant, quelques années de profit après, puis un jour de revers que suivent de longues années de désespoir, telle est leur monotone et lamentable histoire, dans laquelle il est bien difficile d'apercevoir quelque chose de noble et de grand.

A ce propos, il me revient deux contes que j'ai entendu faire. M. de Malesherbes, ce bon et digne homme, qui chercha toute sa vie avec tant de zèle un remède aux abus de son temps, mais qui avait trop de confiance en cette espèce humaine, dont il ne faut pas trop médire, puisque nous en faisons partie et que c'est presque involontairement, par surprise et déception, qu'elle met à néant les plus beaux rêves dont elle est bercée, M. de Malesherbes en 1789 ou 90, causant avec son jardinier, lui vantait les avantages de la révo-

lution commencée, « on vous a démuselés, » lui dit-il ; le jardinier, à ce mot, regarde le magistrat d'un œil pénétrant à la fois et respectueux, un sourire sardonique entr'ouvre ses lèvres : « Eh oui, Monsieur, réplique-t-il, on nous a démuselés, mais qui nous remusélera ? » Cet homme de sens ne comptait pas sur Napoléon ; mais sans Napoléon, la besogne que prévoyait le jardinier serait encore à faire, et il n'est pas bien sûr qu'en ce moment elle soit accomplie.

A la fin de 1830, on fit cet autre conte. Il y avait un sorcier à qui le diable avait donné un mot d'ordre pour se faire rendre par un génie tel service dont il aurait besoin. Ce sorcier travaillait, je crois, dans une cave, comme Marat qui, d'un lieu semblable, faisait dans son temps de si terribles évocations. Il eut besoin d'eau pour se laver les mains ; le mot que le diable lui avait appris fut proféré et un génie apparut auquel il demanda ce qu'il désirait avoir. Vite, vite le farfadet apporte une cruche et la verse dans la cuvette ; après cette cruche, une autre ; après cette autre, une autre encore. Le sorcier avait beau dire *assez*, *assez* ; le farfadet apportait toujours avec une diligence admirable sa cruche d'eau qu'il versait dans la cuvette d'où elle se répandait à flots dans la cave, car le mot « *assez* » n'était pas dans le vocabulaire du diable, et le pauvre sorcier, les sorciers ne songent pas toujours à tout, avait oublié en se donnant corps et âme pour un mot, de demander la formule contraire à l'évocation, c'est-à-dire, le mot propre à défaire ce que l'autre mot aurait fait ; puis le diable, qui est toujours malin,

n'avait eu garde d'enseigner ce qu'on ne demandait pas à savoir ; si bien que, de cruche en cruche, d'*assez* en *assez*, le sorcier fut noyé dans sa cave, à ce que dit le conte, et je suis porté à le croire ; en sa qualité de sorcier ne s'avisant jamais de tout, comme font ces gens-là d'ordinaire, il n'eut pas l'idée de remonter l'escalier par où il était descendu et de reparaître à la lumière du soleil, de ce soleil des vivants qui a tant de vertu pour dissiper les fantômes de la nuit et les aberrations d'un cerveau malade.

Combien de gens qui ne savent qu'un mot, Napoléons de village, Brutus de cabaret, Robespierres des halles, Marats des *grèves*, rossignols et serins de toute espèce, et qui, de ce mot unique, font naître d'irréparables malheurs! Cette *gente nuova*, ces hommes du jour sortis dans toutes les communes du seul mot qu'ils ont appris, et qui vont s'imaginant sans cesse que le gouvernement leur a beaucoup d'obligations, toutes sortes d'obligations, ont introduit ce grand principe municipal dont j'ai déja parlé! Et c'est ce principe en vertu duquel on a fait de nous une nation de mendiants, qui a fini par amener l'embarras où l'on se trouve dans ma petite ville.

On ne saurait trop le répéter, c'est une leçon que l'histoire et surtout celle des temps modernes présente à chaque page : jamais peuple ne vaut mieux que son gouvernement, et le plus grand tort d'un gouvernement est de se laisser dépasser par le peuple. Si de grandes bévues ont été faites un peu partout, dans ces derniers temps, c'est que l'administration n'a pas tou-

jours évité d'être un moment submergée par les flots d'une popularité accidentelle. Il faut avoir quelque temps vécu dans la province, à une certaine époque, pour comprendre tout ce qu'il y avait à la fois d'effrayant et de sot dans la race nouvelle. Il est vrai, qu'au fond, ce n'était que les singes des hommes de 1789; et de l'homme à la bête, la différence se conçoit.

Pour atténuer le mal causé par la trop grande extension d'une première faveur, on a sollicité l'octroi d'une autre grâce qui serait plus coûteuse encore. Cette autre demande ayant été écartée par la proposition d'un Anglais, survenue au moment où l'on allait s'occuper de nous, il a fallu se contenter d'un brise-lames flottant, et nous sommes tombés, par suite de nos désirs ambitieux, de Charybde en Scylla, comme on dit, ou, pour parler plus nettement, à l'inconvénient reconnu, il s'en est ajouté un autre. Le port est bloqué, barré comme en temps de guerre ou de peste, et la houle du large se précipite sur nos quais avec une violence qu'on ne lui connaissait pas encore.

Le principe sur lequel repose la construction d'un brise-lames flottant est celui-ci : l'agitation de la mer produite par le vent n'existe qu'à la superficie sur une profondeur qui ne dépasse pas six mètres, et comme un brise-lames flottant cale à cette profondeur, la lame doit se briser contre cet obstacle et s'arrêter.

D'abord, ce principe mérite un profond examen. J'ai vu, par une tempête, la houle du large lancée contre la partie de notre littoral qui est acore rejail-

lir en écume à plus de cent mètres de haut; et ses gerbes les plus tenues emportées par le vent sur le revers de nos falaises abruptes, brûlaient et dévoraient à des distances considérables les blés et les légumes verts dans les terres cultivées. J'ai peine à croire que l'agitation des eaux d'où jaillissaient de si hautes gerbes d'écume ne descendît pas à plus de six mètres de profondeur. Aussi, pour peu que la mer s'enfle et mugisse, les houles du large passent sous le brise-lames, et le soulevant comme la pince d'un voleur soulève une porte, vont déferler sur nos quais avec une violence que le ressac causé par les belles lignes du génie civil augmente. En même temps, les dix sections que, d'après le principe, on aurait lieu de croire immobiles, dansent sur la houle et nous font, en ayant l'air de se moquer de nous et de l'invention anglaise, des révérences infinies avec une prestesse incroyable.

Dans notre malheur, nous ne pensions pas que des hommes dont l'œil n'a pas suivi ce spectacle de déception nous reprocheraient par cette voix de la presse, qui se loue aux trompettes les plus fêlées comme aux plus harmonieuses, nous ne pensions pas, dis-je, qu'on nous reprocherait d'avoir raconté ce que nous avions vu, d'avoir prouvé que nous avons des yeux pour voir, ce qui, du reste, commence à devenir peu commun par le temps qui court. Le brise-lames flottant de la Ciotat est une imitation de celui de Brigthon, qui a réussi; donc il doit et il a dû réussir à son tour, et ceux qui disent le contraire, au lieu de rester spectateurs mécontents de ce qui se passe devant eux, de-

vraient bien s'en tenir, avec l'auteur de la lettre qu'on a imaginé d'écrire dans un journal, au rapport laudatif de l'amirauté de Londres. Je crois qu'il conviendrait plutôt de convoquer à la Ciotat des gens de bonne foi et sachant plus d'un mot, auxquels on adjoindrait, par mesure d'ordre, quelques-uns de ces hommes qui ne savent que des choses, mais qui les savent bien.

Et puis, pourquoi tant se fâcher contre une expérience manquée! Est-ce le premier avortement dont nous sommes témoins? Hélas! notre vie se passe à contempler des ruines quotidiennes; nous marchons de déceptions en déceptions; on fait litière sous nos pas de châteaux de cartes abattus par le vent; nous cheminons sans cesse entre le souffle qui soulève et le souffle qui renverse, et notre existence politique est un miracle continuel d'équilibre. Je le répète; une chûte de plus ou de moins, qu'importe dans cette voie où nous trébuchons sans cesse en voulant lever le pied!

Je croyais en avoir fini avec ces classiques, avec ces hommes du jour qui ne savent jamais qu'un mot et le mot le plus ridicule et le plus dangereux, quand on est venu m'annoncer le naufrage du *Dante*, de ce bateau à vapeur auquel on a donné le nom d'un grand poète, louable chercheur de l'unité politique, mais factieux incomplet et par conséquent malheureux comme tout homme de génie dont les affaires triviales, les affaires de ce monde, ne sont pas l'occupation unique. On ne dit pas encore à quelle cause il faut attribuer ce naufrage nouveau. Il y a peu de risque, cependant, à le ranger parmi les naufrages classiques.

Si les bateaux à vapeur de notre marine marchande ne vont pas si souvent à la côte, bien qu'il y ait des temps brumeux, des mers furieuses, des courants trompeurs pour eux comme pour les autres, c'est que leur navigation est romantique dans le sens exact du mot. Une connaissance plus parfaite, plus scrupuleuse de la côte, des capitaines qui sont toujours sur le pont et dont le quart commence à l'instant du départ pour ne finir qu'au moment de l'arrivée, une vigilance infatigable, des yeux d'Argus incessamment ouverts, voilà, je pense, une navigation romantique. On cite beaucoup de capitaines marchands qui, dans la navigation à la vapeur, consacrent au besoin senti d'une extrême vigilance toutes leurs forces, tous leurs moyens, toutes leurs heures. Dans la marine militaire, il en est aussi quelques-uns pour qui le repos classique, le repos légal n'est pas tout-à-fait obligatoire comme le Sabbat des juifs et paraît toujours une imprudence; mais ce sont des exceptions (1).

Honneur à ces Romantiques! Honneur à ces Antées intrépides qui ne paraissent tomber sur le sein de la terre, de la mère commune, que pour se relever avec des forces nouvelles. Aux classiques, la vulgarité qui

(1) Depuis que ceci est écrit, la nouvelle de trois autres naufrages du même genre est venue attrister les cœurs qui s'intéressent à la gloire et au beau renom de tout ce qui tient à notre pays. Un honorable député a demandé des explications sur la perte de douze bâtiments à vapeur de l'Etat dans l'espace de deux années, temps pendant lequel l'Angleterre n'en a perdu que deux. Cet honorable député, à ce qu'on peut croire, ne pense pas autrement que nous sur les causes de ces déplorables sinistres.

dégrade les plus belles choses, qui ternit les plus brillantes couleurs, le nonchaloir, la routine qui endorment les meilleurs esprits, les rêves qui nourrissent d'illusions et que suivent, tout-à-coup, des réveils affreux! Aux Romantiques, les ressources que l'inspiration renouvelle sans cesse, le courage qui fait entreprendre, l'ardeur qui soutient dans les entreprises les plus inouïes, la grandeur de pensées que l'exécution justifie et complète, la constance de volonté que toujours un perfectionnement quelconque, une découverte quelconque, un simple moyen de découverte, récompense, puis cette grande et sublime satisfaction qu'à Dieu seul sont dus tous les succès qui remplissent de joie! Honneur donc aux Romantiques, tant qu'ils restent dans la voie honorable ouverte à leurs efforts, tant qu'ils respectent la religion et la morale, ces deux grandes émanations du ciel auxquelles je donnerais volontiers le nom de romantiques dans le langage des hommes, si la raison ne voulait point qu'on ne les nomme que divines! Honneur aux Romantiques, tant qu'ils ne ressemblent pas au tigre qui, lui aussi, obéit à ses forces naturelles, à de très-grandes forces, mais qui ne respecte rien dans l'usage qu'il en fait, et se jette indifféremment sur les troupeaux et sur les pasteurs, sur les animaux les plus abjects et sur les hommes!

XVIII.

Dans quelle interminable digression viennent de se traîner les paragraphes qui précèdent! Faire jusqu'à

des contes de sorcier dans cette chasse aux mots qui a bien assez de sa propre sorcellerie, et maintenant que j'ai dit adieu aux classiques de toute sorte pour n'y plus revenir, sans renoncer, toutefois, à deviser encore en passant avec ceux qu'ils regardent, bien à tort, comme leurs rivaux, comme leurs ennemis, il me faut revenir un moment sur mes pas, et jeter un nouveau coup d'œil sur les divers modes d'expansion du radical *Ar*, de cet admirable point de mire auquel j'ai rapporté déjà plusieurs jalons à peu près indubitables.

Une taupe dans mon arrondissement s'appelle *Narboun;* en d'autres pays de Provence on dit *Darbous*. Au fond de l'admirable vallée de Grenade court, en se précipitant des hauteurs de la *Sierra-Nevada*, de la montagne neigeuse, un large et impétueux torrent, le Darro, dont le nom rappelle le Taro des Alpes italiennes et le Tarn de notre France méridionale; ses ondes fraîches et claires se marient en tumulte à celles du Xénil ou Génil qui n'est pas sans quelque rapport philologique avec la Senne de Bruxelles, avec notre glorieuse Seine, avec la Saône, etc.

Arbou, c'est proprement le nom de la taupe; dans l'idiome d'Alger, et c'est le seul idiome arabe que j'aurai occasion de citer, *Hàrèts* veut dire : « labourer. » et en hébreu *Argob*, signifie; « motte de terre ». Observons, en passant, que nous avons la seconde partie d'*Argob* dans cette expression provençale *Man Gobi*, main engourdie, resserrée par le froid, comme la motte de terre par la sécheresse de l'été. Les latins avaient un nom de femme charmant, *Arbuscula*, dont

nous avons fait *bouscarle*, ainsi appellons-nous, en terme de caresse, un petit enfant et même une jeune personne que nous aimons. C'est aussi le nom provençal de la fauvette, et il se retrouve : « dans bosque, bocage, bois. »

Arbuscula, qui revient assez à *mon chou*, et qu'en Provence on appellerait la bouscarle, était le nom d'une petite comédienne à qui Horace et Cicéron prirent quelque intérêt. Horace dit qu'elle se moquait des sifflets du parterre, pourvu que les chevaliers l'applaudissent; voici le passage:

> .... Neque te ut miretur turba, labores,
> Contentus paucis lectoribus. An tua demens
> Vilibus in ludis dictari carmina malis?
> Non ego; nam satis est equitem mihi plaudere, ut audax,
> Contemptis aliis, explosa Arbuscula dixit.

« N'écris pas pour être admiré de la foule; con-
« tente-toi d'un petit nombre de lecteurs; voudrais-tu
« follement ne composer que pour les théâtres infi-
« mes? Pour moi, je ne pense pas ainsi : que les che-
« valiers m'applaudissent, comme disait cette imperti-
« nente Arbuscula, peu m'importe les autres! »

Cette impertinente Arbuscula devait être femme de goût. Aux classiques innocents, la vulgarité innocente comme eux! Mais gare à cette autre sorte de classiques, imitateurs dangereux de la Grèce et de Rome, qui recherchent la popularité ailleurs que dans le monde des arts et des lettres! Et même dans ce monde intellectuel, gardons-nous des applaudissements qui sub-

juguent, oppriment et font faire fausse route. Les grâces, les délicatesses du génie craignent tout contact un peu grossier; il ne faut aux plus brillantes ailes des papillons que les caresses de l'air et de la lumière.

Mais *Arbuscula*, comme son masculin *Arbusculus*, comme *Arbor*, *Arbos*, dont ils sont un diminutif, vient évidemment de *Ar*, ainsi que *Arbou*, *argob* et *hàrèts*, d'autant plus que *Aràdhi*, en arabe, signifie terres. L'*arare* latin est traduit en provençal par *loourar*, *laourar*, qui a tant de rapport avec *labor*, « labour et labourer »; mais *laourar* c'est bien *Arare* précédé de *L*.

Voilà donc plusieurs mots où le radical *ar* est précédé d'une affixe telle que *D*, *N*, *L*, tandis que dans — bouscarle — ce même radical a été supprimé. Ces deux accidents philologiques ne peuvent trop souvent revenir en mémoire.

Pour que, dans la Vulgate, on ait appelé *Arca* la construction où Noé trouva un asile contre les eaux du Déluge, pour qu'elle ait donné ce même nom au tabernacle, au sanctuaire, au gage d'alliance entre Dieu et les Hébreux, *fœderis arca*, il fallait que ce mot *Arca* fût usité bien anciennement pour dire maison, demeure distinguée. Il ne serait pas impossible qu'on eût donné ce même nom aux grandes bâtisses qui, le long des chemins, offraient un refuge, une retraite assurée aux voyageurs, et dominaient avec un air tout solennel les humbles cabanes, les simples échoppes habitées par le vulgaire du pays. On aura pu dire *Larca* avec l'affixe ou plutôt l'article *L*; cette consonne ayant pour fonction principale de particulariser, de

spécialiser, de mettre à part, de faire distinguer. De *Larca* il n'était pas difficile, avec la voyelle faible *E* de venir à *Lerca*, *lerque*, *lerke*, moins sonore et perdant avec l'éclat du son une partie de son énergie. Puis *R* aura été attiré, transformé, absorbé par *C* et l'on aura eu *Lecca*, *lekke*.

Ce mot *lecca*, d'ailleurs, n'est-il pas le même que le nom italien *Zecca*, donné à l'édifice où l'on bat monnaie? *R* se change aisément en *S* et par suite en *Z*; et de la maison où l'on bat monnaie, comme de l'hôtellerie où l'on compte passer la nuit, de ces deux habitations désirées, on pourrait dire en les apercevant enfin « *Ecca*! la voilà! » *L*, *S* et *Z*, se sont mis devant comme articles ou consonnes euphoniques. Le mot — Sequin — vient de *Zecca*, qu'on écrivait aussi Secca.

De plus, nos marins provençaux appelent *Secca*, *Séque*, un écueil où le navire s'arrête par accident fatal, comme un voyageur le fait volontairement dans une auberge. *Scopulus*, *Scoglio*, appartiennent à *Secca*. On a traduit les *Seccas* de Barbarie par *Sèches*; mais bien à tort, comme pour tant d'autres expressions provençales qu'on a fait barbares, croyant les rendre françaises.

Sur un chemin qui du littoral, c'est-à-dire du hameau des Lèques va joindre la grande route actuelle de Marseille à Toulon et qui dans le temps passé menait à la montagne par Signes ou par la sainte-Baume, il y a un domaine qui porte le nom de *Laouque*. Si ce nom ne veut pas dire — l'Oie —, une oie qui aurait été

l'enseigne d'une auberge, il pourrait bien avoir désigné l'auberge même. Non loin de *Laouque* est un quartier portant le nom de *Lequettes*, les petites Lèques. *Lequettes* pourrait bien signifier petites pierres plates, comme *Lequas* veut dire grande roche, plate et nue. Mais ces deux sens de pierres plates et de constructions en pierres sèches n'ont rien de discordant et peuvent subsister ensemble. *Aouque*, serait venu d'*Alque* et celui-ci d'*Arque* par une substitution fort commune; et les noms de lieux Arques, Arc de l'illustre Pucelle Jeanne, peut-être aussi le nom d'Arras, auraient la même origine que l'Aouque, les Lèques et les Lequettes; mais ici nous irions trop loin et le terrain n'est pas assez préparé. Quoiqu'il en soit, on a dit *les Lèques* comme on dit encore aujourd'hui — les Loges — dans la forêt de Saint-Germain, — les baraques — dans le haut Languedoc et en Auvergne, et comme on disait autrefois — les cabanes — du Bausset, quand ce bourg n'était pas encore descendu dans la plaine et qu'il y avait seulement à la place qu'il occupe aujourd'hui quelques hôtelleries pour recevoir les voyageurs.

En relisant ce paragraphe plein de conjectures, plusieurs mots tout-à-coup sont venus les appuyer : *Ecclesia*, *Œcodomia*, *Œconomia*, *Oicos*, *Œcus*, — grande salle à manger, selon Vitruve, et maison dans Pline, ainsi que *Parochæ*, — provision de vivres allouée aux magistrats romains voyageant pour la république, et *Parœchus*, — pourvoyeur, celui qui traite, le maître du festin. *Oicos*, *Œcus*, voilà pour les Grecs

et les Latins le mot principal auquel se sont agglutinés *lesia*, *domia*, *nomia* et *par*, sur lesquels je n'ai pas de recherche à faire en ce moment.

Peut-être aussi avait-on donné le nom de *Lesché* à un petit portique dont il est facile de suivre et de reconnaître les vestiges parmi ces quelques ruines qu'on appelle *Tauroentum* et dont je parlerai dans la seconde partie de cet ouvrage. Toutes les bonnes villes de la Grèce avaient des *Leschés*, rendez-vous des gens oisifs, comme nos cafés aujourd'hui. Ce *Lesché* dont je suppose l'existence, destiné à l'exhibition d'objets de poterie, pourrait avoir laissé son nom au hameau des Lèques, situé au côté occidental de la plage.

Pour mieux expliquer *Leca*, nous nous adresserons aussi à *Laouvo ;* ces deux mots ont beaucoup d'importance. Je n'ai pas besoin de rappeler le principe en vertu duquel les trois voyelles *A*, *E*, *O* terminent indifféremment ces deux noms et une infinité d'autres. Je crois pouvoir désormais aller au but, sans prendre tant de précautions.

Aouvo en Provençal, c'est *Ar* transformé en *af*, *av*. *Af* est le radical d'—affreux. — Quand il est question d'un désert affreux, on se figure un lieu dépourvu de végétation, une terre nue, des rochers arides, sans eau comme sans ombrage. Les verbes latins dont le sens est déterminé par ce radical sont *afflictare* et *affligere*, qui signifient ruiner, abattre, briser, désoler. L'*Af* d'où *laouve* c'est proprement la terre inculte, la terre dure ; travailler la terre dure, cela s'appèle *laourar*, en italien *lavorare*, en latin *laborare*, *B* pour *V*.

Voici comment *laborare* est rendu par — travailler —: *Terere ar*, briser, rompre la terre; de *terere ar* est venu *traou*, *traoucar*, — trou, trouer, — et par suite — travail, travailler —. En provençal un *traou* c'est une fosse. On appelle *trui* une cuve-vinaire. Le *Trullus*, grand salon du palais impérial à Constantinople où se tint le sixième concile général et la Trouille, ainsi nomme-t-on les restes du palais de Constantin à Arles, indiqueraient, selon moi, une grande pièce où l'on descendait par des gradins établis tout autour et qui avait l'air d'une cuve.

Une *Laouve* est une pierre plate, c'est-à-dire de la terre dure aplatie. *L* est entré dans la composition comme affixe ou comme article. *Lapis* n'est autre chose que *lavis* avec la conversion de *V* en *P*. La lave ou *laouve* du Vésuve présente parfaitement une terre, une pâte durcie. Dans la Franche-Comté le mot — lave — est employé pour pierre.

Par la suite, nous développerons dans *af*, *av*, un autre caractère qui s'accorde mieux avec la lave des volcans.

En provençal nous entendons par *Claou*, un champ fermé; c'est le sens qu'imprime *C*. Avec *Claou* ou *Clau* a été fait le verbe *Claudere* que nous traduisons par — Clorre —, comme *claou* — par clos. *Clavis* n'est autre que *llapis*, *lapis*, ou la grosse pierre qui servait à fermer les gîtes primitifs de l'homme.

J'ai dit que *luou* était le champ. Il paraîtrait que *loou* ne serait que la parcelle d'un champ. *O* est moins sonore, a moins d'énergie que *A*. *Loou* serait à

laou comme *lor* à *lar*, comme *oritor* ou *olitor*, — jardinier à *arator* — laboureur —.

Esclave est le même mot que *Slaf*, *Slave*. *Es*, ce qui tient, ce qui attache, — *laf*, *lav* — terre —. On a dit que *servus* venait de *servare ;* mais ce verbe parait identique avec *S-arvare*, verbe supposé auquel on pourrait bien prêter cette signification — être sur le champ — travailler au champ. Si l'on considère que les premiers escla ves ont toujours été les enfants mêmes du sol, quand ce sol était envahi par des étrangers, on comprendra mieux le sens de *servare* qui signifie plutôt réserver pour le travail que sauver ou conserver en vie par humanité. En général on peut dire que les peuples Slaves sont les enfants du sol qu'ils habitent et que les nobles qui commandent à ces races ne sont pas de la même origine qu'elles; c'est l'histoire des Hilotes et des Spartiates; c'est l'histoire de toutes les noblesses réelles et primitives c'est-à-dire historiques.

Revenons à *Arca* ou pour mieux dire aux affins que j'ai cru pouvoir ranger autour de ce mot. Nous appellerons dans la même famille l'adverbe *Æquè*, l'adjectif *Æquus*, le substantif *Equus*, — cheval —. Pour les constructions d'architecture et surtout pour celles où ni fer, ni bois, ni ciment ne sont employés, tout doit être fait semblable, pareil. Ces constructions ne pouvant s'appuyer, ni se fortifier que par elles-mêmes, rien n'y étant adapté pour maintenir ou rétablir l'équilibre, il est nécessaire que cet équilibre soit parfait. La difficulté, le mérite du piège appelé *Lèque*, c'est

aussi l'équilibre; il doit être établi si subtilement que le moindre contact de la bête le rompe. Un cheval aussi, *equus*, a besoin que son fardeau soit également réparti des deux côtés, que le cavalier soit assis bien à plomb sur son dos; et si les deux côtés d'une porte sont appelés jambages, c'est à cause de l'égalité parfaite qui doit exister entre eux comme entre les jambes d'un cheval ou celles d'un homme.

D'ailleurs *equus* n'est pas le seul nom donné au cheval; on l'appelait aussi *Mannus*, *Caballus*; nous ferons quelques recherches sur ces noms-là.

Dans la plus ancienne latinité on a même dit *eques* pour *equus*, témoin ce vers d'Ennius que Virgile a imité en d'autres termes :

It eques, et plausu cava concutit ungula terram.

J'ai parlé plus haut des ruines de Tyrinthe; de plus experts que moi pourront s'enquérir s'il n'existe pas quelque lien de famille entre Tyrinthe et Labyrinthe; ces deux noms n'étant différenciés que par *Tyr* et par *Lab*. *Lap*, *Lapis*, *Laouve* il doit y avoir entre eux un certain contact par *rinthe, cinthe* ou *inthe*; je ne veux m'occuper en ce moment et à propos de constructions antiques primitives que du rocher de Cordes, situé à trois quarts de lieue de la ville d'Arles. On a creusé dans ce rocher un souterrain, comparé par quelques-uns à une croix latine, mais que M. H. Clair, avocat, dans un savant mémoire sur les monuments d'Arles antique et moderne, dit avoir plutôt la forme d'une épée. Les blocs de pierre qui recouvrent cette bizarre ex-

cavation, extraits du rocher même, sont ajustés avec soin, bien que grossièrement taillés. Sur les corridors les plus étroits ont été jetées des dalles assez longues pour en embrasser complètement la largeur. Dans les parties les plus spacieuses deux rangs de dalles opposées s'avancent jusqu'à leur double rencontre sur l'espace à couvrir. Quand la portée des blocs n'arrive pas jusqu'à les faire butter l'un contre l'autre, une troisième dalle jetée en encorbellement par-dessus les autres achève le couvert. N'est-ce pas ici la construction de Tyrinthe, et de nos antiques *Lecas?* Et les pagodes de l'Inde creusées dans le roc, et les dolmens de la Gaule et tant d'autres constructions analogues qu'on trouve dans les pays le plus anciennement habités? Il faudra bien que nous portions un regard, un rapide regard sur tout cela. En attendant, je crois pouvoir dire que le mot *dolmen*, *dolmin*, a quelque rapport avec le verbe *dormire*, et que le nom même de — pagodes — sera probablement expliqué dans la suite de cette revue capricieuse où je voudrais bien que le lecteur se laissât entraîner comme moi par curiosité, par fantaisie.

Les excavations et les constructions du rocher de Cordes ont été attribuées par quelques-uns à des troupes sarrasines, qui occupèrent la ville d'Arles et qui étaient sous les ordres de l'émir de Cordoue. Il y a beaucoup trop de suppositions dans cette idée. La tour de Cordouan, à l'embouchure de la Gironde, est-elle donc aussi d'origine sarrasine? Les Sarrasins, comme César, ont apparu en Provence et comme lui

on veut les retrouver partout. Le nom de *Cordes* vient d'ailleurs. A suivre les vulgaires étymologistes, on dirait d'une part que la terre des Gaulois n'a pas été habitée par eux, et d'un autre côté que ces mêmes Gaulois, ainsi que les Romains, les Germains, les Sarrasins ne provenaient pas d'un père commun !

XIX.

D'*Area* on a pu faire *Alea*, et ce dernier mot tant par la suppression de la voyelle initiale que par l'intercalation d'une de ces consonnes que j'appellerai ambulatoires et de complaisance, a pu devenir *Leca*. Nous avons déjà vu plusieurs de ces transformations; *Helios*, le soleil, a pu passer par *Erios* et *Arios*; Ilium, la ville de Troye ou plutôt sa citadelle, son capitole, peut avoir été la transformation d'*Arium*; l'*Islarus*, l'Isler, rivière d'Allemagne, l'*Illiberis* le Tech, rivière du Roussillon, *Illorci* ou Lorca, ville d'Espagne, *Ilerda*, Lerida, qui a presque gardé son nom antique, *Ilurcis*, Urgel, *Iluro*, Oléron, l'Illyrie et tant d'autres dénominations géographiques ainsi formées peuvent avoir eu primitivement à leur tête l'une des cinq voyelles suivie de la consonne R, comme la ville d'Irun d'aujourd'hui; mais est-il également probable qu'*Ilex*, Yeuse, a été *Irex*, et que *Viridis*, verd, par suite de ces attractions, déviations et permutations que nous apprenons toujours mieux à connaître, soit un résultat d'*Irex*, *Iricis* ou *Iridis* avec adjonction d'une consonne officieuse, de V. Une semblance de verdure est en-

trée dans le nom d'*Erin*, l'Irlande, dans celui d'*Ertha* ou *Ersa*, la terre des Germains (1); pourquoi rien de pareil ne serait-il entré dans le mot *Irex*, ou pourquoi le mot *Arida*, assemblage des hauteurs, n'aurait-il pas signifié, sous un autre aspect, la verdure de la terre elle-même?

Quoiqu'il en puisse être, l'*Ilex* paraît avoir fait naître plusieurs dénominations importantes. Cet arbre dont les feuilles persistent et qui se propage par ses racines, à la différence des autres chênes, a dû former dans le midi de l'Europe des forêts impénétrables; l'Yeuse est l'arbre le plus sombre qui se puisse voir. Pour les peuples tombés dans le paganisme, le premier sanctuaire de la divinité, dut être une forêt d'Yeuses. C'est en des forêts d'Yeuses que s'enfoncèrent, loin de tout regard indiscret, les auteurs des plus antiques mystères. C'est de là que les premiers oracles sortirent. Dans la forêt de Dodone, en Epire, deux colombes, habitantes d'un vieux chêne, rendaient des oracles. Les poètes prétendaient même que les chênes de cette sombre et merveilleuse forêt avaient une voix et prédisaient l'avenir. Mais était-ce de chênes-verts ou de chênes-blancs que cette forêt de Dodone était formée? Le mot *Quercus* n'est-il pas un nom générique venant peut-être de *Queri*, *Queror* (rendre des sons plaintifs), et la différence entre *Quercus*, *Ilex*

(1) *In commune* HERTHUM, *id est terram matrem colunt*, dit Tacite. D'autres exemplaires portent : *Nerthum* ou *Verthum* ou *Aerthum*.

et *Robur* est-elle assez tranchée pour que jamais il n'y ait eu confusion ? Si Ovide nous dit :

> Sacra Jovi QUERCUS, de semine Dodonæo,

Virgile d'un autre côté assure que

> Sæpe sinistra cavà prædixit ab ILICE Cornix ;

Toutefois, dans les vers qui précèdent, il venait de dire :

> Sæpè malum hoc nobis, si mens non læva fuisset,
> De cœlo tactas memini prædicere QUERCUS.

L'*Ilex* des Latins, le chêne-vert, est appelé *Eousè*, *Eouvè* en provençal moderne, mais les paysans l'appellent *Tousco*. Il est vrai que ce nom s'applique plus particulièrement aux groupes ou bosquets formés de cette espèce de chêne qui, du reste, par la manière dont il se propage, et quand la main des hommes ne le contrarie point, a toujours de nombreux adhérants ou rejettons autour de lui rangés. Les lieux où l'on prenait les augures ou qui, dans la campagne, étaient consacrés à quelque divinité, s'appelaient *Tesqua*. Il y a toujours des merles ou des rouge-gorges, ce rossignol de l'automne, dans les bosquets d'Yeuses ; et, d'un autre côté, la noirceur des ombrages qu'épand cet arbre touffu le rendait bien propre à recouvrir des sanctuaires. Les *Tesqua* ou groupes de chênes-verts, ayant été surtout en vénération dans l'Etrurie, il se pourrait bien que le nom de *Tuscia*, — Toscane, — rappelât cette circonstance. Nous retrouverons *Tesqua* dans les verbes *tegere*, *protegere*,

dans *tegula* , *tegulum* , *tegumen* , *tugurium*. Le lieu de *Tusculum* avait été nommé ainsi à cause de ses frais ombrages; le fracas de ces eaux bondissantes l'a fait depuis appeler *Frascati*. *Tousquo* a passé dans le vieux français *Touche*, *Tuquet*. Ne pourrait-on pas le reconnaître aussi dans le *Tchiosque* ou *Kiosque* des Levantins, même dans la *teso* de nos bastides d'agrément, de nos villas marseillaises? Tous ces noms expriment un lieu retiré au sein de la verdure.

Le nom d'Aréthuse, la chasseresse arcadienne, la *suivante de Diane*, que cette déesse enveloppa d'un nuage *pour* couvrir sa nudité et la dérober aux poursuites du fleuve Alphée, contient le radical *Ar*, que nous connaissons et ce même verbe *tegere*, dont l'origine vient de nous apparaître. *Lustrat caligine* TECTAM *amnis*, dit la nymphe, en racontant sa métamorphose; puis quand elle a été changée en fontaine et que l'Alphée a repris sa première forme, c'est-à-dire, ses eaux pour les mêler aux eaux d'Aréthuse, *Delia rupit humum, cæcis ego mersa cavernis, advehor Ortygiam*; « la vierge de Delos entr'ouvrit la terre, et je m'enfonçai dans les cavernes sombres et je parvins à *l'Ile* d'Ortygie. » Dans cette île d'Ortygie, qui était près de Syracuse, ne pourrait-on pas trouver encore la source, le ruisseau caché, couvert, *Or* pour *Ar*?

La fable prétend qu'Aréthuse en traversant la mer *salée* pour passer dans l'île d'Ortygie ne perdit rien de la douceur de ses eaux. Heureux les esprits chastes *qui* en traversant les flots amers et bourbeux de leur *siècle*, car il n'y a pas que le nôtre qui soit plein d'a-

mertume et de fange, savent conserver ces eaux de la raison éternelle départies à tous, savent les conserver dans toute leur transparence et leur douceur !

Mais il est sorti d'*Ilex* un nom bien plus sacré, *lex*, la loi. Etait-ce bien la nymphe Egérie que Numa venait consulter, quand il voulait donner des ordres, des règlements à son peuple ? Cette nymphe n'était qu'une fiction ; ce qu'il venait chercher dans la solitude, c'était des pensées dont il formait des lois, en les réalisant, c'est-à-dire, en les promulgant sur la place publique, en les écrivant sur des pierres. Il me semble, sans que je puisse rendre mon idée d'une manière bien précise, que le mot *Egeria* a dû s'entendre de tous les produits spontanés de la terre, notre mère. Dans cette confusion de produits, l'homme pouvait pourtant dire *egeo*, j'ai besoin, je manque de couvert, de vivres ; car un grand espace tout rempli des produits bruts de la terre peut bien ne fournir, si c'est une forêt, aucun aliment pour apaiser la faim, ni rien qui nous garantisse des injures de l'air, si c'est une vaste prairie. Mais si l'homme ainsi dépourvu peut dire *lego*, je cueille, c'est qu'il a trouvé une baie, un gland, un champignon pour les porter à la bouche ; et s'il peut dire *tego*, c'est qu'il a ramassé des branches d'arbres, des feuillages pour s'abriter. Ainsi ont pu se former les verbes *legere* et *tegere*.

J'ai lu quelque part que les Romains changèrent le nom d'*Egeste*, ville de Sicile, en celui de *Segeste*, pour la raison que voici : Egeste rappelait *Egestas* ; Segeste, au contraire, faisait penser à *Seges*. Ainsi,

Legere, pour la récolte des productions spontanées; *Segerere*, pour l'acte d'amasser, de resserrer les moissons; *Tegere*, pour celui de couvrir, de mettre une couverture, de se faire un abri.

Le provençal *Segar*, moissonner, le latin *Secare* et le français scier, viennent de *Seges*. Un grand nombre de mots sont dus à *Legere* lire ou cueillir, entre autres, *Eligere*, choisir.

XX.

Mais tandis que je m'efforce de suivre autant qu'il est en moi les métamorphoses de R en d'autres liquides et les modifications de sens qui en résultent, voilà qu'un radical de la plus haute importance ou plutôt un effluve merveilleux de *Ar* se présente tout à coup et jette sur mon sujet une lumière imprévue. Ne faut-il pas que je l'accueille, et que, pour un temps du moins, je délaisse des idées moins vivaces, des tours de pensée moins impulsifs? La marche à laquelle j'essaie de m'astreindre et qu'il n'est pas en moi de rendre, dans le cours ordinaire de mes recherches, plus didactique et plus ferme, cet arrangement vulgaire de discipline ne doit-il pas céder la place, dans l'occasion, à un ordre plus éminemment générateur, à un enchaînement plus fécond en progrès? Le bien qui nous arrive du dehors, ne fait-il pas oublier à l'instant ce que nous avons déjà dans notre demeure? La rosée qui descend sur les plantes altérées, un rayon de soleil qui pénètre dans les sombres horreurs d'un cachot, la naissance d'un fils longtemps désiré ou son retour inat-

tendu après une longue et douloureuse absence, toutes ces douces choses n'effacent-elles pas, en un moment, ce qu'il y avait de trivial, de pénible, de misérable autour de nous ?

En considérant avec plus d'attention cette particule ou préposition *Ex* dont l'usage est d'ailleurs si fréquent, on trouve que le radical *Ar* est devenu *Er* par affaiblissement, par modération dans la tendance à croître, à pousser en haut, *Erigere*, *Erectus*, et que pour rendre l'extension latérale, il est devenu *ex, extendere*, *extensus.*

L'Adverbe *Ecce* nous montre l'objet tel qu'il est devenu par suite de développement et de progrès ; le verbe *Exxc*, *Esce* ou *Esse*, nous affirme l'existence, et cette *existence* est également exprimée par *ex* ou *ess* dans le mot *essence* ou nature intrinsèque des choses.

Wessen, dans l'idiome allemand des premiers siècles, signifiait *être*, *exister,* ainsi qu'on peut le voir dans les gloses de Kéron, moine de l'abbaye de Saint-Gal, qui vivait en 720 ; il n'est plus en usage qu'au prétérit *gewesen* (il a été) ; il s'y trouve avec l'augment *ge*, particulier à l'allemand et semblable à celui de la langue grecque. *Wessen* est presque le mot *essence.* Plus nous avancerons, plus il nous sera permis d'appliquer à toutes ces langues occidentales ce que dit Ovide en parlant des nymphes de la cour de Doris :

. . . . Facies non omnibus una
Nec diversa tamen, qualem decet esse sororum.

Voyez dans *Ex* le couvert, le manteau de la terre, tous les verbes précédés de *ex* ou de *è* vous apparaîtront dès lors comme exprimant l'acte d'enlever, d'extraire quelque chose de cette surface éternellement productive du globe, de ces provenances de tout genre que Dieu a mises à la portée des êtres animés. L'*Egérie*, s'il m'est permis de rappeler ce mot que je tiens, en quelque sorte, pour mystérieux, c'est l'ensemble des êtres subalternes qui attendent leur consommation, leur exploitation par des êtres progressivement supérieurs. L'Egérie est l'aliment de la Vie.

Messis, moisson, *Merges*, main ou poignée du moissonneur, c'est l'*ex*, l'*erx* précédé de M, et dans la même position qu'*Orior* devenant *Morior*. On peut en dire autant de *Merx*, marchandises. Ces mots indiquent suffisamment que les produits dont l'existence était répandue sur le sol ont été coupés, arrachés, enlevés et mis à l'usage de l'homme ou des animaux domestiques. A l'*Egérie* morale, aux matériaux, aux documents de la sagesse humaine répond le verbe *intelligere*, choisir, recueillir, lire en dedans.

Le verbe *Esse* est sorti du même moule que la nymphe de Numa ; mais son développement arrive à l'infini. Il s'applique à tout ce qui a forme dans la nature ou dans notre intelligence, à tout ce qui peut dire *je suis*, à tout ce dont il est permis de dire *il est*. Si *Esse*, *Exxe* nous a été donné par *Ex*, il provient, en définitive de *Ar*, de ce magnifique radical, bref et immense, âpre et rude, mais se transformant aux sons les plus doux et se prêtant, par sa vertu divine, aux

plus ravissantes mélodies de la voix comme aux plus ineffables harmonies de la pensée humaine.

Que *Sum*, je suis, vienne de *Er* et par conséquent de *Ar*, on n'a qu'à le conjuguer dans les diverses langues du midi pour s'en convaincre.

Une comédie de l'ancien théâtre espagnol nous fait voir un de ces hommes éperdus, qui ont peu de sens avec beaucoup d'amour, et qui, forcé de reconnaître la vanité de ses illusions, ne veut pourtant pas qu'on lui arrache le bandeau fatal, et dit à sa maîtresse : *Muger eres*, *dame engaños*, tu es femme, trompe-moi. En espagnol, *Eres*, en français tu *Es*; le radical *Ar* n'est-il pour rien dans ce verbe? En vieux français, on disait *Ert*, *Ere* pour *Erit*, *Erat*.

L'infinitif *Esse* identique avec *Edere*, manger, vient aussi de *Ar*, puisque, *Edere*, résulte du changement euphonique d'*Arorea* en *Adorea*, comme nous l'avons vu.

A la fin de certains mots, *Ex* contient encore et implique l'idée d'existence, comme dans *Simplex*, *Duplex*, *Multiplex*, *Perplexè*, etc., etc. Nous reviendrons sur ces mots à cause de *PL*.

Ex, appartient à la même catégorie que *ax*, *ix*, *ox*, *ux*, et l'idée qu'il révèle dans *ex* d'où *legere*, lire, se retrouve avec d'indispensables nuances dans *Axis*, ligne qui passe par le centre d'une sphère, ligne autour de laquelle le globe s'est arrondi, autour de laquelle il tourne, dans *terra ferax*, terre fertile qui étale une ample végétation, qui verse d'infinis trésors, dans *Nix*, immense agglomération de

points blancs qui forment l'éblouissant manteau jeté par l'hiver sur les hautes montagnes; dans *Nox*, accumulation de points noirs, d'ombres recouvrant d'autres ombres; dans *Lux*, assemblage infini de points lumineux, qui s'épandent par une éjection concentrique. *Ex*, dans *Legere*, s'est transformé en *Eg*; nous traiterons, en son lieu, de la combinaison des voyelles avec *G* et *C*.

Nexum suppose *exum*. Ce que nous avons tâché de percevoir dans *ex*, ce qu'on pourrait fort bien appeler *exum*, est devenu *Nexum*, quand le possesseur ne peut *plus* s'en approprier le produit; *Nexum*, c'est le gage d'une dette, c'est l'*exum*, l'*e*, assujetti pour répondre de ce qui est dû. L'homme qui n'avait rien engageait ses bras, c'était son *exum*, et il devenait *Nexus*. *Nexus* se disait de celui qui, pour acquitter sa dette, se liait lui-même, se donnait pour esclave à son créancier, engageait ses bras, son seul avoir ou plutôt son unique moyen d'acquérir. *Nexus est qui se obligavit* *Obnoxius* est de la même famille; c'est celui qui s'est exposé à une peine ou qui s'est soumis à un chef, à une condition, à une loi.

A propos de *Nexus*, il y a une loi des douze Tables où ce mot se trouve et qui a donné lieu à des interprétations singulières; la voici : *Nexo, Soluto, Forti, Sanati, siremps jus esto.* « Que la loi soit la même pour l'engagé, pour le libéré, pour le bourgeois ancien, pour le réfugié. » Le *Nexus*, « engagé, » ne perdait pas son droit de citoyen. Sa dette payée, il rentrait dans la classe des hommes francs, *Ingenui*, et ne pas-

sait pas comme un esclave mis en liberté dans celle des affranchis, *Liberti*. On a voulu voir dans *Forti* et *Sanati* les noms de deux peuples voisins de Rome ; selon d'autres, les *Forti* auraient été des alliés fidèles, les *Sanati* d'anciens alliés révoltés, mais venus depuis à résipiscence. Quelques-uns ont rendu le mot *Forti* par *Bono* et *Sanati* par *Peregrino*. Mais je pense que *Forti* tient à *Forum* et que *Forum* tient à *Ara*. Le *Forum* de Rome était appelé *Ara* chez d'autres nations. Le Dieu de la guerre était *Arès* chez les Grecs ; d'*Arès* on a pu faire *Avors* qui entrait dans le nom de Mars, *Mavors*. L'adverbe *Avorsum* signifie par derrière ; *Avors* était donc le même qu'*Arès* se précipitant de la montagne et poursuivant l'ennemi par derrière. Mais arrivé dans la plaine, *Avors* devenait *Mavors* par le même accident qui changeait *Arida* en *Maria*, *Ar* en *Mar*.

Avec la suppression du *A* d'*Avors* et la mutation de *V* en *F*, la qualification de *Fortes* convenait à ces enfants de Mars qui, en poursuivant l'ennemi par derrière, avaient envahi tout le monde connu. Les *Fortes* avaient le droit d'aller à l'armée comme de se présenter au *Forum*. *Sanas*, au datif *Sanati*, c'était celui qui s'était sauvé dans Rome pour se dérober aux fureurs de ses ennemis, et qui reçu dans l'*Alba* romaine, était gouverné par les mêmes lois que le *Nexus*, le *Solutus* et le *Fortis*. *Sanus* ou *Sanas*, était pour *Salvus*. Nous verrons plus tard d'où viennent *Salvus* et *Salvatio*.

Je prie ceux qui me lisent de ne pas trop s'effaroucher de cette explication. Pas plus que les précédentes, je ne la donne pour certaine. Elle me paraît seu-

lement probable. Ce sont ici les conjectures d'un ignorant qui s'enquiert, et non pas les assertions d'un savant qui discute ; on doit me supposer toujours comme disant à chaque paragraphe : « Ce que je montre, est ce de l'or ou du cuivre ? Les experts prononceront, et, s'il y a mélange, ils feront le départ. » Seulement, quand il se rencontrera quelqu'une de ces fortes ombres qui offusquent et arrêtent l'esprit, avant de croire que je ne l'ai point éclaircie du tout je prierai d'attendre la fin de ma course.

Devant le verbe *Ire*, aller, *Ex* devient l'expression latine de sortir. *Domus exilis Plutonia*, c'est la demeure vide, où n'habite rien de ce qui a forme, le séjour des *Manes*, c'est-à-dire, des corps où la vie n'est plus, des ombres aussi vaines que celles des corps eux-mêmes, quand ces derniers se mouvaient à la lumière du soleil. Dans *Manes*, la consonne M remplit à l'égard de *An*, *Anima*, la même fonction que devant *Orior*, devenu *Morior*. Dans *Mens*, M absorbe le corps, l'être existant dans la matière, *Ens*, pour ne montrer que l'intelligence, cette intelligence qui meut le corps, qui lui commande et se fait obéir. *Ens* et *An* descendent de *Ar*, le premier, par le verbe *Esse*, l'autre, par une transformation analogue à celle de *Al*.

La syllabe *An*, *En*, qui précède certains noms, était un article employé dans les langues Bastule, Turditaine ou Celtibérique, c'est-à-dire, dans les langues importées d'Asie au Midi et à l'Occident de la Méditerranée. Il était aussi d'usage dans le Midi de la France. Nous l'avons encore dans certains noms où

il paraît faire fonction de l'adverbe latin *In ;* mais dans les noms propres c'était bien réellement un article. Le seigneur *Enbarral* des Baux, c'est-à-dire, *le* Barral, *Engelfret*, c'est-à-dire, *le* Gelfret ou Jeauffret, (le ruisseau froid) *Enpeire*, *le* Pierre etc., sont des expressions analogues à celles des Italiens, *il Tasso*, *il Dante*.

Quelquefois on ne garde que *N* comme dans *Nebro*, le village d'Ebre, autrement Evenos, près de Toulon, ou que *A* comme dans *Adour*, l'Adour, rivière qui serait plus correctement appelée la Dour. *Dour* est le même nom que *Dore*. La Dore se mêlant à la Dogne forme la Dordogne. *Durum* devient *Dunum*, par la permutation de *R* en *N*. La Doire, la Durance, la Dora-Baltea près le fort de Bard, etc ; Verdun, Saverdun, Châteaudun, Dun-le-Roi, etc., appartiennent à la même famille ; la vallée d'Andorre en est aussi.

Une observation curieuse se présente. En provençal et selon les lieux, on appelle *Dourgo* ce qu'ailleurs on appelle *Jarro ;* mais *Dourgo* vient de *ur*, *dur*, *durum*, comme *Jarro*, « cruche, amphore, » vient de *Ar*, *Jar*, *Gar*, etc.

On a trouvé sur une pierre milliaire, en Espagne, dans la région Celtibérienne, les mots *En Do Castrorum*, le Dieu des armées. *En Do* se rapproche beaucoup d'*Adon* ou A *Do* qui, en Hébreu, signifie le seigneur ; *Adonaï*, les Seigneurs. *A* proviendrait de l'article *an*, avec lequel la préposition latine *antè* me paraît avoir beaucoup d'affinité.

Quant à la formation de *Dor* ou *Dur*, elle re-

monte au radical *Ar*, avec permutation de voyelles et adjonction d'une de ces consonnes officieuses, qui en venant se placer à la tête d'un mot, semblent obéir à une certaine loi d'attraction qu'il est impossible de méconnaître. *D* fait d'ailleurs partie de la forme *dj* si fréquente dans les langues sémitiques, et nous apprendrons à connaître, de mieux en mieux, sa fonction.

A ce même radical *Ar* est connexe le radical *Ur* de *Urere*, brûler, et d'*Uranus*, père de Saturne. Nous avons cru pouvoir faire naître le verbe *Ardere*, brûler, des feux qu'on faisait à plusieurs fins sur les cîmes des montagnes ; *Urere* tient, sans doute, d'*Uranus*, le plus ancien des Dieux, car Ennius a dit : *Non primùm regnasse Saturnum sed Uranum patrem.* Or, *Uranus* figurant le ciel, le verbe *Urere* a bien pu s'appliquer aux feux qui émanent du ciel, que lance le ciel.

Le *Sen* et le *Monsen* du vieux Catalan que j'ai dit équivaloir au *Ser* et au *Messer* des contes de Boccace, ne sont, en effet, que les mêmes mots ; nous connaissons, déjà, les permutations réciproques de *R* en *L* ; nous verrons, plus tard, celles de *L* en *N* et en *M*.

Les médecins se servaient autrefois et quelques-uns se servent peut-être encore, de la préposition *Ana*, pour dire : « de chacun, de chaque chose ; » il ne serait donc pas extraordinaire qu'un article exprimant avec énergie l'individualité ait contribué à former le mot latin *Anima*, âme.

Mais par quelle contradiction le mot *Manes* des anciens, se rapproche-t-il du mot *Mann*, homme, des

langues germaniques? Ce n'est pas du tout par contradiction, c'est bien plutôt par analogie, et cette analogie est sublime, soit qu'on regarde *Manes* et *Mann* comme la négation, l'absorption de *An*, de l'individualité par la consonne *M*, soit qu'on regarde ces mots comme résultant du verbe *Manere*, *maneo*, qui, au fond, présente une absorption du même genre. *Mann*, « homme, » c'est ce qui reste de nous sur la terre, quand la pensée, cette partie essentielle de notre individu, voyage aux terres lointaines, comme nous le faisons en ce moment, quand elle se porte aux lieux les plus divers, pourvu qu'ils lui soient accessibles, quand elle s'élance même jusqu'à heurter des barrières qu'elle ne saurait franchir, malgré toute la puissance que l'exercice et l'étude lui donnent. Puis, arrive-t-il jamais que la pensée soit exactement aux mêmes lieux que le corps? Ce qui éprouve la douleur ou le plaisir, est-ce bien cela même qui pense? N'aurions-nous pas une âme sensuelle qui nous serait commune avec les animaux, et une autre âme que Dieu appellerait à quelque participation de ses ineffables grandeurs?

XXI.

Je n'ai pas dit adieu au radical *Ex*. *Illex*, synonime d'*Illecebrosus*, veut dire plein d'attraits, rempli d'appas et de charmes, doué d'attraction, et cette *Egérie* (1),

(1) Dans un autre point de vue et sous des rapports purement littéraires, ce qui prend ici le nom métaphorique d'Egérie s'appelle Exégèse.

dont on a extrait tant de choses et même des pensées législatives d'une haute puissance auxquelles maint successeur de Numa voudrait bien se rattacher aujourd'hui, devait être telle en effet. Mais *il* de *illex* est l'équivalent de *in*, de cette préposition qui généralement contient une idée d'insertion surtout avec les formes *intùs*, *inter* et *intrà*, qui expriment plus particulièrement une impulsion du dehors au-dedans. Or, dans *intùs* nous ne sommes pas bien loin de *tesqua*, dont quelques linéaments nous ont apparu dans *tegere*.

Mais ce n'était pas des glands que le bon roi Numa recueillait dans l'*Egérie*, dans le fourré mystérieux où il affectait de se rendre pour entretenir commerce avec une nymphe, c'était de ces pensées divines qui arrivent au sage, loin de tous les bruits du monde, dans cet oubli profond des hommes et de leurs passions, joie ineffable de la solitude, vide fortuné, vide cent fois désirable que Dieu vient remplir lui-même. Pour guérir la blessure des flèches, on allait autrefois chercher le Dictame sur les cîmes les plus sourcilleuses des montagnes de Crète; et pour guérir les plaies de la société, ces plaies qu'une tendance fatale envenime chaque jour, on s'adresserait à des cœurs palpitants de toutes les passions funestes, à des esprits que troublent et font délirer toutes les fumées de l'ambition, et trop souvent tous les bouillonnements de la haine, toutes les ardeurs de l'envie! L'expérience de ces congrès des passions a été faite; malheur aux peuples qui la tenteront encore!

Napoléon avait aussi son *Egérie*. D'ordinaire, quand

il se préparait à quelque grande expédition, et avant de partir, il s'enfermait pour quelques jours dans l'Elysée Bourbon. Il est d'autres Egéries où des esprits d'élite, les meilleurs esprits de leur temps, des âmes grandes et généreuses aiment à se rendre pour travailler, dans un calme inspirateur, à une conciliation qu'ils croient possible entre les conseils de la raison éternelle et les exigences nombreuses que le temps, les malheurs et surtout les mauvaises passions nous ont faites. Mais hélas! sur le frontispice de ces lieux sacrés, il me semble voir, oh! oui, je ne vois que trop, « cette fatale « inscription que la divine puissance, la suprême sa- « gesse et le premier amour ont tracée en caractères « noirs au-dessus de la porte par où l'on va dans la « cité des pleurs, dans l'abîme des douleurs éter- « nelles,

« Lasciate ogni speranza voi ch'entrate. »

Car on a beau faire, sur ce grand théâtre du monde où le bruit est tout, il faut que la victoire reste à l'esprit des époques, lorsqu'elles sont bruyantes, comme la nôtre, non au génie des hommes sages, quand ils ne sont pas entourés de ce fracas qui étourdit, quand ils ne disposent point de ces fanfares qui soulèvent et emportent la foule. Oh! de quelles sinistres images, *la gente nuova e i subiti guadagni* et *la perduta gente* qui en est la suite, n'assombrissent-ils pas tout-à-coup la retraite quelconque où l'on vient un moment recueillir ses pensées et chercher quelque lumière!

Dans une vallée presque close du département du Var, on rencontre les ruines d'une ville jadis appelée à ce qu'on dit *Theopolis;* ainsi a-t-on nommé autrefois la ville de Syrie, connue depuis sous le nom d'Antioche devenu aujourd'hui *Antakie*, et dans lequel, avec une altération de *Théos*, qui signifie Dieu, on retrouve cet article *An* sur lequel j'ai cru pouvoir appeler l'attention. Cette *Theopolis* du Var était une ville cachée, ceinte de montagnes, enveloppée de mystères. *Thesaurus* n'est-ce pas l'or caché, l'or enfoui, l'or éloigné des regards? Le mot *Tesqua*, outre l'idée de profonde solitude contient celle d'ombres épaisses, de noirs ombrages. L'if qui est un arbre au feuillage sombre comme l'yeuse, porte en provençal le nom de Thui, qui à la vérité vient du latin *taxus;* mais ce nom même présente avec celui de *Theos* un rapport qui ne saurait nous échapper. Les *inhospita tesqua* d'Horace, les lieux où l'homme n'ose pénétrer se montrent à lui comme le séjour de la Divinité, de la divinité secrète et mystérieuse, réceptacle vénéré de toutes les choses cachées, source invisible de toutes les choses à venir.

Le *Teutsch* ou *Tuiston* des Germains, le *Theos* des Grecs, *Zeus* et *Deus* sont un même nom, ainsi que *Dies.* Les ténèbres et la lumière sont l'emblème de la Divinité. Ce que nous devons absolument connaître, Dieu l'éclaire de ses rayons; ce qu'il n'est pas en nous de savoir reste dans les ténèbres. Il faut que l'homme se résigne à cette condition de son existence ici-bas.

Nous avons entrevu ce qu'il y avait dans l'adverbe

intùs; jetons maintenant un regard sur ce qu'enferme la préposition *inter*. N'est-ce pas une expression heureuse, par exemple, un charmant euphémisme qu'*Interire* pour signifier mourir ? *Interire*, c'est aller entre deux, entre la surface que nous foulons sous nos pieds, entre la terre verdoyante, souriante, attrayante, séjour des êtres pleins de vie, et les gouffres sombres, les noirs abîmes, les lieux sans soleil où descendent les morts. Mais le sol qui se couvre périodiquement de verdure, qui revêt au printemps cette robe d'espérance d'où au temps venu, s'épancheront les graines et les fruits, ce sol auquel tant d'actes humains, tant de produits et de résultats ont emprunté le radical *Ar* pour le mettre en tête du nom qui sert à les désigner ne peut qu'avoir pris ce radical puissant pour se donner un nom à lui-même. Faites précéder *Arra* ou *Erra* de *T* qui marque l'impulsion, la force agissante, et vous aurez *terra* ou *tellus*, le travail, au moyen des substitutions connues, et par conséquent le *tell* des Arabes, les plaines où les tribus du *Sahra*, des régions vraiment arides et non cultivées, accourent après la moisson pour faire leurs provisions de grains. *Terra*, c'est en effet la terre travaillée, triturée, exploitée par les bras de l'homme, c'est le sol qui appelle ses soins, et qui lui promet une récompense de ses labeurs, le sol qu'il peut planter et semer à son désir; *Arida*, l'assemblage des hauteurs, c'est le sol abandonné à lui-même et laissé hors du domaine où le travail humain peut s'exercer et s'étendre.

Pour engager les porcs à fouiller la terre afin de

découvrir les truffes ou *rabassos*, les paysans leur disent *terr*, *terr*, et le grognement des porcs ressemble beaucoup à ce même son : Est-ce là l'origine du mot terre?

C'est avec *erra* qu'on a formé *errare*, errer, *erro*, vagabond, et même *errones*, les planètes.

L'*Erebus* (l'enfer, l'obscurité), c'est la profondeur souterraine. *Er* comme *ar* signifie haut et profond.

Dans *Eremus*, désert, dans *Erice*, bruyère, on retrouve l'idée d'élévation stérile, d'aridité, de maigre *végétation*. C'est comme *Aroma* venant de *ar*.

Le verbe hérisser, le substantif hérisson viennent de *er*.

Ericius, cheval de frise, petite hauteur factice présentant des pointes en bois ou en fer et servant à arrêter la cavalerie ennemie. Frise, comme friser et frisure, a la même origine que hérisser; *F* a pris la place de *H*.

Arctus signifie étroit; c'est proprement *ar co actus*. Dans *erctum*, partage de biens, *a* est devenu *e*. Un partage rend les biens plus étroits. Dans *Heres*, héritier, dans *Her*, Seigneur, il y a moins de puissance que dans *Harus* d'où *Haro*, clameur de Haro, c'est-à-dire appel au suzerain, au suprême seigneur.

Comme pour le nom sacré d'*Eloah*, *L* a remplacé *R* dans les noms d'Eleusis, d'Elide, etc. et dans celui d'*Eleutheræ*, qui est commun à plusieurs villes.

Eros, passion de l'amour, *Erinnys*, furie d'enfer qui trouble et agite ont la même origine. Ce sont toujours

des dards qui s'enfoncent, qui torturent, qui hérissent et rendent intraitables le cœur et l'esprit.

XXII.

Le ruisseau de Jarret, qui traverse du Nord au Sud le territoire de Marseille, est appelé *Gerrenus* dans quelques anciens titres; ce n'est pas un autre nom que celui du Gers, rivière qui descend des Pyrénées.

Lancelot, dans ses recherches sur *Gergovia*, voudrait donner au mot *Gilum* qui termine tant de noms de lieux différents, *Autogilum*, *Bonogilum*, *Brogilum*, *Christogilum*, *Cassenogilum*, etc., le sens de *Domus seu ager*. Il reproche à Cambden d'avoir expliqué le nom de *Gill* par ceux d'*Aqua parva, rivus exiguus*. Je pense que Cambden, bien qu'il n'ait pas jugé à propos d'indiquer d'où et de quelle langue il tirait son explication, avait parfaitement raison. Il avait raison aussi de ne spécifier aucune langue, et d'expliquer ce nom seulement par la nature des lieux auxquels on l'applique.

En suivant cette manière d'induction toute simple, nous décomposerons *Argentogilum*, « Argenteuil, » dont Lancelot oppose l'exemple à Cambden. Il n'y a point à Argenteuil, dit-il, de petit ruisseau qui ait pu lui donner ce nom, et la Seine ne peut pas être désignée par *aqua parva* ou *rivus exiguus*. Dans *Argen*, nous trouverons d'abord une rivière *Ar*, puis *Gen*, la Seine elle-même. *Gen* est en même temps le nom de la rivière et la traduction de *Ar*. La Senne qui coule à Bruxelles est un exemple de ce que j'avance. *Genn*

provient de la même source que *Gerrenus* et le Gers. Dans *Argentoracte*, « Strasbourg, » on trouverait un autre exemple : *Argen*, fleuve deux fois exprimé, *Toracte*, passage fait de main d'homme, pont. Veut-on reconnaître plus nettement encore que *Argen* signifie eau qui coule, mettez-le à côté de *Margo*, *Marginis*, qui veut dire bord, c'est-à-dire, limitation ou séparation du fleuve d'avec la terre, au moyen de la consonne *M*. *Gilum* indiquerait donc un ruisseau, un canal, une dérivation du fleuve, non pas naturelle mais artificielle ; la consonne *T* de *to* déterminerait ce dernier sens. Quand à *Gen*, qui veut dire autant que — Seine — *Sequana*, nous aurions besoin, pour nous permettre une plus certaine conviction, de suivre *S* dans *Sequi*, *Sequor*, etc. : cela viendra plus tard.

L'antique *Genabum*, qu'on croit avoir été Orléans, portait dans son nom la signification de rivière *Gen*, qui est aussi dans le Xenil ou Genil de Grenade.

L'*Aldus* du moyen âge, l'*Audax* des Latins se retrouve, à ce qu'il me semble, dans la *Gilda*, « Gelde, » milice bourgeoise, commune organisée contre les brigandages de toute espèce et pour le maintien de ses droits et priviléges, dans Guildhall, Hôtel-de-Ville, en Angleterre, dans l'Égide, bouclier de Pallas. On appelait aussi *Ægis*, d'après Pline le naturaliste, un bois fort serré et fort tendre qui ne se gerçait point, n'était pas sujet à la vermoulure et dont on faisait des tablettes conservatrices de pensées, de lois et de droits. Je pense même qu'on retrouverait cet honorable qualificatif dans soldat et soudard. « Solde, » vient de « sol-

dat ; » mais le soldat n'est pas venu de la solde ; cette origine ne saurait aller avec un noble métier. Le soldat, c'était *ald* subissant les transformations, adoptant les adjonctions moins fantasques en général que nécessaires et presque d'urgence auxquelles nous devons être accoutumés. Il en est à peu près de ces origines comme de la Galathée de Virgile. Un air de connaissance nous attire, un air de famille que nous avons peine à définir, mais qui provoque notre attention,

Malo me Galatea petit, lasciva puella,
Et fugit ad salices, et se cupit antè videri ;

un moment nous avons entrevu le sens, la pensée ; mais, tout-à-coup se dérobant à nos regards, elle se recouvre de son voile, contente d'une apparition fugitive qui ne saurait entièrement nous satisfaire.

Si les *Fratres de Gilda*, si les Geldons, si les Soldats viennent de *Ald*, *eld*, *ild*, *old*, d'où vient le mot *Brave?* Je pense qu'il a deux origines; plus tard nous le verrons sortir de la même source que le mot « Barbare » ; en ce moment, il touche de si près aux membres ou confrères de l'ancienne *Gilda* ou Gelde, que je ne puis le quitter sans une marque plus ou moins opportune de souvenance. Les *Bravades* ou compagnies de braves avaient succédé aux Geldes, et c'est d'elles que provient le nom donné à la fausse bravoure, à l'ostentation de courage qui n'est pas toujours la vaillance, à ces menaces que l'homme d'honneur dédaigne et laisse tomber dans le néant. En provençal ancien, on appelle *Brau*, *Braou*, un taureau. L'interjection

Bravo ! remonte, à ce qu'il paraît, aux combats de taureaux, ou du moins à cet exercice de temps immémorial usité dans la campagne d'Arles, soit pour la *Ferrado* ou la marque, soit pour saisir le taureau par les cornes, le renverser, le lier et le livrer au boucher. *Bravo ! Bravo !* c'est-à-dire, au taureau, au *Braou !* Le nom de « brave » sera resté à l'homme audacieux et adroit, qui, se jettant sur un taureau sauvage et le saisissant par une corne, le culbutait à ses pieds.

J'ouvre un dictionnaire latin, et je lis : *Brabeum*, *prix des jeux publics*, ce qu'on donnait aux victorieux. Faut-il comprendre parmi ces enfants de la victoire ceux même qui triomphaient dans les affreux combats du cirque où les vestales, ces vierges pudiques de Rome, assistaient en des places d'honneur, baissant le pouce quand elles voulaient qu'on enfonçât le fer dans la gorge, et le dressant quand leur caprice les portait à demander une vie sauve ? Criait-on *Braou* à ces spectacles comme à ceux d'Arles et de sa vaste campagne, et les *Bravi* d'Italie, ces assassins à gages, seraient-ils les descendants légitimes des antiques gladiateurs, de ceux dont les grands de Rome employaient les bras soit pour les jeux publics, soit pour leur vengeance particulière ? Et ce mot même de bras qu'on vient de lire est-il sans rapport avec brave ?

Pausanias parle d'une chapelle de Diane *Brauronia* qui était dans la citadelle d'Athènes ; Diane, ajoute-t-il, avait été appelée ainsi du nom d'une bourgade de l'Attique, où l'on montre une statue fort ancienne que l'on dit être de la Diane Taurique ; Taurique peut bien

avoir été la traduction de *Brauronia*. Les Taures qui faisaient partie des Scythes, avaient probablement un autre nom qui s'approchait de *Braou*. Dans un autre passage, Pausanias appelle cette même Diane Taurique *Tois Barbara*; ceci nous rapproche du nom de barbare ; mais nous verrons cela plus tard.

Il n'y avait pas de fête patronale dans nos villages sans bravade, c'est-à-dire, sans douze ou vingt hommes marchant avec la procession et tirant en l'air par intervalles des coups de tromblon ou *Trabuco;* quelquefois, ils se bornaient à attendre le saint au passage pour le saluer, surtout dans les communes qui n'avaient pas anciennement obtenu le droit de faire des passades ou montres militaires aux jours solennels.

C'est un de mes premiers souvenirs d'enfance que ces bravades. Les compagnes de la servante qui m'accompagnait, étaient comme elle pressées de curiosité pour voir la procession et tout ce qui tenait à la fête. Mais la vue des tromblons et les noirs visages de ceux qui les portaient sur l'épaule, leur faisaient peur ; les détonations les jetaient dans l'épouvante, elles fuyaient, puis revenaient, puis fermant les yeux au moment du feu et se bouchant les oreilles, elles finissaient, toujours indécises, toujours effrayées, mais toujours curieuses, par tout voir et tout entendre.

Du reste, nos campagnes gardent une réminiscence des Geldes, des Geldons d'autrefois. Le mot « Guerdon, » est encore en usage pour exprimer des services mutuels, des échanges de travaux non salariés. Un vieux poète français a dit :

Qui aime sans feintise,
Cent guerdons en attend.

Parmi les étymologistes, les uns dérivent ce mot du grec *Kerdos*, d'autres de l'allemand *Werdung* (estimation du prix), et Caseneuve enfin de *guerre don*, *don*, récompense des gens de *guerre*; j'aime mieux remonter aux associations mutuelles, au *guet* de nos anciennes communes qui n'était autre que la *Gilda*, la *Gelda*, avec la prononciation dure de *G*.

Geld en allemand veut dire argent, c'est-à-dire, monnaie et prix des choses, abstraction faite de métal.

XXIII.

En réservant pour des études ultérieures, comme j'ai cru devoir faire plus d'une fois jusqu'ici, des efforts indispensables pour obtenir une perception plus exacte du sens impliqué dans *J* et *G* à la tête de certains mots, il m'a paru qu'au moyen de quelques circonstances il ne serait pas impossible de saisir toujours mieux la perspective de *Il* sous forme d'article et de pronom. Sa destinée n'a pas été moins glorieuse que celle d'*Al* et d'*El*; le nom de Dieu en arabe admettant la voyelle *I* et même toute les autres voyelles devant *L*, ce qu'on vient de voir peut s'appliquer a *Ol* devenu *Od* et précédé par *G* dans *God*. *Il* et *Is*, modifiés en *illud*, *id* et rendus en français par « celui, cela, » ont servi à indiquer ce qu'on ne pouvait ni ne voulait nommer, ce que les lèvres humaines n'osaient désigner par un nom. L'artiste, dans la fougue de son labeur, au milieu des

inspirations qui le pressent, le subjuguent, l'entraînent, n'a pas toujours le temps de prononcer, de chercher le nom de l'objet matériel dont il a besoin, il dit ou est censé dire à son élève en lui montrant cet objet du doigt ou des yeux, *donnez-moi cela*. Ainsi fait l'homme devant les merveilles de la création. Il ne cherche pas à nommer ce qu'il voit; mais comme l'artiste inspiré il dit « cela, » *id*, *illud*, et s'il remonte à l'auteur de ces ineffables merveilles, désespérant toujours plus de trouver un nom qui rende ce qu'il sent, il dit « celui, » *Il* ou *Allah! Eloah!* etc.

J'ai lu que, sous sa forme la plus simple, *il* figurait parmi les mots mystérieux de la langue phénicienne et des autres plus anciennes langues de l'Orient. *Id* a servi à nommer deux montagnes sacrées, l'une en Phrygie et l'autre dans l'île de Crète. Il a exprimé sous le nom « d'Idées, » la présence, par réflexion, des objets extérieurs, l'existence des produits de la pensée dans le domaine de l'intelligence. Il s'est même prêté à désigner les Idoles. Dans toutes ses occurrences *id* apporte le sens de « cela, » c'est-à-dire, d'une image, d'une représentation, d'une figuration. L'adjectif latin *Idoneus*, propre, convenable, capable de, contient cette même allusion à la similitude, à l'aptitude, à l'application d'un objet sur un autre. L'idylle, poésie pastorale, n'est-ce pas la réminiscence heureuse d'un paysage champêtre, de ces joyeuses collines dont la verdure ondoyante n'est interrompue que par l'apparition des bergers et de leurs blancs troupeaux, et qui vont se dessinant à souhait pour les yeux

sur l'azur d'un horison limpide? La ville haute de Troie s'appelait *Ilium*, et peut-être même le nom de « Ville » n'a-t-il pas une autre origine que celui d'Idylle, d'*Ilium* et même que celui d'Amarillys. Les plus anciennes villes, quand elles n'étaient pas dans une île, entourées et défendues par les eaux de la mer ou d'un fleuve, étaient sur des hauteurs. Tous ces villages, portant au moyen-âge la dénomination de *Castrum*, étaient sur des hauteurs aussi, et les paysages les plus charmants, les plus enviés sont encore ceux où, du milieu des arbres verts, s'élèvent en un *lieu haut* parmi les pointes aigues des rochers, les demeures antiques de l'homme avec l'église, le clocher et les tours seigneuriales d'autrefois, maintenant abandonnées à l'invasion des lierres et couronnées même de jeunes pins semés par les vents. D'où les *villas* les plus pittoresques de l'Italie ou du territoire marseillais auraient-elles tiré leur nom, si ce n'est des hauteurs qui les supportent et les élèvent au-dessus d'un horison choisi?

Nous avons vu *Ar*, précédé de *f* nous donner *far*, froment, fils ou produit du sillon, et de *far* provient notre farine et la *Harina* des Espagnols. La même consonne et le même procédé ont servi à faire avec *Il* le *filius* des latins, devenu *Hijo* dans l'idiôme Castillan. On reconnaîtra aisément *filius* dans HIL *deric*, HIL *peric* qui ne sont autres que Childeric, Chilperic.

Par une de ces transformations dont quelques exemples ont passé déjà sous nos yeux, *il* est devenu *li*, et *li* ou *le* resté article dans quelques-unes de nos

langues, aurait servi, dit-on, à désigner jadis l'individu humain. En faveur de cette opinion, on cite le mot *Ligour*, signifiant homme de mer, homme des eaux, *Gour*, en provençal, voulant dire encore aujourd'hui «amas d'eaux plus ou moins considérable.»

Il y avait dans la Haute-Grèce le lac *Gorgopis*, lac noir et profond. Dans le Languedoc on dit *Gourp*. Auprès de la Cadière, il y a le *Gourgounier*, le *Gour* noir. A toute rigueur, *li* a pu de lui-même et tout seul désigner notre individu, car, à la tête d'un mot, ainsi qu'on l'a vu déjà, *L* particularise, détermine, précise. *Liger*, la Loire, a quelques rapports avec *Ligour* et avec les *Ligii*, peuple de la Germanie.

Le verbe *Lirare*, que nous avons signalé parmi les termes d'agriculture provenant du radical *Ar*, exprime l'acte de former en sillonnant ces élévations de terre qui sont entre deux raies. L'adverbe *liratìm* signifie de hauteur en hauteur. Le mot *raro* que nous avons en provençal pour dire sillon divisoire est la seconde partie de *Lirare*; *raro* et raie c'est tout un, mais c'est *li*, c'est-à-dire, l'arête qui constitue la limite. Le verbe latin *Delirare* signifiait, au propre, sortir du sillon, et figurément extravaguer. *Li* se présente dans *Linea* et *Lis*, procès. Les premières contestations entre propriétaires ont dû s'élever au sujet des sillons divisoires. Le mot lisière, vient directement de *Lis*. *Jus*, d'où *juxta*, c'était le redressement de la ligne divisoire au moyen des termes plantés; et voici comment s'est formé le mot *Jus*. *Us*, comme nous le verrons, équivaut à *Ur*, et au commencement de ces recherches, on a pu voir, à

propos du verbe *Urgere*, — presser latéralement, — quelle nuance d'expression s'attachait au radical *Ur*, qui, au fond, n'est qu'une dérivation de *Ar*. *Jus* indique l'action de presser pour rendre droit ce qui a fléchi, pour faire rentrer dans la ligne tracée d'une borne à l'autre borne les déviations, les usurpations qu'un voisin a pu se permettre. *Us*, *Usus* c'est l'usage; au propre, user de quelque chose, c'est la prendre, la presser latéralement. *Jus*, c'est le droit; *J* est une consonne qui pourrait être appelée compressive, ainsi que *C*, *K*, etc. Le mot «justesse» vient de *Jus* comme celui de «justice.» L'un comme l'autre renferment l'*idée* de comprimer, de resserrer, d'appliquer exactement une mesure ou une loi.

L'adverbe latin *juxtà*, ainsi que la préposition *juxta*, et les verbes français *ajuster*, *ajouter* sont de cette même famille.

Cette fonction de déterminer, de préciser, d'arrêter, de clorre, inhérente à la consonne *L* apparaît dans le mot provençal *Laou* ou *Loou*, fonds de terre. Il faut se rappeler que *Aou* vient de *Ar*, et *Oou* de *Or*, deux radicaux qui n'ont rien de dissemblable. Seulement *O* étant inférieur pour le son à *A*, *loou* pourrait bien ne s'appliquer qu'à une portion de champ tandis que *laou* exprimerait un champ tout entier. Donc, quand on dit un *Loou*, on veut parler d'un *Ar* ou terrain labourable, légalement divisé et restreint à une contenance fixe, invariable.

Si *Laudare* ne veut pas dire donner un champ comme j'ai cru pouvoir l'avancer plus haut, il signi-

fiera du moins distinguer les gens de courage, *Audaces*, leur assigner le rang et les honneurs qu'ils méritent, les reconnaître braves et les particulariser, les classer comme tels.

Un autre mot, *Leude*, vient de cette même source. Le *Leude* était le tenancier, le vassal, assujeti à certaines obligations, à des services convenus envers le seigneur ou suzerain qui lui avait donné ou plutôt confié une part de ses domaines. *Leude* en provençal *Leoudè* vient de *Ar* en passant par *Er*. Les *Larts* ou rois des Etrusques, les *Lords* d'Angleterre, les *Lairds* d'Écosse et d'Irlande, les *Leudes* de la féodalité germanique appartiennent à la même famille. Je crois même que le nom de Laërte, du père d'Ulyse, du roi d'Ithaque, *Laertia regna*, en était aussi. Un alleud c'était ce qu'on avait donné à un leude, le champ mis au pouvoir d'un leude.

Les Clients du patriciat romain étaient des Leudes. Cl équivalent à deux LL, c'est comme dans le *clamare* des Latins et le *llamar* des Espagnols, dans Clovis, devenu Louis, dans Clotarius, Hlotarius devenu Lothaire; comme *llapis* dont nous avons fait *clavis*. Le gloussement indiqué par *Cl* ou *Hl* paraît avoir été fort en usage parmi les peuples occidentaux. Dans la Marche, province de France, j'en ai trouvé de plaisants restes, surtout chez les femmes de la campagne; en fait d'habillement comme en fait de langage, le bas peuple des provinces montre encore aujourd'hui une ténacité d'attachement fort étonnante dans un siècle qui sera célèbre entre tous par ses révolutions sans fin

et ses métamorphoses inouïes. *Clientes*, *Llientes* ou *Lientes* étaient ceux qui appuyaient un patricien aux élections, qui l'assistaient en justice, qui témoignaient en sa faveur, qu'il eût droit ou non. On a dû les appeler aussi *Lites* du mot *Lis*, débats; et pour ces grandes disputes à main armée auxquelles on se portait jadis avec tant de facilité, quand un général commençait une allocution par ce mot *Milites*, *mei lites* c'était à peu près comme s'il eût dit mes *Leudes*.

Cette ancienne organisation romaine parallèle à celle du moyen-âge mérite de fixer l'attention : nous n'avons pu qu'y jeter un regard tout en passant.

Le verbe *Eligere* se confond, pour le sens, avec *Erigere*, lever en haut, et je pense que l'adjectif *Felix* a dû s'appliquer au candidat tiré en haut et choisi sur un grand nombre d'autres. Nous connaissons la physionomie de F, sa fonction particulière. Dans *Locus*, lieu, dans *Lacus*, lac, dans *Lucus*, bois sacré, il y a toujours une sorte de circonscription, d'entourage, de limitation qui appelle la lettre *L*; et clorre, clôture, clos, contiennent le même sens, présentent le même point de vue avec *C* devant *L* pour exprimer encore mieux, outre l'idée générale de déterminer, celle d'enfermer, de ceindre, d'entourer. Le verbe *Claudere* n'est autre qu'*Audere* arrêté, retenu par CL. *Audere* est devenu *Orer*, oser et de là clorre, clos, closeries.

C et *L* forment le squelette, le radical du mot *Circulus*.

J'ai dit que par *Ligur* on peut avoir entendu homme des eaux, mais ce vocable, peut avoir désigné aussi

le bord même de la mer ou des fleuves. La Ligurie est un pays de montagnes qui plongent dans la mer et encadrent une partie considérable de la Méditerranée. *Ligour* signifiant rivage d'une façon toute générale, *Littus*, à mon avis du moins, a dû signifier seulement grève. La consonne *T* me révèle cette exception. *Littus*, *Littora*, ce sont les galets enlevés, roulés par les flots qui s'élancent comme pour assaillir, pour envahir, pour frapper la terre. *Littera*, *Littura*, — lettre et rature, — montrent également l'impulsion donnée par la main qui écrit ou qui efface. La consonne *T* est la première des impulsions que les petits enfants donnent à l'organe de la voix ; aussi trouve-t-on que *Tata* chez les Romains était l'équivalent de papa. La prononciation de *Pa* ne vient naturellement qu'après celle de *Ta*.

Je voulais savoir d'où était sorti le nom de Léthé, du fleuve d'oubli. A force d'y penser, il m'a paru que c'était proprement le nom de la terre *Herthus*, *Elthus* ou *Elthé*. Par une de ces transpositions dont le résultat ordinaire nous est connu, *L* devant *Ethé* a particularisé ce qui coule et s'en va sous la terre, aux lieux où l'on ne voit plus rien, où l'on n'entend plus rien, où l'on ne pense plus, où l'on n'agit plus, où tout ce qu'on a dit, tout ce qu'on a fait, tout ce qu'on a pensé, tout ce qu'on a souffert là-haut n'a pu nous suivre, nous qui, pour aller sur l'autre rive, passons le fleuve d'Oubli, ce fleuve qu'on ne passe qu'une fois, mais qui, pourtant, ne roule pas l'oubli pour tous les hommes. Faire beaucoup de bien ou beaucoup du mal à

l'humanité, c'est vouloir rester toujours sur la terre des vivants, pour être béni ou exécré, pour entrer couvert de gloire ou de boue dans ce domaine de l'histoire, de cette mer étendue comme l'huile insubmersible sur l'immense gouffre où tant de choses sont tombées depuis l'origine du monde.

Litare correspondait à *Lirare*; c'était proprement abattre les crêtes des sillons. Quand il ne restait rien du sacrifice offert aux Dieux, quand la flamme avait tout dévoré, on disait *Victima litat*, la victime apaise les Dieux. *Lenire*, c'est une manière plus douce d'abattre, d'effacer les aspérités physiques ou morales; c'est l'onction de la parole sainte, le baume que répand sur les blessures de l'âme, sur les ulcérations de la conscience, sur les douleurs inévitables du corps social, une littérature sage, prudente, élevée, une poésie noble et pure. Car la littérature, mais qui s'en souvient aujourd'hui! devrait être un sacerdoce, et non pas un métier, un métier que, malheureusement, certains esprits cherchent à rendre toujours plus vil, toujours plus dégradant et plus funeste.

Ruere en parlant d'un criminel qu'on précipitait par justice avait pour son dernier terme, pour résultat d'une affreuse chute, *luere*, expier. Quelle sera l'expiation au bout de tous ces désordres de pensées où l'on se précipite à l'envi? Dieu seul le sait; mais les hommes de sens n'y pensent point sans terreur.

Je ne sais si, avec tous ces exemples, j'ai bien fait sentir la valeur de la consonne *L*; si j'ai bien montré qu'à la fin ou à la tête d'un mot, elle indique quelque

chose d'accompli et au-delà de quoi on ne saurait aller comme dans Allah ! dans *Sol*, « le soleil, » etc. Ces idées que j'aurais eu regret de taire ressemblent toujours un peu à la Galathée de Virgile, coquettes et capricieuses, appelant l'attention sans la satisfaire; mais je les donne pour ce qu'elles sont.

XXIV.

Après avoir parlé du radical *il* avec un soin qui ne répond pas toutefois à mon désir de bien faire, mais qui, peut-être, aidera quelqu'un à faire mieux un jour, il faudrait s'occuper du radical *Ol*, qui, dans la route où je me suis engagé, se présente à la suite; mais jusqu'à présent je n'ai pas assez étudié *Or* qui, avec *Ar*, *Er*, *Ir* et *Ur*, est à la tête de cette phalange de mots à laquelle j'ai cru pouvoir donner le nom de *Romancium* occidental. Il convient que je revienne sur mes pas. Au reste, on aura dû s'apercevoir que, dans cette œuvre, il n'y a rien qu'on puisse proprement regarder comme rétrogade, comme rétrospectif, tout n'y peut, au contraire, que présenter une allure de progrès, de course à grands pas, sinon bien assurés, du moins intrépides; si l'on vacille, c'est par défaut d'expérience et non de bonne volonté. En effet, dans une entreprise pareille, et quand on possède quelques données incontestables, le nécessaire, à mon avis, c'est d'aller en avant, d'aller toujours; passant avec espoir et confiance d'une déduction à une autre, les faisant toujours aussi vives, aussi nettes qu'on peut, et laisant à l'œuvre elle-même le soin de s'éclairer

tout entière, quand toute entière elle sera terminée Ainsi fit autrefois Mosca degli Uberti, une des colonnes du parti Gibelin à Florence, alors que Florence était la reine de l'Italie, la Minerve et le génie du moyen âge, préparant le monde pour des âges nouveaux. Les chefs de la famille des Amidei étaient assemblés; les discussions, comme toujours, succédaient aux discussions sur les mesures à prendre pour venger une insulte que Buondelmonte de Buondelmonti lui avait faite; ces discussions se prolongeaient trop pour la vengeance et le courage, quand Mosca, tirant l'épée, se jeta vers la porte et dit à ceux qui s'empressèrent alors de le suivre : *Cosa fatta, capo ha*, pour bien faire, il faut commencer. Ce que Mosca degli Uberti conseillait pour un acte odieux (il s'agissait de mettre à mort Buondelmonte), la nécessité l'ordonne dans toutes les entreprises nouvelles et périlleuses qu'on veut mener à bonne fin.

Je viens de lire un titre d'ouvrage ainsi conçu : La Romanie ou Histoire, langue, littérature, orographie, statistique des peuples de la langue d'Or, Ardialiens, Valaques, Moldaves, etc.

L'auteur entendrait-il par langue d'Or ce qui, en vertu des observations, inductions et conjectures ci-dessus présentées, pourrait tout aussi bien être appelé langue d'Ar ? Dans la Turquie d'Europe, dont il paraîtrait qu'on a voulu décrire une partie, beaucoup de mots de la langue usuelle ont des affinités avec le latin, et Napoli de Romanie, ainsi que la province de Romélie ne sont autres que la région des Ardialiens, des Valaques et des Moldaves.

On trouvera dans mon essai quelques données pour expliquer ces trois noms de peuples. Je ne veux m'occuper en ce moment que du radical *Or*, plus commun, en effet, que *Ar* dans la Grèce antique, dont la civilisation pourrait bien avoir été personnifiée dans Orphée. Pour rendre compte de ce nom, il faut rappeler quelques idées qui se rattachent au radical *Or*. Ce radical exprime une moindre élévation que *Ar*; les montagnes de la Grèce ne sont pas aussi hautes que celles de l'Arménie; le Soleil *Hor*, *Horus*, n'est pas aussi sublime que Ar, Al, Allah ! *Or*, avec la substitution de *S* à *R*, signifie bouche, visage, *Os*, *oris*. C'est peut-être pour se tenir dans toute la plénitude de cette signification que certains faiseurs d'images ont donné un visage au Soleil et à la Lune.

Le verbe *fari*, *fatus sum*, a perdu son indicatif présent, qui est resté dans *Forum*, *For-um*. Le *Forum* était pour les anciennes républiques ce qu'on appelait *Parlamentum*, dans les communes du moyen-âge. J'ai dit plus haut que le *Fortis* avait le droit de se présenter au *Forum* et d'aller à la guerre; dans *Félix* j'ai montré celui des candidats qui, aux élections, avait obtenu le plus grand nombre de suffrages; on ne risque rien de prendre à la même source le mot « fortune. » Au moyen de ces explications, on verra dans Orphée, soit la montagne, soit la bouche qui parle. On sait que le destin *Fatum*, n'était autre que la réponse d'un oracle quelconque, regardée comme exprimant l'inflexible volonté des Dieux, comme la parole même des Dieux.

L'opposé d'Orphée est Morphée, le Dieu du sommeil, *quies rerum*, *pax animi*, repos des choses, paix de l'esprit, comme dit Ovide. *Morphé*, en grec, signifie forme, c'est-à-dire, absorption, apparence extérieure des éléments d'une chose, vêtement qui les recouvre et les enveloppe. Nous retrouvons ici la consonne *M* dans l'exercice des fonctions que nous lui connaissons déjà.

Pour bien saisir la modification que la consonne *F* apporte aux radicaux devant lesquels on la trouve placée, il faut se rappeler que, selon Macrobe, le surnom de *Fatua* ou *Fauna Dea*, donné à la terre, la faisait regarder comme la mère de tous les hommes, et que, pour les mythologues latins, les Faunes ou Aborigènes étaient les premiers êtres humains sortis du sol.

A propos de *Fatua*, de *Fauna*, je ne puis que me rappeler deux choses fort douces, les propos sans fin et décousus, les causeries pour causer, qui n'ennuient jamais les mères, ni les petits enfants, et qui, peut-être, ont fait donner à la bonne Déesse, le nom de *Fatua*, grosse parleuse, et ces genoux maternels, cette place de choix, où j'aimais à grimper quand j'étais tout petit, et que j'avais besoin de caresses, ce giron maternel qu'en Provençal nous appelons *faoudo*. Une robe est un *faoudaou*, et le tablier un *faoudiou*. *Fatua* et *Fauna*, ces deux noms de la bonne Déesse, de la grande mère de famille, auraient-ils donc porté jusqu'à nous un certain écho de tendresse et d'amour maternel? Il serait fâcheux pourtant, que le fat, cet in-

supportable personnage, ce fléau des esprits sensés et naturels, eût la même origine.

For, voulait dire « je fais sortir des paroles de ma bouche. » De là *Foras* a signifié hors, dehors, et par *Foramen* on a principalement entendu la petite ouverture pratiquée aux portes et dans laquelle on faisait passer le doigt pour soulever le loquet. Le fameux verset du Cantique des Cantiques, auquel Voltaire n'avait garde d'épargner ses plaisanteries, *Dilectus meus misit manum suam per foramen*, n'a pas un autre sens; on ne connaissait alors ni clé, ni serrure.

Je crois aussi, mais non pas d'une manière bien certaine, que folie, furie, ne sont pas étrangers à *Foras*, et qu'il y a dans foule quelque réminiscence de *Forum* avec la substitution de *L* à *R*.

De *Forum*, vient encore cette expression « je suis dans mon *for*, » c'est-à-dire, dans mon droit, et le droit fait bien la force, fait bien *fortis*. Le *Fort-l'Évêque*, à Paris, c'était le lieu où se rendait la justice de l'Évêque, le *Forum* de l'Évêque. Il est facile de voir comment, par corruption, le *for* est devenu un *fort*. Dans les vieux actes, le château du seigneur, le lieu où l'on rendait la justice seigneuriale s'appelle *fortalicium*. De *fortalicium* est venu « forteresse. »

Des élections du *Forum* est venu *fors*, « hasard, » qui est autant que *sors*, ainsi que notre verbe «sortir.» Nous verrons plus tard une autre origine.

Notre mot *Forme* me paraît être venu de *Orma*, qui, en Italie, veut dire empreinte; la forme est ce qui laisse une empreinte, un vestige, une trace. *Formi-*

dolosus, *Formidabilis* veulent dire « qui prend une forme trompeuse », un spectre.

Quant à *Parlamentum*, il n'est pas défendu, je pense, d'entrevoir au fond de la langue latine un verbe que nous retrouvons faisant partie de trois agrégations philologiques, *Appellare*, *Compellare*, *Interpellare*. Pour expliquer « parler, » on remonte plus naturellement à *pellare* qu'à *parabolare*. Au lieu de *pel*, nos pères, dans les régions où *Ar* règne dans toute sa splendeur, dans le Midi, auront dit *par*. Nos anciens auteurs français disaient « paller, » je pallois, je pallerois et palaures pour paroles. Dans les provinces où l'on fait encore petite bouche, on dit belle «palleuse,» pour belle parleuse. « Peler » s'est conservé dans « épeler ses lettres », *Appellare litteras*.

Au reste, *pellare* paraît s'être conservé dans *pellex*, et peut-être la pudeur romaine n'aura-t-elle plus voulu, pour l'usage habituel, reprendre ce verbe à une expression infâme.

En général, la langue d'AR, si je puis me servir de cette désignation, a plus d'harmonie, plus de sonorité que la langue d'OR. C'est une remarque souvent faite; le dialecte Dorien, plein d'*A*, qu'on parlait dans la grande Grèce et qu'employèrent Théocrite, Pindare, ainsi que les philosophes pythagoriciens, rendait le mieux les plus beaux effets de la nature, les chastes et progressifs rayons de l'aurore, l'éclat et les splendeurs du jour, l'espace incommensurable où s'épand la lumière, les grâces du vallon, le charme des fontaines, l'opacité des ombrages attrayants, *frigus*

captabis opacum, les eaux transparentes et limpides, ou tumultueuses, jaillissantes, écumantes, sans repos, mais non jamais sans fraîcheur, tout ce cortège grand et sauvage, gracieux et sublime du dieu Pan ou de la nature abandonnée à elle-même dans les plus agrestes recoins de l'Arcadie.

Ovide appelle Orphée *Rhodopeius Vates*, et dans *Vates*, *V* remplace le *F* de *for* et de *fatum*. *Rhodopeius Vates* ou *Fates*, c'était donc le chantre des rochers ardus, sourcilleux, couverts de neige, remplis d'horreurs, peuplés de sangliers, de chevreuils et de daims, habités par les Faunes, les Satyres, les Sylvains et les Egipans, c'est-à-dire, par tout ce que les anciens regardaient comme des ébauches de la race humaine.

On dit qu'Orphée, déjà un peu savant pour sa nation, étant passé en Egypte pour y recueillir des connaissances nouvelles dont il voulait enrichir sa patrie, en revint théologien, philosophe, législateur, poète, musicien et peut-être un peu magicien. A son retour, il étonna tous les esprits; pour parler dignement de lui, on emprunta les termes et les figures les plus vives à l'enthousiasme poétique. Ces ébauches mêmes de la créature humaine si belle et si gracieuse, ces êtres demi-hommes, demi-brutes, ces animaux farouches qui avaient été jadis Lycaon ou Calisto, furent représentés comme servant de cortège au chantre du Rhodope, au divin Orphée, quand des ombrages de l'Hélicon il s'élevait aux croupes du Pinde, aux cîmes glacées de l'Hœmus; tout, sur son passage et à sa suite, prêtait l'oreille à sa voix qui ne promettait pas seu-

lement le progrès mais l'opérait en effet, adoucissant les mœurs âpres et rudes, recouvrant, noyant, si l'on peut dire, des splendeurs de l'harmonie et du rythme ces premiers essais de langage, de loi et de poésie, tout ce *Romancium* des peuples naissants, sur lequel, aux jours de leur gloire, les nations avancées n'ont à jeter qu'un regard de curiosité, non de mépris, encore moins d'envie ou de prédilection ; car il ne faut être avec le passé ni injuste, ni ridicule.

La civilisation d'Or, les doctrines et la science d'Orphée étaient bien au-dessous de la science d'Ar, des doctrines de la Genèse, qui, avant d'arriver dans la Grèce, avaient passé par la Chaldée et par l'Egypte, se détériorant, s'obscurcissant, se dénaturant à mesure qu'elles touchaient à des esprit nouveaux.

De ce nom d'Orphée dans lequel on a pu voir poétiquement une montagne qui parlait par ses échos, une montagne enchantée, paraît être sorti le nom de fée, et non pas, comme on l'a dit, du mot espagnol *Feo*, qui signifie laid, difforme, mal-avenant. J'ai lu que le troubadour Guillaume IX, comte de Poitou, mort en 1122 était le plus ancien auteur qui eût parlé des sorciers et des fées. La croyance à leur sujet pourrait bien s'être modifiée, transformée en passant par les peuples barbares, comme les doctrines d'*Ar* ou de la Genèse, quand elles s'infiltrèrent dans la Grèce à travers la Chaldée et l'Egypte. Mais les Dieux, sans compter les devins, les nymphes, les sybilles, ne faisaient-ils pas partie de cet univers enchanté, de ce monde fantastique, né d'un penchant naturel à personnifier

tout ce qui peut aider ou nuire, penchant qui mène à toutes les erreurs, à toutes les monstruosités religieuses et même politiques, penchant qui entraîne et soulève des torrents intarissables de poésie, et qui nous montre sans cesse des ennemis et des protecteurs au sein des tempêtes comme dans le calme des mers, parmi les ombres de la nuit noire comme dans l'éclat du jour et dans la splendeur du ciel. Combien de fois exposé à des flots qui s'enflent et se dressent comme des montagnes en courroux, emporté par des vents qui déchirent les voiles, sous un ciel sans astres et sans flambeau, n'a-ton pas senti le besoin de parler à ces flots pour les modérer, à ce vent pour arrêter sa fureur, à cet astre du jour trop lent à paraître et dont rien encore ne fait pressentir l'approche, dont aucune lueur timide n'annonce encore vers l'orient le retour désiré !

Il ne m'appartient pas de faire des recherches sur le culte, les traditions et les mystères du paganisme. Tout ce que je dois dire, c'est qu'à l'exception de Prométhée qui voulut faire lui-même des hommes de boue et les animer avec le feu du ciel qu'il avait dérobé, tous ces anciens législateurs-poètes, Orphée, Linus, Musée, Eumolpe, Thamyris, Amphion, Mélampe reconnaissant un pouvoir supérieur à tout ce qui naît et rampe sur la terre, demandèrent au ciel des moyens pour conduire les hommes, pour les éclairer sans les éblouir, pour les rendre plus heureux sans leur inspirer cette suffisance fatale, ce féroce orgueil, source intarissable de mécomptes, de misères et de crimes.

Mais, de nos jours, des hommes à qui n'ont pas été refusés ces dons célestes de l'esprit dont les plus grands poètes se servaient autrefois pour répandre l'amour de la vertu, pour annoncer et faire prédominer les règles du devoir, pour réfréner les passions mauvaises cherchent avec une obstination perverse, et par toutes les séductions du style, par tous les efforts de l'imagination, par toutes les combinaisons du talent, à replonger le monde dans un cahos moral, bien plus affreux que celui dont l'Eternel fit jaillir la lumière, *dérangeant* à plaisir la société de ses voies, troublant avec *délices* l'ordre que les sages de tous les temps ont voulu établir, et suscitant tout ce qu'il y a de plus irritable, remuant tout ce qu'il y a de plus impur et de plus délétère dans la fange des agglomérations humaines. Nouveaux Prométhées, ils croient avoir ravi le feu du ciel pour animer les hommes à leur manière; eh bien, qu'ils soient cloués sur le rocher de l'infamie par la célébrité extravagante qu'ils ont donnée à leurs œuvres empestées, que le vautour, c'est-à-dire un remords éternel, ronge sans fin leurs entrailles, et qu'ils trouvent leur supplice dans la contemplation forcée du mal qu'ils auront fait!

Sans la religion et sans la politique, sa sœur, mais sœur puînée et de beaucoup inférieure, l'homme n'aurait jamais franchi une certaine limite d'abrutissement, de matérialité ignoble. Même on ne saurait comprendre que sans aide, sans inspiration d'en-haut, il eût pu trouver et saisir les éléments d'une langue première d'où les autres langues seraient dérivées par suite de

temps, de révolutions, de mélanges. L'éternel honneur de la langue grecque, c'est d'avoir su rendre et développer tous les actes de la pensée, comme tous les mouvements de la matière, tous les faits de l'esprit comme tous les accidents de la création visible. La langue et la philosophie des Grecs, deux choses étroitement unies, ont merveilleusement profité de toutes les importations de l'orient, soit par la Chaldée et l'Egypte, soit par les régions caucasiennes dont l'antique influence sur notre occident apparaît de jour en jour plus importante et moins incertaine.

Orphée n'était pas Moïse. Il fit entrevoir au monde l'unité divine, mais avec un cortège qui l'étouffait et qui finit par l'obscurcir entièrement dans l'imagination trop vive et trop caressée des Grecs, excepté toutefois dans la pensée austère de Socrate et dans l'esprit souple et puissant de Platon. Orphée appela sur la terre, au milieu des hommes, tous ces agents de l'univers que les Araméens, moins les Hébreux fidèles, avaient cherchés et adoraient dans les astres. Le beau pour Orphée et ses disciples fut sur la terre, et l'on doit reconnaître que les Grecs, dans ce culte du beau terrestre, atteignirent à des formes dont la pureté n'a jamais été surpassée depuis. Aussi dans quelques désordres fâcheux que l'imagination d'Orphée et de ses disciples ait dévié, et malgré la part trop grande qu'ils firent dans leur culte aux dépravations, aux vices de la matière, ils surent arracher l'homme par la contemplation du beau à cette prostration morale, à cette immobile stupidité qui jamais n'aurait cessé d'être son

partage, sans un souffle qui ne put lui venir que du ciel et qui enleva sa bouche au mutisme des animaux comme son âme aux satisfactions purement matérielles. Orphée et ses disciples préparèrent de loin cette race de penseurs qui se rallièrent au Christianisme, quand le Christianisme fut né, selon l'ordre des temps et des choses, parmi les descendants et les disciples de Moïse.

C'est en s'élevant avec plus ou moins de bonheur à l'unité, au principe unique, à la grandeur ineffable, que les poètes anciens rendirent belles et puissantes leurs créations les plus ridicules. Ils avaient cherché le beau avec amour, ils le rencontrèrent partout; aujourd'hui ce beau si fécond n'est plus ce qu'on recherche, on n'a d'affection que pour le laid, pour le hideux; c'est à cela seulement qu'on demande les jouissances les plus enviées des yeux et de l'esprit. Passe encore pour la laideur physique; mais enchérir sur la laideur morale! Ne pas trouver suffisamment atroces les crimes qui, par malheur, se commettent tous les jours! exercer une imagination poétique à des combinaisons monstrueuses que des âmes perverses voudront réaliser! inventer des crimes sans rapport avec la passion qui pourrait les faire commettre, les présenter même quelquefois comme exécutés sans passion ni motif, n'est-ce pas le plus profond abîme de fange et d'horreur où l'on puisse tomber! On ne veut plus des bergers de Fontenelle, soit; le peu de gens de goût qui restent n'en veulent pas non plus. Mais des bergeries musquées du siècle dernier, ne

pouvait-on passer qu'aux plus infâmes repaires de tous les temps? entre les boudoirs effrontés de l'ancien régime et les plus sales tapis-francs n'y a-t-il pas quelque lieu où placer l'humble vertu, la résignation dans le malheur, le respect de soi-même et des autres dans la plus haute fortune, l'imprudence qui revient à la sagesse, la sagesse portant partout des secours et des lumières, l'honneur que rien ne fléchit, la grandeur qui descend volontiers, mais ne s'abaisse ni ne s'avilit jamais, le repentir plus grand que la vertu, la miséricorde qui comble les inégalités indispensables, la charité qui ne fait acception ni de personne, ni de peuple, ni de religion, ni de parti?

Mais terminant cette longue digression, qui ne sera pas sans excuse, retournons à nos radicaux.

XXV.

« Orient » veut-il dire pays de montagnes ou pays de lumière? L'un et l'autre. Mais il n'est pas nécessaire d'aller au fond de cette question; cherchons plutôt les dérivés de *Or*, « montagne ». *Ora* c'est le bord de la hauteur, le bord de la mer, le bord du fleuve. Les anciens avaient imaginé une déesse de la jeunesse; ils l'appelaient *Ora*. La jeunesse est le bord, la lisière de la vie, de ce mont qui arrive si rarement à toute sa hauteur et que nous avons toujours tant de peine à gravir quelque déprimé qu'il soit, de cette mer, de ce fleuve où nous avons tant d'obstacles à surmonter, tant de dangers à franchir, où tant de misères, où tant de naufrages nous attendent et qui au

fond ne saurait être que la même chose pour tous en dépit du rang, des prétentions, de l'insouciance, de l'apathie morale ou des longs et rudes travaux de l'esprit.

Le mot « orée » et celui d' « Oréades » rappellent toute la fraîcheur des bois. Les Oréades étaient les plus gracieuses des nymphes, celles qui fréquentaient le bord des ruisseaux et le devant des forêts, celles qui s'amusaient à cueillir, suivant la saison, les violettes, les muguets, les narcisses et cette fleur d'églantier dont leurs soins et peut-être leurs caresses ont *fait depuis* la rose, tant aimée des poètes. La rose, par une de ces évolutions qui nous sont connues, n'aurait-elle pas tiré son nom de ces fraîches orées auxquelles son éclat et ses parfums ajoutaient tant de charmes! Sans contrarier cette origine, il s'en présente une autre qui appelera plus tard notre attention.

L'Orade, station hospitalière au pied des Pyrénées, est à l'orée de ces montagnes.

Oreb en hébreu signifie corbeau; mais cet oiseau dut être ainsi nommé à cause des lieux qu'il fréquente, de ces déclivités impures, de ces fétides orées où l'on jette les cadavres des animaux. En cherchant bien, on *retrouverait Oreb* dans notre mot « voirie » et dans le nom même du corbeau, *orvus*, *corvus*. Quand nous connaîtrons mieux la valeur de *C* dur ou *K*, cette étymologie nous paraîtra moins douteuse.

On donnait le nom d'*Orestæ* à un peuple d'Epire; c'étaient des montagnards. L'ami de Pylade et Pylade lui-même étaient des montagnards aussi, comme nous pourrons le voir en son lieu.

doit varier selon les dialectes. Nous avons déjà fait connaissance avec *T* que nous retrouverons dans *torrere ;* là *or* ne signifie plus montagne, mais feu.

C'est un beau verset du Psalmiste que celui-ci : *De torrente in viâ bibet, propterea exaltabit caput ;* « Il boira de l'eau du torrent ; c'est pourquoi il lèvera la tête ». Ils peuvent donc un jour lever la tête ceux qui boivent l'eau du torrent et qui, dans un but d'honneur et de vertu, passent par les plus rudes sentiers de la vie, à travers les ronces et les épines, foulant sous leurs pieds la terre froide et les cailloux tranchants, soit que la recherche d'un savoir louable ait constamment agité, préoccupé leur esprit, soit qu'ils aient craint de perdre en des voies plus larges et plus riantes le trésor de la probité qui vaut à lui seul tous les trésors de la science ; ils pourront aller la tête haute, devant tous, sans honte comme sans fierté, ceux qui jamais ne l'ont baissée que devant les décrets du ciel et les lois justes de la terre! Si la foule des mendiants de la plus sotte espèce ne les salue point dans la rue, si la tourbe qui flaire de loin le pouvoir et l'argent pour en tirer profit à sa guise, sans souci de bienséance ni d'honneur, ne les importune point de ses attentions intéressées, ils auront plus de temps pour distinguer dans la multitude qui passe, des yeux amis, pour serrer la main d'un honnête homme, riche comme eux de savoir ou de vertu !

L'orne ou frêne sauvage est celui qui croit sur les montagne et non pas dans les vallons, au voisinage des eaux courantes.

Ordiri est le verbe d'où l'on a tiré *Orsum*.

Ordo, *ordinare*, appartiennent à *or*. Des montagnes qui vont s'élevant derrière les unes des autres, suivent un ordre. Les pays les plus accidentés présentent toujours un ordre nécessaire, l'ordre géologique. Cet ordre est souvent imprimé sur le sol, comme les caractères d'une langue inconnue. Dans les pays où la main de l'homme n'a rien changé encore, les buttes, les collines, les montagnes, les hautes cîmes suivent d'elles-mêmes un ordre, une ordonnance quelconque. Ce mot, en passant au figuré, a toujours gardé l'idée d'une volonté qui prescrit l'ordre ou d'une hauteur servant de point de mire pour l'établir et le régler.

Une horde, *ordou*, en langage de l'Orient, est proprement une troupe de montagnards qui se jettent sur les plaines et les ravagent, comme les sauterelles du désert quand elles envahissent les champs cultivés. J'ai idée que le vieux mot *ord*, d'où ordure, fut appliqué, pour la première fois, à ces troupes de barbares voraces et dégoutants. Il doit être identique avec horde, et avec *Sordidus* où *S* a remplacé *H*.

L'orseille est une mousse qu'on ramasse avec beaucoup de peine et de danger sur les côtes des îles Canaries, aux lieux les plus élevés, les plus abruptes et qui se dressent le plus à pic au dessus de la mer.

On appelle « orsure, » cette poussière des hautes vagues jetée sur les falaises dont elle corrode et désagrége les cailloux et qui va quelquefois à une assez grande distance dans les terres cultivées brûler les feuilles de vigne, dévorer même les blés en herbe.

Dans la région des Alpines, en Provence, on appelle *oourouns* ou *loourouns*, les ruisseaux ou ravins qui descendent des montagnes.

Or, devenant *ol*, a donné Olympe. J'ai lu que *rim* ou *grim*, *grip*, a signifié ou signifie peut-être encore quelque part chèvre. Evidemment, le verbe « grimper, » n'a pas une autre origine. Quant à la formation d'Olympe, la voici : *Or rimpé*, *Orimpé*, Olympe, c'est-à-dire, quelque chose qui approche de Caprée, Cabrière, Cabriès, Mont-Cabriès. Je ne pense pas que le Mont-Olympe, du territoire de Tretz, soit une importation philologique des Grecs de Marseille. Les Ligures eux-mêmes peuvent bien avoir imposé ce nom. Du reste, « grimace, » vient de *grim*, chèvre.

Olea, olivier, est le même qu'*orea*. On dit en Provençal *oourivier*. L'olivier était l'arbre de Minerve, d'*Area*. C'était l'arbre de la sagesse et de la paix ; pour donner des fruits, il veut de la patience et des soins ; la patience n'est-elle pas la sagesse, et pour cultiver ne faut-il pas la paix ? Plus encore que l'ensemencement des terres et la moisson, la plantation des oliviers et la culture de la vigne ont fait un art de l'agriculture, et ont amené les possessions privées, les héritages de famille.

D'où vient le verbe *olere ?* N'est-ce pas d'*olea*, de cet arbre qui, dans la saison des fleurs, en étale au soleil dont l'odeur est si douce ?

La Hollande est un pays de petites éminences qui vont se succédant, se poursuivant, en quelque sorte, larges, déclives et doucement arrondies, comme les

ondes de la mer, couvertes d'une immense verdure, couronnées de vaches laitières, et telles enfin que Paul Potter les a figurées dans ses délicieux tableaux. Le mot « onde » lui-même nous offre *or*, avec le changement de *R* en *N*. Mais, de même que la Belgique, la Hollande se compose de *pays bas*, par rapport aux régions voisines de France et d'Allemagne, et *neerland* veut dire *terres basses*. *Neer* est la négation de *eer* ou *oor*.

Le chef des Normands, Rollon, et cet illustre neveu de Charlemagne qui a laissé son nom à plusieurs lieux et fourni tant d'exploits aux romanciers, portaient dans leur nom une allusion aux montagnes comme l'*Arès* des Grecs. Les italiens disent *Orlando*.

Le berger Lycidas, dans une des plus gracieuses idylles de Théocrite, dit à un jeune berger qui vient de s'annoncer à lui comme poète : « Autant je tiens à mépris l'architecte qui voudrait élever un édifice égal à la cîme du Mont-Oromédon, autant me déplaisent, tous tant qu'ils sont, ces oiseaux des muses qui s'égosillent à croasser à l'encontre du chantre de Chio. » Il paraît que l'Oromédon était la plus haute montagne de l'île de Cos, où Théocrite a placé la scène de cette idylle. Du reste, vouloir bâtir aussi haut que l'Oromédon, voilà bien l'orgueil dans toute sa naïveté philologique.

L'ortolan est un oiseau des montagnes, qui, dans la belle saison, visite les frais ombrages de la Sainte-Baume et y fait un plus long séjour que dans les campagnes moins couvertes. Si l'ortolan est un oiseau de

montagne, le cygne, en latin *olor*, est le plus bel oiseau des fleuves, des eaux paisibles. C'est toujours au même radical primitif *Ar*, qu'il nous faut remonter.

Nous avons déjà vu ce même radical dans « jardin » et surtout dans « arroser, » nous le retrouverons sous la forme *or* et *ol* dans *hortus*, dans *olitor*, dans *olus*, dans le provençal *ortouraillo*, dans l'italien *ortolano*. L'expression provençale *es per ortos* veut proprement dire « il est par les jardins, il est hors de la maison ou de la ville. »

XXVI.

Dans un précédent paragraphe, j'ai donné pour origine au mot *hora*, « heure, » l'ombre des montagnes, quand, par sa direction et sa longueur relative, cette ombre fait apprécier le point du ciel où le soleil est parvenu dans sa marche diurne. En Orient, *or*, *ur*, *our*, signifie le feu, la lumière. *Hor* ou *horus* pour les Egyptiens était le soleil. Je n'irai point chercher par quelles idées accessoires Horus devenait Osiris. Il me suffit que *or* soit l'expression de feu, de lumière. Dans les plaines pastorales, il y avait des tours orientées de manière que leur ombre indiquât aux bergers les différentes parties du jour; elles servaient de refuge aux bestiaux, et, de leur sommet, on pouvait suivre des yeux les troupeaux dans les pâturages environnants. C'était des gnomons gigantesques, mais beaucoup moins que les pyramides qui paraissent avoir eu aussi je ne sais quelle destination astronomique. *Nomos* signifie troupeau et loi; de là, le nom de Numa,

celui de Nomade et sans doute aussi celui de Gnomon. L'origine de *nomos* viendra plus tard.

Le prophète Michée s'adresse à l'une de ces tours pastorales, la tour d'Eder, lorsqu'il dit : « Et vous, « tour des troupeaux de la fille de Sion, qui vous per- « dez au milieu des nuages, le Seigneur viendra jus- « qu'à vous, vous aurez la puissance souveraine, « l'empire de la fille de Jérusalem. Pourquoi donc vous « montrez-vous si affligée ? Est-ce que vous n'avez « point de roi ? » Cette tour des troupeaux de la fille de Sion fait penser au *Regumque turres* d'Horace et à ces rois primitifs qui n'étaient que chefs de pasteurs.

La face de ces tours pastorales, quand le soleil les dore de ses rayons, en est « ornée » : orner c'est couvrir, c'est revêtir de lumière et d'éclat. La façade opposée *occulit*, *occultat*. *Or*, c'est la lumière pure, la lumière dorée ; *Oc*, l'ombre, la privation de l'éclat. On peut dire que *R*, consonne liquide, marque ici la diffusion, l'émanation, l'expansion ; dans C apparaît nettement une idée de concentration, d'internation, si l'on peut dire, comme dans les mots cacher, couvrir, confondre, etc. Ce sens est tellement affecté à *C*, que, dans Columelle, *Occare*, signifie herser, abattre les sommités des sillons, les confondre, les applanir. De *Oc* vient sans doute *Oculus* ; l'œil, ne pouvant pas se laisser pénétrer par les rayons directs du soleil, abat devant eux un obstacle qui est la paupière ; *Occulit*, *Occultat*, etc. Il faut rapporter à *Oc* les verbes *Occubare*, *Occidere*, etc., et plusieurs autres expressions qui reparaîtront en leur lieu.

Ce qui est le plus opposé à *Or*, éclat de lumière, c'est *Orcus*, l'obscurité de l'enfer. Le rôle de *C* ne saurait être marqué avec plus d'énergie que dans ce mot. *Orca* signifiait en latin une jarre à huile; *Amurca*, c'est la lie de l'huile; et le vaisseau dans lequel on verse toutes les lies, pour qu'au retour de la belle saison, la chaleur détache l'huile et la fasse monter à la surface, est appelé, en Provence, *l'enfer, Orca.* Cette huile de *l'enfer* n'est pas un produit à dédaigner. Autrefois, et dans toutes les communes, c'était un revenu public; aujourd'hui, dans quelques-unes, ce revenu appartient aux hospices; mais dans le plus grand nombre, les propriétaires de moulins en font leur profit particulier. Malheureusement, depuis la révolution, ce n'est pas le seul revenu public qui soit devenu privé.

La lumière du soleil à mesure que cet astre marche dans le firmament, circule autour du gnomon ou de la tour qui en fait l'office. Le *T* impulsif placé devant *Ornare* donne le verbe *tornare*, qui appartient à la plus ancienne latinité, comme *detornare*, *battuere*, *minare* ou *menare*, *carricare se*, *remediare* ou *remediari*, *sermonari*, et autres vocables estimés barbares de nos jours, mais que les Romains ne dédaignaient pas d'employer dans les discours journaliers. Le tour (circonférence) et la tour (édifice), n'ont pas d'autre origine que *Tornare*. Le tour, en latin *Vicis*, est de la même provenance. La vigne qui tourne et s'entortille est *Vitis*; *T* pour *C*. C'est toujours quelque chose qui rappelle le passage d'un point à un autre

point et le retour alternatif. Dans la partie moyenne de la Provence, *Tor* est pris souvent pour colline, et colline c'est *Col*, *cor* avec *C* pour *T*, comme on en voit d'autres exemples.

Il y avait dans notre vieux langage de France une expression charmante : au lieu de « il fait jour », on disait « il ajourne ; » cela valait mieux, ainsi que tant d'autres bonnes expressions remplacées par des gallicismes absurdes, ou bien sacrifiées sèchement, pour ne pas dire brutalement, à l'élégance quelquefois un peu froide, à la grâce plus galante que naïve du grand siècle. Mais *ajourner* ressemble beaucoup au latin *adornare*, orner, revêtir de lumière.

Or signifiant lumière, éclat de lumière, la lettre *M* devant *Orne* a donné absence d'éclat, tristesse, morose, morne. Les mornes de nos colonies d'Amérique sont des collines ; ici le nom vient de l'espagnol *Morro*, qui doit être une dépendance de *Mons*, que nous verrons se former en son lieu.

Mais comment se peut-il que *Ar* se retrouve en des mots qui, à première vue, paraissent ne pas avoir de place pour le sens plus ou moins modificatif de « lumière, » tels que ornière, borne, etc. ?

D'abord, on peut observer qu'en donnant à un chemin le nom d'*Ora* on faisait entendre qu'un terrain battu, des pierres constamment pressées par les pieds des animaux deviennent par le frottement comme luisantes. Luisant traduit le radical *Or* ; avec *or* on a fait ornière.

Il y a toujours dans une borne quelque chose

qui la fait remarquer ; au milieu de la verdure, elle est dorée par les rayons du soleil, quelquefois même elle est couverte d'un blanc de chaux, elle en est ornée.

Déjà nous avons entrevu dans le mot *Arba*, *Alba* l'effet de *B*; nous le reconnaîtrons dans le mot « bole, » anciennement usité en Provence pour Borne.

Il y avait jadis dans le territoire d'Aix de vieilles tours appelées *Boles*. On en voyait aussi en d'autres communes, et faute de tours on mettait des montjoies, des tas de pierres ou bien c'était de grands arbres, des sentiers, des murailles de clôture qui servaient à marquer les réserves qu'on appelait *Boles*. Il n'était loisible d'y faire paître d'autre bétail que celui du boucher à qui, moyennant une somme annuelle payée à la commune et qu'on appelait une *rêve*, la vente exclusive de la viande avait été adjugée sur enchères et au rabais. Ce boucher pouvait détailler sa ferme, mais il était seul responsable de tous les dommages que le bétail, qui était censé lui appartenir, faisait aux héritages et propriétés particulières comprises dans les limites ou « Boles. » *L* a pris la place de *R* dans ce mot. On a dû primitivement dire « Bore. » A « Bore » tient sans doute le nom de famille Borel. La Bore et le Borin de la mer Adriatique sont des vents dangereux qui, tournent comme une « Bore » une « Bole, » une boule. Un quartier du territoire de la Ciotat, où étaient autrefois les « Boles, » s'appelle aujourd'hui encore le quartier des Boules. A propos de la « Bore, » vent, on cite, parmi nos marins, un dicton qui date du grand

siècle : « *Garo la Boro et lou Bourin et lou Cavalier de Fourbin*; gare la Bore et le Borin et le chevalier de Forbin ». Cet illustre amiral était pour les ennemis de la France et du nom chrétien une troisième fatalité dans la mer Adriatique.

Du reste, *Bolis*, en latin, signifie javelot ; de *Bolis*, est venue la baliste ; et le nom de Bole comme celui d'Arquet, petit arc, aurait bien pu désigner l'espace où, du château du seigneur, pouvait aller un jet d'arbalète, ce qu'on appelait en d'autres lieux le vol du chapon, la condamine, etc.

La lumière du soleil, détachée, réunie en faisceau et particularisée au moyen de la lettre *L* a dû prendre le nom de *Loria*, d'où par l'apposition subséquente de la lettre *G*, que les anciens, au dire de Valère Maxime, faisaient souvent intervenir devant les liquides pour leur donner plus de force, est venu le mot *Gloria !* Le mot de *Lioureio*, dont nos paysans se servent pour désigner les bijoux et autres présents que le fiancé donne à sa fiancée, pourrait bien être ce même *Loria* que je suppose ici. Au propre, *Gloria*, c'est l'astre du jour dans tout son éclat, comme *Honor* me paraît être le soleil levant, au figuré. L'une exprime cette lumière dont un nom auparavant obscur parvient à s'entourer, cet éclat dont resplendissent dans la postérité la plus reculée, les belles actions, les efforts de vertu, les œuvres de génie ; l'autre sert à rendre cet ensemble de respect et de déférences qu'on doit à l'homme en place, à l'homme élevé en dignité.

En Espagne, quand autour d'un bon feu, plusieurs personnes, toute une famille et les voisins, assis sur des bancs, se chauffent et causent, cela s'appelle une *Gloria*. C'est peut-être l'acte le plus ancien de l'antique religion du Feu.

L'adjectif *Clarus* et tous ses composés remontent aussi à la lumière, mais avec *c* au lieu de *g* et *a* pour *o*.

Clam, qui veut dire à la dérobée, présente un effet nouveau de *M* final. Cette lettre absorbe ici *Clar*, la clarté. D'un autre côté, *Clamare* est dû à *Clam*. Dans un endroit obscur, les cris suppléent à la vue, on *Clame* pour se faire connaître, pour appeler du secours ou pour donner des ordres.

Irradiare est venu de *radius*. Dans ce verbe, c'est *ir* qui signifie rayon, c'est-à-dire, la hauteur, la longueur amincie à l'infini. *Ir*, est analogue à *Ar*, comme nous l'avons vu au commencement de nos recherches et peut devenir *il*, *ein*, *cim*, *in*, etc.; aussi trouve-t-on que le soleil a été appelé *ein*, d'où l'on peut déduire que l'hymne, *hymnein*, élève aux cieux, aux astres, au soleil, celui pour qui on l'a composé. *Oinos*, vin, enferme en quelque sorte un rayon du soleil; Delille a bien dit qu'en prenant du moka, on boit un rayon de cet astre qui anime l'univers. Nous appelons *uni*, en Provence, une sorte de raisins dont aisément on ferait un vin qui contiendrait beaucoup d'esprit. La lumière qui pénètre dans un appartement à mesure que naît le jour, n'est autre que *in*, d'où *intus*. C'est une observation que nous avons déjà faite à propos de *Theos* et de ses affins. *Intelligere*, c'est recueillir la lumière au dedans de soi, dans son esprit.

Lux, *lumen*, c'est l'expansion, l'épanouissement immense du feu, des rayons solaires, exprimé par *X* et par *M*; *lux*, *lum*. Nous parlerons de *en* plus en détail.

Ignis vient aussi de *ein*, avec *G* devant la liquide *N*. Nous avons déjà vu et nous verrons mieux par la suite combien est fréquente la substitution de *S* à *R*, et nous pouvons supposer, dès à présent, que le verbe — glisser, — par exemple, a passé par *lirrer*, sinon dans les livres, du moins dans la conversation, et que hisser a dû être *hirrer* par le même motif, *ir* signifiant rayon, élévation, mince, tenue, fort bien figurée par la lettre *I*. Il me semble voir les rayons du soleil glissant au travers de la plus petite ouverture, inspirer l'idée primitive de *lirrer*, d'où glisser.

La montagne d'Ossa n'a-t-elle pas dû, en des temps bien reculés, porter le nom d'Orra ? On peut en dire autant de *ossa*, os. Le squelette des animaux est une hauteur, *or*, dont la tête est le sommet. Delà, *os*, *oris*, visage, et *ossa*, ossements. Par les mêmes raisons, *hausser*, a pu être *haurrer* et venir du mot *aura*, qui vient lui-même de *Ar*. *Haurire*, puiser, tirer en haut, se rapproche d'*haurrer*. *Malausse*, en Provence, signifie mauvais terrains, *mala arra*, *mala aurra*.

Luxus « luxe » *luxuriare*, viennent de *lux*; c'est une profusion, une somptuosité, une magnificence excessive, comme celle de la lumière. Quant à «luxer» « luxation, » il n'y a pas d'inconvénient à rapprocher ces mots de « glisser. »

Massa a dû être *marra*, signifiant amalgame d'*Ars*,

soit une masse de rochers, soit une masse de biens ruraux ou métairie. — Amasser, — doit venir — d'amarrer. — Ce dernier mot est resté, mais dans un autre sens ; il veut proprement dire — attacher à la terre un vaisseau qui reste dans la mer — *à mare.* — Marre, signifie — masse d'eaux qui ne coulent point. On appelle — merrain — le bois débité en planches, c'est-à-dire, de petites masses, — merrains, — tirées d'une plus grande. *Messis* a été probablement *merris.* La *marra*, le hoyau des Italiens servant à rompre la terre, est devenue notre masse de fer à casser les roches. Quand nos écrivains politiques parlent des masses, de la satisfaction à donner aux masses, ils ne font pas un compliment à ce qu'ils entendent favoriser. J'ouvre un vocabulaire des expressions Dantesques, et je trouve que, *marrano*, veut dire — barbare sans foi, éminemment rustique, sauvage. Tout ce que nous avons pu voir jusqu'ici, vient à l'appui de cette explication.

Je n'ai pas besoin de dire que *Eros*, amour, appartient à ce même groupe de *Ar*, *ir*, *or*, *ur*. Prétendre tirer toutes les inductions, rechercher toutes les analogies que renferme une catégorie si vaste, ce serait exercer la patience du lecteur, et je veux seulement appeler à cette œuvre faite en commun quelques légers efforts d'intelligence, pas plus qu'il n'en faut quelquefois pour démêler l'intrigue et suivre le fil d'un de nos romans les plus merveilleux.

Helios tient à *Eros*. *Eos* signifie aurore ; *Eous* qui veut dire Oriental n'est autre que *El* prononcé à la provençale *eou*.

« Jour » est bien la dérivation la plus directe d'*our*; l'aspiration J, correspond à *H* et à *F*. Le jour provient de la lumière; c'est une émanation, un produit, un fils de la lumière; nous connaissons l'effet particulier de *F* et de *H* dans *filius* et dans *hijo*. Mais dans *Dies* c'est à la consonne *D* qu'est affectée la marque de provenance. A ce propos, nous rappellerons qu'en provençal nous avons *DJ* comme en Arabe. Cette forme réunit le *J* de jour et le *D* de *dies*.

Le nuage noir, *Nimbus*, qui, l'été, à certaines heures, se forme, s'agrège, se condense sur certains points de l'horison, dans les gorges et sur les crêtes des montagnes, et qui, sillonné d'éclairs, laissant échapper de son sein le bruit des tonnerres, et, portant le trouble aux échos les plus lointains, verse des pluies partielles, qu'attendent souvent en vain les champs les plus altérés, porte le nom d'orage, soit à cause des pics, des cîmes élevées qui ont attiré, rassemblé, confondu les vapeurs, soit à cause des rayons du soleil qui, pareils à des siphons, les ont enlevées à la mer et à tous les objets terrestres qui contiennent de l'eau. En provençal, un orage est une *chavano*; ce vocable n'est pas du tout étranger à *djavan*, *javan*, ni à ce nom sacré de *Jehova* que les Hébreux n'osaient prononcer.

Or, précédé de *S* et transmué en *Ol* a fait le *sol* des latins et notre soleil. Dans les langues du Nord *sol* est devenu *son*, comme on peut le voir dans *sontag* — jour du soleil — ou dimanche. Le *tag* germanique est en flamand *dag*, en anglais *day*, en latin *dies*. D se confond tellement avec *T* dans la plupart des idiômes

que les Allemands appellent le jeudi *Donnerstag*, jour du tonnerre, de Jupiter. *Montag* c'est lundi ou jour de la lune. *M* a absorbé *on*; la lune absorbe les rayons du soleil et nous les renvoie affaiblis d'éclat et privés de chaleur.

Je citerai, en passant, orifice, dérivé de *os*, *oris*, (bouche), organes, orgues et harmonie, venant tous les quatre de *or* et de *ar*, c'est-à-dire, de la même source, des régions de la lumière, du soleil et de tous ces mondes que Pythagore entendait chanter, tant il voyait d'ordre et d'accord dans leurs mouvements et dans leurs influences! Ici plus qu'ailleurs on reconnaît tout ce que les langues occidentales doivent au radical *Ar*, diversement modifié. Ce merveilleux radical sert à rendre par des sons les nobles idées que l'aspect de la création inspire. *M* dans *mirari*, exprime l'absorption de toutes ces merveilles, de toutes ces grandeurs ineffables, par la contemplation, par l'intuition et la vue de l'esprit. S'attacher au développement de cette idée, ce serait vouloir dire comment on peut se perdre dans la lumière incréée. Or, pour s'y perdre, on n'a qu'à vouloir s'en approcher. Non, la parole humaine, quelques lueurs célestes qu'elle ait reçues, ne peut rendre tout cela; il faut se taire et admirer à distance.

Nous aurions à mentionner encore *orbis*, le globe, l'univers ou orbe unique, le tour unique (*unus versus*), et *urbs*, ville, à cause qu'on donnait jadis aux villes la forme ronde. Ces noms viennent aussi de *Ar* diversement modifié. Mais n'insistons pas davantage,

et jetons quelques regards sur une antique doctrine qui a longtemps agité les peuples d'Orient, causé de grands désordres et donné lieu à des subtilités dangereuses. Je veux parler d'Oromaze et d'Arimane.

XXVII.

Plutarque a dit : « Ce n'est point la possession de l'or ni de l'argent qui rend la divinité heureuse : ce n'est point la foudre ni le tonnerre qui la rendent puissante, c'est la science et la sagesse. Les Dieux jaloux, *qui nous ont* accordé tous les autres biens, ont réservé *celui-là* pour eux. Ce n'est que la science qui fait leur bonheur; et sans cela, l'immortalité même ne serait pas une vie, ce ne serait qu'une durée. » Pour le commun des hommes, la plus longue vie n'est aussi qu'une durée, une durée bien maussade ; ceux qui vivent de la bonne vie peuvent être rangés parmi ces Dieux dont parle Plutarque, qui ne sont pas notre Dieu à nous, créateur du ciel et de la terre, éternel et se suffisant à lui-même dans l'immensité des siècles et des mondes, mais qui sont en effet des intelligences détachées de la foule et pouvant, par l'inspiration de celui qui, seul, crée tout, anime tout, règle tout, faire aux autres hommes beaucoup de bien qu'elles ne font pas toujours. Si tous les enfants d'Adam naissaient égaux, comme les moutons, par exemple, y aurait-il autre chose pour nous qu'une existence, une durée animale? C'est l'inégalité des hommes qui a fait la science et la sagesse ; c'est avec la sagesse et la science que les sociétés humaines ont été fondées. Les agrégations

des castors et des abeilles ne sont dues qu'à l'instinct, ouvrage immédiat de Dieu.

Il y a trop d'orgueil au plus grand nombre d'entre nous de dire que tous les hommes sont égaux ; mettez donc ensemble, confondez celui qui vit au jour le jour, avec celui qui vit, par la science, de toutes les plus belles vies des peuples et des grands hommes ou Dieux mortels qui l'ont précédé ! Parce que tous doivent être égaux devant la loi, ce que, pourtant, ils ne sont pas toujours, une infinité d'hommes croient participer, croient même avoir contribué aux progrès qu'on fait sans eux et souvent malgré eux. Nous sommes au siècle des lumières, disent-ils, donc, nous sommes très éclairés. Pauvres aveugles, combien de fausses lueurs, qu'ils prennent pour la clarté des cieux !

La science, elle aussi, se méconnaît, et, parce qu'il lui arrive d'atteindre à quelque chose de grand et d'élevé, elle croit pouvoir atteindre à tout. Il y a un passage de Montaigne qui revient merveilleusement à ce propos : « Je revassais présentement, comme je fais souvent, sur ce combien l'humaine raison est un instrument libre et vague. Je vois ordinairement que les hommes, aux faits qu'on leur propose, s'amusent plus volontiers à en chercher la raison qu'à en chercher la vérité. Ils passent par dessus les prédispositions, mais ils examinent curieusement les conséquences. Ils laissent les choses et courent aux causes : plaisants *causeurs !* »

Plaisant causeur, sans doute, moi aussi, en cette

œuvre décousue, mais sincère, où j'essaie de remonter aux premiers rudiments de nos langues occidentales, avec quelques mots primitivement adoptés pour désigner les modes principaux de l'étendue, si les accidents de langage, sur lesquels je m'appuie, étaient fallacieux ! Les principes d'où les *causeurs* d'autrefois croyaient tirer la connaissance tant recherchée de la nature et des hommes, l'étaient bien ! Au reste, je compte sur la patience du lecteur, comme il peut compter sur ma bonne foi. S'il y a des illusions dans tout ceci, on peut croire que ce n'est pas pour avoir rien *négligé*, ni rien omis à bon escient, mais pour n'avoir pas tout vu.

Même en me trompant, où sera le danger ? Loin donc ces scrupules, et, philologue toujours aventureux, mais philosophe non moins circonspect, allons aux informations sur le sens des noms qui furent imposés, jadis, aux principaux agents de la nature, par suite de travaux d'esprit et d'études dont il ne reste plus que ces noms pour preuves et pour vestiges.

A la tête de tous les systèmes antiques, on voit un être suprême, père et maître de tout. Mais pour expliquer et pour suivre le mouvement imprimé à l'univers, pour rendre raison de ce qui se passe en nous et hors de nous, c'est à quoi les méditations les plus profondes faites en dehors de la parole divine n'ont jamais pu atteindre.

Les Chaldéens avaient donné pour principes à l'action incessante, éternelle des choses, la lumière et les ténèbres ; aux yeux des Perses, c'était Oromaze et

Arimane ; les Egyptiens avaient recours à Osiris et à Typhon ; Orphée imagina l'Ether et le Cahos ; Hésiode, le Cahos et l'Amour ; Pythagore mit au service de son système, la Monade et la Diade ; Empédocle, l'amour et la haine ; Héraclite, le feu ardent et le feu éteint ; Anaxagore, l'esprit et l'infini ; Platon, la matière et les idées ; Aristote, la privation et la forme ; Démocrite, les atômes et le vide ; Descartes, l'étendue et le mouvement ; Leibnitz, l'esprit incréé et les monades créées ; Malebranche, l'actif et le passif ; Newton, l'attraction et la répulsion, etc., etc.

Les Chaldéens représentaient Dieu sous l'image d'un feu infiniment pur ; ils lui donnaient le nom même du feu *Or* ou *Ur*, *Our*. D'*Our* procédèrent Uranus, Uranie, le verbe latin *urere*, dont le supin *ustum* a donné Vesta, le verbe *Vastare*, etc.

Zoroastre, *Zerdush*, *Zardusht*, ou, comme disent les Arabes *Zaradust*, — ou *Zaratushtra*, nom fameux dans l'histoire de l'Orient où il fut donné au législateur de nations différentes, signifiait, selon l'étymologie la plus accréditée, *adorateur du feu*, fils ou *contemplateur des astres*. Les orientaux disent qu'un Zerdust, né à Kiss, en Médie, vint présenter au roi de Balch, capitale de la Bactriane, le *Zendavesta*, c'est-à-dire, le recueil des livres qu'il prétendait avoir reçus du ciel. Ce roi qui s'appelait Gushtasp ou Hystaspe fit bâtir ce qui, pour les Grecs, était un Pyrée, à l'imitation duquel ont été faites les Pyramides d'Egypte, et pour les orientaux, un *Azur*. *Pyr*, signifie feu ; j'ai entendu, en 1814, époque fatale, un officier de Cal-

moulks, dire *fir* pour feu ; et *Azur* ou *Arur*, *(Ar-Ur)*, signifie élévation, autel du feu. Zendavesta est composé de deux anciens mots Perses *Zend* et *Esta* ou *Abesta*, *Avesta*, qui vient aussi de *ur*, comme *pyr*, comme *fir*, comme *ustum*.

Dans le pays que j'habite, le mot Pyrée, d'où Pyramide, n'est pas inconnu. On appelle *peyrolet*, *peyroulet*, une hauteur choisie dans les temps les plus reculés pour y faire des signaux au moyen d'un ou de plusieurs feux. Le port du Pyrée, à Athènes, tirait sans doute son nom d'une hauteur de ce genre, d'une *Notre-Dame de la Garde*, d'où l'on découvre au loin les vaisseaux attendus.

Ce qu'on appelle, en Algérie, le *Tombeau de la Chrétienne*, monument incompris qui domine la chaîne de collines dont le Mazafran baigne les flancs sinueux, pourrait bien avoir été un pyrée. J'ose en dire autant de la *Tour-Magne* de Nîmes et de la *Penelle*, cet autre débris mystérieux de l'antiquité, qu'on trouve sur la route d'Aubagne à Marseille, et que certains érudits prétendent avoir été le tombeau d'un général Pénélus. Un membre de plusieurs académies, correspondant de l'Institut, me soutenait bien, un jour, que le village de la Penne et celui des Pennes devaient leur nom à la préposition *penes*, auprès, comme qui dirait auprès de Marseille ! Nous entrerons, plus tard, dans quelques détails sur ce nom topographique.

Le nom de *peyroulet* ne va jamais sans la désignation de Saint-Jean. L'ermitage ou la chapelle annexée à ces belvédères, s'appelle toujours Saint-Jean du *Pey-*

roulet. On appelle aussi *Pieroun*, la pointe de montagne, le sommet ardu où l'on allumait autrefois des feux servant de signaux, et ces sommets sont qualifiés saints, *lou san Pieroun.* Le Saint-Pilon de la sainte Baume est un de ces points culminants et vénérés. Le nom de *peyroou* — chaudron — vient de Pyr, comme le verbe provençal *empurar* — attiser, comme notre adjectif Pur, et le substantif Pureté.

Quand à *zend*, ce mot aurait signifié l'instrument avec quoi on allumait le feu; c'était deux tronçons de roseau qu'on frottait vivement l'un contre l'autre. Il paraitrait que le but de ces livres étant d'apprendre la manière d'honorer le feu, de le conserver et de le reproduire, lorsque, par malheur, il venait à s'éteindre, on leur donna le nom même de l'instrument qui servait à faire reparaître aux yeux cet élément divin. D'Herbelot a pensé que *Zend* signifiait dans l'ancien langage *vivant* ou *vie.* Ainsi *Zendavesta* serait *feu vivant* ou *vie du feu*, ce qui ne contredit guère l'explication précédente.

Le petit vocabulaire qui est à la suite de la vulgate traduit *Johanan*, *Johannes*, par *Pius*, *Gratiosus, Misericors.* Ce nom a quelque rapport avec *Zend*; je ne sais si l'on serait mal venu à dire que la mission de Saint-Jean le Précurseur, fut d'abolir par le baptême, par l'immersion dans l'eau, le culte ancien du feu, auquel devait succéder un culte plus pur.

Je suis également porté à voir dans l'horreur qu'inspiraient les purifications par le feu, dernier terme d'insanité où était arrivée une religion fausse, le précepte

rigoureux des ablutions quotidiennes, imposées par Mahomet, aux peuples divers qu'il soumit à sa loi, et dont quelques-uns adoraient les astres ou le feu.

Du reste, les mots Grecs *Zao*, *Zoé* et *Zeo*, que nous aurons occasion de rappeler plus tard, venaient de cet ancien mot oriental, aussi bien que *Zeos*, qui signifie Etre suprême, vie par essence et source de la vie : si d'autres étymologies sont également attribuées à ce dernier mot, faut-il s'en étonner? le développement des langues ne s'est-il pas fait avec un germe très simple, comme la semence d'où s'élèveront, avec le temps, les plus beaux et les plus grands arbres, ornement de la terre?

Les Chaldéens avaient les astres bons et les astres mauvais; les Perses, Oromaze et Arimane, un bon génie et un méchant; les Grecs mettaient Jupiter à la place d'Oromaze, et Pluton à celle d'Arimane; ils avaient aussi Mars et Vénus, d'où naquit l'Harmonie. D'Oromaze et d'Arimane, deux dieux de métier contraire, comme dit Amyot dans sa traduction de Plutarque, résultaient le mouvement et la conservation; c'étaient deux puissances opposées, mais inégales en force, le bon principe finissant toujours par vaincre le mauvais. Empédocle, dit Plutarque, avait nommé le principe du bien *amour* et *amitié*, ou *harmonie à la douce voix*; le principe du mal était *combat sanglant* et noise *pestilente*.

Les noms d'Oromaze et d'Arimane, se divisent en deux parties : la seconde, *Maze* ou *Mane* n'est qu'un même mot. Nous ferons connaître l'idée que ce mot

enfermé en disant que les verbes *manare* et *emanare* en découlent. En admettant que la lumière émanée soit *Oromaze*, l'ombre qui s'accroit à mesure que la lumière se dégrade, sera *Arimane*. Cette première idée avec la figure d'un carré et de deux triangles où la lumière et l'ombre agissaient et réagissaient d'une façon mystique, avec celle d'un œuf, symbole du monde et contenant un germe que le temps faisait éclore, avait suscité, fécondé, entremêlé dans des têtes orientales une foule d'images et d'allégories que la superstition avait fini par rendre infiniment tenaces.

Le Taranis des Gaulois paraît avoir été le Dieu du ciel, comme Tuiston, le Dieu de la terre et des êtres inférieurs, la divinité de la nuit et des ténèbres. C'étaient les deux principes; chacun présidait à l'un des deux éléments qui, par leur mélange, avaient formé toute chose et dont la désunion devait un jour causer la ruine, l'anéantissement de tout. Bélénus, Hésus et Teutatès étaient bien plutôt des agents intermédiaires que des Dieux souverains. Il parait que c'était à Tuiston, au Dieu de la terre, que les Gaulois rendaient le plus d'honneur, le regardant comme leur premier père, comme l'origine de leur être. La vie étant le plus grand des biens et le principe de tous les autres, il est impossible qu'ils n'aient pas regardé Tuiston comme le premier principe. Tacite a dit des Germains qu'ils célébraient dans des chants antiques qui leur tenaient lieu d'annales Tuiston, Dieu né de la terre, et Mannus, son fils, auteur vénéré de leur race.

Qu'est-ce que Mannus, fils de Tuiston? N'est-ce pas

le cheval. Les latins appelaient *Mannus* un bidet qui va l'entre-pas, un petit cheval d'amble. Ils regardaient le cheval comme le meilleur compagnon que la terre eût donné à l'homme; ils le tenaient pour sacré. L'Hériman des Germains c'était, je crois, le caballero des Espagnols et le centaure fabuleux des Grecs. Le sort par le cheval était pour les Germains la plus assurée de toutes les divinations. Ces chevaux par lesquels on interrogeait l'avenir étaient blancs; aucun travail pénible n'avait altéré leur beauté; attelés à un char sacré, ils ne pouvaient être conduits que par un prêtre, par un roi, par un chef de nation, et l'on tenait compte avec une attention religieuse de leurs hennissements, de leurs frémissements.

Les Romains ont prétendu que Bélénus était l'Apollon des Gaulois, Hésus leur Mars et Teutatès leur Mercure. Cette opinion peut être facilement contestée. On voit, seulement, que les Barbares donnaient certains attributs à leurs idoles, comme à Bélénus le don de guérir, à Hésus, le soin de la guerre, et celui du négoce à Teutatès; mais en fait d'apothéoses, ils n'allèrent jamais aussi loin que les Grecs et les Romains. Bélénus, à ce qu'il semble, n'aurait été que le métier ou la prétention de guérir; Hésus, l'ambition des conquêtes, le métier des violences, et Teutatès, le mouvement, le jeu compliqué du commerce. Dans Bélénus, on retrouverait le radical Ber, Ver, Vir; Hésus n'est autre que Hérus d'où vient le Her des Allemands, le Héros des Grecs et peut être le *ferrum* comme le *ferox* des latins, ainsi que le verbe *ferire*. Les trois T

de *Teutatès* indiqueraient assez les tortuosités infinies du commerce, tel que le pratiquaient les juifs du moyen âge, et peut être aussi tous les marchands de l'antiquité, s'il faut en juger par ce qu'on voit de nos jours chez les nations qui tiennent le plus à leurs anciennes habitudes, à ce qui fut leur régime social dans les temps les plus reculés. Quant à Taranis, il se manifestait par le tonnerre dont ce nom présente l'onomatopée ; et Tuiston, le Dieu le plus puissant pour les Gaulois, c'était le Dieu caché, le secret que renfermaient les bois les plus sombres et les plus profondes ténèbres de la nuit, quelque chose de semblable à ce que les Etrusques allaient chercher dans leurs *tesqua*.

Maintenant, à quoi se rapportaient *Oro* et *Ari*, d'Oromaze et d'Arimane ? On serait porté à croire qu'*Oro* était le feu du ciel, le soleil, la lumière, et *Ari* le feu caché dans la terre, ce feu qui pouvait s'éteindre, mais qu'on faisait revivre par le *Zend*. Plutarque, nomme Arimane *Adès* ; il nomme de même Pluton. Mais, nous avons vu que *Ar* se transforme en *Ad* pour présenter un sens analogue, mais non pas identique, et *Ad* n'est autre que *At*. *Ad* et *At* indiquent également l'ascension, le mouvement en haut ; si l'on supprime *A*, il reste l'idée de descendre, d'abattre, de renverser. *Astruere*, c'est élever un édifice auprès d'un autre, l'appliquer contre un autre, comme un astre est élevé, est appliqué contre le firmament ; *Destruere*, c'est démolir. *Adès* serait donc le mauvais principe s'élevant contre le bon, et *Dis* ainsi que *Démon* exprimerait ce principe du mal vaincu, abattu, terrassé.

Il est singulier que *Dis* signifie également Plutus et Pluton, le Dieu des richesses et le Dieu des enfers, tandis que *Démos*, peuple, et *Démon* se tiennent de si près, que *Demere* signifie enlever, que *Temere* signifie « craindre, » et *Emere* « acheter. » Le titre de *Demiurgus*, souverain magistrat des villes Grecques, dans lequel se trouve *urgus*, qui procède évidemment d'*Urgere* « presser latéralement, serrer, » ne répondrait-il point à notre titre de sergent ou serre-gent ? Le *Serviens* des Latins, dont on a fait sergent aussi, doit rester « serviteur, servant. »

Dans *Adi* ou *Adè* devenu *Adès*, je serai tenté de voir *Ari*, déformé par le changement de *R* en *D* et la permutation de *i* en *e*. *D* est devenu *T* dans *Ate*, *Ates*, déesse du mal, qui, selon les poëtes, n'était occupée qu'à nuire; et *Ataxia* ne veut-il pas dire désunion, dérèglement, désordre complet ? Du reste, Arès, c'était Mars pour les Grecs; dans Adès comme dans Arès, on ne peut méconnaître une idée de combat, d'antagonisme, de destruction.

J'ai pensé, de plus, que *Oro* pourrait bien avoir signifié l'espace étendu et libre, les montagnes à pâturage, et *Ari*, l'espace que l'agriculture enlève aux troupeaux, la terre couverte de sillons. Le meurtre d'Abel, par Caïn, n'a-t-il pas quelque signification de ce genre ? Dans le récit qui nous en est resté, ce n'est pas sur le cultivateur que l'intérêt se porte, mais bien sur le pasteur. *Cumque essent in agro, consurrexit Caïn adversùs fratrem suum Abel et interfecit eum.* Caïn tue Abel dans le champ, car l'agriculteur

chasse les troupeaux du sol qu'il a ensemencés et leur ôte la vie, la subsistance qu'ils y cherchaient naguères. Cette guerre entre les paysans et les bergers dure encore. La plupart des querelles sanglantes qui s'élèvent en Corse, par exemple, ont pour sujet des atteintes portées par les bergers aux cultures, aux terrains en défens. Dans l'Orient, toutes les conquêtes ont été faites par des peuples montagnards et pasteurs sur des populations agricoles et sédentaires. Si les Kabiles et les Bedouins vivent aujourd'hui les uns à côté des autres sans trop de rancune, ce n'est pas faute de défis et de combats antérieurs.

Je ne serais pas non plus éloigné de croire que, par Oromaze, on aura voulu désigner la religion du feu, et, par Arimane, le culte rendu au Dieu qui daigna, au commencement des jours, instruire Adam ou Aram, car c'est le même nom. Ceux des Araméens par qui nous fut transmise notre première loi, la loi de préparation, nos *initia* ou commencements, ainsi qu'on le dirait bien mieux des préceptes de Moïse que des mystères d'Eleusis, nommés ainsi par des philosophes anciens, furent un peuple énergiquement voué à une idée, à une école, à un système. Leur culte, comme celui des Chrétiens et des Musulmans, relevait, en général, du seul domaine de l'esprit. L'énergie de la volonté faisait leur force plus encore que le glaive. Ils repoussaient les invasions morales de l'étranger par leurs principes religieux plus encore que ses assauts de guerre par leurs citadelles. Ils prétendaient à l'unité du monde; de toutes les branches éparses de la famille

universelle d'Adam, ils aspiraient à ne faire qu'un seul et même arbre, un seul et même empire. A cette dispersion des peuples qui avait amené la confusion des langues, ils cherchaient à donner un terme; ils auraient voulu rallier autour de l'arbre de Juda toutes les nations qui s'étaient éloignées de son ombrage salutaire; mais, par malheur, ils n'allaient point à elles au moyen de la parole, attendant qu'elles vinssent à eux par la force de l'exemple; ils s'isolaient pour rester un peuple modèle, mais l'isolement ne peut donner qu'une force intérieure, et, sur la surface du monde, pour grandir, il faut s'étendre, pour devenir quelque chose, il faut marcher.

Ce même principe qui a fait la constance inaltérable des Juifs, la force passagère des Musulmans qui marchèrent, et la puissance indéfinie des Chrétiens, qui toujours se transforme et ne s'affaiblit jamais dans son cours, anima aussi les adorateurs du feu. L'objet de leur culte était visible, et celui qu'adoraient les Araméens fidèles se dérobait aux regards. En des moments solennels, le Dieu des Hébreux avait fait entendre sa voix à l'homme; mais c'était au cœur qu'il aimait à parler, et il lui parlait toujours; si l'esprit ne le pouvait concevoir, l'âme l'admettait et l'adorait.

XXVIII.

Entre les adorateurs du feu et les adorateurs du Dieu d'Abraham et de Jacob, il y avait donc cette barrière infranchissable de la matière et de l'esprit, cette lutte

des sens et de l'âme que rien ne peut terminer. Les adorateurs du feu avaient renversé l'ordre ; leur Oramaze était le Dieu visible, la matière ; Arimane, au contraire, c'était le vrai Dieu, le Dieu caché, le Dieu de l'esprit. Aussi, quand les Arabes furent convertis au culte du Dieu invisible, pleins d'horreur pour la religion matérielle du feu, ils renversèrent tous les Pyrées, à l'exceptions des pyramides qui devaient défier le temps, et brulèrent tous les livres de la secte qui tombèrent dans leurs mains. On dit que les Guèbres, ce qui reste des anciens adorateurs du feu, sont de bonnes gens, mais on convient aussi qu'il n'y a pas de race jadis civilisée qui soit aujourd'hui plus ignorante et plus superstitieuse, plus abaissée et plus anéantie comme corps de nation.

Le verbe provençal *Abrar*, — allumer, — d'où braise, embraser, se présente dans le nom des Guèbres. qu'on appelle aussi *parsis* ; et dans ce dernier nom comme dans celui des Perses, qui est le même, on retrouve *pyr*, — feu.

Au dessus des deux principes ou pour mieux dire entre eux, il y avait *Mithras*. Plutarque prétend que ce mot signifiait — médiateur. — Mihr, selon quelques interprètes, veut dire amour, compassion ; ce qui désignerait assez bien le caractère d'un médiateur qui, par pitié pour le monde, concilie les parties, les antagonistes dont la séparation aménerait la ruine de tout ce qui existe. Selon d'autres, Mihr signifie grand, maître unique et absolu. *Ihr*, l'étendue prolongée à l'infini, et les rayons concentrés par M peuvent bien

figurer l'amour et la puissance. *Mihr-u-ma*, en turc, signifie soleil et lune ; c'est un nom de femme qu'on donne volontiers à des sultanes. Les titres de Mirza et d'Emir viennent probablement de Mihr.

Quoiqu'il en soit, Mithras était le Dieu suprême des Perses. Mithras était un feu animé, un feu intelligent, auteur de tout, un feu dont le soleil était la source première ; tous les astres et en général toutes sortes de flammes n'en étaient que des parties détachées. Mithras avait le pouvoir de réunir Oromaze et Arimane, de les contraindre à faire sa volonté malgré leur inimitié. Il ressort de toutes les interprétations que, suivant les Perses, Dieu avait créé seul, sans aide ni entremise, la lumière et les ténèbres. Théodore de Mopsueste dit, en termes formels, que *zarva* ou le Dieu, principe de toutes choses, avait produit et engendré Hormisdas et Satan. *Arf*, en arabe, veut dire — branche, — et ârouq, — racine ; — par où l'on peut voir qu'Hormisdas et *Satan* sont les feuilles et le fruit du grand arbre de l'univers, de Zarva. *Z* devant *arva, arfa, arf*, n'est qu'une consonne officieuse, une aspiration.

Dans Hormisdas, on retrouve la lumière, *Or*, puis une transformation de Mithras au moyen de *D* pour *T*. Satan n'est qu'Atan, Atès, Adès précédé de *S*. Tous ces noms là peuvent, à la rigueur, s'expliquer par ce qui précède.

D'autres agents, d'autres métiers ou fonctions entraient dans le symbole rédigé par les mages ou philosophes Perses.

Chez les Egyptiens, on mettait la prière suivante

dans la bouche des morts : « Soleil, roi suprême de toute chose, et vous, Dieu, de qui les hommes tiennent la vie, daignez me recevoir et m'introduire dans le séjour des immortels. » Les Thébains d'Egypte adoraient un Dieu éternel dont l'essence pure ne pouvait se communiquer, être attachée à des animaux sujets à la mort. Ce Dieu éternel se nommait Kneph ou Emeph ou Phthas; nous avons presque le nom de Phtas dans notre liturgie du sacrement du Baptême. Quand le prêtre fait le signe de la croix sur les yeux de l'enfant qu'on lui présente, il dit EPHETA, *quod est aperire*. Phthas était donc l'auteur, le père de la lumière. On dit que ce mot en Cophte signifie celui qui ordonne et qui fait toute chose. Dans Kneph ou Emeph, on trouve le radical, la consonne caractéristique de *Facere*, de *Filius*, etc.ª Phtas, outre *ph* ou *f*, présente *T*, lettre impulsive qui va bien à tout mouvement, à toute vie, à tout acte qui exige un effort, un choc, etc.

Isis, c'était la nature; sa figure était accompagnée de cette inscription : « Je suis tout ce qui a été, qui est et qui sera, et nul mortel n'a arraché le voile qui me couvre. » Isis est la même qu'Iris; *S* et *R* se transforment assez souvent.

Dans l'Arc-en-Ciel, formé par les rayons du soleil qu'un nuage noir décompose, des mystiques anciens ont vu naître une théogonie particulière composée d'Isis, d'Osiris ou Oriris et de Typhon. Iris c'est toujours la lumière ou la nature qui n'existerait point sans la lumière; Or-iris, Oriris, Osiris, c'est le soleil, père de la lumière, et Typhon, l'esprit des ténèbres. Pour

expliquer Typhon, nous pourrons dire que *on* signifiant Être, et *to on* chez les Grecs, voulant dire la substance des Êtres, Typhon était celui qui détruisait, qui précipitait dans l'abîme, dans le néant, cette substance dont la lumière nous révèle les productions merveilleuses. Dans toutes ces croyances religieuses il n'y avait qu'un langage poétique pris malheureusement au sérieux. Le langage politique d'aujourd'hui, bien qu'on veuille constamment le fixer, le brider par d'exactes définitions, ne court-il pas sans cesse au galop après les plus absurdes chimères ? Quelle main assez habile pourra l'arrêter enfin ?

Mais sans nous tenir resserré dans aucune des explications données jusqu'ici de la Théogonie Egyptienne, fort compliquée aujourd'hui comme toutes ces choses mortes dont l'ordre primitif a été brouillé par un long temps et par des commentaires plus ou moins perturbateurs, essayons de mettre à nu quelques-unes de ces prétendues divinités que l'abus des hiéroglyphes avait fait naître.

Plutarque, après avoir rapporté plusieurs de ces explications conclut que, prises séparément, elles ne disent point ce que c'est que Typhon ni par conséquent Osiris, mais que cependant réunies elles le disent bien et nettement : « Car ce n'est, comme traduit Amiot, ni la sécheresse seulement, ni le vent, ni la mer, ni les ténèbres, mais tout ce qui est naturellement nuisible, et qui a une partie propre à perdre et à gâter, tout cela s'appelle Typhon. »

Selon Hésiode, la partie inférieure du Cahos s'ap-

pelle le *Tartare*; il s'abaisse aussi profondément au dessous de la terre que le ciel s'élève au dessus. *Tartare*, c'est l'*Ar* deux fois précipité. L'Æther, séjour des Dieux célestes, est la plus élevée des régions supérieures, qui sont le feu élémentaire, l'air et l'eau. *Æther*, c'est l'*aer* porté par une forte impulsion TH à la plus grande hauteur, à l'extrême limite des choses.

Pour Hésiode, le premier des Dieux est le Cahos, après lui vient la Terre, ensuite le Tartare. Le quatrième Dieu est l'Amour, ce Dieu qui est le maître et le souverain des autres Dieux, principe actif qui meut, qui dispose, qui règle tout dans le Ciel, dans le Tartare et sur la Terre. Il tient seul les rênes de l'empire du monde. Partout où il dirige son vol, il est accompagné d'une lumière pure qui dissipe les ténèbres du Cahos : sa voix mugissante, *Tauroboès*, retentit dans toute la nature, et appelle tous les êtres pour leur ouvrir la porte de la vie.

L'*Eros* des Grecs, l'amour, appartient dans l'ordre philologique au verbe *Sum*, comme l'ère de Nabonassar, l'ère Chrétienne, etc. *Eros* est celui qui donne l'existence; une ère est l'époque où telle chose a existé. Rappelons-nous ce que nous avons déjà vu à l'occasion de l'infinitif *Esse*, et des conjugaisons de ce verbe en différentes langues. *R* et *S*, voilà donc deux consonnes radicales auxquelles on a recours quand on veut exprimer les divers modes de l'existence. *R*, pour marquer l'existence droite, l'existence debout, si j'ose dire ; *S* pour atteindre l'existence qui fuit, l'existence en quelque sorte horizontale. On peut rapporter le sens

de la première au verbe Arrêter, et le sens de la seconde au verbe *Sequi*, *Sequor*, — suivre. — Voilà comment la Saône est la traduction d'*Arar* et que la Seine, *Sequana*, mêle son nom à ceux de tant d'autres fleuves dont l'apellation dérive de *Ar*.

Quand au mot amour, il appartient au radical A*m* qui, outre *amare*, caractérise *ambire*, ampleur, etc.

Du Cahos, sortirent l'Érèbe et la Nuit, et du commerce de la Nuit avec l'Erèbe, sortirent l'Ether et le Jour. J'ai expliqué l'Érèbe ainsi que la Nuit, *Nox*; j'expliquerai mieux celle-ci quand nous serons au radical *Oc*; quant au Jour, c'est *ur*, *our*, avec la lettre longue *J*, qui marque l'étendue extrêmement prolongée et déliée, les rayons de lumière, par exemple.

XXIX.

Les combats entre les Titans orgueilleux et les Dieux bienfaiteurs sont dans la Théogonie grecque, parallèles aux combats de la Lumière et des Ténèbres, d'Oromaze et de sept autres Dieux, ses auxiliaires, contre Arimane et ses partisans, à ceux encore d'Osiris, d'Isis et d'Horus contre Typhon. Dans les annales de tous les peuples, il y a toujours une époque plus ou moins ancienne où des vainqueurs apparaissent et font subir leur loi aux vaincus, à moins que des circonstances heureuses n'amènent une transaction quelconque. Les enfants du Ciel et ceux de la Terre se trouvent partout quoiqu'on veuille dire; et de quelque manière que les vainqueurs et les vaincus se déguisent, il faut toujours

qu'on tolère, d'une part, les déguisements adoptés de l'autre ; chaque prétention attend une complaisance; autrement il n'y aurait point de société possible.

Ar ayant fléchi, s'étant incliné en *An*, comme nous le verrons, *Terra* ou *Tarra* est devenu *Tania*. Ce *Tania* figure dans *Occitania*, *Aquitania*, *Lusitania*, *Britannia*. Les Titans avaient poussé de la terre, étaient sortis de la terre.

En certaines explications, la Nuit et l'Amour sont considérés comme premiers principes des choses. Chez les Egyptiens, Athyr, Athor, dont les Grecs ont fait Vénus, est le nom de la Nuit personnifiée. Il y avait, en Egypte, le Nome Athribites, et dans ce nome ou cette tribu une ville qui s'appelait *Atharbechis*, ou ville de Vénus, comme traduit Strabon. Le même nom d'Athyr fut donné à la vache mystique, symbole vivant de la déesse. Cet animal aux larges flancs, qui offrait dans son lait une nourriture abondante et toujours prête, qui, sur sa tête, portait l'image de la Néoménie, ne figurait pas mal la divinité, mère et nourrice de tous les êtres, l'astre qu'on voyait se renouveler tous les mois dans le ciel sous la figurë d'un croissant. Ici encore, en définitive, on revenait au soleil et à la lune.

Athyr était le nom d'un mois Egyptien, qui répondait à notre mois de novembre. Alors, le soleil s'abaissant vers le Capricorne, diminue le jour et augmente d'autant le domaine de la nuit. Je conjecture que le mot Athyr, At-hyr, voulait dire cela, Hyr étant le soleil et *atè* comme *atès* et *adès* exprimant ce qui pré-

cipite, ce qui déprime, ce qui abaisse. Encore aujourd'hui nos enfants, lorsqu'un joujou leur tombe des mains, précipité par son propre poids, disent : *até !*

Suivant Plutarque, Rhéa ou l'état primitif des éléments, la nature brute, informe, ayant eu commerce avec *Kronos* ou Saturne ou le Temps, le Soleil jaloux en fut instruit, et prononça, contre elle, cet anathème : *Puisses-tu n'enfanter en mois, ni an.* Mais Mercure, épris d'amour pour la même déesse, songea, pour reconnaître ses faveurs, à contrarier l'effet du terrible anathème. Il s'avisa de jouer aux dès avec la *Lune, épouse* du Soleil, et il lui gagna la soixante et dixième partie de ses illuminations, dont il composa cinq jours qui ne furent compris *en mois ni an*, mais qui furent ajoutés à l'année ; et Rhéa, dans ces cinq jours, qui furent appelés *Epagomènes*, c'est-à-dire, jours ajoutés, put donner naissance à Osiris, à Aroueris, à Typhon, à Isis et à Nephtys, qu'on appelait aussi *En*, Perfection, Vénus et Victoire.

Kronos ou Koronos, signifie le couronné de lumière. Rappelons-nous ce qui a été dit d'*Ornare* et de *Tornare* ; quand le tour est complet, quand le soleil revient au même point d'où il est parti, c'est *Coronare*. Le rôle que joue C, K sera mieux reconnu par la suite. Une couronne a donc été primitivement un cercle de lumière, comme l'auréole des saints. Ce cercle de lumière que le soleil parcourt dans son mouvement diurne, c'est le temps. *Tempus* se décompose ainsi : *T-empus* ; *T*, consonne radicale qui tranche, taille, divise, et *am*, *em* qu'on trouve dans ample, emplir, emmener,

etc. Le temps, c'est le lendemain qui s'ajoute sans cesse à la veille; c'est l'inévitable cercle, le cercle fatal des jours qui tourne sans fin et ne s'arrête jamais, entassant derrière nous ces heures dont nous profitons si peu et qui ne doivent plus revenir pour ceux qui les ont perdues.

On a regardé Osiris comme le Nil qui a commerce avec Isis ou la Terre et que dévore Typhon, c'est-à-dire, la mer dans laquelle le Nil se jette et disparaît. Aroueris aurait été un autre nom du Nil. *Eris* étant la terre d'après les principes que nous avons émis dès le commencement de ce livre, Ouadi signifiant en Arabe, comme *ouide* en Provençal, une rivière, un simple courant d'eau, un aqueduc, et le radical Oua, Oui, Uv, Uf, se retrouvant dans le latin *Uvidus*, on peut supposer qu'Aroueris, Ar-ou-eris veut dire — fleuve qui répand ses eaux sur la terre. — Dans cette explication purement philologique, Typhon serait tout principe de sécheresse et de stérilité, le vent et le sable du désert. C'est *Ty* refoulant les eaux, *phon* (fons), ce qui coule, *fluit*, les empêchant de tomber du ciel, les absorbant par l'évaporation. Junon, c'est l'air, c'est *Io*, c'est *Isis*, c'est la jeunesse, c'est aussi le verbe *juvare*, aider, c'est ce qui aide à la vie; sans l'air point de vie; c'est la vie. *Juvenca* — Genisse, — présente le même radical que *Juventus*, et voici encore la vache sacrée; toujours les mêmes idées reviennent dans ces fables antiques,

On a donné à Typhon le nom de Seth, qui signifie, à ce qu'on dit, brutal, violent et quelquefois renver-

sement, élancement ; c'est *Et*, *Eth* ou l'At d'Atlas, avec la consonne sifflante *S* qui est devant Satan. On lui donne aussi le nom de *Rebon*, qui veut dire enchaînement, arrêtement, obstacle insurmontable, comme nous le verrons lorsqu'il sera question de la lettre *B*. Typhon est à la fois un obstacle qui arrête le progrès des choses bonnes, et un fleuve impétueux qui répand avec profusion les mauvaises. N'est-ce pas là le génie du mal dans toute sa plénitude ? *Habouba*, en Arabe, signifie peste. *Hubabon*, selon Bochart, veut dire Dragon, serpent, esprit malfaisant. Les femmes, en Provence, pour contenir leurs petits enfants, les menacent du *Garribaboou*. Ce *Garribaboou* m'a tout l'air d'être le *Hubabon* de Bochart. Du reste, le *Garribaboou* peut consentir à une autre explication. Quelquefois, en jouant avec les enfants, on se dérobe à leur vue, puis, tout-à-coup, on leur apparaît en disant : *Baboou! Bab* serait peut-être le mot Arabe —porte ; — *Oou*, l'interjection provençale d'appel, et *Garri*, un rat dont on fait craindre l'apparition subite. Au reste, ce mot *Baboou*, qui n'est que plaisant aujourd'hui, n'aurait-il pas été le cri des Sarrazins quand ils apparaissaient en armes aux portes des villes et des habitations dans les courses terribles qu'ils firent en Provence? Ceci est une simple conjecture que je donne pour ce qu'elle vaut. *Bab*, *Oou !* (la porte, eh !) terrible injonction de la part de ces barbares.

Isis s'appelait quelquefois *Muth* ou *Mouth*, – mère ; — et l'on dit qu'*Athiri* signifiait maison, place prête à recevoir une maison. Je suis porté à reconnaître dans

Athiri, l'*uterus* des Latins. Les noms de la vache mystique, *Athyr* et *Athiri*, auront eu la même signification; *Athyr* ce qui précipite, ce qui pousse en bas le soleil, *Athyr*, *Athiri*, ce qui le reçoit; l'actif pris pour le passif et *vice-versâ*. Puis, en mettant la consonne **M** qui marque l'absorption, la compréhension, l'acte d'enfermer, on a eu *Mathyr*, *mater* — mère. —

Nephtis, n'est autre que *En*, — beauté achevée, — dont on a fait Vénus, joint à *Phthys* ou *Phtas* qui, en Cophte, signifie celui qui ordonne et fait toutes choses, le Dieu éternel et immortel, ce que nous avons retrouvé dans le mot lithurgique Epheta, *quod est aperire.* Cicéron a écrit que le nom de Vénus avait été formé de *Venire*, parce que cette divinité va bien à toutes choses, *quòd ad omnes res veniat.* Je crois plutôt que c'est *Venire*, qui est venu de *En* ou *Ven*; tout nous vient de ce qui est parfait, de ce qui possède tout, de ce qui a tout en soi.

Selon Eusèbe, *Cneph* ou *Emeph*, l'artisan de l'univers, était représenté sous la forme humaine; de sa bouche, il faisait sortir un œuf, et de cet œuf un Dieu, que les Egyptiens nommaient *Phthas*, auquel les Grecs ont substitué le Dieu du feu. : *Secundus Vulcanus*, dit Cicéron, *in Nilo natus*, Phthas *ut Ægyptii appellant.*

Dans *Vulcanus* nous trouvons *Vul*, *Vur*, *Ur*; *Canus* veut dire — blanc; — *Vulcanus* était donc le feu blanc, le feu pur. C'est à Vulcain que les Pyramides avaient été élevées. Pyramide peut se décomposer ainsi : *Pyr*, — feu, — *Am*, — grand, ample, — *Ides* ou *Aides*, maisons, édifices.

Ainsi, Nephthys, c'était Vénus, l'épouse de Vulcain, c'était la beauté mariée à l'artisan de l'univers, la beauté achevée, l'œuvre de tout point parfaite, et cette œuvre est tout ce que nous voyons, tout ce que nous sentons, tout ce que nous admirons. Mais, jetez au peuple de grandes choses, des idées sublimes, pour que, de l'artisan de l'univers, il fasse un forgeron boiteux, laid, difforme, tout noir de fumée, objet de risée et de dégoût, et qu'il change Vénus, son épouse, la beauté achevée, en une prostituée impure, qui se donne à *tous* les Dieux et même à de simples mortels! A quoi donc ont abouti toutes ces grandes imaginations des mages de Chaldée et des prêtres Egyptiens! Mieux aurait valu que les peuples chez qui se propagèrent ces énormes absurdités du Paganisme, n'eussent pas plus d'idées que les sauvages de l'Amérique et les Hottentots. L'ignorance est moins funeste que la science fausse et que les pensées corrompues.

XXX.

Je suis par rapport aux choses qu'en ce moment j'étudie dans cette condition de demi-nature la plus favorable peut-être aux longues recherches. Avec plus de savoir, je n'aurais pas résisté à la tentation de lire tout ce qu'on a écrit sur les religions d'autrefois, sur les symboles de l'antique Orient, et lancé sur cet Océan immense de conjectures jamais bien similaires et concordantes, je m'y serais noyé. Pour le moins, j'aurais manqué de confiance en mes propres idées; je n'au-

rais pu les développer en toute franchise, non doctement, mais hardiment, et c'est un peu de hardiesse qu'il faut aujourd'hui à toutes ces investigations dont le passé le plus complètement évanoui, le plus ténébreux peut devenir l'objet. Sur les choses présentes, on n'en a que trop de hardiesse; là où il faudrait de la circonspection, de la retenue, on se laisse emporter par je ne sais quelle folie, qu'on appelle esprit du siècle, et quand les plus grandes témérités seraient innocentes, quand la déconvenue qui s'ensuivrait ne serait pas même ridicule, bien loin d'être odieuse, on laisse à son propre esprit toute sorte de liens, toute sorte de vêtures gênantes et d'entraves classiques.

Quoiqu'il en soit des opinions que je donne, il est un mérite qu'on ne pourra leur refuser, c'est d'être offertes sans ambages, ni circuit de paroles; on voit de suite où je veux en venir. Si je n'élève que des châteaux de cartes, on s'en apercevra aussitôt et un souffle en fera justice.

Quant à l'exploration particulière des croyances religieuses les plus obscures dans le rapport qu'elles peuvent avoir avec la science philologique, j'avais une raison pour marcher si vîte. Par respect pour l'esprit humain, je voulais me tirer promptement de ces voies extravagantes où son passage n'a presque laissé aucune trace de bon sens ni de raison. Je désirais me prendre à ce qu'on trouve de plus raisonnable dans cette confusion d'idées étranges et ne m'arrêter qu'aux plus grandes et plus nobles conceptions du mysticisme oriental. Ces deux symboles de Vénus et de Vulcain, si outrageuse-

ment défigurés par les Grecs, et que Vénus-Uranie et Vesta traduisent d'une manière si heureuse pourtant et si honorable, ont attiré mes regards. Je n'irai pas même en chercher l'explication chez les Grecs; les Romains, plus sauvages, nous les ont transmis beaucoup plus purs. Pour les peuples comme pour les individus, il est des complexions morales plus aptes à recevoir certains germes comme à les féconder. Les Romains, en se faisant descendre de Vénus par Enée dont le nom rappelle ce mystérieux *En* ou *An* qu'on *trouve dans Animus* et dans *Anima*, en instituant un culte à Vesta, au feu sacré, au feu qui purifie, jetèrent, si l'on ose dire, le premier fondement de leur grandeur, car la *beauté achevée* et la *pureté morale*, qu'est-ce autre chose que le beau et que le grand? Loin, bien loin et à part de toutes les subtilités grecques, de toutes les divagations classiques, sont le grand et le beau! Et les Romains, ce peuple généralement sage, furent certes bien avisés de n'emprunter à la philosophie des Grecs qu'un ornement pour la vie, non des embarras pour l'esprit. Ne demandons à l'esprit que les moyens de bien vivre avec honneur d'abord, puis avec gloire, s'il se peut; tel est le noble caractère que présentent les plus grands citoyens de Rome.

C'est, en effet, le sentiment du beau qui, dans la guerre, dans les conseils, dans les arts, a fait la splendeur du peuple romain. Comme toutes les sociétés du monde, l'agrégation politique de Rome était fondée sur l'inégalité. Mais de toutes ces inégalités qui luttaient entr'elles et s'absorbaient quelquefois, bien que

jamais pleinement ni toutes, le sentiment du beau confondu avec l'amour de la patrie avait fait ce peuple admirable que l'univers saluait roi, il y a deux mille ans. Si la patrie romaine ne se fût pas étendue trop loin, l'amour qu'elle inspirait n'aurait rien perdu de sa force, et l'unité subsistant toujours, l'empire n'aurait pas succombé sous le faix des conquêtes, comme il fit quand les inégalités sans nombre dont il était formé ne convergèrent plus qu'avec peine vers un centre puissant et fécond; une fois la patrie épandue au loin dans les provinces, le sang abandonna le cœur pour se porter aux extrémités; il fallait bien que la mort s'ensuivît.

Mais dans ce même temps et à côté de l'inégalité inévitable parmi les hommes, de cette inégalité que l'unité de la patrie ne maîtrisait plus, ne dominait plus, ne changeait plus en services réciproques, vint à la voix du Christ et par son Évangile, se placer la fraternité. Du milieu de cet empire romain, qui tombait en lambeaux, un nouvel empire s'éleva qui ne prendra fin qu'avec les siècles accordés au genre humain pour sa durée. Unité, inégalité, fraternité, voilà les fondements inébranlables de cet empire. Pour lui, l'unité, la patrie, c'est le ciel; l'inégalité, c'est tous les hommes, toutes les nations, tous les gouvernements du monde, de quelque manière que les différences d'homme à homme s'y combinent entre elles pour former l'unité nationale.

Cet empire éternel prête sa fraternité aux empires plus ou moins fugitifs de la terre pour leur donner

quelque durée. La fraternité chrétienne recouvre toutes ces inégalités si diverses et quelquefois si monstrueuses; elle les recouvre du manteau de la charité. Par la nature, nous sommes tous inégaux; aucun homme ne ressemble parfaitement à un autre homme. Rien ne donne l'idée de notre existence mieux qu'un nuage, nous sommes autant passagers sur la terre que les nuages dans le ciel : allez donc voir si de tous ces nuages qui passent sur nos têtes il en est aucun qui ressemble de tout point à un autre ? Mais si, par la *nature, il* y a tant de différence entre nous, par la loi du Christ nous sommes tous frères.

La fraternité chrétienne est le seul remède aux inégalités inévitables. On ferait cent révolutions dans un an, que jamais l'égalité ne serait fondée par elles; car il n'arrivera jamais que les auteurs d'une révolution restent les égaux de ceux qui la subissent. Jamais l'unité autour de laquelle il convient que toutes les inégalités se groupent dans une association régulière ne subsistera, ne se reformera solidement après une révolution. En général, et qu'on nous passe une comparaison triviale, faire une révolution, c'est briser le crâne d'un homme pour le guérir d'un mal de tête.

Les révolutions sont des morts successives; une vie nouvelle peut bien avoir l'air de reprendre après qu'une révolution est faite; mais une portion de l'arbre social n'est que trop réellement morte. Ainsi, l'on va de révolution en révolution jusqu'à ce que l'arbre tout entier soit mort et tombe comme l'empire romain,

auquel les barbares, dans leur colère dédaigneuse, n'eurent plus qu'à donner un coup de pied pour l'abattre.

Sous le régime de la fraternité, le pauvre sans rougir demande des secours à qui peut lui en donner. La charité est un acte d'amour; ce n'est pas un acte d'orgueil. Ses bienfaits n'humilient point. Mais comment demander à celui qu'on dit être notre égal? Ne sera-t-il pas en droit de nous répondre : puisque nous sommes égaux tous les deux, fais comme moi, tire-toi d'affaire comme tu pourras? Et si, alors, le besoin de travailler ne fait pas fléchir devant la faim les principes superbes du promoteur de l'égalité, quel moyen emploiera-t-il pour avoir ce qui lui manque? Infailliblement le vol et l'assassinat.

C'est par le sentiment du beau que furent préparés au Christianisme les deux peuples les plus grands, les plus glorieux de l'antiquité. Régulus fut le précurseur des saints martyrs, comme Platon le fut des saints docteurs. On a souvent dit que, dans les premiers temps, le Christianisme ne fut adopté que par la classe ignorante et pauvre. C'est une erreur : au sentiment du beau, à ce sentiment pur et désintéressé qui, dans les jours heureux des grandeurs politiques d'autrefois, n'avait fait qu'un avec l'amour de la patrie, appartiennent et la destruction du polythéisme et les progrès merveilleux de la religion naissante. Certes, on ne dira pas que c'est dans les dernières classes du peuple que ce sentiment du beau s'était réfugié; le peuple! il est toujours si prompt à souiller tout ce qu'il touche!

L'espoir d'une position meilleure put bien rallier au Christianisme ces nombreux esclaves, cette plèbe affamée qui surchargeait Rome et l'inquiétait ; mais si, après les apôtres qui reçurent leur mission de Dieu même, il n'y avait eu pour abattre les idoles que la parole d'hommes tout terrestres et grossiers, le paganisme n'aurait pas été de sitôt extirpé de la terre, lui qui, au cinquième siècle, dans la cité d'Autun, célébrait encore les Lupercales, et qui, dans Paris même, comptait encore des adeptes six cents ans après la naissance du Christ.

Ils ne brillaient pas sans doute par le savoir et l'esprit, ces partisans du vieux paganisme qui demandaient au pouvoir que les livres *impies* de Platon et de Cicéron fussent brûlés. Lactance a dit qu'en recueillant toutes les vérités enseignées par les philosophes on ferait un corps de doctrine assez semblable aux principes de la religion chrétienne. C'est, en effet, dans la pensée et dans les études des philosophes anciens que la semence de l'Evangile a porté ses plus beaux fruits. Au quatrième siècle, les Pères de l'église étaient restés seuls debout dans les champs du savoir et de l'éloquence. La littérature fut alors toute chrétienne, et l'œuvre de la fraternité évangélique fut accomplie par les hommes les plus éminents du siècle, par ceux en qui le sentiment du beau, symbolisé autrefois par Vénus et par Vesta, s'était conservé avec le plus de ferveur, par ceux dont l'éloquence persuasive fit couler le sentiment du beau dans le principe chrétien, comme autrefois il s'était fondu dans l'amour de la patrie.

XXXI.

Je ne puis me détacher de *En* ou Vénus, car *En* c'est la vie, c'est la beauté de la création, c'est le sentiment que nous inspire la contemplation de l'univers, la vue toujours attrayante de l'enchaînement des êtres. Dussé-je me répéter, je ne puis me détacher de *En* ou Vénus. Si l'on se rappèle ce que nous avons cru pouvoir saisir dans la théogonie Egyptienne et surtout si l'on n'oublie pas ce que nous avons déjà vu sur la fonction générale de *L* au commencement d'un mot et sur les fréquentes permutations de voyelles, accident philologique dont il ne faut jamais méconnaître l'importance, on trouvera, sans doute, que le nom de *Luna*, — lune, — tient à cette famille de *an*, *en*, *in*, *on*, *un*, dont bientôt nous aurons à suivre en des sentiers abruptes et difficiles la mystérieuse existence.

La douce clarté de la lune, si elle n'est pas la beauté elle-même, la beauté de la création, en est du moins le voile le plus charmant. Le souvenir d'un beau clair de lune, pour les hommes à impressions vives et profondes, est un de ceux qui remontent le plus haut dans le passé, vers ces premiers jours de l'enfance dont tant de choses ont péri si promptement, hélas! et disparu sans retour. L'étoile du soir, quand elle brille sous un ciel pur et qu'elle nage dans l'eau la plus limpide et la plus douce des saphirs d'Orient, *dolce color d'Oriental zafiro*, comme dit le grand poète de la renaissance, est encore un de ces objets qu'on revoit toujours comme on les vit une fois, avec ce

charme de l'imprévu, la première séduction, le premier plaisir de l'homme dans son enfance, et le plus sûr moyen de lui plaire dans l'âge le plus avancé, dans l'âge des dégoûts toujours croissants et des illusions évanouies.

On ne saurait trop dire que les Romains furent bien inspirés de prendre Vénus pour leur mère. Il n'y a de grandeur que pour les peuples et pour les individus longtemps agités par le sentiment indéfinissable du beau. Car, je n'ai pas besoin de m'en expliquer; la Vénus que j'invoque ce n'est pas la Vénus populaire, ce n'est pas la beauté où s'attachent les esprits grossiers, les hommes à qui manque le sixième de nos sens, le sens qui recherche et perçoit les jouissances de l'esprit, les émotions de l'âme. Qu'il se plonge dans tous les désordres, dans toutes les infamies de la volupté pour y trouver des repentirs toujours plus amers, celui qui ne sentit jamais des larmes rouler dans ses yeux au spectacle d'un beau paysage, à la vue d'un tableau fait à ravir, aux sons d'une musique harmonieuse, aux accents purs d'une mélodie suave; la beauté dont je parle n'est pas faite pour lui.

Honneur éternel à ce sentiment du beau qui favorisa si merveilleusement la transformation de la philosophie antique, la subtitution du christianisme, des simples discours de quelques pêcheurs de la Galilée aux doctrines et à l'éloquence étudiée de Platon! C'est ce sentiment qui a fait la renaissance des arts en Italie, et qui, en d'autres parties de l'Europe, a créé ou du moins propagé l'architecture gothique, c'est-à-dire,

divine; car c'est ainsi que ce mot — gothique — doit être expliqué. Les Goths s'appelaient eux-mêmes le peuple de Dieu; et, certes, il était bien digne de s'appeler roi du peuple de Dieu, ce Théodoric qui fit tout ce qu'un barbare pouvait faire avec des barbares comme lui, pour relever l'Italie de l'abrutissement, de la misère inconcevable où les empereurs Romains avaient fini par la laisser tomber. Cette Rome, dont le nom signifie — force sauvage, — dut à des hommes agrestes les premiers rayons de sa renaissance, comme elle leur avait dû sa fondation première.

Quand j'ai voulu me rendre compte de la renaissance des arts au moyen-âge, cette époque m'a toujours apparu sous la forme d'une vision que voici : Oh! non, ce n'était pas une vision, c'était une horrible tempête, une de ces tempêtes qui semblent devoir précéder la destruction de tout, la fin des hommes et des choses; tous les éléments étaient confondus; sur des nuages noirs la foudre lançait des sillons sanglants; aux montagnes, une sombre solitude dont le tonnerre seul réveillait les échos; point de bruit que celui des orages et des torrents; dans les plaines, des vents qui emportaient les moissons; et, sur toutes les grèves, les rugissements de la mer soulevée. Mais à l'Occident, une clarté se découvre, à l'Occident de l'ancien monde, en Italie, puis en France, en Espagne; puis la clarté se propage et s'étend, les nuages noirs sont refoulés vers l'Orient où naît le soleil et d'où les premières lueurs de l'intelligence humaine sont venues jusqu'à nous, vers cet Orient que les ténèbres enveloppent au-

jourd'hui et que les sciences, dont il fut le berceau, ne réchauffent plus, n'agitent plus.

Bientôt, car c'était la fin du jour, l'étoile du soir, l'astre de Vénus, l'astre de beauté, s'est entièrement dégagé des nuages; les doux aspects et les riantes perspectives, les montagnes couronnées de bois, les champs de blé suspendus aux coteaux, les cabanes rustiques, les bergeries qui se dressent çà et là, amoureusement penchées sur le flanc des collines, se remontrent à nos yeux; une teinte rose, introuvable ailleurs qu'aux portes du Paradis quand elles s'ouvrent pour recevoir l'âme d'un bienheureux, surmonte et couronne les cîmes neigeuses des plus hautes montagnes, où les tendres rayonnements de l'étoile du soir, appèlent les âmes rêveuses, les excitant à rechercher les lignes les plus douces, les sinuosités les plus pénétrables, pour s'y perdre et s'enfoncer dans l'infini.

Ainsi apparurent sous les pinceaux des plus anciens maîtres d'Italie, ces formes dont ils avaient pris l'idéal dans le ciel; et le monde, le monde qui n'avait rien vu de semblable, le croyait ainsi. Fra Bartolomeo de San-Marco avait peint, pour l'église de son couvent, une fresque où la Vierge, les anges et les saints étaient si purement, si saintement représentés avec cette vie qui n'est point celle d'ici-bas, qu'on fit cet apologue. Le bon religieux, disait-on, s'était endormi tandis qu'il était à son œuvre; son pinceau était tombé de ses mains; un habitant du céleste séjour descendit dans l'église; il ramassa le pinceau, et l'œuvre fut achevée, non plus par la main d'un homme, mais par celle d'un ange.

Ils furent aussi entendus dans le ciel avant de l'être ici-bas, tous ces chants d'église dont Palestrina, l'un des premiers, sut nous transmettre les inspirations ravissantes. Un bruit savamment harmonieux peut réveiller des imaginations blasées; mais la simplicité, la pureté du son, la mélodie, va beaucoup mieux à l'oreille de quiconque préfère les biens du ciel aux plus étourdissantes, aux plus triomphantes voluptés de la terre.

Au milieu du seizième siècle, l'art musical était tombé, en Italie, dans un étrange abus de *fioriture*. Un décret du concile de Trente intervint qui prononça l'abolition dans les églises de toute musique lascive et profane. En 1565, le Pape ayant chargé une congrégation de cardinaux de pourvoir à l'exécution des canons du Concile et en particulier à l'expulsion de la musique régnante, saint Charles Borromée, qui était un de ces cardinaux, fit mander Palestrina, dont l'habileté lui était connue. « Renonce, lui dit-il, à ces airs « mondains qui t'ont rendu célèbre; si tu ne veux pas « que la musique soit abolie par l'Eglise, inspire-toi « des paroles saintes qui sont tombées sur la terre « comme un écho du ciel; que ta musique soit digne « de ces paroles ». Au bout de trois mois, Palestrina reparut avec trois messes. La congrégation y reconnut l'inspiration qu'elle avait osé demander, et décréta que la musique ainsi purifiée ne serait point rejetée du service divin. Mais, depuis ce temps, la musique s'est de nouveau prostituée aux plus étranges caprices. Avec cette rubrique : *Sur un air connu*, on fait entendre dans nos églises des sons impurs qui se ratta-

chent aux idées les plus folles, aux conceptions les plus extravagantes, aux tableaux les plus licencieux. Cet abus si déplorable, il est instant de le réformer.

Oui, c'est une gloire qu'on n'enlèvera jamais à la religion catholique, celle de la renaissance des arts. L'architecture, la peinture, la littérature, ces trois poésies du monde civilisé, sont rentrées en possession de leur domaine, sur les pas de la croix. C'est à la suite de la croix que la véritable beauté, la beauté éternelle est venue consoler les hommes accablés des misères de leur temps, les rassurer, les relever, les prendre par la main et leur montrer ces perspectives lointaines où l'humanité place ses espérances. *Ar* a été la première parole de nos langues, et la Croix a ouvert la marche de ces progrès du génie qui ne s'arrêteront plus comme le firent les sciences et les arts de l'antiquité. Elle a aussi marché devant les peuples, devant les communes, cette croix sainte, relevant sur le principe chrétien l'antique régime municipal des Romains; et, malgré tout ce qu'on a exhumé depuis quelques années dans les catacombes du moyen-âge, cette horrible confusion de faits et de conséquences où la science elle-même s'abîme nous offrirait encore plus d'une lumière partant de l'église, dont l'éclat pur ferait pâlir les plus ardentes torches de cette critique astucieuse qui ne va cherchant partout que des sujets de déclamations subreptices, de détractations injustes, comme les bêtes carnassières cherchent autour de toutes les demeures de l'homme une proie à dévorer. Mais ce sujet est trop grand, trop complexe pour que nous y portions, à

cette heure, un regard, même très fugitif. Peut-être, un jour, l'embrasserons-nous dans son entier, ou, du moins, l'attaquerons-nous par des points qui n'ont pas été encore suffisamment explorés.

Quoiqu'il en soit, à nos sentiments religieux et aux croyances catholiques nous devons le souffle créateur de nos arts; c'est là que sont nos origines, là que se trouve notre romantique. La Bible en est la première et la plus vive expression. Tout ce qui sort des entrailles de l'humanité, tout ce qui les pénètre et les émeut, tout ce qu'il y a de franc, de sincère, d'ingénu dans les choses humaines, tout ce qui porte germe, tout ce qui ne se borne point à naître pour mourir, est romantique. La part du classique, j'ai essayé de la faire, je n'y reviendrai plus. Mais, après ce temps d'excentricité belliqueuse, d'applatissement littéraire, d'absorption égoïste dont nous fûmes témoin, il fallait bien entrer dans une voie nouvelle sous peine de périr, sous peine de s'asphixier au milieu des rimes parfumées et des vapeurs de réthorique entassées par les siècles précédents et poussées à leur plus forte expansion, comme des gaz délétères, par les mœurs et les habitudes de l'Empire, alors qu'on faisait à Voltaire une guerre quotidienne, non plus pour sa philosophie dangereuse, mais pour ses plus beaux vers, et pour faire la cour à celui qui voulait avoir à lui seul, qui voulait tenir dans ses mains déjà si puissantes, toutes les gloires, tous les peuples et toutes les fortunes.

Les romantiques de nos jours ont-ils fait tout ce qu'ils devaient et tout ce qu'ils pouvaient? C'est de quoi je ne

parlerai point; ce que je demande avec tous les honnêtes gens qui lisent et qui pensent, c'est le respect pour la morale, le respect pour la religion, la révérence envers la croix qui marcha devant nos pères, en leur frayant le chemin du beau moral, et qui fut pour les artistes du moyen-âge ce que l'étoile du soir, ce que l'astre de beauté est pour les pauvres pasteurs qui regagnent leurs étables, conduits par cette douce clarté qui succède aux éclats de la foudre, et, disant adieu, pour la nuit seulement, aux prairies qu'ils retrouveront le lendemain plus vertes encore, aux ruisseaux limpides dont l'orage ne fera plus des torrents en fureur, bondissant de roche en roche et portant au loin dans la mer les terres, les gazons, les arbres déracinés.

XXXII.

A propos de *or* et de *ol*, qui deviennent *os*, de *ur*, qui devient *us* dans le supin *ustum* d'*urere*, à propos d'*ousta*, *avesta*, *abesta*, *vesta* signifiant feu, je hasarderai quelques origines, étonnantes sans doute, mais non pas impossibles, après ce qu'on a déjà vu. L'*ost*, l'*ostal*, l'*hôtel*, l'*hôtellerie*, l'*hôte*, l'*hôtelier*, viennent d'*ustum*, c'est proprement une expression qui renferme le sens de foyer. Défendre ses foyers, c'est défendre son *ôst*, son *ostal*, sa maison et tout ce qu'elle enferme. L'*ost* veut dire aussi le camp; le camp n'est-il pas le foyer du soldat? *Host* a formé *hostis* et *hospes*: *T*, dans le premier, signale l'attaque; dans le second, P est un signe de possession; la possession est surtout mer-

veilleusement exprimée par *pes*. L'endroit sur lequel nous plaçons notre pied, nous appartient, en ce moment, du moins. *Hostis* est donc l'ennemi, celui qui en veut à notre *host*. *Hospes* est le maître de l'host; il donne son propre titre, sa propre qualité à l'étranger qu'il reçoit, à qui il fait les honneurs de son *host*. Un *toaste* est une santé portée soit au maître de la maison, soit à l'étranger qu'on y accueille.

Les bourgades de l'Attique donnaient le nom d'*Astu* à la ville d'Athènes, parce que ce nom, le même que *Ousta*, signifiait le logis, la demeure commune, l'ost. Quant à Vesta, Ovide a dit :

Nec tu aliud VESTAM nisi vivam intellige flammam.

Oster, ôter, c'est porter, transporter l'*ost* d'un lieu à un autre. En latin, on disait *tollere*, t-ollere; *or* était changé en *ol*. Pour signifier rôtir on laissait subsister *R*. T-orrere, c'est l'action, l'impression du feu contre l'objet exposé à cette action. Dans ce mot, *T* et *R* emploient toute leur énergie, si grande et si expressive.

Entre *tollere* enlever et *ferre* il y a cette différence que *ferre* n'exige pas nécessairement que l'objet soit enlevé de sa place; la terre fertile, *ferax*, porte beaucoup de plantes sur son sein, étale une récolte à faire; quand la récolte a été faite, on la porte dans le sens de *tollere*, on l'enlève, on l'ôte de place pour la mettre, — *ponere*, — dans la grange. De *ponere*, *pono* est venu *bonum*, — bien — de la terre. Les biens de la terre ne sont réellement des biens, *bona*, qu'après avoir été récoltés et mis en lieu sûr.

Quand à *malum*, il m'apparaît, sur ce mot, une origine qu'on pourrait adopter. *Alo* signifie je nourris ; mais quand on dit *malo*, — j'aime mieux, — que fait-on? il me semble qu'au moyen de *M* on fait intervenir, en l'appliquant à l'objet même, le sens de — je ne nourris pas. — *Malum* se dira donc de ce qui n'est pas de notre goût, de ce qu'on rejette, de ce qui nous fait dire *malo*, — j'aime mieux autre chose. — Nous sommes accoutumés à ces contrastes, à ces transpositions, un des charmes principaux des langues.

Olla, — marmite, vient aussi de *or*, feu. En Provençal, nous disons *ouro*. Proprement, *tollere* signifie emporter la marmite. La *tôle* — fer fondu, — vient de *tollere*. A propos de marmite, je ne puis oublier que chez les Turcs le grade de porte-marmite équivaut à celui d'enseigne, de porte - drapeau chez nous. Le *Schorbadji* ou faiseur de soupe est le capitaine. Renverser la marmitte, c'est ne vouloir plus obéir, se révolter, refuser de marcher ; suivre la marmite, c'est aller à la guerre. Dans la féodalité d'Aragon il y avait les *condes di pendon y caldera*, — les comtes de bannière et de chaudière, — qui étaient au-dessus des simples seigneurs bannerets, et avaient à leur suite et à leur charge un certain nombre d'hommes qu'ils devaient nourrir, lorsqu'ils allaient en guerre.

Pour expliquer le mot — porte, porte de maison, porte de ville, — il faut remonter à l'explication que nous avons donnée de *arc*, *arche*. Avec *or*, — élévation, soleil, feu, on a fait *orc*, l'*orcus*, le lieu bas et privé de soleil. P, comme dans *pes*, dans *ponere*, est

venu marquer la possession, la fixité, la sûreté. De porche à porte, de *porca* à *porta*, il y a cette différence de C à T, qui ne s'efface pas seulement dans le mot *otium* prononcé *ocium*, mais encore dans une infinité d'autres mots de toutes les langues ; comme, par exemple, dans notre verbe succomber, qui est bien (sub-tomber.)

Le mot — porte — ne vient pas de ce qu'en traçant l'enceinte d'une ville avec la charrue, on portait, on suspendait la charrue pour former solution de continuité aux ouvertures projetées. Quand les villes étaient construites sur des rochers, et, dans l'antiquité, c'était le cas de presque toutes, il ne s'agissait guère de tracer leur enceinte avec la charrue.

On appelle — port — dans les Pyrénées un passage à travers les montagnes. Le mot — port — est analogue à — pas. — L'unité, *as*, précédée de *P*, a formé *passus*. Dans *pes*, l'unité est moindre que dans *passus* ; la voyelle *E* caractérise cette différence. *Pes* ne donne pour l'espace parcouru que la longueur, que l'empreinte du pied. La mesure à laquelle on donne le nom de — pied, — n'est pas autre chose. Le pas est l'intervalle qui se trouve entre les deux pieds de l'homme qui marche. Comme le pied, c'est l'unité d'une mesure de longueur. *Port* est aussi l'unité d'une mesure de longueur, mais d'une mesure qui s'élève, qui monte. Port, est devenu l'expression de la somme des pas qu'on a formée pour s'élever sur une montagne et pour en descendre. C'est ainsi qu'un port de mer exprime, au propre, la somme des pas ou du chemin

qu'un navire a parcouru pour arriver en lieu de sûreté. C'est quand on vient de la haute mer qu'on cherche un port, c'est-à-dire, un lieu où l'on apporte la somme des mouvements, le résultat des travaux qu'on a faits sur la voie orageuse.

En ce sens, *partir* est le commencement de *porter* ; entre ces deux mots il y a la différence philologique en moins de *A* à *O*. Le part, *partus*, enfantement, est bien un autre départ, un départ plus important que celui qu'on peut faire d'un port, c'est le commencement de ce voyage qu'on appelle la vie.

C'est encore une singulière origine que celle de *pasci*, *pascor*. En premier lieu, *pars* signifie la possession plus ou moins temporaire, la prise, la préhension d'une montagne, d'une terre, d'un *Ar*. Mais *R* se change en *S* et *C* en *T*. Ce qui nous donne *Pascor*, — je pais, — et *Pastor*, — pasteur. — Paître, c'est manger ou faire manger l'herbe qui est échue par le sort, ou qui a été concédée, départie. *Pasturgage* n'est autre chose que partage. Un *parc* est une part de pâturage qui est séparée, qui est défendue, qui est close. Le *C* de *parc* indique cette clôture. De là vient qu'on appelait *pascor* ou jardin, une partie de terre qui était close : *Bella e fresca come rosa en pascor*, disait un certain troubadour en chantant sa maîtresse. On trouve encore, en Provence, le nom de *pasquier* employé pour *jardin*, *clos*, *enclos*.

Solus — seul — vient de *sol* — soleil — et la consonne *S* qui est à la tête de ce nom se rattache au sens de *sequi*, *sequor*, etc., et caratérise la diffusion, l'éma-

nation, l'expansion de la chaleur, de la lumière. Mais *solum* — sol, terrain, — d'où vient-il ? probablement de la même source qui a donné *olus*, *oluscula*, — herbes potagères, fines herbes, — *olitor*, — maraîcher, peut-être même *olea*, — olivier. *Solum* aura été *orum* c'est-à-dire, le penchant des montagnes au-dessus desquelles s'élevaient, se montraient, *oriebantur*, les villes antiques, et dont la terre végétale, quand leurs flancs en étaient recouverts, était retenue par des murailles qu'en Provence nous appelons *restancos*. Ces *restancos* ou terrasses recevaient toutes les eaux ménagères, tous les écoulements des rues et devenaient fort propres à la production des plantes alimentaires, même à la bonne végétation des oliviers. Ici la consonne *S* aurait également servi à marquer l'effusion, soit par rapport à la terre qui, sans les murs de soutènement, s'éboulerait et serait entraînée par les eaux, soit à cause des engrais que les rigoles, les ruisseaux et les pentes de terrains y amènent. Solide, consolider, viennent de *solum; solium* — trône, siège élevé, — *in solidum*, — solidaire, — peuvent en venir aussi; *solen*, — tuyau, canal, gouttière, — n'en est pas non plus fort éloigné, et, par suite, le verbe *solere, soleo*, — avoir coutume, — pourrait y tenir par quelque point; mais *solatium*, *solarium* et notre verbe consoler se rapportent exclusivement au soleil selon toute apparence. Se consoler ainsi que se récréer au soleil, expression charmante, c'est également avoir recours au père de la vie qui nous envoie par ses rayons une si douce émanation de l'esprit dont s'anime la nature et que Dieu distribue aux mondes par l'intermédiaire de cet astre.

Dans le mot *fur*, — voleur, — on trouve encore le feu, la lumière. Nous connaissons à peu près la fonction de *F;* le voleur armé d'un flambeau, cherche dans les ténèbres ce qu'il peut enlever. Le nom des furies leur venait aussi de la torche qu'elles brandissaient en leur main. De *fur* et de *furere* proviennent beaucoup de noms qu'il n'est pas nécessaire de mentionner ici. Dans le verbe *fuscare*, hâler, brunir, rendre noir ou ténébreux, on reconnaîtra encore *fur* avec le changement de *r* en *s*, assez commun, et qui marque, ici, la simple carbonisation, non la brûlure.

Du reste, larron ne vient pas de *latro*; *latro (à latere)*, c'était un garde de la manche, un garde de corps; *L* devant *erro*, — coureur, vagabond, esclave fugitif, a fait larron; *erro* se retrouve, mais pris en bonne part, dans la phrase suivante : aller grand'erre et belle manière. On dit ordinairement grand air mais à tort. Dans *erro*, erre, on ne peut méconnaître le radical d'*errare*. Mais *errare humanum est;* ainsi grand air pour grand'erre n'est pas une grande faute.

Ullus, — quelqu'un, — paraît provenir de l'interjection ou cri interrogatif *ou ! ou !* Cette origine est commune aux houles assourdissantes de la mer et à *ululatus*, — hurlement ; quand on a dit *ullus?* (Y a-t-il quelqu'un) ? on se fait, s'il y a lieu, cette réponse : Nullus, n-ullus (il n'y a personne).

Et d'où viennent donc *currere*, *cursus* ? N'est-ce pas le cours du soleil qui nous a donné ce verbe et ce nom ? Nous reviendrons sur la fonction de *C*, qui ne nous est pas tout-à-fait inconnue. Dans *circulus*,—cer-

cle, — n'aperçoit on pas aussi le soleil qui tourne autour de la terre ?

XXXIII.

Dans les fêtes de mon pays, lorsqu'arrive le moment de la course à pied, que le coup de fusil est parti, que la corde servant de barrière est tombée et que les coureurs ont pris l'essor, le but, rien que le but, appelle leurs regards. Ni les mille bras qui se lèvent sur leur passage pour les encourager, ni tous ces yeux où brillent la vivacité, la pétulance provençale, ces yeux ardents qui les suivent dans la carrière comme un chasseur forcené poursuit de ses regards une meute de chiens se ruant sur la proie, ni les cailloux tranchants qu'ils rencontrent et qui déchirent leurs pieds, ni les ruisseaux qu'il faut franchir, ni le soleil qui brûle leur visage, rien ne les distrait, rien ne les arrête ; ils ne voient que le prix planté au bout de la carrière, ils n'entendent que les sons du tambourin qui les excite et dont ils se rapprochent toujours plus. Une fois vainqueurs, ils parleront des pierres qu'ils ont heurtées, et qui ont failli leur arracher la victoire; ils montreront leurs pieds tout saignants, ils essuieront la sueur qui ruisselle de tous leurs membres; ils donneront du calme à leur haleine fatiguée; ils prêteront l'oreille aux propos entrecoupés des spectateurs, car une course donne lieu à autant de causeries qu'une bataille ; ils reviendront pour reprendre leurs vêtements à la place d'où ils sont partis. Ainsi je fais dans ma course aventureuse au milieu d'obstacles infinis et entouré souvent de ces

ténèbres visibles non moins difficiles à percer entièrement que la nuit la plus noire, allant droit au but tant que mon haleine y suffit, puis revenant sur mes pas pour éclaircir, pour commenter, pour mieux comprendre.

Maintenant, sur le point de rapporter des radicaux d'une importance majeure, je sens le besoin de me reprendre au radical *Ar*, et de revenir sur les trois consonnes *R, D, L*, que nous avons vu naître et fonctionner à sa suite. Les autres consonnes radicales que, par besoin et par occasion j'ai ci-devant évoquées, pourront flotter quelque temps encore dans cette espèce d'intérim qu'elles ont pris; mais ces trois lettres que je viens de signaler ont en philologie trop de valeur et d'influence pour qu'on n'insiste pas un peu sur leur histoire.

Commençons par *R*. L'espace compris entre la base et le sommet d'une montagne est proprement ce qu'on a dû appeler *Rus*. Ce nom a passé aux plaines incultes, à tout lieu sauvage, hérissé de rochers, de buissons et d'épines. En arabe, *Râà* signifie faire paître, conduire les troupeaux sur le revers des montagnes, sur le *Rus*. *Reuzza* veut dire — piton, — le point le plus escarpé, le plus sauvage; c'est presque le *Rus* des Latins *Ràbà* signifie forêt, *Reumla* — désert, — mais non pas désert immense comme Sàhrà, où l'on voit S introduire le sens de *sequi*, *sequor*. *Rezq*, c'est bien, propriété de terre. Encore ici le rapport est grand avec *Rus*.

Si *Marmor*, — marbre, — n'est autre en latin que

Ar et *Or*, précédés tous deux de la consonne envahissante, multipliante *M*, en arabe R'khàme, qui a la même signification, nous montre quelques éléments peu considérables, il est vrai, de la formation latine, mais qui ne sont pas à dédaigner. *Reubb* veut dire — maître, — *Reubb* el-âlamine, — maître de l'univers; — l'idée de l'existence, dans ce mot comme dans ceux qui précèdent, est attachée à *R*, comme celle de l'apparence, puisque *Raà* signifie — voir. — *R* doit être considéré comme la caractéristique de tout ce qui apparaît, de tout ce qu'on regarde. Cette idée de l'existence absolue est empreinte plus fortement encore dans le verbe arabe *Rani*, — je suis, *Rak*, — tu es, — *Rahi*, — elle est, — *Rahou*, — il est, — etc. A propos du verbe — être — et du rôle que joue dans sa conjugaison le radical *Ar*, *Er*, nous pouvons joindre ce qui suit aux exemples déjà cités :

> Li vers qui ERENT en la pierre
> Disaient en itelle manière...
> . . . .
> Et avec ce qu'ele IERE maigre...

Dans cet ancien français *Erent* est pour — étaient, — et *Iere* pour — était. —

Mais où R marque bien l'être d'une façon toute particulière c'est dans *Res*, — chose. —

> E joie aver de celle *Ren*...

et joie avoir de cette chose. Ne dirait-on pas que le latin *Res* et le vieux français *Ren* proviennent de l'arabe *Rani*, — je suis? —

Il est arrivé à notre *Ren* la même chose qu'à *Altus*, qui signifie haut et profond, car, — rien — est le même mot que *Ren* et que *Res*.

La particule *re* qui précède tant de mots est en quelque sorte le signe de vie le plus expressif. *Remandere*, c'est plus que mâcher, c'est remâcher, ruminer; *Rememorare*, c'est plus que garder en la mémoire, c'est en faire sortir ce qu'on y avait mis. Toutes les fois que *re* est à la tête d'un mot, c'est pour rappeler ce qu'on aurait pu avoir oublié, pour refaire ce qui pourrait avoir été mal fait, pour redire ce qu'on pourrait n'avoir pas entendu, etc., etc.

Le mot *Rex*, — roi, — vient de *Regere*, — gouverner; *regere* c'est *re agere;* et *agere* appartient à la même famille qu'*agmen*, *agnus*, etc. *Actor* a été primitivement un pasteur, celui qui poussait le bétail au pâturage;

.... En ipse capellas
Protenus æger AGO.......

et je pense qu'*actœus* veut dire pastoral dans ces vers de Virgile :

Canto, quæ solitus, si quando armenta vocabat,
Amphion Dircœus in ACTÆO Aracintho.

Regere c'est donc conduire avec beaucoup de soin, pousser vivement et bien, et *Rigere* venu d'*Erigere*, ne s'éloigne guère de ce sens. *Et reges eos in virgâ ferreâ*, dit un de ces auteurs sacrés qui avait tout le bon sens romantique, c'est-à-dire, naturel, qu'on peut avoir.

Mais comment se fait-il que cette lettre *R* destinée

à témoigner plus particulièrement l'existence, la réalité, serve en même temps à donner un cachet de rudesse, de grossièreté, d'âpreté.

R en devenant *D*, *L*, *S*, etc., comme nous l'avons vu et le verrons toujours mieux, a dépouillé son caractère primitif, sa nature première; de rauque, de dur qu'il était, le son est devenu plus facile et plus coulant; *Rusticus*, par exemple, n'a plus été que *Selvaticus*, et je crois que *Rosa* avait commencé par être *Rora*, probablement à cause des épines dont la tige est armée.

Maintenant faut-il s'étonner que la lettre la plus rude serve à marquer l'existence et surtout l'existence de l'homme!

Un critique distingué de la capitale, en rendant compte d'un excellent ouvrage sur Madame de Sévigné, s'étonne qu'autour du château célèbre des *Rochers* en Bretagne, il n'y ait, soit près, soit loin, nulle apparence de rocher, ce qui, dit-il, laisse dans le doute sur le véritable sens du nom imposé à ce domaine. Ne peut-on pas entrevoir ici un plus ancien nom formé de *Rus*, un nom de *Rousset*, *Rossets*, par exemple, qu'on aurait plus tard converti et fixé en celui de *Rochers*? Nous avons, en Provence, près d'Auriol, une montagne rude, escarpée, qu'on appelle Roussargue, et non loin d'Aix, un village dit Rosset, Rousset. N'y a-t-il pas aussi le Rouergue, pays d'une nature sauvage? Et Château-Roux, si l'épithète ne rend pas la couleur du sol, ne devrait-il pas son nom à quelque rude et difficile forteresse d'autrefois? Dans les Alpes italiennes

on trouve le Mont-Rose; sur les côtes de Marseille, que je me propose d'explorer dans la suite de ce mémoire, il y a le Col-de-Rose, qui est la sommité la plus élevée, la plus décharnée des montagnes de la Gradule, et l'île de Riou qui est à l'extrémité de la prolongation sous-marine. L'adjectif Roux, Rouge et même le *Ruber* des Latins annonce quelque chose de sauvage, de barbare; le rouge est bien la couleur de la rose, mais c'est aussi la couleur du sang. Les peuples d'une origine plus récemment sauvage ou celtique, aiment beaucoup la couleur rouge.

Les Arabes appellent *Ràr* une caverne. Ce nom me paraît désigner une existence intérieure. Cette existence intérieure est exprimée dans le mot provençal *Raqar*, — vomir, — et dans *Rajar*, — couler. — On a donné, à Marseille, la dénomination de *Pierre-qui-Rage* à une fontaine. L'expression provençale *à ragi*, — à profusion, — me paraît avoir passé dans notre locution française — c'est une rage, une fureur; — car ce n'est pas rage de *rabies*; et le mot fureur est venu eusuite comme synonime habituel de rage, bien que, ce dernier, veuille dire ici abondance d'eau. *Râr* a tellement servi en Provence pour exprimer l'eau qui sort des cavités intérieures, des réservoirs creusés par la nature dans les montagnes, qu'on dit d'une soupe qui n'a pas de consistance *es raro*, c'est-à-dire, liquide, il y a peu de légumes et beaucoup de bouillon. L'adjectif *rarus* vient aussi de *rar*, — couler, — Rarum *cribrum*, c'est un crible peu serré, qui laisse *couler* facilement le grain; *Rara umbra*, c'est le feuillage

léger qui laisse passer, que traversent aisément les rayons du soleil.

Rien qu'à voir la lettre *R* appeler à sa place toutes les autres consonnes pour marquer les modifications diverses de l'étendue, on soupçonne que sa fonction à elle, son attribut particulier est d'attacher aux mots l'idée de l'existence absolue, et cela est tellement ainsi qu'elle figure constamment à l'infinitif de nos verbes latins, italiens, espagnols et français. L'infinitif *Esse* paraît même avoir été jadis *Erre*. Or, l'infinitif, élément principal du verbe, exprime mieux encore que les autres temps l'existence absolue dont le verbe, ce mot par excellence, *verbum*, implique le sens; ôtez le verbe d'une phrase, il n'y a plus de sens, partant plus d'existence soit dans les régions de l'esprit, soit dans les domaines de la matière, pour les choses que la phrase indique.

L, au contraire, s'attache à une existence particulière, individuelle. On le trouve dans les articles employés par les langues mentionnées plus haut et dans la plupart de leurs pronoms personnels. Nous en avons assez largement parlé dans les paragraphes qui précèdent, et je ne dois pas entrer dans les détails qui sont purement de grammaire. Venons à *D*.

Ar devenant *Ad* à l'idée de hauteur ou de longueur nous a paru joindre celle de direction, de tendance, de prolongement. *D* retourné, comme nous avons fait de *R* et de *L*, présente le sens inverse, c'est-à-dire, celui d'arrêtement, de pression, de retour. La particule *de* détermine le sens des verbes démolir, descen-

dre, défaire, disjoindre, etc. On dirait que *Ad* après avoir indiqué l'élévation est retombé sur lui-même.

Les Arabes appellent une maison *Dàr*. Si toutes leurs maisons ne sont pas rondes comme celles de la plupart des nations africaines, elles ont pu l'être jadis; le nom qu'ils leur donnent indique du moins cette forme. *Dar* est aussi l'infinitif d'un verbe signifiant tourner, et *Adaràt* veut dire tournant autour; *Daïr-saïr*, tout autour. L'*Adouar* ou *Douar* c'est le camp ou le village disposé en rond : autrement un camp, c'est *Mehàlla*, et une tente *Guithoune*. Nous voyons ici d'où vient le nom de Cyclopes, donné à ces architectes primitifs qui faisaient des maisons ou des villages en rond, *Cyclicum opus*, et à qui le peuple, ce créateur des grotesques de l'antiquité et de tous les contre-sens qui parcourent le monde et trop souvent le désolent, n'avait donné qu'un œil tout rond au beau milieu d'une tête monstrueuse. *Douâre*, en arabe, signifie périodique, circulaire. Dans ces mots, *D* marque le retour d'une chose sur elle-même.

En arabe, la postérité s'appelle *Deria*, quand on la considère sous le rapport de la descendance; sous celui de l'ascendance, on dit *Hèl*. La famille, c'est *Ahel*, *Héle* pour l'ascendance, et *Diàle* pour la descendance. *Hèl*, *Ahel*, *Héle*, confirment ce que nous avons dit sur *Ar*, *Al*, élévation; et *Derià*, *Diàle*, viennent à l'appui de ce que nous disons sur *D*. Cette consonne se retrouve avec la même fonction dans *Hàrídje*, — rouler. —

La lumière sans fin dans sa durée et dans son éten-

due *Ies* venant de *Ir*, — rayon, — avec expansion ou changement de *R* en *Es*, prend le nom de *Dies*, quand elle reparaît chaque matin avec le soleil pour remplir l'immensité des cieux, parce qu'alors, au moyen de la consonne *D*, elle annonce la division naturelle du temps établie au commencement des choses, quand Dieu sépara la lumière des ténèbres, donnant à l'une le nom de *Dies*, — jour, — et aux autres celui de *Nox*. Notre mot — jour, — comme nous l'avons déjà vu, n'est pas très-éloigné de *Dies*, puisque *j* n'est autre que *dj* et *our* que *ur*. *Lux*, c'est *L-ur* avec expansion ou changement de *R* en *X* et particularisation au moyen de *L*. *Nox*, c'est la négation de la lumière, *N-ox*; nous parlerons bientôt de la valeur de *N*. Dans ces trois mots *Dies*, *Lux* et *Nox*, les voyelles *i*, *o*, *u*, se substituent l'une à l'autre.

Dans *Lumen*, il y a quelque chose de plus que dans *Lux*. *En*, c'est la vie, *Lumen*, c'est la lumière de la vie; *Lumen Christi*, la lumière du Christ, source de vie. Dans ces mots *Agmen*, multitude d'hommes et d'animaux, *examen* — essaim, — et de plus recherche, discussion, perquisition, il y a, non-seulement, une idée de vie soit matérielle, soit spirituelle, mais encore de multitude. Sous ce dernier rapport, *En* est analogue à *Ex*.

Maintenant qu'elle peut avoir été l'origine de *dolor*, de *desolare*, de *colere?* Pour en apprendre quelque chose, retournons à *olea*, *olus*, *olitor*. Evidemment, *colere* se rapporte à tout ce qu'on cultive sur l'*Orum*, *Olum* ou *Solum*. *Desolare*, c'est donc ruiner le sol livré

à la petite culture, si précieuse autour des villages dans les anciens temps, où

> Privatus illis census erat brevis
> Commune magnum, (1)

temps que nous rappellent, du reste, ces jardins si bien cultivés du milieu desquels sortent les villes et les villages de l'Algérie, dans les pays même les plus montagneux et les plus arides. *Colere*, c'est cultiver les hauteurs; *arare*, c'est promener la charrue dans les plaines. Le nom d'*arva* convient aux champs étendus que la charrue sillonne; aux *costes*, *costeaux*, *couteaux* ou coteaux on emploie la bêche et le hoyau, surtout celui-ci dans les terrains caillouteux. Le nom latin de cet instrument de culture, *ligo*, n'est pas sans rapport avec *legumen*, et, dans ce dernier mot, outre *legere* que nous avons expliqué déjà, on rencontre *En*, — vie, abondance. —

D peut se convertir par euphonie ou par besoin en *T*. *T* est une caractéristique de l'impératif de la langue latine : *laudate ingentia rura*, *exiguum colito*. Il se peut même que *D* ait occupé, dans certains mots, la place actuelle de *T*, et que, par exemple, *dentare*, — essayer avec les dents, mordre à quelque chose pour l'éprouver, ait précédé *tentare*. *Rota*, — roue, est en provençal *rode*, et *roudar* — rouler, — traduit *rotare*. Mais *T* se transforme souvent en *C* et même en

(1) Dans ces deux vers d'Horace il y a tout le système de la propriété antique; nous ne pouvons pas le développer ici.

G. Nous avons pu voir comment, par suite d'effets progressifs, primitivement exprimés par le verbe *tornare*, on obtient le verbe *coronare*. Le mot espagnol *tertulia* — cercle, assemblée, — paraît être venu de *Circulus*, qui, lui-même, tient de près à *Discus*, et notre mot provençal *Gourb*, — gouffre, — en latin *Gurges* ressemble beaucoup à *Turbo*, — ce qui tourne en rond. — *Cuiri* ou *Cueri* voulait dire maison dans le premier essai de langue ou *Romancium* des Latins. Or, *Cueri* n'est autre que le verbe *Tueri*, signifiant protéger, couvrir, abriter, défendre. Nous aurons à parler avec quelques détails de *Cueri*; même plus tard, nous découvrirons, peut-être, que Caucase et Tartare n'est qu'un même nom pris en sens inverse, comme *Altus* et plusieurs autres désignations de l'étendue. Pour le moment, il nous suffira de reconnaître, en passant, que *D* figure à l'infinitif de quelques verbes latins et que *C* n'y est pas étranger, comme dans *dic*, *fac*, etc. Dans le verbe provençal *Durbir*, — ouvrir, — *D* paraît avoir la force impulsive de *T*.

XXXIV.

Je ne dirai point que j'ai hâte d'en finir avec les montagnes, car je n'ai pas dit encore la moitié des secrets philologiques dont la garde leur est confiée. En attendant la révélation fortuite, dans cette œuvre d'ignorance rien ne peut être que fortuit, de quelques-uns de ces merveilleux secrets au moyen des consonnes *B*, *K*, *S*, dont le tour n'est pas venu encore, ne

puis-je pas retourner aux Monts-Dores et aux Monts-Domes, qui, hauts et superbes comme le trône du beau pays de France, nous ont apparu déjà dans cette ondoyante et fantastique élucubration ? J'ouvre un dictionnaire de l'idiôme arabe en usage à Alger, en fait de langue arabe c'est tout ce que j'ai à ma portée, et je trouve que *Doume* signifie—durée.—Voyez comme ce nom va bien à nos montagnes centrales, à notre pôle géologique ! Bientôt nous apprendrons que Doume, Dom, Domus, Dominari, etc., peuvent se prêter à une explication non pas opposée, mais corollaire à celle-ci.

Venons aux Monts-Dores. Une idée qui se présente pourra corroborer ce que nous soupçonnons déjà. Les signaux par le feu étaient employés dans les plus anciens temps: ils s'étaient confondus avec les actes solennels de la religion d'*Ur*. Ce que dans l'Occident, nous appelions *Ara*, les Chaldéens l'appelaient *Ur*, Ur *Chaldæorum*. La prise de Troye fut annoncée à Clytemnestre par des feux successivement allumés sur des montagnes dont Euripide nous a transmis les noms, c'est-à-dire, que la nouvelle en vint, cette nouvelle depuis si lontemps attendue, de *Or* à *Or*, d'une montagne à l'autre, jusqu'à la cîme la plus voisine du palais du Roi des Rois, à Argos. L'expression de *Or* à *Or* qui équivaudrait à cette autre de *Caf* à *Caf* qu'on trouve dans les écrivains orientaux peut bien être restée dans *Durum*, Dore, Doire, etc. De *Caf* à *Caf* est bien resté l'expression française de Cap en Cap.

Je crois que le Monte-d'Oro, de Corse, doit être ainsi écrit — Monte-Doro. —

Maintenant, d'où viennent *Olor*, — cygne — et *Color*, — couleur? — De la neige des montagnes, l'un et l'autre. *Or* ou *Ol* est répété dans ces deux noms. La blancheur du cygne et celle de la neige méritaient bien cette éclatante répétition. Le cygne, le plus bel oiseau des grands fleuves, peut avoir pris son nom à *Ar* devenu *Or*; mais le radical, la source primitive est toujours la même. Dans *Color*, *C* exerce sa fonction ordinaire qui est de recueillir, de rassembler. C'est ainsi que la blancheur des montagnes couvertes de neige, cette blancheur que, sur nos rivages de la Méditerranée, on aime tant à contempler, l'hiver, quand, du reste, le ciel est bleu, la lumière du soleil bien transparente, bien dorée, et que le calme survenu dans les airs annonce la fin du mauvais temps, cette blancheur des hautes cimes où s'élèvent et vont se perdre des rêves infinis, est devenue le nom générique des couleurs. La blancheur des sommets neigeux, cette absence de couleur pour les physiciens, est pour nous, dont les yeux profanes sont ravis et charmés, la couleur par excellence.

J'ai dit plus haut que le mot — solde — peut bien venir de — soldat, — mais que — soldat — ne vient pas de solde. A cette occasion, quelques vues sur les *Soldurii* ou clients Gaulois, dont parle César dans ses commentaires, viendront à propos. Un vieux traducteur de l'illustre Romain, dont les annotations ne sont pas sans mérite, a dit que ce mot de *Soldurii* n'avait aucune convenance ni étymologie avec le grec ni avec le latin, *ains* était pur *français*, c'est-à-dire, gaulois.

César, dans un autre passage, les qualifie de clients, et Athénée les appelle d'un certain nom grec, comme qui dirait *mourant ensemble*. Les *Soldurii* tiennent à cette famille de mots que nous avons vu sortir avec *Solum* du flanc des montagnes livrées à la culture par les premiers et les plus rudes travaux de l'homme, dans nos régions méditerranéennes où la lumière venue de l'Orient, la première langue et les arts primitifs se formèrent un berceau d'où avec le temps devaient sortir les sciences, les arts et la puissance de l'Europe. On peut voir dans les *Soldurii* les hommes qui consolidaient le pouvoir et la fortune de leur chef, comme des murs bien faits soutiennent le terrain des montagnes exploité enterrasses. *Durii* tient à *Durum* comme *Sol* à *Solum*; c'est ainsi que nous avons cru voir dans le nom de famille Durand, *Durante*, et qu'on peut reconnaître aussi dans celui de Denans, Dunant, la désignation d'un châtelain, d'un gardien de castel ou *Durum, Dunum*.

Les SOLDURII étaient *Solidaires* de la vie de leur prince. Le prince et eux ne faisaient qu'un tout. Le *sol*, notre ancien douzain d'autrefois, composé de douze deniers, vient du *Solidum* latin, ou plutôt de *Soldus*, pièce de monnaie d'or qui ne faisait point partie d'un autre, et dont le prix pouvait être *Soldé*, c'est-à-dire, complété par des monnaies intermédiaires dont l'ensemble la valait tout entière, comme vingt sous réunis valent une livre.

Avant de passer au paragraphe suivant où doivent apparaître des radicaux de haute origine et de grande importance, arrêtons-nous un moment encore à quel-

ques mots singuliers dont l'explication pourra jeter sur tout ce qui précède un jour nouveau, et donner à cette longue et pénible exposition une transparence toujours plus désirée.

Le premier de ces mots est employé dans deux provinces fort opposées de mœurs, de productions et de langage, la Normandie et la Provence. Nous appelons *Darne*, *Darne* d'orange, un lobe, une cloison, une section, un fragment intérieur de ce fruit. Une *darne* d'orange est comme la côte d'un melon ; seulement, dans le melon, c'est l'écorce qui est sectionnée, et dans l'orange c'est la pulpe. En Normandie, on dit une *darne* ou rouelle de poisson, et l'on trouve dans cette province la ville de Darnethal, dont le nom signifie, en vieux gaulois ou en vieux germain, je ne sais trop, fragment, section, tranche de vallée. Le *T* de *Thal*, comme le *D* de *Darne* marque également la division, la séparation, la rupture, le déchirement. Une *Darne* est le sectionnement d'une hauteur quelconque, *Ar* ; *Thal* est aussi le sectionnement d'une hauteur quelconque *al* ou *hal* qui n'est autre que *Ar*. Ici, nous rencontrons sur notre voie Argenthal, Bourg-Argenthal, ville bâtie sur le revers méridional des hautes montagues dont Saint-Etienne illustre le revers septentrional. *Argenthal*, c'est le ruisseau de la vallée, comme Argenton veut dire, à ce qu'il semble, petit ruisseau.

Si nous avons justement reconnu dans *Argen* le sens d'*Ar*, deux fois répété, mais sous la forme *Gen*, pour la seconde, nous pourrons soupçonner dans le Darnethal de Normandie un accident philologique tout sem-

blable. *Darn* et *Thal* signifieront division, déchirement de montagne. Ajoutons que *Thal* n'est pas autre que *Val* ni que *Gal*, *Gau*, *Gaou*; mais nous ne pouvons encore aller jusques-là.

Un autre mot digne de remarque est *runcare*, — sarcler. — *Runcare* c'est *Ar-uncare*. Comme dans *Ruere* et une infinité d'autres mots commençant par *R*, cette lettre qui caractérise tout ce qu'il y a de plus rude, de plus dur, et qui est la finale de *Ar*, suppose presque toujours cette racine primitive comme participant à la première formation du vocable dont il s'agit, tandis que les autres parties ou radicaux s'aglutinent, en quelque sorte, à elle. Dans sarcler, *Ar* est resté tout entier précédé de *S*, qui rappelle le sens de *sequi*, *sequor*, et suivi de — cler, — qui paraît être *colere* — cultiver. — *Runcare* renferme un radical dont nous parleront bientôt, il signifie — arracher une à une — les mauvaises herbes. Pour arracher, même observation que pour sarcler; *Ar* s'y trouve tout entier. Maintenant, si nous mettons *T* devant *runcare*, nous aurons *truncare* où l'idée d'un coup violent se présente et non plus celle d'un simple arrachement.

En résumant toutes nos déductions, nous poserons en principe que *R* exprime l'existence absolue, que *L* particularise cette existence, et que *D* la détermine par rapport à une autre; que la lettre *R* à la tête d'un mot suppose fort souvent *Ar*, cette onomatopée qui annonce une hauteur en même temps que la difficulté d'y atteindre; que *L* précédant un mot est fort souvent un article ancien qui se trouve redoublé dans

certaines dénominations modernes, comme la *Lare*, montagne pastorale du territoire d'Auriol, autrefois l'*Are*, c'est-à-dire la montagne par excellence, comme la *lequa* ou *leca*, qui fut peut-être l'*Arca*, l'*Ecca*, la maison, la station désirée; comme la *lave* du Vésuve, qui aurait été l'*Ave*, l'*Aouve*, la roche en effusion; comme *Locus*, place de maison, où *Oc* me paraît signifier ce qui n'est point exposé aux rayons du soleil, et pourrait bien être *Orc* avec syncope du *R* qui est dans *Orcus*; que si *R* dans *ruere* est l'onomatopée de ce qui tombe en ruine, de se qui s'écroule, de ce qui roule, *L* dans *Luere* est l'onomatopée de ce qui coule, de ce qui est liquide, de ce qui *flue* ou *conflue*. *L*, en ce cas, fait supposer *Al* comme dans Alluvion.

Enfin, quand *R* au commencement d'un mot ne peut pas être directement ramené à l'onomatopée primordiale *Ar* ou à l'expression de l'existence absolue, on peut être assuré qu'il indique toujours quelque chose de rude, de pénible, de dur à passer ou à maintenir, comme l'existence, et surtout comme l'existence de l'homme sur la terre.

Même observation pour *L*. Quand au commencement d'un mot il n'indique pas le sens de particulariser, d'individualiser, de spécialiser ou celui de satisfaire à une peine, de l'accomplir, comme dans *Luere* qui est, si j'ose le dire, l'aboutissant moral de *Ruere*, ainsi que nous avons pu le voir en parlant des malheureux qu'on précipitait du haut des rochers expiatoires, il emporte l'idée de couler, de laver. D'ailleurs, le supplice lave le crime, et voilà *luere*, dans le sens d'expier, parfaitement explicable.

XXXV.

Nous voici arrivés devant deux radicaux de haute valeur, *An* et *Am*. Avant toute recherche, rappelons-nous *Orior* et *Morior*. Toutefois, ce n'est ni *Ar* ni *Or* que nous prendrons pour notre point de mire et de rectification. D'autres transformations de *Ar*, dont je n'ai pu m'occuper encore, reviennent mieux à mon sujet. N'en prenons qu'une, sauf à la traiter plus curieusement et mieux avec toute la famille de radicaux dont elle fait partie. *Av*, *Af*, veut dire une cîme de montagne, en arabe. On écrit *Kaf* ou *Kef*; mais *K* est une aspiration, et l'on devrait écrire, comme le font quelques-uns, K'*af*, K'*ef*. *Hava* qui vient de *Av* s'emploie en hébreu pour — prendre devant soi, vivre; — la vie, en effet, n'est-ce pas la somme des jours qu'on prend devant soi pour les passer derrière ? Le latin *Ævum* exprime l'âge, le monceau des jours superposés. *Avere* signifie souhaiter fort, et le désir de vivre n'est-il pas le plus vif, le plus constant de nos vœux ! En adressant à quelqu'un la salutation *Ave*, on lui disait : vivez longtemps.

Le capital de nos jours peut être considéré comme une colonne dressée vers le ciel et perpendiculaire à ce plan horizontal où aboutissent toutes les chutes, où viennent se mêler et se confondre tous les corps laissés à eux mêmes et livrés à la décomposition, du moment que l'âme s'en est séparée définitivement et sans retour. Sur cet *Ævum* des êtres animés se réfléchit, en même temps, la vie des peuples; aussi comme la tour d'Eder,

il se perd dans les nuages, il touche aux cieux. Dès l'origine des choses, toutes les vies de ce monde sont venues s'y réfléchir à leur tour; mais peu y laissent des marques durables. Depuis que les langues ont pris naissance, depuis que le mot *Ar* fut prononcé pour la première fois, combien de vies sont allées heurter cette colonne éternelle et n'y ont déposé que le rêve d'une ombre! Combien d'hommes, fort remarquables de leur temps, n'ont pas même pu y laisser leur nom! Combien de fausses gloires élevées par l'envie à l'encontre de gloires mieux méritées et de triomphes plus certains! Que d'extravagances, que de mensonges odieux dans les bacchanales de l'histoire! Que de crimes encensés et de vertus baffouées!

Sur cette colonne, ce qui brille entre tout le reste, c'est l'œuvre de Dieu; ce qu'on peut y lire de plus authentique c'est l'unité de la famille humaine, la perpétuité des lois qui régissent le monde. Quant aux actes particuliers de l'homme, inscrits par les passions, tour-à-tour exaltés et déprimés, on a peine à percer les nuages qui les recouvrent sur cette colonne des siècles, constamment salie de nos querelles misérables, de nos illusions et de nos erreurs qui se réchauffent, se fécondent et s'engendrent sans fin. Mais laissons un moment la part des hommes, et portons nos regards sur les empreintes que l'œuvre divine a laissées.

Terra autem erat inanis et vacua, dit la Genèse; la terre était privée d'*Ans*, c'est-à-dire, d'objets en vie, *in-anis*; elle était couverte par les eaux, *Vacua*, *V-acua*. *Acua* n'est autre que *Aqua*. *V* à la tête d'un

mot se prête à la condition d'être dessus, d'être en butte à des efforts perpendiculaires, d'être exposé à un soulèvement ou à un enlèvement; tandis que *In* exprime la négation de toute existence relative.

Quand Dieu eut dit : *Congregentur aquæ quæ sub cœlo sunt, in locum unum, et appareat Arida*, *Ar* qui figure la hauteur absolue, l'élévation abstraite, se transforma en *Av* pour jeter devant soi, pour lancer la masse des eaux, et pour qu'*Arida* ou soit l'ensemble des hauteurs apparût; *R* devint alors ce *V* qui, en précédant *acua* appelle l'attention sur ce qui était au-dessous des eaux, sur ce que l'*Arida* devait soulever dans son premier effort pour apparaître et pour se conformer à la parole de Dieu. En obéissant à son créateur, l'*Arida* ou la terre poussa devant elle cette surface qui servait de base et d'appui aux eaux, et voilà pourquoi les hautes cîmes des montagnes sont encore appelées *K'av*, *K'af* ou *K'ef* en arabe. Voilà l'origine de notre verbe français — évacuer; — les eaux ainsi soulevées dans leur point de contact avec la terre évacuèrent, c'est-à-dire, s'écoulèrent *in locum unum*, dans ce réservoir que le créateur creusait pour elles, tandis que la terre vomissait les montagnes et qu'au-dessus de ces éjections terribles les eaux, sans équilibre, tombaient dans la mer en cataractes, comme les gerbes écumantes d'un immense jet d'eau.

Je m'arrêterai peu à la caractéristique *V*, *U*, *B* qui ressort de *Vacua*, me bornant, pour cette fois, à indiquer, tout en passant, le mot *Uxor*, dont la première partie *Ux* paraît être le *Urg* d'Urgere, tandis

que *U* apporte, en particulier, une idée de dessus et de dessous, comme dans *super*, *sub*, *ubi*. En temps et lieu *V*, *U*, *B*, ainsi que *P*, *F*, tous membres d'une même famille nous fourniront une ample matière à révélations.

Entre la colonne des siècles et l'horizon de la terre il y a un angle; le mot angle est formé de *an*. Les angles sont pour la géométrie ce que les années sont pour la colonne chronologique, ce que les jours sont pour nos années, ce que les années sont pour notre vie. Le sens primitif de *an* est celui d'inclinaison, d'entre deux. Dans le verbe *angere*, serrer, étrangler, les deux côtés de l'angle se rapprochent toujours plus; ce sont des ciseaux, des tenailles; *angustiæ*, angoisses viennent d'*angere*.

Tout ce qui sort de la terre tend à y rentrer, tout ce qu'on lance dans les airs incline vers la ligne horizontale et décrit cette figure que les géomètres appellent une parabole; c'est la loi générale de l'existence: du moment que nous arrivons à la lumière du jour, nous inclinons vers la mort. Souvent, à peine a-t-on ouvert les yeux, qu'il faut les fermer sans retour, et ceux à qui cette courte vie est donnée, ne sont pas les plus malheureux; notre religion catholique les compte parmi les anges, parmi ces êtres purs et dévoués qui s'inclinent constamment aux pieds du Seigneur, l'adorant avec respect et sans crainte, intercédant pour les hommes et surtout pour leurs parents qu'il ont laissés sur la terre dans la douleur et mêlant leur voix, qui était encore si faible ici-bas, aux voix

éclatantes, harmonieuses et fières qui chantent l'Hosanna éternel, l'inclinaison éternelle des anges et des hommes devant Dieu !

A mesure que les siècles se succèdent, cette colonne des âges au sommet de laquelle les faits les plus reculés des temps primitifs, brillent avec une netteté, avec un éclat que tous les faits contemporains sont bien loin d'avoir, cette colonne à qui l'éternité semble promise, s'écroulera un jour sur elle-même ; elle retombera de toute sa hauteur, de sa hauteur immense, sur cette même terre d'où la parole divine la fit sortir au premier jour du monde ; elle se confondra, elle aussi, qui aura tant de siècles d'existence, avec tout ce qui a duré un instant, avec tout ce qui est tombé, depuis que l'univers est en marche, sur cette ligne horizontale, où tout ce qui a vécu, tout ce qui a fourni un *ævum* quelconque, tout ce qui de *AV* est devenu *AN* va trouver le repos. Ce qu'Horace, ce grand poète parmi les hommes qui ne furent point inspirés, a dit du Tibre par rapport à Rome, *uxorius amnis*, fleuve qui embrasse Rome avec amour, comme un époux son épouse, le fleuve des siècles, *amnis*, le sera aussi pour la terre, pour cette couche nuptiale, où toutes les existences d'ici-bas naissent, s'agitent un moment, et vont s'endormir.

Pour l'*ævum* de la terre, l'inclinaison n'est pas sensible ; comment la mesurer ? Bien que l'éternité tout entière, l'éternité sans commencement ni fin n'appartienne qu'à Dieu, quel terme pouvons-nous assigner à la permanence du globe, qui dure depuis si long-

temps, à la fécondité de la terre qui tous les ans se remet à produire et couvre sans cesse de verdure son front sillonné de rides, livrant à la jeunesse des fils, pour leurs jeux folâtres, les mêmes prairies où dansèrent autrefois les aïeux et présentant des roses aux jeunes filles sur ces mêmes buissons d'où les mères jadis avaient tout enlevé !

Mais pour ces vies particulières, pour ces animations qui d'*Orior* vont à *Morior*, pour cet *AV* qui prend devant soi et monte, il y a de toute nécessité un *AN* qui s'allonge, mais décline. A chaque pas qu'on fait dans la ligne verticale, une inflexion arrive, qui, par un sinus moindre chaque jour, va marquer un point sur la ligne horizontale ; quand le sinus est réduit à zéro, quand le côté de l'angle qui porte nos jours s'applique parfaitement à la ligne horizontale, tout est dit pour nous sur la terre, nous n'avons plus à prendre que le chemin de l'éternité. Les uns tombent sur la ligne fatale, inévitable, comme des épis mûrs et dorés par le soleil, sous la faulx du moisonneur, d'autres comme des feuilles du vert printemps qu'un tourbillon soudain emporte, que la grêle déchire, arrache et détruit.

Cet espace entre le ciel et la terre, cet angle où s'agite la vie est donc plein de doute ; entre *av* et *an*, entre la ligne verticale et la ligne horizontale, entre la vie et la mort, il y a une région d'incertitudes, de chances fatales, de misères imprévues qui souvent forcent l'homme à se demander : qu'est-ce que la vie ? L'adverbe latin *an* exprime le doute.

Entre la vie et la mort, entre sa vie présente et sa destinée future, l'homme est toujours *anceps*. La vie est un *vocabulum ancipitium*, un mot auquel on peut donner un bon ou mauvais sens.

Ar qui se change fort naturellement en *al* marque non-seulement la raideur, mais l'élancement, et notre mot provençal *lan* — *éclair*, l'italien *lampeggiare*, — faire des éclairs, — rappellent cette fonction de la lettre L. Mais *an* qui exprime le doute, marque et porte en soi quelque chose de flatteur, quelque chose qui se replie sur soi-même, pour mieux pénétrer, pour mieux s'incliner. Aussi le trouve-t-on dans *anima*, comme dans *Angulus*, comme dans *anchora* — ancre de navire, — comme dans *ancon*, pli du coude, coude. Les *ancilia* étaient de grands boucliers échancrés de deux côtés; *ancilla* c'est la femme ou fille complaisante, obéissante, qui sert un maître; *ancillari*, être au service, veut proprement dire se plier, s'assujettir aux volontés d'autrui. C'est toujours un état de doute comme la vie qui est entre la naissance et la mort, entre le passé et l'avenir, sujette, asservie à l'un comme à l'autre.

Et voilà pourquoi l'adverbe *an* qui marque le doute, a été dans certaines langues un article comme il est encore dans le français un pronom, deux parties du discours destinées particulièrement à marquer l'existence. J'*en* ai vu, j'ai vu *de cela*.

Au doute qu'on expose, répond l'affirmation ou la négation; une chose est ou n'est pas.

Dans la catégorie de l'affirmation, nous trouvons

A la tête du mot grec *antropos*, *an* présente une vive idée de l'existence. Cette idée de l'existence marque aussi bien vivement le pronom personnel arabe *anà* — je, — *anàïa* — moi. — Dans cette même langue *hàï* voulant dire vivant, et *hïà* vivre, exister, on conçoit l'énergie d'*anàïa*.

Il y a un adjectif latin *anancœus* qui exprime une existence forcée, nécessaire. *Anancœus* et *necessarius* doivent se tenir par quelque lien.

Sous le point de vue de l'incertitude, de la gêne, et en rapport avec l'angle qui se rétrécit toujours plus, jusqu'à ce que les deux côtés soient appliqués l'un contre l'autre, nous avons *anxius*, — inquiet, — *angere*, — étouffer. *Anguis*, — serpent, — n'est pas très éloigné d'*angere*.

> Et primum parva duorum
> Corpora natorum serpens amplexus uterque
> IMPLICAT.....
> Post ipsum, auxillo subeuntem ac tela ferentem
> Corripiunt, SPIRISQUE LIGANT INGENTIBUS.....

Amplexus, *implicat*, *spiris ligant ingentibus* sont en harmonie avec le nom d'*anguis* dérivé d'*angere*, qui lui-même tient d'*angulus*.

Dans *anhelare* et ses dérivés, *an* marque aussi la gène, et le mot angoisse est l'expression la plus énergique de cet état.

On doit rapporter à *Angulus*, en ayant égard aux consonnes additionnelles, et aux voyelles qui se substituent le mot coin, — en provençal *cantoun*. Le

français — canton, — se cantonner, n'a pas non plus une autre origine.

Il y a les prépositions avant, devant ou davant et *anant*, cette dernière usitée dans le midi, qui indiquent une position, une existence déterminée par des limites. Dans avant et devant *av*, *ev* présentent cette idée de soulèvement que nous avons reconnue dans *vacua*, ou pour mieux dire dans *av*, *af*, *k'af*, etc.

Av, *ev* est aussi dans *levis*, léger ; *L* remplit ici son office ordinaire qui est de particulariser, d'être un article ou un débris d'article. Il est à noter que le verbe *levare* ayant qualité pour signifier lever en haut, *elevare* qui semble vouloir dire la même chose n'est jamais employé par Cicéron que dans le sens d'abaisser, de déprimer, tandis que César l'emploie dans le sens contraire. Cicéron tenait compte de la préposition *è* dont nous n'avons encore rien dit, pas plus que de quelques autres qui sont analogues. Leur tour viendra.

Ce qu'on appelle aujourd'hui canton, s'appelait autrefois *ban*, le *ban de la Roche*, le *bannat de Temeswar*, etc., la *banlieue* ou le territoire à une lieue à la ronde; *bannir*, c'est chasser du *ban*, du canton. Les publications relatives au canton s'appelaient *bans ;* il en est resté les *bans de mariage* et les *bans de vendange*. La bannière était le drapeau du canton ; le seigneur banneret était le seigneur cantonnal. On appelait banier, banhier, bagnol, le garde-champêtre. Le ban, l'arrière-ban c'étaient les hommes du canton qui devaient aller en guerre sous les ordres de leur chef. Quant à

la caractérisque *B* nous la ferons connaître en son lieu ainsi que toutes les autres consonnes dont je n'ai pas encore déterminé la fonction d'une manière suffisante.

Dans le sens de négation, *an* est d'ordinaire à la tête du mot, comme dans anarchie, anachorète, anathême, anecdote; l'anecdote, c'est ce qui n'est point divulgué encore; l'anathême, c'est une formule prononcée contre quelqu'un; l'anachorète, est le parfait solitaire, celui qui ne fait pas partie d'un chœur; l'anarchie, c'est l'absence d'un gouvernement ferme et solide, c'est l'état auquel l'abus des écrits politiques, des discours de tribune, des raisonnements de café ou de cabaret, finit toujours par réduire les peuples.

Quelquefois néanmoins, il n'y a pas de sens privatif au mot qui commence par *an*, comme dans analyse ou réduction d'une chose à ses principes, à ses *an*, dans analogue, c'est-à-dire dans *an* conforme à un autre *an*.

Maintenant, si nous retournons la consonne *n* comme nous l'avons fait pour *ar*, *ad*, *al* et leurs analogues nous y trouvons une idée négative; nous aurons le *nan* des enfants, le *nenni* de notre vieux langage français, le *nani* de nos provençaux plus poli que le *noun* tout sec.

Jusqu'ici nous avons considéré l'angle toujours plus aigu auquel la vie peut être comparée, cet angle qui n'aboutit enfin qu'à une absence d'intervalle, à une impossibilité d'être; si nous sortons de l'animalité pour

considérer d'autres genres d'existence, un angle toujours plus ouvert se développera devant nous. Ce sera le sujet d'un des paragraphes qui vont suivre ; mais auparavant, il nous faut revenir sur *ar*, sur ce fondement mystérieux du *Romancium Occidental*.

XXXVI.

Et qu'on ne dise point que *an* ne vient pas de *ar* ; quelques noms à notre portée soumis au scalpel philologique donneront à ce fait autant d'évidence qu'en pareille matière on peut en désirer. Ne tenons aucun compte des lettres officieuses, auxiliaires ou complémentaires ; ne cherchons qu'à remonter de *an*, *en*, *in*, *on*, *un* à *ar*, *er*, *ir*, *or*, *ur*. Comme à l'ordinaire, notre marche ne sera pas bien droite ; mais quelques déviations inévitables ne la rendront pas moins sûre.

Il y a une fable d'Anthée, géant de Libie, fils de Neptune et de la terre, qui, dans ses luttes continuelles avec des géants querelleurs, batailleurs comme lui, harassé, épuisé, las, tombant de faiblesse, abattu, couché sur la terre, sa mère, reprenait sur le sein qui l'avait nourri des forces nouvelles et remportait la victoire au moment où il paraissait l'avoir perdue sans retour. Cette fable revient assez au sujet dont je m'occupe et à la manière dont je le traite. Mon point de départ, n'aura pas été mal pris, si en revenant sur mes pas je trouve la confirmation de ce que j'ai avancé hardiment quelquefois, mais toujours dans une même ligne, malgré de fréquents écarts à droite et à gauche.

J'ai dit, par exemple, que *An* est une inflexion d'*Ar*. Eh bien, l'autre jour, en excitant aux premiers essais de la parole une petite fille de quinze mois, pleine de volonté et d'intelligence, je ne pouvais pas obtenir qu'elle prononçât ni *Ar*, ni *Av*, ni *Af*, ni aucune de ces trois consonnes finales placées à la tête d'un mot. Après *ta*, *ma*, *ba* et *pa*, elle avait beaucoup de propension à dire *an*, *am*. *Ana*, — allez, — *enè*, — venez. — Il me semble que les enfants du premier homme durent faire ainsi; ils trouvèrent plus aisé d'appeler leur père Adam qu'Aram, et au lieu d'Eva ou Hava, ils avaient plutôt fait de dire *Am* qui, en arabe, signifie — mère.

Les Dioscures ou fils du Dieu, c'est-à-dire, de Jupiter, Castor et Pollux, étaient aussi appelés *Anactes*, et leur temple s'appelait *Anactorium*; or *Anax* ou *Arnac*, en grec, veut dire prince, roi, homme d'en haut, de haut lieu; *ar* s'est donc fléchi en *an*.

J'ouvre un dictionnaire latin; j'y trouve qu'*anus*, signifie proprement un rond, un cercle. Rond est la traduction de *Rotundus*; mais, en négligeant *T*, qui marque l'impulsion donnée à ce qui roule, nous avons round, rond, c'est-à-dire, *Or* s'inclinant en *On* et annonçant son existence avec force par *R* placé à la tête du mot. Pour mieux dire, rond est une formation de *Or-On*, de la montagne en bas, rouler de la montagne en bas, comme l'Oronte, comme l'Araxe, comme l'Arach, etc.; et rouler n'est autre que Orouler, Or-ourer pareillement déformé.

Nous avons déjà parlé d'*Annus*, de cette circula-

tion du temps, toujours si lente pour les ambitieux qui attendent sans cesse, et si rapide pour l'homme sage, aux espérances modestes, qui ne songe qu'à vivre paisiblement et sans trop d'encombre.

Dans le mot Sang on trouve encore *an* pour exprimer la circulation, cette circulation qui est la vie, le signe, le gage de la vie.

Anus est la vieille courbée par les ans. On peut dire qu'*Anus* ne signifie pas seulement un rond, mais encore tout ce qui fléchit, tout ce qui ploie, tout ce qui se courbe, un tas de blé, par exemple; car, un tas de blé se courbe et s'arrondit sous son propre poids; et c'est le sens primitif d'*annona*, — tas de blé de la récolte. — Observons en passant et par anticipation que *Tas* est *An* ou plutôt *Ar* subjugué, fléchi, assoupli, en *As* par l'impulsive *T*. Nous avons déjà vu *As* marquant l'unité de poids, de mesure. Dans *tardus*, — lent, tardif, l'impulsion se retrouve, mais avec un moindre effet; l'objet a peu fléchi, il est resté *Ar*, il a été empêché, arrêté.

Notre vieux langage français, plus rapproché, comme on a pu le voir déjà, du *Romancium occidental*, avait une expression qui figure fort bien dans une pièce de vers charmante du poète Théophile; pour dire l'an passé, l'année dernière, on disait *antan*, — l'autre an, — l'an qui avait décliné tout entier derrière l'année courante. Dans cette petite pièce fort mélancolique et fort belle, le poète se demande ce que sont devenues des femmes célèbres par leur beauté qu'il avait vues ou dont la renommée lui avait appris

le mérite ; puis il finit chaque strophe par dire : *mais où sont les neiges d'Antan ?* Combien de fois, en songeant à toutes ces grandes choses, ces choses éclatantes, rutilantes, étourdissantes, que les hommes de mon âge ont vues, n'avons-nous pas sujet de dire : où sont ces neiges pures comme les premiers rêves d'une jeune fille, qui, cet hiver dernier, par un attrait inexplicable, appelaient ma pensée sur les cîmes les plus sourcilleuses de la montagne qu'elles revêtaient de splendeur, et m'y faisaient retrouver, dans le vague le plus doux, toutes les illusions de gloire et d'amour qui enchantèrent le plus ma jeunesse ? Il y a longtemps qu'elles sont fondues, et que la présente année 1847 pousse la sœur qui l'a précédée dans cet abîme ou plutôt dans ce tas de ruines invisibles qu'on appelle le passé et où nous allons nous rendre avec elles d'un pas si rapide, quels que soient les liens par lesquels nous tenons à ce monde, qui fatigue tant et qu'on ne peut quitter !

On ne doit pas confondre l'Annone avec l'abondance. L'Annone peut exister sans l'abondance; c'est le cas des mauvaises récoltes ou des récoltes médiocres. *Abundantia* (ab-und-antia), présente un surcroît de biens. *Ob* et par conséquent *ab* signifie enflure, débordement. *Ab*, en arabe, veut dire père. Quand à *und* et *antia*, nous en traitons actuellement.

Il a été question de *Darne*, — fragment ; — faisons abstraction de la consonne *D* de détacher, et gardons *arn*. Ainsi que nous l'avons reconnu tout au commencement de ce livre *Ar* devient *Al*, *An*, etc., et

nous avons une mesure de longueur appelée aune ; eh bien ! en Espagnol l'aune c'est la *varra*, où l'on voit *Ar* reparaître avec énergie et redoublement

L'aune, en provençal, s'appelle *canne* comme en Hébreu. Can-ob (canope), c'était la mesure du débordement dans l'antique Egypte. Ce nom avait passé à une ville. Quand on mesure avec la canne ou avec l'aune, on incline la mesure de manière qu'elle s'adapte à la ligne horizontale ou au plan de l'objet qu'on mesure. *Ar*, comme on voit, s'incline et devient *An*, autant de fois que cette opération est reprise. Dans le mot *varra*, cet acte est exprimé par *V*, au point de départ et par *arra* ou *ar* redoublé, ce qui revient au même.

Maintenant, qu'est-ce que l'ennui ? C'est une surabondance de vie pour les fainéans, pour quiconque ne sait pas user du temps pour rendre soi et les siens plus sages et plus heureux.

Les fables de l'Asie placent la demeure primitive des céréales sur les bords de l'Euphrate ou au pied du Mont-Himalus, dans l'Inde. Les fables grecques font cet honneur aux campagnes d'Enna. *Enna* veut dire, à mon avis, les tas de grains et de vivres.

D'où la place qu'on appelle à Marseille Canebière a-t-elle tiré son nom ? Etait-ce le marché aux chanvres ou la corderie ou l'un et l'autre ? Ou bien faut-il chercher autre part l'origine de ce nom fameux ?

En latin, on appelait *Canava* une petite pièce après la salle à manger, la buvette, la cantine. De *Canava* nous avons fait canavette, caisse à mettre du vin, de

l'huile ou des liqueurs en bouteilles. Nous en avons aussi fait cave et cabaret. Dans les temps anciens, le peuple et quelquefois même des personnes de qualité, préféraient des réduits appelés *Canabœ*, nos cabarets d'aujourd'hui, pour se livrer au plaisir de la table et aux amusements en pleine liberté. Suétone appelle ces lieux *diversoriæ tabernæ*. Dans la mosaïque de Palestrina et dans les peintures d'Herculanum on voit de ces *canabœ*, treillages ou baraques, et au-dessous, des personnes qui boivent et se divertissent. Une inscription de Gruter mentionne le *genium Canabensium*, le génie des taverniers. Remarquez, ici, le changement de *C* en *T*, dont nous avons parlé plus haut, et qui proprement de Caverne, a fait Taverne. Peut être ces *Canabœ* étaient-elles construites avec des roseaux ou cannes. Est-il possible qu'au fond du port de Marseille, au lieu appelé aujourd'hui la Canebière, il y ait eu de ces *diversoriæ tabernæ* pour les gens de marine et de commerce ?

Maintenant, expliquons la différence qu'on faisait d'*Arundo* à *Canna* et à *Calamus*. Dans *Arundo*, — roseau, — nous trouvons *Ar*, — courant d'eau quelconque, — puis *undo* qui ressemble à *unda* et paraît exprimer le balancement continuel, l'ondoyement alternatif des longues feuilles et du panache des roseaux. *Canna* est moins qu'*Arundo ;* la canne s'élève à une moindre hauteur; *An* est une inflexion de *Ar*. Dans Cannes et dans Cannier, nous voyons beaucoup de *Ans* réunis, rassemblés ; c'est le sens imprimé par *C*. *Calamus* est encore plus petit que *Canna*, puisqu'on donne

ce nom au tuyau de blé, à la paille qui soutient l'épi; jettons en passant un regard sur *Calamitas* qui est au propre le brisement des tuyaux de blé par la grêle, par le vent.

Al exprime quelque chose de plus grêle que *An*; *Ar* devenu *Al* monte toujours et s'élève à l'infini comme dans *Allah*, *Eloah*. Ce qui s'élève si haut devient de plus en plus tenu, imperceptible. C'est ce qu'exprime avec énergie l'initiale *L* dans *linea*, par exemple. *Ir*, rayon, devenu *in* par inflexion est particularisé dans sa ténuité par *L*.

Le mot *Lanœ*, — bassin, plat, — comprend une inflexion de *Ar* avec une expansion exprimée par *X* final; nous connaissons la fonction de *X* changé en *SS* dans bassin. Un bassin à force d'expansion peut-être le bassin des mers.

On appelle *Lancha* en italien et en espagnol un esquif large, une chaloupe. *Lancha* c'est *Lanœ*; *X* est devenu *CH*.

Dans *Lance*, *Lancer*, *s'élancer* il y a toujours une inclinaison relativement à *Ar*, caractéristique de la hauteur absolue. Cette inclinaison, passant à l'état de courbure, se fait remarquer aussi dans l'ancre des navires.

En espagnol, *ancho*, *anchura*, veulent dire large, largeur; en latin c'est *latitudo*. Le français est revenu à l'*Ar* primitif, tandis que le latin avait passé à *at* où *T* présente aussi une idée d'étendue. C'est la rivière à traverser, *argen*, qui a donné à nos pères les mots large, largeur.

Après tout ce qui précède, je n'ai pas besoin d'expliquer les hanches du corps.

Dans Annexer, Annexion, l'inclinaison de *Ar* est manifeste.

Pour ne pas perdre de vue *L*, cette lettre si importante rencontrée dans mon chemin, et sur laquelle il n'est pas inutile de revenir plus d'une fois comme sur d'autres consonnes non moins vives, je n'ai pas achevé ce que j'avais à dire sur la Canebière de Marseille.

Les cordes marseillaises étaient fort estimées autrefois. J'ai vu des actes relatifs à la pêche où l'on impose l'obligation de ne pas en employer d'autres. Il y a même un règlement de l'an 1467 d'une sagesse et d'une rigidité trop souvent négligée à l'égard des productions et des industries locales qu'on ne saurait trop améliorer et qu'il faut conserver du moins dans la perfection qui a fait leur renommée. C'est là que le patriotisme de clocher devrait agir, et non pas dans mille tracasseries puériles, dans mille contestations ridicules, dans mille débats étranges dont en province on est chaque jour assourdi. Deux articles de ce réglement sont remarquables. Je suis obligé de les traduire en français, le langage dans lequel ils sont écrits étant trop barbare.

« Item, tous lesdits Subrestans (inspecteurs), auront pouvoir, quand ils visiteront les chanvres et qu'ils en trouveront de pourris et de mauvais, de les brûler sans craindre aucune répréhension.

« Item, tous lesdits Subrestans auront pouvoir, quand ils en trouveront de pourris mêlés avec des boys, et

que selon Dieu et leur conscience, ils reconnaîtront que les pourris avaient été mêlés de la sorte frauduleusement et malicieusement, de faire brûler les bons et les pourris tous ensemble, pour servir d'exemple que dans le chanvre il ne faut pas frauder ainsi, etc.

La même prescription regarde l'*aouffe* ou *spart*.

Quelques recherches sur ces deux mots ne seront pas sans intérêt.

Le mot *spartum* est latin ; Pline parle des *sparteries* ou lieux remplis de *sparte* et non pas de genêts d'Espagne comme on lit dans les dictionnaires. Le genêt d'Espagne est une autre plante. Peut-être le nom de la ville de Sparte n'a-t-il pas une autre origine. Les Catalans, avec leurs *espartenas* ou espartilles, se rapprochent, peut-être, des anciens Spartiates par la chaussure, comme ils leur ressemblent, certainement, par la bravoure et la force d'âme.

Pausanias donne à ce nom de Sparte une autre origine. Lacédémon, successeur d'Eurotas et dont la mère s'appelait Taygète, avait épousé Sparté, fille du dernier roi mort sans enfant mâle, et dès qu'il eut pris possession du royaume, il voulut que tout le pays et ses sujets portassent le nom de sa femme. Mais ce sont là des origines grecques, c'est-à-dire, des fables.

La Sportule ou portion que les grands de Rome donnaient à ceux qui venaient leur faire la cour le matin, était mise dans un cabas de spart, et, de là, lui venait son nom. Le spart est appelé jonc, genêt. Dans jonc et genêt on ne peut que voir des herbes sortant en grande abondance. *On*, *en* s'y montrent avec l'aspiration *J* qui

marque l'impulsion comme dans *ire*.—aller — et avec *C* ou *T*, signes de multiplicité l'une et l'autre. Quand à *Spartum*, je crois qu'il vient de *Spargere ;* c'est une herbe qui se répand beaucoup, qui foisonne, qui s'éparpille.

Dans la Grèce antique, les peuples dont les demeures étaient éparses dans la campagne comme nos bastides, s'appelaient *Spartes :* autre explication à donner au nom des Spartiates.

Ces deux verbes — répandre et foisonner, — nous représentent encore *an* et *on*. Le verbe *runcare* — sarcler, arracher les mauvises herbes,— suppose *uncare*, et *uncare*, c'est notre verbe français joncher.

Tombent et de leur tronc JONCHENT au loin la terre,

a dit l'abbé Dellile dans un vers dur, mais pittoresque.

De spart ou de jonc et de genêt à aouffe, auffe, l'intervalle philologique est assez grand; essayons, néanmoins de le franchir.

Ce n'est pas un radical d'une petite valeur que ce *Av*, *Af*, déjà tombé sous nos yeux. En hébreu *Or*, — lumière, *Avor*,—lumière calorique. D'*Avor* vient le provençal *Abrar* allumer et le français *brûler*, ainsi que *braise*. Effort peut être imaginé sous la forme *évort*; d'où l'on voit que ce radical *av*, *ev*, *af*, *ef* et les consonnes *V* et *F* sont de la plus grande énergie; ils portent en eux l'idée de tout ce qui sort par effluves, de tout ce qui s'élève et se projette avec force. *Avis*, c'est l'oiseau qui s'élève dans les airs, c'est l'animal

qui jouit de la plus grande force impulsive. Le vaisseau *navis*, est porté sur les ondes comme si la mer le lançait de son sein. Dans vomir on retrouve toute l'énergie de *V* ainsi que dans *Vomer*, — le soc de la charrue; — et remarquez bien que *Vomex*, le haut du soc de la charrue, le point d'où la terre en s'écartant se dérobe des deux côtés, nous révèle dans *X*, une fonction d'épanouissement que nous avons déjà plusieurs fois reconnue.

Avec quelques nuances que nous distinguerons plus tard, on reconnaîtra aussi beaucoup d'énergie dans *Ab* et *Ap*, ainsi que dans les consonnes *B* et *P*. *Ab*, *abou*, c'est père, en arabe; *Ben*, c'est fils. *Bara*, en hébreu, signifie — faire de rien; — c'est justement ce que nous faisons, ami lecteur, une langue primitive avec le radical *Ar*, avec presque rien.

Revenons à Aouffe, Auffe; c'est *Ar* dans toute sa force d'expansion, dans toute sa puissance; c'est une herbe qui pousse et croît comme les mauvaises herbes ont coutume de faire, c'est-à-dire, vite, abondamment, opiniâtrément. Observons, toutefois, que ces mauvaises herbes ne sont telles que par rapport au blé, qu'elles étouffent et qui est pour nous un objet plus précieux. Touffe, d'où étouffer, a la même origine que Aouffe; et étoffe n'en a pas d'autre non plus. Le développement de ces nouvelles idées qui ont surgi tout-à-coup de mon travail n'est pas nécessaire. Quand nous voyons la fleur sortir instantanément du bouton, admirons la fleur sans demander comment elle est sortie.

XXXVII.

Dans ce règlement sur *lous canebes*, *filats et auffes*, fait le 6 février 1467, par des citoyens que le conseil de la cité de Marseille avait élus à cet effet, et qui étaient Sen Jaume Guassin, Sen Bertrand Caudollo, Sen Peyroun Imbert et Sen Pierre Sauze, on lit quelques autres mots explicables peut-être, d'autant plus qu'ils rentrent, pour la plupart, dans le groupe de radicaux dont, en ce moment, nous sondons les adhérences, nous scrutons les connexions.

Nous commencerons par *Sarti*, qui n'est autre que la hart de notre vieux langage français, et qui est l'origine de serrer, serrure, enserrer, etc., de *Sarsura*, — ravaudage, de *Sartus*, — rétabli, refait, — de *Sarcire*, — racommoder, — de *Sarcina*, — paquet de hardes, de hardes même, — de *Sarcinator*, tailleur, — du mot essart, essarter, qui veut dire défricher, etc., etc.

Filats est un terme générique; ce qu'en français nous appelons filet, dans ce vieux provençal était *Sar* ou *Sarri*. Quand nos pécheurs disent *leis ars de pesco*, ils font, je crois, une petite transposition; c'est probablement *lei sars de pesco*, — les filets de pêche — qu'ils devraient dire. Les filets qui ne sont pas de pêche s'appèlent *eissarris*, *issarris;* c'est ce que, dans le français supposé de nos campagnards provençaux, on appelle *enserres*, expression qui, du reste, est conséquente, bien qu'elle n'appartienne pas au véritable français, car il est d'usage de n'appeler panier que ce qui est

fait avec des scions d'arbres, des roseaux fendus, des brins d'osier ou de jonc, bien que le pain d'où ce nom est venu puisse être mis dans un cabas, dans un sac de cordes, etc. Panier, comme on dit dans l'intérieur, ne pourrait donc pas remplacer *enserre*. La matière dont ils sont faits l'un et l'autre n'est pas la même. Les Espagnols appellent *Seron* ce qu'en français on appelle banne ou panier, et *Seron* vient de *sar*, filet.

Couffin et cabas viennent d'auffe, d'après tout ce qui précède.

En provençal nous appelons *ooumarino* l'osier ; dans *oou* nous retrouvons *of*, analogue à *af*, à *ef*, etc. Il y a toujours ici abondance de végétation, comme dans *aouffe* et dans *avaussè*, ainsi nomme-t-on ce petit chêne si vivace qui couvre de sa verdure nos plus arides rochers. D'ailleurs, *ooumarino* n'est qu'une transformation assez marquée de *vimen*.

Dans Quintilien *sarracum* où l'on retrouve notre serrer, enserrer, serre, etc., veut dire charrette, voiture pour les fardeaux pesants ; c'est encore un de ces termes d'agriculture que *Ar* façonne et domine ; il en est de même de — sarment, — ce qui rampe sur la terre, sur l'*arvum*, sur l'*arbor*, etc. En provençal, sarment est *gaveou*, l'*ar* est devant *av*. Le mot français Javelle est identique à *gaveou* ; il y a dans tous ces produits de la terre une grande impulsion de bas en haut, une grande force végétative, c'est ce que *ar*, *af* est chargé d'exprimer.

Le verbe évanouir présente cette impulsion qui vient d'en bas, qui s'incline et fléchit sous le poids du temps,

comme tout ce qui n'est pas éternel. Combien de fois nos désirs les plus modestes ne s'évanouissent-ils pas comme la fumée qui, d'abord, s'élève, puis s'abaisse sous le poids de l'atmosphère, s'étend, s'écarte au gré de tous les vents et disparaît! Le lecteur n'a pas besoin qu'on lui fasse distinguer dans évanouir, dans incliner, dans élever, dans s'étendre et même dans souffle, dans venir et vent, les radicaux dont la dissection nous occupe. Même dans s'affaisser, nous rencontrons *af*, mais à contre-sens; et l'expression adverbiale — d'abord — tient de près à ce mot fictif et hypothétique *avort* que nous avons indiqué.

L'*Escagno* est un paquet de corde ou de fils d'une longueur déterminée. Ce mot a été formé de *scandere* — monter, mesurer en hauteur. — Le *scandalum* de la Bible signifie la chute de celui qui a voulu s'élever; scandaliser, c'est donner l'exemple de s'élever au-dessous de la loi divine, ascension qui aboutit infailliblement à une chute. En provençal, un scandal est une mesure de capacité pour les liquides, et, par conséquent, une mesure en hauteur; pour les Espagnols, c'est de plus une sonde. Dans *escagno* et dans *escandal* on retrouve l'hebreu *cane* — mesure. — On pourrait dire la même chose de *canaba*. — cabaret, — lieu où l'on vend du vin à pot et à pinte.

La *booude*, le *booudoun* ou le *boou*, c'est proprement la corde enroulée. Ces mots viennent de *volvere* ou *bolbere* qui, primitivement. a dû dire rouler du haut d'une montagne. — Dans de vieux actes relatifs à la pêche, il est question de la plage de *boou*-

dourin ou *boundourin*; c'était une plage où l'on tirait le *boou*, la grande seine. Je pense que le nom de Bandol, appelé autrefois *Boundor*, *Bendor*, vient de là.

Les *brimés*, éléments de la corde, me paraissent venir de *primi* — premiers fils. — *Prim*, *prime*, est une chose mince ; en français nous disons — brin ; — mais brin est un substantif. Nous apprendrons à connaître bientôt les nuances qui existent entre *N* et *M*, nuances dont jusqu'ici nous n'avons pu nous occuper.

Revenons un moment à *Sarti* — corde, — en italien *Sarte*. L'inflexion de *R* en *N* que nous connaissons, nous aiderait peut-être à saisir la valeur de Cynthe dans Aracynthe qui signifierait, à ce qu'il semble. —chaîne de montagnes. — A ce compte, *cordillera de los andes*, traduirait exactement Aracynthe ; *Andes* pour *Ara*, et *Cordillera* pour *Cynthe*; d'ailleurs *ceinture*, ne s'éloigne guères de *Cynthe*, moins, surtout, que *Cingulus*, nouvel exemple de l'influence plus prononcée et plus vive de certains radicaux primitifs sur le français que sur le latin. Le Cynthus, montagne de l'île de Délos, qui avait donné son nom au Dieu du jour et à Diane sa sœur, avait-il dans sa forme quelque rapport avec une ceinture, une frange?

A propos des Andes d'Amérique, nous jetterons un coup d'œil sur notre Cantal d'Auvergne. On a voulu traduire Cantal par *Mons Celticus*; nous expliquerons plus tard, ce que nous entendons par Celtes : en attendant, il me semble que Cantal tient à *quantitas*, à *quantum*, etc. Ce *plomb* du Cantal avec ses flancs n'est pas étranger au radical dont nous cherchons à présenter

la valeur. Le Cantal n'est pas un pic, ce n'est pas un *Kaff*, origine d'affreux, précipice affreux, c'est une immense inclinaison en tous sens, une calotte fort étendue, dont les neiges éclatent au loin et bien par dessus les boules d'étain, ornement des clochers de Saint-Flour, si brillantes, si étincelantes, qu'on les prendrait quelquefois pour les rayons concentrés du soleil, quand il se couche.

D'où vient le mot *Candidus* — blanc ? — La Crête a été nommée, par les modernes, Candie ; est-ce à cause de la blancheur des terres, blancheur qui ne ferait pas supposer une fertilité bien grande, ou à cause des larges flancs de ce Mont-Ida, espèce de Cantal, qu'on appelle encore aujourd'hui *Monte-Giove*, montagne de Jupiter, montagne importante s'il en fut *Candidus*, — blanc, — soit par le feu, soit par la neige aurait confondu son origine avec les *ans* ou les croupes des monts, tantôt couverts de neiges, tantôt blanchissants aux feux du soleil, des signaux et des volcans. Dans nos colonies, les nègres appèlent Candiot, un petit maître, un freluquet, un important. Un *trigo candial*, en espagnol, est un froment menu et blanc, de première qualité. Le mot froment ou forment, comme on disait autrefois, tient à *far*, avec changement de *a* en *o* ; c'est chose qu'il n'est plus nécessaire de répéter.

On a fait venir denrée de *denarius* ; mais c'est bien plutôt *denarius* qui vient de denrée. Une denrée c'est ce qu'on prend du tas *an* ou *en*. Il y avait, autrefois, un droit de prise attribué au seigneur et même en quel-

ques lieux au bourreau sur les denrées qu'on apportait au marché. A un prix fixe et à des termes de crédit convenus, le seigneur du lieu et le bourreau pouvaient prendre, avant tous autres habitants, ce qui leur convenait le mieux des denrées ou du gibier exposé en vente. On appelait ce droit havage, *havagium*, du mot *hava*, soulèvement, force de bas en haut. Etait-ce à cause des soulèvements sinistres opérés par la main du bourreau, et des autres actes qu'il était dans le cas d'exercer envers les vendeurs de mauvaise foi, qu'il pouvait ainsi, à l'égal du seigneur, prendre, soulever, choisir et emporter le meilleur fruit, le meilleur gibier du marché ! Dans le pays espagnol, j'ai vu, de mon temps, le bourreau jouir de cette prérogative J'ignore s'il en est de même aujourd'hui.

La phalange macédonienne était une multitude d'hommes armés, de fantassins. Les phalanges du doigt sont les parties du doigt qui fléchissent, ce sont les enfants, les fils du doigt. *Infans* peut bien signifier qui ne parle point, qui ne sait pas encore parler, sans que, pour cela, le radical *an* et la consonne *F*, dont nous connaissons l'origine, soient moins à considérer dans ce mot. Le petit d'un animal, tout ce qui ne fait que de naître est *infans*.

Et qu'on ne dise point que *an* ne vient pas de *ar*. *Artus* signifie membre, *articulus*, petit membre ou jointure, et *an* voulant dire ce qui fléchit et s'incline, exprime bien dans phalange le doigt qui fléchit.

Cet adverbe latin *an*, qui exprime le doute et dont la caractéristique *N* appartient au groupe des con-

sonnes liquides avec lesquelles on fait allusion au mouvement, aux mutations, était un article dans certaines langues, ainsi que nous l'avons déjà vu. Comme d'autres articles faisant aujourd'hui partie de certains mots qu'ils précèdaient auparavant, mais avec séparation, il a servi à former les mots *animus*, *anima*; nous l'avons déjà vu aussi. Mais *animus*, *anima*, exprime tout ce qui n'est pas matière et qui, pourtant, fait agir la matière, en telle sorte que, la matière est non seulement le voile, voile souvent très-épais et très-lourd, mais encore l'agent de l'âme. Comme agent, la matière a, dans l'homme, des organes ou instruments d'une perfectibilité merveilleuse; ce sont les doigts de la main. Aussi, paraît-il qu'à ces doigts, à ces organes merveilleux, à ces organes qui fléchissent avec tant de souplesse, on a donné en des temps bien reculés le nom d'*an*, le même nom qu'à l'âme, à l'esprit. Pour les latins *animus* c'était l'*an* caché, profond, intime, ou plutôt c'était le souffle, le vent ou succession de souffles, d'aspirations, d'inflexions.

Jetons en avant une idée qui s'éclaircira et se fécondera d'elle-même. *Manus* ou *man* a signifié les doigts repliés, fermés; *panus* ou *pan*, c'était la main étendue. Les italiens appellent *spanna* la longueur de la main ouverte. Cette mesure est autrement appelée *Palmo*, et dans notre Midi pan, empan.

J'ai idée que, *pœna*, — châtiment, — a quelque rapport avec la main ouverte, étendue; le châtiment primitif a été *alapa*, — le soufflet. — On trouve dans Pausanias ce qui suit : « Si, en sortant de *Dromos*,

(il décrivait la ville de Sparte), vous allez du côté de l'Orient, vous trouverez un temple dédié à Minerve, *Axiopœnas* ou Vengeresse; on prétend que ce fut Hercule qui le fit bâtir après la terrible vengeance qu'il tira d'Hippomon et de ses fils; et ce surnom vient de ce qu'autrefois les châtiments des hommes étaient appelés du nom de *pœné.* » Il semble que du temps de Pausanias le mot grec *poiné* n'était plus en usage dans cette acception. En provençal nous appelons *pènè*, un panaris, mal qui vient au bout des doigts.

Le Dieu Pan, c'était la nature même, la nature se produisant à la surface de la terre, c'était tout ce qu'on peut atteindre avec la main. Au lieu de *pan*, on a dit *pill* en certaines langues; de là est venu le mot piller. Prendre vient de *pan*, — main ouverte, — de même que *penté*, — cinq, — vient des cinq doigts de la main.

La préposition *penes*, — au pouvoir de, — le nom substantif *penus*, — provisions, — *penuria*, — disette, absence de provision, provisions consommées, dissipées, viennent de *pan*, main étendue. *Penarius*, — office, dépense; — *penas*, — logis, maison, famille, — *penetrale*, — le lieu le plus retiré d'un édifice, le verbe *penetrare* viennent également de *pan* changé en *pen*. On peut même dire que la préposition *per*, — par, — est la main étendue et non fléchie encore, l'objet qui va et ne s'est pas encore arrêté. Quand le père de famille partage le pain à ses enfants, c'est *pars*, quand ils l'ont dans la main c'est *panis*. *Par*, — égal, vient de ce partage du père de famille. Ce que je dis

de *panis* pourrait s'appliquer à *pannus*. *Manus* voudrait dire l'ensemble des *ans*; *cer manus* qu'on trouve dans le plus vieux latin serait le créateur de tout ; *pan* et *pannus* annonceraient des divisions de ce tout, des appropriations de quelques parties de ce tout. *Cer manus* c'est le Dieu bon, le créateur qui absorbe en lui tous les êtres, et les répand à son gré, la source infinie d'où tous les êtres émanent.

Du reste le changement de *R* en *N* pour marquer une inclinaison ou une condescendance, une faveur est assez marqué dans le *Donum* des latins — don — qui, en grec, est *Doron ;* Pandore, c'est-à-dire toute sorte de dons.

Dans certaines langues, *gant* signifie main, c'est-à-dire, la réunion des doigts recueillis, resserrés de manière à ne pouvoir pas se plier davantage. C'est le sens affecté à *G*, sens rapproché de l'idée qu'apporte *M* placé devant *an*. On dit *morior* quand on ne peut plus se dresser, quand on ne peut plus quitter cette ligne horizontale où la vieillesse, la maladie, un accident funeste nous ont jeté, appliqué. Le verbe provençal *agantar* — prendre avec la main, — ne vient pas du gant qui couvre cette main, mais de la main même. Ce mot paraît nous être venu du Nord. Du reste, *G* recueille, absorbe, réduit à sa dernière expression, comme dans *Gracilens*, *Gracilescere*, *Gracilitas*, etc. C'est une consonne dévorante, qui absorbe, engloutit, comme un gouffre, comme la mort. Affreux, c'est l'extrême hauteur de l'*Aff* ou *Kaff*, et *Ouffre*, précédé de *G*, nous donne l'extrême profondeur où

tout s'abîme et disparaît, où tout s'*engloutit*. Dans ce dernier mot, *L* est pour *R* et *T* précipite.

Nantum, nant, ce même mot qui a formé le nom de la ville de Nantes, signifie eau courante. En Savoye on appelle *Nant* une chute d'eau. Nous avons au pied de la Sainte-Baume le village de Nans. *Natare* est venu probablement de la même source que *Nantum*. Il y a cette différence entre *Natare* et *Nare* que, dans ce dernier, par l'absence de *T* on ne suppose point d'effort, et c'est ce que le père Commire a fait entendre dans ce vers si gracieux au sujet d'un papillon que le Zéphir enlève, emporte, entraîne çà et là légèrement et sans peine :

> Florem putares nare par liquidum æthera ;

« vous diriez d'une fleur qui nage dans les airs limpides. »

Il se peut que *N* de *Nantum* soit un débris de l'article *an*, comme dans l'espagnol *Naranja*, — orange, etc.

Du reste, on trouverait, au besoin, dans Diane, sœur d'Apollon, sœur du Soleil, l'inclinaison *an* qui convient au jour qui naît, qui monte, et au jour qui décline et va mourir. La *diane* militaire n'exprime pas, n'annonce pas autre chose.

En, — vie, fontaine, — n'est autre que *er* avec inflexion de *R* en *N*. Une fontaine qui, sortant d'un rocher jaillit et retombe sur la terre, est comme une inflexion, comme la vie. Mais les fontaines du désert, il ne peut être question, ici, que de ces fontaines-là,

tombent en des lieux plus souhaitables que ceux où se consument nos jours. Même la dure surface des rochers, quand il s'y forme un peu de mousse, a cent fois plus de charmes que ces voies âpres et rudes où nous marchons à travers les palais de marbre, le long des promenades sablées et sous les beaux arbres qui ombragent les royales demeures. Quelles haltes heureuses n'ai-je point fait au bord des fontaines solitaires, quand surtout des myrtes et des lentisques, ces végétaux de mon pays, s'élèvent tout auprès parmi les gazons et les violettes réjouissant les yeux par la verdure si nette et si douce de leurs feuilles lustrées, sous un beau soleil d'hiver qui les dore, et répandant au sein du bocage cette odeur particulière, ces champêtres parfums qu'on respire comme un baume salutaire, parfums bien plus doux que ceux de la rose, fleur toujours agréable des parterres et des salons, mais fleur classique et depuis bien longtemps fanée en poésie, Non, ce n'est pas la rose qu'elle préférait, mais bien les myrtes et les lentisques, cette Vénus Morpho, cette Vénus un peu sauvage, qu'on représentait voilée, avec des chaînes aux pieds; car, Tyndare, à ce que disaient les Grecs, lui avait mis ces chaînes pour donner à entendre combien la fidélité des femmes envers leurs maris doit être inviolable.

Mais que signifie ce *V* de Vénus? Il m'a paru qu'il faisait dire à ce nom si profané de Vénus, à ce nom tant affadi par les Graces et les Amours, il m'a paru qu'il lui faisait dire — éruption de vie. — Vulcain ou Volcan, c'est le même nom, signifie — éruption du

feu blanc. — *Canus* s'applique plus particulièrement au feu et *candidus* à la neige. *Canus*, *canities*, c'est le partage des vieillards, des fronts que les années ont dévastés, sans y apporter toujours la sagesse, et *candidus*, c'est le lot de la jeune fille qui se mire dans le cristal des fontaines.

Pour croire que *En* est une contraction d'*Even*, d'où *Ven*, j'aurai pour garant, au besoin, l'*Eveoune*, l'Uveaune du territoire de Marseille, ainsi qu'Evenos, autrement appelé *Ebro* ou *Nebro*. *Even* aurait donné directement naissance à *Evenire*, ainsi qu'à *Venire*. Je n'ai pas besoin d'insister sur la probabilité de ces contractions ; les accidents philologiques de ce genre sont si multipliés dans le langage du peuple ! A *Even* nous ne pouvons dérober la force de bas en haut ; *Ev* est tellement identique à *Ef*, *V* se substitue si naturellement à *F*, que *vis* signifie force. Dans Evenos, *Even* désigne une fontaine qui sort du milieu des rochers volcaniques, et *Ebro* qui n'est autre qu'*avor*, *abor*, *abrar*, se rapporte au village élevé sur ces mêmes rochers, avec ses maisons bâties en pierres noires, d'où le peuple avait pris occasion de le regarder moitié par croyance, moitié par malice, comme le séjour des *masques* ou méchantes fées.

Fors, en latin, équivaut à *Sors*, parce que *F* exprime dans ce mot la volonté de sortir de l'urne où sont interrogées soit les destinées à la volonté inflexible, soit les vœux des citoyens manifestés par leurs suffrages. *Velle*, *volo*, c'est encore pousser de bas en haut, du cœur vers le ciel ; telle est la force de cette

dant à l'infini sur la surface immense des mers ? *Onus*, — charge — et *Pondus*, — poids, — me paraissent également venir de *Or* avec inflexion. *Onus* était peut-être la charge des légumes et des fruits recueillis par l'*Olitor*, tandis que *Pondus* en était le poids ; *P* marque ici la tendance en bas, comme dans *pes* — pied.

XXXVII.

Un retour sur les précédents paragraphes est nécessaire. C'est une enquête sérieuse que nous faisons ; il faut interroger à plusieurs reprises, frapper et sonder coup sur coup, visiter et revisiter. Nous avons cité le terme honorifique Sen ; d'où vient-il ? On dit qu'il procède de *Senex* ; je croix plutôt que *Senex* procéde de *Sen*, et qu'*ex*, ce radical explétif, accumulatif, marquant la charge, le poids des rameaux qui retombent et s'affaissent, rend ici le poids des années qui chargent et accablent le vieillard. *X*, avec cette idée de surabondance, de trop plein, se présente dans soucieux, orgueilleux, dédaigneux, etc. Dans *Exire* on ne voit que l'action de sortir d'un bois touffu, d'un fourré, etc., comme dans *Evadere*, on reconnaît une forte impulsion de bas en haut. Le verbe français *Evaser* rend cette impulsion visible ; car elle y est plus forte que dans *Exire*.

En Italie, on disait *Ser* et *Messer* ; en France, on a dit Sire et Messire. Au commencement du 17e siècle, on donnait aux gros bourgeois, aux riches marchands, le titre de Sire qui, maintenant, n'appartient plus

qu'aux rois. En Provence et en Espagne on disait *Sen* et *Monsen*. *Ser*, n'est autre que *Sar* de l'antique Orient, dont nous avons dit quelque chose au commencement de ce livre; c'est le *herus* des latins, le *heros* des Grecs, le *herr* des Tudesques. Un pauvre hère est un pauvre sire. Dans *Sen*, *R* a fléchi en *N*, comme dans *anac*, *Ar* a fléchi en *An*. *Anac*, c'était un prince inférieur, subalterne et non pas un roi des rois. *S* dans *Sar* est une aspiration comme *H* dans *Herus, Heros*, *Herr*. C'est à quoi il faut bien prendre garde. *S* de *Sequi*, *Sequor*, a une valeur tout autre.

Ac dans *anac* porte une idée de surveillance, de conduite, de gestion; c'est le même *ac* qui, dans *actor*, exprime l'acte de pousser, de mener, ce qui est le fait du berger en sous ordre, du valet de berger.

Le verbe *Sancire*, — accorder, — est une expression toute royale; c'est le souverain, en italien *Soberano*, celui qui domine les autres hommes inclinés devant lui, c'est l'arbitre suprême qui s'incline à son tour pour relever un suppliant à genoux et pour lui tendre l'objet de sa demande. Les Saints, *Sancti*, sont ceux à qui le Seigneur a daigné accorder l'objet de tous leurs vœux, c'est-à-dire, son Paradis.

Me sera-t-il permis de placer ici une conjecture, une idée de hasard, sur Marquer et Manquer? Marquer, c'est imprimer sur la toison des animaux, sur la peau des esclaves, le signe du maître. Dans Manquer, *R* a décliné, il a fui, il ne se trouve plus ce *R*, caractéristique de l'existence; la bête ou l'esclave manque.

Ente pour Greffe est le même que *Ens*, participe présent du verbe *Esse*. Dans greffe on trouve *Eff* ou *Eve*, la force qui vient d'en bas et *Gr* qui marque, à mon sens, l'adoption, la maternité, comme dans *Gremium*, l'acte de recueillir, d'enserrer, de réunir, comme dans *Granum*, — grains ou tas de blé enserrés, d'où grenier et grange, comme dans *Gramen*, — multiplicité de racines qui embrassent la terre et que la terre serre dans son sein.

Le français et le provençal ont également le verbe Nantir. Mais le sens n'est pas tout-à-fait le même. Le verbe français peut se décomposer de cette sorte : *En antir*, mettre en possession de cela, greffer cela, *E* a disparu, s'est effacé par l'usage, s'est usé comme devant d'autres mots. Le verbe provençal signifie tout simplement croître. *N* qui précède *antir* est purement euphonique. *Poou pa antir* serait trop dur; *poou pa nantir* s'échappe plus aisément des lèvres. Noubliez pas que *N* est une consonne liquide.

Mais qu'est-ce que *N* dans *Nudus* ? *Udus*, — mouillé, — *Nudus*, — qui n'est pas mouillé. — Ce qui n'est pas mouillé, serait-ce donc ce qui va entrer dans l'eau ou qui en sort ? Il y aurait de la pudeur dans cette expression.

Farol et *faron* signifient, en espagnol, fanal; les feux de signaux, dans le moyen-âge, s'appelaient *farossia*. Ce n'était pas de l'île sur laquelle on l'avait élevé que le phare d'Alexandrie tirait son nom, mais bien de l'*Ara* antique, avec addition de la force de bas en haut, exprimée par *ph*, *f* ou *v*.

J'ai dit que le Pyrée d'Athènes devait son nom à *Pyr*, — feu ; au port de Phalère on pourrait bien assigner une origine semblable ; l'un et l'autre de ces ports ont dû avoir un phare.

Et *fanum*, d'où fanatique, ne vient il pas également de phar, far ? N'est-ce pas la guérite où se tenaient les observateurs, les guetteurs, appelés au moyen-âge Esgards, Aycards, Gueyrards, Gueyroards, noms de *famille* devenus très-communs dans nos cantons ? *Gueyre*, impératif du verbe *Gueirar* — regarder, — est encore en usage ; l'adjectif Hagard tient à cette famille. *Agachas* en languedocien veut dire regardez. Nous aurons occasion de revenir là-dessus. Cette guérite avec son toit incliné ou sa voûte a été remplacée sur nos montagnes par des oratoires de Saint-Jean, de Saint-Cyr, de Notre-Dame de la Garde. Le fanatique, n'est-ce pas celui qui veille à l'observation des lois, au maintien des principes avec un zèle, une ardeur qui choque les indifférents et qui était un devoir pour ceux qui, du haut de leur montagne et dans leur guérite, veillaient de jour et de nuit à la sûreté du pays.

Garder vient de *Ara* et garnison ausssi. Le garde était celui qui allumait le feu, qui avait soin du feu, qui *agebat* et *gerebat*, car, le sens de *G* est dans ces verbes. Nous avions une tour appelée la *Gardette* ; il y a le nom de famille *Gardet* et je crois que Gardanne a voulu dire celui qui garde les aires, les tas de blé, l'annone, *gard-anne*.

Quelle est l'origine du mot Vuide ? On a pu la pressentir dans *vacua*, *terra autem erat inanis et* VACUA.

Qand les montagues se soulevèrent et sautèrent comme des beliers, *sicut arietes*, et les collines comme les petits agneaux , *sicut agni ovium* , expressions qui ne paraissent plus extravagantes à nos savants et que la géologie a trouvé posées dans les livres saints comme des pierres d'attente merveilleuses, ainsi que bien d'autres expressions toujours mieux comprises de nos jours , quand donc les montagnes furent lancées en haut, les eaux qui couvraient la terre tombèrent dans les vides, dans les creux. Nous appelons *ouide*, en Provence , des canaux souterrains ou à ciel ouvert pratiqués dans les fonds pour l'écoulement des eaux surabondantes ; *ouàde* en arabe signifie rivière ; *V* est venu s'adapter à *ouidè* pour former vuide , vide, comme il s'adapte à *vougne* en latin *ungere* , comme il s'est adapté à *en* de Vénus. Car, *V* non-seulement exprime l'écorce, la pellicule de la terre sur laquelle coulent ou séjournent les eaux , mais, il est encore la caractéristique d'une force comme dans *lever*, *soulever*, etc.

Que *in* vienne de *ir* , nous en aurions au besoin une preuve en regardant à ce qui se passe quand il rencontre *R*, comme dans irresponsable , irréfléchi. Une observation analogue peut se faire à l'égard de *ad* , comme dans *quadratus* , qui est devenu carré. Ici *ad* est redevenu *ar*. Le *mons* des Latins est resté *morro*, en Espagne, dans les colonies françaises il est devenu morne.

Mais *Homo* , qu'est-ce ? *Sar* ou *Har* est devenu *Hor*, comme il est devenu *Ser* ou *Her* par changement de voyelle, puis *Hom* par la double inflexion qui est dans

M, dans cette lettre qui caractérise *Humus*, humiliation et *Mors*. *Hom* est celui qui s'incline et se prosterne devant le *Sar* ou *Ar*; c'est le sujet; c'est l'*homme* des temps féodaux, celui qui devait *hommage* au seigneur. *Omnis*, tout homme venant; *Omnes*, tous les hommes. *Nis* et *Nes* tiennent, selon toute apparence, à l'article primitif *an*, mis à la queue et non plus à la tête; *omnes*, c'étaient tous ceux qui venaient après le *sar*, à la queue du *sar*.

Le pronom *On* n'est autre chose que *Hom* avec une inflexion simple au lieu d'être double. *On dit*, c'est-à-dire, homme dit; homme en général, *Omnis*.

On est devneu *Un*, comme l'*uncia* des Latins est devenue notre once, par substitution de voyelle. *Om*, *on*, *un*, figurent l'unité, ainsi que l'ont fait *an* et *in*. Tout ce qui a vie est un dans son existence. Ainsi *an*, *en*, *in*, signifiant vie, exprimaient, par cela même, une unité, rendaient compte d'une unité. Une phrase de Montaigne nous fera mieux comprendre : « Pour moi, « dit-il, de ce que je n'en croirai pas *un*, je n'en croirais pas cent *uns*.

Après avoir écrit sur *On* ce qui précède, j'ai voulu consulter Vaugelas et voici ce que j'ai trouvé :

« Je crois, dit Vaugelas, que ce ne sera pas une « curiosité impertinente de savoir l'étymologie de ces « deux mots *On* et l'*On*; ils viennent, sans doute, « d'*hommes* ou de l'*homme*, comme si *on dit* voulait « dire *homme dit*, et que, l'*on dit* voulût dire l'*homme* « *dit*. Mais par succession de temps, parce qu'on en « a besoin à tout propos, on l'a abrégé et on l'a écrit

« comme on l'a prononcé. Ce qui confirme cela, ce sont « les poètes italiens, qui se servent ordinairement « d'*huom* pour *huomo*, avec le verbe qui commence « par une consonne, *huom brama*, pour dire *on dési-* « *re ; huom temo*, pour dire *on craint.* Mais, si l'on « en veut une preuve convaincante et non pas une « simple conjecture, c'est que les Allemands et pres- « que toutes les nations septentrionales, expriment « notre *on* par le même mot qui, dans leur langage, « signifie *homme* qui est *man*. D'autres disent avec « beaucoup moins d'apparence qu'il vient d'*omnis*. »

An, *on*, *un* peuvent se rendre par (il est, — une chose est). *Dicitur*, — on dit, — c'est-à-dire, il est dit, une chose est dite.

XXXVIII.

Il y aurait beaucoup à dire encore sur la lettre *N* et sur les autres consonnes déjà plus ou moins longuement explorées. Mais je ne dois pas mettre dans l'exposé de mes idées toutes simples, dans la suite de mes aperçus faciles à vérifier, l'acharnement de l'esprit philosophique, la ténacité de ces hommes à systèmes qui prétendent, par exemple, organiser le monde et ne parviennent qu'à bâtir des châteaux en Espagne, châteaux pleins de détours et de tromperie comme le palais de Circé l'enchanteresse.

Je ne fais office que de pionnier, c'est le métier qui va le mieux à ma taille et à mes forces. J'explore des lieux incultes, j'arrache et brûle des broussailles, je fais du jour, je détermine et plante par-ci par-là

quelques jalons ; d'autres achèveront la route. Je livre mes idées à l'appréhension hardie et soudaine de quelques ignorants comme moi, non à la discussion des gens hérissés de savoir et d'inquiétudes d'esprit.

Ce n'est pas mon affaire de pousser par art et suggestion les idées qui me viennent à l'aventure ; si elles ont vie, elles se pousseront assez d'elles-mêmes, et en pousseront d'autres.

De tout ce qui précède, je puis extraire, toutefois, quelques données qui me paraissent n'être plus à l'état de vapeurs. D'autres y resteront quelque temps encore; mais j'espère que ces vapeurs finiront par se condenser et se fixer. Un peu de patience et nous arriverons à quelque chose. Ce que je n'aurai point éclairci en deux fois, je l'éclaircirai en trois. Passons donc en revue les jalons sur lesquels on peut le plus compter.

R a pour caractéristique *Rus*, tout ce qu'il y a d'inculte dans la campagne, la nature et l'homme à l'état sauvage.

A *D* on peut rapporter *Dens*, ce qui divise et encore ce qui descend, ce qui déprime.

T, c'est le marteau. *D* se rapproche beaucoup de *T*; ce qui descend obéit à une force de haut en bas, comme celle du marteau.

C ou *K* rassemble ; il touche aussi à *T*. Sa caractéristique pourait être prise dans cette expression *Coge pecus*, « tiens le troupeau réuni et pousse-le. »

S ou *C* doux est tantôt une aspiration et peut alors s'élever à tout ce qu'il y a de plus haut, *Cœlum*, *Sidus*; il caractérise l'effet que le verbe « suivre » exprime.

L parle aussi de hauteur, mais de cette hauteur qui se détache toujours plus de ce qui l'entoure ; c'est la hauteur ou la longueur toujours plus mince et plus tenue. Au fond, sa caractéristique serait *Linea*. *Levate*, — levez-vous, — l'exprime aussi fort bien.

F et *V*, deux puissantes consonnes, expriment l'action de bas en haut. La caractéristique de *F* pourrait être *ferax* — fertile, — ou *fenum*, — toute herbe qui pousse. — La caractéristique de *V* c'est *vita*.

X, Nous avons parlé de cette lettre comme indiquant le trop plein, ce qui verse, ce qui s'épanouit de tout côté. La préposition *ex* en est la plus évidente caractéristique.

N marque la force de bas en haut déclinant, s'écartant du rayon perpendiculaire du moment même qu'elle commence à s'exercer. C'est l'angle droit qui devient de plus en plus aigu et se termine par la confusion des deux côtés de l'angle en un seul rayon de cercle.

M indiquerait un angle de plus en plus ouvert ; cet angle se termine par l'addition définitive d'un des côtés à l'autre de manière à ne former plus qu'un diamètre de cercle, et non pas simplement un rayon comme *N*. Ou plutôt, et ceci va beaucoup mieux à toutes les idées que cette consonne recouvre, *M* peut être figuré par les bras en croix, par ces bras en croix de Moïse, quand il priait sur la montagne pour le salut de son peuple, par ces autres bras en croix qui, sur le Golgota, avant d'être percés de clous, s'étaient levés pour embrasser le monde, et qui l'embrassèrent, en

effet, dans les étreintes ineffables du pardon et de l'amour. *Amane* en arabe signifie sauf-conduit, amnistie, *amare* est l'emploi le plus heureux de ce radical *Am* dont nous aurons bientôt à nous occuper, et dont la caractéristique la plus heureuse peut être rapportée à deux bras en croix, à la croix de la rédemption, au signe vénéré des Chrétiens.

XXXIX.

Admirable rencontre que je viens de faire dans cette course capricieuse au milieu des plus anciens éléments de la parole ! Quand je l'ai commencée, j'étais en face du Mont Ararath où s'arrêta l'Arche de Noë ; maintenant, au milieu de mon pèlerinage, me voilà en face du Golgotha. Noë veut dire — cessation. — L'inclinaison rapide, la décadence subite, la destruction du genre humain s'arrêta dans la personne de Noë ; le salut du monde entier fut opéré par les bras en croix de Jésus, dont le nom veut dire Sauveur. Ces deux noms marquent bien la différence du vieux monde au monde nouveau ; le vieux monde représenté par le Mont Ararath et par le Sinaï, deux points dans l'immensité, deux bornes dans l'espace, le nouveau, appelé du sommet du Golgotha pour entrer dans l'église chrétienne, qui embrasse l'univers.

En traversant le monde politique et littéraire où je m'arrête peu, car j'y trouve toujours plus d'embarras, d'équivoques, d'impasses et de sujet de troubles, j'ai entendu bourdonner certaines paroles qu'on voudrait

bien nous donner pour des inspirations prophétiques, et qui promettraient au Judaïsme un avenir dont certes il fera bien de ne pas se flatter. On n'a qu'à mettre en parallèle le Sinaï et le Golgotha pour voir que de l'un il n'est pas possible de retourner à l'autre.

« La gloire du Seigneur habita sur Sinaï, l'enve-
« loppant d'un nuage pendant six jours... La gloire du
« Seigneur était comme un feu ardent sur le sommet
« de la montagne, devant les enfants d'Israël..... Et,
« lorsque Moïse descendait du Mont-Sinai, il tenait à
« la main les deux Tables du témoignage, et il igno-
« rait que sa face était rayonnante, à cause qu'il s'é-
« tait approché de Dieu... Or, Aaron et les enfants
« d'Israël voyant que sa face rayonnait ainsi, furent
« saisis de crainte et reculèrent devant lui... »

Voilà pour le Mont-Sinai et pour la loi sévère qui y fut donnée, voici pour le Golgotha et pour l'œuvre de miséricorde, qui, au temps annoncé par les prophètes, y fut accomplie.

« Et ils vinrent en cet endroit qu'on appelle Golgo-
« tha, c'est-à-dire, lieu des crânes ou têtes de
« morts. »

Ce lieu, connu des Hébreux sous le nom de Golgotha, était par les Romains appelé *calvaria*, c'est-à-dire, lieu où l'on fait mourir les criminels et où on les enterre avec les instruments de leur supplice.

D'après ce qu'on a vu jusqu'ici et ce qu'on verra par la suite, le nom de Sinai aurait désigné la montagne qui s'est inclinée sous la gloire du Seigneur, et *calvaria*, le ventre, le sein qui renferme la pourriture et

qui est recouvert par *C*, *calvus*, *c-alvaria*. C'est ainsi que *calix*— le calice, —contient et renferme la liqueur qu'on y a versée, que le clou, *clavus*, remplit et recouvre l'ouverture qu'il a faite, et qu'à la différence d'un volcan avec son ouverture centrale ou cratère, *cal* ou *caou*, ainsi que nous le verrons par la suite, indique un plateau, un sommet de montagne large et uni, sans cratère comme sans piton. Le calvaire était donc un plateau où l'on mettait à mort les criminels au milieu des crânes de ceux qui les avaient précédés dans ce lieu d'horreur. Crâne tient à *cal* au moyen des substitutions dont nous avons à peu près surpris le secret; *calvus*, chauve et *calvities* viennent à l'appui de ce que j'avance.

Maintenant, entre le Sinai et le Calvaire, quel intervalle! quel abîme! Il fallait la mort d'un Dieu pour le combler, cet abîme... Non, le mystère de la rédemption n'aura pas été jeté sur l'océan des siècles comme une simple goutte d'eau dans la mer!... C'est au Judaïsme à venir enfin au Calvaire, au lieu où les prophéties qu'il reconnaît lui-même ont reçu leur exécution. Le Christianisme ne peut pas plus rétrograder au Mont-Sinaï que les fleuves ne remontent à leur source. La fraternité de tous les hommes ne peut pas être absorbée par l'égoïsme judaïque. Au lieu d'attendre que les peuples vinssent à lui, le judaïsme aurait dû aller à eux, mais par la parole, non par le commerce. Comment espère-t-il prendre la place de ce que la voix des apôtres, leurs souffrances, leur courage; leur humilité, leur abnégation, leur constance iné-

branlable ont fait ? Comment la religion de la crainte prévaudrait-elle sur la religion de l'amour ? Comment la croix reculerait-elle devant les éclairs et les foudres de Sinaï ? Le sang versé sur la croix n'a-t-il pas éteint et réduit au silence ces éclairs et ces foudres ? La tête du Christ, penchée sur son sein, n'a-t-elle pas apporté au monde plus de consolation que la face de Moïse ? Non, quoiqu'ils fassent à leur reveil inattendu, les sectateurs de Moïse n'ont qu'à venir à nous pour se rendre vraîment dignes de la gloire de leurs ancêtres. S'ils veulent être grands comme leurs pères le furent, qu'ils prennent leurs inspirations au pied de la croix, comme ont fait tous les peuples modernes sur qui l'ombre de quelque grandeur durable a été jetée d'en haut. Savoir amasser des trésors n'est pas le chemin unique pour s'asseoir au trône des destinées humaines ; il y a quelque chose de plus puissant que l'or, c'est le génie des arts, l'esprit chrétien et les vertus qu'il inspire.

XL.

Dans la seconde partie de cet ouvrage, nous étudierons les radicaux suivants de la série ABR : Am, As, Ast, At, Ax. Puis, entrant dans la série ABER, nous nous occuperons de Ab, Af, Av, Ap, Ac, Ak, Ag, Aj. Nous suivrons le même procédé qui nous a fait avoir jusqu'ici d'assez heureuses rencontres.

Ainsi que dans la première partie, après avoir fait un certain nombre de pas en avant, il m'arrivera plus d'une fois d'en faire quelques-uns en arrière. Une ex-

ploration en ligne droite serait impossible. Pour s'enquérir, il faut aller de çà et de là, avancer et rétrograder, non par caprice mais par besoin. La bienveillance du lecteur voudra bien ne pas se rebuter. D'ailleurs, n'est-ce pas la marche qu'il aura suivie lui-même dans la lecture de cet ouvrage, allant quelquefois plus loin et plus sûrement que moi dans le champ des inductions, comme dans celui des préparations et des recherches ?

Nous ne devons pas avoir hâte d'arriver, mais d'aller, de clorre, mais d'ouvrir, d'ouvrir sans cesse, plus curieux d'aspects nouveaux et de données inattendues que pressés d'établir au milieu de conjectures continuelles et successives la résultante à laquelle il faut s'arrêter. Notre principale besogne est de chercher, non de juger.

Tant que la fonction d'une lettre ne me sera pas suffisamment connue, il m'arrivera encore, comme il m'est arrivé déjà, de la regarder simplement comme une lettre officieuse, auxiliaire, sans dire quel office elle rend, quel secours elle apporte ; plus tard, on lui appliquera le stigmate qui lui convient. En attendant, ne préjugeons rien pour n'avoir rien à retrancher. Il vaut mieux ajouter sans cesse et après coup.

Je ne promets pourtant pas d'amener toujours à force de labeurs et d'enquêtes le trait définitif, la teinte qui achève l'image, le mot qui complète l'idée; la lumière ne sera pas toujours et partout également vive, également nette. Mais il est des sciences qui se piquent de régulariser les choses humaines et dans lesquelles on

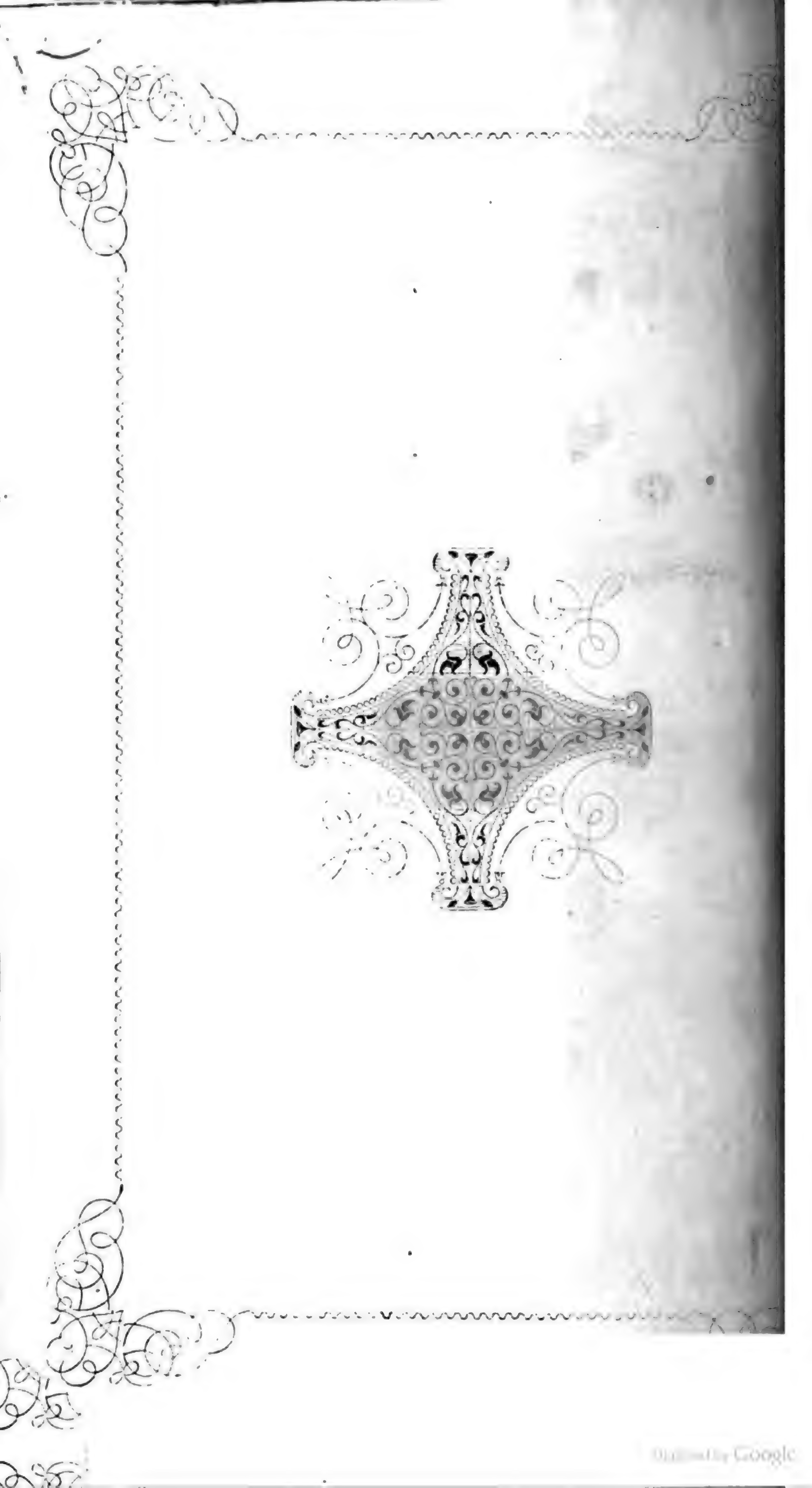
rencontre des ombres plus épaisses, des lacunes plus larges qu'on n'en trouvera ici; et ces ombres, ces lacunes des sciences les plus ambitieuses peuvent recouvrir et renfermer beaucoup de dangers et de piéges, tandis que notre œuvre, toute imparfaite qu'elle puisse être, n'en renfermera aucun, nos erreurs sont innocentes comme nos découvertes; nous n'aurons pas plus à nous repentir des unes que des autres.

Quant aux réflexions que j'ai cru pouvoir me permettre sur des sujets qui tiennent à ce sentiment moral effacé de plus en plus parmi nous, ou à cet art de gouverner les hommes qui depuis longtemps est en butte à toutes les divagations, à tous les brigandages de la pensée, je n'y ai pas regret; je ne promets pas d'en faire à l'avenir de moins amères. Il faudrait n'avoir ni yeux, ni oreilles, pour rester impassible à tout ce qui se dit et se fait. Les plus profondes méditations sur les temps et les choses qui ne sont plus ne doivent pas être une absorption improductive, mais une expansion féconde; un exercice de pure fantaisie, mais une occasion de mettre au jour tout ce qu'on croit pouvoir servir les intérêts véritables du présent.

Je ne chercherai pas non plus à me disculper d'un certain entraînement vers des questions qui, au premier abord, ne semblent être que locales; je ne suis point classique, en politique surtout; on a dû s'en apercevoir. Les politiques du siècle ont horreur de tout ce qui n'est pas général, de tout ce qui ne plane pas, avec leurs songeries funestes, au-dessus de la société actuelle; moi, si j'ai horreur de quelque chose, c'est,

il faut l'avouer, de ce qui ne va point terre à terre, de ce qu'on ne peut pas vérifier autour de soi et à peu de lieues à la ronde. S'il arrive toutefois qu'en partant de bien bas on monte à quelque chose d'assez élevé, c'est un bonheur qu'assez volontiers je souhaite aux classiques dont je parle, mais qu'on ne saurait leur promettre; car jusqu'ici nos faiseurs d'utopies en voulant s'élever bien haut ne sont jamais parvenus qu'à l'infime, au niais, à la satisfaction des esprits stupides et au dégoût de ceux qui conservent encore quelque idée du grand et du beau, quelque germe de sagesse, quelque portion de sens commun.

FIN DU PREMIER VOLUME.





DU ROMANCIUM OCCIDENTAL

OU

ÉTUDES ET RECHERCHES HISTORIQUES ET PHILOLOGIQUES

SUR

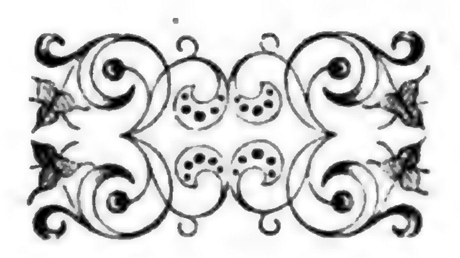
NOS ORIGINES.

PAR

E.-M. MASSE.

Tome Second.

Et vocavit Deus ARIDAM, terram, congregationesque aquarum, appellavit MARIA.
Genes., cap. 1, v. 10



MARSEILLE,
MARIUS OLIVE, RUE PARADIS, 47.
1848.





DU ROMANCIUM OCCIDENTAL

OU

ÉTUDES ET RÉCHERCHES

HISTORIQUES & PHILOLOGIQUES

SUR

NOS ORIGINES.

DU

ROMANCIUM OCCIDENTAL

OU

ÉTUDES ET RECHERCHES HISTORIQUES ET PHILOLOGIQUES

SUR

NOS ORIGINES.

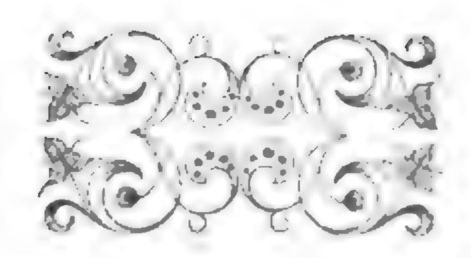
PAR

E.-M. MASSE.

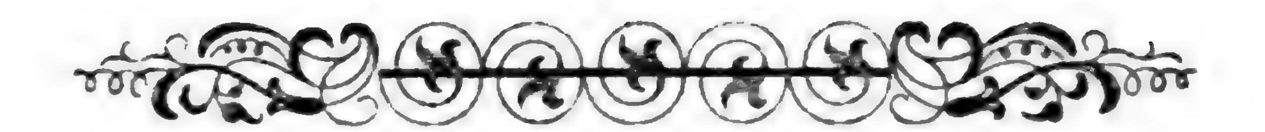
~~~~~~

Tome Second.

Et vocavit Deus ARIDAM, terram:
congregationesque aquarum,
appellavit MARIA.
Genes., cap. 1, v. 10.



MARSEILLE,
MARIUS OLIVE, RUE PARADIS, 47.
1848.
~~~~~~



DU ROMANCIUM OCCIDENTAL

OU

ÉTUDES ET RECHERCHES

HISTORIQUES ET PHILOLOGIQUES

SUR

NOS ORIGINES.

I.

Un savant obscur, Haitze, dont la bibliothèque de Marseille possède les manuscrits, regarde comme une fable les jurisdictions et cours d'amour dont on a tant parlé ; traitant du reste les Troubadours, si renommés encore au commencement de notre siècle, de poètes désordonnés. J'irai plus loin que Haitze à l'égard des Troubadours; j'oserai dire qu'ils n'étaient point poètes. Ils comparent leurs maîtresses à toute chose gracieuse et bien avenante ; roses et aubépines, verts gazons et marguerites des prés foisonnent dans leurs chants, mais

la fleur d'amandier n'y apparaît point, que je sache. Décidément, les Troubadours n'étaient pas poètes, ou du moins ils n'étaient pas Provençaux, ils n'étaient pas du pays à nous. Pour moi, les amandiers fleuris n'ont jamais cessé de rendre à ma pensée les jours les plus heureux de mon enfance, les premiers et les plus doux sentiments de la famille, de la paix domestique. Cette fleur qui se montre, tandis que l'hiver nous confine dans la maison et que le foyer paternel n'est pas encore délaissé pour la prairie, a toujours quelque chose qui ressemble à nos premières années, objet de tant de soins et d'alarmes.

Je suis persuadé que Marguerite de Provence, la digne épouse du saint Roi, pensait aux amandiers en fleurs et à l'hiver de son pays natal, quand elle revendiquait avec tant d'obstination et des regrets si vifs, cette terre aimée du soleil où la souveraineté aurait eu pour elle tant de charme, où avec tant de paix et de douceur elle aurait pu finir ses jours !

En 1831, le retour de ces charmantes fleurs opéra en moi un de ces mouvements qui changent la disposition, l'allure de nos pensées, et c'est à ce mouvement qu'il me faut remonter pour faire voir d'où procède l'œuvre que je poursuis.

J'étais triste ; j'avais vu de mes fenêtres tomber un trône et s'ouvrir un volcan populaire, les deux plus grands malheurs qui puissent affliger l'humanité civilisée ; les excès de l'ambition et les fureurs de l'émeute luttaient encore à qui jetterait le plus d'épouvante dans les âmes ; les eaux de cet autre déluge

universel montaient toujours plus, et l'arc-en-ciel, ce gage des promesses divines, n'apparaissait point, ou se dégageait à peine du milieu des plus sinistres nuages. Mon âme était accablée ; je ne savais où me prendre pour échapper aux angoisses du moment. J'errais, dans le pays paternel, de la campagne à la ville, ne me trouvant bien nulle part. Seulement, dans mon dégoût profond des choses présentes, j'avais commencé à faire quelques pas vers le passé le plus lointain. Je cherchais à savoir tout ce que nos aïeux ont éprouvé de misères pour ne pas succomber comme un lâche sous le faix des nôtres ; triste consolation et seul avantage que trop souvent présente l'étude de l'histoire. Mais ce travail était lent, point de passion, point d'entrain ; dans mon âme il y avait trop de peine. Un jour, pourtant... Non jamais dans le pays que j'habite, je ne reverrai un spectacle pareil... Non, jamais plus...

Des jours si beaux sont rares comme ces joies pures qui descendent une fois du ciel dans le cœur d'une jeune fille pour le délaisser aussitôt ; ils sont rares comme les grandes pensées d'où jaillit quelquefois la destinée des peuples, comme ces inspirations du génie qui, toujours étonnantes, toujours admirées, s'élancent du lieu le plus obscur à travers les siècles, à mesure qu'ils s'entassent les uns sur les autres, et loin d'en être étouffées, les éclairent, les charment, les dominent sans cesse.

C'était vers la mi-février. Il était tombé quelques jours auparavant beaucoup de neige dans la partie orientale de la Provence. Du côté de Marseille, on

avait eu seulement une pluie légère que, par exception, le mistral et ses brusques fureurs n'avaient point immédiatement suivie. L'air était resté calme; pas un nuage; la mer et le ciel, d'un bleu à faire envie au saphir d'Orient. Les amandiers fleurissaient de toutes parts. Ces fleurs d'amandier, sous un firmament serein, dans les derniers jours d'hiver, ont quelque chose d'ineffable et de doux comme l'espérance. C'est par des fleurs d'amandier que, dans nos contrées, les regards d'un enfant se laissent le plus enchanter, ces regards qui jusqu'alors, allaient, pour ainsi dire, terre à terre et s'élevaient tout au plus jusqu'au sourire d'une mère. Attachées à un bel arbre, ces fleurs virginales semblent toucher au ciel; leur vue jette en nous comme le pressentiment et le germe de l'infini. On dirait qu'à leur aspect se forment les premiers mouvements désintéressés, la première impulsion qui nous enlève au matériel de la vie; ce n'est pas du lait et des soins qu'on demande à ce charmant sourire de la nature; c'est quelque chose qu'on ne saurait définir, même après de longues années d'existence, une indicible beauté qu'on cherchera dans la vie morale au sortir du berceau et qu'on n'aura pas trouvée encore en arrivant au bord de la tombe.

Eh bien, à un âge où le bonheur, quand il lui arrive de se rencontrer sur nos pas, semble avoir hâte de nous rappeler combien il fut toujours rare et fugitif sur cette terre, combien de troubles vinrent se mêler constamment à ses plus délicieuses agitations, combien de menaces fâcheuses le poursuivirent, l'en-

tourèrent, l'assiégèrent sans cesse, j'ai éprouvé des émotions plus vives à la fois et plus pures, plus fraîches, si l'on peut dire, et plus neuves encore qu'en ce temps où j'ignorais la vie, où la connaissance de ce qui nous y heurte à chaque pas, hommes et choses, ne m'était point douloureuse.

Le *Caoumé*, un mont à double cîme comme la montagne des Muses dans la Grèce antique, était couvert de neiges, toutes resplendissantes dans ses contreforts et dans ses arêtes, mais légèrement ombrées dans ses concavités peu profondes, et m'apparaissant au loin dans la direction des Alpes maritimes, entre des amandiers fleuris qui lui servaient comme de cadre, il formait sur l'azur d'un beau ciel une ligne suave où mon imagination un moment rajeunie allait poser avec joie et confiance les rêves les plus enchanteurs. Ce n'était pas dans l'avenir que je m'élançais ; à l'époque où nous vivons, il faut plus que jamais remercier le Dieu qui, suivant les paroles d'Horace, enfonce dans une sombre nuit l'issue du temps qui court. Tristesse pour tristesse, car il y a toujours de la tristesse au fond des plus douces rêveries, il vaut mieux se rejeter vers le passé qui ne peut plus du moins nous faire du mal. Si mes regards se détournaient à gauche, vers la Sainte-Baume, je voyais à l'extrémité de la vallée, au pied des montagnes, Ceyreste, dont l'enceinte et la population sont telles aujourd'hui que dans le moyen-âge, et plus près de moi la Ciotat, que les gens de Ceyreste, en 1378, appelaient encore tout simplement *le bourg*, qu'un historiographe de l'anti-pape

Pierre *Luna* qualifiait, en 1406, de *Civitas*, cité, et qui en 1460 n'avait encore que cinquante-huit foyers ou ménages. Je me figurais réduite à son enceinte primitive cette ville paisible où je suis né ; je la voyais assise en amphithéâtre au bord d'une onde calme et transparente ; je comptais les sept tours carrées dont ses hautes murailles noircies par le temps étaient alors flanquées. Auprès de là, dans quelques jardins épars, s'élevaient, ondoyants et superbes, des palmiers dont l'espèce avait été apportée soit de Bugia (1), soit de quelque autre lieu de la côte d'Afrique, et dont les branches triomphales armaient la main des jeunes garçons dans les fêtes solennelles, ou bien étaient déposées par des compagnes attendries sur le cercueil de la jeune fille enlevée aux caresses d'une mère, aux rêves de l'amour, aux espérances de l'hymen. De noirs oliviers, dont la présence témoigne toujours d'une ancienne culture, paraient les coteaux environnants ; des groupes sombres de chênes-verts, des bosquets de pins qui toujours murmurent, couronnaient les terrains vierges encore, ou, bordant la plage, défendaient les plantations contre le vent qui souffle des Alpes maritimes, et qui, dans le premier printemps, est toujours si nuisible. Je voyais la fumée des maisons, qui, selon les apparences, étaient dépassées par les murailles de l'enceinte, s'élever en colonnes dans un air tranquille ; de blanches colombes

(1) *Bugia*, d'où vient le mot bougie, parce qu'on tirait de ce port beaucoup de cire, paraît avoir été la première échelle que les Provençaux aient fréquentée sur la côte africaine.

venaient se poser sur les créneaux des vieilles tours ; j'entendais même les moineaux qui s'appelaient, s'invitaient, gazouillaient sur les toits, ou travaillaient par couple à leurs nids, sous les saillies et les corniches. Les trois ou quatre ruelles qui divisaient cette aggrégation de modestes maisons se montraient à moi, vers la fin du jour, à l'heure du salut ou de l'*angelus*, quand l'*angelus* eut été institué par Alexandre VI ; de jeunes filles y circulaient ; de jeunes filles à l'œil noir, à la taille légère et aussi jolies pour le moins qu'une ballade marinière, un peu ancienne déjà, le dit, mais avec une part de blâme dont les jeunes personnes d'à-présent ne sont pas trop fâchées, sans doute, puisque ce qu'on reprochait à leurs devancières, la vanité, fait toujours partie de l'héritage maternel. Je me livrais enfin par une belle et ravissante soirée de février, le dos tourné aux montagnes qui bordent la côte au *midi*, et dégagé en ce moment, par grand hasard, de toute préoccupation pénible, de toute appréhension de l'avenir, je me livrais, dis-je, avec un abandon qui n'est plus de mon âge, à toutes sortes de rêves où dominaient des sentiments de paix, d'innocence, d'honneur et d'amour : et maintenant je puis ajouter à propos de toutes ces flottantes idées dont je me laissais bercer, de toutes ces descriptions capricieuses que je viens de faire, le vers suivant du roi de Navarre dans une de ses chansons naïves :

E si ne sai se j'en ai dit folie.

Folie ou non, comment se fait-il que les images du

passé me saisissent avec plus de force, m'apparaissent plus vives et plus riantes dans cette saison-ci, aux approches du gai printemps, que dans toutes les autres époques de l'année. Je ne sais, mais au collége, il en était de même. Maintenant, ce n'est plus vers l'antiquité grecque et romaine que se portent mes regards; les tableaux qui en sont parvenus jusqu'à notre temps, à force d'être beaux, me semblent un peu mensongers; c'est vers le moyen-âge, vers notre antiquité à nous, vers nos origines immédiates que mon imagination se trouve attirée; et de préférence à toute autre recherche studieuse, j'aime à retrouver ce qui fut jadis, ce qui eut existence et vie dans les lieux que je connais. Sur le sol où ce qui existe aujourd'hui se présente à moi d'une façon plus détachée, plus transparente et plus nette, je me plais à écarter, non sans labeur, les broussailles dont se recouvrent les vestiges de ce qui n'est plus.

A ce titre d'homme qui n'avait rien demandé au règne précédent, je fus bien accueilli dans ma petite ville, tout en ne partageant pas l'enthousiasme du jour. On savait que jamais enthousiasme politique ne m'avait saisi et transporté. Les archives de notre commune me furent ouvertes. Il y a des trésors enfouis dans les archives de la plupart de nos petites villes de Provence. Par ennui et mauvaise humeur de ce qui se passait dans un grand royaume et en Europe, je me jetais sur les événements d'un tout petit endroit, sur des faits dont en général l'influence ne s'étendit guère à plus d'une lieue à la ronde; mais comme

disait Arlequin, *tutto il mondo è fatto come la nostra famiglia*. Prenez l'histoire d'un hameau ou celle d'une capitale ; le spectacle sera toujours formé par les mêmes passions ; le jeu des intérêts contraires sera semblable, les causes de perturbations et de désordre ne seront pas essentiellement autres. Les masques seulement diffèrent, et surtout les appellations, les démarcations des partis, les épithètes, les injures pour lesquelles, selon le degré d'effervescence où les esprits sont parvenus, on s'assassine dans les rues, on s'envoie réciproquement à l'échafaud, ou à la corde des réverbères, par dénonciation de journal, par apostrophe de cabaret, de cercle ou de club.

Mais plus que l'histoire, la philologie, qui est bien une histoire aussi et une histoire très importante, attira d'abord mon attention ; je me mis à étudier les plus anciens cadastres rédigés en provençal ; par la connaissance des lieux, je cherchais l'explication de plusieurs noms topographiques qui m'apparaissaient pour la première fois. Cette étude ne fut pas infructueuse ; elle m'a fourni les premiers rudiments de mon travail.

Les enquêtes et recherches étymologiques m'ont paru, dès-lors, comme d'utiles prolégomènes à l'histoire des hommes et des choses. Un simple radical à peine aperçu dans un de ces immenses lexiques où l'on prétend avoir tout mis, peut tout-à-coup s'étendre et se dérouler devant des yeux attentifs en dérivations nombreuses et toujours plus lucides ; un choc intelligent et vif en fait jaillir des étincelles qui sillonnent à l'improviste les sombres abîmes du passé.

Qu'un voyageur rencontre au fond de toutes les solitudes actuelles, dans le recoin le plus enfoncé des montagnes, dans la partie la plus abrupte, la plus désolée du rivage des mers, une pierre, un fragment de marbre où s'étalent au soleil depuis deux mille ans des lettres et des mots qui ont encore un sens pour nous, plein d'admiration, ce voyageur se recueille; sa pensée qu'agite une curiosité fébrile s'élance à travers l'atmosphère, quelquefois si lourde, du temps où nous sommes, vers des époques plus ou moins reculées, dont aussitôt elle se fait contemporaine; elle assiste à un épisode de cette lutte incessante entre l'homme et les siècles, lutte qui donne tant de grandeur à notre espèce, d'ailleurs si faible, si misérable, si tourmentée, si cruellement exposée aux fausses lueurs, aux déceptions; et pourtant ce qui vient de se révéler au voyageur sous les ronces du désert, parmi le sable mouvant des rivages, n'a que peu de valeur réelle. Avec des milliers de monuments ainsi restitués au regard des hommes, tombeaux, inscriptions, vases, médailles et autres débris qu'on admire, c'est à peine si l'on accroît d'une phrase un peu significative l'histoire des peuples qui ne sont plus, et souvent même cette phrase, après de longs efforts, ne saurait être achevée.

Les Italiens et surtout les Français attachent encore trop d'importance à cette archéologie matérielle; c'est dans les mots qu'il importe bien plus de chercher avec soin les choses du passé. Oui, il est une lutte bien plus étonnante des œuvres de l'homme avec ce temps qui

modifie tout, qui dérange tout, qui renverse et emporte tout, excepté pourtant ce qu'il y a de plus immatériel, de plus léger dans les produits d'un être malheureux qui ne dure qu'un jour; et cette lutte nous la voyons se perpétuer dans nos langues, dans nos patois modernes où des mots et des fractions de mots vivent et sont encore debout, si l'on peut dire, depuis l'origine des sociétés, depuis que deux ou trois individus de notre espèce réunis et cherchant à s'entendre donnèrent, par l'inspiration de Dieu, un nom qui fût à l'avenir intelligible pour tout le monde, aux objets divers qui les frappaient le plus, qui les intéressaient le plus, et songèrent à remplacer au besoin la vue par la mémoire, l'image absente par l'image commémorative. Je veux parler des onomatopées, de ces vocables qui portent en eux-mêmes, par de certaines inductions, imitations et similitudes, leur sens et leur raison. Les antiquités grecques et latines sont des plus modernes à côté de ces monuments primitifs.

Nous en avons déjà exposé en entier quelques-uns; nous en avons entrevu beaucoup d'autres; il s'agit de serrer toujours plus étroitement ce que nous avons saisi, et d'aller, au moyen de ce que nous tenons, à la recherche du reste. Nous en étions à *Am*.

II.

Am, *amm* qu'on prononce *imma*, veut dire en arabe, mère. Isis était appelée en égyptien *amalcta*,

c'est-à-dire la reine. De *am* — mère — et de *pherudoth* — grains — s'était formé *appherudoth*, — la mère des moissons. M de *am* était devenu P à cause du voisinage et par une sorte d'attraction. Nous en verrons d'autres exemples. De *pherudoth* sans doute est venu le latin *farrago*. Platon dans le Cratyle avoue que bien des mots grecs viennent des Barbares, c'est-à-dire des Orientaux. Cela s'applique avec plus de raison encore au latin. La Corne d'abondance et la chèvre Amalthée, nourrice de Jupiter, ont pris naissance dans les représentations égyptiennes d'Isis. *Aman* en hébreu signifie *nutrire*.

Le mont *Immaüs*, d'Asie, paraîtrait annoncer par son nom que les autres montagnes étaient ses filles. *Am*, signifiant mère, explique fort bien les verbes *amare* — aimer — et *amplecti* — embrasser. — Dans *amplecti*, on voit les bras repliés sur eux-mêmes pour serrer l'enfant, objet d'amour et de soins.

Ama signifie faucille ; le verbe grec *amarin*, veut dire moissonner, et par *amaxa* on entendait un chariot de campagne, un charriot à transporter les moissons. Notre verbe français, amasser; n'est pas sans rapport avec *amaxa*. *Am* se retrouve aussi dans les mots arabes *amelak* — biens, possessions, — *amouàle*, — richesses.

Ampleur contient *am* avec PL qui est dans *amplecti* et qui fait allusion aux bras qui s'arrondissent autour d'un objet, pour le serrer. Nous avons entrevu dans *par* le bras tendu ; *pan* nous a paru être le bras qui s'incline pour donner quelque chose ou pour faire

grâce ; *pla* nous indique des bras qui embrassent et serrent en se croisant. Le *bra* de *brachium* ou *braxium* n'est autre chose que *pla ;* nous sommes accoutumés aux mutations de P en B et de L en R, quant à CH ou X, il y a dans cette double consonne un signe d'effusion, d'affection, d'entour, si l'on peut dire. *Axa* en hébreu signifie *adornata* ; nous savons d'où viennent *ornare* et *tornare* ; un axe est la chose sur quoi une autre chose tourne.

Am est une onomatopée à l'usage des petits enfants pour dire manger. Les nègres *bosales* ou nouvellement arrivés de la côte emploient cette onomatopée. On la trouve dans *hamus* — hameçon.

Le plus modeste hâmeau et l'opulente ville de Hambourg sont un assemblage, une réunion de maisons. En arabe *hamel* est la charge et *hamal* celui qui la porte. Les ânes, ces portefaix patients, sont appelés dans cette même langue *hamir*. *Am* ou *ham* dans tous ces noms porte la même idée que dans amasser, mettre ensemble.

En espagnol *amo*, que nous traduisons par maître, veut proprement dire celui qui nourrit. C'est le titre que le serviteur ou l'esclave donne à son maître. C'est le *am* des Arabes. *Familia*, *fama* et *fames*, ainsi que notre mot femme, renferment également ce radical. F dans ces mots indique la force du dedans au dehors, la force qui répand, qui verse. Le *am* de *fama* ne se rapporte point aux richesses de l'esprit ; il a fallu bien du temps pour qu'on supposât à l'esprit des trésors. Ce

n'est pas dans une civilisation naissante que le poète aurait dit :

> Mœstus eram, requiesque mihi non FAMA petita est,

la renommée première a été celle des biens pour lesquels le serviteur, l'esclave, le marchand besogneux, le mendiant disent en espagnol *mi amo !*

Les mots arabes *s'màh* — pardon — *amàne* — sauf-conduit — tiennent à *am* comme les noms des dignitaires ; *aminn* — chef de corporation, — *imam* — chef de la prière, — *amir* ou *emir*, — chef politique.

Les flammes du feu et les lames de la mer dépendent de *am*.

> .... Tactuque innoxia mollis
> LAMBERE FLAMMA comas.....

Am détermine la signification de *lambere*. Dans ces mots FL et L marquent la fluidité, ce qui effleure, ce qui glisse.

Amnis — fleuve — a la même origine que flammes et que lames. Tacite a dit *amnis fluvii* — l'eau d'un fleuve, — et Virgile *amnis Oceani* — ondes, vagues de l'Océan. Nous avons déjà vu naître *ondes* ; dans *vagues*, avec le V de Vénus, on trouve *ag*, accroissement, augmentation, extension..... Je suis porté à croire que notre mot amnistie vient de *amnis; amnistié* c'est ce qui a été lavé par le repentir, emporté au courant du pardon.

L'adjectif *omnis* — tout — n'est pas sans rapport avec *amnis*. Il y a aussi un fleuve qui emporte tout homme, toute chose créée, c'est le fleuve du temps.

Nous glissons tous, *omnes*, sur la terre, en attendant qu'elle glisse sur nous et nous engloutisse comme l'Océan immense engloutit les fleuves.

Ruisseau, nous paraissons avoir un même sort,
D'un cours précipité nous allons l'un et l'autre.
Vous à la mer, nous à la mort.

Je trouve dans mon maître d'hébreu, le bon abbé Pluche, que *kené hammidad* est une canne à mesurer. *Hammidad* veut donc dire ce qui se répète coup sur coup, ce qui se multiplie de lui-même, ce qui abonde, ce qu'on amasse. Il est question de *kené hammidad* dans la vision d'Ezéchiel, quand Dieu dit au Prophète : « Je t'ai donné leurs années d'iniquité au nombre de « trois cents quatre vingt-dix jours et tu porteras les « iniquités de la maisons d'Israël. » Mais nos iniquités à nous qui les portera ? Dieu enverra-t-il quelque prophète pour s'en charger? Il a bien envoyé son Fils unique, mais pour les péchés particuliers des hommes ; quant aux péchés nationaux, c'est au peuple à en faire la pénitence; cette pénitence sera longue et dure, à ce qu'il paraît.

Ambire, d'où vient ambition, a été aussi formé de *am.* Il a dû signifier primitivement — aller autour — de la table où le père de famille, l'*amo* des Espagnols, a posé la nourriture destinée à sa maison. L'ambition qui nous dévore aujourd'hui est-elle autre chose que cette ambition primitive?

Les Amphictyons ou Périctyons étaient les graves personnages assis à la table du conseil où se traitaient les affaires générales de la Grèce. On appelait *ambacti*,

selon César, des pages qui marchaient à côté des princes Gaulois. *Ambactus*, dans le vieux poète Ennius, est un valet de louage, un homme payé pour aller et venir. Je pense que le mot ambassadeur vient d'*ambactus*. Dans *ambire* comme dans *ambactus* on trouve notre vieille préposition provençale *ambé*, qui n'est autre que l'*ambo* des Latins.

.... Quoniam convenimus AMBO.

Ambro, selon Festus, était un dissipateur; le même Festus parle des *Ambrones*, peuple de la Gaule Narbonnaise qui vivaient de brigandages. C'est toujours le *am* du verbe *amasser*, qui convient aussi à ceux qui dissipent. Mais dans l'un on attire à soi, dans l'autre on jette devant soi. L'action est inverse.

Amphion fut le fondateur de Thèbes, ou pour mieux dire, il joignit ce qu'on appelait la Cadmée, la ville fondée par Cadmus, à la ville basse qu'il nomma Thèbes pour faire honneur, disent les Grecs, à Thébé, sa tante maternelle. Plus tard nous ferons des recherches sur *cad* de Cadmée; pour le moment occupons-nous d'Amphion. Amphion a dû signifier ce qui se range autour. Nous connaissons l'*an* de ranger. Thucydide, en parlant de la bataille livrée par Lysimaque à Démétrius auprès d'Amphipolis, dit que cette ville de la Macédoine avait été nommée de la sorte à cause du fleuve Strymon qui l'environnait de ses eaux. Il se pourrait que le nom d'Amphipolis, commun à plusieurs villes, n'eût pas eu toujours cette origine. Reportons-nous aux Boles, à la distance autour d'une

ville, d'un château seigneurial, communément déterminée par un trait de javelot, *bolis* d'où *balista* — arbalète, *ad jactum unius balistæ*. Certainement les seigneurs féodaux n'avaient pas imaginé cette façon de circonscrire leur jurisdiction; ils la trouvèrent en usage. La féodalité s'appropria les droits ou les abus existants; elle ne créa rien ou du moins elle ne fit qu'étendre à un plus grand nombre de cas, à tous les cas, si l'on veut, ce que les précédentes administrations avaient établi. *Amphipolis* pourrait donc avoir signifié la limite jurisdictionnelle d'une ville. Le mot Police viendrait donc de *bolis* ou *polis* signifiant javelot. *Polis* même, qui en grec veut dire ville, n'aurait pas une autre origine A la même famille appartiennent, à ce qu'il semble, pal, palissade, pieu, le *pilum* des soldats Romains, et même ce *pill* signifiant main, d'où est venu piller.

Au moyen-âge, on employait le mot *polyptique*, tiré du grec, pour indiquer un registre cadastral; de ce mot on avait fait celui de *pouillé*, qui, avant la révolution, servait à désigner un état des bénéfices ecclésiastiques. Dans ces deux mots, on reconnaît le *bolis* ou *polis*, javelot. Dans dépouiller et dépouille on trouve l'influence directe, l'action immédiate de *pill*, main, et *pill*, comme nous le verrons plus tard, vient de *par*, bras.

On dit qu'Amphion érigea le premier autel à Mercure, et que le dieu, pour récompenser son zèle, lui fit présent d'une lyre dont il lui apprit à tirer des sons

si harmonieux que les bêtes sauvages et les pierres même se mettaient à le suivre ;

Aux accords d'Amphion les pierres se mouvaient.

Au moyen de ce pouvoir à lui donné par Mercure, le dieu de l'éloquence, Amphion, put élever les murs de sa ville avec les pierres qu'il attirait à lui et qui se dressaient en murailles. Cette lyre maçonne faisait peut-être allusion à la justesse des ordres donnés en cadence pour l'érection des murs cyclopéens. Les nègres ont des refrains pour les travaux d'ensemble, et les matelots aussi.

Pausanias raconte qu'un Egyptien lui voulut persuader qu'Amphion et Orphée étaient deux magiciens se faisant obéir par la force de leurs enchantements, l'un des bêtes sauvages, l'autre des pierres même. Il me semble que dans Orphée il n'est pas défendu de voir l'utilité des arts, la civilisation, l'amélioration de l'homme par les arts, et dans Amphion, l'art s'exerçant sur la matière insensible, l'art cultivé pour lui même, sans aucun but moral ; et quand les arts n'ont pas un véhicule moral, ils sont bien près d'être immoraux ; l'immoralité devient pour eux une pente irrésistible. Aussi reproche-t-on des crimes à Amphion. Il fut puni dans les enfers pour s'être moqué de Latone et de ses enfants, d'Apollon et de Diane, de l'art désintéressé, de la belle et chaste poésie. Amphion eut la cruauté d'un homme que la culture de l'esprit n'a pas fait meilleur, qu'elle a dépravé au contraire et rendu pire. Avec son frère Zéthus et pour venger Antiope, leur mère, ils attachèrent Dircé à la queue

d'un taureau sauvage, indompté, et la firent ainsi mourir dans les plus horribles tourments. N'est-ce pas à la queue de taureaux indomptés qu'on attache de nos jours tout ce qu'il y a de plus utile, tout ce qu'il devrait y avoir de plus sacré parmi les hommes, le talent de la parole et la poésie !

Le même Pausanias cite une tradition des Thébains qui aurait pu allonger encore une de mes plus longues digressions du premier livre. Les Thébains disaient que Cadmus étant parti de Delphes pour venir dans la Thébaïde, eût pour guide une vache qu'il avait achetée des pâtres de l'Elagon ; c'était un bel animal ayant de l'un et de l'autre côté une marque blanche en forme de pleine lune. Suivant un certain oracle, Cadmus avec sa troupe devait s'établir au lieu où cette vache, accablée de fatigue, se reposerait. Les Thébains montraient encore la place où elle se *coucha* On y voyait un autel en plein air avec une statue de Minerve consacrée par Cadmus. Cette Minerve était appelée *Siga* et Pausanias dit que ce nom est Phénicien ; ce qui pourrait servir, ajoute-t-il, à désabuser ceux qui font venir Cadmus de l'Egypte et non pas de la Phénicie. Le scoliaste d'Euripide et Appollodore donnent à la Minerve de Thèbes le nom d'*Ogka*, qui pourtant, serait toujours Phénicien. Ce nom d'*Ogka* fait penser à notre hameau des Lèques, aux lieux appelés la *Lecca* et surtout aux *Ockels*, qui dans les villes d'Egypte sont des édifices publics destinés à loger spécialement certaines classes de marchands avec leurs marchandises.

Cet autel de Minerve *Siga* ou *Ogka*, bâti dans un lieu de repos après de grandes fatigues me paraît être le mythe des hôtelleries, des cabarets, des *ventas* placés le long des chemins pour le soulagement des voyageurs. N'oublions point que L de *lecca* est un article.

Le verbe latin *ambulare*, par suite de ce qu'on a déjà vu, me paraîtrait équivaloir à ceci : aller autour des boles, marcher dans l'enceinte des boles, dans ce que les Latins appelaient *pomaerium*, espace déterminé en dedans et en dehors des murailles où il n'était pas licite de bâtir ; nos régales étaient le *pomaerium* des Latins. *Ambulare* aura depuis été étendu aux pérégrinations les plus lointaines.

Le nom d'Amphore, donné aux grands vases à mesurer les choses sèches ou liquides, les grains, le vin, l'huile vient appuyer notre manière de voir. *Urceus*, formé d'*urgere*, presser latéralement, serrer de près, ne se disait que des petites mesures, que des petits vases. On trouve dans Pline l'expression *pluvia amphoralis*, comme nous disons « il pleut à seaux. »

Dans le verbe *amicire*, dans *amiculum*, sorte de petit habillement comme manteau, mante, dans l'amict dont se servent les prêtres, dans *amictorium*, — gorgerette, — il n'est pas difficile de reconnaître et d'apprécier *am*.

Nous avons en provençal la seconde partie d'*amputare* — couper autour, tailler. — C'est le verbe *poudar* employé pour — tailler la vigne, — et qui n'est autre que le latin *putare*. Mais comment ce verbe

latin peut-il signifier en même temps penser, estimer, juger. Pour penser, pour estimer, pour juger sainement, combien de superfluités de, faux points de vue, d'ambages, de discordances ne faut-il pas élaguer ? Trouverait-on beaucoup de pensées justes, par exemple, dans nos plus longs journaux politiques ? De cette épouvantable logomachie quotidienne à laquelle tant de bonnes gens s'intéressent, peut-on extraire quelque chose qui vive jusqu'au bout de l'année, jusqu'au lendemain ? Que d'encre jetée dans le fleuve Lethé ! A peine surnage-t-il des espèces de logogriphes que chaque parti, que chaque passion interprète à sa guise.

Il y a ce vers-ci dans le poète Lucilius :

Prœsul ut amptruat, ind'et volgu'redamptruat olli :

ce qui signifie, lorsque le Pontife donne le mouvement pour commencer un air de musique ou de danse, le peuple lui répond sur le même ton. *Amp* me paraît ici marquer la danse en rond plus encore que la musique. Cette danse était appelée *trescha* au moyen-âge. Elle est encore en usage à Naples. Celui qui la mène levant la main d'un côté, tous les autres la lèvent en même temps. On fait ainsi de toutes les parties du corps, selon que le chef donne l'exemple, et il est curieux de voir avec quelle prestesse tant de mouvements capricieux sont à l'instant suivis. Je crois que Lucilius fait allusion à cette danse ou *tripudium*, qui était probablement celle des Saliens. L'expression *trestres*, *fairé trestres*, dont on se sert en Provence

pour égayer les tout petits enfants, remonte peut-être à cette antique origine. Elle peut du moins expliquer le verbe tressaillir. Quoiqu'il en soit, dans *truare* je suis porté à voir l'origine du vieux mot français *truand*, du substantif *truandaille*, que Rabelais emploie et de la rue de la Truanderie à Paris. Même, si je ne craignais pas de trop blesser les oreilles que le nom de Troubadour charme encore, je rangerais dans cette famille de truands, avec les distinctions les plus polies que faire se pourrait, les Troubadours et les Trouvères. Au reste, *troubar* — trouver, , vient de *turbare*, comme l'expression *pêcher en eau trouble*. Les Latins disaient *invenire*, ce qui au fond ne signifie que rencontrer, c'est-à-dire arriver par hasard en face de quelqu'un ou de quelque chose. « Trouver » annonce plus de soins et de recherches; les truands d'autrefois comme les truands d'aujourd'hui ne se contentent pas de simples rencontres. Ils troublent l'eau, ils remuent la fange; ils se démènent, ils intriguent; et dans le verbe intriguer n'y a-t-il pas une sorte d'allusion à la *trescha?* N'a-t-on pas dû appliquer le verbe *extricare* à ceux qui se débrouillaient de tous ces mouvements soudains et bizarres qu'on avait peine à suivre même des yeux?

Dans le nom d'Abraham qu'on explique par *Pater multitudinis*, dans ceux d'Adam, d'Aram, d'Amram, il n'est pas difficile d'atteindre le radical dont l'étude nous occupe. On l'atteindra non moins facilement dans *implere* — emplir. —

Le verbe latin *amœnare* d'où *amœnus* signifie aju-

ter, orner. *OE*, *œn*, *en* de Vénus qui ne sont autre que io, jeov, jevoé, hevoé, de Jupiter, de Phœbus, du Soleil, ont été ici ajoutés à *am*. Je pense que par *mœnia*, qui tient à *amoenare* on entendait autrefois non pas les simples murailles d'une ville, mais les murailles ornées, couronnées de créneaux.

III.

J'ai comparé dans la première partie de ce livre l'acte d'*embarar*, d'emporter, à ce que fait un torrent lorsqu'il se précipite et pousse devant lui tout ce qu'il rencontre ; je puis maintenant montrer dans *embarras* le radical *am* et ce *bar* que nous commençons de voir apparaître et dont l'exploration nous fera découvrir plusieurs points de vue intéressants. Ce *bar* ou *bara* qui en hébreu signifie faire de rien, ou peut-être simplement *faire*, s'applique parfaitement au bras. Embarrasser, être embarrassé, c'est mettre quelque chose de trop, *em*, sur les bras, avoir quelque chose de trop sur les bras.

A la rigueur *em* pourrait être ici pour l'*in* des Latins devenu *im* dans importer, porter à ou dans. Ce même *im* venant de *in* est quelquefois négatif, comme dans *immensus* qui n'est pas mesuré ou ne peut être mesuré. Cette double observation est applicable à beaucoup d'autres mots. Du reste les exemples de *im* pour *in* négatif sont fort nombreux.

M, c'est-à-dire la double inflexion de R, la double inclinaison, celle qui aboutit à un diamètre et non

plus à un rayon de cercle, remplace quelquefois N par habitude de langage ou par convenance euphonique ; mais c'est toujours par un besoin réel que N se met à la place de M. Enlever, par exemple, diffère essentiellement d'emporter. Quand on enlève, on ne prend, on n'applique ses bras que sur un objet, sur un *an ;* mais quand on emporte, on s'attaque à tout ce qui est à portée. Dans *porter*, *portée* comme dans *prendre* nous pourrons dès à présent reconnaître, mais bien travesti, il est vrai, ce bar, par, ber, per, bor, pro, etc., qui a formé Bras.

Dans *amittere*, perdre, nous n'irons pas chercher *am*, nous ne trouverions que *a. Mittere* est un mot complet ; l'*a* qui précède est privatif. Quand on perd une chose, c'est qu'on a ouvert les doigts ou les bras qui la tenaient. B et R ne soutenant plus A, ne s'appliquant plus à A, celui-ci tombe et entraîne *mittere.* L'ablatif des latins, c'est un A enlevé, *ablatus* est le participe d'*auferre.* La préposition *à* ou *ab*, cette dernière forme est pour l'euphonie comme *ex* pour *è*, suppose toujours un enlèvement. Ainsi quand Virgile dit en parlant d'Apollon, *Pastor* AB *Amphriso*, il enlève par la mémoire Apollon aux rives de l'Amphrise, du fleuve écumeux, car c'est là ce que signifie le nom de cette rivière qui arrosait les gras pâturages où le fils de Latone, caché lui-même, *latus*, et privé pour quelques années de sa divinité, gardait les troupeaux du roi Admète, et, dans le commerce d'hommes grossiers, étudiait, en véritable romantique, ces penchants, ces instincts, ces passions, ces sentiments divers qui, fé-

condés par le génie, dans la retraite, loin des bruits et des mouvements désordonnés du monde, s'élèvent avec le souffle d'en haut à la plus sublime comme à la plus utile poésie.

Dans le mot grec *anemos*, vent, d'où *animus* et *anima*, j'oserai voir l'existence *an* et *emos* — étendue. — Les aîles de la pensée, les saillies de l'esprit, les élans de l'âme, ne mènent-ils pas plus loin encore que l'aile des vents ?

Emere nous présente *em* dans le sens de « mettre devant soi, amasser, ajouter à ce qu'on a, accroître l'ampleur de ses biens. » *Demere* est l'opposé d'*emere*, c'est retrancher, diminuer, etc.

Retrancher me rappèle ranger et ranger me fait souvenir de l'Angérone que les Romains prirent pour la déesse du silence parce que, dans les représentations égyptiennes, elle avait le doigt sur la bouche comme Harpocrate, mais qui signifiait la moisson dans la grange, la jouissance des fruits de la terre dans le silence et le repos du foyer. De l'hébreu *hangoren* — aire, grange, hangard, — était venu *angerona*, *angeronia* qui n'était autre que l'*annona*. Je ne pense pas que dans les *angeronalia*, fêtes et sacrifices à l'honneur de la déesse *Angerona*, on se fit un devoir particulier de garder le silence ; les fêtes de l'antiquité et surtout les fêtes rurales n'ont jamais été silencieuses. Ces fêtes tenaient toutes plus ou moins de l'orgie, et soit qu'on dérive ce dernier mot du Phénicien *ouerrah* ou *orvia* force productive (nous connaissons la valeur de V), soit qu'on le dérive des montagnes *or*,

que parcouraient les Bacchantes en désordre, on ne pouvait pas demander à ces rassemblements de populations agrestes le silence religieux de nos temples dans les moments solennels. Le silence aurait été un contre-sens dans une religion toute matérielle. Le silence est le bonheur de l'âme, et qu'est-ce que l'âme avait à faire dans les dévotions du paganisme, pas plus que dans le culte bruyant, insensé, qu'on rend aujourd'hui à la fortune par tous les désordres de l'esprit, par toutes les bassesses du cœur, par toutes les ignominies de l'intrigue, par toutes les prostitutions du talent et même par toutes les aberrations et les scandales du génie ?

Maintenant que nous connaissons *am*, nous pourrons mieux comprendre l'origine de *clam*, de *clamare*, dont il s'est agi dans la première partie ; j'espère que le plus grand nombre des idées lancées par-ci par-là un peu à l'aventure se complèteront de même.

Le lac Léman et la Limagne nous révèlent aussi l'origine de leur nom ; L est un article ; *eman*, *iman* nous présentent l'idée d'une surface horizontale. J'ai lu que *Limagne* voulait dire en celtique « plaine cultivée ; » il n'est pas nécessaire qu'elle soit cultivée pour avoir de l'ampleur.

Jupiter Ammon, c'était le Jupiter des amples déserts ; les Ammonites vaguaient dans l'Arabie déserte. Dans le nom des Amalécites, des Amorrhéens, il y a quelque idée de désert, de plaine, comme dans celui des Edomites, des Héthéens, on aperçoit une idée de

montagnes. Ce n'est pas une image topographique que présente le nom des Chananéens, mais bien celle de *canne*, mesure : *Chananéens* voulait dire marchands. On donnait ce nom aux Phéniciens. Je pense que le verbe latin *cantare* vient autant des marchands qui annonçaient et vantaient leurs marchandises, que des bergers qui appelaient ou charmaient leurs troupeaux. Le mot *encan* n'aurait pas une autre origine que le nom des Chananéens, même le mot de marchand, en arabe *markannthi ;* et remarquez bien ce dernier mot composé de *merx*, marchandise, et de *kann*, mesure. Il n'est pas d'aggrégation plus simple et plus claire.

On peut supposer un verbe *amnare* qui aurait signifié nager en grande eau et dont le verbe *damnare*, qui est resté, aurait fait la contre-partie. *Damnare* est encore aujourd'hui l'opposé d'amnistier, que nous avons dit provenir d'*amnis*.

Il y a un adverbe latin *amussim* qui nous rend bien compte de *am*. *Amussim* veut dire à la ligne, au cordeau. Le cordeau, c'est bien cette ligne horizontale où toutes les chutes aboutissent, où toutes les ambitions viennent heurter d'autres ambitions qui les attendaient dans le néant, où tout ce qui fut matière vient se confondre dans cet *humus* qui recouvre la surface de la terre, qui est étendu lui aussi, qui a de l'ampleur lui aussi, mais comme la poussière et la fumée.

Fumus, *humus* et *homo* trois états de la matière, trois expansions de la forme, trois développements qui n'en font qu'un : l'homme n'est que fumée et poussière.

Amende, amender, s'amender sont encore des mots où il ne faut pas chercher le radical *am*. Amende, c'est *à mendâ* — pour faute.

Pluche dit que l'Isis, surnommée Némésis, signifiait tout simplement la terre sauvée des eaux. Selon lui, de *masha*, tirer, sauver de l'eau, serait venu *Nimesheh*, tiré du fond de l'eau; et le nom de Moïse ou Mosèh justifierait suffisamment cette origine. Dans *Nimesheh*, faisant abstraction de N article ou débris d'un article, qui est devenu notre *un*, *une*, je verrais assez volontiers *imus* — le plus bas, le plus profond, le fond. — Notre adjectif provençal *imou*, qui se pétrit facilement avec les doigts, et le substantif français *limon* appartient à cette famille d'où est sorti le nom de Moïse. *Limes* — borne, limite, — en est aussi. Ce dernier mot s'employait également pour chemin de traverse, chemin qui mène plus droit et plus tôt au but. Virgile a dit : *Latum* LIMITEM *per agmen ferro agere*; s'ouvrir un large passage avec l'épée, à travers les bataillons. L'adjectif *limus* veut dire oblique ou de travers. C'est la consonne L qui amène ces deux significations particulières. L va droit au but, n'importe par quel chemin. C'est une lettre de spécialité, qui tend à se dégager des embarras, c'est un signe d'exception, c'est la ligne droite, le plus court chemin pour aller d'un lieu à un autre. Nous avons fait connaissance avec elle.

En même temps que de Némésis, Pluche parle de Sémélé, dont le nom aurait voulu dire représentation

de l'ancien état ; *samal* et *simeleh* ont donné *similis*, —semblable.—

A *samal*, à *simeleh*, se rapporte *simulacrum* — simulacre ! Quel mot viens-je de ramasser dans mon excursion aventureuse ! Que de simulacres on nous donne depuis plus d'un demi-siècle ! C'est à ne prendre plus qu'au rebours tout ce qu'on présente à notre admiration, à nos hommages. Y a-t-il quelque chose, par exemple, qui nous représente moins, nous classe inférieure, vivant de sueur et de peine, petits propriétaires ou travailleurs, y a-t-il quelque chose qui nous représente moins que ce qu'on appèle le système représentatif? Ceux qu'on envoie pour nous représenter, à ce qu'ils disent, ne se représentent qu'eux-mêmes, ils font tout au plus les commissions d'un petit nombre d'individus qui les ont aidés à nous représenter ainsi qu'ils l'entendent.

Mais voilà encore en face de nous avec leur figure blafarde, leurs traits usés et leur sourire de travers, ces éternels classiques, cette race d'Agamemnon qui ne finit jamais ! Hors d'ici *gente nuova* et *gente perduta*, à quelque inutilité, à quelque stupidité, à quelque voracité organisée que vous apparteniez ! Nous avons bien autre chose à poursuivre de nos yeux et de nos vœux !

S que nous apprendrons à mieux connaître par la suite comporte un sens de forme extérieure, de dessus, qu'on trouve dans la préposion *super*, — sur. — On dirait que le *sum* de *summus* vient de *Sur*, c'est-à-dire de l'élévation ardue et successive *S-ur*, et que R

s'est incliné, infléchi dans tous les sens pour exprimer les versants, les pentes qui partent de la *sommité*.

Dans le mot Somme, *omm* marque des quantités superposées, qui se succèdent au moyen de *S* et forment un tout, une masse.

Le verbe latin *Sumere* — prendre, — explique l'acte d'enlever ce qui est en dessus, à la superficie. Par cette perspective renversée dont nous connaissons l'emploi, l'expression provençale *leis aiguos soun sumes*, — les eaux de la mer sont basses, — équivaut à celle-ci : « une partie des eaux supérieures a été enlevée, *sumpta*, et le niveau est abaissé. » *Consumere* c'est enlever le dessus et le dessous, ne rien laisser au tas. Hélas ! au train des choses, il me paraît que bientôt il ne restera plus rien à ce tas ou pour mieux dire à ce trésor de vœux simples et modérés, de sages pensées, d'idées honnêtes, de sentiments pudiques, de vertus désintéressées que nos pères nous ont transmis. Tout ce trésor moral s'est fondu pour former des trésors matériels. Tout ce qu'il y a de plus saint, de plus élevé dans la parole, de plus radieux, de plus scintillant dans l'imagination ne vaut aujourd'hui que par l'or qu'on en donne. Les sermons se vendent aux spéculateurs de la presse comme des romans. Je veux bien ne pas voir une simonie dans plusieurs actes auxquels les premiers chrétiens n'auraient pas hésité de donner ce nom, mais à ceci quel nom plus décent peut-on donner ?

Puis ce respect pour les plus hautes positions socia-

les, pour les sommités politiques, ce profond respect dont la révolution au temps de ses orgies et de ses fureurs n'avait pu deshériter qu'un très-petit nombre d'âmes perverses ou férocement ambitieuses, où irons-nous le chercher aujourd'hui, dans quelle retraite nous enfermerons-nous comme autrefois pour lire, les yeux en pleurs, le testament de Louis XVI, répandu peu de jours après la déplorable catastrophe, non par la presse, mais par la plume, dans les lieux les plus reculés du royaume, au sein des familles honnêtes les plus obscures où les accusations des clubs et les infamies des journaux n'avaient point pénétré! Que l'histoire raconte gravement les torts politiques des rois, c'est son devoir, qu'elle s'indigne contre le mal autant qu'elle se passionne pour le bien, c'est son droit et sa gloire; mais exposer sur un théâtre des crimes qui n'ont pas été commis; présenter aux regards d'une foule qui croit tout ce qu'on lui dit, tout ce qu'on lui montre, une cour ancienne de France livrée à toutes les subtilités des empoisonnements, à toutes les ruses de la débauche, à toute la corruption de mœurs imaginable, et aux perfidies, aux complots de toute espèce, dans un temps où les idées du peuple ne sont déjà que trop excitées à une opinion de lui-même que rien ne justifie ni dans la nature de l'homme, ni dans l'histoire de tous les siècles, oh! pour certaines âmes, c'est avoir trop vécu que de voir cela! Contre ces horreurs qui appèlent à force l'attention et des applaudissements, le parterre de Marseille est resté morne et froid, je l'en félicite. Aller à l'encontre des

rois plus loin que le droit de l'histoire, c'est un crime de lèze nation, et nous l'avons compris.

Dans *Imber*, dans *Nimbus*, *im* est analogue à *am* d'*Amnis*, et signifie eau. *Ber* est une onomatopée qui exprime le bruit causé par la pluie qui tombe. Le mot pluie me paraît être *Imber* avec transposition de *Ber* devenu *Plu* et de *Im* devenu *ie*. Cette double transposition et transformation ne doit pas nous étonner. L'onomatopée *Ber* ou *Ble* est dans *mulciber*, surnom de Vulcain forgeron, comme dans *creber*, fréquent, redoublé; c'est le moule où *Ble* de double, *Ple* de triple, multiple, etc., ont été jetés.

Dans *Nimbus* et dans *Nubes*, N paraît provenir de l'article antique *an ; imbus, ubes* seraient à ce compte l'eau suspendue encore dans les airs, l'eau en vapeur. *Limbus*, bord, bordure, s'explique par la consonne L dont la caractéristique la plus simple est cette expression française *le long*. En hébreu *Evi* ou *Ephi* signifie *Nubes*. Le B de *ubes*, le V de vapeur sont dans *Evi* ou *Ephi*.

Nomos — troupeau — et *Nemus* — forêt — nous présentent encore N comme un débris d'article. *Nomos* a donné *numerus*, *nnmerare*; les premiers objets qu'on ait eu besoin de compter sont les bêtes d'un troupeau.

L'hébreu *Manah* signifie aussi nombrer, régler, ordonner. De ce mot viennent *mandria*, *mandra*, l'espagnol *manada*, l'italien *masnada*, notre vieux mot mesne, mesnil, et le mot actuel ménage, etc.

Le fils d'Osiris fut appelé *Ménès*, c'est-à-dire la règle du peuple, le législateur, parce que c'était le

personnage hiéroglifique qui, par ses diverses attitudes, annonçait les divers règlements de police et les opérations d'agriculture pour chaque saison. Ménès chez les Grecs est devênu Minos. Minon ou Memnon, Menophis ou Mnevis étaient aussi Ménès selon les divers accents des provinces. De *Menès* est venu chez les Latins *mensis*, — mois, —*mensura*, — mesure.

Dans l'arabe d'Alger, almanach, c'est *rouznàma*. Ce mot a des rapports avec *nomos*, loi et troupeau, et avec *rus*, campagne, agriculture.

Omen veut dire présage, c'est-à-dire, ce qu'on sait d'avance; *præsagire*, en latin, c'est avoir quelque pressentiment de ce qui doit arriver. Il y a un verbe *sagire* qui a fourni l'adjectif *sagax*. Un esprit sagace voit le mouvement, la génération des choses dans l'avenir. Il voit le futur succéder au présent comme une onde succède à une autre onde dans *amnis*, et un homme à un autre homme dans *humanitas*.

A propos d'*humanitas*, rappelons une remarque d'Aulugelle; il dit que ce mot ne signifiait la bonté, la douceur du caractère que dans le langage du peuple. Varron et Cicéron ne l'ont jamais pris dans ce sens. Le grand orateur Romain dit, en effet, à Hortensius dans sa troisième Verrine : « On aime Verrès si l'on ne s'at-« tache point à la vertu, à l'application, à l'intégrité, « à l'honnêteté, à la pudeur, mais seulement à la « parole, aux lettres, à l'humanité de cet homme, « *at sermone, at litteris, at* HUMANITATE *ejus dilecta-* « *mini*. » Evidemment, le mot *humanitate* doit se prendre dans ce passage, pour la science et les orne-

ments de l'esprit ; il ne pouvait signifier *humanité*, à propos d'un homme dont Cicéron lui-même blâme la cruauté et la barbarie.

Les classiques Latins en étaient donc arrivés à ce point de regarder le talent de bien dire comme une qualité humaine surpassant toutes les autres ; et, tandis que le peuple, dans ce tumulte de gens qui se heurtent sans cesse, donnait encore le nom d'humanité à la bonté, à la douceur de caractère, à cette huile sociale qui rend les chocs moins rudes et facilite les rapports nécessaires, l'élite de la nation ne regardait plus comme dérivant son nom des hommes mêmes que l'art de les tromper plus que de les instruire, de les aveugler plus que de former leur raison, de jeter sur les voies tortueuses de l'ambition ce luxe intellectuel qui recouvre les turpitudes de l'âme, cette ostentation des arts et des lettres qui sert aux Verrès et aux Fouquet de tous les temps pour avancer leurs propres affaires en faisant ou en ayant l'air de faire celles de l'État.

Le mot *Nomen* voulait proprement dire présage particulier, spécial, déterminé. C'est encore l'affixe N qui apporte ce sens. Les noms étaient en effet des présages, surtout les noms tirés des animaux. On dit encore aujourd'hui qu'un nom est d'heureux ou de sinistre augure.

En circonscrivant *Om* par D, en taillant, en creusant une demeure dans les rochers, dans *Om*, on a eu *Dom*, *Domus*. *Doum*, en arabe, veut dire solide, parce que c'était originairement l'habitation creusée

dans le roc qu'on appelait ainsi. *Domus* a signifié de droit la maison construite en pierres, distinguée des simples cabanes, des chaumières, des gourbis, des tentes. Dans le nom d'*Endoume*, nous remarquerons *En*, article, et *Doume*, rocher par excellence, rocher rond, isolé comme un édifice public, comme les monts Dômes d'Auvergne, que du haut du Puy-de-Dôme on voit s'élever arrondis et distincts tout autour de l'horizon. De *Domus* est venu *Dominus*, *Dominare*.

Dumus, *Dumetum*, c'est buisson, hallier, touffe de broussailles détachées de la forêt, du *Nemus*.

Numen signifie proprement la puissance invisible, et qui agit partout. Tite-Live a dit *Numen Dei præsens ibi fuit* : la puissance, la main de Dieu parut là ; et Virgile par *Numina Divûm* entend les oracles, la volonté des dieux. N est devant *Umen* par le motif que nous connaissons.

C'est une belle expression que celle-ci : *In umbrâ mortis sedent*, ils sont couchés dans l'ombre de la mort. L'ombre comme la mort, c'est la ligne verticale réduite à la ligne horizontale où toutes les grandeurs viennent aboutir. *Bra* d'*umbra* ressemble à *Bla* de semblable, comme *Ber* ressemble à *Ble* de double. Dans *Semel* et dans *Simul*, il y a ce *mel* ou *mul* qui commence le mot multitude et qui correspond à notre expression une fois, à la fois, etc. Pour préciser le nombre de fois, on se sert d'*Es* à la fin d'un nom de nombre modifié en conséquence. *Er* est *El* ou plutôt *Es* assoupli par S, *viciès*, *centiès*.

Nous voici maintenant arrivé à un nom célèbre, à

celui de Rome. Nous venons de faire connaissance avec *om*, dont *omnis*, *omne*, forme la plus grande expansion. Le mot arabe *rarag* — se noyer — s'enfoncer dans l'*Ar*, dans les eaux du fleuve, nous rappellera la valeur si étendue de *Ar* et l'intensité d'existence qui est dans R. *Rom* c'est la force brute, la force de la nature sauvage, la vie sauvage. L'explication de *Rom* mérite un paragraphe à part.

IV.

La manne que Dieu faisait tomber du ciel dans le désert, cette abondance de biens, *anna*, qui en s'épandant sur la ligne horizontale devenait *manna*, devait être ramassée avec diligence dès le matin, car elle fondait au soleil. Cette autre manne qui est tombée devant moi, vieux pèlerin qui marche depuis longues années dans les plus vastes solitudes avec une faim du grand et du beau qui ne put jamais être satisfaite, cette manne que je crois précieuse à plusieurs titres, veut être ramassée avec autant de diligence que la nourriture céleste envoyée aux Hébreux dans le désert de *Sin*, pour leur besoin de chaque jour. Mais j'en prends à la fois le plus que je peux ; au déclin de mes ans, comment se promettre un lendemain assez long non pas pour épuiser cette largesse vraiment divine, mais pour l'indiquer de la manière la plus convenable à ceux qui viendront après moi avec des vases plus propres à la recevoir! Aussi trouvera-t-on dans mon œuvre quelques inévitables conséquences

d'un empressement forcé. Mais si les explications que je donne d'un même mot ne sont pas toujours identiques, j'aime à croire qu'elles ne sont jamais contraires ; elles ne peuvent être que diverses. Tous les épis que le moissonneur fait entrer dans la même poignée ne sont pas également gros, tous les grains n'ont pas le même poids, mais la matière nutritive y est toujours, bien que plus ou moins abondante.

Avant de nous enfoncer davantage dans les origines de Rome, obscures comme toutes celles des peuples anciens, en exceptant les Hébreux, rappelons l'énergie de la lettre R à la tête de certains mots. J'ai cité *la pierre qui rage*, de Marseille, et dans un autre endroit le vieux mot français *age*, en provençal *aigue*. R devant *age* fait couler l'eau avec autant de force qu'en tête du mot latin *Rabies* il en donne à la colère. Ce R vient de *Ar*, et c'est de Ar qu'il tient son énergie. Dans la Vulgate *Ram* veut dire *excelsus* — élevé, — et le *Ramus* des Latins, notre rameau, le *rampoglio* des Italiens et même la *hampe* du vieux français ne sont autre que *ram*. Ce verset de l'Évangile selon saint Mathieu :

Vox in RAMA audita est, ploratus et ululatus multus,

tiré de Jérémie est ainsi conçu dans le Prophète :

Vox in EXCELSO audita est lamentationis, luctûs et flectûs, Rachel plorantis filios suos, et nolentis consolari super eis, quia non sunt.

O Rachel, douce brebis qui pais sur la montagne, épouse bien-aimée de Jacob le pasteur, emblême

made en provençal veut dire les douleurs de l'enfantement ; c'est R qui exprime ces douleurs atroces, que la naissance d'un enfant convertit en joies poussées à l'extrême comme tout ce qui tient au cœur des mères.

Nous reviendrons à Rome après une excursion que nous allons faire, sur les pas de Virgile, dans les lieux où s'agitèrent les premières destinées de cette ville, qui, après avoir été la capitale du monde connu, devait l'être de l'univers chrétien. Nous commencerons par le récit qu'Evandre fait à Énée ; nous essayerons sur les noms propres contenus dans ce récit les explications que nous avons jusqu'ici le mieux développées et celles qui tiennent encore du doute et de l'indécision.

Ev, *Ef*, la force qui vient d'en bas, qui pousse en haut nous est connue ; cette force était nécessaire au fondateur de l'*Arx* romaine, et nous la trouvons exprimée dans son nom :

Tum rex Evandrus, Romanæ conditor Arcis.

Andrus, seconde partie du nom d'Evandre, c'est un homme qui a une certaine valeur et qui n'est pas au rang de ceux dont le poète a dit :

Nos numerus sumus et fruges consumere nati.

En nous rappelant que *Numerus* vient de *Nomos* — troupeau, — nous sentirons mieux toute la beauté de ce vers. *Om* ne signifie que foule et le mot *Homo* n'exprime pas autre chose. Je crois qu'on retrouverait *Andrus* dans ces *Antrustions* qui accompagnaient les chefs Germains à la table, aux combats.

Dans le vieux langage italien *Drudo*, déviation d'*Andrus*, signifie amoureux deshonnête, c'est notre vieux français *Truand ;* Dante prenant ce mot en bonne part, appelle saint Dominique DRUDO, *amoroso della fede Christiana*, c'est-à-dire, grand amateur, etc. Le *Drossard* du Brabant ou Prévot qui agissait par prévention contre les vagabonds, devait apparemment son titre à cette même origine.

Notre mot — endroit — vient probablement d'*Andrus*, du Grec *Andron*, d'*Antropos*, d'*Antrum*. Dans tous ces mots, *An* exprime la chose qui monte et s'incline, comme l'homme, comme le recoin, l'angle d'une maison, d'une rue, comme la cavité qui s'enfonce dans la montagne. *Antropos* — homme — présente quelque chose de plus, le changement continuel, la variation incessante. Y a-t-il rien de plus changeant, en effet, que la figure de l'homme, de plus variable que ses mœurs et son caractère ? L'*Antropos* des Grecs veut donc dire la figure changeante.

L'*An d'Antrum* pourrait être également détaché du mot comme un article, et l'on aurait alors exactement le trou, le tronc des aumônes, l'objet noir ou le noir. *Athyr*, d'après Jablouski, signifie en Cophte, nuit, ténèbres ; l'adjectif latin *Ater*, *Atra*, *Atrum* m'a bien l'air de tenir à cet antique vocable *Athyr*, un des noms qui avaient été donnés à Vénus, car la nuit a aussi ses beautés et de sublimes beautés. Puis Vénus c'était la vie, et la vie est sortie des ténèbres.

Suivant le récit d'Evandre, les Faunes indigènes et les Nymphes occupaient les forêts du Latium dans les

temps anciens avec une race d'hommes née des troncs d'arbres et du rouvre dur, *duro robore*. Dans *Robur*, R marque l'extrême dureté de cette espèce de chêne; le verbe latin *Roborare* signifie donner des forces. Les Faunes c'étaient les animaux dans l'état sauvage; c'était tout ce qui grimpe, tout ce qui vole, tout ce qui rampe et se traîne dans les forêts, tout ce qui trouble de ses hurlements et de ses cris le silence mystérieux des bois, et qui leur donne un charme de plus par la mélodie et la variété des sons, comme le rossignol, le rouge-gorge et la fauvette.

Nous avons laissé à la fauvette le *fau* qui est dans *Faune*, nous le retrouverons aussi dans l'adjectif fauve. F dans *Fau* nous montre la force créatrice, la force qui vient de bas en haut, la vie tirée de la terre. *Favus*, rayon de miel, est formé de *Fau* comme Faune.

J'ai donné précédemment une origine au nom de *Fatua*, de la Bonne-Déesse, femme de Faunus. Je ne retire point cette opinion; j'en propose un autre. Dans les dictionnaires de langues anciennes, un même mot n'a-t-il pas souvent plusieurs significations et par conséquent plusieurs origines? *Fatua* qui faisait du bien aux hommes et se dérobait avec tant de soins à tous les regards, me parait avoir été dans nos régions occidentales le type des fées. Ce que nous appelons un *Fada*, cet être humain qui est tout-à-fait dépourvu d'esprit, qui mange, boit, dort comme un autre et se porte bien, mais n'est pas en état de tirer deux idées un peu saillantes de son cerveau constamment faible et mou, n'a-t-il pas été *Fée? Fada* n'est-

ce pas le synonime d'*Enmasqua?* avec cette différence pourtant que, dans le premier, les fées ont vicié, déformé l'esprit, et dans l'autre, la matière.

Il est honteux de voir dans nos provinces méridionales à quelles angoisses, à quelles tortures, à quelles avanies sans fin, à quels quolibets sans sel et sans esprit sont livrés ces malheureux! Cette odieuse façon de traiter les imbéciles ne viendrait-elle pas des anciens? Les *fada* ont remplacé chez nous ce que les Romains appelaient *plagipatidæ*, souffre-douleurs, c'est-à-dire les mimes, les farceurs, les parasites. Tous les comiques anciens plaisantent ces gens-là sur leur patience stoïque et leur courage à supporter les affronts. On s'amusait à leur casser sur la tête des bouteilles de verre ou de terre remplies de cendres qui leur couvraient le visage en s'éparpillant. Ce n'est pas la seule tache que le théâtre aurait introduite dans nos habitudes. Les Musulmans vénèrent les imbéciles. Les peuples qui n'ont pas de théâtres sont à plusieurs égards plus honnêtes, plus sages et plus réservés que nous.

Au de faune n'est autre que *al* dont nous connaissons la valeur. N marque l'inclinaison qui aboutit à la mort, cette inclinaison plus ou moins rapide qui est le propre des êtres animés.

Tout ce qui tombe, tout ce qui coule, tout ce qui bruit dans la nature sauvage, la feuille qui tremble et murmure, les rameaux que le vent secoue et fait gémir, l'eau bleuâtre des torrents écumeux, le cristal des fontaines, l'émeraude des prés naturels, la paix et la solitude des clairières, la fraîcheur des orées,

tout cela c'était les *Ymphæ* ou *Nymphæ; N* est un article. Dans *Nymphæ*, *ym* marque l'abondance et rappelle l'angle toujours plus ouvert qui appartient à l'existence de ce qui n'est point animé, ainsi que nous l'avons pu voir déjà à l'occasion de *an* et de *am*. La liquide L devant *Ymphæ* indiquait d'une façon plus particulière les eaux. Les nymphées de Rome étaient des jardins champêtres, des enclos qui tiraient tous leurs charmes de la nature secondée, aidée, non pas maîtrisée, asservie par l'art.

Mais d'où vient *falsus*, *fallere?* Ce verbe est composé de *fau* ou *fal* comme faune ; quel rapport y a-t-il entre ces deux mots ? A quoi pouvait-on se tromper dans les forêts ? Qu'est-ce qui a pu donner aux hommes une première idée du faux ? Comment avant la formation de nos sociétés où le faux abonde, a-t-on pu se préoccuper de cette idée qu'on est toujours plus ou moins trompé par soi-même ou par les autres, quoiqu'on fasse ou quoiqu'on entende. Un bruit mystérieux s'élève et se propage dans les grands bois ; on s'imagine que c'est un animal criant, un homme se plaignant ; mais non, c'est une branche qui crie, se rompt, casse et tombe, c'est le vent qui agite les feuilles ; ces bruits nous trompent, *Fallunt*. Mais ici F n'a plus la même valeur que dans feuilles, par exemple, dans foin, dans forêts, dans faunes ; c'est plutôt F de fuir, *fugere*. Ce *al* ou *an*, cet être dont nous supposions l'existence se dissipe, s'évanouit quand les yeux peuvent voir plus nettement et les oreilles entendre d'une façon plus distincte. Ce sont les fan-

tômes de la nuit que chasse et dissipe la lumière du jour.

Saturne rassembla cette race d'hommes née des chênes, cette race indocile et dispersée sur les hautes montagnes ; il leur donna des lois et voulut que leur pays s'appelât *Latium*, parce qu'il s'y était caché en sûreté. *Latus* vient d'*altus*, mais avec une transposition qui rend large ce qui était haut. *Latus*, *lateris*, — côté, — est un effet de cette transposition, ainsi que le verbe *latere*. Si l'on y regarde bien, *latere* c'est s'applatir, s'app — latir, s'élargir pour paraître moins haut. Je livre cette explication avec tant d'autres à la sagacité des lecteurs. Je ne puis pas tout développer longuement et minutieusement.

Du reste, le Latium était la vallée, le plat pays. La campagne de Rome s'appelait *Lavinum*, du mot *lau*, *laou*, *loou* que nous avons encore dans notre langage rustique de Provence. Enée, *Æneas*, épousant Lavinie, c'est la vie de l'Orient, une nation venue de l'Orient, qui reçoit des terres pour s'établir dans cette campagne. Entre la Sabine et le *Lavinum* il y avait la différence des hautes vallées aux vallées inférieures, de la hauteur marquée par S qui est une sorte d'aspiration, à la juxta-position que L caractérise dans le mot liste, par exemple, et dans *Litus*, Lygie, Lydie, Lycie.

Nous avons vu *al*, *aou* venir de *ar* ; le *lau*, le *Lavinum* c'est une suite de sillons juxta-posés, comme la Lydie est une suite de montagnes, d'*Ida*. Il y avait, comme on sait, plusieurs montagnes du nom d'*Ida* ;

on appelait particulièrement ainsi les hauteurs d'où la vue s'étendait au loin. Le verbe *Videre* dérive peut-être d'Ida ; V, dans ce mot, exprimerait à mon avis la force, le mouvement intérieur qui porte à voir. *Litus*, c'est l'endroit frappé par les flots, l'endroit du coup, *Ictus ;* Lycie a la même origine que Lygie ; c'est un pays bordé par un fleuve ou par la mer. Notre adverbe Lez dans le Plessis-lez-Tours, dans Villeneuve-lez-Avignon, nous dispensera de plus longues explications sur la valeur que nous assignons à L ; *Laurentes* c'étaient les gens des monts Hœréens, les Auroniens ou Ausoniens qui s'étaient réunis en bourgades dans le Latium.

Après Saturne,

Manus AUSONIA et gentes venere SICANÆ.

Manus AUSONIA, c'était une troupe de montagnards, venue probablement de ces monts Hœréens dont les montagnes de la Calabre faisaient partie et dont la chaîne était coupée par le détroit de Sicile. *Auronia* était devenue *Ausonia*, comme *Aria* s'était changée en *Asia*, comme *Arula*, petit autel, s'était changé en *Asylum*, lieu où il y avait quelques pierres consacrées à une divinité, et qu'il suffisait de toucher pour être hors d'atteinte.

Hinc lucum ingentem, quem Romulus acer ASYLUM
Retulit.....

Cette AURONIA, devenue *Ausonia*, était en Italie comme l'Aurès de l'Algérie.

Les *gentes* SICANÆ, c'étaient les habitants de ces

mêmes monts Hœréens, des chevriers. C'est ce que signifie ***Sicani*, *Siculi***. Le *Sic* était la chèvre sauvage. Dans ce mot S indique une forte aspiration, I c'est la lettre longue de *Iter*, et C marque l'adhérence du pied de la chèvre aux rochers ardus qu'elle gravit avec tant d'audace et de sécurité. *Sic* a précédé *Capra;* ce dernier vient de *Carpere*.

Sic n'est autre que le pronom *Hic*, *Hæc*, *Hoc*, quelque chose qu'on montre à part et qui est bien détaché du reste. Mettez des chèvres sur la montagne, elles se détachent à l'instant du troupeau et se montreront toutes à part, isolées. Scabreux et escarpé viennent de *Capra;* on a rendu à *Capra* dans ces mots la forte aspiration qui indique une hauteur difficile, abrupte. La besace des bergers s'appelait *Sicaria;* le nom de famille Sicard, très-commun dans nos pays à chèvres, me paraît venir de *Sic*. On a dû primitivement appeler *Sica* un couteau à l'usage des chevriers. Ce couteau est devenu le poignard et a donné son nom aux *sicaires*, aux coupe-jarrets, aux assassins à gages. *Sic*, conjonction latine, et *Hic*, adverbe, ont probablement la même origine que le pronom *Hic*.

En parlant des rois qui l'avaient précédé, Evandre nomme Thybris.

Tum reges, asperque immani corpore Thybris.

Ce roi Thybris, selon Virgile, aurait donné son nom au Tibre. Telle était la façon de voir des étymologistes anciens; mais le roi Thybris, lui-même, à

quoi devait-il son nom ? Si *Th* de Thybris avait le son du *Th* grec et faisait prononcer ce nom comme Sybris, il faudrait y reconnaître avec le *Se* de *Sequana* — la Seine, — le *Sen* des plaines de *Sennaar* entre le Tigre et l'Euphrate. Le vrai nom de ces plaines est *Sinjar*, ou comme les Arabes l'appellent encore aujourd'hui *Sangiar*, c'est-à-dire le pays des fleuves. Les Grecs ont nommé ce pays Mésopotamie et les Latins Medamnas, c'est-à-dire entre les deux fleuves. En Phrygie il y avait le *Sangar*, en Sarmatie le *Sangaris*, l'Inde avait le *Sagal*, la Tartarie a le *Sangolian*; près de l'Hydaspe, coulait le *Sangala*, et dans la Colchide, le *Singam*; puis des *Sangara*, des *Sicoris*, des Sagre et des Ségre en Espagne. *Sihor* était un ancien nom du Nil. Nous avons vu *Argen* qui n'est autre que *Ar*, suivi de sa propre traduction *gen* ou *sen*.

Dans une description des pays qui sont aujourd'hui la Provence, on trouve ce passage : « *L'Urus* aux « larges cornes, le bison, l'alcée, le loup-cervier « (*rhaavi*), erraient dans les campagnes; sur les « *Glens* ou rivages des fleuves se précipitaient, au son « du *Carno* ou cornet à bouquin, des troupeaux de « *Sics* aussi sauvages que leurs maîtres. » Dans *Glen*, L donne à *Gen* une idée de bord, de lisière que nous trouvons dans Lygie, Ligurie. D'ailleurs, *Glen*, c'est grève; gravir, vient de grève, etc.

L'ancien nom du Tibre que Virgile appelle pourtant *Cœruleus Amnis*, le fleuve bleu, était *Albula*, qui voudrait dire rivière un peu blanche. En arabe, bleu c'est *Z'roq*; cela ce rapproche de *Cœruleus* et

d'azur. Il ne serait pos impossible que notre Bleu fût venu du *Bula* d'*Albula*. Il y a dans les langues tant de dérivations dont la source première est inconnue!

La mère d'Evandre, *Carmenta*, était, à ce que disent les auteurs, une devineresse, qui fut ainsi nommée, parce qu'elle ne répondait qu'en vers. Dans *Carmenta*, je vois *Armenta*, gros bétail, et la consonne C de *Cogere*, *Colligere*, *Coercere*, etc., etc., et j'ai idée que le mot *Carmen* vient des cris ou si l'on veut des chants grossiers avec lesquels on rappelait les troupeaux du pâturage, on les rassemblait, on les faisait marcher ensemble, on les charmait.

> Canto, quæ solitus, si quando ARMENTA vocabat,
> Amphion Dircœus in Actæo Aracyntho.

Carmen, dans Virgile, signifie charme, enchantement. C'est depuis *Carmenta*, la devineresse, qu'il s'est toujours trouvé des sorciers, des enchanteurs, des gens à baguette divinatoire ou à tels autres expédients et procédés de ce genre parmi les bergers. *Carmen* était monté plus haut; c'était la formule légale ou manière de s'expliquer traditionnelle ou consacrée dont se servaient les juges, les ambassadeurs et les prêtres dans leurs fonctions.

V.

L'origine que donne Virgile au nom d'*Alba* est fort singulière comme toutes les origines imaginées par les anciens. Il fait dans un songe apparaître le Tibre disant à Enée : Tu trouveras couchée sous les yeuses

du rivage une énorme truie entourée de trente petits qu'elle vient de mettre bas ; elle est blanche et les trente petits suspendus à ses mamelles sont blancs. A cette même place doit s'élever la ville, séjour de repos et de calme après tant de fatigues et de si rudes travaux; trente ans encore, et Ascagne y bâtira Albe, clairement surnommée ainsi : *clari cognominis*.

En cherchant au-delà de la truie blanche et de ses trente petits blancs comme elle, le nom d'*Ascanius* ou *Arcanius* m'apparaît comme voulant dire — montagne blanche. — L'antique ville d'Alba était-elle sur une montagne calcaire faisant contraste avec le terrain en grande partie volcanique et par conséquent noirâtre du Latium ?

Mais jetons une idée de plus sur cet antique nom d'Albe que plusieurs villes d'Europe portent encore. *Arbâ* en arabe signifie quatre ; *Arbâa* est le féminin d'*Arbâ*. Ce que les Arabes appellent *Arbâa* est-ce une enceinte carrée? Romulus donna une forme carrée à la ville qu'il bâtit; *Alba longa* était probablement un carré long. Les tours de construction romaine sont carrées.

Ovide nous peint Vénus quand

> Litus adit Laurens, ubi tectus arundine serpit
> In freta flumineis vicina Numicius undis.

Dans le fleuve Numicius dont les eaux qui coulent *undis flumineis* se traînent vers les flots de la mer voisine à travers les roseaux qui le couvrent de leur ombre légère et mobile, N et *um* nous présentent l'intention et le sens que nous connaissons. D'après le récit d'Ovide, Tiberi-

nus, fils de Capetus, étant tombé dans le fleuve voisin d'Albe fut l'occasion pourquoi cet illustre courant d'eau quitta son antique nom d'Albula pour s'appeler le Tibre. Dans cette étymologie banale, nous ne ferons attention qu'au T impulsif et battant ; que ce soit le fils de Capetus tombant dans le fleuve ou le fleuve qui se précipite des montagnes, le nom de Tibre rentre toujours dans notre système conjectural. Capetus et Capys qui avaient précédé ce Tiberinus viendront en leur lieu avec *Caput*, Kabaïle, Cabane, etc., etc.

Le dieu Silvain et les rois du nom de Silvius qui régnèrent à Albe ont la même origine que *Silva* — forêt, — et *Silva* n'est autre que *Z-eva*. S-*erva* et que *Herba*. *Arbor* appartient à la même famille ; seulement *bor* est l'onomatopée du bruit. Nous remarquerons ici pour la première fois que B et M sont sujets à se remplacer ; le *Mar* ou mer des Latins est *B'hàr* pour les Arabes, au pluriel *B'hour*, comme *Murmur* est pour *Borbor*, ou comme nous disons en provençal *bourou bourou.*

Z-erva, *S-erva*, *H-erba* c'est un *ar* qui monte, qui se lève ; H, S et Z expriment cette intention philologique.

Nous voyons dans *Sospes* — sain et sauf, — et dans *hospes*, *hospitium* un exemple de connexité entre S et H. En décomposant *Soracte*, le Mont Soracte de Rome, nous trouverons *or* avec l'aspiration S et dans *acte*, *actæ*, côtes, lieux agréables, rivages, nous apercevrons peut-être le moule où s'est formé notre expression moderne « accidenté », terrain accidenté.

Dans forêt, F est pour H et *o* pour *a*, pour *e*. F-*orêt*, c'est-à-dire petite montagne ou élévation qui pousse du sein de la terre. *Yle* en grec veut dire forêt ; nous connaissons la valeur de *yl*, *il ; ilex* — chêne-vert — a du rapport avec *yle*. Nos plus anciennes forêts du midi étaient des agrégations d'yeuses ou chênes-verts. Les pins, selon plusieurs apparences, ne sont venus qu'après. Quant au V de *Silva*, il tiendrait au mot Phénicien *ouervah*, *orvia* (pudendum) dont on aurait fait orgie, orgies, ainsi nommait-on les anciennes fêtes champêtres appelées aussi *phalliques*. La forêt, *Silva*, couvre la nudité de la terre.

Cette origine ne contredit point celle qu'on tire d'*Oros*, montagne ; elle se place à côté, mais non pas en face. On pourrait encore demander d'où vient *Silva* aux mots grecs *zaî*, *zoê*, *zeó* venant comme *zeus*, — Dieu, — de cet ancien mot oriental *En* ou *Zend* qui signifie Vie, et d'où certainement provient le verbe latin *generare* — engendrer, — et probablement aussi *Æneas*, Énée, fondateur de la race romaine.

Foresta, selon Cambden, signifierait station des bêtes féroces ; FORESTA *dicitur quasi* FERESTA, *idest* FERARUM STATIO. Cette étymologie donnée par Cambden peut être accueillie.

Fera, *ferox*, ont la même origine que *ferax*, — fertile, — que *far*, que *fenum*, etc.

Revenant par occasion sur *Ilex* qui, plusieurs fois déjà, s'est présenté à nous, on trouvera un singulier rapport entre *Ilex* et *Silex*. Dans *Ilex* ou pour mieux

dire dans les sombres forêts d'yeuses nous avons reconnu la scène des plus anciens mystères du Paganisme, et par suite nous avons cru pouvoir donner un sens très-vaste au nom d'Egérie qui fut porté, dit-on, par la femme ou conseillère de Numa. Le *Silex* contient le feu que le briquet fait sortir, comme une Égérie, selon nous, c'est-à-dire une retraite profonde et studieuse, contient et recèle les vérités nécessaires, les idées qui sont le germe des lois et qui doivent assurer le bonheur des hommes. S dans *Silex* paraît avoir été mis pour T ; *S* ou *T* exprime le choc du fer contre le caillou, ce choc qui produit l'étincelle, *scintilla*. Dans briquet comme dans brique on trouverait, à ce que je pense du moins, la seconde partie du verbe *comburere* — brûler.

Procas, père d'Amulius et de Numitor était probablement un bon ménager, demandant beaucoup à la terre qu'il soignait, qu'il caressait ; le verbe latin *procari* veut dire cela. Sous lui, vécut Pomone ; parmi les Hamadryades latines, nulle n'entendit mieux que Pomone la culture des arbres à fruit. Nous savons ce que vaut *Om* ; *Pa* en arabe c'est bouche : Pomone et *Pomum* veulent donc dire l'abondance qu'on porte à la bouche. Dans Hamadryades, *Hama* fait autant que *Om* ; les Hamadryades avaient soin des arbres fruitiers. Aux Dryades n'appartenaient que les arbres en général. *Drys*, *drus* — arbre, — provient de Rus et par conséquent d'Ar, *Rus* étant pris d'ordinaire pour les flancs incultes et sauvages des montagnes, qui produisent spontanément des arbres.

En traversant le Berry, j'ai rencontré un hameau qu'on appelle l'Arbre-Dreux; ce nom dit deux fois la même chose.

A la suite des Dialogues de Lucien, il y a un traité intitulé LE JUGEMENT DES VOYELLES, qui est une plainte de S contre T à l'occasion de quelques mots qu'il lui dérobe, comme par exemple, lorsqu'on disait en grec *Thalatta* pour *Thalassa* par un caprice de l'usage, ainsi qu'en Français nous disons *chaise* pour *chaire*. Toutes les consonnes à l'encontre les unes des autres seraient en droit de former des plaintes pareilles. Le D de *Drus* se change en T dans *trux* de telle manière que *trucidare* me paraît être « tuer un homme avec un bâton, avec une branche, avec un morceau de bois. » Je n'ai pas besoin de dire que Dru pris adverbialement pour signifier en grande quantité et fort près-à-près, vient de la forêt sauvage, serrée, touffue.

Avec Pomone, Ovide n'avait garde d'oublier Vertumne. Vertumne c'est le retour de l'abondance *Vertere* UMNUS. Observons en passant que *ver*, le retour de la belle saison, le temps de la force, *ferax*, *ferens*, *fertilis*, *fervidus*, ne vient pas de *vertere*, mais c'est bien plutôt *vertere* qui vient de *ver*. Vertumne, disent les mythologues, était un dieu du Latium qui prenait toutes sortes de formes *in omnes sese* VERTENS *formas*. Pour tromper la nymphe Pomone, il se métamorphosa en vieille; c'est en effet dans l'arrière saison que les fruits mûrissent; car Vertumne, c'est l'automne. On célébrait ses fêtes dans le mois d'octo-

bre ; je dis *ses fêtes*, les anciens ne se contentaient pas d'un jour. L'industrie ne venait pas rogner comme aujourd'hui le temps destiné au repos et au délassement. Vertumne, le transformateur, qui donnait aux fruits leur belle couleur d'or ou de pourpre était le dieu de la marchandise ; ne faut-il pas bien peindre pour bien vendre ?

Il n'y a pas de dieu plus honoré aujourd'hui que Vertumne. Qu'est-ce que les trois ou quatre jours du mois d'octobre consacrés à son honneur par les anciens ! Son culte est de tous les mois, de tous les jours, de toutes les heures de l'année. Pas une tête qui pense, même avec grandeur, où le dieu de la marchandise ne s'insinue, pas d'actes parmi les plus sacrés où le culte de Vertumne n'ait quelque part. Il a beau suggérer tous les déguisements imaginables, Vertumne se laisse toujours reconnaître, ses mains trahissent toujours ses lèvres et donnent un démenti à ses plus humbles et plus mielleuses paroles. Vienne une révolution politique, un changement de scène, un de ces revirements dont nous devrions être si las, et vite Vertumne avec l'extérieur qui lui conviendra le mieux pour le moment ira pérorer, hurler, batailler au milieu des pédants, des intrigants, des pervers, des gens sans honte et sans honneur qui tombent sur la place publique ou plutôt sur les affaires de l'État comme les sauterelles du désert s'abattent sur un champ de verdure qu'elles mettent à nu dans un jour, comme les ours blancs accourent sur la plage glacée où un naufrage vient d'avoir lieu, comme les chacals et les

loups descendent de loin sur le champ funèbre où vient de se livrer une grande bataille !

Faunus, le premier de tous ces rois que mentionnait la mythologie latine avait eu pour fils Picus, lequel fut père de Latinus et régna dans le Latium. Ce Picus passait pour avoir enseigné aux hommes beaucoup de pratiques et de secrets relatifs à l'agriculture. Il était figuré par le pivert qui va sans cesse interrogeant de son bec le tronc des arbres, comme s'il y cherchait un rayon de miel ou un creux pouvant servir de retraite. Plutarque fait dire à Rémus quand il fut pris par les bergers de Numitor et amené devant son aïeul : « Jusques ici nous avons pensé être enfants « de deux serviteurs du roi, c'est à savoir de Faus- « tulus et de Larentia : je dis nous, parce que nous « sommes deux frères jumeaux. Mais depuis que l'on « nous a faussement accusés envers toi, et que par « telles calomnies, on nous a mis à tort en danger « de nos vies, nous entendons dire des choses étranges « de nous, desquelles le péril où nous sommes éclai- « rera la vérité : car on dit que nous avons été en- « gendrés miraculeusement, et nourris et allaités plus « étrangement ès premiers jours de notre enfance, « ayant été alimentés par les oiseaux et par les bêtes « sauvages auxquelles on nous avait exposés en proie. « Car une louve nous donna la mamelle (ce dit-on) « et un pivert nous apporta des miettes à la bouche, « sur les bords de la grande rivière où nous avions été « jetés dans une auge, etc., etc. »

Les Romains avaient beaucoup de vénération pour

le pivert; cet oiseau semblait leur rappeler les premiers pas de l'existence publique, alors que l'homme passait encore ses jours à chercher au hasard comme un autre animal son gîte et sa nourriture.

Mais revenons à Evandre. Ce premier fondateur de la puissance romaine était Arcadien. *Arcas* est composé de deux éléments dont le second n'est que la traduction du premier. Seulement *Cas* annonce des pâturages que *Ar* tout seul ne fait pas nécessairement supposer. Evandre, l'arcadien ou le berger, *arcas*, était fils de Pallas, qui avait fondé Pallantium. Il y avait dans la Grèce deux lieux portant le nom de Pallantium, sans compter Pallène, ville et canton de la Thrace où les géants se battirent contre les dieux à coups de rochers; un des Titans s'appelait Pallas. Ces noms de Pallas, de Pallène, de Pallanteum pourraient venir de *Baous*, gigantesques rochers. Quand nous voulons parler d'un homme grand et fort, d'une grosse et puissante femme, nous disons en provençal *es un Baou*, expression qui revient à ce nom de Pallas, prétendu fondateur du Pallanteum d'Arcadie, d'où les Romains prétendaient être sortis. Virgile a suivi cette tradition lorsqu'il dit ;

> Arcades his oris, Genus à Pallante profectum,
> Qui regem Evandrum comites, qui signa secuti
> Delegere locum, et posuere in MONTIBUS urbem
> Pallantis proavi de nomine PALLANTEUM.

De Pallanteum par la soustration des deux lettres L et N et la conversion de E en I, on aura pu faire le

Palatium, le prototype de toutes les citadelles ou *Arces* et de tous les palais du monde. Mais ici une observation se présente. *Palatium* a pu signifier le lieu où les troupeaux bêlent ; ce nom viendrait de *Balare* ou *Palare*, et le Mont-Palatin aurait été primitivement la colline occupée par les étables, car on l'appelait aussi *Pecuscum*, l'endroit des troupeaux. A ce compte, *Palatium* aurait dans l'origine signifié une étable, et j'entends d'ici tel frondeur invétéré dire qu'au fond *Palatium* et *Stabulum* c'est tout un ; je crois pourtant que le *Stabulum* c'était l'étable à bœufs, l'écurie, l'auberge, la station, etc. *Pabulum* voulait dire ce qu'il faut à la bouche, car *Pa* en hébreu signifie bouche ; *Stabulum* ce qui est nécessaire pour le repos.

Quoiqu'il en soit, l'empereur Auguste, fidèle aux traditions romaines, fit non seulement une ville du simple lieu de Pallanteum en Arcadie, mais encore une ville libre, franche de toute sorte d'impôts en l'honneur d'Evandre, fondateur de cet autre Pallanteum qui fut la Rome primitive. Ainsi, parvenue à cette hauteur d'où elle ne pouvait plus que descendre, la Rome des Césars envoyait un hommage filial à ces mêmes montagnes d'où son premier fondateur était parti. Quel intervalle entre ces étables d'où est venu le nom de palais, de ces huttes en bois recouvertes de peaux qu'Evandre et ses compagnons avaient habitées, et ces temples, ces édifices merveilleux qui, le long du Tibre ou sur les nobles collines de Rome, étalaient au soleil toutes les magnificences des vainqueurs du monde ! Elle ne songeait pourtant pas, cette su-

perbe Rome, que des huttes pareilles à celles de ses premiers fondateurs abritaient dans les forêts de la Germanie les futurs vengeurs du monde par elle asservi! Car c'est une loi universelle que quiconque s'élève par les armes doit périr par les armes. Si chaque pas dans la vie est un pas vers la mort, chaque triomphe est un acheminement vers une chute; et la chute est d'autant plus rapide, qu'il y a parmi ces triomphes des triomphes de partis. Les grandeurs que les factions élèvent ont avant tout des idées de vengeance et d'extermination. Les grandeurs sorties de la naissance rarement et difficilement vont jusques-là. Tout au plus elles songeront un peu trop à se donner des amis; mais ce n'est là, du reste, que la moitié de ce que les autres songent à faire.

Nous retrouverons plus tard le bêlement des moutons dans *Pecus* ou *Becus*; suivons *Pa* dans quelques mots qui se présentent à nous. *Palatus* — palais de la bouche, —serait à proprement dire, bouche large. Avec B pour P on a *balatus*— bêlement. — La parole des français, la *palabra* des Espagnol tiennent plus à l'antique radical *Pa* que le *verbum* des Latins. Pourtant les Latins ont eu *appellare* et probablement *pellare* qui ainsi que notre — parler — ont la même origine que le bêlement des moutons. Dans le mot *verbun* il serait possible de découvrir la même intention que dans *Herba*. Le *verbum* comme l'herbe est l'effet d'un mouvement, d'une force intérieure, d'une impulsion cachée, mais qui vient d'en bas. *Vox* exprime bien cette force intérieure qui est *volo* — je veux. — Si l'on

se rappelle tout ce que nous avons dit de X, au sujet d'*Ilex*, on parviendra sans peine à faire *vox* avec *volo*.

Il y avait aussi dans la langue des chasseurs une exclamation habituelle *oc*, *ox*, à laquelle on peut recourir. Ce *oc* figure assez distinctement dans *occidere* — tuer, — dans *occasus* — chute, — dans *Occitania* — pays d'Oc, Languedoc; — les peuples d'Occident n'étaient encore que chasseurs quand ils furent connus des Romains; ces peuples criaient *oc*, en poursuivant les animaux sauvages. Traduire *Occitania* par terre du couchant, cela revient au même, car *occasus* — couchant, — vient d'*oc*. Quand à *Tania* qui est aussi dans Titan, c'est le même nom que *Terra*, *Tarra*; mais R devenu L dans *Tellus* s'est incliné en N. *Tania*, *tana* d'où tanière supposait quelque chose de reculé, de lointain comme les Titans, premiers enfants de la terre. *Oceanus*, c'est la mer du couchant.

Il est resté dans le latin plusieurs traces de *oc*. En voici une bien singulière : *Occanere* ou *occinere*, faire sonner le cor ou les trompettes, faire l'écho, faire *oc*. Echo vient de *oc*. *Occurrere* c'est courir à la voix, à l'*oc*; *occupare*, c'est s'emparer de la proie en criant *oc*; *occipere* — commencer, — *occillare* — brandiller, — tiennent à l'interjection favorite, au cri des antiques chasseurs. *Vocare* vient autant de *vox* que de *oc*. Du reste, nous reviendrons plus tard sur *oc*.

Nous avons parlé dans le premier livre de *oc* qui est dans *oculus*, dans *occultare*; il est toujours question d'*or*, soleil ou montagne, dans *oc*. *Ociter*, *ociùs*,

ocior — vite, plus vite, — *ocyma*, chaise de poste, même *ocrea*, botte, bottine, chaussure de chasse ou de voyage viennent d'*oc*. Une partie des Alpes qu'on appelait *Ocra*, l'Ukraine, *Ocraïna*, présentent quelques rapports avec *Occitania*.

Toute l'énergie d'*oc* est dans *velox*.

> VELOX amœnum sæpè Lucretilem
> Mutat Lycæo FAUNUS.

Notre adverbe *oc* pour oui, qui survient habituellement sur nos lèvres provençales, est-il un reste de l'ancien langage occitanique? Cela se pourrait bien. Il se pourrait de même que le *si* des Italiens, du doux pays *ov'el* si *suona*, vînt du langage des chevriers, du *Sic* et du *Hîc* dont on a parlé plus haut.

Nous avons vu *Arcas* signifier berger; que faut-il penser de Cacus, le voleur de troupeaux, l'égorgeur de bêtes, de Cacus, fils de Vulcain, c'est-à-dire armé du fer que le feu a rendu propre à couper, tailler, massacrer? De Cacus et de sa caverne *Spelunca* vient peut-être notre verbe cacher, en provençal *escoundre*, c'est-à-dire mettre dans l'*androun*, dans l'antre. Cacus et Lycaon avec le même radical *Ca* nous présentent les mêmes mœurs. Seulement, *Ly* dans Lycaon nous fait voir un homme; Cacus était un demi-homme, *semihominis Caci facies*. C'étaient des brigands, c'étaient des loups, des animaux affamés de chair, altérés de sang; c'était l'antropophagie mêlée à l'alimentation par la chair des animaux.

Le même radical *Ca*, *Cæ* ou *Caï* se trouve dans le nom du fondateur de Præneste :

> Nec Prænestinæ fundator defuit urbis,
> Vulcano genitum pecora inter agrestia regem
> Inventumque focis omnis quem credidit ætas,
> CÆCULUS.......................

Præneste, l'*Altum Præneste* était la ville antique par excellence. *Este* ou *astu* signifiait ville, témoin le nom donné par les peuples de l'Attique à leur capitale. C'est ce même nom, je crois, que porte l'antique maison d'Este. N dans Præneste est un article ou affixe qui nous est connu, et dans *præ* — devant, — nous trouvons la prépositon qui marque l'antériorité.

Il y aurait bien d'autres noms à disséquer dans les origines latines. Ils se représenteront peut-être ailleurs; en tout cas, ils resteront parmi ceux dont le lecteur se rendra compte beaucoup mieux que je ne pourrai le faire. J'ai hâte d'en venir au grand nom de Rome.

VI.

Plutarque assigne plusieurs origines à la ville de Rome. Il fait des contes, je n'en citerai qu'un et le plus accrédité. Ce conte ou mystère est fort remarquable.

La lignée des rois d'Albe, descendus d'Énée, vint aboutir à deux frères, Amulius et Numitor. Amulius, quand ce vint à faire le partage, dans cette dynastie on partageait comme dans une famille bourgeoise de

notre temps, fit deux lots de toute la succession : le royaume dans un des lots, puis tout l'or et l'argent comptant y compris le trésor apporté de Troie, dans l'autre. Ne dirait-on pas que notre Code civil était déjà en vigueur? Numitor choisit le royaume. Le nom de Numitor équivaut à celui de *pastor*. Dans le premier figure *Nomos*, dans l'autre *Pascua*, l'expression grecque et l'expression latine. Amulius, nous présente dans son nom l'*Am* d'amasser. Amulius qui avait tout l'or et l'argent, Amulius, le banquier, comme on dirait aujourd'hui, se sentant le plus fort, car l'argent est le nerf de la guerre, ôta le royaume à son frère. Le dépouillé avait une fille, et le spoliateur craignant que cette fille ne se fît un jour représenter par des garçons, la rendit religieuse à la déesse Vesta, c'est-à-dire la mit au couvent de force afin d'user ses jours en virginité, comme dit le traducteur de Plutarque.

La déesse Vesta figurait le premier labeur de l'agriculture naissante, l'incendie des bois pour rompre la terre et la façonner. Quelques-uns nomment la fille de Numitor Rhéa, d'autres Sylvia, d'autres encore Ilia. Or, Rhéa, Sylvia et Ilia veulent également dire nature sauvage, productions spontanées. Dans tous ces noms se présente l'important radical que modifient si diversement *Io*, *Jeov, Deus*, *Dies*, *Elios*, *Eloah* et *Aloah* d'où *Alalé*, cri militaire qui voulait dire — Dieu est fort — et qui est resté un cri de chasse, *Hallali*. L'énergie de *Rh* pour exprimer l'existence nous est connue. Le géant *Rhœcus* c'était un grand vent. Rhéa dans les plus anciennes fables représentait l'état pri-

mitif des éléments ; c'était la source et la mère de tous les êtres, de tous les Dieux. Dans Sylvia nous voyons la nature sauvage, la végétation luxuriante. En latin *Ilia* veut dire flancs, entrailles. On peut voir dans *Ilia*, dans les boyaux, le même radical que dans fil, en Espagnol *Hilo*.

Mais les boyaux repliés sur eux-mêmes avec l'inclinaison simple N sont devenus les intestins. *Intus* veut dire en dedans; le T d'intestins annonce quelque chose de replié, de retourné.

Iulus ou Julius qui signifie poil follet est devenu par l'inclinaison simple N *Juno*, la fille nubile qui à son tour par la double inclinaison M devient *Am*, *Em*, la mère; c'est toujours ce *Io*, *Jeov*, qui devient *Zan*, *Zao*, *Zeus* et veut dire vivre, ce qui fait vivre, ce qui donne et maintient la vie.

Peu de temps après que Rhéa eut été condamnée à garder sa virginité, elle fut trouvée enceinte, *contre la règle et profession* des religieuses vestales. « Si n'y « eut rien qui la sauvât, dit Plutarque dans la tra- « duction d'Amyot, qu'elle ne fût promptement mise « à mort, que les prières de la fille du roi Amulius « nommée Antho (fleur), laquelle intercéda pour « elle envers son père. » Dans cette Antho ou fleur de beauté n'aperçoit-on pas la fille de Pharaon? Et l'auge dans laquelle le porcher Faustulus mit les deux jumeaux pour les noyer et qu'il posa sur le bord du fleuve parce qu'il le trouva si enflé et courant si roide qu'il n'osa s'en approcher de plus près, n'est-ce pas la *fiscella scirpea*, ce qu'en provençal nous appelons

couffe, *couffin*, enduite de bitume et de poix où la sœur de Moïse déposa son petit-frère, et qu'elle abandonna aux soins de la Providence dans une touffe de papyrus, *in papyrione* ?

« Or, y avait-il auprès de ce lieu-là, continue Plutarque, un figuier sauvage, qu'on nommait *Ruminalis*, du nom de Romulus, comme la plupart estiment, « ou à cause que les bêtes paissantes se soulaient retirer dessous, à la grande chaleur du jour, pour y « ruminer à l'ombre, ou bien à cause que les deux « enfants y furent allaités par la louve, pource que « les anciens Latins appelaient la mamelle *Ruma*, et « appellent encore aujourd'hui la déesse qu'on ré- « clame pour élever les enfants de mamelle, *Rumi-* « *lia*, aux sacrifices de laquelle on n'use point de vin, « ains on y offre du lait et de l'eau mêlée avec du « miel. »

Le Ficus ruminalis n'était autre qu'un figuier sauvage. Le fruit des figuiers sauvages s'appelle encore parmi nous *figuo ro*. Les écrivains orientaux du temps d'Alexandre donnent aux Grecs le nom de *Romains*; les Grecs modernes ne s'appellent entre eux que *Romaïoi* et font remonter leur origine à des géants payens; la force primitive, la force sauvage étant ainsi toujours exprimée par *Roum*. Le peuple des régences barbaresques appelle *Roumi* tout ce qui est européen; est-ce bien en souvenir des Romains ? Est-ce encore ce souvenir indestructible qui a fait donner le nom de *Rumilia*, Romélie, à la Thrace, au pays le plus sauvage du monde antique, à la patrie des Faunes, des Saty-

res, des Pans, des Egypans, des Tityres? La mamelle, *Ruma*, la force interne, la force sauvage *Roum* n'est-ce pas la même chose? N'est-ce pas pour avoir fait naître, pour avoir nourri tous ces essais de créatures qu'admettait l'imagination des poètes anciens que la Thrace avait mérité le nom de *Rumilia*.

Admettons que l'épithète *Ruminalis* ne fasse allusion qu'au suc laiteux des figuiers et à l'abondance de leurs fruits qui, pendant plusieurs mois paraissent tour-à-tour et mûrissent, caractère qui, d'ailleurs, est commun au figuier venu de graine ou sauvage ainsi qu'au fignier provenant de bouture ou cultivé, toujours est-il que *Roum* dans une foule d'autres mots ne signifie bien réellement que sauvage, rustique.

J'ai parlé du *Roumias*, du framboisier sauvage, la plus vigoureuse de toutes les ronces; dans une partie du littoral de Provence on appelle *pei roumi*, poisson agreste, les asperges sauvages qu'on trouve en abondance dans les murailles ruinées, dans ce qu'on appele *lei ribos*, lieux incultes, véritables *rura*. Le mot même *ronce* qu'en langage limousin on appelle *roumès* est une modification de *Rus*. On donne en Provence le nom de *roumeiragi* aux fêtes champêtres, à ces fêtes qui ont succédé aux orgies des anciens, à ces orgies qu'on célèbre encore sur les bords du Nil et en d'autres contrées orientales dans toute leur ancienne licence, dans tout leur désordre. En Espagne, *romerage*, *romeria*, signifie fête de campagne; le savant père Feyoo a écrit des choses très-fortes contre ces fêtes. Dans ma statistique du canton de la Ciotat j'a-

vais cru pouvoir citer à propos du radical *Rou* le Peyrou de Montpellier, ainsi que les noms de lieux Peyroles, Peyroulet; réflexion faite, ces noms rappellent bien plutôt les antiques Pyrées; mais *Roum* veut certainement dire sauvage dans *Roumagoua*, ainsi appelle-t-on un quartier du territoire de la Ciotat, bien désert et bien sauvage. *Roumagoua* est ici un adjectif, on sous-entend *val*; *val roumagoua*, la vallée sauvage; les noms de lieux et de famille *Romiguières*, *Romégas* tiennent à *Roum*, ainsi que l'espagnol *Ruy*, les vieux mots français Roussoy, Ronçay et la Roncière, Roncevaux, etc.

Résumant mon opinion sur le nom de Rome, je dirai qu'aujourd'hui *Roumi* et à une certaine époque tout adjectif formé de *rom*, *roum* a signifié pour les orientaux ce que le nom de Celtes présentait à l'esprit des Grecs et des Romains. Nous parlerons assez longuement des Celtes, quand nous aurons atteint la lettre C qui n'est pas une des moins fécondes en révélations.

Quant à Acca Larentia ou Laurentia femme de Faustulus, qu'on aurait surnommée *Lupa* ou louve, parce qu'on appelait du même nom les femelles des loups et les femmes qui abandonnaient leur corps à tous venants, il me semble que dans *acca* il ne serait pas difficile de reconnaître *vacca* — vache; — nous connaissons V par *vis*, par *Vénus*. D'ailleurs, *italus* voulait dire bœuf, bufle; en effet, dans ce mot faites abstraction d'I qui pourrait être un article désignant la créature humaine, et *talus*, *taulus*, *taurus* ne vous paraîtront pas assez divers pour n'avoir pas été faci-

lement confondus. Plusieurs peuples, plusieurs contrées, plusieurs montagnes ont eu dans leur nom ce radical *tal*, *tar*, *taur*, qui même a été remplacé quelquefois par *bal*, *bar*, etc.

Maintenant de tout ce mythe dans lequel on trouve quelques réminiscence des récits bibliques, il résulte que Rémus et Romulus avaient dans leur nom le sens de force primitive, sauvage, inculte, que tout ce qu'on rapporte de leur naissance fait allusion au commencement de la société humaine, que tous les noms cités dans le Mythe appartiennent à ce *Romancium* occidental dont les premières infiltrations remontent à la langue, à la religion d'*Ar*, et que la langne romane, la romance ou *Romancium* pourrait tout aussi bien être appelé *Lingua Ruminalis*, langue de la mamelle, langue naturelle, langue des peuples au berceau.

VII.

Pour écarter tout-à-fait l'idée que feu M. Raynouard de bonne et docte mémoire s'était faite à l'égard de la langue romane, la regardant comme une fille bâtarde du latin, tandis que la langue latine si triomphante et si belle était en réalité sa sœur cadette, qui avait fait fortune et dont l'air de famille n'était plus reconnaissable avec tous ces atours et toutes ces *fioriture* dont elle était chargée, nous rapprocherons des données précédentes quelques observations tirées en partie d'un mémoire de M. Bonamy, de l'ancienne aca-

démie des Inscriptions et Belles-Lettres, lequel écrivait au milieu du siècle dernier.

M. Bonamy rappelle dans son mémoire les changements de lettres comme de l'*o* à la place de l'*u*, de l'*e* au lieu de l'*i*, de *c* pour *g*, etc. Cette observation est déjà triviale pour nous.

Il observe encore que les consonnes n'étaient point doublées dans certains mots comme dans *clases* pour *classes*, *sumus* pour *summus*, *anus* pour *annus*, *ile* pour *ille*. Ce qui lui paraît plus extraordinaire est la lettre D ajoutée à la fin des mots *macestratod*, *marid*, *pugnandod*, *dictatored*, etc. Quintilien qu'il cite à cette occasion dit que les anciens Latins jetaient un D à la fin d'un grand nombre de mots, (nous avons encore des hommes qui le font par mauvaise habitude), et que cet antique usage est constaté par la colonne rostrale qui fut dressée dans le forum par C. Duillius. Quelquefois au lieu de D, les anciens mettaient T, comme *set* pour *sed*, *Alexanter* pour *Alexander*. Cette observation, nous l'avons déjà faite.

Les anciens Latins disaient *pa* ou *par* pour *parte*, *po* pour *populo*. On pense que ces abréviations venaient des Osques, qui disaient *gau* pour *gaudium*, *coel* pour *cœlum*, *do* pour *domus*, *famul* pour *famulus*, *volup* pour *voluptas*, etc. ; des fragments d'Ennius présentent aussi des exemples de ce genre. On en trouverait de même dans les anciens poètes grecs. Il est assez facile de reconnaître dans ces exemples les *fioriture* des Romains plus avancés. On disait aussi *casmena* ou

casmoina pour *camœna*, *ruse* pour *rure*, *eso* pour *ero*, *cante* pour *canite*.

La variété que l'on trouve même dans les bons auteurs, sur la manière de décliner les mêmes noms et de conjuguer les mêmes verbes prouve qu'un travail se faisait sur lequel les doctes n'étaient pas toujours d'accord et dont le bas peuple se tenait à l'écart. Il en fut du latin d'Auguste comme du français des livres ; à leur égard, la langue du peuple est devenue comme une langue étrangère.

L'ancienne langue des Gaulois ne se perdit point sous la domination romaine. Elle dut s'amalgamer avec la langue des soldats qui était celle du peuple. Or, la langue du peuple à Rome avait pour ses déclinaisons des articles et des prépositions comme nous, ainsi que des verbes auxiliaires pour ses conjugaisons. On peut citer plusieurs exemples à l'appui. On en citerait moins encore que l'usage des articles, des prépositions et des verbes auxiliaires, comme nous les employons nous mêmes, serait formellement constaté dans la langue vulgaire de Rome ; et à ceux qui demanderaient encore comment une langue telle que la nôtre qui n'a pas de terminaisons pour différencier les cas, une langue qui a besoin d'articles pour suppléer à ces terminaisons, une langue à laquelle il faut des verbes auxiliaires pour former ses passifs et plusieurs temps de l'actif, a pu sortir de la langue latine, de la langue d'Auguste, on répondra tout simplement qu'elle n'en est pas sortie.

Le langage administratif et celui des livres ont sin-

gulièrement modifié de nos jours le français habituel; ils durent influer de même sur la langue usuelle d'autrefois. Ce latin vulgaire employé sous la seconde race de nos rois et qui avait fait appeler une partie de l'ancienne Gaule *Francia Romana* et ses habitants *Latini Franci* pour les distinguer des Français orientaux ou Allemands, *Teutones franci*, n'avait pas été appelée ainsi, dit Albéric, *sic dicta non à Româ sed à linguâ* ROMANA; par *Romana* on ne pouvait entendre qu'un jargon et des éléments informes de langage.

Cette distinction des *Latini franci* et des *Teutones franci* était nécessaire parce que dans la langue de ces derniers il y avait des éléments moins rapprochés de la langue des Gaules et de celle de Rome.

Pour donner une preuve de l'immense travail qui a été fait sur la langue des anciens Romains on pourrait citer les verbes déponents dont l'emploi nous paraît si étrange. Dans les verbes déponents on fait soi-même l'action qu'on voudrait voir faire aux autres. Ainsi en disant *Auguror*, je pronostique, on veut que les autres pronostiquent ainsi que nous. Il en est de même avec *hortor*, *miror*, *sequor*, *opinor*, *suavior* qui signifie baiser tendrement. C'est comme si l'on disait je pense cela, je veux cela, je fais cela, pourquoi ne penseriez-vous pas, ne voudriez-vous pas, ne feriez-vous pas comme moi? L'action est active, l'intention est passive. Quelle admirable délicatesse de langage! Certes, c'est une erreur de regarder le latin comme notre mère langue; mais cette erreur est si excusable!

il est si flatteur pour nous de faire remonter nos origines à quelque chose de si grand et de si haut !

Mais nos origines ne sont point là ; d'une recherche à l'autre, des langues parlées aujourd'hui à celles qu'on a cessé de parler, on arrive toujours plus près de ce *Romancium* que j'ai placé aux premiers jours du monde et dont les expansions infinies sont venues jusqu'à nous se transformant de mille manières, se corrigeant, s'amplifiant pour faire dans la suite des âges ces langues occidentales où la double harmonie des sons et des idées, l'harmonie qui flatte l'oreille et celle qui entraîne l'esprit, s'unissent avec tant de bonheur sous la plume des écrivains puissants et habiles ; puissants par la sagesse, habiles par l'étude et la connàissance de l'art.

Dans ces derniers temps, on paraît avoir concentré tous les efforts de l'art sur un genre de composition dont le nom s'explique par tout ce qui précède. En tête d'un manuscrit de l'Arsenal renfermant l'histoire de Saint-Trophime, premier évêque d'Arles, écrite en langage provençal et qui porte la date de 1379 on lit ces mots : ROMANCIUM *seu* VITA *Beatissimi Trophimi.*

Dans les registres de la commune d'Albeville, on lit sous l'année 1401 : « A Jehan Torne, chanteur en « place, qui payés li ont esté de don à li fait des « graces de la ville, par courtoisie à li faite pour sa « paine et travail qu'il eut de canter en son ROMAN « des histoires des seigneurs *anchiens*, etc. »

PITTON, qui écrivait en Provence au dix-septième

siècle, fait mention d'une histoire en *langagi romans*, qu'on donnait pour avoir été transcrite d'une histoire latine.

Les bohémiens de la Russie, de la Turquie, usent entre eux d'un jargon particulier qu'ils appellent la *Romana*, et qui ne provient pas du latin.

Les plus importantes compositions des Espagnols, au moyen-âge, les chants qui parlaient de leur guerres contre les Maures, ont gardé le nom de *Romances*. César Oudin définit *Romance*, langage vulgaire, Romant ou histoire mise en Romant et en vers de langage vulgaire, chanson.

Ainsi le mot *Roman* qui signifie langage rustique, vulgaire, a été appliqué aux compositions faites dans ce langage; c'est ainsi que la prose de tel saint, en termes de liturgie, est une pièce en prose en l'honneur de ce saint.

Je ne veux pas faire la guerre aux Romans; c'est peut-être la seule littérature possible qui nous reste, puisqu'aussi bien pour nous plaire on se croit obligé d'écrire des histoires plus ou moins fausses, mais je crois que la plupart des auteurs de romans qui se donnent pour romantiques ne le sont pas du tout, et qu'on doit les ranger parmi les classiques les plus encroûtés et les plus dangereux.

VIII.

Que je prenne pour moule du mot *Romancium* notre *Roumias* ou framboisier sauvage, que je le fasse descendre de *Rumen* — mamelle, — que j'explique *Ruma*

ou *Roma* par *Excelsa*, comme dans le glossaire de la Vulgate, je vois dans l'œuvre romantique l'obligation des plus hautes qualités qui se puissent exiger d'un homme; d'un côté, une vigueur sans cesse renouvelée, une soudaineté qui ne se lasse point, une franchise que rien n'altère et ne comprime; de l'autre la bonté, l'utilité, le bons sens des nourrices communiqué de bonne heure aux enfants, tous les instincts, toutes les grâces de la nature, tous les naïfs sentiments sur lesquels la société se fonde, et pour prix de ces qualités précieuses, de ces efforts généreux, la véritable grandeur, la grandeur qui s'élève au-dessus des passions et des idoles contemporaines, qui écartant de droite et de gauche toute faiblese, toute petitesse, toute bassesse, tout *encombrier* de la vie humaine comme dirait Montaigne, s'ouvre d'un pas noble et ferme un passage où l'on est forcé de la respecter et va s'asseoir, tranquille et radieuse, mais sans fierté ni dédain, à une place où elle bravera le temps.

Ces qualités du vrai Romantique, la Bible nous les montre réunies dans un parfait accord. Où trouvera-t-on plus de franchise dans l'expression, plus de soudaineté dans les mouvements du style, des sentiments plus naturels et plus naïfs, des idées plus grandes, des images plus vives? La Bible nous plaît dans toutes les traductions qui en sont faites. Peut-on en dire autant d'Homère et de Virgile? Peut-on lire leurs traducteurs, même cet Hercule du vers alexandrin, ce classique infatigable, cet abbé Delille, versificateur si adroit, que Voltaire pourtant, le malin vieillard,

jugeait si bien, quand il inscrivait au bas de son portrait ce vers d'Horace :

Nulli flebilior quam tibi, Virgili!

Sans leur langue qui était si belle, sans le style harmonieux et pur qu'ils avaient demandé à ces langues éminemment flexibles et sonores, que seraient devenues la plupart de leurs inventions, je ne dis pas *toutes*, parce qu'il y en a où respirent les inspirations romantiques les plus heureuses, faites pour plaire dans tous les temps?

Avec de grands devoirs à remplir, avec des conditions de moralité indispensables, il est plus aisé de n'être que classique, sans doute; il est plus aisé de faire de l'art pour l'art, d'écrire l'histoire sans franchise et le roman sans but moral, d'étudier les plus mauvaises passions pour les exagérer, non pour les réprimer, de falsifier la vie privée pour délasser les penchants les plus pervers, et de corrompre l'histoire pour exercer la plus criminelle des flatteries, celle qui s'adresse au peuple.

Dans les années qui ont précédé 1830, il était aisé de prévoir où la littérature, je parle de la littérature infime qui fait et cherchera toujours à faire le plus de bruit, voulait en venir. On ne faisait que des romans historiques, des drames historiques ayant pour sujet soit les Etats de Blois, soit les Barricades, soit la conspiration d'Amboise ou tel autre épisode révolutionnaire *d'où* sortirait le plus tôt possible quelque signal de rappel, quelque présage avant-coureur, quelques signes

comme ceux qui doivent précéder le jugement dernier. La conspiration par les livres aidait à la conspiration par les journaux. Aujourd'hui, d'après les livres qui paraissent, que se trame-t-il encore? Ce n'est pas le redressement de quelques griefs particuliers, la cessation de quelques froissements inévitables dans toute société, qui n'aura pas été faite par des anges : que prépare-t-on enfin ? l'anéantissement, il faut bien le voir et le dire, de tout ce qui nous reste encore de bons sentiments, d'instincts généreux mis au sein des familles et fécondés par la religion. D'un côté, pour retenir la société sur le penchant de sa ruine, on vous dit qu'il n'y a pas de plus sûr moyen que d'en appeler constamment à l'intérêt, à l'intérêt bien entendu, ajoute-t-on, et à force d'en appeler à l'intérêt privé, il n'est plus resté de voix pour l'intérêt public ; voyez plutôt ce qui se passe dans toutes les élections municipales, cantonnales, départementales ; de l'autre, on parle sans cesse de lumières à vous éblouir ; pour du bon sens, il n'en est plus question, c'est du radotage, et avec ces appels constants à l'intérêt, avec cette confiance aux lumières dont on vous parle sans cesse, mais que jamais on ne vous donne, personne n'est content de son lot, on se tord d'inquiétude dans les plus belles positions, on demande toujours, on est toujours prêt à se soulever, à se mutiner, pour avoir ce qu'il n'est pas en nous d'obtenir.

Lavater disait un jour au prince de Montbéliard que l'etat de la civilisation, les usurpations incessantes du raisonnement et de la philosophie sur le sentiment fe-

raient prévaloir le dogme de l'athéisme, cette révolution fatale des esprits tenant de force au progrès et à la direction des lumières. « Eh! que Satan emporte plutôt les lumières, » répondit M. de Montbéliard qui était à la fois un franc militaire et un prince très-chrétien. Je ne veux pas que Satan emporte les lumières, car nous avons besoin de voir pour nous conduire; mais il ne faudrait point qu'on nous donnât sans cesse pour flambeaux du siècle de ternes falots qui ne peuvent pas même éclairer l'enceinte d'une école; il ne faudrait pas surtout qu'on lançât de toute part ces idées générales, espèce d'éther avec lequel on étourdit d'abord, puis on asphixie les peuples, pour les opérer plus commodément.

Il ne m'appartient pas de dire comme Cicéron : *Si quid est in me ingenii*, *Quirites*, mais je puis, sans trop de prévention, avouer que, s'il y a dans cette fantaisie dont je m'occupe, quelque chose qui ne soit pas tout-à-fait sans but et sans portée, c'est à un rare bonheur que je le dois. Ce bonheur le voici : J'avais onze ans, quand la révolution commença; j'ai vu passer et défiler tous les partis sans me mêler à aucun. Et comment m'y serais-je mêlé? Ce qui m'a toujours fait peur dans un parti, c'est son triomphe, chaque triomphe étant suivi de fautes et souvent de crimes. Puis, il y a toujours un certain ridicule dans un parti quelconque; ce ridicule, par mes yeux ou par ceux d'autrui, ne m'a jamais échappé; c'est être trop délicat, dira-t-on; soit, mais avec cette délicatesse, j'ai eu le bonheur de ne suivre aucun drapeau; ils sont

tous plus ou moins menteurs : je n'ai marché dans le monde qu'à mon vouloir, et j'espère ne pas marcher autrement jusqu'au bout. Jamais idole populaire n'a reçu mon encens ; il y a un culte auquel je fus initié dès ma plus tendre enfance, un rêve d'espérance et d'amour, de sentiments généreux et de grandeur véritable auquel rien de ce que j'ai vu ne saurait être comparé.

Napoléon était encore en Egypte que je l'appelais de tous mes vœux, poétiques s'entend, je faisais alors des vers ; mais bientôt je me surpris en des sentiments contraires, et à l'entrée de la garde impériale dans Paris, après la campagne d'Austerlitz, voyant défiler cette belle et fière troupe, je lui appliquai ce passage de Suétone : « *Victor exercitus, cui per tot labores et « vulnera nihil præter tyrannum quæsitum est.*

J'ai depuis reconnu que, sur certains points, la tyrannie de ce grand homme n'était pas trop déraisonnable.

En 1814, sur la place Louis XV, à la première lecture qui fut faite en cet endroit de la proclamation de Louis XVIII, non encore affichée, je mis, faute de cocarde, un mouchoir blanc à mon chapeau ; mais je ne tardai pas à voir qu'on faisait fausse route et que l'aiguille de la boussole avait été maladroitement aimantée ; j'ai compris depuis qu'elle n'aurait pas pu l'être mieux ; toutefois je me jetais vite dans une autre direction, dans cette direction d'un rêve, dans cette voie de traverse où je devais cheminer toujours seul.

Allant toujours ainsi, on pense bien qu'en 1830 je

ne me trouvai pas dans la voie des Barricades ; et maintenant dans quelle voie suis-je ? Ce qui me console, c'est qu'alors comme aujourd'hui j'étais dans la voie de la mort, dans la voie qui mène à la poussière dont nous sommes tous sortis. De 1789 jusqu'à l'année présente, j'ai toujours vécu dans l'isolement, il est vrai, mais aussi avec repos et tranquillité d'esprit ; quoiqu'il arrive, je n'aurai bientôt plus rien à regretter, ni à espérer ; cependant, je ne suis pas seul en ce monde ; je ne pourrais bientôt plus partager ni soulager les peines des miens... Oh ! que les pensées sur l'avenir sont tristes aujourd'hui ! Ecartons-les. Il me suffit d'avoir fait connaître au lecteur que si mes paroles sont quelquefois un peu âpres à l'encontre de certains hommes, et de certaines choses, jamais le miel de la flatterie ne découla de mes lèvres et moins encore la bave empestée des factions. C'est là mon bonheur, et je m'en félicite chaque jour.

J'ai conté comment le dégoût de ce qu'il me fallait voir et entendre à une certaine époque m'avait jeté dans une étude sérieuse et absorbante du passé ; ce n'est pas que le passé, lui aussi, soit toujours bien regrettable. L'administration supérieure d'autrefois, surtout en France, était en général désordonnée et souvent même perverse. Mais ce qu'on admire le plus dans le passé de nos communes, c'est leur lutte incessante contre la rapacité des subalternes qui avaient toujours deux fortunes à faire, la leur d'abord, puis celle de leurs protecteurs et maîtres. Un charme bien puissant encore quand on embrasse dans ses recher-

ches un horizon peu étendu, c'est que dans cet horizon nous apparaissent constamment les vénérables images de nos pères, c'est que les noms des familles qui nous sont connues reviennent à chaque instant sous nos yeux. Combien de fois il m'est arrivé en parcourant les écrits en apparence les moins substantiels, un cadastre, par exemple, une énumération d'habitants propres à porter les armes ou telle autre écriture commémorative pour le temps, mais sans instruction pour l'avenir, combien de fois il m'est arrivé de dire : c'était pourtant ce même soleil d'hiver qui me visite, bienfaisant et doux, et s'allonge sur ma table, sur mon papier, c'était pourtant ce mêmesoleil qui les éclairait ! Ces fleurs jaunes et cette rare verdure, qui dans le mois d'avril apparaissent comme des taches d'or et d'émeraude sur les flancs noircis de cette montagne, en face de moi, nos pères immédiats, ceux dont nous sommes les petits-fils les voyaient aussi dans cette même saison, et ceux dont ils étaient les arrières-neveux les avaient vues de même !

Ces souvenirs de famille, ces réminiscences domestiques font plus que d'aviver en nous les sentiments les plus délicats. Ce sont les premiers éléments de l'amour de la patrie, de cet amour qui n'est plus qu'un vain nom et une dérision, à ce qu'il semble. L'esprit de famille n'existe plus, il s'en est allé avec la législation ancienne. Ce que la nouvelle a le mieux établi, c'est le principe : Chacun pour soi. Nous ne sommes plus que des tas de poussière constamment amovibles. Le vent de l'ambition, le souffle de la cupidité nous em-

porte çà et là. Où l'on suppose de l'or, là est la patrie, là notre poussière s'arrête. Cet or fût-il enfoncé dans la boue la plus fétide, il ne sent pas plus mauvais que l'impôt mis par un empereur sur les immondices de Rome.

Il y a telles archives communales où l'on trouverait assez de matériaux pour faire une bonne histoire de l'ancienne administration du pays et les faits qui entrent plus ou moins pertinemment aujourd'hui dans les recherches de l'Economie Politique s'y présentent quelquefois dans une naïveté charmante. Je veux citer dans ce genre un trousseau de mariage qui fut donné à une fille de Six-Fours, l'une des plus distinguées, à ce qu'il paraît, de l'endroit, et dont la dot se composa de plusieurs vergers d'oliviers. Cette fille, qui s'appelait Burgésie Marine, avait épousé un jeune homme de la Cadière, de la famille Laugier, et comme par transaction entre les deux communes, il y avait en cas d'alliance de leurs habitants un droit réciproque de pelotte à payer par le fiancé, lequel droit avait été consenti à un florin sur cent florins de dot assignés en vergers, une expédition du contrat de mariage à la date de 1367 était restée comme pièce justificative dans les archives de la Cadière où je l'ai trouvée.

D'abord on donnait à Burgésie Marine un lit garni, *pannis susceptis munitum*, c'est-à-dire avec une *bassacha* (matelas), un oreiller, deux linceuls et un loudier (couverture piquée), plus un écrin, un manteau vert, *de viridi*, feurré en peau de lapin, plus une tunique de lin, plus un garde-cosse de femme en

violet ; plus une tunique rouge, huit voiles de femme, trois essuye-mains (*manutergia*), une serviette double ou nappe.

Remarquez d'abord qu'il n'y a pas de chemises, ni de bas ; on n'en portait pas encore à cette époque. Je viens de lire dans un article de M. Ch. Giraud sur le Polyptique de l'abbé Irminon, publié et amplement commenté par M. B. Guérard, qu'au neuvieme siècle, 30 belles chemises de lin coûtèrent 1,690 fr., monnaie actuelle. Etait-ce bien des chemises comme nous l'entendons aujourd'hui ou des tuniques? D'ailleurs, si à la cour de Charlemagne on portait des chemises au neuvième siècle, il paraît que cinq siècles après, on n'en portait pas encore à Six-Fours. Quant aux bas, je vois figurer des bas de soie rouges parmi les présents qu'on faisait aux personnes de haute condition, dans le seizième siècle et au commencement du dix-septième ; les bourgeois ne portaient encore alors que des bas de drap, et au temps de Burgésie Marine on n'en portait pas du tout.

Je crois ensuite que du mot *bassacha* on a fait depuis matelas. Nous avons une pointe de terre dont le nom est écrit dans les vieux papiers *bataras* et qu'on appelle aujourd'hui *mataras*. D'ailleurs notre *mar*, mer, est pour les Orientaux *bahr*, ce qui, selon toute apparence, avait porté les Grecs à donner aux Égyptiens et aux peuples de l'Afrique septentrionale le nom de Barbares resté aux régences barbaresques. Le changement de T en S se trouve dans *thalassa* qui était auparavant *thalatta*. L'un et l'autre de ces noms expri-

ment assez bien d'ailleurs par onomatopée ce que nos marins appellent le clapotis, le murmure des ondes que le vent soulève et qui retombent en se poursuivant, en se poussant.

Il n'est question que de dots assignées en vergers. c'est qu'alors probablement il y avait peu ou point de vignes à Six-Fours comme à la Cadière. Il en était de même dans tout le littoral, excepté peut-être à Marseille.

A l'égard du nom de *Marine*, on dit qu'il existait à Six-Fours une pierre tumulaire avec cette inscription :

P. M.

Thalassia et sibi

et suis fecit.

Or, *Thalsiassia* qui est un nom grec ne serait autre que *Marine*.

Burgésie serait un nom assez distingué. Avant la révolution, on donnait le nom de la ville aux enfants qui naissaient à un consul, pendant l'année de sa magistrature. Burgésie aurait quelque rapport à cet usage; la fille d'un bourgeois, la fille du bourg. Il y a d'ailleurs une famille du nom de Burges, Burges de Miessiessy.

Le manteau vert, la tunique rouge et le voile sont exactement le costume qu'on donne à la Sainte-Vierge dans les plus anciens tableaux. Le garde-cosse violet, c'était la bourse, c'était le sac attaché à la ceinture des reines et des princesses dont M. Lenoir avait ras-

semblé les tombeaux au musée des Augustins. Quant au mot Cosse, on peut le regarder comme l'un des plus anciens vocables qui existent. On le trouve dans *pecus*, dans *communis*, dans *comedere*, dans *Custos*, dans *écot*, etc., etc.

Nous en parlerons en son lieu; il est temps de revenir à la consonne M.

X.

Pour sentir d'une manière toujours plus profonde ce que vaut M, qui nous a dès l'abord apparu comme exerçant des fonctions majeures, et pour prendre une idée toujours plus exacte de ce que j'appelle la caractéristique d'une consonne, retournons un moment sur nos pas jusques à *Ar* qui marque la hauteur absolue et par conséquent l'existence absolue, car tout ce qui existe est nécessairement une hauteur ou une profondeur; tout ce qui existe s'élève ou s'abaisse par rapport à un plan horizontal, par rapport à la surface de la terre.

En plaçant R consonne de *Ar*, sans laquelle *Ar* ne serait rien, à la tête d'un mot, d'*es*, par exemple, qui vient du verbe *sum*, nous avons *res* — chose; — or *res* s'applique fort bien à l'existence absolue; nous qualifions *chose* l'objet que nous ne pouvons ou ne savons comment nommer. En espagnol on appelle *res* une bête parmi celles dont l'homme se sert ordinairement; c'est aussi la brebis qui va la première du trou-

peau. *Res* d'où réel a été consacré d'ailleurs par la Jurisprudence dans le sens le plus absolu de propriété.

Al et ses analogues *el, il, ol, ul,* marquent une existence définie ; voilà pourquoi dans certaines langues ils servent d'articles. On trouverait peut-être en cherchant bien que L à la tête d'un mot particularise, individualise, toujours que c'est en un mot un article banal auquel on ne prend point garde, qui passe toujours inaperçu. Dans *long*, par exemple, *On* c'est *An*, c'est ce qui s'élève et décline : nous avons entrevu ce que vaut G dans *agebat* et *gerebat ;* à cette lettre G est toujours attachée une idée d'action, d'augmentation, d'accroissement, et L devant *ong* détermine cet accroissement ; c'est la longueur. Dans *ungula* — ongle, — l'accroissement n'avait pas besoin d'être déterminé, il tient à l'objet même ; c'est l'objet même qui croît ; dans *ungere*, frotter, étendre la liqueur onctueuse sur un corps, l'accroître en la divisant, une détermination spéciale n'était pas non plus demandée pour compléter le sens ; mais *legere*, lire ou cueillir emporte une idée particulière, exprime une volonté spéciale, appelle un objet distinct de tous les autres.

Ad marque la tendance en hauteur, la propension à s'élever. D à la tête d'un mot comme — descendre — marque la descendance, et dans *Dies*, la division. Dans descendre et dans diviser, il y a une idée commune, la séparation, le départ d'une chose d'avec un autre. Nous avons même vu dans Diane l'inclinaison du jour, soit que le soleil s'élève de l'angle aigu à l'angle droit, soit que de l'angle droit il s'abaisse à la ligne hori-

zontale ; *Enodia*, autre nom de Diane, signifie tout-à-fait, je le pense du moins, inclinaison du jour.

Dans *Ædes* ou *Aïdes*, maison, appartement, on peut remarquer *aï*, *aïd* en même temps que *des*. Ce *des* est notre mot dé, dez, dès, en provençal *dédaou*. Or, *dédaou* s'applique aux moëllons taillés carrément, et le fameux Dédale était un tailleur de pierres à bâtir, un architecte. Les anciens ne recouvraient pas leurs bâtisses, et les moëllons uniformément taillés restaient apparents. *Ædes*, c'était une élévation faite avec des dez ou moëllons. Notre mot français Dalle est l'équivalent de dez. C'est un *Ar* ou *Al* symétriquement taillé. Je n'ai pas besoin de dire que talle ou dalle c'est la même chose. La faux qui taille ou coupe le foin s'appelle en Provence *Day*. *Falx*, faux, vient de *fenum*, et *fallere* pourrait tout aussi bien devoir son origine à la faux qui trompe la terre et lui dérobe son produit. J'ai présenté un autre point de vue que celui-ci ne détruit pas.

An marque le doute ; *an* c'est la vie comme nous l'avons pressenti. La réponse la plus certaine à l'interrogation du doute, à l'adverbe *an*, la réponse qui sera juste demain, si elle ne l'est pas aujourd'hui, c'est *non ;* car tout ce qui existe doit finir ; le mot *fin* nous présente la force impulsive F et l'inclinaison *in ;* tout monte et décline, tout, excepté le très-haut, l'immuable, l'auteur de toutes choses, le créateur suprême de tout ce qui passe et prend fin. Maintenant, mettons M devant *an*, nous aurons *man*, *manus* — main. —La main est aux *an*, aux inclinaisons qui sont

les doigts ce que *mons* — montagne — est aux *on*, rochers, blocs, dont elle se compose, ce que masse est aux *an*, aux *as*, aux unités qu'elle comprend, renferme et contient. Nous avons déjà vu que la main ouverte donnait la mesure que nous appelons *pan*. On entrevoit ici la confusion qui a pu se glisser entre M et P. Nous verrons d'autres causes de cette confusion.

Dans *Digitus* — doigt, — D marque la séparation, G l'action, T l'impulsion ; il n'est pas de mots mieux formés que celui-là, et le mot vague *An* qui répond à notre mot vague *objet* ne pouvait avoir ici une explication, une circonscription plus nette et plus précise.

Maintenant pour voir comment de *am* nous sommes venus à *man*, nous ferons cette observation : les bras ouverts, c'est *am* ; à l'extrêmité de *am* sont les deux mains, on voit que M qui est à la fin passant à la tête donne à l'initiale de *Manus* la valeur d'une ligne horizontale, à laquelle les *an* de la main, les doigts sont attachés. Je crois qu'il est utile de se représenter souvent cette image.

Une autre cause de la confusion qui s'est glissée entre M et P, la voici : *Pater* et *Mater* seraient un même mot sans ces deux lettres qui les différencient. Qu'est-ce que *Pa*, et qu'est-ce que *Ma* ? J'ai cité le nom *Mihr-u-ma* qu'on donne fréquemment aux sultanes et qui signifie soleil et lune ; *Mihr* me paraît être la concentration et par suite l'expansion de la lumière ; le *ir* d'*irradiare* se trouve dans ce mot, et M est une lettre absorbante. Quant à *Ma* — lune, — c'est aux

yeux du vulgaire, la femme du soleil. *Pa*, selon Pluche, voudrait dire bouche en hébreu. C'est en voulant expliquer la figure d'Harpocrate, du dieu du Silence, qu'il donne cette définition de *Pa*. L'explication d'Harpocrate est intéressante, comme tout ce que dit ce respectable écrivain.

Si ce geste du doigt appliqué sur la bouche d'Harpocrate, dit-il, a trompé les anciens et les modernes, c'est parce qu'ils ont jugé de l'intention de cette figure par son geste ; au lieu qu'il fallait expliquer le geste par les attributs qui accompagnent la figure, et par les fonctions que le nom de cette figure exprime.

L'abondance de tout bien en hiver, voilà l'attribut. Cette abondance est désignée par le pain, le vin, les fruits, les légumes, le foin ou les grandes herbes sèches dont la tête est ornée et qui s'appuient immédiatement sur les deux grandes cornes d'une chèvre Amalthée. Nous savons quel sens on attachait à ce nom d'Amalthée. La bibliothèque d'Atticus était nommée ainsi par Cicéron à cause de son abondance. D'ailleurs ces cornes annoncent le temps où le soleil passe sous le signe du Capricorne, temps où le laboureur jouit de l'abondance que ses travaux ont amenée.

Régler la société, voilà la fonction que le nom d'Harpocrate exprime. Pluche présente le mot hébreu suivant : *repoa*, c'est-à-dire soin, et *cret* ou *carta*, cité. *Cret* ou *carta* répond au mot *cueri* ou *cuiri* dont nous avons déjà dit quelque chose, et au lieu de *ripoa*, mot sur lequel je n'ai pas à me prononcer, on pourrait expliquer tout de suite *Harpo* par règlement du

chef ; nous savons la valeur de *Har*, et nous avons dû entrevoir celle de *po*. D'ailleurs, Pluche en expliquant le mot hébreu *repoa* par le mot latin *curatio* , donne , sans y penser , tout le sens d'*Harpocrate* , comme on le verra quand nous expliquerons *curia*, *cura* , *curare*. Or, le doigt sur la bouche est un signe par lequel Harpocrate invite les laboureurs à jouir avec modération des biens qu'il leur présente en abondance sur sa tête; il leur recommande de ne pas faire un dieu de leur ventre , de ne pas imiter les Centaures et les Lapithes,

> Natis in usum lætitiæ scyphis
> Pugnare Thracum est ;

en un mot , il les exhorte à vivre entre eux en paix et avec douceur , sans donner accès ni ouverture aux querelles, aux railleries, aux murmures, aux méchants rapports.

Cette explication de la figure symbolique nommée Harpocrate se trouve confirmée par certains usages de l'antiquité. La fête où paraissait Harpocrate , et qui avait lieu après les récoltes, était nommée en Égypte et en Orient *les pamylies*. Pluche explique ce nom de la sorte : *pa* , *os* — bouche , — *mul* , *circumcidere* — couper autour , c'est-à-dire coupez vos langues , abstenez-vous de parler , réglez votre langue. Cette dernière expression traduirait le *favete linguis* adressé aux assistants par le hiérophante lors de la célébration des mystères , sur lesquels ces paroles appelaient le plus rigoureux secret. A propos des pamylies ou phamilies , Pluche ajoute que ces fêtes ayant pour but une

leçon propre à rendre les hommes sociables et heureux, toutes les petites troupes de parents ou d'autres personnes vivant en société en avaient pris dans l'Occident le nom de *familles*. L'explication de Pluche sur ce mot *famille* et celle que nous avons déjà donnée, quoique diverse, ne sont pas tout-à-fait contraires.

Mais c'est à *favete linguis* que j'en veux, en attendant de nous étendre davantage sur *Pa* et *Ma*.

Quand une personne parle difficilement, péniblement, on dit en provençal *a la bouco pleno de fayoous*, il a la bouche pleine de petites fèves ou haricots; *fayoou*, est proprement le diminutif de fève. A ce compte, et suivant mon système grossier d'étymologie, car je ne sais ni l'hébreu, ni le grec, ni l'allemand, etc., etc., *favete linguis* voudrait dire mettez des fèves sur vos langues afin de ne pouvoir parler. Cette expression serait un peu moins brutale que celle de : *coupez vos langues*.

Les Latins qui aimaient beaucoup les fèves, les faisaient souvent intervenir dans leur langage. On lit dans Térence : *Faba istæc in me cudetur*, cette faute retombera sur moi, j'en porterai la folle-enchère, *cudere*, *cudo* — forger, fabriquer, — tient à une famille de mots la plus intéressante qu'on puisse étudier, et nous y viendrons, mais ce *favete linguis* me trotte par le cerveau. Ce n'est pas qu'en ce temps-ci le précepte s'adresse proprement à ceux qui ont charge de parler en public; il y a dans le monde tel *parloir aux Bourgeois*, comme on disait au temps jadis, comptant trop de bouches closes et de mains ouvertes où

le précepte *déliez vos langues* viendrait bien plus à-propos ; c'est à certains hommes de plume que le commandement de la sagesse égyptienne devrait être rappelé, à des hommes quelquefois intègres comme le vieux Marat, n'ayant pas plus que lui le cœur d'égorger un poulet (1), mais qui, de sens froid, par l'effet d'une hallucination cruelle, lâchent des paroles à faire couler le sang humain par torrents ! Ils se disent les amis du peuple ; mais de quel peuple ? Nous en connaissons un de peuple qui n'applaudit pas du tout à leurs fureurs de commande, un peuple qui a du sens, qui peut prendre et donner de bons conseils, qui travaille pour la maison et non pas pour le cabaret et les mauvais lieux, qui ne parle pas de l'*Etre-Suprême*, mais qui croit en Dieu sincèrement, qui ne suppose pas qu'on ait besoin de principes humanitaires, qui ne comprend pas ce qu'on dit de ces principes, mais qui aime son prochain, à commencer, comme il est juste, par sa femme et ses enfants, qui ne fait pas de rêves philantropiques, mais qui remplit avec zèle ses devoirs de citoyen, avec amour ses devoirs de père et d'époux, qui recueille les sages paroles des anciens et ne comprend pas comment des hommes pressés comme lui par le besoin de travailler peuvent perdre leur temps à lire des pamphlets, des journaux, et leur bon sens à y croire. Oh ! ce n'est pas dans les rangs de ce bon peuple, que les écrivains auxquels on recommande-

(1) Marat, dans un de ses ouvrages de médecine, exprime l'horreur que lui faisait éprouver la dissection d'un animal en vie.

rait bien volontiers de se taire, *favete linguis*, trouveront jamais des partisans fanatiques et des séïdes. Mais il est un autre peuple, une masse confuse d'êtres dépravés, d'âmes qui ne pensent plus, de cœurs qui ne battent plus à rien d'honnête et de beau, un autre peuple n'ayant foi qu'à l'argent qu'il tient dans sa main, n'ayant du goût que pour l'ivresse, porté sans cesse à piller pour ne pas travailler, et par paresse n'emportant du pillage que ce qui peut servir à la débauche d'un jour et mettant le feu au reste, gens féroces, parce qu'ils sont stupides, et que excès des journaliers les ont plongés, eux faits à l'image de Dieu comme les autres, dans cette stupidité qui accueille tout, qui croit tout, qui se prête à tout, qui exécute tout, à l'égal de ces machines que la vapeur fait mouvoir; c'est donc pour des bras que le sang peut rougir encore jusqu'au coude que certains hommes ont la tentation d'écrire! Le bel honneur pour vous, certes, de voir vos noms et vos œuvres traînés dans une boue pétrie avec du vin et du sang! La littérature est un sacerdoce, vous pourriez exercer avec honneur ce sacerdoce de l'intelligence, mais au lieu d'être pontifes du bon sens, vous ne voulez être que victimaires de la sédition, disons mieux, aides-bourreaux! Insensés! Oreste, ainsi que vous, agité, poussé par les Furies, allait dans son trouble embrasser les autels, comme vous courez après le simulacre d'une liberté qui jamais ne fut et ne sera, mais au lieu d'y reposer sa tête, il la brisait sur la pierre du sanctuaire, et sa fureur redoublait, et son intelligence tout entière s'échap-

pait, et l'infection de l'enfer remplaçait le parfum de sens et d'esprit que les dieux avaient déposé en lui !...

Arrêtons-nous un moment à *Pa*, bien que son tour ne soit pas encore arrivé. *Pa*, l'une des premières émissions de voix que la nature suggère aux enfants figure à la tête de plusieurs mots déjà cités. Avec les mutations connues, il est même reconnaissable à la tête de-bouche-, *bucca*. *Badar* en provençal c'est ouvrir la bouche. Dans la basse latinité on disait *badare* ; on dit encore en français bayer : bave, bavard ont la même origine ; *bibere*, *potare*, et par conséquent verre et pot, appartiennent à cette famille. Originairement, bailler a voulu dire donner de vive voix. Baratter, tromper en vendant, provient de l'hébreu *bara* qui signifie faire avec rien ou plutôt faire avec des paroles seulement, donner des paroles pour des choses. *Bajulus*, baile, bailly, m'a bien l'air de vouloir dire porteur de paroles ; on l'explique néanmoins par portefaix ; mais l'ancien Bayle de Venise à Constantinople, le bayle de nos anciennes communes de Provence, le bayle, chef des bergers transhumants, ne me présentent que des porteurs de paroles.

Selon quelques-uns, le nom d'Espagne signifierait lèvre, lèvre de l'Europe; *pa* voulant dire — bouche — et S, comme nous le verrons dans la suite, ayant parmi ses attributs celui d'exprimer le bout, la sommité, la partie la plus avancée, la plus saillante de quelque chose, il ne serait pas extraordinaire que *Span* signifiât lèvre et que le nom de famille Espanet voulût dire lippu. D'ailleurs, lippe de lippu n'est autre

que lèvre avec les substitutions que nous connaissons. On ne donnait autrefois le nom d'Espagne qu'à la partie méridionale de cette noble région, à l'Andalousie d'aujourd'hui ; et pour les Phéniciens qui ne voyaient guères que cette partie-là, il y avait quelque justesse dans cette désignation de lèvre.

Os en latin signifie bouche et visage ; il se pourrait que *pa* eût cette double signification, et *facies*, face, le prouverait au besoin : *facies* est pour *pacies*. *Pati*— souffrir, — *passi*, en provençal, maigre, décharné tiennent à ce mot fictif *pacies*. C'est le visage d'abord qui révèle la souffrance, et fait apprécier la maigreur. Par la substitution fréquente de M à P que nous avons commencé d'apercevoir, on devine la formation de *macies*, du verbe *macere*, de l'adjectif *macer*. Une muraille à pierres sèches est appelée par Cicéron *maceria*, par Columelle *maceries*. Ces deux mots expriment une construction sans chair, c'est-à-dire sans mortier.

Dans antropophage, *pa* a fourni à *phage* le sens de bouche et par conséquent de manger. *Pa* a passé par *Ph* ou F et s'est arrêté à M, de *manducare*.

J'ai cru pouvoir assigner aux consonnes F et V une force de bas en haut ; la même fonction est exercée par P et par B. Dans *Pa* — bouche, — nous voyons le *passage* que cette force intérieure s'ouvre dans la prononciation, dans l'articulation des paroles, dans l'acte de pousser en haut les sons ; *articuler* signifie cela : *Ar*, en haut ; T et même C, impression ; c'est comme s'il y avait *artituler* ; on voit déjà que coup ou *cop* c'est *top*, tape, taper, etc. Même dans *par* du mot *parole*

nous voyons cette force intérieure pousser les mots en l'air; P, fait dans parole, la même fonction que V dans *verbum*.

Lever les bras en l'air pour battre, pour frapper, c'est encore *Par*; c'est pousser, lancer un *Ar*, une hauteur qui auparavant n'était point. Dans *pertica*, perche, dans *vertex*, sommet, pôle, dans vertical, dans vertèbre, dans perpendiculaire, P ou V exprime cette force qui pousse un objet de bas en haut ou qui le maintient dans cette position.

Par, c'est le bras. Il n'y a pas d'étymologie plus transparente. Parer, c'est se garantir avec le bras, *parare*, préparer, c'est disposer ses bras, autrement s'apprêter. La varre ou barre de Castille est une mesure de la longueur du bras.

Le bras servant de mesure, la brassée s'appelait en latin *ulna;* dans *ul* se présente l'idée d'atteindre un objet plus ou moins éloigné. *Ul*, dans la question *ullus*, y a-t-il quelqu'un? se rapporte évidemment à un objet qu'on veut atteindre des yeux. De *ulna*, nous avons fait une aune.

Le cri de guerre des Barbares, *Bar-Bar* équivaut à ceci : aux bras! aux bras! comme nous disons : aux mains! Ce nom de Barbares a une double origine; on l'a donné aux uns à cause de leur cri de guerre; aux autres, à cause de la mer qui les séparait des Grecs et des Romains, et qui dans les langues sémitiques ou araméennes est *Bahr*.

On trouve dans le géographe Scylax, le passage suivant : « Les Illyriens qui habitent les bords de la

« mer jusqu'à la Chaonie, vis-à-vis Corcyre, île « d'Alcinoüs, sont limitrophes des Liburniens. Parmi « ces peuples sont des barbares Lotophages, connus « sous les noms de Hierastames, de Bulius et de Hyllius. » Or, les Lotophages ou mangeurs de lotos, c'est-à-dire de jujubes, étaient une tribu libyenne. Apparemment, ils avaient envoyé dans l'Illyrie ceux que Scylax qualifie de Barbares, à cause qu'ils étaient *Africains.* Poncelin, traducteur de Scylax, dit dans une note au bas de ce passage : « C'est ici pour la première fois « que nous trouvons la qualification de *barbares* donnée aux étrangers par un grec. »

Perdere, c'est donner ses bras au vainqueur, pour qu'il les lie. *Perdere* aurait été *pardare*, si E n'était plus faible, moins arrogant que A. Nous connaissons la valeur de D : *dare*, c'est détacher un *ar* pour le mettre dans un autre main ; donner, c'est détacher un *on ;* tout cela nous est familier. Dans prendre, en latin *prehendere*, nous reconnaîtrons aussi bien *par* que dans s'emparer. C'est le vainqueur qui pardonne, qui rend les bras au vaincu ; dans la bouche du vainqueur A ne pouvait pas dégénérer, tomber en E. Le latin *parcere* me paraît être une syncope de *par cedere. Venia* tient à *venire ;* c'est le coupable ou le vaincu qui vient se jeter aux pieds de celui qui peut lui faire grâce. On dit *perire*, périr, quand les bras s'en vont de faiblesse, quand ils tombent sans mouvement, quand on meurt.

Par en latin signifie égal ; pair, pareil, paire rappellent l'égalité des bras ; protéger, c'est couvrir de ses bras ; partager, c'est couper, diviser, tailler avec

ses bras. S qui termine le mot latin *pars* tient à *sequi*, suivre ; *pars*, c'est ce qui suit le bras quand il partage, quand il déchire Je n'ai pas besoin de rappeler ce qui a pu déjà nous frapper au sujet de pan ou empan. Les motifs de la substitution de N à R nous sont connus.

Pes — pied, — vient de *par;* mais A est devenu E, et S a remplacé R, pour exprimer une idée de suite, de conséquence, de mouvement successif. Dans *passus* A reprend sa place ; le pas est plus grand que le pied.

Allons plus loin : les quatre membres sont *par; pro* se rapporte au tronc, non pas pour le signifier, mais pour l'indiquer. Quand on dit *pro me*, pour moi, on applique le bras sur la poitrine où est *Ma.*

Ma, c'est le tronc. *Ma* est l'origine indubitable de *meus, mea, meum*, mon, mien. Celui qui disait *mihi* disait *tibi* à l'autre en le touchant ; s'il y avait un tiers, il disait *ille* en allongeant le bras vers ce tiers, et s'il y avait un quatrième individu, il disait *hic*, en faisant faire un crochet au bras et à la main. Nous en avons assez vu pour comprendre *ille* et *hic*. *Ego* n'est autre chose que le verbe *ago*, je fais, ou plutôt j'augmente, j'accrois. *Mutuus*, c'est toi et moi.

Observez que *mutuari,* qui signifie proprement réciproquer, est un verbe déponent, un de ces verbes exprimant l'action qu'on fait soi-même et qu'on voudrait voir faire aux autres.

Mutus — muet — ne met en évidence que *mu*. Cette particule n'est pas un mot qui se prononce, mais un

simple mugissement, auquel ne s'attache aucune idée.

Qu'est-ce que *mox?* c'est l'instant où finit le besoin de faire entendre le cri de chasse *oc*, *oc!* Notre cri tôt, tôt! correspond à oc, oc! et le mot coup qui a dû être top, toup, paraît y tenir aussi. L'adverbe latin *extemplò*, sur-le-champ, veut dire qu'on part du *templum* ou lieu d'où l'on a pris les augures. Contempler vient de *templum*. L'édifice consacré aux dieux était *Ædes*. L'espace déterminé dans le ciel où l'on observait le vol des oiseaux, ainsi que le lieu où l'augure était placé, voilà proprement le temple. Temps pour ciel, beau temps, mauvais temps ne viennent pas d'ailleurs. Au latin *extemplò*, correspond fort bien aussitôt, c'est-à-dire partir, arriver, ou faire quelque chose à l'instant qu'on vient d'entendre le cri *tôt*.

Les membres du corps tiennent, sont attachés à *Ma*. Dans le mot — membre — est intervenu *ambo*, deux. Les deux jambes et les deux bras sont attachés au tronc.

Crus — jambe — doit son origine à *currere*, qui a donné courir et couler. Cruel est celui qui fait couler le sang. Atroce tient à *ater*, noir; féroce tient à *ferax;* la férocité est une force extraordinaire de bas en haut, une violence extrême qui vient de nature. *Crux* est venu de *crus* — jambe; — *cruciare*, donner la torture, crucifier, sont des actes qui s'exercent principalement sur les jambes.

Ami lecteur, il faut que nous soyons partis du bon pied, puisque déjà beaucoup de vues imparfaites, de croquis vagues, de traits indécis répandus dans toutes

les pages qui précèdent sont venus, Dieu aidant, avec beaucoup de patience de votre part et quelque obstination de la mienne, se dessiner peu à peu nettement, se peindre avec toutes ou presques toutes leurs couleurs. Louange à Dieu, de qui tout procède! Il envoie le grain aux petits oiseaux des champs, et le savoir qui réjouit et fortifie aux ignorants qui en font la recherche de bonne foi, avec amour et humilité. Louange à Dieu! quand je me jetai dans cette voie où vous avez le courage de me suivre, je m'attendais à rencontrer bien des merveilles, mais non pas en si grande quantité. C'est une palingénésie qui n'a point de fin. Nous ne verrons pas le bout de ces résurrections philologiques. Mais nous avons déjà quelques termes d'évocation; nous savons déjà plus d'un mot, à la différence du pauvre sorcier qui n'en savait qu'un; encore un peu de courage et nous en saurons davantage.

XI.

Je ne tiens pas à trouver le sens originaire de *ma*. Je rappellerai seulement quelques noms. La femme de Faune avait été appelée *Marica*. Les fêtes de Cybèle, de la mère des dieux, s'appelaient *megalesia*, les grandes fêtes, *majuma*. *Mega* en grec veut dire grand; en latin c'est *magnus*: le radical est *mag*. *Ag*, c'est la croissance, *mag* en est le résultat. Ces fêtes de la mère des dieux se célébraient au mois de mai; alors tout ce qui a cru pendant le premier printemps a acquis toute

sa grandeur. Le mois de mai a tiré son nom de *mag*. Chez tous les anciens peuples, ce mois était un temps de fête et de divertissement. Les Romains durant ce mois faisaient des promenades le long du Tibre. La foule s'étendait quelquefois jusqu'à Ostie. On faisait des mascarades; c'était à qui jetterait le plus d'eau sur les passants et les mouillerait davantage. Ce passe-temps s'appelait *majuma*. En Provence, la Saint-Jean rappelle un peu la *majuma* romaine. Mais, du reste, on se livrait dans ces fêtes à beaucoup de turpitudes et d'infâmies.

On donne à la *majuma* une double origine. Dion assure que cette fête avait été instituée pour rendre grâces aux dieux d'une abondance de froment débarquée à Ostie dans un temps de disette. Aurélius Victor prétend, au contraire, que cette fête ne regardait que les courtisannes, *pellices*, celles qui appellent. D'après Ammien Marcellin, Tertullus qui était préfet de l'Annone dans un temps où le blé manquait à Rome, voulant obtenir la cessation d'une tempête qui empêchait les arrivages, fit un sacrifice à Ostie, *in Æde Castorum*, dans la maison des rites ou mystères de Cérès. Ces rites étaient appelés *Casta*, parce que durant tout le temps qu'on les célébrait, les femmes gardaient une exacte continence; ce qui, du reste, aurait bien pu sans autre cause déterminer un triomphe pour les courtisannes. Quoi qu'il en soit, dans *Casta* nous trouvons l'origine de *Castitas*, de *Castigare* — châtier, mortifier. — Ammien Marcellin pense que ce sacrifice fut établi à perpétuité par l'empereur Claude qui avait

fondé le port et élevé la place d'Ostie, et que le nom de *majuma* venait du mois où la fête était célébrée.

Mag, latinisé *magus*, signifiait dans les Gaules, foire, marché, foule d'hommes. L'adjectif *multus*, le substantif *multitudo* comportent cette même idée ; *multus* c'est *ullus* ramassé au loin par M et pressé, entassé par T, *multi homines*.

Magog a pu vouloir dire peuple de géants ; *og* et *magog* auraient été le chef et le peuple des géants exterminateurs.

Revenant à *Magus*, on peut dire que c'était le point central où se tenait le marché du *Pagus* ou des *Pagi*, c'est-à-dire des pays voisins.

De *magus* vient magistrat. Pour se faire une idée de cette origine, qu'on se représente un marché de l'Algérie, dans l'intérieur des tribus, avec son tribunal où siège le Cadi pour rendre à tous, vendeurs et acheteurs, membres de la tribu ou des tribus voisines, bonne et prompte justice.

Mog ou *mag*, ancien mot des langues orientales signifiait prêtre. C'était celui qui résumait le plus de savoir, de puissance et d'influence. On en a fait le magicien, le *mas* ou sorcier.

Les *champs de mai* de nos anciens temps étaient tout simplement des champs de foire, *magi*. Là se réunissaient les nations. On y concluait des mariages, comme cela se fait encore dans certaines contrées de l'Europe centrale. La belle de Mai, c'était la fille à marier la plus belle et la plus avenante. L'exhibition d'une jeune fille sur un espèce de trône, le premier jour de mai,

tout enrubanée, toute couverte de fleurs, est un reste de l'antique foire aux filles. Le *majo* et la *maja* des Espagnols n'ont pas, sans doute, un autre origine. En Provence, la belle de mai s'appelle la *maye*. La mère de Mercure, du dieu des marchands et des voleurs, s'appelait Maïa. Le nom du mois de mai rappelle *magus*, foire. Les grandes foires se faisaient au mois de mai ; aujourd'hui c'est durant la quinzaine qui précède ou qui suit la fête de Pâques.

Peut-être encore ce nom venait de plus loin ; en hébreu, *Maïm* veut dire grandes pluies ; les pluies du printemps dans nos pays chauds ne sauraient être trop abondantes. M qui précède *aïm*, désignerait assez bien cette surface du sol, cette ligne horizontale qui, au retour de la belle saison, n'est jamais trop abreuvée. *Maïa* est la Pléïade ou le peloton d'étoiles placé au dos du Taureau. Les orientaux nommaient ces étoiles *Mæha*, c'est-à-dire la multitude.

On entendait par *mage* une demeure, un lieu où on réunissait tout ce qui devait servir aux usages domestiques, témoin ces vers de Sidoine Appollinaire où l'on retrouve l'*inhospita tesqua* d'Horace :

> Seu te flammatæ syrtes et inhospita TESQUA
> Seu cœno viridante palus, seu nigra recessu,
> Incultum MAGE saxa tenent, etc.

Megara d'où le nom de la ville de Mégare était un temple consacré à Cérès, c'est-à-dire un magasin de blé.

Majano en espagnol signifie une montjoie, un tas

de pierres. J'ai idée que notre mot provençal *Bajano*, *bajano* de pois-chiches, de haricots, ne présente aucune allusion à l'antique ville de *Baiæ;* B aura remplacé M. Nous avons donné des exemples de cette transmutation.

Macellum, halle, le grand *mazeou*, le petit *mazeou*, *massa*, métairie, mazargues ou grande métairie, sont des analogues de *mage*, ainsi que le mot arabe *makhzenn*, d'où anciennement nous avons tiré magasin. *Makhzenn* proprement signifie écurie : quand on dit d'une tribu qu'elle est allée quelque part avec tout son makhzenn, c'est tous les cavaliers qu'on entend.

J'ai idée que l'expression italienne *gara*, empressement, émulation, fut appliquée dans l'origine aux moissons qu'il fallait mettre promptement en sûreté. Je trouve dans le dictionnaire espagnol de César Oudin ALGARADA, tumulte, sédition. L'origine serait la même que pour l'expression italienne *à gara*, avec empressement ; et *à gara* n'est autre que *aux guerêts* ou *garas* comme nous disons en provençal. Notre cri *gare!* est tout-à-fait l'expression italienne. Elle est moins polie, certainement, que le *con licencia* des *calesseros* ou cochers espagnols.

Maison vient de *mage*, comme *magister*, maître. *Dominus* tient à *domus*. C'est depuis longtemps qu'on donne aux ouvriers, aux paysans, le nom de maître, *dominus*. Les Romains, appelaient quelquefois *dominus* un esclave. Voici une épigramme de Martial qui le dit :

Cùm voco te dominum, nolo tibi, Cinna placere;
Sæpè etiam servum sic resaluto meum.

Le mot *mac* mis à la tête de noms irlandais emporte peut-être l'idée de maison. On parle d'un certain *magus*, roi des Gaules, qui fonda beaucoup de villes portant son nom. Il en est de *Magus* comme de *Pergamus*, à qui l'on attribuait la fondation de toutes les villes portant le nom de Pergame.

Mig-mag est une onomatopée qui signifie mélange, confusion de toutes choses, du tien et du mien. On trouve dans la Bible *migma*, mélange, comme le grain et la paille ensemble.

Avec ce qu'on a vu de *theos* et de *am*, *em*, nous pouvons regarder Thémis comme la ligne horizontale cachée, mystérieuse, qu'il s'agit de mettre en évidence au moyen des deux bassins ou plateaux dans l'un desquels est le poids, dans l'autre la marchandise. La balance de la justice n'est pas proprement une allégorie; c'est un fait primitif; les premiers juges comme aujourd'hui les Cadis arabes présidaient aux marchés. Si les juges dans Israël siégeaient aux portes des villes, si la Porte chez les Turcs est la cour suprême, c'est parce que les marchés, les champs de foire, les *afferrages* étaient aux portes des villes. Cour, en espagnol *corte*, en latin *curtis*, c'est l'enclos qui précédait les anciennes demeures seigneuriales, l'espace retranché, *curtatus*, du champ extérieur; les *Gourbis* des Tartares de Crimée ont cette cour formée avec des murailles d'osier; les courtilles — jardins, — ne sont pas autre chose. Quand au mot *lanx*, bassin, qui entre

dans le mot balance, *bilanx*, deux bassins, je crois l'avoir expliqué ; mais on ne saurait trop souvent mettre sous les yeux certaines données fondamentales : L est un article ; *anx* est une inclinaison, un évasement dont X détermine le caractère : d'ailleurs, *anx* est le *ancho* des Espagnols qui signifie large.

Autrefois, selon Macrobe, la porte d'entrée d'une maison n'ouvrait jamais sur la rue ; elle en était séparée par une petite place. Là, s'arrêtaient ceux qui venaient voir le maître, avant d'être admis à le saluer. C'est ce qu'on appelait vestibule, porche. *Vestibulum* voudrait dire *poussé* dans le *stabulum*, dans la demeure. Le passage qui de la rue conduisait au vestibule était appelé *fauces*. Ainsi toujours se développe l'intention que nous avons supposée à F et à V. *Infestus*, acharné à nuire, *in festus*, *Vestire*, appliquer sur, garnir, couvrir, etc., s'expliquent par ces deux consonnes analogues, sinon tout-à-fait identiques.

Le *mallus* des anciens peuples occidentaux était une plate-forme établie sur une hauteur, ou, pour mieux dire, c'était une hauteur tronquée, ravalée, rabaissée à la ligne horizontale. Le mot est resté dans *Pal-mal*, dans le mail et peut-être même dans le mot provençal *malloun*—brique ;—le *malloun* sert à paver un terrain plat, nivelé.

Pour expliquer niveau, rappelons-nous *k'af*, *k'ef*, *k'if*, etc., ou plutôt *af*, *ef*, *if*, etc., *av*, *ev*, *iv*, etc., qui marquent la force de bas en haut, l'élévation. Le niveau au moyen de N est la négation de tout effet produit par cette force.

La *Mundeburde* ou basse classe des anciens Germains a beaucoup de rapport avec cette expression : « tout son monde. » C'étaient ceux qui marchaient sous le patronage d'un homme puissant, ce qu'on appela plus tard les communes. Burde, Bourde ou Borde signifie petite maison ; en provençal, on appelle les balayures d'une maison, *bourdies*. Dans *Mundeburde* je vois une foule d'*an*, d'êtres humains, de peuple placée sur une ligne horizontale, dans l'infériorité, tandis que les Hérimans étaient élevés au-dessus des autres. Hérimans signifiait hommes d'en haut ou peut-être hommes de fer, comme nous le verrons. Les Hérimans étaient les hommes de guerre, les gens d'armes.

J'ai dit que le Dieu de la guerre qui était *Arès* dans la Grèce, assemblage de petites nations toutes cantonnées, retranchées sur des rochers, devint Mars avec les Romains, qui de bonne heure s'étendirent en long et en large ; M fait la différence d'Arès et de *Mars*.

Les Germains appelaient *Mar* — le cheval, — l'animal des plaines. Une incursion faite par des cavaliers s'appelait *Marka ;* de là est venue l'expression *lettre de marques et de représailles*, c'est-à-dire autorisation expresse de courir sur le pavillon des ennemis de l'état, donnée par le souverain, et sans laquelle un corsaire serait un pirate. La *Marche* était l'espace le plus exposé aux incursions de l'ennemi sur la frontière ; la Marche, province entre la Neustrie, l'Austrasie, la Bourgogne d'une part et l'Aquitaine de l'autre ; la Marche d'Ancône, la Marche de Brandebourg, etc. Les marquis et les margraves étaient les commandants des

frontières et de la cavalerie, tandis que les Burgraves commandaient les châteaux, et les Rhingraves les bords du Rhin, de l'*Ar* germanique.

Les marges, ces petits chemins de pied qui, dans Rome antique, détachaient, en quelque sorte, les maisons de la voie publique, étaient comme les *margines* d'un fleuve, une interruption du courant, de l'*Ar* ou *Argen*, par la consonne M.

Il paraîtrait que le mot Marché viendrait de mark et ne serait pas la traduction de *mag*, *magus*; on trouve écrit *markat*. C'était la marche aux chevaux, ou peut-être mieux la foire où les chevaux apportaient des marchandises.

Mais le cheval qui servait au transport n'était plus *mar*, il devenait *mannus*; R s'inclinait en N. *Mannus* en latin voulait dire bidet, haquenée. On appelle mannes les paniers d'osiers qui contiennent la charge d'une bête de somme. On dit aussi en français bane et en provençal banastes; encore un exemple de B pour M.

C'est apparemment le cheval apportant des marchandises à la foire qui a donné son nom même à la marchandise, en latin *merx*; X marque bien ici l'abondance, l'effusion, la profusion. Mercure tirait son nom de *merx*. Mais pourquoi était-il aussi dieu des voleurs? Est-ce que le vol est inhérent à la marchandise, au métier de marchands, au trafic? Je ne le pense pas de tous les trafics; il en est de fort honnêtes; mais dans ces dernières années, il s'en est établi et propagé quelques-uns où Mercure ne joue pas toujours, à ce

qu'on dit du moins, la partie honorable, le beau côté de son rôle. Et notez que ce ne sont pas seulement des gens d'affaires qui se salissent dans ce trafic; on voudrait souvent ne pas entendre toutes les révélations que le hasard ou la justice amène.

On trouve dans les vers saliens de Numa cette expression *cerus manus* pour *creator bonus*. *Cerus* peut être ici pour *celus*, *cœlum; manus* se rapporterait, à ce qu'il semble, au *ma*, à la poitrine, au cœur. *Immanis*, cruel, féroce, inhumain, voudrait dire homme sans entrailles, sans cœur; l'*im* d'*immanis* serait alors ce *in* négatif dont nous avons parlé ailleurs; mais quand *immanitas* veut dire grandeur excessive, extraordinaire, *im* rentre dans la série *am*, *em*, *im*, *om*, *um*.

Manare, c'est couler d'un *ma*; il signifie, au figuré, les épanchements du cœur, les effusions de l'âme, les émanations de la lumière, de l'essence divine.

Mutare, c'est enlever le *ma*, le transporter, en un mot changer.

Madidus, humide, mouillé, trempé a quelque rapport avec *ma*. En provençal *muyar*, *mulhar*, c'est être saturé d'eau.

On trouverait peut-être l'origine de millerolle et de *modius*, muid, dans *muyar*. Quand le liquide atteint la barre transversale qui sert à préciser la mesure, on dit *muyo*, c'est-à-dire il a atteint la ligne horizontale indiquée par M. Du reste, *modiolus*, dans Plaute, veut dire baril; notre millerolle se compose de deux

barils; elle a pu consister jadis en un seul, mais d'une capacité double.

Le latin *Mulier*, l'italien *Moglie* et même l'espagnol *Hembra*, femelle, ne sont pas sans affinité avec *ma* et avec *am*, mère. En espagnol *Heméncia* veut dire véhémence, force, efficace. H est ici pour V dont la valeur nous est connue, comme celle de F dans femme. *Hambre* dans la même langue veut dire faim, et la faim est une terrible force intérieure ou de bas en haut.

Pierre Martyr dans un sien conte sur un poisson apprivoisé, dit qu'on l'appela *Matus*, c'est-à-dire généreux. Notre qualificatif provençal *Matou* qu'on rend mal-à-propos par fou, reviendrait assez au *Matus* de Pierre Martyr. Le *Matou* est au fond un esprit généreux, mais sans règle; il a du *ma*, c'est-à-dire du cœur, mais il en a trop. Cette expression me rappelle le mot espagnol *Bizarro*, qui veut dire brave, galant et un peu fantasque. Au seizième siècle, on disait vêtu à la *bigearre,* pour dire habillé avec magnificence. Nous avons depuis gardé bizarre dans son plus mauvais sens. Du reste, *vizerra* en espagnol signifie chèvre sauvage, ce qu'on appelait en vieux français *sarris.* Dans sarris, nous trouvons confirmé ce que nous avons dit d'*Ar* et ce que nous dirons de S et Z; dans *vizerra* il y a de plus le V de *vis* — force, — de véhémence, de violence, etc.

Bizarre vient directement de *vizerra*, chèvre sauvages; y a-t-il rien de plus intrépide, de plus auda-

cieux que la chèvre, *capra*, d'où est venu caprice, capricieux ?

Je crois avoir lu que dans les langues ou soit le *Romancium* du nord une chèvre sauvage s'appelait *Grim* ou *Grimp ;* de là viendrait aisément grimper et grimace ; peut-être était-ce le singe, *Simius*, qu'on appelait quelque part de ce nom : de *Gri* à *Si* la transmutation n'était pas impossible. Du reste, en espagnol, *Grima* veut dire peur, frayeur qui fait dresser les cheveux à la tête ; est-ce la frayeur que donne l'aspect d'un précipice au bord duquel on se trouve inopinément placé ? Quand on regarde sérieusement notre état moral ou si l'on veut politique, il vous prend de ces frayeurs soudaines qui font dresser les cheveux sur la tête ; au bord de quel précipice affreux n'avons-nous pas été conduits par nos faiseurs d'utopies *humanitaires*, comme ils disent !

XII.

Dans la première partie j'ai passé à côté de l'explication donnée par Isidore de Séville au mot *mauriæ* ; je ne l'ai pas suffisamment pénétré. J'ai reconnu, en y pensant mieux, que les *parietes longi in quibus* ALIQUÆ *vineæ clauduntur* ne sont pas des murailles d'enclos, mais bien ces murs de soutènement appelés *restancos* et dans lesquels on pratiquait, autrefois, plus souvent qu'aujourd'hui, des ouvertures d'où l'on faisait sortir des ceps de vignes. *Aliquæ* m'a mis sur la voie ; ce n'est pas un vignoble, un enclos de vignes,

mais quelques vignes plantées dans le terrain même auquel les murs servent d'appui ; ces vignes sont qualifiées *pendoulieros.* Toutefois, ce que j'ai dit de la *mauricaude*, considérée sous le rapport de sa situation en plaine, n'a pas besoin d'être rectifié.

Il en est des *Mauriæ* d'Isidore de Séville comme du Mont-Moria de Jérusalem, qui était une montagne embrassée par plusieurs étages de murailles, une forteresse dans plusieurs autres forteresses. J'ai dit qu'on entendait par *mœnia* non pas un simple mur, *murus*, mais une enceinte flanquée de tours, couronnée de créneaux et protégeant ou supportant divers ouvrages de fortification. *Munire* tient à *mœnia.*

Que faut-il reconnaître dans le mot manie? L'absorption de l'existence *An* par une idée fixe, par une passion irrésistible.

D'où vient *Meridies?* Comme notre mot midi, il a une double application. Le midi est le côté de la mer ou pour mieux dire du milieu, comme le nord est le côté des montagnes. Dans nord, N est cet article ancien que nous connaissons, et *or* veut dire montagne. Borée vient de *baou* qui signifie également montagne et dont il nous faudra parler avec détail. *Boria*, en italien, est traduit par *albagia* que nous connaissons, et signifie vaine gloire, extravagance. Il touche de près à *moria* dont la signification est la même. Dans *Boria* et *Moria* il y a permutation de B et de M comme dans *Baou* et dans *Mons.* Topographiquement, *Meridies* n'emporte que l'idée de milieu ; *medianus*, au milieu, entre deux, *médialis* qui concerne le midi ou le milieu.

Sud vient d'un mot oriental qui veut dire le pays noir; *al-souad*, le Soudan, le Sud. Proprement, *meridies*, c'est *meradies*, jour pur, plein jour, plein soleil, le beau jour. *Melamborius* c'est le vent noir qui vient des montagnes, chargé d'orages.

Le *morro* des Espagnols, le *morron* qui en est un diminutif, le morne des colonies françaises ont une même origine. C'est *or*, montagne, précédé de M qui indique assemblage. *Mor* est devenu *mons*, ainsi que nous l'avons déjà vu.

En provençal nous appelons *mornè* une couleur sombre; *mornè* c'était l'or moresque, ou moresc, le vermeil, *unum pannum aureum* MORESC; morne, en français, veut dire triste. L'origine de ces trois mots est sans rapport avec *morro*; c'est tout simplement l'adjectif espagnol *moreno*, brun.

L'armure de tête appelée Morion vient de *morro*. On appelait autrefois *marrones* ou *marruci*, des montagnards qui, moyennant salaire, servaient de guides aux voyageurs dans les Alpes. Le nom de Maronites veut dire montagnards. Un nègre marron, c'est un nègre qui s'est réfugié dans les montagnes; un cochon marron, est un cochon sauvage. Le bourg de Mornas tire son nom de l'énorme rocher, *morne*, *mornas*, qui le domine.

Mais par suite du grand principe exposé au commencement de cet ouvrage, M se trouve à la tête de noms qui signifient lieux bas comme marais, *mœri*, *mœsie* ou *mœric*, la Meuse, le lac Mœris, les Morins, peuple de la Gaule-Belgique, et même Mourrillon,

ancienne plage où l'on a creusé un port et fondé un arsenal devenu trop célèbre par un fait que personne n'a voulu regarder comme un accident, par un fait qui restera inscrit comme un crime sur l'*Ævum* historique et sera longtemps tracé d'une main mystérieuse qui donne l'effroi à l'égal des lettres sanglantes que Balthazar mangeant et buvant dans les vases sacrés ravis au temple de Jérusalem et faisant la débauche avec ses grands, ses femmes et ses concubines, vit apparaître et se dessiner devant ses yeux sur les murs dorés de la salle où ils étaient tous rassemblés.

Une lance *mornée* était celle dont le fer avait été émoussé pour empêcher qu'on se blessât. On disait de même éperons *mornés*. Le caractère de M difficile à rendre d'une manière précise, absolue, apparaît encore plus ou moins vaguement dans cette expression.

Le verbe *moror*, demeurer, s'arrêter, a dû s'appliquer primitivement au séjour des montagnes. Il signifie aussi retarder, retenir, empêcher. *Moror*, verbe déponent, veut dire : je demeure là où je veux que les autres demeurent comme moi, avec moi. *Moror*, extravaguer, courir dans les montagnes où l'on célébrait les orgies, les bacchanales, est aussi un verbe déponent.

Le sens de *manere*, verbe neutre, est plus restreint. C'est celui de manoir, de mesnil, mesne ou mène, ménage, *villas quæ à manendo manena vocamus* dit Ordéric Vital. *Manere* représente un *An*, un être à inclinaison qui s'est fixé, dressé quelque part sur la

même ligne où il doit retomber enfin pour ne plus se relever.

Manè, matin, c'est le jour, cette grande inclinaison qui se dresse et s'élève sur la ligne horizontale pour disparaître le soir, mais reparaître le lendemain. Ce dernier mot peut se décomposer ainsi : L article, *en* ou *in* préposition, *de* de, *manè* matin, main. L-en-de-main. Au lieu d'assimiler *en* à *in*, on peut l'assimiler à *An*, chose.

Je puis rappeler, comme l'a fait M. Bonamy dans son excellent mémoire sur la langue latine vulgaire, deux expressions triviales dont peu de personnes connaissent la véritable origine, faute de savoir la manière d'en orthographier le premier mot, *cen dessus dessous*, *cen devant derrière*. La prononciation du mot *cen* a fait croire aux uns, comme Vaugelas, qu'il le fallait écrire *sans ;* les autres, comme Henri Etienne, Pasquier et Ménage, veulent qu'on écrive *sens ;* et chacun apporte des raisons pour soutenir ce qu'il pense; mais il me paraît, ajoute M. Bonamy, que l'explication de ce mot est toute simple; car il faut écrire *cen*, et ce mot *cen* se trouve employé dans nos auteurs anciens pour le pronom *ce*. J'ajouterai à cette excellente observation que *cen* est proprement *ce an*, cet être. Mettre *cen* dessus dessous, c'est prendre ce qui était dessus et le mettre dessous.

Motte, signifie Butte. M et B se confondent encore ici. Les *Tumuli* ou Montjoies du Cantal, sont désignés dans le pays sous le nom de *moutte*, *moutressel*, *puy-joli*, *pui-joï*. Le *moutin*, près de la Cadière, c'est la

petite butte; du côté de la mer, dans cette même commune, une autre élévation s'appelle la *moutte.*

On lit dans un ancien titre : *Donamus hanc terram ut plantes in eâ* MAYOLUM; *mayolus*, *mayoou* en provençal tient à *maïa* et à *ma*. Il y a ici une idée de multiplication. *Magaou*, bêche, vient de la même source; toujours le *ma* de *mater*.

Minare ou *menare*, mener, appartient au plus vieux latin. Un troupeau s'appelle quelquefois une *mène*. Dans ce mot, il y a toujours une idée de règle, de restriction, d'ordre précis. Il pourrait bien être la même chose que le nom du législateur égyptien, Ménès.

Si vous avancez ensuite du côté du Taïgète, dit Pausanias, vous rencontrerez un village nommé *Alésies*, parce que c'est là, dit-on, que Mylès, fils de Lélex, trouva le premier une meule, et qu'il enseigna aux hommes la manière de s'en servir pour moudre les fruits de la terre propres à leur nourriture. *Alésies* vient du mot grec *aleo*, en latin *molo*, je mouds. Toujours *Ar* ou *Al* dans ce qui provient du sillon. M de *molo*, comme de *massa* marque l'action de réunir les grains après les avoir réduits en farine. *Mola* est à la fois une meule de moulin et un gâteau; les premiers pains ne furent que des gâteaux. Je crois même que *mos*, *moris*, coutume, usage, mœurs, n'a pas une origine différente. Heureux ceux à qui, dès l'enfance, on a fait prendre de bonnes habitudes, et dont le caractère a été pétri, si j'ose dire, par des mains sages et prudentes. Pour l'éducation que nos enfants ont à

recevoir, nos enfants qui traverseront, sans doute, des temps difficiles, y a-t-il aujourd'hui beaucoup de mains à qui ces épithètes de sages et prudentes conviennent? La prudence n'est pas la vertu de notre siècle.

Les Thalysies, fêtes que célébrait le peuple d'Athènes en l'honneur de Cérès, correspondent à nos *Caoucades* de Provence. Dans *Caoucar*, C est pour T; dans Fouler, qui est la traduction de *Caoucar*, F au lieu de rendre l'impulsion, la force de bas en haut, rend celle de haut en bas; nous savons en vertu de quel principe philologique. *Th* dans Thalysies peut avoir, du reste, le même sens que dans *Théos*. Il s'agit, après avoir foulé les gerbes, de cacher, de serrer les grains.

J'ai dit qu'*Horror* a pu s'appliquer primitivement à ce qu'on éprouve, quand on est égaré dans les montagnes, avec des précipices d'un côté et des impasses de l'autre, comme les nations le sont trop souvent au milieu des énormes montagnes d'embarras que la politique soulève : à *mœror* — affliction — j'assignerai volontiers pour origine les fondrières, les terrains marécageux où l'on s'embourbe, les *moëri*, d'où proviennent la Morinie, la Mœsie, le second élément du nom d'Armorique, etc., etc. Ici revient l'observation déjà faite sur la tendance des deux consonnes M et B à permuter ensemble. A la mare, au marais correspondent bourbe et barbotter.

Le jésuite Commelet, ligueur imbécille et furieux, ce qui va trop souvent ensemble, s'avisa de dire en chaire que dans le verset du psaume 68 : *Eripe me*

de luto, ut non infigar, David, par un esprit prophétique, avait entendu désigner la maison de Bourbon. Le nom de Bourbonne-les-Bains peut venir de bourbe; mais celui de Bourbon-l'Archambaud, chef-lieu d'une illustre maison, me paraît avoir la même origine que ceux de Bordeaux, *Burdigala* (château gaulois), de Burgrave, de Brandebourg, etc., etc. Il y a bien un étang au-dessous du château, mais ce château était très-fort, et par cet étang et par les autres circonstannces de sa position. Au reste, ce psaume 68 est un des plus beaux parmi les admirables inspirations du Roi-Prophète :

Confortati sunt qui persecuti sunt me inimici mei injustè; quæ non rapui, tunc exsolvebam...

Non confundantur super me qui quærunt te, Deus Israël...

Adversùm me loquebantur qui sedebant in portâ; et in me psallebant qui bibebant vinum (1).

Que sont les plus belles compositions des poètes payens en comparaison de ces admirables versets choisis entre les plus romantiques, c'est-à-dire les plus naturels, les plus frappés de soudaineté!

Merere ou *mereri* — meriter, être soldat, — vient d'*Er* et n'est pas sans rapport avec *Erciscere* — partager les périls, la gloire, l'argent, les biens de la terre, d'*Erthum*; *mereri* veut proprement dire recevoir sa part de ce qu'on a acquis tous ensemble.

(1) L'idée de citer ces trois versets du psaume 68 m'est venue à l'occasion de deux banquets célèbres qui ont eu lieu presqu'en même temps.

Micare signifie briller et en même temps tressaillir. *Micere*, c'est crier comme un chevreau, une chèvre, mé ! mé ! *Micare* tient à *micere*, *miceo* ; c'est la chèvre, *Sic*, qui se fait distinguer sur tel point par ses mouvements capricieux parmi les buissons ou les rochers immobiles, c'est l'animal qu'on cherche à voir et dont les yeux brillent dans l'obscurité.

Ovare, d'où ovation, n'est autre chose que crier oh ! oh ! devant un vainqueur, un citoyen illustre, un poète qui commence à jouir de son immortalité. Mais on peut supposer un verbe *overe* voulant dire rouler comme un œuf, et qui, par l'adjonction de M qui résume, qui assemble, qui fait une masse, un ensemble est devenu *movere*, mouvoir.

XIII.

Revenons sur *Par* et *Pa*. Que *Par* ait signifié bras, le mot *palan*, *paran*, corde passée dans une poulie pour augmenter la force des bras, le prouverait au besoin. Les Latins avaient l'adjectif *palandus* « qu'il faut échalasser, ramer, à qui il faut donner des bras. » *Palangarii* signifiait crocheteurs, et *palangare*, transporter un fardeau pesant au moyen de rouleaux qui suppléent aux bras. *Palus*, pieu, poteau, échalas, a été formé aussi de *par*. *Palus*, marais, rappelle dans son nom les roseaux, les joncs qui s'élèvent droit comme des pieux. Pilotis vient aussi de *par* ; c'est le Pal ou pieu renversé, enfoncé dans la terre, au lieu de se dresser sur le sol comme un bras en l'air. D'ail-

leurs, dans notre marine provençale, on appelle *paramente* les bras employés à tirer la rame, et *parade* veut dire un coup de bras, soit sur l'aviron quand on vogue, soit dans l'eau quand on nage. Un *palangre* est une réunion de lignes armées d'un hameçon et qui s'allongent comme des bras pour pêcher les merlans au fond des abîmes de mer qu'ils habitent de préférence.

Pill dont nous avons déjà parlé, est *Par* passé à Pal, à *Pel* de *Pellere*, chasser, repousser, et à *Pil* de *Pilum*, javelot des soldats romains. *Pill*, c'est l'extrémité du bras, le petit bras : l'intention d'I et celle de L sont ici bien manifestes. *Pellis*, peau, fourrure, vient de *Pill*, main. Les fourrures étaient la prise, le pillage, l'objet commerçable des peuples chasseurs. Empiler a été primitivement mettre des peaux les unes sur les autres. Jouer à croix ou pile, c'était lancer en l'air une pièce de monnaie portant une croix d'un côté et un écusson de l'autre. Or, écu, écusson vient de *Cutis*, peau, cuir. Les piles de peaux ficelées, empaquetées sont devenues des balles, des ballots. Nous trouverons, plus tard, une autre origine à *pellis*, mais analogue à celle-ci.

L'adverbe *Palàm* — en présence,— l'adjectif *Palans*, errant, vagabond, qui court çà et là, les *Palaria*, lieux où les soldats faisaient l'exercice autour d'un poteau, ont des rapports avec Palès, déesse des bergers, avec *Palatua* autre deesse des anciens Romains, avec le Mont-Palatin, la plus apparente des sept collines. *Palàm*, *Palans*, *Palaria*, *Palatium*, et même

Palea — paille, — sont des choses qui se montrent à découvert dans l'étendue.

Mappa, serviette ou linge dont on couvre la table, tapis à mettre sur une table, figure la ligne horizontale sur laquelle apparaîtront les mets ou autres objets dont l'exhibition est à faire. *Vappa* exprime tout le contraire; c'est le dissipateur qui engloutit, qui dévore, qui fait disparaître toute sa fortune, tout ce qui apparaissait pour lui sur la terre et devait le faire vivre honorablement. Par le grand principe que nous connaissons, V sert à exprimer également la production, la force de bas en haut, et l'absorption déréglée de ce qui a été produit, la voracité.

Clàm est l'opposé de *Palàm*; c'est l'étendue *Am* qui est dérobée à la vue; la voix, quand on est dans l'obscurité, supplée aux yeux; de là, est venu le verbe *Clamare*. Mais trop souvent on crie, bien qu'on voie son chemin, et c'est alors pour le faire voir aux autres, qui ferment les yeux de peur ou par paresse; et, dans ce cas, au milieu de la foule, c'est une voix perdue qu'on entend, *vox clamantis in deserto!* Tristes déserts, que ces déserts d'hommes!

Mapalia, loges, cabanes, huttes, veut-il dire réunion de *Pa* et de *Ma*, de *Pater* et de *Mater?* ou bien, dans ce mot, faut-il voir encore *pal* avec un assortiment, un assemblage exprimé par M ou *Ma? Mapalia* devenant *Magalia*, P se transformant au G de polygame donnerait crédit à la première opinion; la seconde aurait pour appui les cabanes de bergers qu'on voit encore aujourd'hui en Arcadie : quatre pieux

fichés en terre soutenant deux étages de branches coupées et de feuilles qui servent de lits et de toits. On appelle ces constructions Kalybées ; ce sont des chalets : le nom des uns et des autres tient à *Cal*, *Caou*, comme celui de chalet, diminutif de *cal*.

J'ai pensé que le nom de *Magalia* avait pu désigner les premieres demeures des Phocéens sur nos côtes. D'après quelques indices recueillis dans les auteurs anciens, et avant que le *Portus Lacydon* eût été débarrassé de sa vase et cessât d'être un *cœnus* infect, avant que les Marseillais, de simples pêcheurs, fussent devenus gens de marine et de commerce, leurs pauvres cabanes, leurs MAGALIA, expression qu'on trouve dans Virgile et qui paraît être un explétif de *Mage*, avaient bien pu se dresser non loin du *promontorium Zao*, du cap Croisette.

Il y aurait eu trop d'audace à venir se jeter tout d'abord parmi ces Celtes ou Sauvages qui occupaient le bassin de l'uveaune, se livrant à la pêche sans doute comme à la chasse. L'établissement des Phocéens au port Lacydon n'a pu se faire qu'à la suite de prospérités commerciales et d'essais de culture dont les indigènes ressentaient eux-mêmes l'influence et partageaient les fruits. Les premiers émigrants, ces Phocéens qui tiraient leur nom de *Phoca* (veau marin), et qui l'ont laissé au timon des bâteaux de pêche appelé *faouco*, lequel sert de plat et de table à la *faoucado* ou bouillabaisse des pêcheurs, les premiers émigrants pouvaient bien avoir pris terre et s'être fixés provisoirement en des lieux peu fréquentés des sau-

vages établis derrière eux, à quelque distance du promontoire; ils purent bien avoir choisi d'abord des rives chères aux veaux marins par leur profonde solitude que troublaient rarement la voix et les pas de l'homme, bien plus effrayants pour ces animaux paisibles que le tumulte et la voix des tempêtes; car pour eux comme pour nous, l'oubli entier du monde est trop souvent la véritable joie du cœur.

Ces Phocéens, gens de mer et des côtes inhospitalières, n'étaient pas trop accoutumés, je pense, aux mollesses de l'Ionie, du doux pays des violettes. Avec des pierres sèches, avec des branches d'yeuses et de chênes-kermès, ils purent dresser des huttes qui suffisaient à leurs rudes habitudes. Plus tard, ces *magalia* dont il n'est pas impossible qu'on ait fait *Massalia*, ces huttes, ces logis auront été transférés à la place où Vitruve les a vus : *Massiliæ animadvertere possumus sine tegulis, subactâ cum paleis terrâ, tecta.*

Il faut avouer que la description de Strabon s'appliquerait aux deux localités, bien qu'au fond cet ancien géographe n'ait voulu parler que de cette même Marseille dont César fit le siége, et qui, de nos jours, est devenue le port le plus commerçant de la Méditerranée. Là *Massilia* ou *Massalia Græcorum* de l'itinéraire d'Antonin peut assez naturellement se rendre par MAGALIA *Græcorum*. D'une lettre gutturale à deux lettres sifflantes, le passage n'est pas trop brusque. D'ailleurs, nous reviendrons sur *Massilia* quand nous serons au radical AS.

Il y a un radical *Men* qui se rencontre dans plusieurs

mots latins et dont l'explication ne découle pas encore assez nettement de tout ce qui précède. Arrêtons-y quelque temps nos regards, et tâchons de mettre un peu de précision dans nos idées.

Nitere, *nitescere*, resplendir, ont pour origine probable *nix* — neige. — *Il* n'exprime qu'un simple rejaillissement, c'est *Ictus* contracté, aminci. *Nix* reprend C et le double; X forme deux C placés dos à dos; ce double C embrasse à droite et à gauche, de tout côté. X à la fin d'un mot porte de cette manière un sens d'explosion, d'expansion, de dilatation. Dans *Nox*, ce sont les ténèbres, c'est l'*oc* dont nous connaissons l'origine qui se répand, qui se verse de tous côtés; dans *Nix*, c'est l'éclat. N dans *Nox* et dans *Nix*, marque le fond, la substance réelle ou fictive d'où émanent soit l'éclat, soit les ténèbres, c'est le noyau des choses, *nux, nucleus.* Ici revient encore ce *An* pronom ou article si commun dans plusieurs idiomes du *Romancium* occidental. J'*en* ai vu, j'ai vu de cela; *en* est ici pronom. Dans *Nix* qui a pu être *Enix*, dans *Nox* qui a pu être *Enox*, dans *Nux* qui a pu être *Enux*, *En* est article.

Le verbe déponent *Nugari* veut dire au propre s'amuser avec des noix comme les enfants; mais ce mot *Nux*, ainsi que *Nucleus*, diminutif de *Nux*, amande, noyau, font parfaitement sentir le sens de X; c'est du noyau que sortira l'arbre et tout ce luxe de végétation qui charmera, qui étonnera nos regards. *Luxus*, c'est donc ce qui sort; *Nux* c'est ce qui renferme. On

pourrait ne voir dans ces deux mots que *Ux* ; alors L serait l'article indéfini, N l'article défini, un, une.

La valeur que nous donnons à N apparaît bien nettement encore quand on se met, par exemple, à comparer *plexus* et *plenus*. *Plexus* veut dire plié, entrelacé ; *plenus* c'est plein, accompli, sans vide ni imperfection.

En latin, on appelait *grex* une suite de bêtes formant un troupeau dont les individus marchent en se tenant plus ou moins rapprochés les uns des autres; en provençal, *grex*, *gresc* d'où *grescaille*, s'entend des cailloux épars dans un terrain ; ces cailloux réunis sur le bord des rivières qui les ont roulés s'appelaient, autrefois, *glen*, dont nous avons fait grève. La graisse qui se fond à la chaleur est opposée à la graine dont tous les éléments restent unis.

Glaner c'est venir après la moisson, *messis*, pour enlever les épis qui sont restés dans les champs, comme le *glen* reste sur le bord des rivières, tandis que d'autres cailloux sont emportés par les flots.

Pour saisir encore mieux l'intention de X comparons *lusus* et *luxus*. A *luxus* tient une idée d'exubérance ; de *lusus* naît celle d'allusion. *Ludere*, *alludere*, ne regarde que d'un côté ; quand on joue on n'a des yeux que pour ses cartes, son volant, sa bille, sa balle, etc. Muser d'où s'amuser tient à *ludere* ; muser présente seulement une tendance à jouer avec tout ; comme la muse des poètes d'aujourd'hui se joue de tout. Cette muse tant vantée n'est que la pratique d'un art ; les faiseurs de vers ont beaucoup embelli cette pratique.

Voici, du reste, l'opinion de Pluche sur les Muses : j'aime beaucoup ce bon, docte et honnête écrivain ; en physique, en histoire naturelle, il est fort en arrière de ce qu'on sait aujourd'hui ; mais il a présenté de bonnes vues sur l'antiquité ; sa muse, à lui, c'était le désintéressement, la sagesse, l'amour du beau et du bon ; sur ce point, a-t-il à craindre beaucoup de rivaux dans le temps où nous sommes ?

Les neuf Isis, dit Pluche, qui annonçaient les néoménies ou les premiers jours de chacun des neuf mois où l'Égypte est délivrée du débordement, tenaient à la main des symboles particuliers selon chacun de ces mois. Toutes ces figures annonçaient réellement aux hommes ce qu'ils avaient à faire dans le mois dont elles portaient l'attribut. Mais quand les Grecs en eurent fait autant de déesses, on s'imagina qu'elles présidaient à la musique, à la géométrie, à l'astronomie, à toutes les sciences.

A côté des neuf Isis qui désignaient les neuf mois où l'on pouvait aller, venir et agir en liberté, paraissaient aussi les trois Isis qui annonçaient les trois mois pendant lesquels l'eau demeurait sur les plaines, et empêchait la libre communication d'une ville à l'autre. Ces trois Isis se nommaient *Cheritout.* Quand le prophète Isaïe dit : *Quis est hic liber repudii matris vestræ, quo dimisi eam ?* C'est un mot hébreu *Cheritout* que traduit *repudium* ; ce mot *Cheritôut* ressemble beaucoup à *Charta* ; je ne pense pas, pourtant, qu'une charte soit une répudiation ; d'ailleurs, en latin, *charta* ne signifie que papier. Quoiqu'il en soit, Pluche assure

que *Cheritout*, en hébreu, veut dire *repudium*, *scissio*, interruption du commerce ; et, Dieu merci, la charte n'a pas interrompu le commerce ; au contraire, elle en a créé de nouveaux. Or, *Cheritout* avait un rapport de son avec le mot *Charites*, qui, en grec, signifie tantôt les bienfaits, tantôt les actions de graces ou des manières gracieuses. Ce qui donna lieu aux poètes Grecs d'imaginer que ces trois déesses présidaient à la reconnaissance, aux bons sentiments du cœur et aux agréments de la personne.

Il faut avouer, pourtant, que ces Grecs avaient imaginé des choses fort gracieuses : d'un berger qui savait appeler les troupeaux, les apprivoiser, les charmer au son d'une flûte, qui chantait les *Carmina* où l'on enseignait les soins à leur donner, les remèdes propres à les guérir, ce peuple ingénieux avait fait Apollon, le dieu des vers et de la médecine : neuf signes relatifs aux travaux de la vie domestique avoient été convertis en neuf Muses ou neuf pratiques des sciences et des arts ; puis trois autres signes qui marquaient l'interruption des affaires étaient devenus les trois Graces.

Toutes ces figures d'Apollon, des Muses et des Graces sont fort usées, surtout pour nous qui, dans notre jeunesse, avons été si souvent endormis au son des vers de ce grand faiseur, dont Voltaire caractérisait si bien le talent, lorsqu'il écrivait au bas de son portrait, le malin vieillard, *nulli flebilior quàm tibi, Virgili !* et, toutefois, il y a dans ces fantaisies grec-

ques des allusions charmantes, des enseignements précieux, des conseils qui sont de tous les temps.

Les premières Muses n'étaient qu'au nombre de trois; Melété, Mnémé et Aœdé, c'est-à-dire la méditation, la mémoire et le chant. *Melete*, *M-elete*, dans notre système ou manière de voir signifierait l'absorption, l'intuition de ce qui est grand et beau; la méditation ne doit être que cela. *Mneme*, *M-neme*, voudrait dire la garde, la conservation des noms ; dans *Aœde* nous trouvons Ode, Odéon, *Audire*, ouïr, etc, tous mots qui tiennent aux interjections *o*, *oi*, *oe*. Ces trois premières Muses étaient filles du ciel ; les autres ne durent leur origine qu'à Jupiter. Qu'elles fussent trois ou neuf, le séjour des montagnes était pour elles plein de charmes. Le Mont-Hélicon leur fut consacré, ainsi que la ville d'Ascra, bâtie au pied de cette montagne du Soleil, car c'est ainsi que son nom doit être expliqué. Apparemment, le lever du soleil sur la plus haute cime de ce mont fameux, était le signe d'une certaine saison pour les peuplades voisines.

Les Muses s'abreuvaient des eaux du Permesse, qui est un torrent, et c'est pourquoi elles levaient la tête, par aspiration du génie vers les choses du ciel, et non point par orgueil. Elles se baignaient dans les eaux de la fontaine Castalie qui enlevaient toutes les souillures des vices et des passions, l'art devant servir à faire du bien aux hommes et non pas à propager les moyens de leur nuire. D'autres montagnes, d'autres torrents, d'autres fontaines les attiraient ; elles préféraient toujours les réduits les plus solitaires à ces villes

qui renferment tant d'âmes de boue et tant d'esprits nourris de fumée. Tous ces lieux que fréquentaient les Muses sont chers, en effet, aux amis de la vraie poésie, aux cœurs que tourmente la recherche délicieuse du beau. Même quand l'âge ou la maladie ne permet plus de revenir à ces gîtes de prédilection, à ces lieux de calme et de sécurité, on y pense encore comme à la femme qui fut préférée à toutes, comme à l'ami qui nous consola le mieux, comme aux œuvres d'art qu'on admira le plus.

Pluche observe quelque part que les terminaisons en *im* et en *in*, familières aux Orientaux sont peu fréquentes chez les peuples d'Occident. *En* qui n'est autre que *in* est pourtant bien commun dans nos idiômes occidentaux, mais dans le corps des vocables et non pas comme terminaison, excepté dans cette série : *Numen*, *flumen*, *lumen*, *omen*, *legumen*, *tegumen*, *dictamen*, etc., et dans *alimentum*, *momentum*, *incrementum*, *juramentum*, *sacramentum*, etc.

Nous avons déjà vu que *En* signifiait la vie et nous avons pu comprendre que *Ex* déterminait une expansion de la vie. Le mot existence éclaircit ce point de vue. Les moments de l'existence sont tirés d'un fonds qui est *En* ; ce sont les revenus qui sortent du capital. *Ex* c'est le dehors des choses ; *En*, c'est le dedans, l'intérieur, la substance. Les expressions métaphysiques les plus accréditées ne sont pas plus claires que ceci.

Maintenant, si nous faisons précéder *an*, *en*, *in*, etc., de M, nous aurons le passage du dehors au dedans,

comme dans *Manducare*, manger, *Medicare*, panser, *Mendicare*, mendier. L'action indiquée par ces verbes se rapporte à l'intérieur, au *Ma*. Qu'est-ce que *Mens*, sinon l'absorption, le passage des faits extérieurs dans l'esprit qui les accueille, les réfléchit, les combine, pour former la raison et la science. *Sensus* est le tuyau, le conduit, *mens* est le récipient. La valeur de S nous est connue par le verbe suivre, celle de M plus étendue, mais aussi plus vague, peut être figurée par le manteau. M indique, en effet, ce qui recouvre quelque chose, soit un cadavre comme dans *morior*, soit les impressions produites par les faits extérieurs comme dans *mens*. La mesure, *mensura*, recouvre les objets auxquels on l'applique; *mensis*, le mois, recouvre les jours dont il se compose.

Mine, minerai ce sont les métaux qui sont recouverts par la terre; bonne mine ou mauvaise mine, c'est l'effet que font sur le visage les bons ou les mauvais sentiments qu'on a dans le cœur, les bonnes ou les mauvaises impressions que nous avons absorbées. La mine est la réaction du *mens*. *Minæ*; menaces, *minari*, menacer, rentrent dans cette explication. C'est l'expression donnée aux sens extérieurs par le *In*, par le dedans, qui menace et donne des alarmes.

J'ai donné pour origine à Minos le Ménès des Egyptiens, qui signifie règle; il est plus exact de dire que Minos est la compréhension parfaite de l'intérieur d'un homme amené devant nous, cette compréhension qui doit déterminer les arrêts de la justice. Quand nous serons plus avancés, nous trouverons peut-être

que le Minotaure était l'emblême du travail des mines, comme les sacrifices humains offerts à la Diane Taurique rappelaient les pertes d'hommes que le défrichement des terres nouvelles amène toujours. La Diane Taurique était la déesse des forêts en plaine et insalubres, comme l'autre Diane était celle des bois qu'agite et purifie sans cesse le vent des montagnes, et son grand-prêtre *Thoas* portait dans son nom une allusion aux lieux les plus sombres, les moins aërés et par conséquent les plus infects.

Pourquoi le premier prêtre de chaque dieu s'appelait-il *flamen*? *Flamen;* veut dire souffle; souffler c'est renvoyer l'air qu'on a aspiré, *flare-men*. Le flamine était celui qui soufflait le feu du sacrifice? Les apôtres n'avaient-ils pas aussi reçu le souffle? ne le transmettaient-il pas?

Fluvius, c'est le fleuve considéré comme un eau courante; *flumen*, c'est la masse des eaux. *Fulgur*, c'est l'éclair; *fulmen*, c'est la foudre qui frappe. *O*, c'est la demande d'un présage, c'est la prière formulée par l'interjection *O; men* c'est la prière réalisée, le présage accordé. Dans *tamen*, pourtant, nous reconnaîtrons un coup qui arrête, *Ta men*, c'est l'explication, la raison de ce coup. Cela répond à l'ancienne locution française pour *tant* ou pour *autant que*.

Quant à *mentum* qui termine un grand nombre de mots, c'est encore *men*, mais réduit à un état passif, à une sorte de stabilité. *Monumentum*, c'est ce qui est déposé, construit, élevé à toujours pour avertir. *Medicamen*, c'est une préparation quelconque, *medi-*

camentum ne se dit que d'une préparation spéciale, d'un remède pour guérir *Incrementum* ce n'est pas l'acte de croître ; c'est l'état de ce qui a crû : *magnum Jovis incrementum. Frux*, produit de la terre . *frumentum*, récolte assurée, et par excellence froment. Valère-Maxime dit que la lettre G était fort en usage dans les temps les plus anciens. *Frugmentum*, qui se rapproche beaucoup plus de *frux*, *frugis*, était pour *frumentum* ; *gnatura*, pour *natura* ; *nævus*, celui qui avait une marque sur son corps s'appelait, dans le vieux temps, *gnævus*. Il paraît que les Liguriens, les habitans primitifs des côtes italiennes étaient portés à glousser en parlant, comme le font encore certaines populations dans l'intérieur de la France.

Mox, bientôt; *momentum*, l'instant arrivé, l'instant précis. *Res magni momenti*, affaire d'une grande importance, affaire qui peut dépendre d'un moment. Les plus grandes affaires de ce monde, les affaires politiques ou militaires ne dépendent que trop souvent d'un moment, d'une occurrence fugitive. Deux journées de soleil qui se suivent dans une saison sujette aux orages, une rivière qui déborde lorsqu'on s'y attend le moins, un vent qui souffle tout-à-coup d'un côté plutôt que d'un autre; c'est assez quelquefois pour décider du sort d'un empire. Vaines gloires, sans doute, celles qui dépendent ainsi d'un moment !

Les deux expressions aliment et élément se ressemblent en ceci qu'elles tiennent toutes deux à *ar* ou *er*, *al*, *el*. L'aliment est le produit du sillon qui s'immobilise en quelque sorte pour nourrir le corps ; l'élé-

ment c'est un *ar* ou *el*, un être en un mot, physique ou moral, qui se fixe dans la composition d'un corps, dans la formation d'une science, d'une pensée, d'un mot.

Memento équivaudrait, selon moi, à cette expression : mets deux fois dans ton esprit.

Mantissa est le par-dessus, le surcroît qu'on donne par dessus le poids et la mesure.

Minùs est compris dans *magnùm*. Le moindre est renfermé dans le plus grand; la sphère inférieure dans une sphère supérieure. *Ministrare*, c'est servir en dedans ou en dessous ; *magistrare*, agir au-dessus, gouverner. *Mysteria* et *ministeria* disent la même chose ; ce sont les cérémonies faites en dedans, en secret, et dont le sens n'est pas connu du vulgaire et reste enveloppé, couvert d'un voile. La lettre M enveloppe, comme nous avons dit. Les professions mécaniques étaient appelées *ministeria* ; ce mot est devenu *mysteria*, métiers. Les cent chefs de métiers qui entraient au conseil de ville de Marseille dans le moyen-âge étaient qualifiés *centum capita mysteriorum* ou *mesteirorum*. Le titre de maître, en provençal *mestre*, donné aux paysans et aux gens de métier sans distinction, vient de *minister* et non pas de *magister*. Celui de maître proprement dit, *magister de vivis lapidibus*, par exemple, supposait une maîtrise, et tous les artisans n'étaient pas maîtres en ce sens, mais ils pouvaient l'être quelquefois dans le sens de *Dominus*, d'après l'épigramme de Martial citée plus haut.

Il n'y a pas autant de différence qu'on le croirait bien entre mot et *verbum* ; mot c'est *motus*, participe

de *movere* ; *verbum* qui est devenu verve chez nous, est encore un mouvement qui part de l'intérieur et que V comme B peuvent également exprimer.

Il y a dans *mentum*, menton, quelque rapport avec *mantissa* ; le menton est comme un surcroît.

Dans le verbe déponent *mentiri* la même idée se représente. *Mentiri* c'est mettre un par-dessus, changer l'apparence native.

Nec varios discet MENTIRI lana colores.

(La laine n'apprend pas à revêtir d'autres couleurs que la sienne, à mettre d'autres couleurs par-dessus la sienne).

Mendicare et *mendacium* se tiennent de près ; un mendiant, à quelque catégorie qu'il appartienne, dit toujours quelque mensonge, revêt quelque forme trompeuse, fait l'hypocrite.

Pour découvrir toujours plus nettement les fonctions diverses de M, je citerai le verre *meare*, couler, se glisser, et le verbe *mactare*, assommer, abattre.

On peut intercaler par induction et non sans quelque apparence de raison dans les plus antiques vocabulaires latins un verbe *actuare*, *actare* signifiant pousser, croître, grandir, s'étendre, se propager. Le verbe Hâter, se Hâter satisfait pour nous, en français, au besoin qu'on aurait eu de ce verbe en latin. *Acta*, *actæ* signifie côte, mais surtout côte escarpée, très-haute, en un mot *acore*.

On fait venir l'expression latine *Macte*, allons, ferme, courage, de *magis auctus* qui voudrait dire : plus

accru, plus augmenté. Cela n'est pas très-vif. *Macte* était un cri de guerre et répondait à tue, abats, renverse! C'est le *mata* des Espagnol. *Matar* est venu directement de *mactare*.

On trouve, il est vrai, dans Salluste cette expression *macta munera*, présents considérables; mais *macta* veut dire ici — répandus à terre, comme on faisait de tous les présents qu'on apportait aux pieds d'un vainqueur, d'un homme élevé en dignité. C'est de cet adjectif *mactus* que vient le mot provençal *matte*, pour dire un bas-fond ou haut-fond, double expression qui est la même, par suite du double sens que comporte l'adjectif *altus*, selon que l'objet auquel on l'applique est regardé de haut en bas ou de bas en haut, ainsi que nous l'avons vu

Mata veut dire aussi buisson, ou forêt ravalée, naine; *mata florida*, buisson fleuri. Le mot buisson venant de buis plus directement encore que de bois, n'était pas usité dans les régions où le buis est inconnu. J'ai trouvé dans de vieux actes en provençal relatifs à nos contrées *mates d'couses*, buissons d'yeuses ou mieux de petits chênes-verts à kermès. Le nom de Métapine, que portait une île placée, autrefois, devant une des bouches du Rhône, semblerait indiquer, d'abord, un amas de pins rabougris, comme le sont tous les arbres dans les terrains les plus rapprochés de la mer: mais l'existence des pins, dans nos contrées, aux temps les plus éloignés de l'époque actuelle, n'étant ni bien certaine ni suffisamment contredite, je pense qu'on peut, sans inconvénient et comme le veulent quelques-uns,

d'après une étymologie grecque, expliquer ce nom de Métapine par amas de vases, de boue, d'alluvion, en un mot par terre basse. Peut-être aussi est-il permis de voir dans *Métapine*, la borne des Alpes, des Alpines, de toutes ces terres de Provence qui ne s'inclinent qu'aux approches du Rhône.

Meta, signifiant bornes, aurait la même origine que *mactare*; c'est toujours quelque chose qui arrête le développement, la propagation, qui interrompt l'étendue.

En catalan, *muga* signifie borne. Saint-Laurent de la *muga* ou de la borne est à l'extrême frontière qui divise la France de l'Espagne.

Dans *metere*, moissonner, comme dans *metiri*, mesurer, il y a une effluve du verbe *mactare*, abattre. On peut, de plus, remarquer dans *metiri* cette action réciproque dont le sens est exprimé par la terminaison passive des verbes déponents.

Je ne suis pas éloigné de voir ce même verbe *mactare* dans martyr où R peut bien avoir pris la place de C, non plus que dans *Martroy*, ainsi appelle-t-on à Orléans et ailleurs, la place où l'on exécute par justice. Le marteau avec lequel on assomme vient évidemment de *mactare*.

Le verbe français *matter* veut dire abattre.

Matta, en latin, veut dire natte; les moines d'Égypte étaient appelés *mattarii*, parce qu'ils couchaient sur des nattes; et même ils se couvraient le corps avec des tissus de palmes ou de jonc.

Marque a dû être marte. C'est avec le marteau qu'on marquait.

Quand au mot *tormentum*, je crois qu'on peut le décomposer ainsi : enlever à l'état tranquille du corps et de l'esprit, aux fonctions naturelles du corps et de l'âme. Dans Varron, *tormentum* est l'action de battre les grains ; dans César, *tormentum* est une machine de guerre pour lancer des pierres Toutes ces significations se tiennent par un fil peu apparent, mais réel.

Bien d'autres vocables pourraient entrer dans ce développement des fonctions de M ; je les abandonne, parce que la charge est un peu lourde. Toutefois, il m'est impossible de ne point rappeler Mamma, merveilleuse combinaison de M avec ce *Am* qui signifie mère et qui est le radical d'*Amare*, aimer. Puis, il y a un autre mot qui tient à *Mamma* et pour lequel, à vrai dire, je ne me sens pas d'amour : *Mammona*, richesses, gain, budget. Les livres saints parlent quelque part de la Mammone d'iniquité, cela ne veut pas dire qu'un budget soit par lui-même une chose mauvaise; mais il en fait faire de bien sales. Un budget, d'ailleurs, apporte quelque clarté dans les affaires de l'État ; car, enfin, il faut y voir clair, même pour se noyer. Un juste reproche à lui faire, et l'on verra si j'ai raison, c'est d'avoir fondé par ses largesses cette épouvantable association mutuelle des gens qui mendient des votes avec ceux qui mendient de petites places, de petites faveurs, association qui nous fera perdre infailliblement tout respect pour les grandeurs de ce

monde, ce qui est toujours un grand mal, et tout sentiment de pudeur publique, de dignité privée, de convenance morale. Ce que, par accident, les journaux et les procès amènent au grand jour n'est rien en comparaison de tout ce qu'on voit, de tout ce qu'on entend, de tout ce qu'on a droit de penser quand le temps des élections arrive, ce temps de crise qui se présente toujours comme les premières journées d'une révolution à faire... Mais tirons le rideau sur des scènes qui ne sont pas le triomphe de l'égalité, quoiqu'on puisse dire, et qui ressemblent bien plutôt à ces ignobles et dégoûtantes saturnales d'autrefois, passé lesquelles le maître redevenait maître et l'esclave n'avait pas cessé d'être esclave.

Il y aurait bien quelques observations à faire sur N. Je me bornerai à celle-ci : en latin, *Norma*, règle ; en italien, *Orma*, trace, vestige ; N de *Norma*, me paraît être un article, et *Orma* existait, par conséquent, avant *Norma*. Dans les noms de lieux, *Ners* et *Lers*, N et L se présentent également à moi comme des articles. On jugera.

XV.

Ar est devenu *As*. Plusieurs transformations de *Ar* en *As* déjà nous sont connues. L'*Asia* fut l'*Aria*, comme *Asinus* a été *Arinus* ; il est encore pour nous *ari*, *arri*. Tartarie et Caucasie, c'est un même nom ; T pour C, *Au* pour *Ar*, *al*, R pour S. Le *tar* dont le nom de Tartarie présente la répétition n'est autre que le

Taurus; et *Taurus* signifie montagne. Tartarie et Caucasie disent donc également pays de montagnes. Il n'importe que des Tartares soient dans les plaines; les Arabes, dont le nom aussi veut dire montagnards, ont bien conservé leur nom primitif en des pays différents de ceux qu'ils habitèrent autrefois. Nous avons expliqué le T de *Tar*.

Le mot *Aïsè* employé par nos marins Provençaux pour exprimer le souffle d'un vent qui se décide à peine, n'est pas différent de *Aër*, air ; mais R est devenu S, non pas tout-à-fait sans motif : l'intention de S est bien marquée ; on cherche dans l'air une suite d'impulsions allant d'un même côté.

Notre montagne de Tarare ressemble pour l'appellation à Massa de Carrara d'où l'on tire le beau marbre. Les deux R de Carrara ne doivent pas nous surprendre aujourd'hui que par une mode puérile et bien déplaisante, on s'est avisé de doubler R partout. On dit que dans notre siècle les intrigants, les faiseurs d'affaires obscures, les dilapidateurs ténébreux pullulent ; il y a bien plus encore de pédants et de pédantes de bas étage. Mais respectons leur innocence ; s'il n'y avait qu'eux à redouter dans ce monde, on n'aurait qu'à se boucher les oreilles et les laisser barbariser à leur fantaisie.

Le Cathay, ainsi appelait-on autrefois la Chine, est une déviation de Caucasie et de Tartarie ; on appelait Sères les Tartares orientaux ; ils ont dû être *Tères*. Les peuples de la Chersonèse Taurique et de la Sarmatie Européenne s'appelaient autrefois *Tauri*, les Taures.

Le *Sar* de Sarmatie est *Tar*, comme *Sères* est *Tères*. Certains géographes veulent qu'on dise Tatarie ; ce nom se rapprocherait un peu plus de Cathay et de Caucasie.

Ceraunius lapis est la pierre de tonnerre. Les Monts-Cérauniens ou de la Chimère, en Epire, nommés en latin *Acroceraunia*, sont des montagnes souvent frappées de la foudre ; le Mont-Taurus est aussi appelé *Ceraunius*. Or, *Ceraunius* n'est autre que *Teraunius*, et *Teraunius* tient beaucoup de *Taranis*, divinité gauloise. *Taro*, *Tarao* et *Torry*, suivant Fréret, veulent dire frapper, briser, et *Taran* signifierait tonnerre, foudre. Le *ter* de *Teraunius* est dans Jupiter, dans *Pater*, dans *Mater*. Le *Cerus manus* ou créateur bon du plus ancien latin se retrouve dans *Creare*, créer, dans Cérès, déesse des moissons, dans *Serere* — semer — et dans *Terere* — briser, — avec le changement de S ou C en T. Nous voyons se dessiner toujours mieux la filiation qui existe entre *Taurus* et *Terra*, entre *traou*, *trau*, *trav*, d'où travailler et *Taurus* ; nous pouvons même pressentir, dès à présent, que ces noms de villes *Tarentum*

> Neptunoque sacri custode Tarenti...
> Aut Lacedæmonium Tarentum...

Tauromenium, en Sicile, *Tauredunum* (Tournon), *Taurentinum* ville de la Gaule Narbonaise, *Tauroentum* (La Ciotat), ont voulu dire établissement, comme notre mot provençal *taoulo*, *taouro* veut dire table.

Mais il ne peut être encore question de *Tauroentum*; retournons, pour un moment, à *Cerus manus*; j'ai autant d'intérêt à sonder le terrain en avant qu'à m'assurer toujours mieux de sa solidité en arrière.

Qu'était-ce que *cerus manus*, sinon le tonnerre suivi de la pluie? T devenait ce même C ou S qui est dans le vieux mot *cen*, *Sequana* — Seine —, dans le verbe *suadere*, dans *susurrus* — doux murmure du zéphir ou des ruisseaux. *Manus*, tient à *manere* et nous avons entrevu le sens des mots dérivés de *ma*, qui a formé *mater*, la bonté personnifiée. *Humanus*, c'est *homo manus*, homme bon.

De *manus*, par les progrès de la civilisation, est venu — manières, — et voilà comment l'*humanitas*, dont Cicéron fait honneur à Verrès, n'avait rien de commun avec la bonté.

Mannus haquenée, petit cheval, est l'opposé du cheval de guerre, appelé *mark* chez les Germains. *Dignitate perflati*, dit saint Jérôme en parlant des fonctionnaires gaulois, *vias publicas* MANNIBUS *terunt*, *quos vulgò* BURICCOS *appellant*. Nous viendrons plus tard à ce mot de Bourrique, prononcé déjà dans les Gaules au temps de saint Jérôme. Nous avons vu *An* marquer l'inclinaison, et, par suite, la soumission; la main, *manus*, est ainsi appelée à cause de ses utiles inclinaisons qui sont les doigts. *Al* qui est dans *Altier* ne marque point d'inclinaison; un homme altier ne s'incline pas plus que Jupiter lançant la foudre. Aussi *malus* signifie-t-il méchant, qui ne plie point, qui ne cède point, qui ne descend pas jusqu'à faire du bien. Pour faire du bien

aux hommes, il faut se baisser, s'incliner comme la pluie fécondante qui descend du ciel. Nous avons cherché une autre explication à *malus*; celle-ci ne contredit point la première; elle vient seulement d'une autre source, elle est plus simple. *Mark* ou *Marr*, cheval de guerre, s'est donc incliné en *mannus*, pour devenir haquenée, bidet.

As, à la tête d'un verbe, est souvent mis pour *Ad* qui, lui-même, a remplacé *Ar*. *Aspicere*, regarder à; *Inspicere*, regarder dans; *Conspicere*, regarder avec; *Aspirare*, aspirer à, *Inspirare*, inspirer; *Asciscere*, s'attribuer; *Aspectare*, *Inspectare*, comme *Aspicere*, *Inspicere*; *Ascribere*, inscrire, etc.

Tâchons de mettre à nud les éléments *picere*, *cribere*, *pirare*.

Le radical de *picere* c'est *Pic*, d'où piquer, pique, pince, etc.

Criber, c'est *creber*, d'où cribie, crever.

Nous reconnaîtrons *Pyr*, feu, dans *pirare*.

Dans *ciscere*, on trouve *cis*, au-deçà; *Asciscere*, s'attribuer, c'est faire venir au-deçà, c'est-à-dire vers soi.

Le radical d'*assectari*, d'*insectari*, d'*assequi* est dans Sequi, Sequor.

Ces divers radicaux se sont déjà présentés ou se présenteront par la suite à nos investigations.

Pellere, d'*Aspellere*, chasser, vient de *pel*, *pill*, lequel tient à *par*, bras. *Pellere*, c'est pousser en allongeant le bras, comme *pellectare* veut dire au propre étreindre dans ses bras. Le verbe français presser n'est

autre chose que brasser. On appelait, autrefois, brassier, un homme qui travaillait de ses bras. On donne encore ce nom au journalier qui surveille spécialement les intérêts du propriétaire dans un moulin à huile.

Asserere, soutenir et aussi attribuer, approprier, c'est proprement *serere ad*, semer pour.

Asper a dû se dire d'abord du fruit qu'on portait à la bouche et qu'on rejettait parce qu'il n'était pas mûr; avec *Asper* on a formé le verbe *Aspernor*, avoir du mépris, dédaigner, rebuter, etc. *Per* est ici le bras qui tombe, comme dans *perdere*, *perire*.

Ascia, la doloire, ce qui enlève les asperités, ce qui les attaque et les fait disparaître au-deçà de l'outil. Notre verbe effacer veut proprement dire faire avec la doloire; ce mot me paraît être composé d'*efficere* et d'*ascia*.

Ascius qui est sans ombre, qui est plan. Il se présente ici une observation importante. A est privatif dans ce mot qui paraît tenir au grec *Skia*, ombre. *Skilon*, c'est-à-dire lieu plein d'ombres. Notre verbe provençal *squiar*, *resquiar*, qui veut dire glisser, pourrait donc se traduire ainsi : passer comme un ombre.

Asotium, lieu de plaisir, a dû être *Arotium*, petite maison, jardin, enclos, dans un lieu élevé, où n'arrivent point les regards du dehors. *Asotus* voulait dire dissipateur, qui jette tout par la fenêtre.

Il y a dans le Caucase une rivière appelée *Assa*; dans la Haute-Provence, nous avons l'*Asse*, c'est bien *Arra* qu'il faut voir dans l'un et dans l'autre de ces noms.

De *mala aura*, mauvaise terre, nous avons fait malauce, malausse. Dans le nom d'un quartier auprès de Pourrières, on a voulu voir *Mala ossa,* os des Cimbres, des Teutons, des Ambrons, au lieu de *malauce,* mauvais terrain. Les livres sont pleins de ces fausses étymologies.

Causa a pu être *caura*, et *caura* aurait pour père l'adverbe *cur*, pourquoi? Mais ceci n'est donné que pour probable.

Dans Essor, Er, est devenu Es; il est resté *Er* dans *Error*.

Le verbe Hausser, formé de haut, hauteur, est un exemple du changement de T en S.

Dans *Assus*, rôti, R d'*ardeo*, qui est encore dans le supin *Arsum*, a été attiré par S. Dans le vieux français il était resté *Ars. Assus* dans Varron signifie seul, sans mélange aucun. Il vient alors d'*As*, *assis*, dont nous avons déjà parlé.

Dans *Assuere*, coudre une chose à une autre, *Unus et alter* ASSUITUR *pannus*, nous trouvons la caractéristique de S, qui est suite, faire suite. Cette attribution de S est bien marquée dans le pronom se, soi.

Secedere, s'écarter, *Secernere*, séparer, *Secare*, tailler, *Secretum*, qui est formé de *Secernere*, renferment aussi cette même idée de *Soi* qui est une des principales fonctions de S.

Sacer aussi vient de *Secernere;* il n'y a rien qui soit plus à part que ce qui est sacré. *Suadere*, *seducere*, l'adjectif *Suavis*, le substantif *Suaviolum*, petit

baiser tendre : Tous ces mots ne sont pas étrangers à la caractéristique de S.

Sternere, renverser, coucher par terre, a dû s'appliquer, d'abord, à l'effet de la foudre, de cette foudre qui est dans le nom de Jupiter, qui faisait partie de ce que l'écriture appelle la gloire du Seigneur, et qui est entrée dans les noms de *pater* et de *mater* pour marquer la puissance. Le verbe *Sternir* est encore usité en Provence pour dire répandre sur la terre.

Planter une lance dans la terre, c'était pour les Romains une prise de possession. Cette lance était appelée *Quir*; de là vient *quiris*, *quirites*. *Cuiri*, maison, qui a donné lieu au verbe *tueri*, défendre, protéger, et peut-être à *Turris*, vient de la lance *Quir*: cette lance plantée en terre était une divinité pour les Sabins. *Securus*, *Securitas*, viendrait également de *Quir*.

De *Securis*, cognée, hâche, est venu le verbe latin *Secare* et le verbe provençal *Securar*, tailler les arbres.

Quirites, venant de *Cuiri*, équivalait à notre titre de bourgeois ; les soldats de César n'étaient pas contents, quand leur général les appelait *Quirites*; c'était pour eux un terme de fâcherie; *Commilitones*, camarades, leur allait mieux. Cependant, *Quirites*, n'était pas insultant comme ce terme d'argot *pékin*, sans cesse proferé par les soldats de l'empire, dont nous avons déploré les derniers revers, mais qui, au fond, étaient devenus trop insolents, et moins soucieux de la

patrie que de la satisfaction d'un homme, ainsi que les soldats de César.

Miles peut être ainsi décomposé : *Es*, unité comme *As*; L, article; et *mi*, vocatif de MEUS. *Milites*, c'est-à-dire mes hommes, mes gens, comme on dit aujourd'hui; dans les premiers temps de la féodalité, on disait mes *Lites* ou *Leudes*.

Au commencement de ces études qui me détournèrent de la contemplation pénible des choses mauvaises du temps, je rencontrai un terme que je ne pouvais guères m'expliquer, celui d'*Escas*. Ce mot est tout-à-fait en dehors de notre vocabulaire actuel. On ne saurait s'enquérir trop vivement au sujet des choses dont la mémoire est perdue, quand l'intelligence du passé peut en dépendre. Il y a beaucoup de pierres de l'antique édifice plus importantes à recueillir que des médailles.

Dans une loi de Constantin de l'an 337, parmi 35 corps de métiers, on trouve les *Scasores* qui, au dire de Cujas, auraient été des paveurs, mais qu'il est plus juste de regarder comme des faiseurs de voûtes. A Marseille, la place de Vivaux portait jadis le nom de *platea* ESCARIORUM, place des Escas. A la Ciotat, un quartier où il y avait plusieurs *Escas*, s'appelle encore l'Escaret ou Escalet.. Les caves de Saint-Sauveur, à Marseille, étaient des *Escas*. Dans toutes les ruines antiques, aux lieux où furent Troye, Argos, Mycène, Carthage, on trouve de ces voûtes. En général, on les a prises pour des tombeaux.

A Marseille, l'ancien chantier de construction s'appelait *plan fourmiguier*, la place où l'on construisait les *formes*, les coques de navires. Ceux qui écrivent *forniquier* font allusion à des voûtes, *fornices*; mais je ne crois pas qu'on ait jamais voulu dire « plaine où il y a des fourmilières. » *Fourmiguier* a la même origine que fromage, autrefois *formage*.

Je pense, qu'à tort, on a rendu par le mot échelle celui d'*escale*, employé depuis des siècles dans la Méditerranée pour désigner un marché, un lieu où sont des *escas*. L'escal, à bord d'un navire, était autrefois le pourvoyeur, le maître d'hôtel. *Escalis* en latin voulait dire qui sert à table. Cet adjectif est resté comme nom de famille. Je sais bien qu'on peut le faire dériver d'*esca*, aliment, nourriture; mais cela suppose toujours des magasins.

Je m'aperçus bientôt que dans les plus anciens cadastres tous les pêcheurs avaient des escas pour y mettre leurs filets et engins de pêche. Or, tous les anciens magasins de pêcheurs sont en voûte; des boutiques qui ne paraissent pas avoir appartenu à des pêcheurs sont également voûtées; quelques-uns même de ces magasins sont devenus des salons.

Il y a une expression languedocienne, *aco s'escai pla*, cela se rencontre, s'ajuste bien, qui pourrait servir à l'explication d'*escas*.

Un *escas* était donc un magasin voûté. C'était ce que les romains appelaient *fornix*; de *fornix*, comme on sait, est venu le vilain mot fornication.

Mais *fornix* d'où venait-il ? du même radical que *forum*. L'un et l'autre mot signifiait trou. C'est un mauvais trou, un mauvais lieu ; l'ancien mot truand vient de trou. Dans nos colonies françaises, on appelle trou un mauvais petit port. Le *fornix* a été primitivement la demeure creusée dans le roc. *Forare* veut dire percer, faire un trou. *Fores* signifie porte, *fora, fororum*, cuve de pressoir, et *foramen*, en général, veut dire ouverture. Le *forum* était le lieu ouvert aux gens d'affaires et de négoce, la place du marché, la halle, l'espace bordé de maisons qui figure comme un trou. Nous avons donné une autre origine à *forum*, parlement. Les deux explications peuvent subsister ensemble.

Rappelons-nous la connexité qui existe entre F et V. A *forare* correspond *vorare*. Le trou engloutit, c'est-à-dire dévore. Le *Forum* de Rome semblait engloutir ceux qui avaient le droit de prendre part aux élections et qui se rendaient à la place publique par les *viæ* convergentes. Dans *via*, on trouve toujours ce V de *vis* qui marque la force, l'impulsion intérieure, spontanée.

Je n'ai pas besoin de rappeler que de *forum* sont venus *fortuna*, *felix*, etc. *Fors*, destin, était égal à *sors*, dont nous avons fait — sortir — et *foras* veut dire hors, dehors. Pour que S remplace V, F et H il faut que cette lettre soit douée d'une grande force d'aspiration. Tenons-en compte, et retournons, pour le moment, à *Escas*.

Faire *escale* et non pas échelle, c'est aborder quel-

que part pour déposer ou vendre des marchandises, pour prendre du fret. Ce qu'on appelle *Scalæ*, dans la basse latinité, les Latins anciens l'appelaient *gradus*, d'où *Graou;* le *Graou* ou port de Valence : les Grecs disaient *Bathmos;* de *Bathmos* est venu notre provençal *Baoumo*, qui signifie une voûte naturelle, un *escas* pratiqué par la nature dans un rocher. L'île de Pathmos, c'était l'île de la voûte où saint Jean écrivait l'Apocalypse. *Escas*, vient de *excavare*, creuser, rendre concave, c'est le même sens que *fornix*. Le *gradus* des anciens latins, le *graou* de Valence ne veut pas dire degré, échelle ; *graou* est ici pour *traou*. Il y a eu confusion de noms ; les marches pratiquées pour aller de la mer aux quais et de là dans les magasins, ont fait introduire la dénomination d'échelle pour escale. D'ailleurs, le mot *escas* se trouve dans le QUAI, et nous retrouvons *escale* sous une autre forme, très-connue dans le pays Levantin, *Okele*, auberge.

Feu M. Raynouard, a voulu donner pour appui à l'idée un peu aventureuse et superficielle qu'il s'était formée de la langue Romane le passage suivant de l'archevêque de Rheims-Hincmar, mort en 842 : *Bellatorum acies quas vulgari sermone* SCARAS *vocant*. Il dit que le traducteur français a traduit ce mot *scaras* par échelles, et il donne raison à ce traducteur. Je ne comprends guères ce que pouvait être un corps de troupes appelé échelles ; nous avons, en provençal, le verbe *scarejar, scairejar* — attaquer à coups de pierres. — Pour *cairoun* — pierre, — comme pour *calculus* — caillou, — le radical est le même. Le mot de *scara* est entré dans

l'ancienne expression militaire *escarmouche*. Escarmoucher, c'est engager le combat en jetant des pierres, soit avec la main, soit avec la fronde. Le *Scaramuccio* de la comédie italienne est un jeteur de pierres, un homme qui met toujours son dos en voûte pour espionner, qui marche à quatre pattes et va sans cesse rusant et trompant pour frapper à l'improviste. L'adjectif provençal *escarabillat*, éveillé, alerte, tient un peu du *Scaramuccio* italien. C'est un adroit lançeur de balles ou billes. Les noms de famille Escaravagues, Escarrat, Biscarrat et le verbe français écraser viennent de *scara*. D'ailleurs, le propre mot *scara* est traduit dans nos dictionnaires latins, par bataillon, escadron, escadre. Tous ces termes ont désigné dans l'origine un corps détaché de la bataille, du gros de l'armée ou de la flotte, un corps léger comme les frondeurs et autres lanceurs de pierres.

Quant au mot *scalæ* — échelles, — il vient de *scandere* — monter. — *Scandere*, c'est franchir des *An* et les faire passer derrière soi. M fait quelque chose d'analogue dans *mons*, origine de monter. Le *Al* de *scalæ* n'a pas subi d'inclinaison ; l'échelle forme une élévation continue au moyen de laquelle on fait avec les jambes toutes ces inclinaisons, tous ces *An* qui nous font arriver au bout, et que le verbe italien *andare* exprime si bien.

On peut conjecturer toutefois que le verbe provençal *escarar*, *scarar* à la même origine que *scarejar*. *Scarar*, ce serait placer des pierres les unes sur les autres de manière à pouvoir monter dessus et s'élever.

En ce sens le *gra* du substantif latin *Gradus* ne serait autre que *cara*, *car* ou *cra*, comme galet a été jalet et a pu être *calet*, petite pierre, caillou. S dans *Scara* marquait l'ascension ; il la marque bien dans *Sanare* qu'on peut décomposer ainsi : *S-anare*. *Anare* exprimant ce qui s'incline par l'effet de la maladie, S rendrait l'acte de relever, de redresser ce qui est *incliné*, c'est-à-dire de guérir.

On appelait *skélé* c'est-à-dire bras ou jambes les longues murailles qui embrassaient tout le Pyrée et le joignaient à Athènes. Ce mot *skélé* ressemble beaucoup aux *escales* du Levant ; ces longues murailles, ces longs bras formaient l'enceinte du port et renfermaient tout l'espace dans lequel circulaient les marchandises. S dans *skélé* caractérise l'étendue en longueur.

Cette idée de longueur se rencontre aussi dans *serpere* d'où *serpens*. Le serpent qui déroule ses anneaux ne manque pas de grâces. Le style serpentin, ce qui ne veut pas dire cauteleux, fait le charme des écrits de Rabelais, de Montaigne, d'Amyot. Au seizième siècle, les arts du dessin ne l'ont pas employé avec moins de bonheur.

Nous avons en français plusieurs mots qu'on pourrait, avec quelque apparence de raison, faire venir d'*escas;* échoppe, échauguette, échafaud, écaille, écale de noix, etc. *Isca*, le dedans de la noix, est le même mot que *esca;* mais I étant plus faible que E, sert à désigner une nourriture peu substantielle.

D'où provient l'expression provençale *tout es ca?* Veut-on dire qu'on sort à l'instant même de la case,

ou bien est-ce un terme de chasse ? *Tout esca* — encore tout englué ; — du latin *viscus*, nous avons fait *viscar*, *enviscar*.

Une échauffourée était le pillage imprévu des *escas* établis en dehors des villes ou des châteaux. Les noms de famille Escaillon, Escalon, viennent d'*escas*. Schaffouse, grand dépôt de commerce en Suisse, me paraît avoir dû son nom aux *escas* et magasins qui furent son berceau.

D'*escas* on a fait étage ; en Italie comme en Espagne, cette façon de construire en voûte était fréquemment employée pour les étages, et non plus seulement pour les magasins ; elle donnai aux maisons plus de fraîcheur à la fois et de solidité. J'ai lu quelquefois *estatz* pour *escas* et *estaret* pour *escaret*.

XVI.

On peut faire à propos de S une observation importante ; cette consonne à la fin d'un mot n'amplifie pas, mais prolonge le son, le relève et le fait dominer. Dans *dominus* prononcé *dominous* , la syllabe finale s'allonge comme un son que tous les échos des montagnes vont répéter. L'A de *domina* est sonore , éclatant, mais bref ; c'est la beauté , mais en même temps la soumission d'une femme.

Dans le pronom *Is*, le S de *Is* est l'origine de *Ce* qui rend ce mot en français. *Is* annonce un objet plus rapproché de nous que *Ille*. S ou C doux à la tête ou à la fin d'un mot marque une appropriation plus forte,

une désignation plus positive ; L, au contraire, reste dans un certain éloignement. Si à *Is* on ajoute C, *isce*, on a celui-là même Le T de *Iste* annonce une désignation par le doigt, une impulsion ; *hic* au moyen de C montre à côté de nous, tout près de nous celui dont on parle. L'orateur appelait *Iste* celui contre qui il parlait ; *Hic* était celui qu'il défendait. C'est pourquoi *Iste* dans les bons auteurs se prend souvent en mauvaise part.

S et C réunis marquent à la fois l'acte de s'élever et celui de recouvrir. Le nom de cette mesure de liquides que nous appelons *escandal* était assez bien imaginé : à mesure que la surface du vin ou de l'huile s'élève, elle en recouvre une quantité plus grande. Je n'ai pas besoin d'avertir que l'E d'*escandal* n'est qu'une habitude euphonique et que le mot vient réellement de *Scandere*.

Scena, ramée, branches d'arbres et feuillages recouvrant les premiers théâtres où l'on a représenté des compositions dramatiques. C'était encore quelque chose qui s'élevait au-dessus des spectateurs pour les recouvrir.

Scire — savoir, — c'est aller en avant dans la région des idées et retenir par devers soi les idées envahies. Remarquez dans ce verbe envahir la force agissante qu'expriment V et H. Ce passage en hébreu de la Genèse *Iehi or*, soit lumière ! *Vaihei or*, lumière fut, nous montre bien dans *Iehi* et dans *Vaihei*, l'énergie de ces deux aspirations, de ces deux créations par un souffle, par une force intérieure, une force de bas en

haut. *Scopulus* c'est l'écueil qui s'élève du fond de la mer, mais que la surface des flots recouvre. *Scopæ*, balai, poignée de quelque chose qui soit propre à balayer, rappelle aussi la fonction habituelle de *Sc*; le balai s'allonge, s'élève, s'étend et ramasse. Dans *scabellum*, cette idée est encore reconnaissable; celui qui est assis dessus est en même temps élevé et ramassé. Les *Scabini* ou échevins, étaient ceux qui avaient le droit de s'asseoir dans les assemblées municipales ou judiciaires, les simples assistants étaient debout.

En espagnol *escopolo* — ciseau de menuisier, — *escolpo* — ciseau de tailleur de pierres, — et en provençal *scaouprè* rappellent l'intention de *Sc*.

Cette intention est aussi dans *Schidiæ*, copeaux, éclats de bois.

Scabere, gratter, d'où vient peut-être notre mot provençal *Scaboué*, qui voudrait dire alors troupeau galeux, l'adjectif scabreux, rochers scabreux qu'on a beaucoup de peine à gravir, à faire passer derrière soi, le substantif *Scatebra*, source d'eau qui monte, puis s'étend et se développe en dessous, le verbe *scatere verbis*, parler à tort et à travers, tous ces mots peuvent servir à nous faire toujours mieux comprendre l'intention que *Sc* manifeste.

Qu'était-ce que le *Sceptrum?* primitivement c'était la foudre *ter*, *trum* prise et ramassée, *scep*, dans la main du roi des dieux. Dans *scutus*, bouclier, on voit le cuir, *cutis*, recevoir le trait et le ramasser, c'est-à-dire l'amortir, le répercuter. Dans *scutus*, il y a une action

que S exprime ; il n'y a pas d'action dans cuirasse, vêtement de cuir auquel on ne donnait aucun mouvement. Dans *Percutere* on voit parfaitement *per* ou *par*, le bras tendu qui lance le javelot ou frappe avec l'épée, et *cutis*, le cuir de *Scutus*. Notre bouclier vient de ce qu'on attachait l'écu au bras avec des boucles.

Celui qu'on traitait de *scævus* avait une grande force intérieure, de bas en haut, j'ai parlé d'*Ævum* ou *Aivum*, dans la première partie de cet ouvrage ; mais cette force de *scævus* était une force perverse, qui se recueillait et se déployait méchamment. Le SC de *scævus* est aussi dans scorpion.

Je placerai ici trois mots hébreux où l'emploi de S et de C est assez caractéristique.

Deschch, les plantes cellulaires les plus simples du règne végétal;

Hescheb, tous les végétaux non ligneux ;

Hets, les arbres.

Descheh ou Germe, ce qui se développe, ce qui pousse et s'accroit ; D n'exprime ici qu'une simple provenance.

Hescheb ou Herbe, ce qui a plus de force ascendante et plus de stabilité ; H marque l'une de ces conditions et B l'autre.

Dans *Hets* nous trouvons la forte aspiration H, puis la combinaison TS ou ST dont nous n'avons pas encore parlé et qui marque une plus haute élévation, toute l'élévation qu'un objet peut acquérir.

Si *Ascendere* veut dire monter, ainsi que *Scandere*, un I pour un A, une voyelle aiguë pour une voyelle

éclatante donne *Scindere*, qui n'est que fendre, scier. *In* marque seulement une ligne dans l'intérieur, une ligne qui sépare le bois en deux fragments.

C devant *Is* renforce l'idée que ce pronom présente et l'on a l'adverbe *cis* — au-deçà. — Ciseler, c'est enlever et faire tomber au-deçà le bois, le marbre, le métal sur lequel on travaille. Le verbe latin *Ciere* s'emploie plus naturellement pour faire venir que pour pousser au-dehors. *Citus* est celui qui accourt; *civis* est celui qui est appelé aux assemblées publiques, qui a droit d'être convoqué. *Citimus*, c'est celui qui est très-en-deçà, qui est très-près de nous.

De *ciere* est venu le mot français cri. Un cri aigu s'appelle en provençal *quiéré*, et *keret* en hebreu veut dire *civitas*. Les citoyens de Rome étaient *quirites*. Ce mot peut donc venir de cri, des criées qu'on faisait pour appeler au *forum* comme de la lance *quir* ou *quiris* qu'on y portait, et qui équivalait à une carte d'électeur.

Le verbe provençal *squirlar* veut dire crier à tue-tête, pousser des cris très-aigus, qui déchirent l'oreille; une *squierle* est un éclat de bois. *Spinchar*, en provençal, c'est regarder avec attention et d'un lieu couvert. *Spectare*, en latin, ne signifie que regarder.

Le hurlement, *ululatus*.(ouloulatous), diffère essentiellement d'*irlar;* le son aigu *irl* se retrouve dans le vieux mot italien *squirla* ou *squilla*, qui veut dire cloche petite ou grande. Il y a des vers charmants de Dante que je ne puis m'empêcher de citer à propos de cloches.

Era già l'hora che volge'l disio
A'navicanti, e'ntenerisce 'l core
Lo di c'han detto à i dolci amici à dio.
E che lo novo peregrin d'amore
Punge, se ode SQUILLA di lontano,
Che paia 'l giorno pianger, che si more.

« C'était l'heure où le désir revient aux navigants « et que leur cœur s'attendrit, le jour qu'ils ont dit « adieu à leurs doux amis ; c'était cette heure qui pé- « nètre d'amour le voyageur nouveau, s'il vient à « entendre dans le lointain une cloche qu'on dirait « plaindre le jour qui se meurt. »

Qui de nous, dans l'âge des premières *pérégrinations* aventureuses, n'a pas éprouvé cet attendrissement de cœur, qui n'est pourtant pas de la faiblesse, aux approches d'une ville inconnue, lorsqu'on est en quête d'un gîte hospitalier, où nul visage ami n'appèlera nos regards, où aucun sourire ne sollicitera notre sourire, où aucune voix connue ne nous répondra, où l'accueil que nous recevrons sera mesuré tout juste sur la dépense que nous aurons l'air de pouvoir faire! Par la suite, on s'accoutume à ne voir dans toutes ces figures qui s'offrent à nous tour-à-tour que des gens de métier à prendre et à traiter suivant les services qu'on attend de leur position, comme ils nous regardent et nous traitent eux-mêmes selon le profit que nous leur pouvons donner. Mais c'est dur néanmoins pour la première fois de n'avoir en face que des figures étrangères au lieu de ces doux visages que les

sons de la cloche du soir nous rappellent avec tant de mélancolie et d'amour !

Au reste, cette cloche dont parle le Dante était celle du couvre-feu, remplacé depuis par l'Angélus. Ce n'était pas seulement des idées de religion et de famille qui se ralliaient et s'accordaient au son des cloches. Pour les villes, il y avait dans ce son une valeur politique. La cloche était un droit qu'on accordait et qu'on pouvait retirer. Ce droit n'était autre que celui de s'assembler pour les affaires locales. Je n'ai pas trouvé qu'en Provence le fait de s'assembler ainsi ait jamais eu besoin d'un droit octroyé spécialement ; mais l'homme du Seigneur assistait toujours aux assemblées de la communauté. Au moyen de ces assemblées plus ou moins indépendantes, on avait repris et maintenu plusieurs libertés, on s'était formé une patrie. Peut-on dire aujourd'hui que la sainte image de la patrie soit présente dans les assemblées politiques, grandes ou petites ?

Ce qu'on appelle l'État aujourd'hui, est-ce autre chose que l'enjeu pour lequel on se bat ? Les dépenses de l'État toujours plus lourdes ne sont-elles pas en grande partie le résultat d'une lutte incessante ? ne sont-elles pas faites dans le double but d'offrir des gages aux vainqueurs et des consolations aux vaincus ? Ne faut-il pas maintenir au pouvoir, coûte que coûte, le parti qui a triomphé un jour, et en éloigner le plus longtemps qu'on peut le parti qui vient d'avoir le dessous ? Est-ce une position bien digne d'envie, celle où se montrent ainsi constamment en présence des

vainqueurs arrogants et des vaincus qui ne savent pas, qui ne peuvent pas ou qui ne doivent pas se résigner?

Une nation, même la plus grande, la plus glorieuse dans le passé, n'est, avec de pareilles conditions d'existence, qu'une collection de nuages sinistres portant dans leur sein toutes les tempêtes et, retenus un moment par cette sorte d'équilibre où repose la foudre elle-même avant d'éclater. Ce qu'on y appelle gouvernement n'est, à le bien prendre, qu'une commission temporaire qui, d'abord, songe au plus pressé, c'est-à-dire à prolonger sa propre existence, laissant au hasard le soin d'arranger mieux ou de détruire tout-à-fait l'œuvre dont elle est chargée. Multiplions les travaux publics pour parer à la misère actuelle; mais quand ces travaux seront accomplis, quand on n'aura plus à refaire ce qui aura été mal fait, que deviendront tous ces bras occupés maintenant pour la seule crainte que leur oisiveté inspire? Oh! alors sans doute, nouveaux géants nous tenterons d'escalader le ciel, pour être puls tôt et définitivement foudroyés.

XVII.

Retournons à nos radicaux, à nos ambitions inoffensives et passons en revue des mots divers qui *ont S* à leur tête. *Sinister*, dans Cicéron, veut dire de bon augure, d'heureux présage; Virgile l'applique dans un sens tout contraire : on peut conclure de là que, proprement, *Sinister*, n'est ni bon ni mauvais; ce n'est

qu'un signe tiré du tonnerre. Selon que le tonnerre grondait à gauche ou à droite, le signe était heureux ou malheureux. D'ailleurs, il ne pouvait être heureux pour l'un sans être malheureux pour l'autre ; c'était encore là une cause de confusion. Quoiqu'il en soit, *Sinister* a qualifié tout ensemble un mauvais présage et le côté gauche. *Dexter* a voulu dire en même temps côté droit, chose propice et favorable. Dans l'un et dans l'autre de ces mots, on entend gronder le tonnerre. *Sinister* pris dans le sens que Cicéron lui donne peut se traduire ainsi : le tonnerre permet; *Dexter* répondrait à cette autre phrase : le tonnerre dit.

Terminer, déterminer ne se ressentent nullement du tonnerre ; le verbe latin *terminare* signifierait, d'après nos conjectures sur la lettre M, faire rentrer la terre dans elle-même, c'est-à-dire lui donner des bornes. D'un autre côté, *tergum*, le dos, n'a rien de commun avec *terra ;* il ne se rapporte qu'à *teres* rond et long, fait au tour, et *tergiversari* signifie tourner le dos.

Je tiens à faire ces distinctions; par leur moyen, les idées qui surgissent au milieu de nos recherches amènent avec elles plus de précision et de netteté.

Si l'on cherche bien, on trouvera que le mot *Signum* remonte à *ignis*, aux feux qu'on allumait sur les montagnes. *Signare*, c'était encore imprimer une marque au moyen du feu, avec un fer chaud. *Résigné* c'était au propre le sort de l'esclave qui avait passé d'un maître à l'autre, qui après avoir été marqué une fois, l'était une seconde, une troisième, etc.

Le mot *Signum* fut étendu à toutes sortes d'avertissements, de monitions, d'exhibitions. Une cotte d'armes couleur de pourpre, élevée sur une perche, à la tête du camp, devant le front de bandière, était le signal du combat. On peut voir dans Végèce les différents signes en usage à la guerre, soit bruyants et donnés par la voix humaine, par des trompettes, par des cornets ou buccins, soit muets tels que les aigles, dragons, étendards, cornettes, et autres tels que drapeaux et enseignes. Le *Vexillum* était proprement l'étendart, ce qui était porté et s'enflait comme une voile, *quod vehebatur*.

Sistere veut dire retenir au-deça. *Resistere* c'est tenir tête à ceux qui veulent nous faire reculer. Reculer c'est un de ces termes indécents et grossiers de notre vieux langage qui ont passé inaperçus dans la langue actuelle la plus chaste et la plus pure des langues. Le sens de *Sistere* se retrouve dans *Cista*, corbeille, panier. Notre mot assiette vient de *Cista*.

Nous avons cru voir dans *Sinere*, permettre, la première partie de *Sinister*. On permettait, on laissait faire en conséquence d'un signe, d'un signal, d'un bon augure. *S-inere* veut dire commencer de faire, entrer dans l'action ; S est une aspiration, un mouvement, une tendance ; nous connaissons *In*.

On comprend aisément l'onomatopée de *Spuere*, cracher. En provençal *espous* veut dire rejaillissement, éclaboussure. *Spurius*, bâtard, tient à *Spuere*. L'origine que Plutarque donne à ce mot sent un peu trop son étymologiste ancien. Selon lui, *Spurius* était un

nom propre, un prénom, que les Romains écrivaient par les lettres initiales S P ; on indiquait aussi par ces deux lettres S P ceux qui étaient sans père légitime, *sine Patre*, et l'ignorance aurait fait confondre ces deux abréviations. Cela n'est point probable; alors comme aujourd'hui on parlait plus qu'on n'écrivait; les confusions de mots pouvaient bien passer de la parole dans l'écriture, mais non pas de l'écriture dans la parole. Valère-Maxime dit fort bien : SPURII, *patre incerto geniti*, *quasi* ἀπόροι, c'est-à-dire *sine patre*.

D'ailleurs, dans *Spuerc*, *pu* est un affaiblissement de *pa*, bouche. *Puer*, c'était proprement garçon de la bouche, celui qui servait à table. *Puer*, enfant, tient à *Pa* de *pater*. Il se disait également d'un garçon et d'une fille. *Puerpera*, la femme qui a fait un enfant, qui tient son nouveau né dans ses bras, *para*, *pera*.

M. Philarète Chasles, dans un article sur le dictionnaire anglais de Spiers, observe que tous les mots qui, en allemand, commencent par *Schm*, et en anglais par *Sm* en suprimant le H, expriment laideur, tristesse, petitesse, mauvaise odeur et douleur. En plusieurs occasions, nous avons déjà vu M tenir la place de B; et, par conséquent, il peut tenir celle de P. *Sm* correspondrait donc à *Sp* des mots latins *spernere*, *sputare*, *spurius*, etc. Nous verrons, par la suite, des exemples fort curieux de cette substitution.

Une chose singulière, c'est que les mots *Sitis*, soif, et *Sitos*, froment, ont également à leur tête la lettre d'aspiration S. La ville arabe *Setif*, autrefois *Sitifi*, me paraît avoir tiré son nom du froment que son ter-

ritoire produit en abondance. *Sitodia* voulait dire disette de blé, et *Sitodosia*, largesse de blé. D'après ce que nous avons déjà vu, *Sitodosia* vaudrait comme *Sitodoria*. Dans *Silos*, magasin de blé souterrain, L a remplacé T pour particulariser le dépôt.

C'est S de *Sitis*, l'aspiration de la soif qui est dans *Çâhrà*, *S'ah'ra*, *Saahara*, désert de sable. Ici, rappelons-nous, en passant, que le provençal *taoure* est rendu en français par table, comme *Saahara* est rendu par sable.

Splendescere me paraît être venu de *Splex*, changé en *Splen*. *Splex* aurait été la masse lumineuse, et *Splen*, le rejaillissement de la lumière; le buisson touffu, dont chaque *Splen* est une branche.

De *Spica*, épi, à *Spina*, il y a la même différence que de *Splex* à *Splen*. Les adjectifs français en *eux*, comme épineux, ont quelque anologie avec la désinence latine *ex*. L'épi se compose de plusieurs grains rangés tout autour, comme la tige épineuse, de plusieurs épines rangées de même. C et N font la différence de sens que les deux mots présentent. C recueille, arrondit; N présente des pointes, des angles aigus.

Speculari, être en sentinelle, porter les yeux au loin, est formé de *Sp*, qui marque l'expansion au loin, et d'*Oculus*, avec changement d'*O* en *E*. Il peut avoir signifié aussi veiller de loin sur le troupeau, sur le *pecus*. De *Speculari* est venu épier.

Sentinelle est du langage militaire d'Italie. Presque tous nos termes de marine et de guerre viennent de cette contrée qui a fourni à l'Europe ses plus grands

capitaines, anciens et modernes. *Senti nulla*? n'aperçois-tu rien? *Sentire* vient de *Sentis*, buisson épineux. Les anciens peuples entouraient leurs camps de buissons épineux, comme font encore aujourd'hui les Arabes. On ne pouvait s'approcher d'un camp ainsi clos et défendu sans se piquer, et *Senti nulla* pourrait avoir voulu dire : Rien ne te pique-t-il? Le mot *Alerte* a aussi une origine italienne. *Erta* signifie sentier de la montagne; *stare all'erta* voulait dire avoir l'œil ouvert sur le sentier; le cri *all'erta!* équivalait à ceci : au sentier! au sentier! Ce mot sentier était la traduction de *Semita*, chemin étroit; mais *Sentis*, buissons épineux, n'a pas été sans influence sur sa formation, les sentiers dans les pays de petite culture étant bordés de buissons épineux. Le mot Sentes pour buissons épineux, est employé dans nos anciennes descriptions cadastrales.

Sperare, espérer, m'a tout l'air de tendre les bras en avant d'une manière suppliante. *Spirare*, c'est jeter dehors un souffle, *I*, la lettre longue, la lettre d'*Iter*, de *radius*, d'*ira*, de *jus*, de *lis*, etc., etc. Il n'est pas défendu de voir dans *Spirare* le moule de *Pyr*, feu. C'est avec le souffle qu'on allume, qu'on propage le feu. J'ai parlé ailleurs des Pyrées, des Pyramides, des Signaux donnés par le feu, de Saint-Jean du *Peyroulet* ou petit Pyrée. Il ne faut point voir dans le feu de la Saint-Jean une réminiscence de l'ancien culte du feu, si répandu jadis dans les régions orientales. Saint-Jean fut le précurseur du Messie, il porta la bonne nouvelle; or, les grandes nouvelles étaient données

autrefois par les feux qu'on allumait sur les montagnes. De là les feux de la Saint-Jean.

Expirer se dit du dernier souffle. Il n'en reste plus à prendre ; notre *exum* est épuisé. Ce mot supposé *exum* est facile à comprendre. Dans *Spirare* et dans *Expirer*, l'A de *pa*, bouche, est devenu I.

Je viens de dire que le feu de la Saint-Jean *peut* n'avoir eu qu'une origine toute chrétienne ; on peut même supposer que l'eau jetée sur les passants à l'heure même où les feux ont lieu rappelle l'abolition du culte du feu par le baptême ; mais dans les herbes médicinales qu'on va cueillir avant le lever du soleil, on ne peut méconnaître un souvenir d'Apollon, qui était en même temps le dieu du jour et de la médecine. A Marseille, on se contente d'aller acheter ces herbes le matin de la Saint-Jean ; autrefois on allait soi-même les cueillir sur la montagne. Il y a une vieille romance espagnole qui commence par ces mots :

La manana de San-Juan
A l'ora que alboreava

Quel mot heureux que cet *Alboreava* ? En provençal nous avons *Aubejar* ; le vieux français avait « ajourner : » tout cela vaut mieux que notre gallicisme « il fait jour. » En général, moins une langue est éloignée de son *Romancium*, plus elle montre de raison et de hardiesse. Il n'est pas possible de reprendre aujourd'hui ces beautés perdues, mais il est permis de les regretter, comme on regrette les graces naïves de l'enfance.

Spectrum est une contradiction de *spectaculum*. *Spec* est le radical de *speculum*, miroir, de *specus*, caverne, de *spes*, espérance, dont le diminutif est *specula*, de *species*, apparence. *Spatium* peut être considéré comme *spacium*. *Spac* présente une horizon plus vaste que *spec*. Cet horizon est sombre comme celui de la nuit et d'une caverne; ou clair, serein, infini comme celui du jour et de l'espérance. Dans le verbe *aspecto*, je regarde, la tendance est déterminée par *a* qui est *ad*. Dans *exspectare*, qui veut dire attendre, le spectateur semble avoir pris racine, *radix*. Cette préposition *Ex* qui en latin est à la tête d'un si grand nombre de mots peut toujours s'expliquer par l'idée qu'*Ilex* nous a fournie et que le verbe *Exxe*, *Exce*, *Esse* explique si bien.

Le *Spatium* est l'opposé du *Latium*. Ce dernier rapproche, circonscrit, concentre les regards; l'autre leur permet l'épanouissement le plus vaste. *Spatium* a été *Sparium*, comme *Latium* a été *Larium*, d'où les dieux Lares. Nous retrouvons *Sparium* dans apparaître, disparaître, etc. Nouvel exemple d'une plus grande affinité du français avec l'antique *Romancium* qu'avec le latin du siècle d'Auguste.

Sparium suppose *Arium*. Autant qu'*Area*, ce mot fictif *Arium* nous donne le mot français Aire. Intercalez T dans *Arium*, comme pour le couper en deux, *A-t-rium*, vous aurez *Atrium*, porche, parvis, place qui était devant la porte d'entrée, place coupée dans la ligne des maisons et retirée en dedans, comme on le voit aux portes cochères, établies dans les rues étroi-

beau, de plus grand, de plus désirable dans le monde.

Notre mot place est venu de *plex* qui, primitivement, exprime l'action de placer les bras l'un sur l'autre. La place est ce que les bras ployés occupent sur la poitrine. Dans *Simplex* on ne voit qu'une place, qu'une chose poussée en long et en large par S, *S-im*. Dans *Duplex* il y a deux choses placées ou deux plis, dans *Triplex*, il y en a trois.

Simulare c'est mettre sur soi quelque chose qui nous recouvre exactement, qui fait les mêmes mouvements que nous faisons, mais qui n'est pas nous.

Simultas est proprement une haine qui se pousse contre une autre haine ; ce sont deux ennemis *qui en* viennent aux mains.

On appelait *Simpulones* les amis de l'époux qui le suivaient et l'aidaient à faire les honneurs du festin.

Singultus, sanglot, peut être ainsi décomposé : S, aspiration, *in*, intérieur, *gula*, gosier, *tus*, *itus*, coup ; ce qui sort de l'intérieur, ce qui est poussé en haut, et va donner un coup au gosier. Je ne crois pas que cette explication soit trop subtile.

Dans *Singuli*, chacun en particulier, S pousse, élève en même temps plusieurs êtres isolés, *inguli* ou *anguli*.

Sinus s'applique à diverses choses qui s'élèvent, se courbent, s'enfoncent comme sein, golfe, voile d'un navire, etc.

J'ai déjà parlé de *Servare*, d'où vient *Servus*, serf. *Servare* a signifié primitivement, je le pense du moins,

appliquer aux champs, *Arva*, pousser aux champs pour y travailler ; on l'a confondu par la suite avec *Salvare*. *Servire* a gardé le sens primitif de *Servare*.

Sincerus a-t-il été formé de *Sine cerâ* ? Je le croirai volontiers; *Cereus* veut bien dire « qui prend telle impression qu'on veut. »

L'adjectif latin *Siremps* que j'ai déjà cité SIREMPSE *legem jussit esse*, il a ordonné que la loi fût tout de la même manière, est expliqué par *Similis re ipsâ*. La contraction est forte, et pourtant il me semble que notre provençal *Rem* y est resté tout entier. Ce *rem* ou *res* qui est devenu « rien » veut proprement dire « il n'y a chose. » Le sens négatif s'est attaché à un mot qui exprime par excellence la réalité, *Res*.

La contraction qu'on ne peut méconnaître dans *Siremps* explique celle que j'ai cru voir dans *Singuli*, dans *Singultus* et celle qu'on peut supposer à *Sileo* qui voudrait dire autant que *Solus eo*, je vais seul, je suis seul, et partant je ne dis mot.

Puisque nous en sommes aux contractions un peu insolites, *extrà* ne voudrait-il pas dire (*ex terra*), *intrà* (*in terra*), *ultra* (*ultima terra*), *ultima Thulé*, car *Thulé*, c'est *Tell*, c'est *Tellus*.

Suffragium est composé de *Sufferre*, porter au-dessus, et d'*Agium* qui n'existe plus ou n'a jamis existé dans le latin, mais dont l'italien a fait *Agevolare*, faciliter, favoriser, *Agina*, commodité et que nous reconnaîtrons sans peine dans notre adjectif Aisé, dans notre substantif Aisance.

Dans le mot Suc, S détermine une ascension ; *Uc*

Sagitta, flèche, trait qui vole dans l'air ne s'éloigne pas du sens que nous attachons à S.

Salacon, nom d'homme, épithète employée par Cicéron, se disait d'un homme qui veut paraître *plus* qu'il n'est.

Sermo, discours, et *Semen*, semence, ont la même origine qui est *Serere*, c'est-à-dire répandre des *Er*, des diminutifs de *Ar*. *Ar* reparaît dans toute sa hauteur au mot sarcler.

Les hommes sortis des dents de serpent que Cadmus avait semées sur la terre étaient appelés *Spartes* par les anciens Grecs qui croyaient à cette fable. On pense avec plus de raison que ces compagnons de Cadmus avaient été ainsi nommés parce que les habitations qu'ils s'étaient construites dans la Béotie étaient éparses de côté et d'autre.

L'olivier Saurin est le plus grand des oliviers, celui qui monte le plus haut.

Le Sahara est un espace très étendu ; deux aspirations sont entrées dans son nom, S et H ; on dirait qu'elles ont voulu allonger le mot à l'instar de la chose.

Asàs, en arabe, veut dire base ; une hauteur *Asàs* ou *Aràs* suppose une base comme l'en-haut suppose l'en-bas ; B que nous apprendrons bientôt à connaître plus particulièrement a ôté dans notre langue le vague de cette expression. *Asàs* veut tellement dire élévation que les sentinelles, les personnes qui veillent sur les hauteurs sont appelées en arabe *Assàsine*. De là les

assassins des Croisades, le roi des *assassins*, appelé autrement *le vieux de la montagne*.

En espagnol, la *Zaga* veut dire l'extrémité, le bout, la queue. *Sâadet* en arabe veut dire seigneurie et par conséquent élévation ; *Saquïa*, *Saqià*, signifient ruisseau : Z et S deux lettres semblables, rendent également dans ces mots l'idée de hauteur et celle de chute.

C'est le Soleil, *Sol*, qui a donné naissance au verbe *Solere*, avoir coutume. Le Soleil, par ses bienfaits et sa marche régulière, nous présente le type du pouvoir civil et du pouvoir religieux ; unité monarchique et unité religieuse, l'histoire ne nous présente pas d'autres éléments de civilisation. Le cahos n'a pu se débrouiller qu'à la voix d'un Dieu unique. Prétendre d'un grand nombre de volontés n'en faire qu'une seule, c'est tomber, en politique, dans le plus absurde et le plus dangereux paganisme ; c'est organiser la discorde ; c'est décomposer le pouvoir suprême en une infinité de pouvoirs subalternes, qui se combattent sans que le bien sorte nécessairement de leurs débats comme on voudrait nous le faire croire. D'un autre côté, il n'y a pas de pire gouvernement que le gouvernement paternel, que le sceptre, que la foudre de Jupiter changée en bâton de berger. Trouver quelque chose de moins écrasant que la foudre, de moins débonnaire qu'une houlette, c'est un difficile problème posé dans le monde depuis l'origine des sociétés humaines ; il a été résolu quelquefois d'une manière satisfaisante, mais par une seule volonté toujours, jamais par plusieurs. L'histoire est là pour le dire. Même une République doit être une.

J'ai parlé de *Sagitta*, flèche. Il y avait autrefois des bâtiments si légers et si dociles à la manœuvre, *si snelli e leggieri a voltare*, comme dit Bartholomeo Crescentio, qu'on les appelait *Saettie*, *Saezzie*, flèches. Godefroi, dans la Jérusalem délivrée, dit à Henri, son messager :

« Sovra una lieve Saezzia tragito
« Vo che tu faccia nella greca terra.

Je n'ai pas besoin de faire remarquer le S de *Snelli*. Du reste, nous allons voir dans le paragraphe suivant S appelé à caractériser des noms topographiques. Cette excursion de côté rompra un peu la monotonie du présent paragraphe.

XVIII.

La partie des côtes de Provence comprise entre le cap de l'Aigle, c'est-à-dire, de la Vigie appelée en latin *Aquila* et le cap de la Croisette ou de la petite Croix des Signaux (1) a dû attirer de tout temps et fixer l'attention des navigateurs, surtout en ces âges lointains où l'on allait d'un cap à l'autre, sans perdre jamais, autant que possible, la terre de vue. Du cap de l'*Aigle* jusqu'au voisinage de Cassis se montrent des escarpements prodigieux que la couleur noirâtre d'une partie du terrain fait ressortir sur les montagnes grises de Roquefort et de la *Sainte-Baume* dont, à une cer-

(1) L'expression Croix des Signaux était employée avant l'établissement des sémaphores.

taine distance en mer, ils paraissent être le soubassement. En provençal, on appelle cette partie *lei Buou*, nom qui, plus tard, sera expliqué. Après Cassis, la nudité affreuse des rochers grisâtres, l'élévation des crêtes, les aspérités du terrain, les échancrures multipliées d'un rivage qui n'a d'autres ombres que celles des rochers, achèvent d'imprimer à ce littoral un caractère tout particulier qui n'a point d'analogue dans le reste de nos côtes provençales. Ces échancrures plus ou moins profondes, plus ou moins propres à servir de refuge aux bateaux et aux barques portent le nom de *caranques* ; nous chercherons pareillement une explication à ce nom.

Le cap de la *Croisette* était autrefois appelé *Promontorium Zao*. On lit dans la Statistique du département des Bouches-du-Rhône que *Zao* signifie en grec « je nourris, » et l'on rappelle, pour justifier cette explication, que la plus ancienne madrague ou parc à prendre les thons qui existe sur toutes nos côtes, la madrague de *Morgiou*, n'est pas très-éloignée de ce fameux promontoire. L'interjection provençale *Ao*, *Aou* est l'onomatopée d'avaler gloutonnement, ce qui rend assez probable l'origine grecque donnée à *Zao* ; toutefois, il se pourrait que par *Zao*, *Zal* ou *Sal* on ait entendu rocher, montagne abrupte, côte hérissée.

Zal, *Zar*, *Sal*, etc., signifie montagne ou provenance des montagnes dans Zaragoza, illustre cité d'Espagne (1), dans *essarter* traduit en espagnol par

(1) On voit communément dans Zaragoza ou Sarragosse le nom

desmontar, roçar monte, dans *zarça* « ronce, » dans l'arabe *çaboura*, dans l'italien *zavorra* ou *savorra*, dans le provençal *sorro* « lest. » *Sartor* était celui qui défrichait une montagne ; on appelle *Issarts*, *Essarts* les montagnes nouvellement défrichées. Le cri de guerre *Bar-Bar*, aux bras, aux bras! est depuis longtemps perdu ; mais en Espagne et dans quelques parties de la France méridionale on crie encore *Sarra*, quand on s'élance à la poursuite de quelqu'un. Les Arabes et les Maures poussaient, je crois, ce cri de guerre, d'où serait venu le nom de Sarrasin, qui, au reste, signifie montagnard. *Sarra* voudrait dire *à la montagne !* Notre vieux cri *à la Rescousse !* aurait eu le même sens, comme nous le verrons en parlant du radical qui a servi à former la seconde partie du nom de Zaragoza, qui pourrait bien être la traduction de Zara, comme dans Caumont où la seconde partie *mont* traduit la première *Cau*, ainsi que nous le verrons. Les Maures hurlaient le cri de *Sarra ! Sarra !* en attaquant les Goths retranchés dans les Asturies, et les Goths le leur rendirent, quand vint le jour glorieux des représailles. Les dénominations *Serrat*, *Cerro*, *Cerrito*, *Sierra*, *Cerrania* sont restées dans ce pays des Espagnes où toute la gloire de l'Europe chrétienne s'était concentrée au moyen-âge. De *Sarra* est venu notre verbe *Serrer* ; serrer de près. Nous

de César-Auguste. Je ne repousse pas cette origine ; mais on peut s'en méfier, comme de toutes celles qui ne sont fondées que sur des noms propres d'hommes.

retrouverons des vestiges de *Sarra* dans les noms de lieux Saint-Cère, Saint-Cyr, *Sancerre*, etc.

D'*Ar* est venu *Arena ;* l'arabe *Çabourà*, l'italien *Savorra* ont donné sable ; et la Sabine, les Sabins, le Sapin ont la même origine que *Çabourà* et *Savorra*. Tous ces noms expriment des provenances de *Ar*, *Zar*, *Sar*, etc. Un *Ilex* très-sauvage qui porte des glands petits et ronds et presque couverts de leur calice était appelé *Cerrus* en latin ; je crois que c'est notre chêne-kermès.

D'un autre côté, la Sabine n'est pas sans rapport avec les Zibans, qui tiennent à Djebel, montagne, ainsi que Gibaud, le Pont-Gibaud en Auvergne, et Gibaud, terrain élevé entre Cassis et Roquefort. Les Cevennes, en latin *Gebennæ*, appartiennent à la même famille. *Zab* en arabe est le singulier de *Ziban*.

Le promontoire *Zao* tient à un massif ardu dont la base sort brusquement de la mer, sans intermédiaire de plage. Ces énormes rochers que battent et rongent incessamment les flots et les siècles, sont hérissés d'aspérités sans nombre et criblés en même temps, si l'on peut dire, d'une infinité de petites conques fort irrégulières. Dans ces conques plus ou moins profondes, les eaux qui déferlent du large vont déposant sans cesse des eaux de mer cristallisables au soleil. A ces cristallisations fortuites, les Latins donnaient le nom de *Sal* qui fait *Saou* dans le provençal de Marseille et Sel en français. Les Grecs disaient *Als*, et *Als* est l'anagramme de *Sal*. Dans ces deux mots, on rencontre

Ar devenant *Al.* Dans l'un l'aspiration S est au commencement, dans l'autre à la fin.

La prononciation par *Saou* a-t-elle été antérieure, simultanée ou postérieure à l'égard de la prononciation par *Sal* ? On peut, sans risque, supposer une époque où l'une et l'autre avaient également lieu. Aux jours de la plus grande pureté où soit parvenue la langue latine, il y avait dans les provinces occidentales et même dans la capitale de l'univers alors connu des jargons ou éléments informes et grossiers de langage, restés en dehors de la savante culture donnée à l'un de ces *Romancium* plus ou moins primitifs par les grands, par les poëtes, par les orateurs et par les jurisconsultes. Des uns, ce *Romancium* favorisé du ciel, recevait la grâce, le nombre, l'harmonie ; il était redevable aux autres de la justesse et de la précision. C'est un fait qu'on ne saurait contester.

Le *Sal* a-t-il donné son nom aux rochers qui se projettent au-dessus des flots de la mer, tantôt caressante et douce, tantôt furieuse et cruelle, ou bien l'a-t-il reçu de ces rochers mêmes. C'est une question qu'on ne peut valablement résoudre ; il est curieux, pourtant, de la présenter aux historiens comme un de ces points de vue les plus reculés et les plus originaux qui se présentent à eux sur l'Océan des âges. Nous rappellerons seulement ici que *Thalassa*, mer, prononcé au temps de Lucien, *Thalatta*, par un caprice de l'usage, a pu être *Salassa ;* dans l'Algérie les amphitéâtres de montagnes les plus rapprochées du littoral portent le nom de *Sahels*, et le mot latin *Saxum*

pourrait bien être une corruption de *Salsum*, objet salé.

SAXA vocant Itali mediis in fluctibus ARAS.

Ce vers de Virgile nous montre, du reste, *Ar* dans *Saxum*.

Dans le nom de *Salinæ*, donné à Castellane, à Saluces, dans celui de Salerne, est-ce à l'idée de Sel qu'on doit s'arrêter ou à celle de rochers? C'est bien l'idée de Sel que Salins nous offre; mais dans les Salasses, hautes montagnes de l'île Bourbon, l'idée de rochers est évidente.

Avec *Mar* et *Sal* on pourrait former le nom de Marseille. *Mars el québir* sur la côte septentrionale d'Afrique, c'est le grand port; *Marsa Muschietto* est un port dans l'île de Malte; la *Marsa* est un port de Tunis. *Mar-Salia* aurait été le port des rochers. Par euphonie ou par corruption, *Mar-Salia* serait devenu *Massalia*, *Massilia*; cette ville est bien encore pour les Italiens *Marsiglia*, pour les Espagnols *Marselha* et pour les Français Marseille, quoique les Provençaux jusqu'au seizième siècle l'aient appelée *Masselha*, tandis que ses enfants étaient les *Masselhès* ou *Massilhès*. Même aujourd'hui le village de Saint-Marcel est *San-Masseou*. Faisant réflexion, toutefois, que, par l'effet ordinaire du temps les mots s'altèrent, mais ne se réforment pas, je penche pour *Magalia*, qui a pu devenir *Massilia*.

Le savant Vossius, que Gosselin a copié dans une note de sa traduction de Strabon, dit que l'ancienne

Marseille était au promotoire appelé *la Croceta*, la Croisette ; qu'en ce lieu apparaissent d'antiques vestiges, et qu'on y déterrait fréquemment des pièces de monnaie d'autrefois. Je ne sache pas qu'on trouve beaucoup de médailles aux environs de la Croisette; néanmoins, la carte la plus récente, la plus détaillée et qu'on peut croire la plus exacte du département des Bouches-du-Rhône, place quelques ruines au-dessus de la caranque de Sourmiou. Ce n'est peut-être qu'une bergerie abandonnée comme on en voit plus d'une dans nos montagnes ; mais à défaut de vestiges en pierres, on rencontre, dans ce parage, quelques débris d'appellations qui donnent à penser.

Au nom d'*Immadras* que portait jadis l'une des îles ou sommets de la prolongotion sous-marine du promontoire a succédé celui de *Mairè*, mère. Or, *Immadras* c'est, d'après l'apparence, mère exprimé deux fois, par *Im* ou *Am* et par *Madras*, *Mater*. On veut qu'il y ait eu sur cette île des habitations assez considérables. Une petite île voisine porte le nom de *Tiboulen* qui rappelle celui d'*Antipolis*, Antiboul, Antibes, imposé par les anciens à une ville de Provence pour indiquer sa position au delà du *Var*, par rapport à Nice. La partie de la ville de Rome qui était au-delà du Tibre s'appelait aussi *Antipolis*. Ce nom aurait perdu sa première syllabe *An* ; disgrace qui ne doit pas nous surprendre : la science philologique n'est que la connaissance des accidents de fortune arrivés aux mots, depuis qu'on profère des mots sur la terre.

A ce même parage appartient l'île de *Jarro*, qu'on

a choisie quelquefois en temps de peste pour y mettre en *sereine* les marchandises suspectes et même pour les brûler avec les navires dont elles formaient la cargaison. Devant cette île de *Jarro*, et tant que Marseille ne crut pas devoir reconnaître Henri IV, des galères turques, au retour de la belle saison, venaient établir une espèce de blocus, origine de l'essor que prit tout-à-coup le commerce de la Ciotat au seizième siècle. François Ier dès qu'il eut fait alliance avec l'empereur des Turcs, Soliman, mit à contribution les galères de Barberousse pour reprendre Toulon sur Charles-Quint; et Henri IV, en renouvelant cette alliance, profita de la bonne volonté des Turcs contre les Chrétiens pour gêner les abords de Marseille et hâter le moment où cette ville, qui ne peut exister sans commerce, renoncerait à la Ligue. Du reste, le nom de *Jarro* où nous avons reconnu l'influence de *Ar* et qui rappelle assez bien le mot arabe *Djàri* — liquide, — peut être facilement expliqué encore au moyen de *par*, *bar*, *var* qui sont dans barre, barrière, barricade, dans la mesure espagnole appelée *barra* ou *varra*. On porte la jarre ou cruche, on la soulève avec le bras. L'île de *Jarro* est comme un bras allongé sur la mer. Le nom de *Bar*, *Bal*, *Baou* donnés aux montagnes n'a peut-être pas une autre origine; ce sont les bras de la terre qui se dressent et s'allongent sur la ligne horizontale. Le verbe espagnol *Amparar* est une des plus belles expressions de cette langue où les belles expressions abondent. Avec la connaissance que nous avons de *Am*, *Amparar* nous apparaîtra comme voulant dire pren-

dre dans ses bras, ouvrir ses bras pour défendre et protéger. *Dios le* AMPARE *à usted!* Dieu vous prenne dans ses bras ! Dieu vous assiste !

Cette île de *Jarro* et celle de Maire, de Tiboulen ou *lou Mairoun*, de Cale-Sardine autrement Cale-Seraigne ou île Plane, du Couglous et de Riou servent à rendre plus favorables pour la pêche les eaux qu'elles protègent et abritent. Le grand abord de poissons et surtout de sardines qui a lieu dans ce bras de mer donnerait, avec ces débris de noms venus jusqu'à nous, quelque fondement à l'opinion de Vossius que, du reste, je n'ose ni appuyer, ni combattre.

On retrouverait, au besoin, le radical *Zao* dans *Zancla*, *Zacinthe*, *Zaraœ* et autres noms de villes antiques.

Sal fait évidemment partie des mots *Salus*, *Salvare*, *Salvatio* qui, primitivement sans doute, ont exprimé l'acte, le bonheur d'atteindre les rochers, d'y arriver à sauveté, de s'y dérober à la fureur des flots. Un certain poisson qui ne quitte pas le pied des rochers s'appelle *Salpa* et en provençal *Saoupo*. Dans le mot *Sarpar*, *Sar* exprime les rochers sous-marins d'où il faut tirer l'ancre; et *par*, veut dire les bras qui sont employés à cet acte. Tarragone sur la côte d'Espagne n'a pas de port attenant à la ville, c'est au *Salou* dans le golfe que vont les navires, et j'ai lu dans un livre espagnol que les Grecs appelaient *Salous* tout lieu de mer où, les ancres jetées, un navire est en sûreté.

Salvare peut venir aussi de *Silva*. On se sauve dans une forêt quand on est poursuivi.

Salacia, déesse de la mer, n'était autre que *Thalassia*. *Salacitas*, *Salax* sont des affins de *Saltare*. La danse chez les anciens, parmi les nègres, en Espagne et depuis quelque temps chez nous, est une école de lubricité, de salacité. *Salebra*, mauvais pas dans un chemin, tient à *Ebra*, passage, ouverture, et à *Sal*, rochers. Nous parlerons plus tard d'*Ebra*.

C'est le radical *Sal* qui a donné son nom aux *Salyes*, *Sallues*, *Salii*, *Salluvii*, tribus ou fractions de tribus établies plus ou moins fixément et avec des circonstances de localité plus ou moins semblables dans toute la région qui du promotoire *Zao* s'étend jusqu'à Salon. Généralement, on pense que le nom de Saliens est dû au sel que ces peuples tiraient des étangs formés par les atterrissements du Rhône, mais ces autres Saliens qui habitaient au voisinage du Rhin exploitaient-ils du sel? Ne faut-il pas demander l'origine de leur nom à des *Sals* ou rochers pelés, comme ceux de nos côtes marseillaises, à des *Sals* qui surgissent fièrement sur les deux bords du fleuve et qui se couronnèrent, au moyen-âge, de tant de châteaux abandonnés et ruinés aujourd'hui, mais donnant encore à tout ce pays possédé par les Rheingraves un aspect singulier d'antique opulence et de majesté souveraine.

Rappelons, en passant, que la loi Salique n'était pas la loi d'une nation particulière connue sous le nom de Saliens; c'était la loi du château, de la demeure et de la race princière, la loi du *Hall* ou *Sall*. *Hall* ou *Sall* était accepté dans le même sens que notre mot *roche*; la *Rochefoucault*, la *Rocheguyon*, c'est-à-dire la Roche

à Foucault, la Roche à Guyon. Dans nos ports de mer, les tribunaux de pêche s'appellent la *Salle*. En plusieurs contrées, le nom de *la Salle* rappelle d'anciennes demeures seigneuriales, le manoir où l'on venait réclamer la justice du seigneur. Plusieurs actes relatifs à des communes de nos environs, mentionnent des choses possédées ou jugées *More Salico*. Cet usage *salique* n'était pas celui de la couronne de France en particulier, mais bien de toutes les seigneuries. Dans le nord *Hall*, dans notre midi *Sall*, c'était la même aspiration, autrement figurée et proférée.

Strabon nous montre les Salyes comme habitant la région qui s'étend de Marseille à la Durance, entre les Alpes et le Rhône. Ce nom de Salyes était donc porté par d'autres peuples que par les voisins immédiats de Marseille. Une circonstance futile, un motif inappréciable fait quelquefois imposer ou adopter un nom qui s'étend de proche en proche et marche de célébrité en célébrité par-dessus une infinité d'autres noms qui se taisent de force et tombent dans l'oubli. C'est ainsi qu'on montre sur la carte de la Belgique une bourgade maintenant fort obscure et qui n'attire l'attention que par son nom, mais d'où partit autrefois cette tribu primitive des Francs, qui, par suite de temps, de guerres et d'heureuses fortunes, devait fonder un si beau royaume et devenir le noyau d'une si grande nation.

Le radical *Sal* est bien dans le verbe latin *Saltare* (sauter de rochers en rochers), dans *Salire* qui est notre verbe français saillir ou jaillir. En espagnol,

Salir c'est sortir d'un port, du milieu des rochers qui forment un port. Les Italiens appellent *Saliri* des lieux escarpés, *luoghi erti*, et l'on traduit *Erta* par *Salita* d'un *poggio*, d'un *monte*. Nous avons plus haut parlé d'Erta.

Je ne ferai pas de recherches sur l'institution des prêtres Saliens, mais seulement quelques observations sur *Sapere*.

Scribendi rectè sapere est et principium et fons. « Le discernement et le goût sont le fondement de l'art « d'écrire. » On pourrait substituer *vivendi rectè* à *scribendi rectè*. Le discernement et le goût dans les choses de la vie, c'est proprement la sagesse. En espagnol, *Saber* signifie également savoir, être savant et avoir goût et saveur, sentir. Ces deux expressions *oleum sapientiæ* et *sal sapientiæ* veulent dire que la sagesse est l'assaisonnement de la vie. De quoi l'assaisonne-t-on aujourd'hui? D'extravagances inouïes. Les Romains avant d'avoir une littérature avaient confié le bon sens national à la garde des prêtres Saliens, et je crois même que le titre de *Sapiens* fut d'abord donné à celui des prêtres qui goûtait, qui essayait le sel, qui dégustait le vin des sacrifices. Mais aujourd'hui déguste-t-on ce vin et ce sel qu'on offre à l'idole nouvelle, au peuple, et à quel peuple? Aussi tombe-t-il ivre-mort sur le piedestal où l'on prétend l'élever, écrasant dans sa chute les prêtres insensés qui lui prodiguent leurs hommages, et lui sacrifient, avec leur raison, le bon sens et le bonheur de tous, deux choses, le bonheur et le bon sens, qui ne peuvent exister ou périr qu'ensemble.

XIX.

Avec C doux, simple aspiration comme S, on a *Cel* qui appartient à la même famille que *Sal*. *Cel* est le radical de *Celsus*, élevé, très-élevé; de *Cel* au moyen d'une diphtongue servant à donner plus d'ampleur au son, a été fait *Cœlum*, ciel, la plus haute élévation, laquelle ne se peut terminer qu'en voûte, la grande voûte, la voûte des voûtes, *Cœli Cœlorum*. En arabe, voûte est *qôbba*; en espagnol, *boveda*; en latin, *fornix* : F, V et B renferment l'intention de pousser en haut; le Q de *qòbba* recueille, retient, comme le C d'*Arca*.

L'*Irmensul* des Saxons, monument élevé en l'honneur d'Arminius ou Herman, présente pour ses éléments philologiques *Saul* ou *Sal* ou *Sul*, colonne, et le nom du héros; *Irmensul*, colonne d'Herman. Ce que nous avons dit de l'olivier saurin, qui monte très-haut, peut s'appliquer aux reptiles sauriens qui sont fort longs; et ici nous ferons une observation sur les mots serpent et lézard. S dans serpent marque les sinuosités, l'allongement successif de l'animal, tandis que *Léz* de lézard est exactement notre antique préposition *Lez*.

A une fontaine,
Lez un bois ramé,
Jehanne et Alaine
Seules y trouvai;
Je les saluai.

La Sarriète est une plante des montagnes. *Serpillum*, serpolet, veut proprement dire plante qu'on prend sur la montagne. Le latin *thymum* me paraît avoir beaucoup de rapport avec cime; du moins *thymus* veut dire verrue, cors, porreau, et ce sont bien là des sommités, des cimes, quoique fort petites. Mais d'où vient le nom de *farigouro*? De la même source que *ligur* ou *ligour*, bord de la mer, bord de la Méditerranée. *Fari* de *ferax*, fertile, puis *gouro*, du provençal *gour*. L'*alfa* des Arabes ou *aouffo* des Provençaux doit probablement son nom à son abondance dans les lieux où elle naît, où elle foisonne. J'ai cueilli du thim sur le rocher de Notre-Dame-du-Don, à Avignon, et encore sur une petite colline faisant face au midi, sur la route d'Aubenas, avant de passer l'Ardèche; mais ailleurs je n'ai trouvé que du serpolet.

Serrata, germandrée, *Serræ*, défilés, renferment également *Sar*, *Ser*, montagnes.

Cel ou *Sel* est devenu en provençal de Marseille et en catalan *Seu*, *Seou*. La *Seu* d'Urgel, la roche d'Urgel; *lou seou blanc*; c'est une métairie assise sur la partie la plus élevée de la montagne qui est au nord du Bausset. Auprès de Marseille nous avons *Séon* ou *en sen*, la colline.

Pourquoi les anciens confondaient-ils souvent les Celtes avec les Scythes? N'est-ce pas à cause d'un même radical appliqué à la désignation de ces peuples? Le radical *Cel*, transformé par une loi que nous avons indiquée en Cir, Cyr, Sid, Sci, Si, etc., emporte

toujours un sens d'élévation ; les Celtes comme les Scythes étaient des gens d'en haut, du pays qui s'élève et s'étend vers le septentrion. Cette même idée d'en haut se retrouverait dans *Helvetii*, dans *Allamanni*. Le nom de Celte est de la même souche que *Saltus*, que *Silva*. *Saltus* est le bois mêlé de rochers, la forêt dans les hauteurs ; *Silva* ne présente pas une autre image dans ce vers d'Ovide :

> Est nemus Æmoniæ, prærupta quod undique claudit
> SILVA. . . . .

Mais les terres d'en haut, du septentrion étant toutes couvertes de bois, le mot de *Celtæ* a signifié en même temps peuple d'en haut et peuple des bois. *Celta* doit être traduit par *Selvaggio*, sauvage ; les Celtes étaient les sauvages à l'égard des Grecs et des Romains.

En vertu de ces mutations bien capricieuses, il faut en convenir, de voyelles et de consonnes, qui, autrefois et suivant les diverses prononciations des peuples, n'étaient probablement pas aussi étonnantes qu'elles le paraissent aujourd'hui, on peut ramener à *Cer*, *Ser*, *Cel*, *Sel*, le verbe latin *Sedere*, en français Seoir, le substantif *Sedes*, Siége, et même *Sion*, la roche ou citadelle de Juda, ainsi que *Sidon*, la roche ou citadelle phénicienne. C'est ainsi que les Notre-Dames de la *Sed* ou *Seds* étaient des Notre-Dames du rocher, quelque siége qui y fut établi, abbatial, episcopal, etc., comme Notre-Dame-du-Don (du rocher), d'Avignon, qui fut un siége papal.

Pausanias n'avait pu découvrir, à ce qu'il raconte, comment s'appelait autrefois la Sardaigne dans la langue du pays ; et il ajoute que les Grecs l'avaient nommée *Ichnusse*, à cause de sa figure qui ressemble au pied d'un homme; puis, venant à parler des premiers étrangers dont elle reçut la visite, il cite des Lybiens conduits par Sardus, fils de Macéris qui, en Egypte et en Lybie, était surnommé Hercule. Dans Sardus, dans Maceris, dans Hercule, apparaissent trois de ces fortes et puissantes couleurs, par qui furent teints les vocabulaires primitifs de notre occident. Hercule, c'est le *Ber*, le *Ver* ou *Vir*, le *Her*, l'homme puissant, le seigneur qui fait cultiver la terre et qui procède à la civilisation par la force, par les rudes labeurs, tandis que Mercure représente l'opposé de la force, la persuasion qui séduit et entraîne, c'est-à-dire le commerce et l'éloquence. Hercule était autrement appelé Alcide; et ce nom, par un rapprochment singulier, signifie en arabe et en espagnol *le Seigneur*. Au reste, c'était une fort belle idée chez les anciens que l'Herméraclès, ou statue de Mercure et d'Hercule sur une même base.

Macéris, lui aussi, fut un civilisateur ; il enseigna, selon toute apparence, à bâtir des *mage*, des *magalia*, des *mas ;* car Macéris, ainsi qu'on peut raisonnablement l'induire, était l'art de construire des demeures en pierres. Les Italiens appellent encore *macerie* les constructions en pierres sèches; *macìa* est pour eux montagne, tas de rochers, et *macigno*, une pierre très-dure

Quant à Sardus qui donna son nom à la Sardaigne.

c'était un fondateur à l'antique; les Grecs et les Latins après eux ne voulurent voir que des hommes pour expliquer les noms géographiques, et des dieux de toute espèce pour remonter à l'origine des choses Il est temps de ne voir dans *Sardinia* que *Sar* et *Dinia*, *Tinia*, *Tania*. *Sar* reparaît sous la forme *Cyr* dans *Cyrnos*, ancien nom de la Corse ; et le nom actuel se rencontre dans le même champ où l'on a vu pousser Corinthe, les Cordillières, les Corbières et autres noms topographiques commençant par Cor, Sor, Tor, entre autres cette montagne de Cordes dont nous avons parlé dans la première partie de cet ouvrage.

Suivant Pausanias, les Lybiens de Sardaigne donnaient le nom de Corse à l'île que les Grecs appelaient Cyrnos. « Une partie considérable des insulaires, « ajoute-t-il, chassée par l'autre dans une sédition « qui les émut, passa en Sardaigne, alla occuper les « montagnes et s'y bâtit quelques villes. Dans la Sar- « daigne même on les appelait Corses du nom qu'ils « portaient en leur propre pays. » Ces Corses de la Sardaigne ne purent être soumis par les Carthaginois, non plus que les Iliens dont le nom, à mon avis du moins, paraît être le même que celui d'*Ilium*, de la citadelle de Troye.

Bochart dans son Chanaan dit qu'*Ilai* ou *Illai* dans la langue siriaque veut dire « chose très-élevée. » *Illai* présente le même aspect qu'*Ilerda* et qu'*Eloah*. Dans le nom d'*Ilerda* devenu Lérida, dans celui d'*Ilici* aujourd'hui *Elche* en Espagne, *Il* marque une grande hauteur comme dans *Ilium*.

Les Ibériens et les Lybiens qui avaient concouru à la conquête de la Sardaigne, mécontents du partage qui suivit, abandonnèrent les Carthaginois, gagnèrent aussi les hauteurs et s'y cantonnèrent. Les Corses leur donnèrent le nom de *Balares*, qui, dans la langue du pays, veut dire fugitifs.

Balares n'est pas sans rapport avec *Pellere*, bannir, et *Pellere* comme bannir laissent entrevoir avec les modifications d'usage *Par*, bras, et *Bal*, montagne.

Le radical *Cil*, *Scil*, *Cyr*, *Cis* devenu *Ci* ou *Si*, révèle le plus souvent dans les noms géographiques l'idée de rocher élevé. On ne peut le méconnaître dans le mot site, généralement appliqué aux positions élevées, avantageuses. *Obsidere*, assiéger, c'est proprement opposer un site à un autre, travailler pour enlever un site, une position à l'ennemi. *Syrtes*, Sirènes, *Sylla* présentent l'idée de rocher, et remarquez bien que dans le dernier de ces trois noms Sc marque l'acte de tirer à soi. Il se pourrait même que *Scylla*, eût voulu montrer le cap, le promontoire qui s'avance dans la mer, et *Carybde* le golfe, l'enfoncement, la caranque opposée à *Scylla*, les angles saillants et les angles rentrants du détroit de Sicile.

Les caresses de Cyrcé, les chants des Syrènes, est-ce autre chose que les apparences trompeuses des mers, alors qu'on n'entend plus les rauques mugissements des vagues hérissées qui déferlent sur toutes les grèves, mais seulement le doux murmure des ondes qu'une brise légère sillonne, et les échos harmonieux d'une côte où viennent se montrer tour-à-tour et se confon-

dre des arbres et des rochers, où l'ombre, la fraîcheur et la lumière multiplient à l'envi tous ces enchantements des terres prochaines qui inspirent la joie aux navigateurs confiants et désarmés, tandis que des courants inaperçus entrainent le vaisseau vers des gouffres tournoyants et au milieu de rochers affreux où il va périr? On appelait Syrtes, dans la mer de Lybie, des bancs de sable mouvants, des protubérances, des élévations sous-marines qui changeaient souvent de place et trompaient les gens de mer comme faisaient Cyrcé l'enchanteresse et les perfides Syrènes. Cybèle, la mère des dieux, nommée aussi *Berecynthia mater*, figurait le pays de montagnes où s'établirent les dieux, c'est-à-dire les premiers nés des hommes, ce pays de montagnes cher aux troupeaux et d'où s'échappent les sources vivifiantes, les mamelles qui alimentent la terre.

La Sycionie était une région hérissée de rochers le long du golfe Corinthien ; le mont Sipyle n'était que rochers et défilés; le roi de Corinthe, Sisyphe, qui fut condamné dans les enfers à reporter éternellement sur la montagne une roche qui retombait sans cesse au pied, pour le punir d'avoir voulu que la maison de Cadmus succombât, ne restât point debout, *ne regia Cadmi staret*, nous offre, dans son nom, le radical *Si* (rocher), avec réduplication. Le fils de Pylas ou du défilé (*Pyla*, détroit entre des montagnes), Scyron, culbuté dans la mer par Thésée, un des héros civilisateurs, figure les rudes travaux entrepris autrefois pour ouvrir des passages à travers des cols jusqu'alors infranchissables.

Il n'est pas impossible que le nom de Pyrénées ait signifié nouveaux passages *Pylœneæ ;* quant à Sisyphe, c'est le mythe terrible des nations qui, en des temps d'ivresse et de fureur, stupidement orgueilleuses et lâchement cruelles, ne veulent point que leur race de Cadmus reste debout !

Le Circius, le mistral, ce vent quelquefois si impétueux et si dommageable que les Pyrénées et les Cévennes déchaînent sur nous, serait appelé aujourd'hui le *Montagnier*, car c'est ainsi qu'on peut rendre le nom de *Circius.*

Que voit-on dans *Cirtha*, aujourd'hui Constantine, dans le *Mons-Sitius*, aujourd'hui Cette, dans *Citium*, patrie de Zénon-le-Stoïcien, lequel *Citium* paraît avoir été la ville haute de *Larnaca* en Chypre, sinon des rochers plus ou moins hauts, plus ou moins larges sur lesquels des villes ont été fondées ? Le mot *Sidus*, astre, n'exprime-t-il pas tout ce qu'on peut voir de plus élevé? Nous apprécierons bientôt la différence qui existe entre *Sidus* et *Astrum.* En attendant voici une de ces observations que le lecteur fera aisément et de lui-même ; c'est que le verbe français — Considérer — veut dire au propre — ranger parmi les astres. —

La ville de Medina-Sydonia, dans l'Andalousie, est bâtie sur une montagne élevée qui la rend inexpugnable et lui a fait donner l'épithète de Sydonia ; Medina-Sydonia, ville très-haute. A Tortose, il y a un fort château que les gens du pays appellent la *Zuda* et dont le nom rappelle la *Sude* dans l'île de Candie,

Sidus, astre. A quatorze lieues de Séville et à quatre de Ronda, sur la haute montagne *del Pinar*, la première à découvrir quand on vient des Indes occidentales, au bord d'un rocher taillé à pic, est la ville de *Zahara*. On dit que les Maures lui donnèrent ce nom en mémoire d'une fille de Mahomet, qui s'appelait *Azahar*, c'est-à-dire fleur d'oranger. Je crois plutôt que, dans ce nom, Z exprime la haute élévation d'un point qui est si remarquable pour les navigateurs. La ville de Zarra, à quatre lieues de Xerès *de la Frontera*, avec un fameux château sur un *Cerro*, doit avoir eu pour son nom la même origine. Il en est de même de *Azarcollar* dans la même région. *Acialcazar*, à l'entrée de la *Sierra* du Portugal vers Séville, présente dans *Aci* la même allusion que la précédente ville dans *Azar*. *Alcazar*, citadelle, veut dire lieu élevé, lieu de sûreté.

Dans Scyros (Skiros), dans *Eskerkis* sur la côte de Barbarie, on voit SC comme dans *Scopulus*, écueil, comme dans Scarabée, dans Scorpion.

Pausanias venant à parler des fleuves qui coulent sous un ciel doux, et dont les eaux, sans être sujettes à geler en hiver, peuvent pourtant rafraîchir en été ceux qui en boivent et qui s'y baignent, cite le Cidnus qui fut fatal à Alexandre, le Mélas ou fleuve Noir qui passe dans le pays des Pamphiliens auprès de Side et qu'on avait ainsi nommé à cause des grandes ombres projetées sur ses flots par les arbres et les rochers qui bordent ses rives, l'Alens tant aimé de la ville de Colophon et dont les poètes ont chanté la délicieuse

fraîcheur, le Gorthinius qui prend sa source entre Thison et Méthydrion pour se joindre à l'Alphée. Dans tous ces noms, soit de fleuves aux fraîches ondes, soit de villes merveilleusement situées, on retrouverait, avec quelque attention, tous les radicaux indiqués jusqu'ici comme renfermant avec plus ou moins d'énergie le sens de hauteur primitivement assigné à *Ar*, et que vinrent obscurcir dans la suite des temps un grand nombre de substitutions, de variantes euphoniques et de syncopes, qui rendent la mise à nu des affins de *Ar* souvent très-difficile et quelquefois même douteuse. La terre, ses accidents et ses aspects divers ayant toujours été ce que l'homme a le plus souvent dû nommer, il n'est pas étonnant que les vocables relatifs à cette série d'objets placés constamment sous nos yeux et qui se retrouvent partout aient été refaits, surchargés, déformés, mutilés à outrance. Mais achevons quelques investigations à propos de ces fleuves que cite Pausanias.

Melania, noirceur, n'est-ce pas l'ombre qu'un lieu élevé projette ? *M-elania*, c'est-à-dire l'opposé, le renversement d'*Elania*, du lieu haut, des terres hautes. Et le mot supposé *Elania* où se trouve à la fois le radical *El* et cet *An* qui sert à former le mot Angle, n'a-t-il pas donné naissance à notre verbe s'élancer, au substantif élan? Qu'était-ce que Vénus Mélanis ou la brune, sinon la beauté dans l'ombre, dans ce demi-jour qui rend son aspect plus doux ? Il est une autre Vénus qu'Horace a chantée dans ces vers,

Sive tu mavis ERYCINA ridens,
Quam jocus circumvolat et Cupido !

la Vénus à qui le Mont-Eryx était consacré, la Vénus des montagnes, la Vénus folâtre qui entraîne à sa suite les désirs et les jeux, cherchant et trouvant le plaisir dans les labyrinthes de verdure et sous l'ombrage des bois. Dans Alphée n'y a-t-il pas *Ar*, *Al*, ce qui tombe de la hauteur et le radical de *fluere*, *fugere*, etc.

Ne pourrait-on pas trouver dans Thison un *lieu fort caché*, très-couvert, et dans Méthydrion, quelque épanchement, quelque détournement d'eaux sur la ligne horizontale, un marais, un étang ?

XX.

Lancer, Elan, s'Elancer peuvent avoir une autre origine que celle dont nous avons parlé plus haut. En provençal, nous appelons *Lan* un éclair; en italien, on dit avec moins de vivacité *Lampo*. De *Lan* sont venus lancer, lance et probablement le verbe latin *Laniare*, déchirer. L'éclair déchire la nue; il apparaît comme une lanière de feu. Outre le substantif français lanière, le verbe *Laniare* a fourni le substantif latin *Lanio*, boucher, celui qui déchire, qui taille, qui met en pièces la viande. Un *Lanista* était un maître d'escrime, un homme qui montrait aux gladiateurs les plus adroites manières de blesser sans tuer ou de tuer d'un seul coup. Pour donner plus d'énergie à *Lan*, nous le faisons précéder de F ou de V; *flan* ou *vlan*, espèce d'interjection dont on accompagne le récit d'un coup bien asséné. Dans ces autres interjections triviales *fiche*, *fistre*, etc., F exerce la même fonction que V dans l'adverbe latin

Vix, marquant la soudaineté d'une action, la rapidité du temps qui passe entre deux actes, Vix *ea fatus eram, cùm...*

Lampas, lampe, est *lan* prolongé au moyen de M. La seconde partie de *Lampas* est *par*, *pas*, *pes*, c'est le bras, le pied, le soutien de *Lam*. Limpide tient à *Lampas*. Dans le mot lanterne N s'est glissé comme par surprise; les Latins disaient *Laterna*, ce qu'on porte au côté. *Laterna* tient à *Latro*, qui voulait dire garde du corps, garde de la manche *à latere*. Eclairs, éclat sont provenus d'une certaine manière de prononcer L en gloussant, en faisant *esclatir* comme nous disons en provençal.

Mais à quoi tient *Lana ?* D'abord *Pilus* appartient à *Pil*, bras extrêmement allongé d'où *Pilum*, javelot; mais la laine n'est pas droite et roide, elle se recourbe, s'incline, *Ana*, *L-ana*. Une différence existe entre *Lan*, la plus rapide des inclinaisons, la plus courte des existences, et *Lana*, vêtement qui s'incline sur le corps d'un animal et le recouvre; toutefois, l'origine est la même, sans que cela doive nous surprendre.

Relativement aux fonctions de S ou C doux, il y aurait encore bien d'autres noms à examiner. Je ne prendrai que certains exemples frappants.

Decidere, tomber, *Considerare*, estimer, placer parmi les astres, *Sidera*, *Considere*, être assis avec, *Concidere*, succomber, mourir, etc., etc., rendent bien manifeste le sens de Ci, Cid. Le Cy ou Sy de Cyaxares, de Cyrus, de Syphax ne sont autre que le *Cidi*, *Cid*, *Ci*, des Arabes. Xercès pourrait bien avoir signi-

double intention. Mais *Bour* en provençal a été le *synonyme* de sac, et je le prouve tout de suite par le nom de *Bourrandanes* donné à des femmes que j'ai vu encore avant la révolution porter sur leur tête les sacs de blé, de farine, de haricots, etc., à mesure qu'on les débarquait. Ce nom voulait dire « porteuses de sacs; » il est resté aux femmes du peuple grossièrement hardies, importunes et criardes.

La *Bourro* des oliviers est le petit sac qui renferme les rudiments de la fleur; c'est ce petit bouton blanc dont l'apparition est tant désirée au mois d'avril et dont nous suivons le progrès avec amour, ce bouton qui, en s'ouvrant, laisse échapper une odeur des plus suaves et nous apporte une si douce espérance, trop souvent deçue. En français, nous avons le bourgeon diminutif de *bour*; le bourgeon est aussi le petit sac, l'enveloppe qui renferme les rudiments des feuilles ou ceux de la fleur. Les jardiniers de Paris donnent même le nom de bourre au bourgeon. A mesure que les feuilles se développent, elles forment le brout, d'où vient le verbe français brouter.

Se boursouffler, c'est se gonfler comme un sac qu'on remplirait de vent.

On donne l'épithète de bourru à un homme austère, qui ne fait connaître sa pensée, qui n'exprime ses volontés qu'avec impatience et qui tient ses rares, ses tranchantes et blessantes paroles comme enfermées dans un sac. Un moine bourru, c'était un moine vêtu d'un sac, un sachet. La *sachette* de *Notre-Dame-de-Paris* était vêtue d'un sac. A Marseille, on appelle *Bourras*, des

hommes pieux qui se consacrent à des œuvres de charité et sont vêtus, quand ils remplissent leurs nobles et dignes fonctions, d'un sac grossier. Le nom de bure est resté à une étoffe grossière, telle à peu près que celle des sacs de pénitence, des cilices d'autrefois. L'étoffe appelée bourracan est aussi une étoffe grossière, une étoffe de sac.

Le bourreau était aussi un porteur de sac; il enfermait dans un sac les instruments de supplice; quelquefois il y mettait les malheureux condamnés à la noyade, etc. Un malfaiteur qui s'exposait à passer par les mains du bourreau était un homme de sac et de corde.

Mais enfin qu'est-ce que *Bour?* Ce mot en arabe signifie inculte. On donne en Provence le nom de *Bourrasco* aux terrains incultes qui ne se couvrent que de bois bas, de broussailles. Broussaille est formé de *bour*, ainsi que bourrée. La bourrée est ce qu'on va chercher dans la *bourrasco*, le bois mort, les feuilles sèches, les broussailles, les pommes de pin, etc.

Nous avons aussi le mot Bourronne. *Baragno* en provençal et Brouhas en français ont la même signification que *bourrasco*. Je suis porté à croire que la terre de Labour en Italie ainsi que le Lampourdan et la province de Labort aux deux extrémités des Pyrénées sont des terrains analogues à ce que nous appelons en Provence *bourrasco*. Les Bourdigues des Martigues sont des enceintes, d'où le poisson ne peut plus sortir une fois qu'il y est entré, des espèces de sacs. Bourde ou

Borde, maison, tient encore à *bour*, signifiant sac, c'est-à-dire le contenant pour le contenu.

Dans les origines gauloises de Boxhorn, je trouve qu'Allobroge vient de *Al*, élevé, et de *Bara*, région, *Bro* et *Broga*, champ. Ces origines se rapprochent de celles que nous croyons avoir trouvées.

On appelle *barrien* ou mieux *bourrien* un sac de cordes où l'on met la bourrée. Bourrer a voulu dire d'abord enfoncer dans un sac; les mots bourre, rembourrer sont venus ensuite. Nous avons de plus en français le mot bourriche, espèce de sac ou panier; et le nom de bourrique usité dans les Gaules dès la plus haute antiquité, ainsi que nous l'avons vu, faisait entendre un animal porteur de sacs.

Bour s'est formé de B qui est dans *ob* ou *op*, débordement; *canope*, mesure du débordement; puis, de *our*, *ur*, feu. *Bour* signifierait donc le feu qui s'avance, progrès du feu. Le *pro* de progrès, n'est autre que *bour*. Dans les montagnes pastorales, à la fin de l'été, on met souvent le feu aux broussailles (lesquelles tiennent à *Bour*), afin que les herbes nourrissantes repoussent au printemps avec plus d'abondance et de liberté. *Bur* fait partie du verbe *comburere* qui suppose évidemment *burere* d'où serait venu brûler. *Burere* s'est perdu, mais il est resté *bustum*, bûcher, et quelques mots latins analogues, ainsi que les mots français bourrée, bruyère, brande, brandon, qui nous montrent toujours mieux nos idiômes occidentaux plus rapprochés que le latin du *Romancium* le plus

antique. *Vestigium* vient de *bustum*; c'est la trace d'un incendie.

La *bourrée d'Auvergne* n'aurait-elle pas été nommée ainsi parce que cette danse lourde et rude fait en quelque sorte office de bourrée pour se chauffer? Le mot italien *burla* d'où burlesque n'est peut-être pas bien éloigné de la bourrée d'Auvergne. Le *Sar* de Sarabande indiquerait une danse de montagnards.

XXI.

Astare est composé de *ad* et de *stare*; d'autres mots sont ainsi composés. Otez *ad* ou *a*, le sens reste le même. *Stare* vaut autant que *astare* et que *adstare*.

Il m'a paru que les Espagnols dans leur préposition *Hasta*, jusques à, avaient retenu le nom de l'arme même qu'on plantait dans la terre pour indiquer la prise de possession d'un sol, primitivement effectuée par les armes, comme tout commencement d'association politique. Quant au mot lui-même, il vient probablement d'*usta*, durcie au feu. Silius Italicus a dit:

Contenti parvâ durasse HASTILIA flammâ.

Le mot *haste* en provençal veut dire encore mât de pavillon et broche; nos pères appelaient *hastilles* les dépouilles d'un porc nouvellement tué, les viandes rôties.

Hasta aqui signifierait à mon compte: la pique est là, n'allez que jusques-là. Cette pique était appelée

par les Sabins *quiris*, et il serait curieux de chercher si *quiris*, origine de *cuiri*, maison, ne l'est pas également d'*aqui*, d'*ici* et du pronom relatif *qui*, *quæ*, *quod*. Bien d'autres origines qui ne sont pas encore présumées, ne m'étonneraient pas non plus. Les langues ont dû se former d'éléments si simples ! C'est même cette grande simplicité qui a fait naître tant de synonymes.

Dans *Hasta* se trouve impliquée une idée d'étendue en longueur, de mise et de port en avant. B de *ab*, *ob*, etc., désigne aussi quelque chose qu'on pousse en avant comme dans « avancer, objecter » et le verbe espagnol *abastar*, le verbe italien *bastare*, peuvent se décomposer ainsi : *Ab-astar*, *b-astare*, et l'on voit alors deux choses qui s'avancent en sens contraire et se neutralisent, comme la lance et le bouclier.

De même que la pique *Hasta* peut être regardée comme le moule de la préposition espagnole *Hasta*, la doloire, *Hascia*, dont plus haut nous avons scalpé le radical SC peut servir à expliquer la préposition espagnole *Hacia*, qui marque un certain côté ou une certaine situation en dedans d'une limite même.

Fastigium et *Fastidium* sont deux mots bien composés l'un et l'autre. *Fastigium* nous présente la force qui élève, F, l'ascension indiquée par *As* et le couvert exprimé par *tigium* qui vient de *tegere*. *Fastidium* exprime quelque chose qui se soulève en nous et qui retombe. Cette idée de tomber est dans « ennui, » qui est *An*, inclinaison, avec doublement de N, et dans « dégoût, caractérisé par le radical *De* de *descendre*, de *decidere*. Pour ces mots comme pour bien d'autres,

se présentera d'autres origines encore; car il en est d'elles comme des cimes de montagnes qui, aux splendeurs du jour, se dressent en courbes indécises et comme fumeuses vers un ciel dont elles envahissent les ondoyantes vapeurs; puis, quand le soleil est couché, quand l'atmosphère est plus transparente, quand elle ressemble à la plus claire fontaine, toutes ces cimes se détachent sur l'azur limpide des cieux en mille dentelures châtoyantes comme l'air qui les baigne, avec des accidents de lumière et des caprices infinis qu'on n'apercevait point auparavant.

La différence que nous avons plus haut annoncée entre *Sidus* et *Astrum*, la voici : *Sidus* ne montre que l'élévation extrême; *Astrum* avec cette élévation implique la stabilité. Voilà comment *Astu* a signifié ville ou établissement fixe bâti sur la hauteur. A propos de ce nom, il ne faut pas oublier que la ville, *Astu*, a fait nommer la duplicité, la mauvaise foi, « *Astuce*, » tandis que la campagne, *Rus*, lui a fait donner le nom de *Ruse*. Puis, au sujet de bâtir, *bastir*, la même observation que nous avons faite pour *bastare* se présente; ST élève, B arrête; c'est tout l'acte de bâtir.

Nous avons pu entrevoir dans nos observations précédentes que si *par* est le bras, *pro* a tout l'air d'être la poitrine, le centre, le but de la vie animale. *Sternere* en latin veut dire étendre, jeter par terre; se prosterner veut dire tomber sur sa poitrine, sur son ventre; *Ruere* signifiant tomber en ruine, *Struere* veut

bien prendre, est un verbe passif. Il a été d'abord *E-asci;* pour la prononciation, on a dû dire *E-nasci.* C'est ainsi qu'*Enatare* a été primitivement *E-atare;* notre verbe hâter, se hâter, vient de *Atare;* N est intervenu pour la prononciation. Il en est de même d'*Enavigare* qui a été d'abord *E-avigare; Avigare*, aller, voler comme un oiseau. De *Avigare* ou *Vigare* s'est formé *Via*, chemin; en provençal, nous disons d'un homme qui est en bon chemin, qui est en mesure de travailler, *es avia.* On peut voir aisément E privatif dans *Enervis*, énervé. La valeur de Nerf est dans Erf, d'*Herba*, d'*Yerva*, d'*Erigere*, etc.

Mais ce n'est pas tout que de naître, d'être appelé à la lumière du jour, *ascitus ad vitam;* il faut qu'on allume dans nos âmes ce flambean de la raison qui chauffe et éclaire. Il y a longtemps qu'on parle chez nous de l'instruction publique. L'abbé Grégoire, l'abbé Lakanal et l'avocat Robespierre avaient eu la parole sur ce chapitre dès 1794. Quant au mot éducation, je ne l'entends guères prononcer, d'où cela vient-il? L'instruction mérite encore le reproche qu'on lui adressait avant la révolution; elle est trop peu expéditive, trop nonchalante par rapport aux langues anciennes surtout; quant à l'éducation, tout ce qu'on peut dire de moins fâcheux à l'égard de celle qu'on donne au collége, c'est qu'elle est nulle; au-dehors des colléges, elle est abominable. Les jeunes gens, pour peu qu'ils aient de dispositions naturelles, sont des oiseaux de proie en fait de lecture. Eh bien, la plupart des livres actuels sont ainsi faits qu'avec eux les jeunes gens

ressemblent à des vautours, à ces vautours de Constantinople qui, dès la nuit close, s'abattent du haut des minarets sur la ville pour enlever et emporter dans leur repaire toutes les infections, toutes les immondices, toutes les pourritures des rues.

Dans *Scintilla*, étincelle, nous voyons l'action de SC qui pousse à la fois et ramène; *Stella*, nous présente une élévation extrême, mais cette élévation est fixe, permanente. *Stella*, c'est le corps lumineux qui nous envoie des étincelles, qui scintille. Dans l'un de ces mots, les sons intentionnels sont ST et EL; dans l'autre, SC et IL. Les principes que nous avons émis trouvent, dans ces deux vocables, une application facile.

XXII.

Ave Maris Stella! Il me serait impossible de rendre ce que j'éprouvai la première fois que cette hymne chantée par des femmes dans une chapelle consacrée à la Vierge, protectrice des gens de mer, retentit à mon oreille. D'un côté de cette chapelle, la mer immense, bleue comme le ciel, sillonnée par le vent de nord-ouest et déroulant jusqu'à l'horizon des bandes d'écume blanche qui resplendissaient aux feux du jour comme les écailles argentées de ses capricieux habitants; de l'autre côté une petite ville, autre mer qui a aussi ses agitations sourdes, ses calmes trompeurs et ses noires tempêtes. Elle était chantée, cette hymne touchante, dans un recueillement profond, tandis que

le vent secouait par intervalles les vitres de la chapelle et faisait battre les drapeaux et pavillons plantés à l'avenue du lieu sacré ; des femmes à la voix douce et toujours attendrie la répétaient en chœur, demandant à la Reine des cieux une assistance qui nous est si constamment nécessaire. Ces femmes, ces jeunes personnes qui étaient là, je les avais plus d'une fois rencontrées dans la rue ; mais réunies, elles faisaient sur mon cœur d'enfant une impression que je ne saurais définir ; elles étaient mères, filles, épouses de pauvres mariniers qui n'ont pour guide qu'une étoile sur ces ondes inconstantes, au milieu des ténèbres de la nuit ou sous un ciel couvert de nuages, loin de tout secours et même sans écho qui rende leurs *cris* de détresse. Toutes les fois que dans ce même *lieu*, j'ai entendu ce même chant, les mêmes impressions me sont revenues. Il est vrai que la première fois je n'étais pas seul et qu'un autre cœur à côté du mien, un autre cœur d'enfant était ému comme le mien par ces voix douces et attendries d'épouses, de filles, de sœurs et de mères. Nous étions si jeunes pourtant ! L'année d'après, au mois d'avril, étant allé sur cette même montagne avec mes camarades d'école, sur cette montagne que j'avais eu beaucoup de peine à gravir, les thims qui étaient en fleurs enchantèrent pour la première fois mes regards. Je n'en avais jamais autant vu, ni de si beaux. Ces deux impressions de mon enfance devaient être ineffaçables.

Combien de fois depuis j'ai revu des thims fleuris à la même place ! Combien de fois le premier sourire

du printemps, l'amandier en fleurs, n'est-il pas venu réjouir mes yeux sur ces mêmes coteaux ! Combien de fois, sous cette voûte, l'*Ave Maris Stella* n'a-t-il pas retenti encore à mes oreilles, vibrant de tendresse conjugale et d'amour filial, mais celle à côté de qui, pour la première fois, je me sentis pénétré, en écoutant cette hymne, des sentiments les plus doux que la religion et la patrie inspirent, celle qui, dans mes rêves d'enfant, réalisait déjà pour moi quelque chose de la patrie et de la religion, n'avait pas trouvé sans doute ces concerts assez touchants, puisqu'elle était allée sitôt en écouter d'autres. Le quatorze avril 1789, les anges me la ravirent avec toutes ses grâces, avec son doux visage et son sourire plus doux encore. Mais qu'elle fut heureuse de mourir à cette époque ! De combien de misères la vue lui fut épargnée ! Que de douleurs dont le cri déchirant n'arriva point jusqu'à elle ! Son père obligé de fuir dans les pays étrangers, sa mère n'échappant à la prison que par la maladie, puis quand les habitudes de stupidité eurent survécu aux accès de fureur chez les hommes d'alors, arrêtée avec la mienne pour avoir été en compagnie d'autres femmes chanter l'*Ave Maris Stella* dans cette même chapelle où, aux jours heureux qui s'étaient enfuis, il retentissait avec tant de piété et d'amour, dans cette chapelle que des filles, des femmes de marins avaient cru pouvoir rendre d'elles-mêmes à leur dévotion chérie ; non, elle ne vit point tout cela, et une infinité d'autres maux, d'autres désordres, d'autres perversités que le soleil de juillet

1789, bienfaisant d'abord, ne tarda point d'amener au jour!

Oh! oui, elle fut heureuse de partir ainsi dès le grand matin, avant que ce terrible soleil se levât!

C'est à son exemple, je crois, qu'en politique les mouvements brusques et susceptibles d'emportement et de désordre, m'ont toujours déplu. Ce n'est pas que l'abolition définitive du régime féodal, la répartition égale des charges publiques et des impôts, la centralisation du pouvoir, l'unité dans l'administration, ne soient des bienfaits réels dont il faut se féliciter tous les jours; mais la résistance injuste qui fut opposée par quelques-uns à ces bienfaits éminents ouvrit si promptement la voie à tant d'excès et de folies qu'on ne saurait trop vivement exprimer la haine pour les révolutions, ne fût-ce qu'à dessein d'inspirer à ceux qui en ont le pouvoir le désir de les détourner par des mesures sages, non par des concessions, par le culte du beau surtout, non par celui de l'utile, espèce de cercle vicieux qui touche de toutes parts à la démocratie, l'empoisonne trop souvent par le contact, la gonfle et la fait crever.

Des abus réels font désirer les révolutions, des abus supposés y surexcitent, des abus qui naissent avec elles les accomplissent. Les ambitieux d'esprit et de pouvoir, les envieux d'argent et de places rétribuées, les têtes folles et les cœurs froids poussent en avant les stupides par naissance ou par éducation, et ces derniers ne sont pas les plus rares, les affamés de bas étage toujours si nombreux et si faciles à séduire, les

pédants des rues dont la presse quotidienne augmente indéfiniment le nombre, et tous ces hommes pervers à qui, dans les temps tranquilles, le courage seul manquait pour se faire brigands et assassins. Puis, quand la lutte est engagée, les quolibets les plus méchants, les plus sottes moqueries, les sarcasmes les plus grossiers aiguisent les poignards ou tirent la corde des réverbères. C'est aux injures que les plus grands crimes de la première révolution doivent être imputés, et c'est du fond des clubs où aboutissaient toutes les injures, toutes les dénigrations, toutes les dénonciations que les plus affreuses tempêtes se sont déchaînées sur la France. Ce n'est pas que dans les premiers mouvements désordonnés il ne se trouve encore des hommes généreux, mais bientôt, et ce bientôt et d'autant plus prompt, qu'ils ont un cœur plus honnête et plus droit, bientôt ils sont étouffés, écrasés, et, plus fatalement encore, ils sont entraînés à faire ce qu'ils n'approuvent point. Malheur donc aux peuples chez qui l'on ne songe pas que la révolution la plus juste, la plus heureusement accomplie peut ouvrir la voie à des révolutions sans fin qui, inévitablement, seront des représailles du mal, sans devenir jamais ou presque jamais une continuation du bien.

Mais laissons, une fois pour toutes, ces retours vers le passé qui affligent et qui troublent. Je me suis jeté dans ces études attrayantes mais ardues, par dégoût du présent; je voulais arriver aux temps les plus éloignés de nous, et voilà que je retombe sans cesse dans une époque dont les premiers actes datent de soixante

ans, il est vrai, mais qui, par fatalité et selon qu'on l'envisage, se rapproche sans cesse de nos idées et se confond avec l'époque actuelle.

Puisque nous sommes en ce moment à une de ces Notre-Dame-de-la-Garde si religieusement établies dans tous les pays catholiques voisins de la mer, restons-y pour jeter un coup d'œil plus vaste et mieux assuré sur des contrées à part dont la description ne peut qu'aider à nos recherches actuelles.

Je trouve dans Pausanias que sur le mont Crathis en Arcadie il y avait un temple de Diane Pyronia, où les Argiens anciennement venaient chercher du feu pour les fêtes de Lerna. Ce feu qu'on allait chercher au temple de Diane *Pyronia*, c'est-à-dire à un *San-Pieroun*, comme nous disons aujourd'hui, c'était les nouvelles qu'on y donnait par des signaux en forme de feux. *Pyronia* était pour les anciens une Notre-Dame-de-la-Garde. Son temple était en des lieux hauts d'où la vue s'étendait au loin sur la terre et sur la mer. Du *Pieroun* où nous sommes, nous voyons au couchant ces montagnes arides, décharnées, et ces îles, ces rochers sans verdure qui forment comme une enceinte favorable à la pêche devant ce point de la côte où, d'après certains indices, on pourrait placer le premier établissement des Phocéens. Au levant d'été, dans le fond de ce grand golfe, et à l'extrémité occidentale d'une plage qui s'étend comme un long tapis jaunâtre que vont broder au loin, de leur blanche écume, les flots qui fuient devant nous, se trouve le hameau des Lecques, dont le nom antique était devenu sur les plus

anciennes cartes celui du golfe même ; car ce hameau présentait une station aux voyageurs alors que la route du littoral était plus fréquentée. Au-delà de la plage, au pied d'une riante colline est le village de Saint-Cyr, dont le nom bien examiné nous reporte encore à des jours fort anciens et fort obscurs ; puis, en revenant par un crochet à l'extrémité orientale de la plage, nous arrivons à ces vestiges incertains auxquels on a donné le nom de *Tauroentum* qu'ils ne méritent point ; *Tauroentum* signifiant, comme nous pourrons le voir bientôt, — mouillage des navires, établissement maritime —, et, à moins que les habitudes de notre atmosphère n'aient changé, rien n'indique un lieu semblable auprès de cette plage et dans ces eaux mal abritées contre les vents les plus dangereux de la côte.

Pour constater l'antiquité d'un établissement, il se présente quelquefois une circonstance que voici : des *noms* de la plus ancienne formation n'ont pu être imposés que par des hommes habitant le point précis, ville, port ou hameau dont l'origine est recherchée. Or, du point où nous sommes on aperçoit au nord *Coounet* et au levant *Caoumè*. *Coou, Caou* est le radical de *Caucase*. Avant que la dévotion à la Sainte-Baume se fût répandue, la montagne qui porte aujourd'hui ce nom était un *Cau*. Depuis, ce vocable avec un diminutif est passé au plateau des montagnes de Ceyreste, au-dessus duquel apparait cette bande souvent couverte de neige, cette partie supérieure du *Cau* dont la légende a fait changer l'ancien nom en celui

de la Sainte-Baume. *Caoumé* est une montagne à deux mamelles. Faut-il voir dans la dernière syllabe de ce nom, la parole indécise que les petits enfants adressent à leur mère et qui est bien plutôt *mè* que *ma?* Ce dernier son est trop éclatant, trop franc pour leur organe novice et le mot latin *mater* est moins naturel que notre français Mère et même que le mot provençal *Maïré* avec sa diphtongue trainante *Aï*. Je me contente de faire cette observation ; j'y tiens peu ; mais je dois tout dire.

XXIII.

La colline auprès de laquelle le village de Saint-Cyr prend chaque jour plus d'accroissement est une de ces hauteurs gracieuses, de forme élégante et pittoresquement accidentée, dont Pétrarque aurait dit :

I dolci colli, ov'io lasciai me stesso,
Partendo onde partir giamai non posso.

Cère, *Céré*, *Céris*, *Cyr* signifient colline, comme Serin, une des attenances de Lyon, l'antique ville de Sancerre ou San Cerre, les lieux de Saint-Sorlin, Saint-Sernin, etc. Qu'on ait donné saint Cyriaque pour patron à ce village, il n'y a rien là qui puisse contredire l'étymologie naturellement tirée des circonstances locales. On voit seulement que Céré ou Céris a précédé l'adjonction de *Saint*.

Une observation se présente. *Skiar*, *Squiar*, en provençal, veut dire glisser ; c'est exactement le verbe

latin *Sequi*. L'ombre, *Skia* en grec, suit le corps. *Species* nous offre l'opposé de *Squiar* : c'est une ascension, S l'indique; mais la forme et les couleurs de l'objet qui s'élève apparaissent, c'est-à-dire sont comme des bras élevés en haut; car voilà, je crois, le sens primitif d'apparaître. Il faut la particule *dis* pour que cette forme et ces couleurs disparaissent, c'est-à-dire pour qu'elles tombent comme le bras sur les hanches. *Squichar* et *Quichar* signifient presser fortement, applatir; ici encore l'ascension figurée par S est retenue, arrêtée, détournée, employée pour un acte spécial. Mais dans l'espagnol *Cerro* et ses affins, *Sierra*, *Cerrania*, *Cerrar*, etc., dans le vieux mot français Cère, Cerre, même dans xerre d'Auxerre, ville bâtie sur des collines, S, C doux et X qui n'est qu'un double C restent libres dans leur fonction de soulever *Er* plus faible que *Ar*, et de former tous ces mots qui servent à désigner des élévations moyennes. *Cerro* emporte tellement l'idée de montagnes plus ou moins élevées qu'une *Mula Cerril* est une mule de montagne.

Je prie le lecteur de ne pas trop s'effaroucher de ces fréquents retours vers des radicaux déjà offerts à son examen; le métier que nous faisons ensemble a quelque rapport avec la manière dont les Parthes faisaient la guerre; nous avons besoin plus d'une fois et tout en courant de tirer nos flèches en arrière.

Maintenant, je viens dire pour quelle raison il me paraît que le nom de Saint-Cyr, San Séris ou Céris a signifié, autrefois, dans un temps inconnu, la Sainte-Colline. A Puyloubier, on célèbre la fête de saint *Ser*.

ici la préposition latine *in* attachée en provençal à quelques noms de lieux, comme l'article *En* était attaché, dans ce que les Espagnols appellent la langue *Lemosina*, aux noms propres d'hommes. Quelle a dû être l'ortographe ancienne du mot *Choourin?* *Ch* s'écrivait autrefois *Th;* en français on écrivait le château des *Thuileries* et non pas des Tuileries. Nous avons vu des exemples de T mis pour C; il n'y en a pas moins de C pour T. *Choourin* peut donc être considéré comme l'équivalent de *Thuourin*, qu'on aurait fini par prononcer *Chuourin*, *Choourin*. Or, *tuouré* en provençal c'est thuile, tuile, *Enthuourin* ou *Enchoourin* serait donc l'endroit où l'on fabrique des tuiles, la tuilerie.

Quant au mot grec *Ceramos*, on peut d'après notre système l'expliquer, le développer ainsi : C consonne qui rallie et qui marque la cohésion; *Er* ou *Ar* qui est dans terre et dans argile; puis *Am*, *Amos*, quantité qui s'étend sur la ligne horizontale.

Il suit de tout ce qui précède que par le *Philosera* mutilé de l'inscription tumulaire, on peut avoir voulu qualifier un potier et non pas un dévot à Sérapis. Du reste, je ne tiens pas du tout à cette conjecture. J'attache bien plus d'importance à l'explication du nom assez bizarre d'*Enchoourin*.

Nos paysans de Provence et surtout dans la commune de Gémenos, à Saint-Jean-de-Garguier, par exemple, donnent le nom de *Tuere antic*, *Turenti*, tuiles antiques, à tous ces pots cassés, à toutes ces tuiles plates à rebords, à tout ce béton romain, à tous ces vestiges de bâtisses qu'ils découvrent dans le sol en

l'exploitant ou qui, de temps immémorial, se montrent à la surface. A Saint-Jean-de-Garguier, il y a profusion de ces insignifiants débris. C'est, je crois, la désignation donnée à ces débris par les paysans qui a fait appliquer le nom de *Tauroentum* aux ruines que présente l'extrémité orientale de la plage des Lèques.

Dans une délibération prise par le conseil de ville de la Cadière en 1669, on prescrit pour la bonne confection d'un bassin de fontaine du *béton* fait avec les fragments de briques et de poteries qu'on trouve dans les ruines de *Tauroentum*, au lieu vulgairement dit la *Madrague*. Or, la Madrague n'existait que depuis environ cinquante ans, et c'est elle, toutefois, qui donne le nom vulgaire et de tradition à l'emplacement où gisent les ruines décorées du nom de *Tauroentum* dans la délibération susdite. Ce nom régulièrement écrit dans une pièce qui, pas plus que les autres écritures du même registre, n'est redigée en français bien correct, aura été communiqué au greffier par quelque docte personnage, étranger peut-être, qui, l'ayant lu dans les livres où il se trouve, aura cru le reconnaître, sans y réfléchir davantage, dans ce que les paysans du voisinage lui disaient être des *Tuourè antie.*

Le premier livre qui, à ma connaissance, ait placé *Tauroentum* dans cette localité, est l'histoire des évêques de Marseille par M. de Belsunce.

On a vu aussi *Tauroentum* dans la ville actuelle de Toulon; et cette opinion est plus que probable, puis-

que *Tauroentum* était un nom commun, ainsi que nous le verrons.

XXIV.

Il y a même en archéologie, avec peu de dangers, toutefois, des mots dont la puissance est grande pour fasciner les esprits ; et l'illusion que font naître ces mots aventureux acquiert d'autant plus de ténacité, qu'ils ont été plus fréquemment prononcés dans un certain monde à tort et à travers.

Quand une fois le nom superbe de *Tauroentum* eut été appliqué au lieu en question, ce qu'on y trouve réellement, un caveau sépulcral, un cabinet de bain, des portions d'acqueduc, des colonnes d'un marbre gris très commun et fort petites, des cubes de mosaïque, ne présenta plus aux regards les simples restes d'une habitation privée, mais les vestiges somptueux d'une cité jadis florissante. On assure que des ruines existent dans la mer plus considérables que les débris semés sur la terre; j'ai nagé plusieurs fois dans ces flots, et je n'ai rien vu de plus que ce qu'on voit du rivage. Des paysans ont dit que les restes d'un quai avec des anneaux d'amarrage, qu'une ancre même avaient été mis au jour dans ce terrain bas qu'on appelle le *plan de la mer*, et qui, à ce compte, aurait été jadis un port. Les pêcheurs et les paysans ont fait aux amateurs une de ces mystifications au-devant desquelles on va de soi-même, pour peu qu'on ait expliqué tant bien que mal au collége Horace et Virgile.

Il en est de la vallée de Saint-Cyr comme de toutes les vallées qu'entourent de hautes montagnes, surtout dans les pays à roches calcaires. Les alluvions des torrents y ont formé des *craus* et des *paluns ;* les *craus* ou *grès*, mêlange de pierrailles et de terre médiocre ; les *paluns* formés de limon et de bonne terre.

Craou, Crag, Crav, *Cra* signifie proprement pierre, champ couvert de pierres ; on lit dans un acte ancien : *in campo lapideo qui dicitus* Cravus. Nous avons deux *Craus* principales, la *Crau* d'Arles et la *Crau* d'Hyères. *Gré*, *Grès*, *Gres*, *Grai* est un diminutif de *Craou* ou *Crau* et s'applique à des champs pierreux qui ont moins d'étendue ; tel est, du moins, l'usage de nos cantons. Grave, Gravois, Gravier, Grève, Craie, même Crayon viennent de *Craou* ou *Graou*. Le *Lucretilis* d'Horace

Velox amœnum sæpe LUCRETILEM
Mutat Lycæo Faunus, etc.

et le *Pagus Lucretus* au voisinage d'Aubagne me paraissent annoncer un terrain de grès, un sol pierreux. On trouve *Crag* dans le nom antique d'*Acragas*, ville de Sicile, nommée depuis *Agrigente* et maintenant *Girgenti.* L'*A* initial d'*Acragas* indiquerait, à ce qu'il semble, absence de *Crag ;* c'est un A privatif; c'est l'A d'*Ager*, terre à blé. Saint-Jean-de-Garguier me rappelle ce vers de Virgile :

. . . . . et ipsa suas mirantur GARGARA messes :

c'était un marché aux grains.

Sanchoniathon, dans le fragment qu'Eusèbe nous a conservé, dit, en expliquant la Théogonie des Phéniciens, que *Technites* et *Geinus Authoctones* eurent pour fils *Agrai* qui veut dire «le champêtre» et *Agrotes* qui signifie le laboureur, lesquels se livrèrent à la chasse et à la vie rustique. *Geinus* c'est probablement le même mot qu'*Authoctones*; le génie est ce qui naît de *lui-même*, comme *Geinus Authoctones* était l'homme né de la terre elle-même; quant à *Technites* nous renverrons ce mot à *Tesqua*. *Ge* signifiant terre, *Ager* est la portion, le champ qu'on preud à la terre pour le cultiver, *Age*; et *Agrotes* était celui qui faisait cette prise, ce labeur.

Mais, nous voilà bien loin du prétendu *Tauroentum*, et du *plan de la mer* qni n'a jamais été un port; c'est tout simplement un terrain qui touche à la mer. La formation de cette vallée comme celle d'autres terrains semblables a demandé une succession de temps bien plus considérable, un travail des siècles bien plns long que celui de combler un port qui aurait existé en cet endroit, il y a douze cents ans. N'aurait-on pas pris pour vestiges d'un quai les restes d'un *ouidè* ou canal d'épuisement construit pour détourner les eaux de la montagne, quand on commença de mettre en culture le plan de la mer dont les parties les plus basses étaient inondées durant la saison des pluies et restaient stagnantes et pestilentielles pendant tout l'été. La mise en culture dut commencer après l'aliénation faite en 1554 par le cardinal Strozzi, abbé de Saint-Victor, à la commune de la Cadière, des terroirs ou quartiers

de Saint-Côme et Saint-Damien, de Saint-Céris et de la plaine de la mer, sous la charge et redevance annuelle de cinq charges de blé, à condition de bailler les terres aux particuliers du lieu pour les cultiver et améliorer, en payant au seigneur le droit de lods en cas d'aliénation et les droits décimaux des blés et des raisins au vingtain. Moyennant cette faible redevance de cinq charges de blé, la commune et le seigneur firent une excellente affaire. Les droits de mutation et les droits décimaux formèrent au seigneur de bons revenus, et la commune eut à distribuer de vastes terrains qui sont devenus d'excellentes propriétés. Cet acte de 1554 peut servir, du reste, à nous faire comprendre comment les propriétés particulières ont pris naissance; mais un tel sujet nous mènerait trop loin; restons donc au lieu que nous examinons par forme d'épisode; contentons-nous de dire que rien n'y annonce l'existence antérieure d'un *Castellum*; et César dit expressément *Tauroentum quod est* CASTELLUM *Massiliensium*. Quelques pans abattus de murailles n'y sont pas même à comparer avec ce qu'on trouve sur l'emplacement de l'antique *Carcicis*, près de Cassis. Il faudra donc que nous cherchions ailleurs le CASTELLUM *Massiliensium* dont parle César.

XXV.

Dans un champ tout nouveau pour moi, allant d'abord aux fleurs les plus apparentes, j'imite trop souvent l'abeille qui s'arrête ici plus longtemps que là,

selon la facilité à picorer plus encore que selon l'importance du butin. Puis, quand il me faut opter entre diverses origines, je fais un peu comme le berger du Mont-Ida, appelé pour juge entre Minerve, Junon et Vénus. La gravité de l'étude avec son nombreux et sévère cortège, la majesté des opinions depuis longtemps reçues et qui règnent en souveraines, ne m'entraînent point ; l'ingénuité, l'absence de toute parure étrangère, le plus simple appareil me séduit : même, après une certaine simplicité, une autre plus grande encore qui se découvre obtient la pomme. Cependant, je ne rejette pas tout-à-fait la première ; je ne porte pas l'infidélité à ce point : je suis de ceux qui gardent toujours de la reconnaissance pour les sourires qui ont eu leur temps et leur triomphe. On a dû s'en apercevoir plus d'une fois.

Ast, qui est dans *Asturies*, en devenant *At* perd son mouvement d'ascension exprimé par S et reste la hauteur de laquelle on ne peut plus que descendre. On voit en ceci l'analogie qui existe entre *At* et *Ad*, entre T et D. La conjonction *At* — Mais, — arrête, suspend. Cet arrêt, cette suspension est rendu par *Tamen*, comme par *Attamen.* Dans tous les sens de la préposition *Ad*, et elle en a beaucoup, une idée d'arrêt prédomine. On n'a qu'à ouvrir un dictionnaire latin pour s'en assurer.

At dans *Attentus* rend bien cet arrêt qui est nécessaire pour regarder d'un lieu haut. Le mot espagnol *Atalaya* qu'on explique par *mira de alli*, faire le guet, regarder de haut, est de la même famille qu'*attentus.*

Attacher, c'est aussi arrêter ; en espagnol on dit *Atar*.

At et à un degré inférieur *It* caractérisent la hauteur, l'arrogance morale, et M précédant *Itis*, lui a fait signifier doux et traitable. *Mitis et humilis corde*, tel est le caractère du vrai chrétien. Mais où donc trouver aujourd'hui des hommes doux et simples de cœur? La soif de l'or nous a tous rendus féroces, les visions d'Ali-Baba nous ont donné à tous un effrayant vertige.

La conjonction française *Et* n'arrête un objet que pour passer à un autre. C'est ce que rend fort bien la conjonction latine *Atque* dont *Ac* n'est que la contraction. *Atque illum præceps rapit ;* aussitôt il l'entraîne, il l'enlève sur-le-champ ; ce qu'on était en train de faire cesse, un autre acte a lieu tout-à-coup.

Ce n'est plus cette même idée que présente la conjonction latine *Ergo* — donc, ainsi, par conséquent.— Si on l'examine bien, *Ergo* n'est autre qu'*Erigo*, je dresse, je mets debout telles et telles raisons dont voici les conséquences.

L'*Auto* d'autographe me paraît venir de *At* ainsi que *autem*, *item*, *idem* ; il y a dans ces expressions un sens d'individualité ; je crois même qu'*Autumare* répond à « prendre soin. » Le contraire de *At*, c'est *Cum*, avec. *Contemnere*, c'est rejetter dans la foule, mépriser, ne faire aucun cas. L'idée de foule est dans *Em*, nous le savons. Quant à la préposition française, « avec, » on la rend en provençal par *ambè* qui n'est autre que l'adverbe latin *ambo* — tous deux. — *Am* est dans *ambo* comme *em* dans *Temnere ;* T rejette.

Le Mont-Atlas soutenait le ciel ; *At*, la hauteur arrêtée, *Las* comme *lez*, Villeneuve-*lez*-Avignon, *lez* un bois ramé. L'Ethna se rapprochait du ciel pour l'illuminer de ses feux ; l'Oeta pour servir à l'escalader. L'Ethnarque était le prince, l'homme le plus élevé d'une nation ; l'*Ethice*, la Morale, a droit d'être toujours la plus haute des sciences. Les vents Etésiens ou vents alisés n'étaient, avant que l'Océan fut connu, que les vents de la montagne, résultat de la fonte des plus hautes neiges sur le Mont-Atlas, sur les Pyrénées, sur les Alpes, etc., au retour de la belle saison. *Athanatos* en grec veut dire immortel ; il n'y a pas d'élévation plus grande que d'être au-dessus des atteintes de la mort. *Aetos*, les aigles, étaient les parties les plus hautes d'un temple, le fronton de la façade et de derrière. On a donné le nom d'*Atè* à ce qu'on supposait être le plus élevé. On appelait de même une certaine déesse qui n'était occupée qu'à nuire, qu'à faire tout le mal qui peut venir d'en haut, comme la grêle, les tempêtes, la sècheresse, les orages dévastateurs, les débordements des fleuves, etc.

Dans *Athlos*, combat, d'où Athlète, dans attaquer, dans atteindre, dans le verbe provençal *atuar* qui n'est autre qu'atteindre, attaquer, même dans tâter, il y a toujours une idée d'élévation mêlée au sens d'impulsion. Entre Palper et Tater, on trouve cette différence que le premier tient à *Par*, bras, et le second à *digitus*, doigt. C'est le T de *digitus* qui est dans tâter. Le verbe *Lætari* a dû signifier primitivement être transporté ; L est un affixe dont l'intention nous est connue.

Le T d'*Atax*, la rivière de l'Aude, paraît exprimer la même intention que le T de torrent, que le T du Tibre, du Tigre, du *Tuero* ou *Duero*.

Le Styx était une fontaine d'Arcadie. ST indique des bords très-escarpés; par conséquent cette fontaine était profonde et ses eaux paraissaient être noires. Styx voulait dire *inconnu*. La profondeur de cette fontaine et son obscurité lui valurent l'honneur d'être par les poètes transférée aux enfers, et les dieux s'étaient mis à jurer par elle. L'obscurité, l'impénétrabilité se rencontrent toujours dans ce qui tient aux dieux. Nous avons vu dans *Theos* la cause, l'agent mystérieux, caché, redoutable; *Thallo* en grec veut dire je verdoie, je fleuris ; mais la verdure et les fleurs ne sont-elles pas un grand mystère? On appelait *Thallus* une branche d'olivier avec les feuilles et les fruits, et ceux qui, aux Panathénées, portaient de ces branches avaient le nom de *Thallophori*. Ces branches d'olivier avec leurs feuilles et leurs fruits étaient un hommage aux dieux bien simple, mais bien digne. Théotisque, Thiois, Tudesque ont la même origine que *Theos*, que nos *Tèses* ou bosquets artificiels, que *Temenos* dont nous avons fait notre riant Gemenos, que Tempé, etc. Notre verbe tremper, le mot provençal *Tempié*, paraissent tenir à cette même famille, à cette fraîcheur qui donne la vie et qui l'entretient. Achille fut trempé dans le Styx, pour être immortel, ce qu'il ne fut pas pourtant ; le fer trempé dans l'eau de certains fleuves, tel que l'Oronte qui coule à Damas, devient l'acier le plus dur, et les hommes de talent trempés

dans le malheur mais non pas submergés, deviennent les plus forts et les plus grands parmi les autres hommes. Temenos et Tempé viennent également de *Temno*, (*Secare*). Ce sont des lieux écartés, coupés, accidentés, Darnethal ou fragment de vallée a le même sens.

Il y a une singulière application de S et de T dans l'adverbe *Sat*. Quand on a assez élevé, assez entassé, on dit *Sat*; T arrête ici comme dans l'interjection *top!* Dans un sac on entasse, ou enfonce les objets et quand il y en a suffisamment, au lieu de T on appelle C qui clot, qui enferme. Voilà comment Sac tient à *Sat*, assez.

Nous avons vu *Atque* et *Ac* continuer *At*; *Si* reprend comme dans *Et si*, quoique, Q, C et S s'affilient aisément à T. *Tanquàm*, comme si, *Tantum*, tant, si fort, *Tam*, si, *Tam magnus*, si grand, *Talis qualis*, tel quel, nous présentent des combinaisons frappantes de ces quatre consonnes, qui, dans l'occasion, se substituent les unes aux autres, comme nous l'avons déjà vu, et comme on peut s'en assurer mieux dans *Mors*, *Mortis*, *Sors*, *Sortis*, etc.

On dit qu'*Actée* fut le premier roi du pays qu'on appela depuis l'Attique; mais *Acta* signifie rivage de la mer, et *Actæ*, *Actarum*, lieux agréables, propres aux divertissements, pays accidenté; l'Attique était ainsi. Les Grecs avaient imaginé que Cranaüs le plus puissant citoyen et le plus accrédité de la ville d'Athènes, s'étant emparé du royaume après la mort de Cécrops, eut plusieurs filles, entr'autres Athis qui, dans la suite, donna son nom à tout le pays, en sorte que

ce qu'on appelait l'Actée devint l'Attique. Attique tient à Actée par filiation philologique, et non point par la descendance de l'usurpateur Cranaüs. Dans Cranaüs nous trouverions peut-être le radical *Crav*, pierre ; car l'Attique est une contrée pierreuse. Les oliviers, en général, n'y sont pas fort gros, ce qui n'annonce pas un bon terrain.

Le rivage de la mer s'appelait aussi *Aigialos*. Ce nom revient assez à l'*Aouguier*, au rivage couvert d'algue. L'Achaïe, pays maritime, avait été auparavant l'Egiale. Situé entre les Eléens et les Sycioniens, c'était un pays de montagnes comme les contrées voisines. Athaïe peut avoir précédé Achaïe. Mais ceci n'est qu'une simple conjecture fondée sur les transformations assez connues de T en C.

Dans *Esquiar*, *Resquiar*, glisser, K ou Qu n'a-t-il pas succédé à T ? L'écureuil en provençal *Eskiroou*, cet animal si alerte, doit avoir eu T dans son nom. Cette idée m'est venue l'autre jour en voyant un écureuil s'élancer, se suspendre, se glisser comme une ombre noire de branche en branche dans un bois de pins où je ne sache pas que ce rongeur vienne s'établir d'ordinaire. Même le mot grec *Skia* qui signifie — ombre — peut avoir été *Stia*. L'ombre est quelque chose qui descend : S marque dans ce mot la hauteur, K la pente. C'est ainsi que pour expliquer *Cadere* on peut recourir à *Sadere* ou *Sedere*, être en lieu haut, et K ou C dur venant à remplacer S on a *Cadere*, tomber ; on ne tombe que d'un lieu haut ou de sa propre hau-

teur. Plus tard, nous étudierons mieux *Cadere* et *Cedere*.

Sinere, permettre, est composé de *in*, dedans, et de S dont la fonction est de pousser ; *Sinite* veut proprement dire — laissez entrer. — *Sine*, préposition, veut dire — il n'y a rien dedans ; — le dedans est sorti. S nous apparaît toujours dans sa même fonction. Quand à *Permittere*, on ne peut voir dans ce verbe que l'acte d'envoyer le bras en signe de consentement, de congé, *mittere Par*.

At ou *Ad* marque l'intention de monter. Mais quand on a tout monté et qu'il faut descendre *at* devient *ac*. *At*, mais, c'est la hauteur, l'obstacle qui se présente; *ac*, *et*, c'est la descente facile, l'eau qui coule, *aqua; ast*, *astu* ce qui est difficile à gravir ; *asc*, *ascu*, *acu* ce qui est facile à descendre. *Acu* est resté l'expression de la pointe, de la cîme aiguë. L'eau (*aigue*), et l'aiguille ont la même origine.

Acquiescere veut dire se reposer sur quelque chose qui cède ; le C de céder est le même que le C de *ac*; il montre l'acte de suivre sous une impulsion, de s'enfoncer sous un choc. *Acquievit* dans Cornélius Népos veut dire il mourut, il s'enfonça dans la mort, dans le repos éternel. Le C de *Luctari*, lutter, indique la souplesse de deux hommes qui se prennent corps à corps et dont les membres s'entrelacent. C'est le T suivant C dans *luctari* qui a déterminé l'assimilation des deux consonnes dans le verbe français « lutter. » Le verbe provençal *louchar* rend mieux la souplesse, l'entrelacement, l'effort des membres s'appliquant les uns

contre les autres pour amener une chute. Du reste, nous aurons à nous occuper plus en détail du radical *Ac* : je donnerai seulement ici un autre exemple de la manière dont il a pu se former.

Arx, citadelle, château-fort, est proprement la hauteur qui présente de tout côté des flancs d'un accès difficile. Telle est l'intention exprimée par X dans la formation de ce mot, et le verbe *arcere* veut dire repousser de tout côté. *Arcos de la frontera* sur la côte de l'Andalousie est un *Arx*. L'adjectif *arctus* qui est un participe d'*arcere* signifie serré, resserré de plus en plus ; quand on ôte d'*arctus* R caractéristique de la hauteur absolue, de la réalité, et T qui indique en général une impulsion, il ne reste que *acus*, *acu*, *ac*, la hauteur extrêmement déliée, l'aiguille.

Trux veut dire cruel ; *Trudes* signifie croc. *Trux* et *Trudes* tiennent à *Trudere* qui signifie pousser avec violence. Notre expression provençale *traou* pour blessure vient évidemment de *Trudere*, et le verbe *Trudere* formé de *Trux* n'a pas non plus une autre origine. T caractérise tous ces mots là ; dans quelques-uns C le remplace. *Cuneus*, coin à fendre, s'est formé d'*arcere*, comme *arctus*, comme *acu* ; *Aculeus*, aiguillon, en vient aussi.

Quant à C au lieu de T voici d'autres exemples qui peuvent élargir notre point de vue.

Un creux de terrain, un vallon est appelé une combe ; remplir un creux c'est le combler. Après l'avoir rempli, continuer à répandre de la terre sur le même point c'est faire un *cumulus* ou *coumoulous*, en

provençal *coumourun* ; mais *cumulus* ne diffère de *tumulus* que par T. C est la conséquence de T ; en jetant de la terre dans le creux, on le comble. *Tumulus*, c'est le tas ; *cumulus*, c'est le comble ; or, le comble, même celui d'une maison, suppose un creux qu'on remplit ou qu'on recouvre seulement. On ne saurait trop le répéter, C est la conséquence, la suite de T. De là, cette confusion si fréquente des deux consonnes ; confusion telle que *tornu* me paraît avoir précédé *cornu*, corne ; que *currere* peut avoir été *turrere*, *tutela*, *cucela*, lequel *cucela* serait un diminutif de *coxa*, cuisse, haut de la cuisse, hanche, véritable défense, protection et appui du corps.

Arcus, arc, voûte, a peut-être été identique avec *artus*, membre, et *ars*, art ainsi qu'artifice, ne sont pas trop disparates avec *artus*.

J'aurais à suivre *At* dans ses analogies avec *Et*, *It* *Ot* ; mais ce serait trop de répétitions, je ne m'arrêterai qu'à *Ut*. *Ut* est le radical du verbe déponent *Uti*, *utor*, de l'adjectif *utilis* ; cela se voit d'un premier coup d'œil. Se servir, être utile, complète l'idée qu'exprime *Ut*, afin que.

Faut-il écrire *Otium* par C ou par T ? *Otium* vient de *Uti*, *Utor*, ou d'un mot hébreu qui signifie « temps. » *Otium* c'est l'acte de passer le temps bien ou mal ; il y a de nobles et heureux loisirs comme il y en a de honteux et de méprisables.

Uterus, ventre d'une femme grosse, peut-il être ramené à *Ut* ? Pourquoi non ! Puis *uter*, *utra*, *utrum*, « lequel des deux, » ne pourrait-il pas sérieusement

et sans mauvaise plaisanterie se rapporter à la question qu'on se fait, en voyant une femme enceinte : Est-ce un garçon ou une fille qu'elle porte ? Lequel des deux ?

Lutum, boue, d'où *Lutecia*, ville de boue et l'on peut ajouter de fumée, est composé de *utum*, qui n'est autre que *udum*, humide, moite, mouillé. *Udum* est dans *ouidè* dans *oued* ; L qui précède est un article ou un affixe qui en tient lieu. A *lutum* tient notre mot provençal *Loudo*, partie du rivage qui s'enfonce tout-à-coup, creux où les imprudents qui ne savent pas nager peuvent disparaître. Ce mot *Loudo*, en espagnol *Lodo*, est passé de la boue où l'on s'enfonce aux eaux profondes où l'on peut être submergé. *D. Pablo de Astorloa* le trouve dans le mot basque *Lecta* qu'il décompose ainsi : *Le* ou *Lia* et *eta*. *Eta* ne serait qu'une terminaison locale et *Le*, *Lia* signifierait *cosa pegada ò lodosa*. chose poissée ou boueuse. Dans un autre endroit de son livre il dit que la syllabe *La* signifie chose *que se apega, que se arrima*, qui se colle, qui s'accoste et s'appuie sur. Cela convient parfaitement à la fonction que j'ai cru pouvoir assigner à L.

Si je pouvais me rendre aussi bien raison de *ulcisci*, *ulciscor*, venger, nous aurions à enregistrer un autre effet de T. Je vois bien *ultio*, vengeance, *ultor*, vengeur, *ultus*, vengé ; mais je n'ose supposer *Ultistor*, qui, pourtant, est rappelé par les mots mêmes qui en dérivent. Si venger, c'est frapper et refrapper celui qui nous a frappé lui-même, *Ultisti* rendrait bien cela.

Le verbe *mutuari*, emprunter, et l'adjectif *mutuus* nous montrent *Ut*, afin que, dans un libre emploi de part et d'autre, sans obstacle, sans difficulté, et en suivant la ligne horizontale, la ligne de l'égalité, de la réciprocité, du niveau, M. Des services mutuels passent et repassent sur la même ligne, dans la même coulisse, sans résistance et sans choc, à la façon des bonnes gens. Dans *Mordere*, M indique la surface plus ou moins plane où l'on applique les dents pour mordre. L'idée qu'on peut se faire sur la formation présumée de *ulcisci* serait appuyée, au besoin, par la décomposition du mot *stultus*, insensé, extravagant. Nous connaissons l'intention de *St*; *Ultus* serait une modification d'*ultrà*.

J'allais oublier *Status*, Etat, ce mot si fréquemment employé dans la langue politique. *Status* est ce qui a été poussé en haut et qui reste debout. Dans nos communes du midi on formait chaque année le *nouvel Etat;* on poussait en haut par l'élection ceux qui pendant toute l'année devaient rester debout pour veiller au bien de la chose publique, *ne quid Res publica detrimenti capiat*. L'Etat était donc le personnel de l'administration municipale. Un état de maison pour les grands, c'est la liste de leurs serviteurs. L'Etat n'est donc pas la commune elle-même, n'est pas la fortune propre d'un grand, ni moins encore la chose publique d'une nation. L'Etat, c'est la liste des serviteurs soit d'une maison, soit d'une commune, soit d'un royaume. L'Etat est le service de la chose publique. Le mot de Louis XIV, l'*Etat*, *c'est moi*, était juste en ce sens,

que tous les serviteurs de la chose publique dépendaient de lui ; mais la chose publique ne pouvait pas être Louis XIV comme l'Etat, pas plus qu'elle n'est aujourd'hui le gouvernement représentatif. Les états, les gouvernements, même ceux qu'on appelle représentatifs, passent avec une promptitude qui serait comique, s'il n'y avait pas toujours quelque sanglante tragédie au fond de tout cela ; mais la chose publique reste. Les gouvernements qui passent peuvent la détériorer, la gâter, la corrompre ; ils ne sauraient l'emporter avec eux.

Le grand tort de la féodalité, fut de confondre presque entièrement la chose publique avec l'Etat, l'intérêt de tous avec l'intérêt de quelques-uns. La monarchie de Louis XIV laissa la chose publique trop étouffée sous les pompes de l'Etat ; l'Etat prenait trop pour lui des splendeurs qui étaient dues à la chose publique.

La révolution de 1789 a eu pour but de faire prédominer la chose publique sur l'Etat ; mais par suite d'infinis mécomptes et de funestes malentendus, en faisant la guerre pour les principes, on n'a jamais résolu que des questions de personnes. Le principe de l'égalité est devenu la loi des ambitions effrénées, des intrigues incroyables, des concurrences féroces, des fortunes écrasantes ; le principe de la liberté nous a donné cette nuée de journaux qui, trop souvent, égarent et pervertissent, des œuvres de littérature immondes et sauvages, des enseignements publics qui dénaturent tout, déplacent tout, et n'éclaircissent ni

ne fondent rien. A côté des avantages matériels, fruits de la révolution, nous avons la mendicité qui s'accroît et se multiplie de jour en jour, les imprudences commerciales qui se succèdent et s'enchaînent, les ressources et les moyens criminels qui se propagent avec une effrayante rapidité chez les dépositaires de la confiance publique; plus de mesures dans l'ardeur d'acquérir, plus de retenue dans les demandes qu'on fait à la fortune; l'honneur, la patrie, la famille, tout ce qu'il y a de plus sacré au monde est livré chaque jour à des dés pipés. Je m'arrête, je ne veux pas aller trop loin de mes chères et innocentes études.

XXVI.

Pour bien comprendre ce qui regarde *Tar*, il faut se rappeler le mot espagnol *taréa* qui veut dire tâche, journée de travail. Tasche ou tâche n'est autre que *taréa*; nous avons déjà vu des conversions de R en S; et S tient beaucoup à *Ch.* Si donc *taréa* signifie journée de labour, l'animal qui fait ce labour a pu être appelé *tar*, *taur*, *taurus*. *Ar*, sillon; *t-ar*, ce qui pousse au sillon, ce qui fait ouvrir un sillon, ce qui le trace. *Tracer* a la même origine que *tar*, que le taureau et que le verbe latin *trahere*, tirer. *Tarder*, *tardif* viennent aussi de *tar*; le pas d'un taureau est un pas tardif :

« Quatre bœufs attelés d'un pas tranquille et lent,
« Promenaient dans Paris le monarque indolent. »

En italien *Traino* est la quantité d'effets que deux bœufs attelés peuvent trainer, *che può esser stracinata da due buoi. Stracinare*, en provençal *Tirassar*, trainer, vient de *Tar* comme *Traino* et comme Train. Le verbe provençal *Trapiar* veut dire former des traces avec le pied. Nous avons en provençal le mot *Mene*, pour dire tenement de biens ruraux ; *Mene* tient à mener et mener tient à *Mens*. Mener veut dire mettre ensemble divers êtres physiques ou moraux, les soumettre à la même règle, à la même ligne horizontale; *Ministrare* est par conséquent analogue à *penetrare*, à *monstrare*, formé de *mons* et de *trare* qui exprime un travail quelconque indiqué par *Tar*. On appelle aussi un ménage, un train; mener grand train.

Notre mot provençal *traou* est proprement le moule d'où — travail — est sorti. Le travail par excellence, est celui de la terre ; eh bien ! travailler à la terre, c'est y faire des *traous*, des ouvertures, des trous, des fosses plus ou moins larges, plus ou moins profondes.

Mais d'où vient que la *taréa* des Espagnols, le travail des français était pour les Latins *labor* d'où est venu — labourer? — *Labor* est ainsi formé : *L-abor*; L article ; *abor*, ce qui avance ou *abance*, l'obstacle qu'il faut franchir. Nous expliquerons mieux cela par la suite. Pour le moment, contentons-nous de dire qu'au lieu de *tar*, *abor* a produit *bos*, bœuf, père du taureau.

La préposition latine *trans*, au-delà, et le verbe français, traîner, viennent de *tar*. *Trajicere* en vient aussi, et ce verbe peut être rendu par *tra* ou *tar jacere*,

lancer un trait, lancer la foudre, que nous avons déjà vu être le *tar* de la divinité gauloise, *Taranis* ou *Taramis*, le *ter* de Jupiter, le *ter* de *terere*, broyer, triturer, écraser. Observons dans écraser la substitution de C à T.

Par analogie avec le sens impliqué dans la consonne M, et dans le radical *An*, *En*, *In*, etc., on peut regarder le mot *Mine* comme un total d'objets réunis sous une même apparence et pour ainsi dire sous un même manteau. Le nom du Minotaure qui se nourrissait de chair humaine aura signifié le travail des mines, travail qui dévore les hommes. Le labyrinthe, ouvrage de Dédale, était cette suite d'excavations et de galeries qu'on fait dans la terre pour extraire le minerai. Il est un autre travail qui décime les hommes; c'est celui de la culture des terres nouvelles, des plaines couvertes de bois et de fondrières pestilentielles. La Diane Taurique présidait à ce dangereux travail. Le nom du grand prêtre Thoas indique quelque chose de sombre, de redoutable comme *Theos*. Ce n'est pas d'aujourd'hui, comme on voit, que l'industrie dévore les hommes, et que le travail à côté de ses avantages montre ses inconvénients; mais c'est bien d'aujourd'hui qu'on promet *l'amélioration du sort des classes laborieuses*, en prêchant le désordre, comme si l'amélioration du sort des classes laborieuses n'avait pas pour premier fondement la paix et la tranquillité de ces mêmes classes! C'est une chose horrible de voir à quelle fin certains hommes se jettent dans les plus sales intrigues, se livrent aux plus vilaines manœuvres, descendent à des platitudes sans

nom et même aux plus insignes bassesses pour se faire nommer députés! Il ne manquait plus que de voir quelques-uns d'entr'eux se poser en prédicateurs de l'émeute future, en jeter les premiers cris et donner, en quelque sorte, leur adresse à tous ces bandits honteux qui, le jour venu, auront besoin de guides pour frapper les coups les plus sûrs et atteindre les plus riches butins. Courage, imprudents orateurs ou plutôt effrontés démagogues dont bientôt le nom ne pourra plus être répété que par l'histoire, car l'histoire peut seule répéter certains noms sans se souiller; courage! Aux mauvais exemples que donnent trop souvent les chefs de l'administration, ajoutez, dans un autre sens, la corruption de vos paroles, pour qu'il soit bien reconnu, sans espoir comme sans réserve, que rien ne peut plus nous arracher à l'abîme ouvert par nos révolutions successives, qu'aucune étoile de salut ne brille plus pour nous à l'horison, et que le corps politique est bien réellement pourri jusqu'aux os par vice interne, par contagion, par injection!

Nous avons vu que dans la campagne d'Arles, et l'on peut ajouter dans toute l'ancienne Provence, *Brau*, *Braou* a signifié et signifie encore taureau. Les cornes que les Braves, que les chefs de guerre portaient à la tête dans les anciens temps sont-elles sans rapport avec ce nom, qui était connu des Grecs puisque la Diane Taurique s'appelait aussi *Brauronia*? A propos de cornes, il me paraît que le cri de guerre des Celtes ou Sauvages occidentaux a été mal traduit; *tere i ben* ne veut pas dire : casse-lui la tête, mais

casse lui les cornes; cette dernière expression est encore usitée chez le peuple, et d'un enfant qui montre de grandes dispositions, on dit : *a lei bano*, il a les cornes. En italien, *Scornato* est celui dont on a brisé les cornes, et *Beffato* celui à qui l'on présente deux doigts en forme de cornes par moquerie.

Je crois aussi que le radical *Pen* d'Apennin, de *Pena*, de la Penne, des Pennes n'est autre que *Ben* ou *Bano*. Certaines montagnes ont été regardées comme des cornes et d'autres comme des bras, ainsi que nous le verrons. Du reste, dans *Bano*, il y a le radical *Bis*, deux, à ce qu'il semble; *Bano* tient à *Binæ*.

Braou ou *Bra*, taureau, venant à se confondre avec *Bahr*, la mer, le grand fleuve, a pu faire naître la vache Athyr ou Athor, et Brama, ainsi que toutes ces idées religieuses par lesquelles du Nil on remonte au Gange. Il y a là de quoi exercer la pensée des hommes les plus instruits dans les langues et les sciences de l'Orient. Pour moi, je ne puis que saluer ce nouveau jalon; mes yeux n'osent point s'y arrêter, tout éblouis qu'il sont d'une apparition si merveilleuse et si imprévue. De tous ces grands fleuves figurés par des taureaux, de la corne d'abondance ou plutôt de ce mot même d'abondance où *bon* n'est autre que *bane*, je me retire avec mon mince bagage devers le *Nil*, fleuve célèbre sur le nom duquel je viens de lire une petite dissertation qui ne m'a guères satisfait.

M. Antoine d'Abbadie, dans ses lettres sur l'Abyssinie, blâme un auteur anglais d'avoir choisi, par des motifs inconnus, dit-il, le *Abbay* pour en faire le vé-

ritable Nil. *Abbay* signifiant paternel, comme il le dit plus bas, les motifs du voyageur anglais ne sont donc pas aussi inconnus que le prétend M. d'Abbadie. Il dit qu'au-dessous de Khartoum les riverains du fleuve ignorent d'où vient le nom du Nil et qu'au-dessus de ce point le nom même de Nil est inconnu. Il n'y a rien là qui nous doive étonner. *Il* est un mot mystérieux comme *Al* de *Allah*, comme *El* d'*Eloah*, et N est le débris connu de l'article *An*. *N-il*, c'est le *Il*, le long fleuve aux sources ignorées, comme on ignore la source de cette mer immense qui est la divinité. Le nom d'*Abbay* voulant dire paternel convient merveilleusement au Nil, au fleuve qui est le père de l'Egypte, et sans lequel l'Egypte, avec sa fertilité ordinaire, n'existerait point.

M. Abbadie veut faire sortir *Nil* de *Didesa*, rivière affluente, qui coule au-dessus du *Abbay* dans la même direction que la partie inférieure du fleuve, et qui, au point de jonction avec les autres affluents, apporte le volume d'eau le plus considérable. Je verrais plus de rapport entre *Didesâ* ou *Titera* et la province de Titteri dans l'Algérie, qu'entre *Didesa* et *Nilus*. *Didesa* qui, suivant les idées déjà émises dans cet ouvrage, peut devenir *Titera*, indiquerait un pays accidenté comme la région montagneuse qui formait une province de l'ancienne Algérie. D et T, S et R permutent avec facilité, nous en avons donné plus d'un exemple. Que N et L s'échangent en passant d'une langue à un autre, comme l'ont observé M. Bopp et M. Ad. Pictet cités par M. Abadie, il n'y a rien de plus

certain, ces deux consonnes étant l'une et l'autre des articles ou débris d'article encore subsistants; mais cela ne fait point que *Didesa* puisse devenir aussi aisément Niles ou Nilus qu'il devient *Titera*. Tout ce que dit à ce sujet M. Abbadie ne saurait se comprendre. Revenons à *Tar* et à *Bahr*; ces deux mots sont deux remarquables affluents du Nil philologique, de ce grand fleuve dont les sources premières se perdent dans la nuit des âges.

Trabs en latin signifie poutre et bâtiment de mer. *Trabarium* était un bateau fait d'un seul arbre creusé; on appelait *Trabicæ* des vaisseaux légers, qui, au moyen-âge, dans les mers du midi, portaient le nom de frégates. Dans ces noms, l'influence de *Traou*, travail, et celle de *Tar*, taureau se confondent; l'une et l'autre sont des émanations de *Ar*. Les Italiens ont un verbe *Traballare* qui signifie *Ondeggiare*; ce mot, au propre, exprime le mouvement d'un navire sur les ondes et figurément celui d'un homme qui ne peut se tenir sur ses pieds. Notre verbe tracasser a la même origine, et traverser vient de *Trabs*, comme travestir de *Trans*. Tarière, tarer (ronger en dedans), répondent à *Traou*, et *Clavus* (clou), n'est autre que *Travus* ou trou; C pour T, L pour R. Un dictionnaire à la main, on allongerait beaucoup cette liste. Tarabuster tient aussi à *tar*; tarabuster, c'est travailler le buste.

Mais voici des rapports plus singuliers encore. *Tar*, taureau et vaisseau; *Garas* en provençal, terres préparées pour recevoir la semence, *Gaza* ou *Gara*,

marchandises, richesses mises dans un vaisseau pour trafiquer et profiter ; *Cuiri*, maison, et *Car*, port, coque d'un vaisseau, retraite, enfoncement, creux. *Gaza* se retrouve dans le provençal *Gasagnar*, gagner. *Tar* et *Car* ont servi à former un grand nombre de mots.

Il y avait dans la marine du bas-empire une sorte de navire qu'on appelait *Tareta ;* nous avons encore dans la marine provençale les tartanes. Mais comme *Tar* n'est autre que *Bos* et que V permute avec B, on a eu en latin Bussa, Vas, Vassellus. Je trouve dans un ouvrage de D. Antonio de Capmany, sur la marine militaire d'Espagne, que soixante ans après l'apparition de la boussole en Europe il n'y avait rien qui approchât de cet instrument parmi les ustensiles de pilote dont il a examiné les inventaires. La boussole en espagnol est appelée *Bruœula* probablement de *Braou*, taureau ; mais c'est de *Bos* que vient ce mot. *Bos* a fait aussi la loi dans *Biscou*, navire des côtes de Provence plus petit que la tartane, et dans *Buque* mot espagnol qui signifie petite barque. J'ai donné une origine à barque ; sans la détruire, on peut en trouver une autre dans *Braou.* Nous avons encore aujourd'hui des bateaux de pêche appelés bœufs, parce qu'on les attèle par couple à des filets qu'on leur fait traîner ainsi dans la mer.

La *Caravela* des Levantins est un *Tar* à voile. *Tarazana* en espagnol veut dire arsenal où l'on met les navires de guerre. La Caravane du Levant, c'était le cabotage que nos capitaines provençaux faisaient

d'un port à l'autre dans les pays soumis au Grand-Seigneur. Pour ce mot comme pour Caravelle, C a remplacé T.

Aux Caravelles, nous pouvons joindre les Caraques, les Caracons, les Caramoussalis ; ces derniers étaient des vaisseaux à voile de coton, comme *moussali* d'où mousseline l'indique. Carcasse et carène viennent aussi de *Car* ou *Tar*.

Dans cette expression le Bosphore de Thrace je vois le passage du bœuf (Bosphore) d'Asie en Europe ; puis, dans Thrace je retrouve le nom que les Phéniciens imposaient aux contrées où leur *Tar*, leur taureau, leur bœuf, leur navigation les faisait aborder. Les Thraces et les Taures étaient pour les Phéniciens ce que ces derniers étaient pour les peuples d'Europe; ceux-ci les appelaient Barbares à cause de la mer *Bahr*, et les Phéniciens, à cause du *Tar* ou de la navigation qui les leur avait fait connaître, appelèrent certains peuples Thraces ou Taures, origine des Tartares et même des Turcs.

Au moyen des permutations que nous connaissons, il est facile de rendre *Galea*, galère, à *Tarea*, comme Carica *navis*, vaisseau de charge, est la *Tareta* du Bas-Empire ; mais *Navis*, qu'est-ce ? *Avis*, oiseau ; N, article. Bâtiment vient de bâtir, construire; nous avons expliqué ces deux mots.

Une pérégrination philologique des plus intéressantes est celle qu'on peut faire avec *Tar* et *Car* ; bien que ces deux radicaux se soient confondus plus d'une fois dans la bouche des anciens peuples, une délimi-

tation bien certaine les sépare. *Tar* c'est le vaisseau, la navigation; *Taryq* en arabe veut dire chemin, on se sert aussi du mot *Tenyah*. *Car* est la conséquence du vaisseau, de la navigation, c'est la charge du navire; c'est le port où il aborde. La Carie était une région maritime pleine de *Cars* comme une partie des côtes marseillaises est pleine de *Caranques* ou enfoncements de mer dans les terres. Ces enfoncements, ces creux, *Car* ne signifie pas autre chose, sont également remarquables au milieu des terres. *Car* est tout simplement le radical de *Carere*, *Careo*. Il se montre dans le nom de Carthage, plus anciennement appelée *Car-Chedon* (la caranque des Sidoniens), à ce que je crois. Carnoux, Carpiagne, Carri, Carro, Carros, Carces, Carnoule, le Keiroou, même Calas sont des lieux enfoncés, des vallons ou vallées qui se dérobent plus ou moins à la vue. *Carcer* veut dire prison. Obscur est composé de *Ob*, devant, et de *Cur* ou *Car*; ce qui apparaît devant un enfoncement est plus obscur que les parties saillantes d'une montagne, d'un paysage. Le mot *Car* se retrouve dans Calme que nos matelots prononcent *Carme*. Calme est surtout l'état de la mer dans les ports. Charmes pourrait bien venir aussi de *Car*, comme *Carmen*, enchantement. En grec moderne *Cara* veut dire noir; ceci tient à l'explication que nous avons donnée du mot Obscur. Dans *Karibs*, potence, n'y a-t-il pas outre *ibs* qui rappelle la terminaison de *Trabs*, poutre, le *Kar* du verbe *Carere*, manquer; *Karibs* n'aurait-il pas l'intention de dire — la terre manque sous les pieds? — *Cor*, cœur,

n'est-ce pas *Car* avec le simple changement d'A en O? En arabe, on dit *Galbe*. *Corpus* c'est *Cor* enveloppé, remparé de chair et d'os, et la chair elle-même n'est autre que *Car*. *Carus*, cher et caresses, caresser, viennent de *Car*, chair. La peau, *Pellis*, qui vient de *Pellere* est ce qui repoussse les atteintes portées à la chair, à l'intérieur. Carcasse signifie proprement chair brisée, enlevée, et alors il ne reste que les os, le squelette, la carcasse. J'ai dit que *Pellis* vient de *Pellere;* il y avait une déesse *Pellonia* qui avait mission de repousser les ennemis. Je parlerai plus tard de Castor en expliquant le mot *Castrum;* mais je puis dire d'avance que *Castor* était la défense et *Pollux* l'attaque.

Le comté de Carcès, en Provence, le duché des Cars, improprement appelé autrefois d'Escars, doivent être des pays de vallées. Outre les caranques et quelques-uns des lieux cités plus haut, on trouve dans la banlieue marseillaise les mots *cartz* et *cros* employés pour creux, enfoncement de terrain. Au lieu de *cros* on dit quelquefois *gouargo*, et quand ce *cros* est consacré à la culture du blé ou d'autres grains, on l'appelle *farragè*, *fourrajoun*, du mot *far*, d'où est venu farine. Fourrage vient de la même source.

Nous avons en France plusieurs villes dans le nom desquelles *Car* est entré comme principalement significatif; Carcassonne, Carpentras et même Chartres, la capitale des anciens Carnutes. La Chartreuse de Grenoble est dans une vallée qu'on appelait en latin *Carthusia*. Des circonstances analogues ont influé sur

le nom de la Caramanie, de l'Acarnanie, de la Carniole, de la Carinthie, de la Cardie, du Kurdistan, de la Carpathie, etc.

Les noms de famille Carteaux, Carnaud, etc., ont été formés de *Car*; peut-être même faut-il voir ce radical avec une transposition dans Cracovie. Cette ville fut, dit-on, fondée par un roi nommé Cracus, mais le nom de Cracus d'où venait-il lui-même ? Cette demande, on peut toujours la faire à ceux qui, dans des noms de lieux ne veulent voir que des noms d'hommes. *Car* était évidemment dans *Caralis*, aujourd'hui Cagliari, ville bâtie par les Lybiens et qui était à l'opposite de Carthage. Le vieux mot *encarré* pour dire échoué, ensablé, en parlant d'un vaisseau, nous montre bien la naissance de *Car*. *Tar*, le vaisseau poussé par T, *Car*, la conséquence de l'impulsion, l'échouage. C'est ainsi que la marque est la conséquence, l'effet du marteau avec quoi on l'a faite.

Il y a près d'Auriol une montagne qu'on appelle la *Carrubi*; on a voulu expliquer ce nom par *caput rubrum*, tête rouge, à cause de la couleur du terrain; mais je pense que la *Carrubi* est bien plutôt la vallée que cette montagne domine et qui est très-humide, *uvida*, d'où *carr-ubi*, vallon ou creux humide. L'*uba* ou *ubac* est la partie d'une montagne qui fait face au nord, et qui est la plus humide, la plus fraîche.

Si l'on voulait savoir d'où procède le nom d'Europe on s'adresserait d'abord à l'Euripe, à Eurynome, nom de femme voulant dire « qui possède de grandes terres, » qui a beaucoup de biens au soleil; *Apricus* em-

gnité, libéralité, ce qui peut convenir non-seulement à une maison où l'on bat monnaie, mais encore à un gîte hospitalier, à un caravansérail ou maison de voyageurs. *Xerès de los cavalleros* viendrait à l'appui de cette idée. *Xerès de los cavalleros*, peu après sa fondation par un ermite, fut donnée aux Chevaliers du Temple par le roi *Don Fernando el Santo.* Du reste, Xerès est le *Cuiri* des Etrusques.

Avec suppression de l'article *Al* on trouve *Car* sous la forme *Cala* dans plusieurs noms de lieux tels que Calahorra, Calatayud, Calatrava, etc.

Centum-Cellae, aujourd'hui *Civita - Vecchia* était proprement *Centum-Callæ. Cella*, d'où cellule, n'est autre que *Calla*, calle. Le verbe *Celare*, celer, vient de *Cala*, comme cellule.

Carrion de *los Cespedes* et Carrion *de los Condes*, annoncent aussi *Car*. Cette dernière ville se trouve dans la *tierra de campos*, pays de plaines. Elle est bâtie sur la hauteur, sur un *cerro*, qui présente un lieu d'asile. *Cerro* vient en effet de *Car* comme *Casa*, maison, qui a dû être *Cara.*

Cala dans Calahorra équivaut à l'expression française *la Ferté*; cela n'est pas étonnant, puisque *Car* ou *Cas* avec la désinence *ter* ou *trum*, qui marque la puissance comme dans Jupiter, a formé *Castrum.*

Le roi Don Jaime en sa conquête de Murcie parle de *la torre de Calahorra, qu'es lo pus fort de Elxe.* On trouve écrit *Calaforra* et en latin *Calagurria; Horra, Forra* et *Gurria* signifient également montagne;

c'est *Or* avec une forte aspiration. *Cala-horra*, sûreté dans la montagne.

On a fait cette observation que, dans les récits de Tite-Live et des autres écrivains qui ont parlé de l'Espagne antique, on rencontre une infinité de noms de lieux commençant par *Il* comme *Iliturgi*, *Ilerda*, *Ilurgia*, *Ilipa*, *Ilurco*, *Iliberia*, tandis qu'en Afrique les noms des principales villes commençaient presque tous par *Ta*, *Tafrana*, *Taculet*, *Tagaost*, *Tarundant*, *Tazarot*, *Tamarrox*, etc. L'ancienne langue de l'Afrique s'appelait *Tamazegt*. Les Maures interprêtent ce nom en arabe par « langue noble, » et prennent, à ce que dit Luis del Marmol Carvajal, la lettre T pour une épithète de distinction, comme étant la première lettre du nom de Tut ou Tot, petit-fils de Noé qui vint s'établir le premier en Afrique. T, comme on voit, se rapproche de notre *De* nobiliaire. Je crois que *Ta* relève de ce *Tar* qu'on rencontre sur la côte même d'Espagne dans *Tartessus*, *Carteïa* ou *Tarteïa*, dans Tarifa, dans Gibraltar, etc. Quand à *Il*, Samuel Bochart le dérive de la langue syriaque dans laquelle *Ilai* ou *Illai* signifie chose très-élevée. Nous avons déja parlé de *Il* comme d'un mot mystérieux dans l'Orient.

Alcaraz, ville forte, bâtie sur un *Cerro* très-élevé, clé de l'Espagne et tête de l'Estramadure, *clave de Espana*, *y cabeza de Estremadura*, est un lieu de sûreté, de *sauveté* bien remarquable.

L'expression flamande *Poort*, en latin du moyen-âge *Portus*, est le nom générique des villes en Flandre, en Hollande et en d'autres pays. Mais *Portus* est

la traduction de *Car*, du lieu sûr, de l'asile, de la retraite où le *Tar*, le vaisseau est parvenu. *Poorter*, c'était l'homme jouissant du droit de bourgeoisie.

Sur une montagne très-élevée et taillée à pic se montre dans l'Andalousie la ville d'Arcos *de la Frontera*. Cette ville a dans ses armes un édifice composé de deux arcs. Je ne sais comment ces arcs m'ont rappelé nos *Lecas* de Provence que je suppose avoir été des arches ou maisons. Cette origine n'est pas autant hasardée que celle que j'ai donnée au mot *Zecca* ou *Secca* dans le même article. En y pensant mieux, j'ai trouvé que *Seca*, hôtel des monnaies, veut dire « coupe, » la coupe ou la taille des monnaies. Les *Sèques* et non pas les Sèches de Barbarie sont des écueils qui coupent court à la navigation, qui l'arrêtent. Répondre sèchement c'est couper court aux paroles qu'on ne comprend pas ou qui ennuient. Quand on dit : c'est pourquoi, on quitte une explication, un développement pour revenir au sujet principal, à l'objet essentiel.

C'est aussi une ville très-forte par sa situation que Carmona, au milieu de l'Andalousie. Cordoue, autrefois *Cardusa*, et Grenade paraissent avoir pris leur nom de *Car*, vallée, et non plus de *Car* lieu haut, lieu de sûreté. Sous la forme *Cau* nous retrouvons ce radical en France dans le nom de Caumont qui veut dire deux fois montagne, et dans Cauvallat autre pléonasme dans le sens opposé. C'est ainsi que le Caucase est la montagne des montagnes, que la Caucasie n'est autre que la Tartarie en restituant à ce mot T et R

que C, U et S ont remplacés. Nous avons déjà vu les *Ases* n'être que les *Ares*, et *Car*, *Cal*, *Cau* ou *Caou* n'être que *Tar*. Sous la forme *Gau*, *Car* a donné le nom des Gaules comme nous le verrons mieux dans un autre moment. Mais après avoir parlé de Grenade, je ne puis passer sous silence les *Alpuxarras* ou Alpes creuses et coupées, Alpes semées de vallons naturellement défendus, introuvables où les Maures de Grenade se retirèrent après que leur ville eut été prise (1).

XXVII.

Je pourrais encore suivre *Car* dans les réduits les plus é*car*tés, dans les retraites et sur les cimes les plus es*car*pées où la chèvre seule s'aventure pour ramasser et cueillir, Car*pere*, quelques herbes é*gar*ées parmi les *Craous* ou débris de rochers rongés, taillés par le temps; je pourrais *gra*vir des montagnes inaccessibles, au moyen de degrés, Gra*dus*, coupés, *gra*vés dans le roc, d'où est venu le verbe latin Gra*diri*; je pourrais chercher encore *Car* dans en*core* même, dans a*core* avec son A privatif qui nous montre une côte sans abri,

(1) Dans l'Histoire de la révolte des Morisques par Luis del Marmol Carvajal, on lit que les Arabes nommèrent cette contrée *Abuxarra* qui veut dire la querelleuse, la riotteuse, *rencillosa y pendenciera*, parce que les chrétiens, après la conquête, s'y étaient longtemps défendus au moyen des aspérités du terrain, *en las asperezas de aquellas sierras*. Cette explication vient à l'appui de la nôtre.

sans retraite, sans *Car*, dans *Carrairo* chemin d'obligation pour les troupeaux, dans *Carriero* (rue), dans carrière de marbre, dans CAR*rus*, char, dans CAL*lis*, sentier, dans CAL*lidus* qui dut s'appliquer d'abord à l'homme marchant à couvert et par des sentiers détournés, comme *Cautus*, cauteleux, désigne celui qui se traîne comme un serpent derrière les rochers, *Cautes*, derrière les barricades, pour frapper des coups sûrs ou pour profiter de la victoire que d'autres auront remportée.

Car signifiant lieu enfoncé peut servir à expliquer *Caligare* qui veut dire manquer de lumière. On comprendra mieux ce sens quand nous serons à — obscur.

Les lecteurs s'occuperont à loisir de ces recherches amusantes; j'ai hâte de reprendre *Tar*, ce radical si profondément historique, et de suivre les *tra*jets du taureau sur différents points de la Méditerranée où de son pied il a *tra*cé son nom sur le sable des rivages d'une manière si ferme et tant répétée, son nom, dis-je, et celui des Phéniciens, que les vagues des siècles n'ont pu encore l'effacer. Car c'est bien la navigation Phénicienne que le Taureau représente, et le nom même des Tyriens, en hébreu *Sorim* qui veut dire *Tribulantes* (ceux qui font sortir le grain de l'épi avec des traîneaux), est bien réellement formé de *Tar*, puisque *trai*neau n'a pas une autre origine, et que cette fois encore la navigation, le commerce et l'agriculture n'avaient qu'un même et commun vocabulaire.

Oui, le symbole du taureau était d'origine phénicienne; car, enfin, Europe avait eu pour père Agénor,

roi de Phénicie, et cette Europe, l'imprudente fille qui, en jouant et folâtrant avec ses compagnes dans les prairies de Tyr, admirait la beauté merveilleuse, la surprenante douceur d'un taureau blanc et suivait d'un regard curieux et charmé ce pacifique animal sautant, courant, se roulant sur les herbes, venant paître de préférence auprès d'elle et portant ses lèvres aux poignées de fleurs qu'elle lui présentait d'une main d'abord craintive, cette Europe qui, surmontant ses premières défiances, entourait de couronnes diaprées les cornes luisantes du roi des prairies, toujours le flattant, le caressant, jusqu'à ce qu'enfin de plus en plus encouragée, mais *Nescia quem premeret*, elle osa monter sur sa croupe qu'il courba et baissa pour la recevoir et l'enlever, n'était-ce pas l'emblême de la navigation qui longtemps hésite dans ses apprêts de départ, consulte l'air et les nuages, puis s'élance audacieuse et superbe par un beau jour, au souffle d'une brise légère, sur le dos mobile et blanchissant de ces vagues si belles, qui déjà sont prêtes à engloutir des victimes ?

Plutarque venant à parler du mont *Thurium* ou *Thourion* qui n'était pas éloigné de *Chœronée*, sa patrie, dit: « C'est une croupe de montagnes rude et âpre « de tous côtés, aboutissant en pointe, ne plus ne « moins qu'une pomme de pin, à l'occasion de quoi « nous l'appelons *Orthopagum*, au pied de laquelle « passe un ruisseau qu'on nomme *Morion*, et y a aussi « un temple d'Apollon surnommé le Thurien et dit-on « que ce surnom de Thurien lui a été imposé et donné

« du nom de Thuros, qui fut mère de Charon, fon-
« dateur de la ville de Chœronée, comme l'on dit;
« les autres tiennent que la vache qui fut donnée pour
« guide à Cadmus, se présenta à lui en ce lieu là,
« qui en a depuis retenu le nom pour autant que
« les Phéniciens appellent une vache, *Tar*. » *Tar*, d'où vient peut-être *Turris*, a signifié, à ce qu'il semble, une montagne isolée, escarpée, rude et âpre de tous côtes. *Thor* en hébreu signifie explorateur.

On pense avec quelque raison que l'Andalousie avec la partie des côtes africaines la plus rapprochée du détroit était cette même Tharsis où Salomon envoyait tous les trois ans une flotte qui, jointe à celle du roi de Tyr, rapportait en Asie de l'or, de l'argent, des dents d'éléphant, des singes et des paons. *Tar* s'est conservé sur la côte d'Espagne et dans l'Andalousie autrefois la Turdétanie, comme le nom de Coa dont il est question dans le même chapitre de la Bible s'est maintenu dans l'Abyssinie supérieure. Il n'est pas nécessaire qu'un général maure nommé *Tarif* se présente pour expliquer Tarifa, Tartésia ou Carteïa: d'ailleurs Tarif pourrait bien signifier la flotte venue du Rif, dont les montagnes s'élèvent de l'autre côté du détroit. On peut ajouter que la ville de Tharsis en Cilicie et l'antique *Carsicis* auprès de Cassis ont la même origine que la Tharsis des Ecritures saintes. C'était probablement un nom générique. Il me suffit de signaler cet autre sentier ardu où peut se jeter une philologie aventureuse, comme toute science qui s'applique au passé doit l'être plus ou moins sous peine de nullité.

Suivant le petit glossaire de la Vulgate, *Tarsus* aurait voulu dire ailée, probablement cela s'appliquait au *Tar* avec ses voiles et à la navigation des oiseaux dans l'océan des airs, *remigio alarum*. *Tharsis*, d'après la même autorité, signifie *contemplatio gaudii*, c'est-à-dire contemplation de la joie ou mieux de la richesse, du *gasan*, du gain, des profits qui donnent la joie. Des auteurs espagnols ont expliqué le nom de Tharsis qu'on donne à l'Andalousie par *cuevas y minas hondas*, *halladas en sus maritimas costas*, par les cavernes et mines profondes trouvées sur les côtes maritimes. Mais *Gaudium* n'est pas seulement la joie que procure la vue de l'or; *Gaudium* est la possession du *gaou*, de la vallée, comme *Studium* est la possession d'un lieu élevé d'où la vue nette et calme se porte au loin, et telle est la définition qu'on peut donner de l'étude, comme *Prædium* est la possession du butin et, par extension, d'un sol pris autour des villes, d'un clos, d'un jardin; comme *Tædium* est l'ennui des longues veilles, passées à brûler du bois résineux pour s'éclairer.

Cette joie de la vallée, de la vie pastorale et de l'agriculture, a été symbolisée par *Io* métamorphosée en génisse. En effet, ces collines, ces prairies, ces riants bocages de la Grèce parsemés de violettes, de ces douces fleurs que les Grecs aimaient tant, et dont le nom se retrouve dans celui d'*Io*, prirent un nouvel aspect au moyen du travail, c'est-à-dire de l'agriculture, figurée par la vache sacrée de l'Inde, par le bœuf Apis des Egyptiens, par le taureau de Phénicie.

et s'introduisant sur les pas des Syriens, de ces *tribulantes*, qui savaient faire sortir le grain de l'épi avec des traîneaux, dans les vallées profondes de la Thessalie, dans ces lieux pleins de fraîcheur où coulent le Sperchius, ombragé de peupliers au feuillage toujours mobile, l'Euripée qui n'a jamais de repos, l'Apidane ou fleuve d'*Apis*, fleuve du bœuf, à la démarche *lente* comme celle d'un vieillard, *Apidanus Senex*, ainsi qu'Ovide l'appelle, puis l'Amphrise, qui fuit, murmure et s'échappe avec tant de mollesse et dont les rives enchantées virent autrefois le divin Apollon garder les troupeaux du roi Admète. Du reste, notre mot français Joie a la même origine qu'*Io*, que *Dies*, que *Jour*, que Jouir et que Jouer, etc. Nouvelle preuve du rapprochement de notre langue si belle et si pure, si claire et si hardie avec le plus antique *Romancium !*

La plus importante ville de l'Espagne citérieure au temps des Romains, la capitale de l'Espagne Tarraconaise avait été fondée, disent certains antiquaires, par Tarracon, roi d'Ethyopie et d'Egypte qui vint en Espagne 730 avant le Christ. Chercher dans les circonstances diverses de temps et de lieu la raison et l'origine des apellations antiques n'est pas toujours un expédient infaillible ; mais quand il s'agit de la plus haute antiquité, ce moyen est encore plus certain que de recourir à des fondateurs imaginaires. Les rois et les conquérants n'ont donné leur nom qu'à des lieux créés dans les temps historiques ; mais les temps réellement historiques sont plus rapprochés de nous qu'on

ne le suppose d'ordinaire. Tarracon doit être rangé avec le patriarche Tubal, qui, selon quelques-uns, vint en Espagne, l'an du monde 1340, date précise, avec des peuples nommés Sagas-Arméniens. Nous n'avons pas le courage d'aller si loin, nous résignant à ne voir dans Tarragone, comme dans Tortose, Dertosa ou Tortosa que des établissements maritimes. Le port de Tarragone est le *Saleu* ou *Salou ;* ce nom vient du verbe espagnol*, *Salir*, partir.

Des auteurs espagnols lui donnent une autre origine, comme nous l'avons déjà vu ; mais au fond c'est un même radical.

Quand aux noms de lieux non maritimes caractérisés par *Tar*, ils rappellent bien plus la vache *Io* que le taureau d'Europe. Cependant, il existe au centre de l'Espagne un monument qui pourrait bien se rattacher aux époques où les Phéniciens exploitaient par terre les régions orientales de la péninsule. Je veux parler des *Toros de Guisando.*

Sur une des croupes de la chaîne Carpentanique, après avoir passé un ruisseau appelé *Tortolas*, et dans une vigne qui appartient au monastère des Hièronimites de Guisando, gisent les fameux *Toros* au nombre de quatre ; il en est un autre à moitié enfoncé dans la terre. On ne peut que difficilement les reconnaître pour des taureaux ; quelques-uns les ont pris pour des éléphans. La pierre dont ils sont faits étant graveleuse a été considérablement altérée. On lit plus difficilement encore les inscriptions ; mais on en garde dans le couvent une copie très-ancienne sur l'exactitude de

laquelle il y a pourtant quelque désaccord. Il résulterait de ces inscriptions suspectes que la guerre entre César et les fils de Pompée prit fin en cet endroit *in agro Bastetano*, et que les taureaux perpétuent le souvenir d'une hécatombe ou sacrifice de cent bœufs offert aux dieux en cette occasion. Mais ce n'est pas dans le champ *Bastétanien* que la cause des *fils* de Pompée fut définitivent perdue, c'est à Monda, village situé sur un coteau parmi les contreforts d'une montagne qu'on appelle Tolox, à cinq lieues de Malaga. Il paraît qu'entre les noms de cette montagne et les *Toros* de *Guisando* il est surgi une équivoque.

On peut supposer que ces taureaux sont d'origine Phénicienne, et que les inscriptions latines furent gravées en des temps postérieurs. Les *Toros* de Guisando ont marqué peut-être pour les Carthaginois la borne de leurs conquêtes. Quant aux *Montes Carpentanos*, il me semble qu'on peut reconnaître dans cette appellation deux des radicaux de notre Carpentras ou peut-être des montagnes à chèvres comme Capri, Capraïa, Cabriez, Cabrières, etc. Sous le premier point de vue, on aurait *Car*, vallée, et *Pen*, montagne; l'autre nous donnerait *Carpere*, origine de *Capra*. L'*Ager Bastetanus* rapelle la vallée de Bastan dans les Pyrénées. Nous parlerons bientôt du radical sur lequel ce dernier nom a été formé.

En Espagne, comme en France, comme en Italie, il y a d'autres noms de lieux que *Tar* ou *Tor* caractérise. La *Ciudad de Toro*, patrie du roi Jean II de Castille, fut appelée ainsi à cause d'un taureau de pierre

qu'on y trouva. Cette ville est célèbre par *las leyes de Toro* qui en 1426, y furent promulguées. D'autres *Cortès* assemblées dans ces murs en 1371 donnèrent un premier ordre aux Juifs et aux Maures de porter certain signe qui empêchât de les confondre avec les Chrétiens; et ce signe en 1405 fut déterminé pour les Juifs en une bande de drap rouge de trois doigts sur l'épaule droite; pour les Maures il consistait en un morceau de drap bleu taillé en demi lune, un peu plus grand, mais à la même place, que la marque des enfants de Jacob.

Talavera de la Reyna, qu'on dit avair été anciennement *Talabriga*, avait dans ces armes deux taureaux; L dans *Tala* peut fort bien avoir pris la place de R. On donne pour fondateur à Teruel, jadis Turia, des Turditains d'Andalousie, envoyés par Amilcar-Barcino, le Carthaginois. Les *Thyræi* ou Salentins, les Thyrréniens, les Tarentins, les *Tarracinii* ou Terracine, portaient dans leur nom une réminiscence bien marquée du taureau des Phéniciens. Du reste, cette réminiscence peut avoir été transmise par les Grecs, chez qui les Phéniciens l'avaient primitivement déposée.

Les combats de taureaux, les courses que font les taureaux dans les rues en Espagne, à l'occasion de certaines fêtes, ne gardent-ils pas aussi quelque mémoire des antiques Phéniciens? D'ailleurs, *Thor* en hébreu signifie qui explore. On voit que ce nom convient aux navigateurs comme au lieu élevé, comme à la tour d'où la vue se porte au loin.

Quand les Hébreux ne voyant plus descendre Moïse de la montagne se rassemblèrent autour d'Aaron et lui dirent : Lève-toi, fais-nous des dieux qui marchent devant nous, car nous ne savons ce qui est arrivé à Moïse, à cet homme qui nous a amenés jusqu'ici de la terre d'Égypte, et qu'Aaron, déjà grand prêtre, leur fit un veau d'or, avec les pendants d'oreilles de leurs femmes, de leurs fils et de leurs filles, croit-on qu'un simple mouvement d'idolatrie portait les hébreux à agir ainsi ? Dans ce veau d'or ne peut-on pas voir l'emblême des longs voyages, de la navigation, des établissements lointains ? n'était-ce pas une réminiscence Asiatique ? N'était-ce pas l'impatience d'avoir quelqu'un, homme ou Dieu, qui les tirât du désert, et les fît arriver dans un bon pays, dans la terre qui leur était promise ?

XXVIII.

J'ai peu à dire sur *Ax* et ses analogues. En apparaissant à plusieurs reprises, ces radicaux ont suffisamment révélé le sens qu'ils impliquent. Quelques mots seulement viendront à l'appui de nos précédentes inductions. On trouve dans Festus *Axamenta* — vers composés à la louange de tous les dieux. —*Axa* figure une grande expansion de vers et d'hommages ; *Menta* est le pluriel de *Mentum*, qui dans *sacramentum*, *juramentum*, *incrementum* désigne quelque chose de spécial, de stable, d'achevé, de solennel. Le même Festus emploie *Axè* pour *Confertìm*, et *Confertìm* veut dire

— d'une manière serrée, en un tas. — Certes, voilà bien l'idée que nous avons cru devoir attacher à X. Par cette même idée nous concevrons le radical *Ar* comme l'axe autour duquel tournent tous les autres radicaux ; tous procèdent d'*Ar* comme *Ax* lui-même en procède. C'est un fait qui de la simple probabilité marche d'un pas toujours plus sûr et plus ferme à l'évidence.

Nous avons dit que L particularise ; *Laxare*, d'où lâcher et laisser, veut proprement dire détacher de l'axe, prendre un individu dans un tout. Taxer c'est frapper d'un même prix, d'une amende, d'une contribution tous les individus, toutes les choses qui forment un même axe. En arabe *Lemm* signifie ramasser ; L exerce sur *emm* la même fonction que R sur *am* de ramasser, sur *amus* de *Ramus*.

Axenum *Mare* ou Axenus *Pontus*, le Pont-Euxin, la mer Noire, c'est-à-dire la mer où beaucoup de fleuves, beaucoup de courants affluent et peut-être aussi beaucoup de tempêtes qui, des montagnes environnantes, s'y précipitent comme dans un gouffre ; c'est une mer noire de tempêtes et une masse exubérante d'eaux.

Festus emploie aussi *Axim* pour *Egerim* et *Axït* pour *Egerit* ; or, le verbe *Egerere* signifie enlever, jeter dehors, vider. Ceci revient à notre Egérie ; un autre mot n'en est pas non plus très-éloigné, c'est *Axones* ; ainsi appelait-on chez les Athéniens des tables de bois sur lesquelles étaient gravées les lois de Solon. L de *lex* est évidemment un article. Quand on avait lu ce qui était gravé sur les tables de bois, on avait *lex*, L-ex ; avant de l'avoir lu, de l'avoir pris pour

règle, de l'avoir fait sien, c'était seulement *Ex;* dans *Ones* d'*Exones* je vois *An*, *On*, objet, unité quelconque concourant à former un tout.

La préposition *Ex* est de l'usage le plus fréquent à la tête des mots. Cela se conçoit, on l'adapte à tout ce qu'on enlève, à tout ce qu'on emporte ; et qu'est-ce que le monde, sinon une continuelle extraction des biens et des maux que la boîte de Pandore, que le capital de la vie renferme ? Il est des livres, par exemple, dont on extrait d'excellente choses pour se bien conduire et nourrir sainement sa pensée, mais qui en contiennent tant que les mauvais esprits savent en trouver dans le nombre qu'ils font mauvaises comme eux.

S'il en est ainsi des bons livres, que ne peut-on pas extraire de ceux qui sont faits à mauvaise intention ? Il ne me convient pas de parler contre la presse, j'ai horreur du suicide ; mais enfin, si l'on met en balance le bien et le mal dus à son infatigable fécondité, osera-t-on dire que le bien l'emporte ! Qu'on rappelle donc à cette orgueilleuse presse, à cette souveraine devenue si arrogante par les adorations de sujets stupides, qu'on lui rappelle donc ses titres à un noble sacerdoce ; comme sacerdoce, elle peut faire beaucoup de bien ; comme métier, elle peut devenir le plus infâme de tous. Ceci est un *axiome* irréfragable, un principe rayonnant de tous les côtés et de tous les côtés versant la lumière ; car voilà ce que veut dire le mot axiome. *Ax-iom*, rejaillissement excentrique de lumière.

J'ai eu occasion de citer le mot *Uxor* ; ajoutons, seulement, que de l'épouse viennent d'ordinaire la prospérité ou les malheurs d'un ménage, comme c'est d'elle que sort, *Exit*, la famille.

La langue latine a peu de mots commençant par X. Je citerai seulement *Xenia*, présent mutuel entre celui qui reçoit un voyageur et le voyageur lui-même, puis *Xystus*, promenade couverte, portique où les athtlètes s'exerçaient à couvert lorsqu'il faisait mauvais temps. Pour l'un et pour l'autre mot, X fait allusion au sens de recouvrir, d'abriter, de se déployer sur quelque chose et sur quelqu'un, de garantir.

L'emploi de X à la tête d'un mot est beaucoup moins rare dans la langue espagnole. *Xabon*, savon, présente dans X le frottement réitéré et en tout sens ; *Abon* ou *Avon* est ce frottement même, cette force détersive qui est dans le savon et qu'on en fait sortir. *Xaral*, hallier, lieu plein de bois dont on fait les dards. X nous montre un bois comme extrêmement touffu ; hallier ainsi que *Xaral* vient de *Ar*, et le mot Dard veut exactement dire ce qu'on a pris à l'*Ar*, ce qu'on a coupé du bois pour faire une arme. *Arma*, c'est proprement l'*Arundo* ou roseau qui a servi à faire une flèche, l'*Arvum* sauvage ou *Xaral* d'où l'on a tiré un dard.

Adarga, targe, bouclier, est en espagnol l'arme opposée au dard ; en provençal, nous disons targue.

Sortir en s'épanouissant de tous les côtés, sortir librement, avec ses coudées franches, c'est *Exire*. La préposition *Ex* marque cette sortie ; elle diffère essen-

tiellement de *Ab* qui détache un objet d'un autre, qui l'arrache comme dans *Evellere* et qui, par conséquent, désigne plus de force que *Ex*. B de *Ab* marque la solidité, tandis que X ne présente qu'une simple connexion de choses plus ou moins adhérentes.

Pour expliquer l'adjectif *Exilis*, je me figure un végétal à larges et longues feuilles axillaires, une plante d'artichaut, par exemple. Du milieu de ses feuilles largement étalées autour d'un centre sort la tige portant le fruit ; quand la sècheresse vient et que le fruit a été enlevé, cette tige est *Exilis*, plus d'artichaut, plus de feuillage luxuriant ; elle est comme ce malheureux qu'on exilait, c'est-dire qu'on chassait d'une ville et qui s'en allait à l'aventure, un bâton blanc à la main. Ce bâton blanc c'est la tige desséchée, la tige sans fruit qui n'est bonne qu'à jeter au feu ou à aider dans sa marche douloureuse le pauvre exilé.

Az est peu employé. En général l'*A* de ce radical est un A privatif, et Z n'est autre que S. Azyme, pain qui n'est point levé ; *Sim*, *Summus*, cime, élévation ; Azyme, qui n'a point d'élévation. Dans Zèle on voit un élancement de cœur exprimé par S ou Z. *Zeta*, chambre où l'on couche ; je présume que ce n'était pas une chambre au rez-de-chaussée. Z dans zéphire indiquerait aussi quelque chose qui ne prend point naissance dans les lieux bas ; le zéphire est un vent frais venant des montagnes et qui souffle d'ordinaire au premier printemps, alors que les neiges fondent au loin peu à peu et sans précipitation. *Zona*, ceinture, c'est

ce qui relève la robe et l'empêche de tomber. Le S de soutenir est dans *Zona*.

Le Père Antonio de Goyeneche dans l'approbation qu'il donne à l'ouvrage du Père de Larramendi sur l'ancienne Cantabrie, dit que la noblesse des plus grandes maisons d'Espagne est facile à reconnaître dans leurs noms qui tirent leur origine de la langue basque; il cite les Zuniga dont le nom viendrait de *Zu* et de *Nigaz*, et voudrait dire *tu con migo*, toi avec moi. Que *Zu* soit *Tu*, et que *Nigàz* équivale à *Con migo*, cela se peut; mais l'expression *Zu*, *Zou* et fort usitée dans le midi de la France pour — Sus — et *Niga*, *N-ïga* pourrait bien signifier — Va; — N serait ici une lettre euphonique. *Sus*, *Va* et par conséquent *Zuniga* serait notre mot de guerre—en avant. — Le même Père traduit Bazàn qu'il décompose en *Ba* et *Zan* par — celá était certain; — Bazàn vient de *Baou* que nous expliquerons bientôt, ainsi que *Velasco* ou *Belasco*. Il fait venir Mendoza de *Mendi* et *Oza*, montagne féconde; Mendoza n'est autre, à mon avis, que Mont-Ossa *Mont-Orra*, deux noms qui se traduisent l'un par l'autre, comme nous en avons déjà vu plusieurs. Cette langue basque n'est pas aussi éloignée de notre *Romancium* occidental qu'on le croirait d'abord. Les étymologies que j'ai citées jusqu'ici d'après des auteurs espagnols sont à côté de nos explications, mais ne leur sont pas diamètralement opposées. Il paraît que dans ce jargon basque il y a peu de précision; les synonymies qu'on en tire sont toujours vagues et nuageuses.

Il en est de cet idiôme comme du gallois et du bas-

breton. Les pays où ils ont cours depuis tant de siècles ont reçu une première fois des radicaux plus ou moins élaborés que des émigrants y apportèrent. Mais cette langue n'a plus été ravivée par celles d'autres peuples commerçans ou guerriers. Sans contact avec les autres idiomes, ce langage s'est détérioré par le temps et l'isolement; il suffisait à ces peuples de s'entendre eux-mêmes. Puis, les grandes civilisations de l'Orient, de la Grèce et de Rome ont accompli leur œuvre philologique à l'insçu de ces peuplades restées sauvages, qui, de leur côté et en même temps, faisaient un travail du même genre, mais avec des besoins et des moyens très-grossiers. Il était impossible que ces deux élaborations se rencontrassent désormais. Si des radicaux de première origine se montrent dans l'un et dans l'autre camp, il est rare de les trouver à des points de vue identiques, et les métamorphoses qu'ils ont traversées ne sont guères semblables.

XXIX.

Au milieu de la nuit la plus sombre, quand les nuages dont le ciel est couvert s'entr'ouvrent et qu'un fragment des régions étoilées nous apparaît tout-à-coup, on se met à rêver devant ces points lumineux, on les contemple, puis on les contemple encore, on y revient après les avoir un instant laissés, car les ténèbres environnantes repoussent nos regards; ainsi nous reprenons plus d'une fois ces origines qui, dans une heure de bonheur, se sont un instant dégagées

pour nous, des épais nuages du passé. Nous sentons le besoin d'y revenir pour les mieux comprendre et pour découvrir encore après avoir déjà découvert.

Il est certains mots qui plus facilement que d'autres peuvent servir de caractéristique à leur famille. Dans la première partie, nous avons fait quelque chose à cet égard. Voici d'autres points de vue, d'autres jalons.

Je trouve dans le dictionnaire latin de Boudot un verbe *Antlare* ou *Anclare* qui signifie puiser, tirer en haut. C'est évidemment le T d'Atlas qui est dans ce mot et le N de *An*, d'*Anhelitus*. *An* c'est toujours cette ligne perpendiculaire de l'existence qu'on a tant de peine à dresser et qui penche et s'incline toujours vers *Am*, vers la ligne horizontale. On ne pouvait mieux rendre l'acte pénible de tirer en haut un objet lourd, un fardeau qui tend fortement et sans cesse à retomber. On dirait que cette expression a été suggérée à des matelots qui levaient l'ancre, *anchora*, en espagnol *ancla*.

Pour caractériser la ligne horizontale *M*, nous pouvons nous adresser à l'adverbe latin *Amussim*, de niveau. Niveau s'explique fort bien par *ib* ou *iv*, force de bas en haut, protubérance, et par la négative N; ce qui est de niveau, *Amussim*, n'a pas d'élévation; *Ar* a non-seulement reçu la double inclinaison M, il s'est encore assoupli avec SS. La ligne horizontale s'applique ici parfaitement et sans aucun obtacle.

L'énergie de la lettre R à la tête de certains mots nous a été révélée par le verbe provençal *Rajar*, cou-

ler avec force. J'observerai ici que Fontarabie, d'abord appelée Hondarribaya (Honda-rribaya) , et aujourd'hui *Fuente-rabia* vaut pour l'expression la « Fontaine qui Rage » de Marseille. *Honda* , fond ou fontaine, *Ibaya* eau courante, c'est le même nom que celui de l'Huveaune; puis RR donne toute l'énergie possible à *Ibaya.*

Abi signifiant exceller , *Rabbi* d'où rabin a voulu dire celui qui excellait réellement et sans conteste sur tous les autres. Dans *Abi*, *Ab* remplace *Ex*, et *I*, lettre tenue, marque la subtilité. *Abi* traduit parfaitement Exceller , *Cel* marquant la supériorité, une grande hauteur ainsi que nous l'avons vu. *Abi* , impératif d'*abeo* , a la même intention. Seulement, *quand on* chasse quelqu'un c'est par la ligne horizontale , tandis qu'exalter , s'élever du milieu, surpasser les autres suppose la ligne perpendiculaire.

Raï a signifié dans nos contrées et signifie peut-être encore quelque part « troupeau de cochons. » Ce mot tient à *Ar ; Arraï*. Nous n'avons plus à insister là-dessus.

Le verbe Rester vient de *Rus ;* ce qui restait c'était la partie du *Rus* qui n'avait pas été défrichée : *Stare* R , *Ester* R , Rester.

En appelant quelqu'un *Racha* , terme sévèrement proscrit par l'Évangile , on le qualifiait d'évaporé , d'écervelé , on le montrait comme une tête fêlée d'où s'échappait à l'instant tout ce que le bon sens et la sagesse auraient voulu y faire rester. Malheur à celui qui dit à son frère *Racha !* Cet anathème ne s'est que trop bien accompli dans notre révolution. Des noms

tels que *Racha* et dans l'origine aussi peu cruels étaient donnés à ceux qui opposaient de la résistance, comme aux autres qui voulaient aller trop vîte et trop loin ; ces noms étaient meurtriers : c'était la mort qu'on se lançait à la tête.

Un homme assis au premier rang des hautes intelligences a eu la fantaisie de descendre du ciel pour traîner sa toge blanche de poète inspiré dans les péroraisons toujours salissantes des rues et de la place publique ; il s'est jetté dans cette fatale carrière où d'autres ont péri avant lui sans profit pour le peuple et sans autre avantage pour eux-mêmes que cette âcre fumée de gloire qui fait pleurer comme dit Jean-Jacques. Il a cru pouvoir assurer dernièrement que le premier dogme de la révolution bienfaisante dont la philosophie songeait à gratifier le monde, c'était la paix !... La paix ! et une révolution quelconque n'est qu'une arène où toutes les haines viennent se combattre ! Dès la fin de 1789, il n'était plus question de principes, il n'y avait plus que des rivalités, des animosités, des antipathies, des haines atroces en présence. On se renvoyait l'épithète de *Racha* de voisin à voisin, du bourgeois au paysan, de l'ouvrier au maître, du laïque au serviteur des autels, du soldat à l'officier, du commis au chef, du frère à son frère, du père à son fils, de la femme à son mari ! S'il y a eu autre chose en France depuis la fin de 1789 jusqu'au 18 brumaire de l'an VIII, il faut que mes oreilles et celles d'une infinité d'honnêtes gens aient été bien bouchées pour ne l'avoir pas entendu. Et pourquoi

commença-t-on de se traiter ainsi de *Racha* ? Pour l'emporter aux élections sur des rivaux qu'on allait peut-être par une injure envoyer immédiatement à la lanterne ! *Racha* et ces élections qu'avec grande raison on chercha depuis à restreindre, voilà bien la source de tant de crimes et de misères dont nous avons été les témoins. Malheur donc à celui qui appelle son frère *Racha*, et malheur encore à l'homme de bien qui se fait orateur populaire; car il prend l'engagement de toujours mentir. Le fameux O'Connel a-t-il jamais fait autre chose ? C'est l'amour du travail qu'il faut prêcher au peuple, l'économie, la modération, le besoin de donner de bons exemples à la génération naissante, et non pas tous ces sentiments de vaine gloire, de cupidité sourde, de jalousie invétérée qui, au jour venu, se traduisent inévitablement en injures, puis en ressentiments, puis en fureurs, puis en forfaits.

Il y a en hébreu un verbe *Racal* qu'on traduit par *Detrahere dolosè*, c'est-à-dire filouter. Serait-ce par hasard ce reproche que les Juifs se faisaient entr'eux, et non pas celui d'écervelé, d'esprit léger, de cerveau faible et sans consistance ?

Adar qui en hébreu signifie Grand, nous présente la réunion de *ad* et de *ar* deux radicaux exprimant la hauteur. Notre adverbe provençal *adaou* est la traduction d'*adar*. *Dal* que le mot latin *altitudo* traduit de l'hébreu peut servir à nous expliquer toujours mieux le Mont-Taurus et le Mont-Dore, ainsi que la Doire, la Durance, le Duero, la Turia ou Duria qui baigne les murs de Valence en Espagne, etc., etc.

D'ailleurs *Dole* d'où Dole en Franche-Comté, Dol en Bretagne veut dire plateau; *Ol*, montagne coupée, taillée par T ou D.

Atys, le très-haut, et Atlas seront pour nous la caractéristique de *At*, affin de *Ad*. La fable d'Atys changé en pin ne fait-elle pas allusion à quelque changement opéré dans le langage? Ce qui auparavant s'appelait *Atys*, *Atys Cybeleïus*, Atys cher à Cybèle, prit, par la suite, le nom de pin. Mais ce pin,

> Et succincta comas, hirsutaque vertice Pinus,
> Grata Deûm matri...

n'est-il pas évidemment le même mot que *Pen*, *Ben* ou *Bano*, Corne? Les pins ne se dressent-ils pas comme des cornes, comme des panaches sur la cime des montagnes? Dans Sapin, l'idée d'élévation est augmentée, accrue par *Sa*; le sapin couronne de plus hautes montagnes que ne fait le pin. Encore une observation. Nous avons donné déjà une origine au mot couronne. Il en est une autre. Corne et couronne sont la même chose. Rappelons-nous les cornes de Jupiter Ammon, de Moïse et de tous les grands chefs de guerre. Quand les Celtes, au milieu des combats, criaient: *Tere i ben*, ils disaient « casse-lui les cornes » et non point la tête. Nos paysans disent encore: *Rompé-li lei Banos* ou *lei Cornos*. *Bano* est le terme antique. Je n'ai pas besoin d'avertir que panache vient de *Bano*.

Quant à *Atys*, n'est-il pas reconnaissable dans *atié*, partie résineuse du bois de pin? En arabe, le bois à brûler s'appelle *Ahthobe*, *Hatab*.

Nous avons étudié assez longuement L, et pourtant nous sommes loin d'avoir dit encore tout ce que vaut cette lettre. Comment *Latus*, large, est-il le participe de *Ferre*, porter, et signifie-t-il de plus côté, flanc? L'objet qu'on porte avec soi nous fait paraître plus large, il enfle, il étend, pour ainsi dire, les flancs sur lesquels on l'appuie. *Latere*, être caché, tient à *Latus*, *Lateris;* on cache sous son manteau, sous sa robe, et en le serrant contre soi, l'objet qu'on cherche à dérober aux regards. *Latro*, voleur, tient à *Latere*, se cacher. *Latrare*, aboyer, vient de *Latro*.

Lethare signifie tuer. On trouve dans *Lethare* le TH de *Theos*, de ce qui est recouvert, de ce qui est mystérieux, de ce qui est enfoncé dans les ténèbres. Le Lethé, c'était le fleuve qu'on passait après la mort, le fleuve d'oubli. *Oblivisci* me paraît vouloir dire glisser devant; *livisci* serait l'origine de glisser; dans ces deux mots, l'onomatopée est sensible. J'ai lu quelque part que Lethé signifiait frontière; cela peut être accepté. Le fleuve d'oubli est bien réellement la frontière entre la vie et la mort.

Le verbe *Lavare*, laver, vient d'*Av* dont nous avons fait eau. J'ai cité les nombreuses et singulières phases de ce mot.

Avarus, avare, n'est-ce pas le fleuve insatiable d'eau, le fleuve qu'on ne voit point s'épandre dans les campagnes pour les fertiliser et dont les eaux se renferment rigoureusement dans l'*Ar*, dans le lit, entre les deux rives, ou *arives*; nous expliquerons bientôt *ibes* ou *ives*.

La *Vabre* a signifié jadis le ruisseau. *Aber* dont nous aurons bientôt à parler et V marquant la force qui élève ou qui précipite, ont servi à former ce mot. Le nom de famille Lavabre n'est pas inconnu à Marseille.

D'où vient Livrer, *tradere*? *Iv* qui est dans ivre peut avoir formé un verbe supposé « *Ivrer.* » *Iv*, comme nous le verrons bientôt, n'est autre que *Ib*, n'est autre que *Ab* ou *Ar*, qui dans sa première origine, présente l'idée de dépôt, de source. L-ivrer, c'est donc mettre quelqu'un ou quelque chose, L, avec d'autres personnes ou d'autres choses qui forment un dépôt. Nous développerons cette idée en parlant de *Ab.*

Qu'y a-t-il entre *Licet* et *Libet ?* Nous avons étudié *Lis* au commencement de cet ouvrage. De *Lis* procèdent *Liceo*, être mis à prix, et *Liceor*, enchérir. *Licet* voulait dire: l'enchère ou la lice (remarquez bien ce dernier mot), est ouverte, il est permis d'offrir, c'est-à-dire de porter pour ou devant, *Offerre.* Celui qui mettait un prix disait ou était censé dire : *Libet* ou *Licet*, il me plait. B ou V marque ici la volonté. *Liceo* paraît avoir été formé de *Lis*, débat, et de *Cieo*, convoquer, appeler tout à l'entour. *Bet* ou *Vet* de *Libet* a quelque rapport avec *Votum*, avec *Veto ;* c'est un acte de volonté.

Dans le dialecte vulgaire d'Alger, de Tunis et du Maroc le signe du datif, de l'attribution, de la particularisation est L ; à moi, *L-i ;* à toi, *L-ek* ; à lui, *Li-hou*, etc., etc. Peut on choisir une meilleure caractéristique ? *Lentè*, lentement, vient du verbe *Ire*, *Eo* et signifie « en marchant et non pas en cou-

rant ; » L restreint à la simple marche l'action d'aller. Quant à courir, *Currere*, il vient de *Currus*, char, lequel vient lui-même de *Cueri* comme plus tard nous pourrons le voir.

Veut-on se faire de L une idée plus lumineuse encore ? qu'on fasse attention au mot Lie. La lie est le dépôt formé entre la liqueur et la paroi inférieure du vase qui la contient. La lie est l'extrémité de la liqueur; elle est au point de contact de la liqueur avec le vase, comme la lisse est entre les champs, les dehors de la place et les murailles.

Le verbe — laisser — n'est pas sans rapport avec lez et avec lisse.

Le Tartare est une réduplication de *Tar, origine* de *Taurus*. Tartarie et Caucasie, deux expressions identiques viennent de *Tar*, et *Tar* peut devenir la caractéristique de la hauteur comme de la profondeur.

Tar, taureau, caractérise parfaitement le travail agricole. *Tar* est non-seulement dans *Trans*, au-delà, mais encore dans l'adverbe espagnol *Atras*, *A-tras*, derrière. Derrière ou d'arrière ainsi qu'*Atras* ont primitivement exprimé la partie de l'*Ar* ou du sillon déjà ouvert par les efforts du taureau. Le sens primitif de l'adverbe français Arrière est ceci : ôte-toi de mon champ, de mon sillon, de mon *Ar*. Encore une preuve de l'intime parenté du français avec les plus antiques radicaux.

Ternero, veau, en espagnol, relève de *Tar*, taureau; mais l'adjectif *Tener*, tendre, y tient aussi. Nous savons que N n'est qu'un R incliné. A ce compte,

Tenere, tenir, aurait été formé de *Tar* ou *Ter*. Le taureau tient à la charrue, il y est assujetti, attaché, et il baisse la tête pour faire effort et la traîner. Il y a donc ici une inclinaison.

Charrue et charrette sont encore formés de *Ar* avec l'aspiration de gêne CH, qui peut-être a été d'abord T. Comme on a dit *Tareta*, vaisseau de charge, on aurait bien pu dire tarrette pour charrette.

Tribuere, tribun, tribunal, tribu viennent de ce *Ter* qui est dans Jupiter, dans *Pater*, dans *Magister*, etc., et que nous regardons comme un signe de puissance.

A ce que nous avons dit sur S et sur *Sperare* nous ajouterons que *Speratus* et *Sperata* signifient le marié, la mariée, celui ou celle vers qui on allonge les bras.

Nous avons vu *Sal* donner salle et halle. S est une aspiration comme H, et ces deux lettres permutent quelquefois. Mais F est aussi une aspiration puisque *fors* et *sors* ne sont qu'un même mot. Il ne faut donc pas s'étonner que *Sal* nous ait donné falaise.

On se rappellera que j'ai cherché une origine à *Fallere*, tromper. On peut en soupçonner un autre. *Fal*, origine de falaise, est ce qui monte, ce qui s'élève, mais il peut également signifier ce qui tombe de sa propre hauteur. N'oublions jamais qu'*Altus* signifie haut et profond. *Fallere* signifierait donc ce qui tombe après s'être élevé plus ou moins haut, et notre verbe « faillir, » ne dit pas autre chose. En provençal, nous disons d'un épi de blé qu'il est *Fayi* ou *Falhi*, quand il est

monté sans former de grains. Ce qui s'élève pour tomber honteusement trompe. C'est l'ascension, c'est la gloire d'une ombre. Tromper, à le bien entendre, c'est *terere umbram*, broyer un ombre. Que d'ombres ne broie-t-on pas tous les jours ainsi ! Que de broyeurs d'ombres, qui font semblant de broyer des couleurs !

Le *Fal* de *Fallere* se présente aussi dans falloir. Ce mot exprime une nécessité de s'élever jusqu'à un certain point. Cette expression « il s'en faut tant ou de tant, » expliquera le verbe falloir. Le défaut, c'est ce qui manque à la mesure, à la contenance voulue, à la règle prescrite. Notre mot Faute a le même sens. *Vituperium*, blâme, c'était probablement le coup donné par punition aux soldats avec une baguette de vigne, *Vitis*. *Vitium*, c'était le délit qui méritait le coup.

Culpa, c'était la coche, l'entaillure faite pour marquer les points de négligence, de dissipation, de manquement aux règles ; les points en se multipliant appelaient une correction, des coups de baguette, comme à l'école un certain nombre de mauvais points appelle un coup de férule. *Culpa* tient au verbe *Insculpere* qui signifie graver, ciseler.

In vitium ducit culpæ fuga.

« Pour éviter une simple marque, je mérite un bon coup. »

Avant de passer à un autre paragraphe, je dois faire une observation très-importante. Tous les mots

ou presque tous les mots qui servent à exprimer une modification de l'étendue ou du mouvement peuvent se glisser avec plus ou moins d'aisance et de bonheur dans la filiation de *Ar*. Les objets spirituels y sont appelés par les objets matériels qui les figurent et leur servent de miroir. Les noms des animaux, à l'exception d'un petit nombre, se dérobent à cette filiation. Ce fut Adam qui nomma les animaux, et pour ces apellations, comme pour les noms du règne végétal, le premier homme et ses descendants n'eurent à suivre que leur caprice. Les noms d'animaux étant devenus pour la plupart des noms d'hommes, comme on le voit encore chez les peuplades sauvage du nouveau monde, et même des noms de peuples, il n'est pas étonnant que les noms propres d'hommes et de peuples échappent en si grande partie à la filiation que nous avons essäyé de suivre jusqu'ici. Il en est de même pour les lieux que des accidents topographiques ne firent point nommer et auxquels on appliqua le nom d'un peuple.

Qui ne serait charmé de reconnaître de mieux en mieux comme nous que tous les récits de la Genèse convergent à la même vérité. Ainsi dans ce livre primitif on reconnaîtra, en y cherchant bien, les plus assurés documents de l'histoire des hommes.

Il y aurait d'autres investigations à suivre dans la section *Aër*. J'ai fait selon mes faibles moyens, mais non point selon ma volonté. Avec le plus grand plaisir je me verrai dépassé dans cette noble et innocente carrière par de plus savants et de plus habiles. Comme l'un de mes compatriotes qui courut planter

le drapeau français sur la plus imposante redoute de Mogador et, par cet acte hardi, engagea ses compagnons à le suivre, j'ai planté un drapeau ; j'ai allumé un phare dans les ténèbres du passé. Que ce drapeau ne soit point emporté par le vent du désert, que ce phare ne s'éteigne point, faute d'aliments nouveaux, c'est tout ce que je désire.

Dans la section *Aber* nous retrouverons plusieurs connaissances déjà faites. Lorsque nous les rencontrâmes une première fois, elles étaient en compagnie d'autres vocables que nous cherchions à pénétrer, à *stigmatiser* ; maintenant, nous allons leur rendre visite dans leur propre demeure.

XXX.

Nous voici arrivés à la seconde section de nos radicaux ; nous allons suivre *Ar*, fleuve, depuis la source ou point de départ jusqu'à l'entrée des eaux douces dans la mer, quand l'*Ar* devient *Aber* ou havre, depuis Saint-Seine dans les montagnes de la vaillante Bourgogne, par exemple, jusqu'au Hâvre-de-Grâce.

Ab, c'est l'endroit d'où les eaux se mettent à couler, la source ou plutôt l'extérieur de la source ; nous avons vu qu'en arabe l'intérieur était *Rar* ou *Ghâr*, *caverne*. Profitons du moment pour dire que l'adverbe Guère vient de *Ghâr*, *Rar* et signifie proprement rare, et que le vieux mot Navrer n'est autre que Avrer, *Abrer*, ouvrir, précédé de N euphonique. Une blessure est une ouverture. Ce qui était *Ab* en commençant devient *Aber*

à la fin ; *Ber* exprime les deux rives, les deux bords du fleuve qui s'ouvrent comme deux bras ; *Bord* n'est autre que bras : *Aber*, c'est ce qu'enserrent les deux bras, les deux rives, les deux bords du fleuve, comme le verbe *Habere*, avoir, a été primitivement ce qu'on embrassait, ce que les bras entouraient et saisissaient. Berge tient à *Ber*, et berceau vient de berge.

Le fleuve *Affert*, apporte à la mer le tribut de ses eaux. Dans *Apporte* nous trouvons *Ab* ou *Ap* et *Port* ou *Bort*, bord. L'eau qui coule, c'est *Eb* ; sur les côtes de l'Océan, le flux s'appelle l'èbe ou ève. L'aptitude est ce qui porte naturellement vers quelque chose ; ce serait aussi bien *Affertude*.

L'habitude n'est pas aussi active que l'aptitude ; entre elles, il y a cette différence qui se trouve entre *Afferre* et *Habere*.

J'avais regret à l'origine donnée au mot *Erèbe* dans la première partie ; cette origine me paraissait assez peu nettement indiquée ; maintenant à *Er*, affaiblissement de *Ar*, unissez *Eb* ou *Ebe*, affaiblissement de *Ab*, vous aurez l'ombre, simulacre de la montagne, de la montagne dégénérée en *Er*, et l'avancement, la projection, la figure de cette ombre *Ebe* se formant sur le côté de la montagne que le soleil n'éclaire point de ses rayons directs.

Ib peut être considéré comme la longueur du courant. *Iber* a signifié fleuve dans l'antiquité. L'Huveaune est appelé *Ivelnus*. L'Èbre, l'Elbe, l'Humber, etc., présentent des vestiges d'*Iber*. *Heber* en hébreu signifie passage, c'est-à-dire passage d'un fleuve ; or, *Heber*

n'est autre que *Aber*. *Ib* a donné ive de rive, ribe. *Ibaya* en basque et peut-être aussi *Ibarra* veulent dire cours d'eau. L'Ibis, l'oiseau des bords du Nil, a formé son nom d'*Ib*.

Notre adverbe de lieu « là » est la traduction de *Ibi*. *Ibi* est un adverbe sans mouvement ; il exprime l'espace circonscrit, limité où quelque chose existe, où quelque mouvement a lieu ; on ne peut pas le transférer comme *Ad*, comme *In*, comme *Versus*. En disant *Là* on allonge le bras, mais non pas indéfiniment. A la fin d'un mot comme dans *Al* d'où *Allah*, L peut s'allonger à l'infini ; mais à la tête d'un mot il restreint, il arrête, il particularise, il approprie, comme nous l'avons vu dans les expressions arabes *Li*, à moi, *Lek*, à toi, *Lihou*, à lui, etc. *Al*, article, est restreint par le nom même qu'il précède. *Ib* marque donc le cours du fleuve, mais rien au-delà.

Ob, c'est proprement la surface des eaux, l'eau qui est en présence, le miroir des eaux. Nous avons déjà dit que *Ob* ou *Op* signifiait le débordement du Nil et que le nom de *Canope*, ancienne ville d'Egypte, voulait dire mesure du débordement.

Ub marquerait la hauteur des eaux, leur état par rapport à la fertilisation de la terre : *Uber* signifie fécond, fertile, il signifie aussi mamelle. L'adverbe *Ubi* n'est autre qu'*Ibi*, mais à l'état d'interrogation. A quelle hauteur dans leur lit, à quelle profondeur dans la terre sont les eaux ? *Ubi* renferme ce sens. *Uvidus*, humide, vient de *Ub*, ainsi que le mot *Ubelka*, *Ma-*

tribus, *Ubelkabus*, de l'inscription trouvée à Auriol, par MM. les frères Boscq.

XXXI.

Ab, *Abou*, *Bâbâ*, en arabe, signifient père. *Ben*, *Èbn*, c'est fils. Dans *Ebn* apparaît E qui est plus faible que A, qui procède de A; et dans *Ben* A ne figure plus. La suppression de l'A marque, à ce qu'il semble, l'infériorité de *Ben;* N annonce, d'autre part, son inclinaison : telle est, en effet, la position du fils envers le père.

Cet A qui a disparu pour marquer l'amoindrissement, l'annonce de même quand il apparaît à la tête de certains mots. Cette loi des contraires, dont nous avons reconnu l'existence dès nos premiers pas, a donc présidé à l'introduction, à l'acceptation de l'A privatif. Ce qui, par son absence, a marqué l'affaiblissement, la réduction, rend la même idée par son retour. N'oublions jamais cette caractéristique singulière d'*Altus* signifiant à la fois haut et profond.

On se sert encore en arabe de *Oulèd*, *Oulyd* pour dire enfants. C'est par là que *Ouled* est le nom générique de tribu. On peut voir foule dans *Ouled*, avec l'aspiration F qui est dans fils, dans *Filius*. *Filius*, en admettant les mutations auxquelles nous sommes accoutumés, n'est autre que *Ouled*.

Esclave, *Abd*; serviteur, *Abide*. L'un et l'autre dépendent de *Ab*; D marque expressément cette dépendance, comme il le fait encore dans *Ouled* où L indique

de plus la filiation. Il y a un mot latin *Abasa* ou *Abason*, chaumière, qui procède également de *Ab*.

L'adverbe de temps *Abhinc* et l'adverbe de lieu *Abindè* nous présentent un emploi de *Ab* qui servira, si l'on veut, de caractéristique.

Abies, sapin, pourrait être figuré *Avies*. Cet arbre croît en des lieux très-élevés où le pin n'arrive pas, et il monte fort haut. *Sa* dans le nom français indiquerait à la fois l'élévation du sujet et l'altitude climatérique ; *In* ferait allusion aux feuilles tenues de l'arbre et V ou P serait dans pin comme il est dans *Vita*, comme F est dans *Fenum*, comme je suppose B pour V dans *Abies*. Don Pablo Pedro de Astarloa, dans un livre que j'ai déjà cité, dit qu'en basque *Abe* ou *Abia* signifie bois ; cette explication est admissible ; ensuite joignant à *Ab aro* ou *arua*, qui, selon lui, veut dire rare, épars, il forme le mot *Abaro* ou *Abarua* qui équivaudrait à *Claro*, montagne claire. Dans la page suivante, il donne à *Ara* ou *Aria* le sens de plaine. *Ar* est montagne, torrent ou sillon, mais il n'est pas plaine proprement dite comme *Aro* et *Arua* n'est pas proprement rare et épars. Comme toujours, cette explication de mots basques est à côté de nos idées, qu'elle met pourtant en relief. Dans *Abe* ou *Abia*, B ou V marque la force spontanée, la force de bas en haut, l'aspiration à la vie, à l'existence extérieure, l'ascension vers la lumière du jour, vers les feux du soleil. Ce même auteur dit qu'*Abaro* ou *Abarua* équivaut à l'espagnol *Jaro*, *Jaral*, *Xaro*, *Xaral*, halliers, buissons. Dans ces quatre variantes d'un même mot nous re-

trouvons *Ar* avec une forte aspiration ; c'est toujours une création spontanée et abondante bien que peu élevée; c'est toujours une hauteur, *Ar*, poussée en haut par J et par X comme d'autres sont poussées par V ou F qui touchent à B et à P.

En fait de productions spontanées qu'une aspiration caractérise, on peut au mot arabe *Alfa*, *Aouffo*, déjà cité, ajouter le mot latin *Alga* en provençal *Aougo ;* G est une aspiration comme F, et les deux mots n'en sont qu'un. L'algue est à la mer ce que l'*alfa* est aux montagnes de l'Afrique et de l'Espagne méridionale.

Ce retour vers *Ar* que nous venons de faire par occasion me porte à citer avec plus ou moins d'à-propos ce qu'on trouve dans les notes de Perizonius ou Pezron sur la *Minerva* de François Sanctius ou Sanchez. « Je pense, dit Perizonius, qu'*Ara* ou *Ansa* ne sont que deux manières différentes d'écrire l'antique vocable *Asa* qui s'appliqua d'abord à tout ce qui surmonte quelque chose, *quod ex aliquâ re eminet*, et par quoi on saisit cette chose, *et quo quid apprehenditur*. D'*Asa* l'interposition de N a fait par la suite *Ansa*. Pourrions-nous trouver dans les recherches qui ont précédé les nôtres, quelque observation qui les appuyât mieux ? Seulement, Perizonius fait *Asa* plus vieux qu'*Ara* et ne dit point quel sens l'interposition de N amène. Du reste, il ne fait cette observation que pour donner des cornes à l'*Ara*, à l'*Ara* que les sacrificateurs, les suppliants et ceux qui juraient avaient coutume de tenir, suivant ce vers de Virgile :

Talibus orabat dictis, arasque tenebat.

Il y a de plus ce passage du livre des Rois où Jacob se réfugie dans le tabernacle du Seigneur et saisit une corne de l'autel et *apprehendit* CORNU *altaris*.. Du reste, ajoute Pezron, tous les autels n'avaient pas des cornes; ce n'était que les plus grands.

Abire, c'est partir de, *Ab*-ire; *Adire*, c'est aller à, *Ad*-ire. Notre mot français Adieu a pu venir d'*Adire*; mais dans *Adoussia*, *Adioussias*, il y a bien une recommandation à Dieu.

Les anciens avaient la déesse *Abeona* qui présidait au départ, comme *Adeona* présidait au retour.

L'énergie de R au commencemeut d'un mot nous est connue. Nous connaissons aussi la portée de *An*, de *Un*, et nous verrons dans *Abundantia* l'*Ab* ou la source qui bouillonne en sortant du *Rar*, l'eau qui fait mille inclinaisons *An*, *Un*, mille élévations qui tombent et retombent, qui s'en vont et se suivent et se précèdent comme des ondes,

Absum, *abesse*, veut dire qu'on est parti d'un *lieu* et qu'on n'y est pas encore retourné. L'absence est d'ordinaire plus pénible pour ceux qui restent que pour ceux qui s'en vont. Beaucoup de choses sont parties de chez nous en 1789; la plupart des mauvaises sont rentrées avec croît et augmentation; quant aux bonnes, il en est qui ne reviendront plus, et celles qu'on a vu revenir sont en général un peu détériorées, un peu gâtées par je ne sais quel frottement fâcheux.

Abrar, *Ab-rar*, allumer, c'est faire sortir le feu de l'intérieur du bois, de l'aliment combustible, c'est le

mettre en mouvement. L'acte de battre le briquet s'appèle *Atuar*. Ce mot ne rappèle-t-il pas *Atys*, pin, *Atié*, partie résineuse du pin et ces deux morceaux de bois qu'on frottait vivement l'un contre l'autre pour obtenir du feu.

Je n'ai pu trouver d'autre explication à l'adjectif provençal *Abramat* que celle de Cupide. *Abramat*, c'est celui qui enlève de l'arbre non-seulement le fruit, mais les rameaux ; c'est le sauvage qui coupe l'arbre au pied pour avoir la récolte ; ce sont les révolutionnaires de tous les temps et de tous les pays.

Dans Epandre et Répandre, il est impossible de méconnaître *Ab*, source, point de départ, etc. Le verbe provençal *Abraguir*, crever en parlant d'un abcès, reconnaît *Ab* pour point de départ comme le fait abcès ; *Raguir* n'est autre que *Rigare*, *Riguus* ; *Rigua plurimo lacte bos*, vache qui donne beaucoup de lait. En espagnol, on appelle *Nava*, une campagne rase, qui n'a point d'*Ab*, c'est-à-dire d'enflure. *Navaja*, c'est un rasoir, notre verbe français Navrer vient de là. On donne le nom de *Navaja* non seulement au rasoir, mais au couteau, au poignard. Nous avons donné à Navrer une autre explication qui ne contredit point celle-ci.

Paou ren ABARIR. Il ne peut rien garder. *Embarar*, emporter, ABARIR, garder. *Abarir* n'est pas sans affinité avec *Habere* ; *Abarir*, c'est tenir dans ses bras. Avare a la même origine qu'*Abarir*.

Abarisco ! évanouis-toi, va-t-en, fuis d'ici ! On pro-

nonce cet anathême contre les fantômes et les *Masques*, quant on croit aux *Masques* et aux fantômes.

Arisquar, hasarder, me parait être le même mot que *Resquiar*, glisser. Risquer, c'est s'aventurer sur une glissade, sur un chemin de fer, par exemple. *Esquïar*, c'est une ombre qui glisse, du moins nous l'avons déjà vu ainsi ; *Arisquar*, c'est une chose qu'on hasarde, qu'on prend de *Ab* ou *A* pour la jetter sur la pente de la fortune, *Arisquar*. Il manque à cette explication quelque lucidité, j'en conviens ; mais dans tout acte qu'on risque à son péril et fortune, n'y a-t-il pas toujours beaucoup de ténèbres qu'on prend dans un moment fatal pour des traits de lumière? Passons à d'autres origines plus évidentes.

Abigere, chasser devant soi, est composé de *Ab* et d'*Agere* d'où *Actor*. *Abjicere* pour *Abjacere*, c'est jeter devant soi.

Abattre présente quelque difficulté. *Bat* parait être pourtant une variante de *Par*, *Bar*, bras. De battre est venu bâton. Le nom latin *Baculus* n'est autre que *Batulus* ; en provençal nous appelons un coup et principalement un soufflet *Baceou*. On trouvera le mot espagnol Palo, pal, pau, *paou* en rapport plus direct que baton avec *Par*, bras.

Ablatus, participe d'*Auferre*, est un exemple caractéristique du changement de B en V ou U.

Abluere, c'est *Luere*, laver, avec une forte intention d'enlever les souillures. On peut supposer un verbe *Uere* qui serait connexe avec *Uvidus* et qu'on aura

mis après L, dont la fonction à la tête des mots est de restreindre, d'assujettir, de lier.

Ligurire, lécher, *Abligurire*, ne rien laisser dans le plat, manger tout son bien. *Ligurire* nous offre le *gour* ou *gur* de *gurges*; dans L, nous voyons le bord, la lisière. Rappelons-nous que, dans le midi, on appèle *Lisse*, un boulevart, un chemin d'enceinte; *Lisse* n'est autre que *Lès*.

Avec la connaissance que nous avons de *Am*, *Em*, le verbe latin *Abemere*, emporter, nous paraîtra formé tout naturellement; il est de Plaute et par conséquent plus rapproché que la langue d'Auguste du *Romancium* occidental. *Abemere* est notre Abîmer.

Dans la première partie, j'ai trop peu développé l'explication de *Solum* venant de *Or*, *Ol*; reprenons-là. Ce mot a une heureuse application dans l'espagnol *Solar*, *Solario*, fonds d'une ancienne maison, de laquelle descendent des personnes nobles, et dans *Solariego*, chose qui vient de patrimoine. Or, les maisons nobles, les patrimoines étaient en lieu haut. *Abolere*, c'est détruire, abattre, ruiner ce qui est en lieu haut, le *Solar* noble, le château ou le sol taillé en bandes appelées en provençal *Faissos*, en espagnol *Faxas* ou *Faisas*, les *Oourièros* primitives, le champ de la petite culture livré aux soins de l'*Olitor*. *Oourieros* vient évidemment de *Or*. *Dolere* c'était la douleur qu'on éprouvait à cause de cette destruction. *Desolare* exprime l'acte de ravager plus particulièrement le sol. Ravager peut se décomposer ainsi : *Abagere*, emporter de, précédé de la lettre rude R.

Si *Abolere* signifie abattre, *Adolere* veut dire monter, grandir ; de là vient adolescent. *Adolere* s'applique au feu parce que la flamme s'élève et monte ; on trouve dans Virgile : *Adolescunt ignibus aræ*, les autels s'agrandissent par la flamme, et Tacite avec plus de poésie encore a dit : *Precibus et igne puro altaria adolentur*. *Moles*, c'est *Ol* ou la hauteur multiple, comme *Manus* est l'*An* ou l'inclinaison multiple, la réunion des cinq doigts.

Après *Abolere*, après avoir jeté bas le *Ol*, le château, après avoir enlevé à *Ar*, à *Or*, la voyelle qui lui donnait un sens, une existence, reste R, les rudiments, les primitives proéminences de ce qui n'est plus ; enlever jusqu'à ces restes, c'est *Radere*, raser. D est ici pour T, car on dit ratisser, et pour CL puisqu'on dit aussi racler. Nous avons reconnu la fonction de CL dans *Classis*, dans Clorre, dans *Clàm*, etc. CL recouvre entièrement, fait entièrement disparaître, comme le clou qui entre dans le bois, la clé qui entre dans la serrure. Du reste, CL est une onomatopée dans cloche, ainsi que dans clac, cloc, etc.

Mais tout ce qu'on rase ne diparaît point à jamais. En 1789, on rasa des châteaux, on voulut extirper la noblesse de race ; on criait guerre aux châteaux ! paix aux chaumières ! Mais voyez combien sont fallacieux et menteurs les programmes révolutionnaires ! voyez-le bien ! Les chaumières finirent par porter tout le poids de la guerre qui avait commencé par les châteaux. Que de larmes la réquisition et la conscription n'ont-elles pas fait couler dans les chaumières ! Et tant

de villages, tant d'habitations du pauvre saccagées, brûlées, ensanglantées par les soldats, tandis que les châteaux étaient respectés pour servir de logement aux chefs! Puis, tant de fortunes nouvelles, tant de nouvelles demeures opulentes et triomphantes qui se sont élevées du milieu de ces désolations, de ces ravages sans fin, de ces luttes horribles où les chaumières ont tant perdu, tant souffert et tant pleuré! C'était bien la peine de sonner le tocsin contre les nobles, de leur donner la chasse avec tant de stupidité et de fureur! Nous n'avions que deux noblesses, la réelle et la prétendue; maintenant nous avons l'ancienne et la nouvelle, avec des prétentions à l'ancienne et des prétentions à la nouvelle. Les prétendants à l'ancienne sont passifs; ils se reposent sur leurs lauriers imaginaires, et dorment innocemment dans leurs songes; mais ceux qui prétendent à la nouvelle déploient une activité funeste; nous leur devons l'effrayante inquiétude qui est devenue l'état normal de la France. Par eux, notre beau pays est dans le cas de ce héros d'Homère qui, agité de désirs et de craintes, torturé par des pensées contraires, ne trouvait point de repos dans sa couche, s'y roulant et s'y tordant comme un boudin sur le gril, comparaison romantique dont il ne faut pas trop s'effaroucher, car elle est vraie. C'est à cause de ces charbons ardents sur lesquels est couchée notre pauvre France que des distinctions, des décorations, des brevets, des diplômes de toute sorte, qu'il est convenu de ne pas appeler des priviléges, ont été jetés à la tête des anciens brûleurs de châteaux, des anciens

brûleurs de chaumières, des brûleurs de bon sens et de raison qui pullulent, surtout depuis 1830. Je ne suis pas l'ennemi des honneurs, car je n'ai foi qu'au mérite, au mérite vrai s'entend, et le mérite a besoin d'être encouragé, excité, réveillé; mais cette profusion qui, dans un pays soulevé au nom de l'égalité, a produit tant d'inégalités, tant de classes, tant de parcages nouveaux, est vraiment déplorable. Tous les mouvements, toutes les phases diverses de notre histoire, depuis Clovis, n'avaient pas créé tant d'aspérités sur le sol politique, sur ce terrain social d'autrefois que nos révolutionnaires voulaient rendre plat comme la main. Cette profusion est un grand mal; qu'on me permette de rappeler, à ce propos, une comparaison que j'ai faite tout en commençant : Aux champs de la Belgique où les plantes de lin en fleurs font apparaître comme un ciel renversé sur la terre, comme une poussière du firmament tombée d'en haut, je préfère de beaucoup une petite fleur bleue qui, au retour de la belle saison, vient se montrer comme un sourire unique, mais incomparablement doux, au fond de nos solitudes les plus désolées.

Solvere n'est au fond que soulever : *Sol* ou *Sor* et *Vere* partie du mot déterminée par V qui marque avec tant d'énergie la force et surtout la force de bas en haut. *Vere* est identique avec *Vare* de *Levare*. Il est dans *Veritas*, dans *Verus*, lequel *Verus*, au fond, n'est autre que *Ferus*.

SOLVITUR acris hiems gratâ vice
VERIS et Favoni,. . . . .

n'est-ce pas le printemps, *Ver*, qui soulève la croûte de la terre long-temps endurcie, resserrée par la gelée?

Solvere dans le sens d'acquitter veut dire soulever le poids, la dette qui nous accable, l'obligation qui nous resserre et nous comprime.

Absolvere, absoudre, c'est abattre ce qui était soulevé dans notre conscience, le remords, c'est applanir ces aspérités qui font le tourment de l'âme. Quel calme heureux l'absolution du prêtre n'apporte-t-elle pas dans la conscience délicate? C'est l'huile sainte qui rend plus faciles et plus doux nos mouvements intérieurs. *Absolvere* donne plus d'énergie à *Solvere*, c'est arracher un homme au poids de son âme. Toutes ces expressions sont éminemment pittoresques.

Dans *Sorbere*, à l'aspiration S vient se joindre cette rotation *Orb* qui paraît être le mouvement primordial de l'organisme; *Absorbere*, engloutir, avaler tout-à-fait comme le serpent Boa qui avale un mouton; *Boa* ou *Voa* tient à *Vorare*, vorace, dévorer. Dans avaler *Ab* est devenu A*v*.

Ici nous pouvons parler épisodiquement de *Volvere* ou *Borbere*, tourner, faire tourner, de *Vortex*, tournant d'eau, tourbillon de vent, gouffre, de *Versare*, retourner, de *Verrere*, balayer, de *Vertere* qui signifie encore tourner, faire tourner. C'est V ou B qui donne la caractéristique de tous ces vocables dans lesquels on retrouve toujours le mouvement imprimé par V.

Abscondere a paru vouloir dire bâtir sur la source,

la cacher.; par analogie, on a transporté cette expression à toute chose que l'on dérobe aux yeux. En provençal nous disons *Escoundrè*. Cacher vient de l'espagnol *Caxa*, caisse, coffre, et *Caxa* est le même mot que *Cara* ou *Casa ;* X exprime avec énergie l'acte de recouvrir. La case a des ouvertures, la caisse n'en a pas. Tout ce qu'elle renferme est soustrait aux mains et aux regards.

Habitare c'est aller au *Ab* et en venir. Il y a dans ce mot le T fréquentatif d'*Iter*, d'*Iterare*. *Manere* est le résultat de *Ponere*, c'est être placé sur la ligne horizontale et y rester. *Monumentum* est un autre résultat de *Ponere* et je crois qu'on a pu dire *Ponumentum*. Le verbe *Monere*, malgré la différence de conjugaison, a bien pu sortir de *Ponere*.

Abstantia dit autant que distance. L'explication d'*Abstinere* n'est pas nécessaire ; on peut passer aussi un grand nombre d'autres mots dans lesquels on reconnait un sens plus ou moins explicite, plus ou moins formel de départ, de séparation, d'abstraction physique ou intellectuelle, d'absorption, d'interruption.

Abs, au moyen de S, paraît vouloir rendre un effort plus pénible, mais non pas toujours, car il peut n'être appelé quelquefois que par besoin d'euphonie. Ce mot — Euphonie — veut dire facilité à prononcer, à faire sortir de la bouche *Euph*, *Euf ;* toujours *ef*, *ev*, d'effort ou *evort ;* toujours l'effusion de l'intérieur à l'extérieur, cette effusion qui dans l'hébreu est marquée par *Avor*, *Av-or*, épanchement du feu, de la lumière calorique, merveilleux vocable qui s'accorde

à la fois avec le système qu'une inspiration de hasard nous a fait imaginer et avec les vues de la science moderne.

Trudes veut dire croc, T pour C. *Trudere*, c'est pousser avec violence ; *clavus clavo* TRUDITUR. Trou peut venir de *Trudere*. *Ab* marque ordinairement l'acte de pousser ou de tirer en dehors ; pour enfoncer profondément, avec de grands efforts, on a pu employer *Abs* dans *Abstrudere* ; nous avons déjà vu cette intention dans *Abscondere*.

Abuti, *Abutor*, c'est plus qu'user ; c'est pousser à bout la patience ou le bon sens du lecteur, outrer la confiance en la crédulité du peuple, lasser la longanimité d'un gouvernement plus ou moins paternel ; nous avons déjà dit ou fait entendre que de tous les gouvernements c'est le pire.

Abdere est le contraire d'*Edere* ; *Abdere* me paraît vouloir dire se mettre en sûreté, sous une protection quelconque, se cacher dans un fort ou dans une solitude ; *Abdere* c'est le *Abd* ou serviteur qui est sous la protection et la surveillance du père de famille, *Ab*. La préposition *Apud*, auprès de, marque cette intention. *Apud* peut être rendu par *Abad*. L'abbé, *Abbas*, *Abad* n'est-il pas le protecteur, le surveillant de sa communauté ? Le B d'*Abdere* a pris quelque chose du B d'*Ablatus* qui est le V ou U d'*Auffere* ; et ce B pour V, au lieu d'indiquer une force de bas en haut, exprimerait plutôt une force opposée.

Il y a un mot grec *Abaton* qui veut dire inaccesible, impraticable et qui n'est pas sans affinité avec Abys-

sinie et Abyssin. *Abata loca*, dans Vitruve, signifie lieux où l'on ne peut passser.

Abyssus, gouffre, profondeur extrême, est la contre-partie d'*Abaton*. T dans *Abaton* indique une force d'ascension inutile ; SS dans *Abyssus* annonce une descente redoublée et sans fin, c'est le S de *Sequi* dans la plus grande extension. Du reste, Abyssinie et *Abyssus* paraissent avoir la même origine ; encore ici la haute élévation et l'extrême profondeur sont signalées de même. Est-ce par le même principe qu'*Abadon* signifie destructeur, prince de l'abîme, tandis qu'*Abbas* signifie protecteur. L'Averne dont le nom est formé de *Av* nous offre un autre exemple du même radical exprimant les deux positions inverses. Ainsi, *Eluco*, stupide, est ce même mot *Lek*, *Leket*, qui, en provençal, signifie alerte, dégagé ; mais il se peut que E soit privatif de *Luco*. Dans ce mot *Lek* ne pourrait-on pas voir aussi le radical de *Lucumones*, prêtres ou magistrats étrusques. En arabe *Lekk* signifie « cire à cacheter. » Ici *Lekk* recouvre, applanit, cache, réduit au silence. Je dois observer que si *El-Habeche* est l'Abyssinie, *Eumq* est l'abime ; on trouve ici *Em* porté à une grande profondeur ; la diphtongue *eu*, la consonne finale *q*, signe de contenance, de capacité, contribuent à ce sens.

Cette expression de Vitruve *Abata loca* nous fournira le moyen d'arriver à un nom très-commun dans le département des Bouches-du-Rhône, à ce *Baou* qui signifie montagne et que nous retrouverons dans la plus haute antiquité asiatique. Mais auparavant nous

avons à passer légérement en revue quelques substitutions des quatre autres voyelles à A dans *Ab*.

XXXII.

Aperire vient d'*Aber*; mais Avril, *Aprilis*, vient-il d'*Aperire*? Oui, en tant que les végétaux ouvrent la terre au mois d'avril pour sortir et pousser; car, du reste, le radical d'avril est le même que celui de *Ver*, printemps, de *Ferax*, etc. C'est *Af*, *Av*, c'est la force intérieure, c'est l'aspiration générale de la matière organique à la lumière comme à la chaleur du jour.

Operire c'est *Aperire*, avec O pour A. *Ob* ou *Op*, devant, donne à ce verbe un sens opposé au sens d'*Aperire*. Ce même radical est dans Opaque. J'ai dit que *Ob* s'appliquait à la surface, au miroir des eaux; mais toutes les eaux ne sont pas transparentes et le métier de pêcheur en eau trouble est bien vieux. Les Romains appelaient concussionnaires les pêcheurs en eau trouble; ils n'ont jamais pu s'en débarrasser. *Concutere* signifie secouer, battre la peau, donner du mouvement au corps; on dirait que les concussions ont toujours été indispensables au mouvement politique. Sans concussion, la torpeur et la mort. Du surintendant Fouquet et de plus loin encore, le métier de pêcher en eau trouble est venu jusqu'à nous en passant par la république, par l'empire et par les temps postérieurs sans décliner et déchoir comme le font toujours les arts les plus nobles, les arts de gloire et d'honneur. Combien de salons brillent et brilleront longtemps

encore tout pavés de dilapidations honteuses, comme l'étaient de piastres, avant la révolution grecque, les salons de certains négociants de l'Archipel! Mais il y a manière d'y jeter un tapis qui recouvre toutes les ordures.

Nous reconnaîtrons *Aber* dans lèvre et dans *labia*, L dans ces deux mots est un article : L-èvre, *L-abia*.

En hébreu *Eben* ou *Aben* voulait dire pierre. Les Chaldéens et les Samaritains disaient *Abena* ; en Ethiopie, c'était *Abinia*. Un bien abandonné emporte l'idée de pierres qui le rendent infertile, incultivable. Qui sait si l'expression provençale — *Ban* de vignes, — ne vient point de là ? Et le Ban *de la roche?* Ce « ban » n'est pas le même que ban ou publication. Les terrains pierreux où de préférence on plantait les vignes ont pu faire naître cette expression *Ban* de vignes, comme les grosses pierres servant de siéges et les larges dalles sur lesquelles on mangeait furent l'origine de *banc*, de banquet, de banque; les bancs, les tables d'un festin, d'un banquet, la banque par excellence où l'on compte l'or et l'argent ont été depuis en bois. Nos plus anciens *Cabanons* dans le canton que j'habite ont encore de grandes dalles formant une table, en dehors du logement, à l'ombre d'une treille ou d'un olivier. *Eben* ou *Ben* a donné de plus naissance à pendre, suspendre, à la pente des montagnes, des rivières et cours d'eaux; on appèle Pentière, sur nos côtes, le terrain extrême, montagne ou plage, sur lequel les douaniers ont le droit de se frayer un chemin.

De toutes ces données, l'auteur d'un livre espagnol

ayant pour titre *Cadiz Phenicia*, conclut que les Phéniciens ont pu appeler *Abenna*, *Abenne*, *Habenne* et *Havenne* la montagne ou colonne d'Afrique appelée depuis *Abyla*. Un savant qu'on cite en cet endroit dit que l'*Abena* des Chaldéens et des Syriaques devient, en hébreu, *Eben* ou *Abel* qui veut dire *Peñon*, rocher. Donc *Pena*, *Pen*, la Penne, Appennins et même Alpes viennent d'*Eben* ou *Aben*. Le petit glossaire de la vulgate porte qu'*Abel* par Aleph signifie *Civitas*; cela s'accorde fort bien avec notre vieil usage d'appeler « roche » un château, une ville bâtie sur la hauteur. D'un autre côté, *Ben* n'est pas éloigné de *Banno*, corne.

On peut faire dériver *Pin* de *Pen*, corne, d'autant plus qu'une pinède s'appelait autrefois une héronière et que dans Rabelais cuisse héronière veut dire cuisse longue, sèche et maigre comme celle d'un héron, Héronnier se disait aussi hayreux, linge, mingrelet.

L'Ebre fit donner dans l'origine le nom d'Ibérie à toute la péninsule espagnole. Le Père Manuel de Larramendi suppose à ce nom trois origines; on ne peut en accepter aucune. Celle que propose D. Pablo de Astarloa me paraît plus naturelle. Il dit que *Ib-ero* serait en basque « rivière enflée, tumultueuse, » *Ib*, rivière, *Ero*, haute. Cela ne s'accorde pas mal avec nos données.

L'Ebre sort au pied du mont *Idubeda, cerca de cuyo* ARRANQUE, dit un géographe espagnol, *nace el rio Ebro*. Dans ce mot *Arranque* nous retrouvons *Ar*, dans *Idubeda*, *Id*, haute montagne, montagne d'où l'on voit

au loin, comme les différents monts appelés *Ida*, et *Ub* qui forme *Ubera*, mamelles ; l'*Idubeda* ou *Idubera* est une montagne à *mamelles*.

La Celtibérie était l'Ibérie d'en haut, d'au-delà vers le nord, l'Ibérie des montagnes, l'Ibérie sauvage ; Celte signifie sauvage. A raison de cette Ibérie d'en haut par rapport à l'*Ibérie méridionale*, les peuples du Languedoc et de la Provence ont été rangés parmi les Celtibériens. Il y a d'autres Ibéries ou pays d'au-delà, entre autres l'*Ibérie* asiatique autrement la Georgie ou Gurgistan, pays de hautes vallées au-delà de la mer noire.

Aph veut dire père comme *Ab*, et *Epheta* veut dire ouvrir, *Epheta quod est aperire*. Dans le mot français *Lèvres*, si nous regardons L comme un article, *Èvre* nous apparaîtra comme venant d'*Aperire* ainsi qu'Ouvrir. On peut faire une opération analogue sur *Labia*, *L-abia*. *Domine*, LABIA *mea aperies*, prière que devrait faire tout homme sensé qui veut parler au peuple. On a fait venir *Labia* d'un verbe *Labo* qui aurait précédé *Lambo*. Cette origine ne détruit pas la nôtre. *Abo* signifierait toujours l'ouverture des lèvres et L exprimerait l'application de ces lèvres à un objet pour le lécher, l'effleurer, le sucer.

Lèvre en provençal est *Brigo*. *Brigo* tient à *Aperire* comme lèvre. Mais dans *Aperire*, comme dans ouvrir, on distingue les deux bras que nous avons reconnus dans *Aber* ou *Aper*. Briguer équivaut à Brasser. On brasse une intrigue, une mauvaise action, un complot. Brigand tient à Brigue, de même que Brigade :

dans tout cela, il s'agit de remuer les bras. *Aperire* est aussi dans Briser ; quand on brise quelque chose on l'ouvre, on en sépare les parties, on les met en morceaux. Priser et Briser ont une même origine, qui est *Par*, bras ; c'est au bras qu'on a recours pour comparer, pour apprécier, pour mettre un prix à des objets. Quand on veut apprécier un objet, on le pèse dans sa main, on le tourne et retourne avec le bras, on le palpe ; palper, c'est interroger avec le bras. La palpitation n'est pas un mouvement du bras, mais c'est en palpant qu'on l'apprécie, c'est en mettant la main sur le cœur.

Le mot provençal *Abadernat* veut dire entr'ouvert. Il y a dans *Abadernat* le même radical que dans l'Averne, c'est-à-dire *Aber*, *Aper*, *Aver*. Placez T devant Averne ou même C, vous aurez Taverne et Caverne, c'est-à-dire une ouverture close.

En provençal *Debanar* c'est dévider ; une très-petite fille qui voulait exprimer l'acte opposé à celui de dévider me dit un jour *Abanar* ; ce mot n'existe point en provençal, elle le créa. *Abanar* voulut dire pour elle mettre sur les *Banes*, sur les cornes ou barreaux du dévidoir, comme *Debanar* signifie dérouler, défiler, mettre sur l'écheveau.

L'*Ab* de *Abd*, serviteur, s'est changé en *Ev* ou *Eu* dans *Leude*, et en *Av* dans *Esclave*. Remarquez de plus dans esclave *Esc* ou *Sc* qui pousse et ramène, qui pousse l'esclave au travail et le ramène auprès de son maître. Lever provient également de *Ev*, et une levée d'hommes c'est exactement l'appel des *Leudes*.

Dans *Hiberna*, quartier d'hiver, il me semble retrouver cette expression d'*Antan* déjà citée. *Hibernia*, l'Irlande, veut dire pays d'au-delà, comme le nom d'Héber d'où Hébreux. Quant à *Irlande*, c'est la terre verte; *Ir* tient à *Ver*, printemps, qui a donné verd et verdure; *Land*, c'est terre dans les langues du nord. Languedoc vient réellement de Landgoth. Je vais citer à ce propos un inventaire des choses célèbres d'Espagne au temps des rois Goths extrait d'une vieille chronique.

Polla de Narbona, poule de Narbonne.

Vinum de Vilasz.

Ficus de Biatia.

Triticum de Campis Gothis, froment du Languedoc.

Mulus de Hispali, mulet de Séville.

Caballus de Mauris, cheval des Maures.

Ostrea de Mancario.

Lamprea de Taliber.

Lancia de Gallia, lance de France.

Scanda de Asturias, bardeau ou douve des Asturies.

Mel de Gallicia, miel de Galice.

Disciplina atque scientia de Toleto, discipline et science de Tolède.

Les langues de Malte, la langue d'Auvergne, la langue de Provence, etc., étaient des *Lands* ou pays.

Le mot ivre, ivresse, *ebrius*, *ebrietas*, comportent un sens d'au-delà, de transport. L'ivresse est un excès, un transport. On dit Ivre de joie pour transporté de joie.

Les mots latins précédés de *Ob* sont en grand nombre. Dans tous ces mots, l'idée qui s'attache à *Ob* est celle de quelque chose qui est en face, de quelque opposition morale ou matérielle, de quelque dissimulation. *Operari*, c'est être en face du travail, c'est même sacrifier, être en face d'une victime. « S'occuper à, » qui traduit *Operari*, c'est prendre ou chercher la proie tuée ou à tuer *Oc*; nous apprécierons, plus tard, toute la portée de ce radical *Oc* déjà rencontré. L'expression latine *non est operæ* équivaut à celle-ci : *non vacat* « il n'y a rien à faire. » Observons ici que *Vacare* peut être employé sous les deux aspects opposés. Nous tâcherons d'expliquer cette anomalie quand nous serons à *Ac*. *Opera*, *Opus*, indiquent moins l'acte de travailler que le but, le motif d'un travail. Dans un travail quelconque on a quelque chose devant soi, *Op* d'où *Opus*, et ce quelque chose il faut en changer l'état, la forme. le mode d'existence au moyen du travail, *Labor*. Dans *Labor*, L est un article; *abor*, c'est *avor*, evort; effort. Nous avons vu *Ab* se changer en *Au* dans *Aufferre*, enlever, emporter; *Ob* se change en *Of* dans *Offerre*, offrir; le supin du premier est *Ablatum*, le supin du second est *Oblatum*.

Opa, trou où les poutres sont appuyés par les bouts dans les murailles; voyez comme *pa* et bout ont servi à former poutre. Dans *Ops*, aide, secours, dans la déesse *Ops*, la terre, dans *Opes*, richesses, l'idée d'être devant, de s'offrir à nous se présente d'une manière bien nette.

Boue tient à *Ub*, *Oub* retourné et par conséquent à

Uf, Uv d'*Uvidus*, à *Of* d'*Offa*, masse de chair et de pâte, bouchée. La boue est de la terre trempée; nos paysans appellent *Boular* marcher dans la terre trempée, fouler un terrain; Fouler n'est autre que *Boular*, F pour B. Un *Boulé*, c'est un terrain foulé, et le mot français foule veut dire multitude de gens qui foulent un terrain. *Multus* et l'adverbe *Multùm* sont à *Boular*, comme *Mons* est à *Baou*, M pour B. On traduit *Calcare* par fouler aux pieds; *Calcare* c'est rendre le terrain dur, c'est amener le *Cal* de *Calculus*, caillou, de *Calceus*, soulier, de calleux, de callosité.

La portée de *Av* — force intérieure — est bien saisissable dans *Avena*, avoine, graminée plus précoce, plus hâtif en maturité que les autres.

Dans un essai sur la ville de Huelva, dédié à un duc de Medina Sydonia qui, en qualité de *Gusman el Bueno*, avait dans ses armes deux chaudières, *Conde de pendon y Caldera*, on met en doute si *Uba* ou *Oba* a signifié Eau en Turditain, langue regardée dans cet ouvrage comme antérieure au Phénicien. Je ne sais pas si le Turditain fut antérieur ou non au Phénicien; au point de vue où nous sommes placé la question est oiseuse; mais nous renverrons l'auteur aux *Matribus Ubelkabus* de l'Huveaune. Dans le nom d'*Huelva* qui fut *Onoba*, dans ceux de Menoba, de Corduba, de Salduba, d'Ossonoba, *Oba* ou *Uba* est joint à un autre significatif pour indiquer une position sur l'eau. Dans Menoba, *Men* indique une quantité d'eaux rassemblées ou rapprochées; Corduba nous parle d'un *Cord* ou *Card*, d'une chaîne, d'une *Cor*-

dillera de montagnes, ce sont les croupes verdoyantes de la Sierra-Morena, et d'une *Uba*, ruisseaux et torrents qui descendent de ces croupes pour alimenter le puissant Guadalquivir, l'antique Bœtis, plus anciennement encore appelé Tartessus. Salduba nous montre *Sal*, rocher, et Ossonuba de même qu'Onuba nous présente des variantes de *Or*, montagne.

C'est par antiphrase, sans doute, que la Lybie a été appelée ainsi : *L-ybie*. Du reste, *Ebab* signifie soif; c'est une terrible force de bas en haut, une horrible aspiration que la soif; et *Eb*, *Ev*, *Ab*, *Av* ne pouvait être plus énergiquement employé. Remarquons, en passant, que notre mot Soif tient plus à *Ebab* ou *Evaf* que *Sitis*. Lilybée, promontoire de Sicile, en face de Carthage, peut être décomposé ainsi : *Li*, individu, partie détachée, promontoire, *Lybæum*, de Lybie, ou qui regarde la Lybie.

J'ai dit que *Movere* vient d'*Overe*, rouler comme un œuf; *Vovere*, vouer, me paraît tenir également à *Ovum*. Ce qu'un œuf renferme est l'objet d'un vœu; de l'œuf doit sortir un poulet et le poulet deviendra coq ou poule. Dans la Théogonie égyptienne, la génération des choses, le monde est figuré par un œuf; et le monde est bien le pays des vœux, la vie est un vœu continuel. La ménagère qui demandait pour sa poule des œufs d'or émettait un vœu insensé. Les œufs d'or sont stériles. Les spéculations où l'on fait les plus fortes avances ne sont pas toujours les plus heureuses; c'est un œuf d'or qu'on a pondu, mais pour ceux qui ont travaillé; ce qui n'est pas un mal. En ce sens, il

n'y a pas de travail improductif, surtout si l'équilibre des positions sociales n'est pas trop brusquement dérangé.

Lupus et *Ovis*, *Cervus* et *Lepus* ne sont pas si éloignés d'origine qu'on le croirait bien. C'est toujours *Up*, *Ov*, *Erv*, c'est-à-dire la force intérieure, la force qui fait croître et multiplier. L dans *Lupus* et dans *Lepus* me paraît être un article ; je crois même qu'on peut y reconnaître, d'un côté, l'habitude du loup qui se colle contre les arbres, contre les rochers, qui se tient à la lisière des bois pour surprendre les moutons, et, de l'autre, la vîtesse du lièvre qui, en courant, s'allonge et s'applatit sur la terre.

Dans s'APplatir, dans s'APpliquer, dans AP*pellere*, aborder, on démêlera facilement l'*Ap* d'*Apud*.

Dans *Appetere*, dans appetit, dans *Aptus*, porté à, etc., on trouvera plutôt *Av*, qui tourne facilement à *Af*, d'où est venu *Fames*.

Obire pour mourir, aller au-devant de cet inconnu qui nous appelle et auquel on ne peut résister, est encore un de ces gracieux euphémismes que la langue latine possède, moins gracieux pourtant et moins doux que *Fuit*, il fut, il n'est plus, il n'existe pas plus que la fumée, que le nuage dont nos yeux suivaient naguères le cours dans les airs !

Obéir, aller au-devant, est une expression heureuse.

Nubes, c'est *Ubes* avec l'article N ; le nuage porte dans son sein la fécondité de la terre, le lait de la terre ; l'article marque cette importance.

Dans *Pubes*, *Pubertas*, on trouve aussi *Ubes*, *Ubertas*, avec le P de *Pater*. *Ephebus* est le même mot, *Eph* est moins que *Aph* qui signifie père.

Dans *Epulum*, festin, j'entrevois le peuple, *populus*, le *Pulk* des Cosaques, la foule.

Offa, morceau qu'on met à la bouche, nous présente *Op*, devant, et *Pa*, bouche ; c'est *Obpa* avec changement de B et de P en F.

Offendere n'est autre que *Obpendere* ; dans *Pen* de *Pendere*, il faut voir *Pan* de *Par*, bras.

Officere, *Officio*, être contraire, se composé de *Ob* et de *Facere* avec changement d'A en I. *I* marque l'arme, le bâton, la lance avec quoi l'on s'oppose, l'on repousse.

Dans *Officium*, *Ob* est devenu « pour » et non pas « contre. »

Offundere, c'est *Fundere Ob*, verser autour.

Un exemple curieux des transformations qui s'opèrent entre ces quatre lettres B, P, F, V est celui-ci : *Pingere* n'est que *Fingere* ; seulement P tient à *Par*, bras, et F tient à *Ferax*, *Fenum*. L'expression *Fenum habet in Cornu*, n'est pas sans un rapport moral avec la fureur ; celle-ci est un excès de force intérieure dans l'homme, le foin est le résultat d'une force productive dans la terre.

XXXIII.

Dans tout ce que j'ai pu dire jusqu'ici il est aisé de prendre *Ab*, *Ap*, *Av*, *Af* comme l'onomatopée de la

force expulsive qui souleva les montagnes et fit couler dans la mer les eaux dont la surface de la terre était auparavant couverte. De cette onomatopée est sorti le mot même d'eau, suivant les différentes orthographes que nous avons rapportées. Mais le résultat de cette force expulsive est borné ; la toute puissance est exprimée par *Al*, et Bochart a dit en parlant de *Baal* que L signifie Jupiter. Cette opinion de Bochart est un peu vague ; mais il est bien vrai que *Al*, *El*, *Il*, etc., ont une portée infinie. B, P, F, V, marquent un retranchement fait à *Al*.

Veut-on un exemple de ce retranchement ? On le trouvera dans le palmier, le plus bel arbre des régions orientales. P arrête *Alma* qui veut dire hauteur, développement de la hauteur, épanouissement magnifique.

Les Arabes appellent le palmier *tante paternelle* ; Mahomet l'avait nommé ainsi, parce que, disait-il, Dieu l'avait formé avec le reste du limon qui avait servi à la création d'Adam.

B, P, F, V caractérisent le bout d'une chose, la prudence qui borne les désirs et qui, en provençal, a été primitivement exprimée par *prou*, *proun*, assez ; ils caractérisent la fin, la venue, comme le T de *At* caractérise le terme. Dans tout cela prédomine une idée de modération, et nous verrons plus tard M devenir la conséquence de B, P, F, V comme le C de coup est la conséquence du T qui est dans marteau. Avec B de *Ab* lequel *Ab* nous a donné aboutir, nous avons formé « bout ; » P d'*Applicare* nous a donné « plier ; » d'*Affatim*, à foison, nous avons formé le F

de *Fenerari*, prêter à usure, comme du vieux mot — aveindre — nous avons tiré « venir. » Ainsi, comme nous l'avons déjà constaté plus d'une fois, en ôtant la voyelle d'un radical, on laisse à la consonne qui reste l'intention qu'elle exprimait dans son union avec la voyelle. En veut-on un exemple bien frappant? *Vertex*, sommet de montagne, est caractérisé par V de *Av*. *Vertex* est le point culminant, le point où les deux versants commencent, où les mots « verser » et *Vertere* paraissent avoir pris naissance; le point où les eaux *Af*, *Av* prennent la pente et se mettent à couler vers le vallon où, rassemblées, elles forment un *Am*, un *Amnis*. Nouvel exemple de la manière dont V ou B, ou P ou F devient M.

C'est à V ou F que commence *Fluere*. C'est à P de *Ap*, *Apud* que commence *Pluere*. Du reste, *Ap* caractérise bien la pointe des montagnes dans cette expression *Apex montium*; avec *Ab* ou *Ap* commence *Ex* de *Apex*, l'expansion des deux côtés, les versants. Bouton tient à *Ab* par B, comme — fleur — à *Af* par F; le bouton en s'épanouissant, en s'élevant à son extrême donne la fleur. Avant de pleurer on est *gonfle*, comme on dit en provençal; le *gounflugi* précède les pleurs chez les enfants. G de gonfler est une forte aspiration, c'est comme une tumeur qui va crever. Nous n'avons pas besoin de répéter que *Tumulus* c'est *Cumulus*, nous devons être accoutumés à ces continuelles métamorphoses. Les mots sont des chrysalides qui ont commencé par être chenilles et deviennent papillons et quelques-uns papillons fort beaux. Boire

tient aussi à *Ab* comme bouton. Le lecteur multipliera lui-même tous ces exemples.

Ici nous ferons une observation qui aura peut-être sa portée : *Al*, *Aal*, *Allah* signifie l'Être infini, le Tout-Puissant, *Baal*, *Bel* a dû signifier un être fini. *Aal* étant la grandeur céleste, le dieu de l'univers, *Baal* n'a été que la grandeur de la terre, le dieu de la terre, le roi, l'idole. Pour la race hébraïque, pour ces fils de Sem chez qui Dieu était désigné par le nom solennel de Jaoh (*ego sum qui sum*), le nom restreint de *Baal* devait être odieux. *Et locutus est Deus et dixit. Ego* sum *Jaoh; et apparui Abrahæ, Isaac et Jacob ut Deus omnipotens (Baal Schaddai) et nomen meum Jaoh non indicavi eis.. Aït Dominus, vocabit me Vir-meus (ischi), et non vocabit me ultrà Baali, et auferam nomina Baalim de ore ejus, et non recordabitur ultrà nominis eorum.* La vulgate dit : *et nomen meum* ADONAÏ *non indicavi eis.* Dans Adonaï comme dans Jaoh ou Jehova il y a une idée d'infini, de toute puissance qui n'est point dans *Baali* ni dans le pluriel *Baalim*.

Pour montrer que c'est B qui borne, qui arrête l'expansion et l'empêche d'arriver à l'infini de la puissance, de la grandeur, de la majesté, examinons le mot oriental *Bab*, porte. *Ab* c'est l'expansion qui vous fait pénétrer dans les rues, dans les maisons d'une ville ; B à la tête de *Bab* arrête cette expansion. Le B de *Bab* est passé en P dans notre mot « porte ; » *Or* d'*Oriri*, d'*Ortum* marque ici l'expansion comme *Ab*.

Zeus ou *Jupiter* tient à *Jaoh*. Jupiter, c'est *Jaoh-Pater*. *Baal*, dieu des nations de Cham, est fort dif-

férent de Jaoh-Pater, dieu des nations de Sem; les nations d'*Ion* auxquelles appartenaient les Grecs ne connaissaient Jaoh que de nom seulement.

Elagabal, dérivé d'*Halgolbaal* (*Deus rotundus*), était le soleil. C'était aussi une pierre ronde par le bas, finissant en cône pointu, sorte de fétiche à l'usage des peuples orientaux. On voit toujours mieux que Baal et les Baalim n'avaient d'autre domaine que la terre, ne présidaient qu'aux grandeurs d'ici-bas, n'exerçaient qu'une puissance terrestre, subordonnée.

A Babylone, dont le nom me paraît avoir été « la porte de feu ou du soleil, » on disait de même qu'en Assyrie, *Bel*; en Phénicie, *Bahal*. Sur des médailles phéniciennes trouvées en Espagne on lit *Bahalat He Gadir*, souveraineté de Gadir (Cadix); sur d'autres *He Bahal Kanaka*, le souverain, le dominateur de Kanaka. Quelques autres médailles portent *MBahal Agadir*, qu'on explique par *el que domina à Gadir*; et l'auteur du livre (1) où l'on trouve l'explication de ces médailles dit que M est la lettre caractéristique du participe actif *Bahal*, signifiant celui qui domine, qui règne, qui commande, qui possède. Quand à l'A qui précède le nom de Gadir, l'auteur du livre le regarde comme la lettre servile, *létra servil*, qui forme le substantif.

Le mot *Bal* faisait souvent partie du nom propre

(1) Ce livre a pour titre *Ensayo sobre los Alphabetos de las letras desconocidas*, etc. L'auteur est D. Luis Joseph Velazquez et l'ouvrage a été écrit, revu et publié d'ordre de l'Académie royale d'histoire de Madrid en 1752.

usité en Phénicie ou chez les colonies Puniques, à Tyr, à Carthage, en Numidie, etc. *Ithabal*, *Annibal*, *Adherbal*, *Manastabal*, etc. Ces noms propres étaient, à ce qu'on dit, composés avec des noms de dieux et des noms d'astres. Du reste, *Bal* était prononcé avec beaucoup de variété, selon les différents dialectes et même selon le caprice des peuples; on disait *bal*, *bel*, *pal*, *pil*, *pul*, *phal*, *phul*, ainsi qu'on le voit par les noms propres usités en Assyrie dans ces temps-là, *Balthazar*, *Beltarès*, *Pul*, *Phul*, *Pilezer*, *Nabopalassar*, *Sardanapale*, *Teglathphalassar*, etc.

Le nom de Baal se trouve aussi parmi ceux des dieux de la Grèce; mais ce n'est pas Jupiter, ce n'est pas le Dieu suprême, c'est Apollon ou le soleil. Certains peuples de l'Europe, chez qui des Colonies phéniciennes l'avaient porté sans doute, le connaissaient également. En Crète, c'était *A-belios*; en Laconie, *Bela*; dans les Gaules, *A-bellio*; en Bretagne, *Belatuc-ader*; à Rome, Bellona, Vulcanus, c'est-à-dire *Bel-cain* ou *Baal-kan*; car les Romains à l'imitation des Etrusques, dont ils avaient emprunté les rites religieux, prononçaient ce nom Fal, Vol, ou Vul, et c'est de là que vient probablement feu. *Velthur*, dans l'Etrurie, était le directeur de la course, *Bel-thur* ou *Bel-cur*. Du reste, dans *Volterra*, dans *Volcinii*, dans *Voltumna*, dans *Volcens*, dans *Vols*, dans *Vulci*, dans *Veii*, etc., il faut mettre B à la place de V, et l'on a *Bol*, *Bul*, *Bel*, etc., c'est-à-dire, *Bol* ou *Baou*, montagne. Les *Volsci* habitaient des montagnes au bord de la mer. En montant, ils laissaient derrière eux la mer, ce que

SC semblerait indiquer. *Fesulæ* a pu être *Besulæ*, comme *Fidena*, *Bidena*, *Baal-nun*, poisson, a fait Baleine.

Il est certain que Bellone était pour Rome une divinité venue de l'Orient. Plutarque dit que Sylla vit en songe la déesse Bellone, tenue par les Romains en grande révérence et dont les Cappadociens leur avaient transmis le culte ; je ne sais, ajoute-t-il, si c'est la Lune ou Minerve, ou bien Enys, la déesse des batailles.

M. le président de Brosses dit que tous ces noms signifiaient également Dieu, Déesse, Soleil, et quelquefois aussi *Roi* ou *Royal* comme dans le nom de *Cymbelline*, ancien roi des Bretons et dans celui de *Ballen*, c'est-à-dire montagne royale, en Phrygie, près du fleuve Sangar. Il y a d'autres montagnes, ajoute-il, ainsi nommées dans le même sens en Espagne près de Cadix, dans la grande Grèce près de Thurium, il aurait pu ajouter en Provence au voisinage des lieux où fut l'antique Tauroentum ; mais c'est que ce nom de *Bal* en provençal *Baou* signifie montagne. *Ar* devenu *Al* est précédé de B qui arrête, qui détermine, qui barre. Nous avons donc *Bal* que nous prononçons *Baou* comme les Phéniciens le prononçaient peut-être. On a écrit que Bel, le fondateur de l'antique Babylone, était de Tyr. D'un autre côté, Bacchus, qui avait été Bar-chus ou Bal-chus était natif d'Arabie ; l'Arabie était le pays de Chus. Bacchus voulait donc dire roi de l'Arabie ou plutôt montagnard de Chus ; nous savons qu'Arabe a signifié primitivement montagnard, et je crois même que dans

ce nom les deux sections *Ar* et *Abi* veulent également dire montagne. Dans *Bacchus amat colles*, les deux derniers mots sont l'explication du premier.

Mais est-ce bien le soleil, est-ce bien les rois, est-bien les montagnes qu'on a primitivement nommées *Bal* ou *Bar* ou *Par*, je ne le pense pas. L'homme avant tout a donné un nom à ses membres ; c'est sa *tête qui* a été d'abord Kab, Kap, Kaf ou Kef et ses bras *Par* ou *Bar* ; on dit encore aujourd'hui un bras de mer ; pourquoi les montagnes n'auraient-elles pas été des *bras* ? Le cri de guerre *Bar-Bar* signifiait aux bras, aux bras ! De là *Bar* pour guerre, de là *Bellum*, et même *Duellum*, parce que la guerre se faisait à deux pour le moins.

Ainsi le nom de Bellonne vient de *Bar*, guerre, comme celui de la déesse Pallas. Pallas était l'inventrice de la guerre, ou, pour mieux dire, elle avait porté à l'état d'art cet instinct de jalousie, de haine, de mutuelle destruction commun aux hommes et aux animaux carnassiers, mais qui chez les renards, les loups et autres bêtes voraces s'élève souvent à des combinaisons qui échapperaient à nos plus habiles généraux. Le *Palladium*, ce simulacre de Pallas, tombé du ciel et donné à la ville de Troie pour sa garantie, cette image tutélaire dont il ne fallait point qu'*elle se* départît jamais, n'était-ce pas au fond l'art de *défendre* une place, créé par la sagesse, par Minerve, qui n'était autre que Pallas, changeant ainsi de nom pour présider à des fonctions diverses. Si nous voulons expliquer Minerve rappelons-nous le Minotaure, le verbe

Minari, la bonne ou mauvaise mine et la verve, l'herbe, etc. Pour les Etrusques Minerve était Menifa.

Pollux se rapproche de Pallas pour indiquer l'attaque, la multitude de *Pila*, javelots ou traits qu'on lance contre l'ennemi; Castor se rapprochant de *Castrum* désignerait la défense.

Le prince du troupeau était appelé par les Latins *Aries*; en l'appelant Bélier, nous exprimons le même sens, *Ar* et *Bel* voulant dire prince.

Au temps des empereurs romains, quand les grands seigneurs allaient par la ville, ils étaient précédés d'un crieur magnifiquement vêtu, qui annonçait leur venue, d'une troupe de licteurs portant verge pour écarter la foule et d'un grand nombre de clients et de parasites; pour marque d'honneur et de distinction, ils portaient le *Balteus*, ceinture ou écharpe d'or, origine de Baudrier. Dans *Balteus* et dans Baudrier, nous rencontrons *Balt*, *Baud*, prince, grand, supérieur, audacieux, hardi, etc.

On voyait tellement dans *Bal* et ses affins l'expression de la force qu'on a donné le nom de *Balsamum* (Baume) à une substance qui peut redonner des forces, réveiller l'énergie vitale et même arrêter la putréfaction des corps; en provençal *Baoumè* est toute liqueur qui fortifie l'estomac. Pline parle d'une herbe qu'il nomme *Balis*, laquelle rend la vie à ceux qui ont péri, mordus par des serpens. La vertu de cette plante est fort douteuse; l'origine de son nom l'est un peu moins. L'expression « debout » peut nous donner une juste idée de la valeur de B.

D'un autre côté Bel et Beau, le propre *Bel* de *Bellum* n'est-ce pas un même adjectif? Mais qu'y a-t-il donc de si beau dans la guerre? Rien sans doute pour le philosophe qui sait abstraire ses pensées et les enlever au tourbillon où s'agitent les opinions vulgaires; mais beaucoup aux yeux de la foule qui se prosterne devant tout ce qui l'écrase et trouve beau tout ce qui l'étonne.

Pour les Italiens, la montagne rude, le précipice profond est *Balza*, *Balzo*. Ils ont aussi le verbe *Balzare* qui a formé cette belle expression citée ou peut-être imaginée par P.-L. Courrier : *Poffare i Dio! un Alfiere, un capraïo di Corsica che* BALZA *Imperatore!*

Les noms de famille Balzac, Beaumond, Bermond, Brémond, Baude, Baudouin et leurs analogues, viennent de *Bar* modifié par L ou Z, avec ou sans substitution de voyelles.

Le nom substantif Barde ou Balde vient de *Bar*, changé en Bald. Les Bardes étaient non-seulement des poètes chantant la gloire militaire, mais encore et fort souvent des chefs de guerre. En italien, *Baldo* veut dire franc, déterminé, courageux. Cette langue a de plus les substantifs *Baldanza*, *Baldezza* qui comportent le même sens. Les feux de joie et principalement les feux allumés sur les hauteurs s'appellent en italien *Baldorie; Bald*, montagne, *Orie* feux. La terminaison *Baldus*, *Bald*, *Baud* donnée à des noms de famille rappelle des fonctions guerrières comme celles de *Aldus* des fonctions de surveillance, d'intendance.

Dans la Franche-Comté, des montagnes isolées,

proéminentes sont appelées *Ballons*. Les *Baous* d'Ollioules ont donné naissance aux *Vaous* d'Ollioules, et le même mot, sauf la substitution de V à B, exprime également l'élévation et la dépression. Le *Bal* suppose un *Val*; c'est avec des montagnes que se forment des vallées. *Vallare* signifie fortifier, retrancher. Même dans le verbe *Valere*, être fort, puissant, robuste ainsi que dans les substantifs français valeur, vaillance, on retrouve *Bal* ou *Val*. C'est ainsi que de *Mont* nous avons fait le verbe monter, le substantif montée.

A la rigueur, le mot *Alpes* se rendrait par le mot *Al* ou *Ad Beres*, *Peres* ou *Pens* et répondrait à cette expression *ei baous*, aux monts, devers les monts, si commune autrefois et qui est restée dans *Amont*, l'opposé d'*Aval*.

Bar présente l'idée d'une hauteur qui fait obstacle; nos paysans appellent *Barro* une montagne difficile à franchir, une déclivité que l'on gravit avec peine. Le mot « gravir » vient de *Craou*, *Graou* comme nous l'avons dit peut-être. Grave (pesant), a la même origine. *Bar* veut dire encore aujourd'hui lieu fortifié, château-fort, barrière; Bar-sur-Aube, Bar-sur Ornain, Bar-sur-Seine, le Barrois, le fort Barreaux, la Barben, ancien château seigneurial en Provence, *Bari*, dans le royaume de Naples, le *Bardou*, palais fortifié du Bey de Tunis. Nous appelons *Bars* de larges pierres ou moellons servant à paver ou à construire de grands ouvrages et surtout des fortifications. Le mot est le même que celui de bardeau, petite pièce de bois,

dont on couvre les maisons. Ce vers de Jean-Baptiste Rousseau :

BARDÉ de chair, gabionné de lard.

accuse l'usage du mot *barder* pour couvrir. Les Lombards, *Longobardi*, étaient nommés ainsi à cause de leur long bouclier ou *bard*. Ainsi la selle d'un cheval est une chaise, surtout dans la cavalerie arabe, mais *la* barde est un large coussin, qui recouvre, garantit et *barde*, si l'on peut dire, le dos de la bête. Le nom de *débardeur* remonte à l'époque où les transports du commerce se faisaient encore à dos de mulet. Débarder est synonime de décharger. Hallebarde, en espagnol *Alabarda*, voulait dire *à la barde*, à la cavalerie bardée ou chrétienne ; c'était un cri des Maures qui eux avaient des selles à la genète ou véritables chaises.

En espagnol *Barro* veut dire argile, terre forte, terre cuite. Il y a dans la cité de Séville une rue appelée *del Candilejo*, de la petite lampe ou *de la Cabeza del Rey don Pedro*, dont la double dénomination mérite d'être expliquée ici. Le roi Don Pedro, dans cette rue et pendant la nuit, donna la mort à un homme. Une vieille femme, à la lumière de sa lampe, vit le meurtre et en donna connaissance. Les autorités de la ville condamnèrent le roi à faire mettre dans cette rue une tête en terre cuite figurant la sienne avec ses couleurs naturelles et comme si elle eût été coupée par justice. Zuniga parle de ce fait dans ses annales en l'année 1354. La maison à laquelle était appliquée cette *ca-*

beza imitada del natural de BARRO *cocido con colores* ayant été rebâtie au 17me siècle, la ville y fit placer à ses frais, dans une niche, un buste de pierre, copié sur la tête coloriée.

En provençal *Barri* veut dire rempart, et Barricave en vieux français était comme égoût, fossé, défense creuse; c'est le *Barranco* des Espagnols. *Barrio*, quartier, signifie proprement enceinte de murailles, asyle, retraite; ce *Barrio* espagnol a bien pu être *Carrio*, quartier. *Carcer* en latin, *Calar* en espagnol, *Chartre* en vieux français, *Carthusia*, chartreuse, CARRION *de los Condes*, tous ces mots tiennent à *Car* expliqué déjà ci-dessus.

Le *barrachel* ou le prévot, en Italie le *barrigelo*, est un homme qui fait la police des villes, des quartiers. Les mots latins *Paries*, muraille, *Apricus*, qui est à l'abri d'un mur et par conséquent le mot abri lui-même, ne sont pas sans affinité avec *Barri*.

En espagnol *Barran* signifie homme des montagnes; les habitants des villes algériennes donnent le nom de *Barrani* à ceux qu'en Espagne on appelle plus communément *Monteros*: et Barraque en français veut proprement dire cabane pour les soldats qui sont aux champs, pour les bergers dans les montagnes.

J'ai idée que *Barran* homme des montagnes est l'origine des noms de famille *Paranque* et *Blanc*. Ce nom de Blanc a dû venir des montagnes, de *Bar* et *Bal*; c'est dans les montagnes calcaires qu'on fait la chaux. On appellait *Caouquiero* ou *Blancarié* une

fosse où l'on faisait séjourner dans la chaux les peaux à corroyer. En vieux français *Blancher* est l'équivalent de corroyeur. Corroyeur tient à cuir. Le nom de famille *Blancard*, qui fut d'abord une épithète comme tant d'autres, a dû désigner d'abord un faiseur de chaux, de blanc. Les filles vêtues de blanc qui portent à sa dernière demeure leur compagne de quelques jours que la mort vient d'enlever aux espérances comme aux soins du jeune âge ainsi qu'aux misères de toute la vie, ces jeunes personnes dont le bras soutient un cercueil sur lequel sont déposées des roses blanches et des palmes triomphales, car la mort, elle aussi, est un triomphe, sont appelées *Blancardes*. Je pense qu'à Ceyreste, pays de chaufourniers, ce grand nombre de familles ayant le nom de Blanc provient du genre d'industrie auquel on s'est toujours livré dans cette commune. Les actes écrits en latin portent *Blanqui* génitif de *Blanquus*, nominatif idéal et qui n'existait en latin que pour donner lieu à son génitif : *Blanqui*, fils de *Blanquus*, comme *Marini*, fils de *Marinus*, *Colombi*, fils de *Colombus*, etc.

Pallor, pâleur, et l'adjectif français — blême — viennent aussi de *Bal*, *Baou*. Je viens de lire dans un auteur plein d'imagination et mon compatriote cette phrase : « pâle comme la neige qui n'est pas encore fondue sur la montagne. » Le *Palium* des Grecs était probablement la cappe de nos bergers ; or, *Cappa* vient de *Caou* ou *Baou*, comme *Capra*, chèvre, *Cappadocia*, la Cappadoce et *Cappar*, câprier : le câprier

vient dans les plus maigres terrains, sur les coteaux les plus arides.

Que *Bar* ait signifié guerre, il est un jeu de notre enfance dans lequel ce mot ne signifie pas autre chose encore ; quand nous disions j'ai *barre* ou *bar* sur un tel, n'était-ce pas un défi de guerre imité des héros d'Homère ? Le verbe provençal *Rebarar*, repousser avec humeur, le verbe français rembarrer et même rabrouer viennent de *Bar* dans le sens de guerre. Ces deux expressions, triviales chez nous, *barrani* et *baroufo*, cette dernière est usitée aussi dans le petit mauresque, parlent également de guerre. *Far baroufa*, c'est mettre tout sens dessus dessous, rompre tout, tuer tout, etc. Brouiller, embrouiller appartiennent à cette cathégorie, ainsi que barbouiller. Briser y tient aussi. Casser a été Barrer ; puis B a été changé en C, et RR en SS. Rabougri peut avoir été *Rabouti*.

Baron, *Varon* en espagnol, signifie hommme qui n'est pas du commun, et, au propre, homme de guerre. Si *Li* a signifié homme, individu, comme le pensent quelques philologues et comme nos recherches nous induisent à le croire, l'adjectif *Liber*, libre, équivaudrait à *li-Ber*, l'homme fort, l'homme de guerre, le baron. *Ber* serait devenu *Per*, au moyen d'une substitution fort commune. Les *Bers*, *Pers* ou Barons du suzerain auraient été la même chose. Gars, garçon, vient de *Bar* comme *Vir*, ainsi que guerre vient de *Barra* ou *Warra*, qui signifie en même temps garantie.

Liber, pour Bacchus, est hébreu ; *Li*, peuple, *Bar*,

procréateur, père. J'ai trouvé cette explication dans la Minerve de Sanchez.

Un acte de 1518, écrit en latin, renferme l'expression *Valbetare* ou *Balbetare* pour dire envoyer, lancer, *buter* des *balles* ou pierres servant de projectiles; car le mot *Balle* vient de *Bar*, de même que *pierre*, de même que *petra*, *piedra*, etc. Quant au verbe *buter* il se trouve aussi dans *Acquebute* (arc qui butte); ainsi appelait-on les arbalètes et même les arquebuses; il a servi à former le mot bâton par lequel on désignait, autrefois, une arme offensive; arquebuses, *fusils*, furent d'abord nommés bâtons à feu. Il y a tellement dans ce mot l'idée de lancer qu'une *boutade* n'est autre chose qu'un jet, une saillie d'esprit ou d'humeur. Buter a pour équivalent, en provençal, *Boutar*. Boutefeu, Bouture, *Bouto* (tonneau), Bouteille, Butin, Botte, paquet d'objets mis ensemble, Début, Débuter remontent à Buter, *Boutar*, dans le sens de — mettre. — Nouvel exemple de la transformation de B en M.

On peut sans risque donner à — éviter — la même origine qu'à buter; éviter, c'est *ébuter*, ne pas buter, et par conséquent éviter. Rebuter, Réfuter, Refuser, ne sont pas des mots identiques, mais ils se touchent par des points de contact bien remarquables. Dans Réfuter et dans Refuser F a pris la place de B; dans Refuser S a pris de plus la place de T.

A *Ab* ou *Ap* répond *Apotheca* dont nous avons fait boutique; on disait autrefois *boticaire* pour apothicaire, et ces dépôts de pièces honorés aujourd'hui du nom d'*Étude* ne furent pas toujours aussi noblement dési-

gnés ; « acte ou instrument passé dans la *boutique de nos écritures*, » disait un modeste notaire d'autrefois.

Au reste, l'étrange expression *Balbetare* a bien pu donner naissance au verbe français Barbotter ; aller deça delà pour ajuster son coup, se baisser pour tirer l'arbalête, se redresser pour la charger. Le *Bar* de barbotter peut être aussi *barro*, argile, terre-glaise, terrain qui fait barbotter.

Les noms de ville Valence, Valencia, Palencia, présentent bien nettement ce puissant rudical *Bar*, *Bal*, *Baou*, *Bel*, *Beou*, *Ber*, *Bir* ou *Vir*, etc., qui joue un si grand et si admirable rôle dans la composition de noms exprimant la force, la puissance, la grandeur, soit physique, soit morale. Il serait bien étonnant, par exemple, que le mot *Barbe* ne fût point né dans cette famille. Ce que dans les Pyrénées on appelle Miquelets, dans les Alpes de Piémont porte le nom de *Barbets*. Les *barbes* ou oncles étaient les pasteurs des hérétiques Vaudois. Nos paysans disent « mon oncle » au vieillard qu'ils saluent.

Le persil sauvage s'appelle en latin *baucia*, *herba baucia*, herbe des Baous. On l'appelait aussi *Caucalis*, ce qui veut dire la même chose. Nous appelons *Baouco* un graminée qui croît dans les terrains les plus ardus, et l'on appelle *varaï* toutes sortes d'herbes pour litière qu'on ramasse dans les montagnes. On dit que *varaï* vient de *variæ herbæ* ; je vais plus loin, je crois que l'adjectif *Varius* vient de *Bar*. L'idée de *Varius* est venue de ces champs incultes qui, dans la belle saison, présentent aux regards une si grande quantité de

fleurs diverses. Variété vient de là. Rien de plus naturel que la variété. L'uniformité est le propre de la mer, du désert, de la culture. L'égalité ou l'uniformité politique suppose aussi un désert de vertus, de grandes qualités, de talents supérieurs, de hautes pensées. L'égalité, c'est le champ du repos, le champ de mort où se couchent et s'endorment les *classiques*, laissant aux aventuriers hardis toute liberté de les exploiter.

Je reviendrai sur *Baou*, montagne, et ses dérivés, quand j'aurai donné à *Bar* ou *Par*, bras, quelques développements nécessaires.

XXXIV.

Déjà plusieurs fois *Par* nous est apparu. Apparaître ou Paraître c'est lever les bras en l'air pour se faire voir à ceux qui nous appellent avec inquiétude en criant et en levant les bras ; *Perspicere*, Apercevoir, c'est distinguer à l'agitation de ses bras la personne que nous cherchions. *Per*sonne, proprement, est celui qui nous répond avec le bras ; le bras sonne en même temps que la voix. *Sonus*, son, tient évidemment à *Se*, soi, comme *Se* de *Secernere*, de Séparer, de Séquestrer, etc.

Par, bras, n'est pas toujours aussi apparent que dans *Par*, *Paris*, égal, dans *Parare*, préparer, dans Pardonner, rendre leurs bras aux vaincus, dans *Perdere*, donner ses bras au vainqueur pour qu'il les lie, dans *Garrotter* où G est pour P, substitution dont

nous aurons à nous occuper, dans *Parcere*, épargner, dans *Parma*, *Parmula* petit bouclier qui couvrait le bras, dans la préposition latine *Per* que traduit en francais Par, dans *Pertica*, perche, dans Périmètre qui est proprement le contour des bras quand on embrasse un objet pour se rendre compte de sa grosseur. *Parere*, paraître, obéir, venir à l'ordre, à la voix, *Porrigere*, allonger, roidir le bras pour donner, pour atteindre quelque chose, *Pergere* ou *Porrigere*, allonger le pied, « aller les pieds et les bras en avant, persévérer, poursuivre, » *Pellere*, chasser, *Impellere*, pousser, tous ces vocables renferment *Par*, plus ou moins impliqué, plus ou moins enveloppé, plus ou moins restreint. Il est aussi dans *Perire*, et nous ferons observer que *Perire* tient à *Ferire*; comme l'effet dépend de la cause. F dans *Ferire* marque la force; dans *Perire* P marque la chute, l'abaissement. Frapper a dû être *Prapper* ou *Brapper*. Dans Frapper et dans *Ferire* F a pris la place de B ou de P. Pl. dans Plâtre s'explique par le dicton « battre comme plâtre; » *Par* est dans les deux mots.

Dans Briarée, cet énorme géant qui avait cinquante ventres et cent bras, il n'est pas difficile de démêler *Par* ou *Bar* soit qu'il signifie bras, soit qu'il veuille dire montagne. Les colonnes d'Hercule avaient été appelées aussi colonnes de Briarée et même de Bacchus.

Porra en espagnol Massue, *Porrada* d'où est venu Bourrade, coup de massue. Ici nous voyons le changement de P en M, et de plus *Porrada* se rend en provençal par *poussado*; SS pour RR.

Appellare et *Vocare* diffèrent en ce sens qu'on appelle avec le bras et que *Vocare* répond à « crier, » *Appellare* tient au langage par signes, à la mimique. *Polliceri*, promettre, c'est l'acte de recouvrir le pouce d'un autre avec la main comme en certain pays on le fait au marché quand on accueille un prix, quand on adhère à une proposition. *Permittere*, c'est étendre le bras pour autoriser, pour dire ou faire entendre « soit ! »

Proprement *Parire* c'est recevoir un enfant dans ses bras ; en ce sens, on le dit du père et de la mère. *Parvus*, *Parvulus*, c'est l'enfant qu'on reçoit, qu'on porte dans ses bras. *Parum*, c'est peu de chose dans les bras ; *Super*, sur le bras, dessus.

D'après un lexique d'anciens mots bretons recueillis par Boxhorn, *Bâch* aurait été l'équivalent de *Parvus* ; on disait aussi *Bichan*, se qui se rapproche fort du provençal *Pichoun*. Du reste, *Pichoun* traduit *Pullus*, petit d'un animal ; *Pichoun* a été formé de *Pullus* comme *Boche* a été formé de Bole, Boule.

On ne saurait voir une explication plus nette d'*Amplecti* que dans la traduction française — embrasser. — *Plec*, *Plex* est bien le significatif de plier, replier. La perplexité est l'état d'un homme qui se trouve dans l'embarras, et embarras vient de *Bar*, bras. *Perplexari*, c'est avoir les bras liés par le doute, par la difficulté d'agir. *Plex* dans *Duplex*, dans *Triplex*, dans *Multiplex*, etc., présente toujours une idée de bras repliés, d'objets appliqués les uns sur les autres ; *Simplex* doit être *sine plex*. Tous ces mots compliquer,

expliquer, répliquer, impliquer dont toutes les langues du *Romancium* occidental nous offrent les variantes ont pour type commun *Plex*. *Flere*, pleurer, c'est proprement porter le bras, la main aux yeux pour en essuyer les larmes; *Plorare* rend mieux encore cet acte; *Plangere*, c'est se frapper la tête ou la poitrine par un mouvement de douleur.

Plaga, plaie, vient de *Plecti*; *plaga*, plage, c'est pour ainsi dire un bras de sable, de terre, comme on dit un bras de mer, — qui s'étend au loin, fort au loin; — *Ag*, ainsi que nous le verrons bientôt, détertermine une idée d'allongement. *Plagæ*, rets, filets, panneaux, au moyen desquels les bêtes sauvages se trouvent prises comme par des bras; Panneau est autant que *parreaux* avec le changement de R en N qui marque l'inclinaison. *Plagæ* a été pris aussi pour cordes, et dans la marine, certaines cordes sont encore appelées des bras.

Plancus veut dire un plat-pied, un homme qui a les pieds plats. Plat, applatir, tient à Bras, de même que plan, planche. On dit plat comme la main. C'est avec le bras qu'on applatit, qu'on applanit. Du reste, Applanir, Applatir comme Applaudir renferment l'onomatopée du bruit que font deux mains en frappant l'une contre l'autre. *Palpum*, caresse du plat de la main, patelinage, flatterie, viennent de *Pal*. Dans *Flotter*, F a pris la place de P. Quand Cicéron emploie *Planus* pour *Sycophanta*, il rend ces deux mots à leur sens primitif; *Sycophanta* était celui qui emportait des figues hors de l'Attique malgré la défense; et *Planus*

est formé de *Pla*, bras; *Planus* voulait donc dire, par extention, fraudeur, trompeur, comme *Sycophanta;* et le Sycophante d'autrefois est le contrebandier de nos jours.

Je crois pourtant qu'à *Perficere* on peut attribue *Pir, Per*, feu ; on expliquerait par là, peut-être, le mot —forger.—Du reste—polir,—annonce un *travail* fait à force de bras et *Perficere* pourrait bien avoir le même sens.

Apprehendere, Prehendere, Percipere — prendre— sont évidemment des produits de *Par*. Dans Battre on peut voir cette expression primitive *Bartre*. De *Bartre* est venu Baston, Bâton. *Bacillus*, baguette, c'est petit bras. Vaciller, c'est avoir besoin de bâton pour s'appuyer, ou pour mieux dire c'est remuer comme une baguette au souffle du vent. *Virgulta* est pour *Birgulta*, petit bras que le moindre vent agite.

Pangere, ficher, Planter et par conséquent Plante ne sont pas sans quelque affinité avec *Par*, de même que *Pandere*, ouvrir, *Pandare*, faire plier ,*Pandari*, plier sous le faix; le motif de la substitution de N à R est bien visible dans ces derniers mots. Il l'est aussi dans *Ponere*, placer, d'où vient Place, *Platea*, qui tient si nettement à applatir, applanir. Nous avons déjà vu, à propos de *Bonum* et de *Malum*, *Pendere* obéir à la même loi philologique.

Pratum ou *Paratum*, pré, tient à *Par*, plus distinctement encore que les mots précédents. On peut en dire autant de Presser qui est Brasser. A Presser répondent exprimer, imprimer. *Perimere* signifie tuer,

jetter bas, supprimer, réduire à néant. Ce verbe latin est passé dans le français Périmer. Le mot est composé de *Per* ou *Par* et de *Imum*, fond, en bas. L'adjectif provençal *prim* est le résultat d'*Exprimere*. *Primus*, premier, tient à *Prim*. Le premier dans une troupe est mince comme la lettre I, comme le chiffre 1 et figure de même.

Le verbe provençal *Esparrar* veut dire broncher, faire un écart. *Par* s'appliqua primitivement aux jambes comme aux bras.

Par est devenu *Pas*, ainsi qu'il s'est fait *Pes*. *Passus* me fait supposer *Parrus*, et Passer n'est autre que parrer. Mais comment s'est formé *Perire*? Nous avons en provençal *Passar* PER UI, disparaître, s'enfoncer dans l'eau, périr. *Ui* est ce radical presque insaisissable qui est dans Jour, Jupiter, Junon, *Iom*, *Ux* de *Lux*, etc., c'est l'I de *Ire*, et *Per* serait pied, comme il l'est dans *Pessùm*. *Passar per Ui* est donc la traduction de *Perire*. Du reste, ce radical *Ui* est bien reconnaissable dans le français OEil, Yeux, et dans le provençal *Uyaou*, éclair, éclat de lumière.

Crus, *Cruris* paraît être une expression métaphorique. *Crus arboris* souche, *Crus vitis*, cep. *Crus* peut s'expliquer par *Cur*, dont on a formé creux. Les creux des arbres ont été les premières maisons ou *Cuiri*. *Gamba*, jambe, viendrait tout simplement d'*Ambo*, deux.

Suppeditare n'est que *peditare sup*; aller dessus, et vaut autant que *sufficere*, suffire.

Pessùm, en bas, sous le pied, *Pessum ire*, couler

à fond, *Pessundare*, ruiner de fond en comble, n'ont pas besoin d'explication.

Nous avons déjà vu *Par* sous la forme *pla* dans le mot plâtre, battre comme plâtre. *Placet* indique un mouvement du bras qui marque la satisfaction, le contentement de ce qui a été dit, de ce qui a été fait.

Suppléer, c'est mettre ses bras à la place des bras d'un autre.

Præ signifie par-dessus, par-devant; l'origine de cette préposition est dans l'usage d'avancer les bras en avant pour faire signe aux autres de suivre: *Præire*, c'est marcher à la tête d'une troupe; *Præcellere*, c'est être élevé par dessus les autres; *Præbere*, c'est fournir ce qui est nécessaire pour une œuvre. *Bere* c'est bailler, donner, c'est *par*, *per*, *ber* — bras. — *Præcipere* prendre ou recevoir par avance; *Præceps* indique un escarpement d'où l'on tombe la tête première. Rogner, retrancher s'exprime en latin par *Præcidere*. *Præcox*, qui mûrit avant le temps. *Cox* tient à *Cus* dont nous aurons longuement à parler. *Præda*, c'est la proie qui nous est tombée devant.

Dans *Præ*, *Praï* on voit le bras qui s'allonge pour prendre, s'il le faut, et sans qu'on nous donne.

Le point de départ de *Pro* est dans le mouvement du bras qui se tourne et fléchit vers la poitrine, vers le centre de la vie pour indiquer le but de tout ce qu'on fait, de tout ce qu'on pense. Mais s'il y a *pro me*, il y a aussi *pro te*, *pro se*; — pour — est une expression très-générale et dont l'emploi se répète à tout moment, pour exprimer le but, l'intention, l'affec-

tion, le mépris, la haine et l'amour, l'utilité, le profit. Profit vient de *Proficere*, profiter; dans le verbe français T a pris la place de C.

Prodesse veut dire être utile; *Procumbere*, tomber sur le ventre; *Probare*, c'est proprement donner les mains à une chose, *Bare pro*; *Procurare*, c'est avoir charge, maniement propre d'une chose. Dans *Proprius*, propre, il y a deux fois bras. On pourrait dire qu'il est aussi deux fois dans *Privare* ou *Pribare*; mais la dernière fois détruit la première, *Privare* c'est ôter le bras, la jouissance à un particulier ou au public.

Perpetuus, c'est un bras qui se meut toujours, qui demande toujours. *Petere* a signifié d'abord tirer à soi, prendre. Avec l'introduction des lois et de la police, il a voulu dire demander.

Prodere, c'est faire paraître, nommer, déclarer, produire; *Prodire*, c'est aller au-devant, s'avancer, sortir. *Proditio*, trahison, c'est proprement l'acte de divulguer un secret; trahison vient de *Trahere* qui est le même mot que *Tradere* et que le verbe français Traiter.

Procare c'est demander avec impatience; de là *Procax* et *Protervus*; nous connaissons *ax* et *ervus*. *Cervus*, c'est la seconde partie de *Protervus* avec le changement de T en C.

Nous avons précédemment indiqué l'intention philologique de SC; dans *Proficisci* on reconnaît l'acte de faire passer derrière soi le chemin qui est devant nous; c'est le premier pas pour *Conficere viam*. Marcher est le résultat de partir; Marcher a été formé de

partir ; seulement M, signe d'un résultat, a remplacé P qui tient à B, F, V et marque une force, une puissance. *Adipisci quempiam*, attraper, joindre quelqu'un en chemin, est une expression où la valeur de SC est parfaitement indiquée.

Promittere, promettre ou jetter devant pour qu'on prenne. *Progredi*, *Profundere*, *Prodigere* n'ont pas besoin d'explication. La catégorie à laquelle ces mots appartiennent est assez considérable et facile à reconnaître comme celle des mots où *Præ* domine et marche devant.

Dans *Profiteri*, dire franchement, avouer, F annonce la force intérieure qui est dans *Fari*, parler, et *Pro* fait voir que cet aveu a lieu pour un objet spécial. F dans franchement et V dans Avouer représentent la même intention que le F de *Fateri* et de *Profiteri*. *Profligare*, jeter par terre, est pour *Proplagare* en provençal *Pauficar*.

On ne peut méconnaître *Par*, bras, dans *Palæstra*, lutte, non plus que dans *Palàm* que l'on traduit par ouvertement ; *Palàm* veut dire bras ouverts. Paralyser n'a pas besoin d'explication. *Irrepere*, se traîner sur ses bras, ramper, n'est pas obscur non plus, de même que le verbe espagnol *Pelear*, exactement traduit par « en venir aux mains. »

On peut observer que le mot Parage équivaut à l'expression « bras de mer. »

Branche est évidemment Bracchium.

Properare, hâter, est une expression bien imaginée, *Perare pro*. *Usurpare* signifie prendre l'usage d'une

chose qui n'est pas à nous. Dans Pratiquer, en espagnol *Platicar*, *Usarse*, l'emploi de *Par*, bras, est évident. Il est aussi bien distinct dans le mot Séparer qui signifie détruire l'individualité, faire deux ou plusieurs objets de ce qui n'en formait qu'un. *Probare*, approuver, c'est mettre les mains sur la tête de quelqu'un en signe d'approbation de ce qu'il a dit. Protéger, c'est le couvrir entièrement de ses bras ou de son corps.

XXXIV.

J'ai dit, sans l'assurer toutefois, que *Par* dans un mot composé a pu tenir la place de *Pyr*, feu. Une distinction beaucoup plus importante et plus certaine est celle de *Pa*, bouche. A *Pa* se rapporte *Pasci*, *Pascor* et *Pati*, *Patior*. *Pasci*, c'est prendre et faire entrer dans la bouche l'herbe tendre ; SC indique ce mouvement facile ; mais T dans *Pati* rencontre une herbe dure qu'il faut triturer.

Facies, la face, a dû être *Pacies*, de même que *Os* signifie également bouche et visage. Baiser vient de *Pa*. *Pacies* est devenu *Facies* comme *Pari* est devenu *Fari*, parler. Pâle, Blême viennent de *Pacies*, ainsi que notre adjectif provençal *Passid*, *Passido*.

On pourrait dire que *Petere* signifiant à la fois prendre et demander tient à *Par* et à *Pa*.

Pati, souffrir, supporter, endurer, tient aussi à *Par*, bras ; Supporter c'est proprement avoir sur les bras, et souffrir, c'est être sous les coups. *Perire* est

le résultat de *Ferire*, et dans *Ferire*, frapper, F ainsi qu'on l'a vu, prend la place de P, qui est dans *Percutere*, frapper sur la peau et de B qui est dans Battre. D'ailleurs, *Passus* n'est autre que *Parrus*.

Il y a dans Lucrèce un beau vers qui renferme le principe fondamental de l'agriculture :

> Pandere agros pingues, et pascua reddere rura.

Et Plaute a dit : *Non Arvus sed Pascuus est hic ager*. Je cite ces deux passages pour rappeler ce que nous avons dit d'*Arvus* et de *Rus* et pour faire pressentir ce que nous avons à dire de *Ager*.

Pax a voulu dire primitivement bouche close. C'est le cri des huissiers : Paix ! Silence ! On peut le faire venir de *Pasci*, comme nous l'avons déjà vu. *Compescere*, appaiser, vient de *Pax*, et *Pix*, poix, d'où *Piger* qui, au propre, signifie englué, tient par X au sens de *Pax*, bouche close. *Stupescere*, c'est être englué, étonné par l'objet qui est devant nous, *quod stat*.

Altas egit radices ignorantia, *silent docti*, *blaterant insipientes*. *Blaterare*, parler à tort et à travers, peut provenir de *Pa*, bouche, comme de *Par*, bras. Dans le second sens, on voit remuer le bras autant que la langue. *Ignorantia* peut se décomposer ainsi : *in norantia*, le non-savoir. *Noscere*, savoir, est formé d'*Oscere* qui vient d'*Os*, bouche, et de l'article ou affin euphonique N. Le savoir, c'est ce qu'on apprend de la bouche des autres : l'instinct, l'intuition ou dis–

tinction est en nous comme la combinaison. Il y a une ignorance qui a besoin d'être dissipée par des paroles, mais par des paroles saintes ; une autre sorte d'ignorance doit être délicatement respectée.

R donne à *Pa* un sens tout autre, comme on le voit dans parler, paroles. R fait ouvrir la bouche. *Pari* est devenu *Fari*. F bien plus que P marque la force intérieure qui nous presse à parler.

Paresse nous montre *Par* beaucoup mieux que *Piger*. « Esse » nous rappelle *Ex* de *perplex* ; on peut en dire autant de *Presse*, *Presser*.

Nous n'avons pas besoin de revenir sur *Palatus*, *Palatium*, ni de citer *Pales* et *Palatua*, déesses des anciens Romains.

Palea, paille, vient de *Par*, bras ; et *Palari*, *Palor*, courir ça et là tient à *Bal*, *Baou*.

Facere m'a tout l'air d'avoir été *Pacere* venant de *Pal*, bras. *Fas* n'est autre que *Fac*, fais. *Væ* me paraît avoir voulu dire « viens. » On l'a traduit par malheur à. . . ! Malheur à toi, si tu ne dis pas la vérité ou si tu es coupable ! Tel est le sens juridique renfermé dans *Væ ! Vas* et *Vade*, va-t-en ; c'était la formule employée par le juge envers celui qui avait fourni caution, qui avait donné son *vadimonium* ou obligation de comparaître en justice en certain jour.

Palatha, cabas de figues, masse de figues, tout en nous offrant *Pal*, car on porte un cabas avec le bras, nous présente encore une transformation de P ou B en C et un autre en M. Ces transformations deviendront bientôt l'objet de quelques recherches.

J'ai donné une étymologie au mot *Fada* ; ce mot n'est autre que *Bada* qui, en provençal, veut dire Parlé et qui dans notre plus ancien langage français était *Féé*. Notre *Badar* équivaut au latin *Fabulari*.

Ferre, porter, nous offre un exemple de la conversion de F en P ; c'est toujours *Bar*, bras, qui a formé ces deux vocables ; et Blesser n'a-t-il point de rapport avec Bras? Ne perdons jamais de vue les substitutions possibles que nous avons indiquées en commençant.

Le verbe provençal *Pastar* et sa traduction française Pétrir sont dus à *Par*.

Probus vaut autant que *Provus*, et c'est de *Provus* qu'a été formé le mot Profit tout aussi bien que de *Proficere*. *Labor improbus*, c'est le travail désintéressé ; *Probus*, honnête, *Probus moribus*, qui est de bonne mœurs, ferait, à mon avis, quelque allusion au profit véritable qui résulte d'une sage conduite.

Nous avons déjà parlé de *Labor* et de *Bos*. Ce que nous avons dit mérite un plus long développement. Un avortement est un *Abor*, un effort malheureux. *Ebur*, est une forme d'*Abor*. Mettre en œuvre l'ivoire dut paraître un effort prodigieux. L'*Abor* que fait le *Tar* en labourant la terre lui a fait donner le nom de *Bos*. S exprime l'assoupissement, la sujétion de l'animal. *Mos*, habitude, vient de *Bos* comme habitude vient de *Abor*. B est devenu M parce que M rappelle toujours ce qui tend à la ligne horizontale, ce qui la trace et la parcourt. D'ailleurs, B a une grande tendance à devenir M : Beugler et Meugler se disent indifféremment.

Je pense que Béotie voulait dire pays à bœufs ; j'en dirai autant de la Bétique, si je ne trouvais pas le nom de cette riche contrée écrit par Æ ; ce qui me ferait penser à *Baou*, à un pays de riches vallées. Dans un géographe espagnol je trouve qu'on faisait dériver Bétique de *Behin*, vocable chaldéen qui aurait signifié fertile, délectable. Les pays à bœufs sont en effet plus fertiles que les pays à chèvres et de belles vallées formées par de belles montagnes sont partout un séjour délectable. Ce qui me ferait croire, malgré le scrupule philologique rapporté plus haut, que la Bétique était appelée ainsi à cause des bœufs, c'est que le fleuve *Bœtis*, le Guadalquivir d'aujourd'hui, était dans la haute antiquité le *Tartessus*, et que la Beauce, pays fertile en grains, a pris évidemment son nom des bœufs et non pas des montagnes.

Le travail du bœuf fesait donner le nom de *Possessio* à la terre labourée. La possession n'était pas la propriété ; strictement parlant, elle ne l'est pas aujourd'hui non plus. Quand les terres étaient communes, quand elles appartenaient à la tribu qui les distribuait pour un temps à ses membres, celui qui menait ses bœufs sur un champ en prenait possession ; l'année d'ensuite c'était un autre qui possédait, ou bien le champ restait en friche et servait au pâturage commun. *Campus* exprime parfaitement cet état de choses. C renferme, circonscrit une certaine étendue de terre, *amp*, d'où ample. *Potiri* ne fait allusion qu'à la jouissance privée. *Pollere*, c'est plus que posséder, c'est pouvoir beaucoup ; L prend ici la place de S qui

est dans *Posse*. *Posse* et *Pollere* tiennent également à *Bos*.

Piare a primitivement signifié «immoler des bœufs» immoler c'est mettre en tas, *in moles*. De *Piare* est venu *Pius*, *Pietas*, etc.

J'ai dit que *Piger* voulait dire englué ; le *Piger* est bientôt *Miser* ; il tombe bientôt sur ce plan horizontal où l'on est forcé de mendier pour vivre ; *Mendicare* veut proprement dire tendre la main ; il diffère peu de *Manducare*. Manger n'est autre que *Manum gerere*.

Pignus tient à *Pix* comme *Piger* ; c'est l'acte d'entrelacer les mains en signe d'amitié, en témoignage de confiance et de bonne foi. Gage tient à Cage ; quand on donne un gage on s'enfonce dans sa parole, on se met dans la cage de ses promesses. Cage est le même mot que Caxa, caisse, déjà expliqué. *Peccare* a été formé de *Pix* ; c'est bien véritablement s'engluer que de pécher ; c'est se salir honteusement.

Le mot espagnol *Brio*, vivacité, gaillardise, courage, appartient à *Ber*, *Vir* ; Briser aussi ; et Casser n'est autre que Barrer, rompre à coups de barre, ainsi que nous l'avons vu.

Dans Ban, dans Bannière, dans Bannir, dans Bande je verrais plutôt *Pa*, bouche, que *Par*, Bras, s'il n'y avait une étymologie plus certaine dont je parlerai.

Dans le mot provençal *Bresco*, rayon de miel, je suis tenté de voir le même radical qu'on aperçoit dans Planche ; et ce radical est *Pal*, Bras.

Une *Bresco* est une petite planchette, une petite cloison. L'Abeille, *Apis*, est l'ouvrière de cette cloison,

de cette œuvre merveilleuse ; on ne saurait trouver une plus charmante caractéristique de *Ap*.

Pecho et poitrine tenant à *Pro*, *Buen Pecho* en espagnol signifie bonne intention.

Ab et *Ap* marquant l'effort et surtout l'effort de bas en haut ; B et P à la tête d'un mot signalent le résultat de cet effort ; c'est chose certaine. La caractéristique de B pourrait être cette expression « tenir bon. » Au physique, ce qui est bon, c'est ce qui dure ; la solidité, l'équilibre, l'accord parfait des parties entr'elles constituent la bonté, il en est de même au moral.

Les anciens, au rapport de Varron, disaient *Manus* au lieu de *Bonus* ; *Cer Manus*, Dieu ou Créateur bon. Puis *Malum* a signifié tout le contraire de *Bonum*. Cherchons à éclaircir ce mystère.

On a dit que *Manare* était moins le propre des eaux courantes que du soleil quand il projette et nous envoie ses rayons. *Mane*, le matin, viendrait de là ; c'est le commencement des émanations, et, certes, le matin qui nous arrache aux ténèbres de la nuit est bon. De *Mane* serait venue *Matuta* que les Grecs appelaient *Leucothea* ou la déesse blanche, l'Aurore. Par suite, les dieux Manes auraient été des dieux bons et favorables comme les rayons du matin. Après *mater Matuta* on aurait eu *poma Matura*, les fruits mûrs, autre genre de bonté.

Mais quand Virgile dit :

Quisque suos patimur Manes.

Virgile ne présente pas les Manes comme bons ou mauvais, mais comme pouvant être l'un ou l'autre, ou, pour mieux dire, comme heureux et malheureux suivant ce qu'on aura fait quand le corps était sur la terre, au milieu des épreuves de la vie. Les anciens regardaient les Manes comme la partie spirituelle de l'homme, la partie responsable. Le christianisme ne fait pas autrement. Ainsi, on ne peut dériver *Malum* de *Bonum*, comme d'*Orior* on obtient *Morior*. Cherchons une autre origine à *Malum*.

De ligno autem scientiæ boni et mali ne comedas. L'arbre de la science du bien et du mal figure toute la destinée de l'homme. C'est d'un côté le ciel et la terre, l'aspiration en haut exprimée par *al* ou *ar* de *Arbor ;* de l'autre c'est la matière exprimée par *Malum*, par le fruit qui tombe sur la ligne horizontale, quand il est mûr ou que les intempéries de l'air précipitent sa chute. Que *Ar* ou *Al* exprime l'ascension, l'élévation de l'arbre, c'est ce qui résulte de toutes les conjectures dont nous avons semé cet écrit.

La couronne lumineuse qui rayonne quelquefois autour des astres et principalement autour du soleil et de la lune, a reçu, en physique, le nom de Halo. Ce nom paraît avoir été pris à la même source qu'*Allah*. *Mal* est donc à l'égard de *Al* ce que *Morior* est à *Orior*. *Al* comprend toutes les idées élevées, toutes les passions nobles et généreuses, tout ce qui n'existe plus aujourd'hui, tout ce qui, du moins, est proscrit par l'esprit et les habitudes qu'on est parvenu à nous donner ; *Mal*, c'est tout ce qui tombe et s'enfonce dans la

matière, tout ce qui se vautre, avide et jamais repu, dans le résidu immonde de nos révolutions, dans cette fange que toutes nos poussières mêlées de sang, ont formée. *Al*, si j'ose dire, c'est le gouvernement par les sommités légitimes, talent ou naissance; *Mal*, c'est le gouvernement par les sommités d'aventure que l'égalité la plus frénétique a besoin de faire croître, de faire pousser elle-même pour que son nom soit proféré encore quand elle ne sera plus; c'est le niveau politique, c'est cette égalité apparente qui n'est que la mort, et qui, pour se donner un air de vie, a recours, même en naissant, aux inégalités les plus odieuses, à ces dents de serpents que répandent sur la terre d'insensés Cadmus et qui deviennent des hommes acharnés à s'entre-détruire dès le moment qu'ils arrivent à la lumière; mythe terrible qu'on dirait avoir été imaginé d'après l'histoire de nos jours.

Mais ce n'est pas de nécessité que M rapproche notre pensée de la ligne horisontale, et la fait cheoir de cette perpendiculaire qui va droit au ciel, au séjour des existences éternelles, sur ce plan fatal d'ici-bas, où viennent se ranger confusément, mais inévitablement, toutes les impuretés, tous les cadavres, tous les sépulcres de la création!

M ne va pas toujours avec la mort; M de moi, de mien, par exemple, n'est que B de *Bonum*, il exprime comme B quelque chose d'arrêté, de fixe, de propre à la personne et qu'on ne peut en détacher. La bonté, la probité, la prudence, la force morale, constituent l'homme de bien, *vir Bonus*, l'homme

ferme et solide. Tant que ces qualités restent debout et inflexibles comme un rocher, comme un *Baou*, c'est *Bonum* ; quand elles fléchissent, quand elles s'abaissent vers la ligne horizontale, quand elles s'y répandent, s'y perdent, s'y abîment, c'est *Malum* ; et voilà comment le mal est toujours à côté du bien, comment ils se suivent ainsi que l'ombre suit le corps ; voilà comment au moral et au physique, la ligne perpendiculaire qui est la première direction de la vie s'incline et tombe sur cette ligne horizontale qui est le mal, qui est la maladie, qui est la mort.

Il est une observation de Samuel Bochart qui se rapporte au changement de B en M. Il assure que *Ab* est la même chose que *Ammod*, colonne. Cela se réduit à dire que *Ab* devient *Am* et que B devient M. Nous avons vu le *Bahr* des Orientaux être le *Mar* de notre occident. *Vir*, homme, devient *Mas*, *Maris*, Mâle. Le mot provençal *Barquiou*, diminutif, à ce qu'il semble, de *Bahr*, répond au français Mare. Le bois, *Lignum*, est en espagnol *Madera*; en de certaines conditions, les Corses appellent un bois *Mâqui*. L'Orient d'autrefois appelait également Baal et Moloc le personnage le plus élevé. *Vallus* ou *Ballus*, retranchement, est aussi *Murus* ; *Murs* et *Valls* trouve-t-on dans un compte de fortifications rédigé en catalan. La conjonction espagnole *Pero* est rendue en français par Mais. *Facies* ou *Pacies* d'où *baceou*, soufflet, est devenu le Masque du visage. Barre, raie, ligne est aussi marre, marrelle. *Boles*, grec, est Motte, *Moles* ; et *Polis* n'est autre que *Boles* ou *Baou*. Le radical *Ib* a

donné en provençal *Imou*, *Uvidus*, ou *Ubidus*, a fourni humide. *Volvere*, *Bolbere*, rouler de la montagne en bas, est aussi *Movere* ; *Habitare* vaut *Manere*, et habitant, manant. Avaler c'est manger, et *Uber* c'est mamelle. L'œuvre de l'abeille, *Apis*, c'est *Mel*, miel. Borne est en espagnol *Mojon*, en catalan *Muga* ; Saint-Laurent-de-la-*Muga* où, dans les guerres de la révolution, il y eut quelques beaux faits d'armes.

Le résultat de *Ponere* est souvent *Monere*, on place quelque chose en tel lieu pour avertir ; Avertir n'est autre que *Avertere*, détourner, et *Ponere* ou *Monere* a donné *Monumentum*. De même que la main, *Manus*, tient à *Bar*, bras, Marteau a pu être Barteau et se rapprocher ainsi de « battre. «

Mundus vient de *Movere* qui, lui même, se compose de *Overe*, rouler comme un œuf, et de M qui marque le plan où l'œuf roule. Les Egyptiens figuraient le monde par un œuf.

Revenant à l'assertion de Bochart, nous dirons que *Ab* devient *Am* comme la source *Ab* devient le fleuve *Amnis* ; *Ab* est *Ammod*, colonne, parce qu'il présente une suite de *Am* superposés ; *Od* n'est autre que *Ar*, devenu *Ad*, devenu *Od*. C'est par *Am*, *Em* que *Men* signifie pluralité, multitude et qu'on appelle monde tous ces êtres humains qui tournent et retournent et s'agitent comme nous sur la ligne horizontale, en attendant d'y trouver un jour comme nous le repos.

J'en étais là de mes recherches, jamais bien content de toutes ces explications et surtout de la marche ondoyante et peu assurée qu'un sujet éminemment

complexe et divers me force pourtant de suivre, lorsque, voulant arriver à la propre origine de *Miser*, conséquence de *Piger*, je suis tombé sur la Manche, province d'Espagne, sur le pays de Don Quixotte. Dans les chroniques du Roi de Castille, par Lopez de Ayala, il est question d'un comte Don Illan, *que era conde de Espartaria, que quiere decir de la* MANCHA *que hoi dicen de Monte Aragon*. Ce qu'au temps de Pedro d'Ayala, c'est-à-dire dans le quatorzième siècle, on appelait *Mancha de Monte Aragon* avait porté dans les siècles antérieurs le nom de *Spartaria* ou terre qui ne produit que du spart ou *Alfa*. Or, une terre de cette espèce est une terre sèche, et celui qui a commenté Pedro d'Ayala dit que son auteur a trouvé le véritable sens du mot *Mancha* qui signifie *tierra de spartos seca*.

On lit dans le registre du roi Don Pedro d'Aragon, sur la guerre qu'il eut avec le roi don Pedro de Castille, ce passage : *Por Magen é por Almeza, que es tierra de Don Juan, é es seca* MANJA, *é tal que poder del Rey no y poria* TURAR, *é con hi fos entrat, no y poria dar dany*. *Manja* ou *Mancha* était donc un pays où *poder del Rey*, une armée du Roi ne pourrait durer et où, une fois entrée, elle ne saurait causer de dommage. En jargon d'Espagne *Ancha* signifie une ville ; *Mancha* est par conséquent l'opposé d'une ville, un désert. D'un autre côté, *Ancho* signifie large, et quand cette largeur est rétrécie par M on a une manche d'habit et un bras de mer entre la France et l'Angleterre appelé la Manche.

Maintenant, ne pourrait-on pas trouver notre verbe Manquer, *Fallere*, faire défaut, dans *Manja*, *Manca*, terre dépourvue d'ombre, d'eau, de vivres, de verdure. Dans son livre de *Cetreria* ou l'art de la fauconnerie, Lopez de Ayala parlant de la chair des canards dit qu'elle est MANCHINA *é salvage é orgulle como el falcon.*

Dans *Miser* M exerce à l'égard de *Esum*, participe d'*Edere*, manger, et qui entre dans *Esurire*, brûler de manger, dans *Esca*, nourriture, etc., exerce, disons-nous, la même fonction que dans *Morior* à l'égard d'*Orior*. On peut en dire autant de *Materia*, mot composé de *Ateria*, élévation, tendance en haut, intelligence, principe éthéré et de M négatif. On n'a qu'à revoir ce que nous avons dit de *At*.

Hutin tient à *At* ; c'est quelque chose qui se dresse fièrement ; Louis-le-Hutin. Butiner, c'est prendre ce qui se dresse devant nous, ce qui s'offre à notre main et peut être enlevé. Mutin n'est autre que Hutin ; ici M est une lettre euphonique remplaçant l'aspiration H.

Nous avons dit tout au commencement de nos études que *Urgere* voulait dire presser latéralement; Heurter est à ce point de vue la traduction d'*Urgere*, mais avec une impulsion exprimée par T. Dans le mot Ulcere, il y a bien aussi une pression latérale, une pression des plus fâcheuses, mais sans impulsion, l'ulcère rongeur agit à la manière de *Sequi*, *Sequor*.

Ullus, quelqu'un, ne nous est pas inconnu. Il y a dans *Ullus* une idée quelconque d'élévation. Les bras

sont en latin *Ulnæ*, d'où est venue l'aune ou brassée, mesure de longueur. Les mauvaises plantes qui croissent et montent haut dans les marais s'appellent *Ulvæ*, et le latin *Ulva* n'est autre que l'arabe *Alfa*, et le provençal *Aouffo*. Nous connaissons la portée de V. *Steriles Ulvæ*, méchantes herbes. *Uva*, raisin et par extension vigne, ne prend point L parce qu'il vient d'*Uf*, *Uv*, humide.

On a déjà vu à peu près d'où venait *Multus*. Pénétrons plus avant s'il se peut. *Ullus*, quelqu'un, peut être ramené à *Urrus*, et avec impulsion nous avons *Urtus*. Si cette impulsion a lieu sur la ligne horizontale où tout vient aboutir, où tout se presse, se mêle et se confond, on aura *Murtus*. Remarquons, tout en passant, le rapport de *Murtus* avec « meurtre. » L'*Urus* ou bœuf sauvage était *Urus* pour *Ulus*; nos paysans de Provence mettent encore sans cesse R à la place de L. *Murtus* est donc devenu *Multus*. Maintenant on ne trouvera plus si étrange que notre adverbe français « Beaucoup » soit l'équivalent de *Multùm*; B pour M et C pour T nous donnent les consonnes essentielles, radicales de Beaucoup, qui a été *Mautoup*, *Maltup*, venant de *Multùm*. Il n'y a pas d'exemple mieux choisi pour expliquer les nombreuses permutations de B ou P en M et de T en C. Du reste, en arabe, *Koul* veut dire chaque, et chaqu'un se rend par *Koul-ouahàd*; *Oul* se rapproche de *Ullus*, et K détermine, asseoit, constitue *Oul*, qui est proprement en l'air; *Ullus*? y a-t-il quelqu'un?

Si nous faisons bien attention à la valeur de B ou P

sorti de *Ab*, qui signifie source, qui signifie père, qui signifie dépôt, etc., nous pourrons nous rendre compte de *Populus*, peuple. Le P de *Populus* qui est aussi *Multitudo* ne diffère point du B qui est dans Beaucoup. Le second P de *Populus* est devenu C; car C prend la place de B ou P comme de T. Nous en verrons plus d'un exemple. Un poulk de Cosaques est la seconde partie de *Populus*, et *Pulus* ou *Poulous*, par le changement de P en F devient « foule. » *Plus*, *Pluris* n'est autre que *Pulus* contracté. Dans *Plebs* il y a débordement, *Eb* indique cet excès de peuple. Voici la différence qu'Ateïus Capito, un des grands jurisconsultes de Rome, *publici privatique juris peritissimus*, établissait entre *Populus* et *Plebs*; *Populus* comprenait toutes les classes, tous les ordres de la cité; à *Plebs*, manquaient les patriciens. Remarquons ici que *Peritus*, au propre, voulait dire « homme qui a fait un grand usage de ses bras. » Ateïus Capito n'était versé dans les lois, n'était devenu *peritissimus* qu'après avoir feuilleté les codes et tenu longtemps dans ses mains les tables de la loi.

XXXV.

Entre *Parvus*, qu'on porte sur le bras, et *Pravus*, méchant, quelle différence y a-t-il? *Perversus* est synonyme de *Pravus*, et *Pervertere* d'où *Perversus* veut dire renverser sens dessus dessous. Le *Pravus* comme le *Perversus* est un être renversé, dénaturé.

Paucus, *palcus* ou *parcus* fait penser à bras. *Pau-*

cillatim ou *Paulatim* s'applique à l'acte de porter peu à peu et par brassée le fourrage à l'étable. On est *parcus* par le bras, on est ménager par la main. Dans *Avarus* ou *Abarus*, avare, l'A est privatif, l'avare est comme privé de ses bras. Notre adverbe — Guère — qui ne s'emploie jamais sans la négative me paraît être *Barra* avec les changements de lettres connus, et *Barra* c'est — Bras; — je n'en ai guère, c'est-à-dire je n'en ai *barre* ou *varre*, mesure de la longueur du bras.

Pauper désigne celui qui tend le bras *par*, *pal*, (pau-per).

Explorare, tient aussi à *Par*. C'est au propre l'acte de soulever avec les bras ce qui cache un objet, ce qui le dérobe à la vue.

Peregrinus est celui qui marche toujours ou du moins beaucoup.

On peut reconnaître encore *Par* dans *Perpeti*, endurer, avoir de la condescendance, supporter; dans *Pellicere*, dans *Pellicatio*, dans *Pellex;* attirer par flatterie, cajoler, suppose, outre l'emploi de la parole, celui du geste qui la confirme et la rend plus persuasive, plus pénétrante. *Placere* appartient à cette catégorie; ce qui plaît s'accorde bien, s'ajuste bien avec nos désirs. C'est comme *pla* dans applatir. *Placidus*, tranquille, est celui dont les bras sont tombés sur les hanches, désarmés, immobiles. *Mare placidum* se dit de la mer quand ses flots ne se hérissent plus sous le souffle des vents. Quant à *Placitare*, plaider, cela s'applique aux juges qui doivent réduire au silence le

vent des passions et surtout ne pas s'y laisser entraîner eux-mêmes. On plaide pour mettre un terme aux débats qui se sont élevés, pour arrêter les criailleries des parties par les criailleries plus concluantes des avocats, ainsi que par la parole grave du juge. L'action des bras fait partie des débats les plus animés ; ils sont plus éloquents que la parole et vont au-devant d'elle.

Incontestablement, *Pertinere* s'allie à *Par*, même quand il veut dire s'étendre, se répandre.

Peri en hébreu veut dire fruit ; de *Peri* est peut-être sorti *Perire ; Perit*, le fruit tombe. Mais *Peri* viendrait de *Par*, c'est ce qu'on atteint, ce que l'on cueille avec le bras. Nous parlerons bientôt de *Frux*, qui a la même origine.

L'origine d'*Imperare*, commander, ne saurait être disputée à *Par*, bras. *Imperare*, c'est allonger la main vers ou sur, c'est faire le signe du commandement. Jupiter, les rois et les empereurs étaient représentés avec le bras en avant armé de la foudre, d'un sceptre ou d'un bâton.

Pendere, *Pensitare*, *Punire*, *Pœna* tiennent à *Par* ; mais R a été remplacé par N marquant l'inclinaison de ce qui pend, de l'esprit qui examine, sonde et réfléchit, du criminel qui s'incline sous le bras de la justice. Un rapprochement singulier existe entre *Punire* et *Fustis*, *Funis*, *Funus* ; P de *Punire* est changé en F dans ces mots où l'emploi des bras reste pourtant indiqué par le bâton, par la corde et par l'enterrement.

Nous avons N avec la portée que nous lui connaissons dans cette expression de Vitruve *Funes antarii*, cordes de grues ou de machines à enlever des fardeaux ; écharpes mises de biais. *An* marque bien l'angle qu'on forme avec les cordes et les machines.

Farcer et Farcir ont une origine commune. Ils viennent tous les deux de *Ferre*, porter, et ne sont pas bien éloignés de fardeau. Une farce est une charge d'esprit bonne ou mauvaise ; farcir est autant que fourrer, et fourrer vaut bourrer, c'est-à-dire enfoncer dans le sac à renfort de bras.

Fournir vient de *Forum*, marché ; Fournir équivaut à cette expression — tenir marché.

Farrago, ramas, compilation de diverses choses tient à *Par* de même que fatras. Garroter découle de la même source. *Par* est devenu *Gar* ; nous verrons d'autres exemples de cette transformation.

Veut-on des exemples frappants de la conversion réciproque de B ou P en F. *Abluere* d'où ablution, c'est laver avec l'eau qui était dans le *Ab*, dans le vase et j'oserai dire dans le hanap de notre plus ancien vocabulaire français. De *Bluere* est venu *Fluere* ; et *Bluere* est autant la conséquence de *Ab* que Bouillonner en latin *Ebullire* ; l'eau bouillonne en sortant de la source, du *Ab* qui la renfermait ; une source rez de terre s'appelle en provençal *Bouillidou*. Pleurs et Pluie viennent également de *Fluere*. F sert à rendre L plus coulant. F désignant ce qui fuit, ce qui coule, ce qui s'échappe, et B ou P indiquant le depôt, la source, ce qui est permanent, ce qui tient bon, il ne

faut pas s'étonner que ces trois lettres adhérentes se soient confondues si souvent par l'usage, et, l'on peut dire, par une attraction réciproque.

Fons est le même mot que *Pons.* Nous avons dans le midi plusieurs lieux connus sous le nom de Saint-Pons ; ce sont des sources, des fontaines. Dans la commune de Gemenos, il en est un, surtout, que ses eaux, ses ombrages, ses ruines, les ruines d'un ancien monastère de femmes, ses pins et ses peupliers mêlant et confondant leurs murmures divers, rendent sous notre soleil et parmi nos rochers grisâtres un lieu de délices. *Pontus* signifie mer, comme *Pons* équivaut à *Fons.* Le nom de *Pons*, *pontis*, est resté à la construction par le moyen de laquelle on passe au-dessus d'une eau courante. Si nous cherchons bien, nous trouverons dans *Pons*, un bras qu'on tend sur les deux bords d'un fleuve.

Les Parques étaient les bras du sort, de la destinée.

Dans *Sepelire* on reconnaîtra l'acte d'enfoncer dans la terre au moyen de *Pel* un individu *Se*.

Flamma nous présente des bras qui s'allongent ; la flamme embrasse pour dévorer. Le flagrant délit est celui pour lequel les bras sont encore en action, embrassant et assassinant la victime, ou emportant la proie, le vol. *Flagrare* signifiant brûler est une expression métaphorique bien faite. C'est à ce même point de vue et en faisant allusion aux bras que *Flagrum* signifie fouet.

Fragrare, exhaler, nous parle aussi de bras qui

s'allongent dans l'air comme des flammes, qui l'embrassent et l'empreignent de *par*fums. *Par* est encore dans ce dernier mot comme un bras qui s'étend. Du reste, la préposition latine *Per*, la préposition française *Par* ne sont autre chose qu'un bras qui s'étend et s'allonge pour saisir, pour faire, pour enlever, etc. Dans *Perrumpere*, *Per* marque un redoublement d'effort.

Il n'y a pas jusqu'à *Fungor* qui ne puisse raisonnablement être rappelé à *Pungor*. *Pungor*, je suis piqué, on fait un point, une entaille pour moi, veut dire autant que « je m'acquitte de mon devoir, je remplis ma tâche, *Fungor officio. Officium* doit s'entendre de ce qui est devant soi pour être fait, de la tâche; *Ob facere*.

Fruor, *Fruiscor* ou *Frumiscor*, j'attrape, je gagne, je jouis, nous présentent *Par*, bras, à leur origine. Aulugelle prétend que *Frumiscor* vaut mieux que *Fruor*. Dans *Frumiscor*, en effet, on voit ce *Um* qui marque l'abondance comme *Am*, *Em*, *Om*, etc., et qui, dans les langues germaniques, sous les formes *Home*, *Heim*, indique principalement la famille groupée sous le toit qui la protège, la tribu et le pays qu'elle occupe. *Fruges*, fruits ou biens de la terre, *Frustare*, mettre en morceaux, *Frustrari*, être privé de son morceau, *Fruticari*, pousser des rejetons, tiennent à *Par* autant que *Fruor*, et autant que *Ferre*, porter. Dans Homo Frugi, homme ménager, *Frugi* est le datif de *Frux*. Dans « Epargner » il est impossible de méconnaître *Par*.

Il y a cette différence entre *Fanum* et *Templum* que *Fanum* vient de *Fari*, parler, ce qui s'applique aux paroles et aux chants religieux, tandis que *Templum* n'était autrefois que *Tempus*, c'est-à-dire l'espace du ciel où l'on prenait les augures; par suite, les premiers autels furent dressés en plein air, et la première enceinte qu'on leur donna fut celle des bois touffus.

Lucus Aventino suberat niger ilicis umbrâ,
Quo possis viso dicere, Numen inest.

Fanum vient tellement bien de *Fari* ou *Pari*, que *Lucus*, l'enceinte profonde et ténébreuse qui entourait le *Fanum* primitif semble avoir donné naissance au verbe *Loqui*, *Loquor*. Varron pense que le mot *Lucus*, origine des *Luceres* et des *Lucumones* appartenait à la langue des Etrusques. *Lucà*, dans cette langue, voulait dire autant que vieillard, notable ou le plus apparent. On peut revoir ce que j'ai dit au commencement de cet ouvrage avec prolixité sans doute et à l'occasion du hameau des Lèques sur l'origine probable de *Locus* et de *Lucus*.

Que signifie Profane? ce qui n'était point consacré, ce qui était au-devant et au-dehors du *Fanum* :

Odi profanum vulgus et arceo.

Le *Fanum* d'où vient le mot fanal, ayant été d'abord la guérite où se tenait l'observateur, le guetteur, a pu être *Banum*, puisqu'il était dressé sur les lieux hauts. Nous venons de prononcer les mots guérite et

guetteur, nous allons bientôt en rechercher l'origine, bien que la lettre G ne soit pas encore venue à son tour d'explication.

Avertir n'est autre que le verbe latin *Avertere*, tourner d'un autre côté ; le dieu Terme, *Terminus*, *Avertebat*, faisait tourner d'un autre côté. On peut présumer qu'*Avertere* a été formé de *Ab* et de *Erctum*, héritage, bien de famille, part de terrain. *Terminus*, on disait aussi *Termo*, *Termonis*, aurait eu pour sa formation *Erctum* ou *Terra* et le verbe *Moneo*, j'avertis. Or, *Moneo*, contient *On*, élévation, et **M** indice de la ligne horizontale ; un terme est un avertissement placé sur la ligne horizontale.

Il est singulier que — Terme, — expression, réponde au latin *Sermo* ; mais *Sermo* revient à *Termo*, S ou C pour T: c'est ainsi que *Serere* touche à *Terere* : *Disserere*, discourir, c'est semer la parole. D'un autre côté, serrer, serrer de près, n'est que *Terrere*, effrayer. Saisir tient à serrer; S pour R. Saisir de peur, serrer de près et *Terrere* appartiennent à la même catégorie.

Le verbe *Videre* a découlé de *Ar*, comme *Finire* de *Af*, comme *Pal* de *Ap* et *Bal* de *Ab* ; mais *Ag* et *Ac* marquent aussi une grande extension de l'espace. G a donc pu prendre la place de V comme nous avons déjà vu C prendre celle de B. La montagne qu'on appelle la *Grand-Tête* dans le territoire de la Ciotat s'appelait, autrefois, *Godette* ou la *Godette* ; longtemps ce nom m'a fort embarrassé ; l'idée m'est venue ensuite que ce pourrait bien être la vedette. L'impératif latin

Vide se traduit en provençal par *Gueiro*; *Gueirar* c'est voir. Nous avons expliqué *Væ* par *Guai* ou *Gai* que nous rendons en français par Garé ; or Gare est exactement *Gueiro*, et Garder vient de Gare. Mais si V a pu devenir G on peut en dire autant de B ; ainsi le *Baldus* du moyen-âge, soit qu'il fût en observation sur une montagne, soit qu'il accompagnât le prince et marchât à ses côtés pour le défendre, est devenu le « garde. »

A cause de *Gai*, la vedette est appelée *Gaitha*. *Gai comme Væ* était le cri qui partait de la vedette pour annoncer le péril. Dans la bouche d'un juge s'adressant à un coupable ou à un témoin, *Væ* pouvait dire aussi « prends garde à ce que tu vas dire. » Cette explication vaut mieux que celle dont nous avons fait usage plus haut. Ici encore ce qu'on n'a pu bien saisir une première fois peut être mieux expliqué une seconde, une troisième. Les mots pour être bien compris ont besoin d'une longue manipulation.

La *Gaitha*, ainsi écrivait-on autrefois, avait fini par être la Gache. Le *th* qui est dans la seconde partie du mot servit, sans doute, à le faire prononcer ainsi. En temps de guerre, on publiait l'*Ordenansa de las* GACHAS, c'est-à-dire le règlement, la distribution des compagnies du guet et l'assignation des postes. On appelle encore *Agachoun* ou *Gachoun*, *a* paraît être une préposition, le poste où, derrière un petit mur en pierres sèches, on guette les pigeons ramiers pour les tirer au passage. Pigeon ramier veut dire pigeon sauvage ; rappelons-nous Râm, Rom, etc.

Sur toutes les montagnes appelées « la Gache, » il y a eu jadis un poste, une vigie, un lieu de surveillance et de garde. On voit plusieurs montagnes de ce nom sur notre littoral; la « Gache » est devenue ensuite la « garde. »

Bamosh en hébreu signifie lieux hauts; Abomination vient de *Bamosh*; sacrifier sur les lieux *hauts*, c'était proprement *Abominari*. Le mot grec *Bomos*, autel, est à *Bamosh* ce qu'*Olitor* est à *Arator*. Le mot provençal *Baoumo* signifie grotte dans les montagnes. Am, Om, Aoum, conservent ici l'idée d'ampleur attachée au radical *Am*.

Baratrum c'est la grotte noire, le gouffre dans la montagne. *Bacchari* exprime l'acte de courir sur les montagnes comme les Bacchantes. *Vagari*, n'est autre que *Bagari*. *Batsar* veut dire en hébreu vendanger, *Batsar* tient à *Baou* et peut s'expliquer par sauter. *Bellare* y tient encore plus, de même que Bondir. *Balista*, machine de guerre à lancer des pierres et le mot *Ballein*, lancer, ne sont pas étrangers non plus à *Baou*, à ce radical des premiers temps qui s'est conservé parmi nous, depuis les Phéniciens, à ce qu'on peut croire.

Bannus, cri public, proclamation, m'a tout l'air d'être le signal du bouvier quand il fait sortir les bœufs de l'étable, pour les mener à la montagne ou quand il les rassemble, le soir, pour les ramener de la montagne à l'étable. Evidemment, *Bano* est dans ce mot comme dans Bannir, Bannissement. Ce signal est donné avec une corne, une *Bano*. *Banum* que je suppose avoir été remplacé par *Fanum*, pourrait bien

avoir eu la même origine. On donnait les signaux par le feu, d'où vient pyrée, par des cris, *Vœ*, *Guai !* ou au moyen d'une corne, *Banum*, *Bannum*.

En hébreu, *Pinna* voulait dire sommet de montagne, c'est le même mot que *Banne*, corne; les *Gebennœ* ou Cevennes étaient les cornes de la terre, *Ge*. En Syriaque, *Gebina* signifiait *supercilium montis* ; *Gab* qui veut dire dos en hébreu, notre mot provençal *Gibbe*, bosse, et le *Djebel* des Arabes, remontent à *Banne*, corne.

Penes « au pouvoir, en la puissance de » est annexé, est attaché au *Baou* ; n'oublions pas que *Bal* signifie aussi maître, seigneur. Le verbe *Pendere* tient à *Penes*. *Penitus*, bien avant, jusqu'au fond n'est autre que *penes cus*. *Cus* est ici prononcé *Tus* comme dans *Intus* qui vaut *in cus*. Nous ferons connaître *Cus* en son lieu.

Penetrare, c'est percer dans la montagne; nous savons ce que vaut *Tar*, *traou*, *trare*. Nous l'avons vu dans travailler.

Que *Pario* et *Partus* viennent de l'hébreu *Péri*, fruit, de *Poret*, fécondité, abondance de fruits, cela n'empêche point d'y reconnaître *Par*, bras, puisque nous l'avons reconnu dans *Peri*. Pluche fait venir de *Poret* port et porter. Il est plus simple de les faire dériver immédiatement de *Par*. Quant à port de mer nous trouverons bientôt une origine plus probable encore que celle dont nous avons déjà donné une première idée.

Pagus dont on a fait « pays, paysan, Pagès,

nom propre, etc. » joint à l'idée d'élévation, de montagne, celle d'une grande étendue *Ag. Pagare*, payer, vient de *Pax*. Il est vrai que *Pax* de même que *Pasci*, de même que *Pacisci* a la même origine que *Pagus*; ou du moins *Pagus* est le résumé, la compréhension de *Pasci*, de *Pascici*, de *Pagare*. C'est l'espace où l'on fait paître, pour lequel on traite et *l'on paie*. Payer c'est apaiser, et *Pax* a dû vouloir dire paîs, fais paître, comme *Fas* a dit fais, et *Vas*, va-t-en.

Pluche dit que *Bo* signifie *Proventus* et *Babo, proventus duplex*, ou grand produit. *Bona*, bien, descend de *Bo*. Ceci fortifie tout ce que nous avons dit de *Bonum* à plusieurs reprises. Si *Bonum* signifie produit, *Melius* doit annoncer un produit plus grand, c'est ici M de Multitude, de *Multùm*; quant à *Pejus* c'est tout ce qu'on peut voir de moins élevé, de moins abondant; il y a là *pes*, pied, et *jus* la ligne droite, mais infiniment mince, l'applatissement et la ténuité.

De même que *Vesci* tient à *Pasci*, *Ovis* tient à *Bos* ou *Vos;* dans *Vitulus* B a bien réellement été remplacé par V qui a été mis dans *Vacca* auparavant *Acca*. Dans la langue maltaise qui renferme beaucoup de vocables d'origine punique *Bakra* veut dire vache; *Bak* est évidemment *Vac*. Dans ce même idiôme *Art* c'est terre, et *Artab* veut dire mou, pétrissable, limoneux. Ces deux mots ne viennent pas contredire nos idées.

Un autre mot, *Bard*, qui veut dire froid, nous reporte encore à *Bar*, montagne; *Bard* c'est ce qui descend de la montagne. L'espagnol *Frio* peut avoir été *Brio*, comme l'italien *Freddo*, *Breddo*. Dans Briser,

traduction de *Frangere*, F a été changé en B, une transformation inverse peut avoir eu lieu à l'égard de *Frio*, de *Freddo* et de Froid. Quant à *Frigus*, on trouvera plus bas une étymologie assez plausible et qui ne serait pas sans importance pour la science.

Mais, du reste, cette langue maltaise qu'on devrait bien comparer avec celle des Kabyles, échappe presque toujours à notre scalpel. Il s'est opéré dans cette langue de grandes évolútions dont il serait curieux de saisir la marche.

Une permutation bien singulière est celle de *Bibere* en *Vivere*. Boire est-ce donc vivre? Est-ce donc le premier et le dernier acte de l'existence animale? Quand on ne sait pas encore manger, on peut boire, et le dernier remède qu'on nous donne pour tromper la mort qui ne se laisse pas si facilement tromper, c'est encore une boisson.

Bibere tient à *Ab*, comme *Petere* à *Ap*; on boit à la source, on demande au dépôt. Pisser, chopine, *Toupin*, topete, dépendent aussi de *Ab* et de *Ap*; *Cho* et *To* sont la même chose, et ce *Cho*, *Co* ou *To* comme nous le verrons plus tard, n'est autre que *Cus* dont nous avons fait — chose. —

J'ai cru voir dans le nom de la Bétique de nombreux troupeaux de bœufs, signe de travail et de fécondité; il n'est pas défendu d'y reconnaître beaucoup de montagnes où *Baous*. La côte en est hérissée, et c'est même à ces hautes montagnes que les *Vegas* intérieures doivent leur prodigieuse fécondité. La même observation peut s'appliquer à la Béotie.

Les Espagnols appellent *Paramo* un plateau ouvert à tous vents. Dans *Paramo* comme dans Plateau on ne peut méconnaître *Par*. Au sud de *Santa-Fè de Bogota*, se trouve le fameux *Paramo de la summa Paz*, groupe isolé de montagnes fort hautes, où, suivant la tradition des indigènes, il y a de grands trésors cachés. A ce mot de *Summa Paz*, on rêverait quelque chose de mieux que des trésors. Certes, ce n'est point à ces trésors qui donnent tant d'inquiétudes pour les amasser et coûtent quelquefois tant de bassesses et de crimes, ce n'est point aux richesses de la terre qu'on pense, alors que, dans un lointain vaporeux, en suivant les crètes les plus ardues des montagnes, on s'élève jusqu'à toucher les cieux. A cette distance, que peuvent être tous ces orgueils, toutes ces gloires, toutes ces grandeurs qui rampent ici-bas! Ces sortes de choses avec les forêts, avec les villes, avec les champs ne donnent à la terre qu'une couleur sombre et confuse qui rend plus douce encore cette teinte de saphir commençant là même où les aspérités de la terre finissent, et se prolongeant au loin comme un Océan immense de paix et de sécurité au-dessus des régions orageuses où l'on cesse d'être un moment par la pensée.

Le Paradis terrestre était un *Paramo de la summa Paz*. L'homme naquit dans la paix et c'est dans la paix qu'il doit se reposer selon le vœu de l'Église. Sur la tombe de cet homme qui avait porté si loin la gloire de nos armes et qui avait vu tant de rois prosternés à ses pieds, on a dit *requiescat in pace* comme pour le plus humble d'entre nous.

Esper qui signifie en hébreu la meilleure part, le meilleur lot, convient, ce me semble, à l'explication ci-dessus donnée de *Sperare*, qui voudrait dire « tendre les bras en avant pour recevoir. » L'Hespérie était ainsi nommée parce que c'était un bon pays pour le commerce des Phéniciens. Prospérer me semble déterminer d'une manière plus précise cet allongement des bras pour, etc., *Pro Sperare*.

Aphros d'où le nom d'Aphrodite donné à Vénus sortie du sein des flots, veut proprement dire rosée de la sommité des vagues. C'est d'*Abruptus*, sommité rompue tout-à-coup qu'affreux a été formé. *Affinis*. c'est ce qui vient de la même source, du même *Ab* ou *Af*.

Finis, la fin, le bout de l'*Af* est un mot qui n'a de sens que pour nous; car dans le monde, il n'y a point de fin. La lumière des dernières étoiles visibles au télescope d'Herschel met 3541 ans pour arriver jusqu'à nos yeux, tandis que la lumière du soleil, de cet astre qui nous paraît être si loin de nous, ne met que dix-huit minutes dix-huit secondes. Et, au-delà des étoiles que nous atteignons au moyen du télescope d'Herschel, il y a d'autres étoiles que des télescopes toujours plus puissants n'atteindront jamais. Les puces de glacier, petits insectes si nombreux dans le logis de glace auquel elles donnent, par leur présence, une teinte noire et qui ont besoin pour vivre de treize degrés au-dessous de zéro, doivent nécessairement recourir à quelque débris organique plus imperceptible encore qu'elles ne le sont elles-mêmes pour subvenir à leur existence. On formerait une flore glacière assez éten-

due rien qu'avec les végétaux cryptogamiques qui naissent sur la glace, et l'on trouve dans plusieurs parties du monde des roches considérables qui contiennent des couches siliceuses formées entièrement de carapaces d'animaux microscopiques. Où trouver une fin dans tout cela ? A l'extrémité du *Af*, l'inclinaison *In* nous donne *Fin*, comme à l'extrémité de *Ab* l'inclinaison *An* nous a donné *Ban*, la corne qui se recourbe et qui sert à l'appel des troupeaux; mais dans la création quel terme y a-t-il à la quantité des êtres, à leurs proportions, à leur distance, à l'organisation infiniment petite de ces individus infiniment petits possèdant tous les organes nécessaires à leur existence et ayant à leur portée tous les moyens de l'assurer pour le temps que la Providence y donne.

Il y a des changements singuliers de V en F. Le latin *Moria* répond au français Folie ; eh bien, folie a pu être *Volie* comme faible a été *Volvilis* ou *Volubilis* avant d'être *Debilis*. *Festinare* me paraît avoir été *Pestinare*, Piétiner. La *Fantasia* des Arabes a probablement cette même origine. *Festum*, Fête, pourrait bien avoir été *Ustum*, rôti. Pour faire grande fête, les anciens faisaient rôtir un mouton, un cochon, un bœuf tout entier. Les grandes *Difas* ou *Tifas* des Arabes se composent de bêtes rôties tout entières. Festin ne peut procéder que de *Festum*, fête.

Fal en bas-breton veut dire même chose que *Feo* en espagnol, et *Feo* a quelque rapport avec *Vœ*, *Vaï* que nous avons expliqué. L'adjectif « Fin » peut être rapporté à la même source.

Je crois que le *Fulano* des Espagnols revient au *Villano* des Italiens. *Çutano* est le corrélatif de *Fulano* ; en Provence nous disons *Sudan*, *Sudane*, homme commun, homme ou femme de peu d'esprit. La soutane des prêtres qui paraît avoir été la blouse d'autrefois indiquerait, à mon avis, un vêtement commun ; Souquenille est le diminutif de Soutane.

Figere et *Vigere* vont très-bien ensemble. La bouture fichée dans la terre *viget* quand elle a pris. Dans *Affligere*, *Aff* est pour *App* d'*Applicare* et se rapporte aux bras qui frappent, qui font des *Plagæ* ou *Flagæ*.

Focus n'est autre que *Fotus*, participe de *Foveo*, C pour T ; mais *Forea*, fosse, vient de *Fodere*.

V de *Av*, ce V qui est à l'extrêmité de l'objet élevé est devenu naturellement la première lettre de *Vestire* ; *Vestire* c'est recouvrir l'*Av*.

Pestis semblerait tenir à *Vestis* ; il n'en est rien pourtant. *Pestis* vient de *Perire* comme Perte. S dans *Pestis* marque la tendance en bas comme dans *Pes*. La peste jonche la terre de morts et de mourants.

Fros ou *Frus* a voulu dire foin, moisson. F marque ici la force de bas en haut, la force de végétation. La lettre N a donné à *Frons* le point de vue de l'inclinaison dans *Frons*, *Frondis*, feuille d'arbre. Mais *Frons*, *Frontis* tient à *Pro*, par-devant. Affronter le péril, c'est aller au-devant du péril. *Pro* est dans *Preux* ; le Preux est celui qui va au-devant du péril, celui, surtout, qui ne peut être blessé que par-devant. Dans *Providus*, dans Prudhomme, dans *Prudens*, dans

coniser l'ordre et proclamer les arrêts du bon sens ; en d'autres, les passions mauvaises n'ont pas assez de trompettes pour se faire entendre, pour jeter aux échos des rues tous ces mots de désordre qui renversent les têtes avant de renverser les empires. Inique au dernier point, la parole trop souvent accuse le passé de ce qu'elle a fait elle-même; elle verse dans l'avenir ce qu'un jour elle osera lui reprocher d'avoir reçu, quand cet avenir sera du passé. L'homme à qui le pouvoir est échappé ou qui aspire à le saisir un jour après tant d'autres, ne manquera jamais d'imputer à ceux qui l'ont pour le moment en main tout ce qu'on lui reprochait autrefois ou qu'il est bien fâché de ne pouvoir faire à son tour. Depuis longtemps notre histoire n'est que cela. Pauvre histoire !

Vellere, arracher, est plus fort que *Pellere*, chasser; mais l'un comme l'autre n'est qu'une transformation de *Par*, bras. *Fallere*, tromper, est une autre de ces transformations; F a pris la place de P. C'est F de *Fuit*, de *Fugere*, de *Fumée*. Tromper se rapproche du provençal *Croumpar*, acheter; C pour T. *Croumpar* n'est autre que *Comparare*, et *Comparare* signifie également comparer, acquérir, acheter. Comparer c'est voir du même coup d'œil deux bras, les deux bras de la balance, par exemple. T de Tromper indiquerait un coup, une impulsion donnée à la balance pour tromper sur le poids. Notre verbe français Tremper pourrait bien venir aussi de *Comparare*, mettre avec le bras dans un liquide.

Nous avions cherché autre part l'origine de *Fallere*,

de *Falsus*, de *Fallacia*; mais *Fallere* signifiant en même temps Manquer nous indique par lui-même les bras comme Manquer indique la main. Ce que le bras, ce que la main ne peut saisir, *Fallit*, Manque.

Vellus, toison, tient à *Vellere*. On arrache la toison avec force, quand on écorche la bête. Dans *Vellere* on retrouve le V de *Vis*. Quant à Arracher, l'aspiration est si énergique que même V est devenu H force en dehors, aspiration par excellence qu'on n'a pas toujours besoin d'écrire. Chasser qui traduit *Pellere* n'est autre que *Jacere*.

Pelagus ne signifie pas indifféremment la mer, mais bien la profondeur de la mer. Ce mot est formé de *Bel* ou *Baou*, hauteur et par suite profondeur, auquel *Bel* ou *Pel* est ajouté *Ag*, eau, en espagnol *Agua*, en provençal *Aïgue*. *Pelagus* pourrait bien se confondre avec *Plaga*; mais ce dernier mot désigne proprement un rivage qui a peu de profondeur, où les lames vont déferler au loin sur les galets ou le sable. *Pelagus* est rapproché de la côte escarpée, du *Baou*. Plonger vient évidemment de *Pelagus*, c'est la même intention philologique.

Les noms de Poupe et de Proue s'expliquent par tout ce que nous avons pu dire jusqu'ici. Dans Proue *Prora*, on reconnaît *Pro*, le devant et dans *Puppis* on entrevoit *Ab* ou *Ap*. La poupe a plus d'ampleur que la proue; c'est à la poupe qu'on plaçait l'Aplustre et la *Tutela* ou divinité protectrice; l'*Acrostolium* était l'ornement ou la fortification de la proue, ce qu'on appelait au moyen-âge le *Berouard*, nom qui répond assez à

celui d'*Acrostolium* et qui est devenu le boulevart; *Ber*, pointe, *Warr*, guerre.

Par ce vers d'Ausone,

Divona Celtorum linguâ fons addite Divis,

nous apprenons que *Vona* voulait dire source, *fontaine*. Nouvel exemple des permutations qui ont lieu entre ces quatre lettres B, P, V, F. Fleurs et Pleurs indiquent également quelque chose qui s'échappe et fuit; les pleurs de joie, surtout, sont comme les fleurs; *ils* passent vite; les yeux en sont bientôt secs. Puisque nous sommes à Pleurs, à *Fletus*, disons un mot de *Lacryma* ou *Lacruma*. *Acruma*, c'est *Acer*, c'est Acide, c'est l'effet du jus d'ognon sur les yeux, c'est quelque chose de piquant, *Acu*, pointe, aiguille. L est une affixe, un article.

Dans falaise P a été changé en F. Le nom de Falmouth, port d'Angleterre exprime deux fois montagne ou falaise; Plymouth nous offre un autre exemple de ces pléonasmes assez communs. *Ply* n'est autre que *Pal* modifié.

Le radical *Phil* du verbe grec *Phileïn*, aimer, présente le même sens que le radical *Am* d'*amare*, lequel *Am* nous montre les bras ouverts pour embrasser. *Phil*, par conséquent, répond à *Amicus*; c'est ainsi que philosophe veut dire ami de la sagesse; mais qu'est-ce que la sagesse et par conséquent un philosophe? Ne le demandons pas aux philosophes eux-mêmes ni aux livres qu'ils font; après avoir lu tous ces livres, après

avoir écouté tous ces philosophes, nous ne serions pas plus avancés que l'enfant à qui l'on fait apprendre d'une manière convenable son catéchisme. Si la définition que nous avons donnée du verbe est juste, si le monde moral est en effet le verbe lui-même, l'étude du verbe doit être la meilleure et la plus saine philosophie. Etudier les mots en ne les séparant point des choses qu'ils expriment, s'occuper de philologie et non pas seulement de grammaire, c'est donner à la pensée un exercice utile, c'est la tenir constamment dans une direction morale, c'est cultiver la sagesse, une sagesse réelle et saisissable; car les langues ont été faites avec la sagesse des peuples, avec cette sagesse qui leur vient d'en-haut et dont la parole n'est que l'enveloppe. Le latin *Sapere*, être sage, l'espagnol *Saber*, être savant, *Sophia*, sagesse, tous ces mots expriment une aspiration à la sommité des choses; nous avons vu que S est une lettre aspirative, et dans *Sapere*, dans *Saber*, dans *Sophia*, dans Savant, nous trouvons P, B, F, V, ces quatre consonnes qui marquent le terme des efforts intérieurs, la surface où aboutissent les bouffissures de la terre, la crête des montagnes, la cîme de toute chose qui monte, s'enfle et s'arrondit ainsi que la science des hommes au souffle de Dieu. Ces quatre lettres, comme on voit, se changent en G dans sagesse, ainsi qu'elles le font dans grosseur; car la grosseur ou le périmètre est ce qu'on mesure en l'entourant de ses bras. Quant au mot « Péripètie » il veut dire proprement tour de bras.

A propos de la conversion en G, voici quelques

exemples qui donneront à penser. *Gerere*, gouverner, diffère seulement par V de *Vereri*, craindre, respecter; il est vrai que *Vereri* est un verbe déponent, et l'on craint, l'on respecte, pour être respecté et craint à son tour. Nous avons vu que telle est la fonction d'un verbe déponent. *Venerare*, vénérer, ressemble plus encore à *Generare*; *Venerare* exprime le respect dù à celui qui nous a engendré. Voilà des verbes qui sont des leçons tout entières.

Si l'on se rappelle ce que nous avons dit des montagnes portant le nom d'Ida, on comprendra la formation de *Videre* déterminée par V, marque d'une force intérieure.

Nous avons parlé de *Bane* signifiant Corne; le *Buccinum*, cor ou trompette, était le nom donné par les Latins à la corne qui sert à appeler les bœufs et qui, en Afrique, de nos jours encore, est employée à la convocation des tribus et des guerriers; mais *Canere* et *Cantare* procèdent aussi de *Bane*; seulement, B a été remplacé par C, mutation fréquente. C'est ainsi que le bocal à mettre du vin, en vieux latin *Bucar*, est le *Cantharus* de Virgile, dans ce portrait charmant de Silène :

« Inflatum hesterno venas, ut semper, Iaccho :
« Serta procul tantum capiti delapsa jacebant;
« Et gravis attritâ pendebat CANTHARUS ansâ.

Mais nous avons parlé souvent de corne, en latin *Cornu*; qu'est-ce donc que ce N qui se présente dans *Nutrire*, dans *Nubes*, dans *Nubere*, dans *Nundinæ* et

Nundinari, dans *Nuncius*, dans *Nux*, dans *Nunc*, dans *Nummus*? D'abord, ne prenons N que pour un article ou affixe, et nous joindrons *Uncia*, once, à tout ce qui précède, nous y joindrons même *Unus* et *Undè*. « D'où » est la traduction de *Undè*; et c'est *Un* de *Undè* qui rend Où; mais *Ou* est la prononciation véritable d'*U*; nous avons donc ici un radical qui est dans *Uvidus*, dans *Ovum*, dons *Ovis* et en mettant A pour U, dans « avide. » Avec un peu de peine, mais pourtant avec assez de certitude, on retrouvera ici le V de *Vita*, de *Vivere*, le B de *Bibere*, l'U d'*Ubertas*, d'*Uxor*; à ce V, à ce U tiennent *Nutrire*, *Nubere* et même *Nubes*. *Nundinæ*, marchés et *Nundinari*, trafiquer, de même que *Uncia*, que *Nux*, que *Nummus* ont rapport au besoin de boire et de manger. *Nuncius* était celui qui annonçait la qualité et le prix des denrées, qui appelait les chalands, qui même, dans un festin, appelait les convives, *Nuncupabat*; *Nunc* répondrait à cette expression « me voilà, présent. »

Mais ce *Nu* qui est dans *Cornu* est aussi dans *Penu*, provision, et si nous rapprochons *Penu* de notre provençal *Bane* nous comprendrons que, dans la plus haute antiquité, *Cornu*, autrement *Bane*, et *Penu*, provision, ont donné naissance à une espèce de calembourg dans « corne d'abondance. » *Cornu, Penu* ou *Benu*, ou *Bano*, etc. Maintenant, si nous ne perdons pas de vue les permutations fréquentes des voyelles, *Bano*, *Penu*, *Penus*, *Penum*, nous offriront *Bona*, *Bonum*, biens, bon, etc. *Malum* sera toujours ce qui tombe ou qu'on jette à terre, ce qui n'entre pas et ne

doit pas entrer dans la corne, ce qui ne peut être présenté au marché. Ensuite, si nous voyons dans *Penu*, le marché même ouvert au son de la corne, nous reconnaîtrons dans *Benedicere*, l'acte de proclamer le marché, d'annoncer le *Penu*, les provisions. Mais *Benedicere* voulant dire parler haut, publier à son de trompe et cri public, *Maledicere* a été « parler bas, murmurer, médire. » M se présente encore ici dans sa bassesse, dans son abjection, dans sa méchanceté ; car la méchanceté s'applique à mépriser ce que les autres prisent, à opposer le murmure au *Susurre*, au parler agréable et bienveillant

Je suis porté à croire que le nom de Pénélope tient à *Penu* et voulait dire quelque chose comme ménagère, femme attentive aux besoins de la maison. *Penès*, au pouvoir de, tient à *Penu* ; *Penè*, presque, n'en est pas éloigné, *Penitùs*, au fond, *Penetrale* et *Penetrare* appartiennent à cette même catégorie, et *Penia*, déesse de la pauvreté, comme *Penuria*, disette, y tiennent par antiphrase. Peneux, Penaud, c'est un homme qui se trouve sans ressource, qui est pris au dépourvu.

Putùs, pur, purifié, se rapproche de *Pudor*, et l'un comme l'autre ont, je crois, pour radical l'interjection de dégoût, Pui ! Pouah ! L'interjection *Pui* est très-usitée dans notre midi. Sans doute elle a l'esprit et le cœur pur, elle est honnête et pudique la femme qui, après avoir lu certains livres d'imagination qu'on publie de nos jours, les rejette avec dédain en s'écriant : *Pui* !

Fetere, sentir mauvais, n'est autre chose, qu'on me pardonne cet exemple incongru, n'est autre chose que — péter, — F pour P.

Pœna, *Pœnitudo*, *Pœnitentia* font allusion à *Pui*! Le verbe « Puer » c'est *Pui*! lui-même; et *Putris*, *Putrescere* annoncent une multiplicité de *Pui*! *Peccatum* appartiendra, si l'on veut, à cette même famille.

Pugnare vient de *Pugna*; mais à quoi tient *Pugna*? On retrouve ici *Pix*; les doigts se serrent étroitement pour former le poing ou, si l'on veut, le *barteau* ou marteau avec lequel on se bat.

Pestis, peste, n'a de rapport qu'avec *Pes*, pied. *Pestis*, c'est tout ce qu'on fuit; *Pestis vulcania*, incendie; *Pestis fugientibus major fuit*, dit Tite-Live, « ce qui fut plus funeste aux fuyards. » *Pestis* signifiant perte, ruine, veut dire s'enfoncer dans l'eau par les pieds, *Pessum ire*, *Pessundare*; nous avons expliqué tout cela.

Maturare et *Properare* diffèrent en ce sens que le premier se rapporte seulement à ce qui se pousse, à ce qui tombe sur le plan horizontal, et que dans *Properare* il y a renforcement, réduplication de *Perare*, qui équivaut à notre expression « jouer des jambes. » Le fruit est *Maturus*, mûr, quand il est caduc au moyen du temps et du soleil. Virgile a bien saisi la différence de ces deux mots dans les vers suivants :

Frigidus agricolam si quando continet imber,
Multa, forent quæ mox cœlo PROPERANDA sereno
MATURARE datur.

Maturare veut donc dire faire à loisir, dans le repos forcé qu'imposent les mauvais temps, ce qu'il faudrait faire à la hâte quand la sérénité, c'est-à-dire quand le ciel bleu sera revenu. *Aturàre*, a pu donner notre verbe Hâter; nous avons précédemment montré *At* comme ayant la double intention d'élever fort haut et de précipiter.

Un commentateur, Hyginus, blâme dans Virgile cette expression *præpetibus pennis*, parce que, dit-il, les Augures appellent *præpetes aves* les oiseaux qui volent devant et dans le temps qu'il faut, ou qui se posent dans des lieux propices, et Virgile a eu tort d'appliquer une expression augurale au vol de Dédale qui n'avait rien à faire avec la science des Augures. Sans doute, Dédale, le tailleur de pierres, l'architecte qui élevait des édifices dans les airs, n'avait rien à faire avec la science des Augures; mais *Præpes*, *Præpetis*, voulant dire qui dépasse les pieds, qui va plus vîte que les pieds, s'applique fort bien aux ailes, et la remarque d'Hyginus ne saurait empêcher que *præpetibus pennis* ne soit une charmante expression, comme Virgile en a tant. De la seconde partie du génitif *Præpetis* me paraît être venu Vite et même *Citus*. Nous avons vu déjà plus d'une transformation de B ou P en C. *Canere* doit avoir été *Banere* et ceux que l'on convoquait au son de la corne qui *Ciebantur* accouraient *Citò*, c'est-à-dire vite.

XXXVI.

Nous avons montré plusieurs déguisements de *Par*,

bras; nous avons suivi *Pa*, bouche, dans quelques-unes de ses transformations ; les consonnes B, P, V, F nous ont apparu dans quelques-unes des nuances qu'elles ont mission d'imprimer aux vocables dont elles forment la tête ; mais nous sommes loin d'avoir épuisé la matière. Pour arriver à des explications plus nettes, il nous faut attaquer *Bal* ou *Baou* plus vivement encore, ce *Baou* resté intact dans le dialecte de mon pays et que les Phéniciens, selon toute apparence, nous ont laissé; ce *Baou* qui faisait même partie de leur propre nom, ainsi que nous allons le voir.

La génération la plus visible de *Ab* signifiant père, c'est *Ben*, fils. Il paraîtrait que *Bar*, *Bal*, *Baou* signifierait proprement fils de *Ar*, *Al*, *Aou*. Ces expressions fils des montagnes, fils du désert, fils du ciel sont communes chez les orientaux. *Achad*, et, par une prononciation adoucie, *Adad* voulait dire l'unique. D'anciens rois de Syrie qui se disaient fils de Dieu, de l'unique portèrent le nom de *Benadad*. Nous savons qu'*Anac* signifiait prince intermédiaire, roi subalterne; les Phéniciens étaient appelés *Ben-Anac*, fils de princes; c'étaient, en effet, les princes du commerce, et, dans le commerce, alors comme aujourd'hui, on peut voir sans risque le maître souverain des nations. Les lois et les usages du commerce ne connaissent point de frontières ; tous les pays qui veulent commercer adoptent ses lois et usages. L'adjectif *Puniceus* s'applique au rouge éclatant. *Punicare* veut dire devenir rouge comme écarlate; or l'écarlate était la couleur affectée au vêtement des rois, des grands, et dans *Punicare*

se rencontrent les mêmes éléments qui ont formé le nom des Phéniciens ou *Punici*. Etait-ce donc à cause de la pourpre qu'on fabriquait à Tyr et dont les navigateurs de cette métropole du commerce antique allaient chercher les ingrédiens sur toutes les côtes de la Méditerranée, qu'ils étaient appelés fils de rois? Quoiqu'il en soit, au demeurant, *Benanac* dégénéré en *Fenac* est resté parmi nous, mais pris en mauvaise part. Quand un homme du peuple en qualifie un autre de *marrit fenaç* il me semble qu'il lui dit, en propres termes, « méchant Phénicien ! » Du reste, *Phonec*, mot hébreu, se traduit par *deliciis abundans.*

Purpura aurait-il la même origine que briser et que *Bara*, pain? On brise le pain pour le manger, *frangitur frustulatim*. La pourpre aurait-elle dû son nom au besoin de mettre en pièces les coquillages d'où l'on tirait cette belle couleur, ou bien ce nom viendrait-il de *Pyr*, *Pur*, feu, la pourpre ou pour mieux dire l'écarlate ayant la couleur du feu? Ou bien encore, faut-il remonter aux *Baou* (*Bar* ou *Bal*), montagnes secondaires, collines couvertes de ces petits chênes dont l'écorce nourrit le *Vermis*, vermillon ou *Kermès ?*

Ce qui me ferait pencher pour *Pyr* ou *Pur*, feu, c'est que les peuples originaires de la Scythie, parmi lesquels il faut compter les Grecs et les Germains, appelaient le feu *Scau*. Le lieu où l'on conserve le feu est aussi *Scau*, d'où est venu, peut-être, notre antique vocable *Escas*. Les anciens Goths appelaient le feu *Causon*; les Espagnols, descendants des Goths, donnent encore ce nom de *Causon* à la fièvre chaude,

et les Grecs employaient ce mot dans le même sens. *Escarlate*, écarlate, viendrait de *Scau*.

On prétend avoir retrouvé dans les mers de Toulon le véritable *Murex* dont les anciens tiraient la couleur de pourpre. Les anciens peuvent avoir employé pour la confection de leur pourpre un mollusque tel que le *pourprè* ou que la sèche, *sipi*, qui fournit aux peintres la *sepia* : mais il m'a toujours paru que le fond de la couleur devait être fourni par ce kermès qu'on recueille de temps immémorial sur nos collines. Les Phéniciens ont dû faire longtemps un mystère de leur préparation ; ils laissaient croire qu'un certain coquillage cherché à grand'peine leur fournissait entièrement cette riche couleur. Du reste, *Murex* signifie pointe de rochers au bord de la mer, et la province de Murcie, en Espagne, pourrait bien avoir tiré son nom de *Murex*, rocher maritime, ou de *Muria*, saumure. Quand au nom même de *Murex*, il peut avoir été *Burex* ou *Purex*, c'est-à-dire fragments de rochers brisés, entassés, comme les présentent nos montagnes calcaires ; une purée m'a bien l'air de tenir à ce même *Purex* devenu *Murex* par une tendance déjà plus d'une fois observée.

Petra nous montre bien nettement encore une brisure, un débris de *Baou*. En hébreu une pierre est *Copha*. Ceci nous rapproche de « cep ou souche. »

Pyrgus, *Purgus*, *Burgus*, la *Pirgo* des Grecs modernes me paraissent annoncer le feu et l'eau. Vitruve a expliqué *Pyrgus* par « tour bâtie auprès des fontaines ; » il s'est approché du sens, mais il ne l'a pas dé-

veloppé tout entier. J'ai fait un singulier rapprochement. Le *Pyrgus* ou *Castrum Massiliensium* est dans la même position avec Ceyreste que l'ancien *Pyrgi* des plages Tyrrhéniennes avec *Cæres* et Agilla. Rutilius parle de ces lieux dans son itinéraire poétique :

Alsia prælegitur tellus, Pyrgique recedunt
Nunc villæ grandes, oppida parva priùs.
Jam Cæretanos demonstrat navita fines.
Ævo deposcit nomen Agylla vetus.

C'est auprès du *Pyrgus* marseillais que les galères de César, commandées par D. Brutus, vinrent défier la flotte combinée des Pompéïens et de Marseille. Un de ces jours derniers en voyant quelques bâteaux de pêche corses ou génois mouillés, contre l'ordinaire, sous l'esplanade appelée *la Tasse* ou la mer, je me pris à penser que les Pompéiens et les Marseillais devaient être alignés en ce même lieu sous des rochers qui formaient abri, avant qu'on les eût rompus et ravalés comme on l'a fait depuis pour bâtir des maisons.

Nasidius, dépêché par Pompée, avec seize galères, dont un petit nombre avait la proue armée d'airain, venait au secours de Domitius et des Marseillais. Il franchit le détroit de Sicile, trompa la vigilance de Curion, lieutenant de César, surprit Messine et enleva de l'arsenal une galère qui fut tout de suite incorporée à sa flotte. Arrivé dans la mer de Provence, il détacha une frégate (1), *Navicula*, pour avertir Domitius

(1) Les galères telles qu'on les voyait encore dans le siècle dernier avaient à leur service des frégates, comme les *eissaouyos* ou

et les Marseillais de son approche et les décider à combattre de rechef l'armée navale de D. Brutus. Où était cette armée navale, quand la frégate vint à Marseille et quand les Marseillais, avertis, sortirent pour aller au-devant du secours que Pompée leur envoyait? César dit qu'avant le premier combat, ses galères étaient à l'île qui fait face à Marseille; *Hæ ad insulam quæ est contra Massiliam, stationes obtinebant*. Du haut des collines où son camp était assis, César n'avait aperçu qu'une île, tandis qu'il y en a trois, et c'est l'apparence que de loin elles offrent, en effet. Vigenère, son vieux traducteur, trompé par le mot *Stœchades* que les anciens auteurs font apparaître dans leurs descriptions de Marseille et de ses côtes, sans dire que ce nom était générique, ainsi que nous avons pu le voir, met en note que l'île dont parle César était la première des îles d'Hyères, ce qui est la plus grande des absurdités que l'ignorance des lieux et un savoir acquis seulement par l'intermédiaire des livres ait jamais produite.

A toute rigueur, la frégate de Nasidius apportant la nouvelle d'un secours et la flotte des Marseillais allant joindre leurs auxiliaires, purent passer devant D. Brutus, sans qu'il fût pour le moment en mesure

bâteaux de nos pêcheurs faisant la grande seine ont des *frégatones*. Les frégates d'aujourd'hui ont cent fois plus d'importance que celles d'autrefois, mais les services qu'elles étaient originairement destinées à rendre étaient de la même sorte; dégager des vaisseaux, porter des renforts, éclairer la marche de la flotte, telles étaient alors comme aujourd'hui les fonctions des frégates.

d'y mettre obstacle. Si Nasidius n'était pas venu lui-même se rallier aux Marseillais, c'est que le vent favorable à ceux-ci *ventum idoneum nacti*, comme dit César, était, par suite, contraire aux Pompéiens.

Quand Brutus eut terminé les réparations de sa flotte, portée au nombre de dix-huit galères, par l'adjonction des six qu'il avait prises aux Marseillais dans le premier combat, le vent fut pour lui aussi favorable qu'il l'avait été pour eux, et il trouva ses ennemis au mouillage prêts à combattre. Mais Nasidius ne montra ni audace, ni courage, et la valeur des Marseillais fut trahie par l'hésitation d'un auxiliaire peu dévoué et bientôt après par sa fuite. Trente-quatre galères tant de Nasidius que de Marseille, sans compter un grand nombre de bâteaux de pêche armés en guerre, furent détruites ou dispersées par les dix-huit galères de César.

Ainsi tomba la puissance de Marseille en face de ces mêmes rochers, de ces *Murices*, témoins antiques de ses victoires d'autrefois sur les enfants de Tyr et de Carthage, auprès de ce *Pyrgus*, de ce *Castellum* élevé par elle pour s'assurer la possession exclusive d'une côte hospitalière et d'un mouillage opportun.

Mais pour rappeler cet événement qui n'a qu'un rapport assez fugitif avec mon sujet, voilà que je perdais de vue l'origine même de *Pyrgus*. Proprement, le feu était *Or*, *Ur*, *Ir* : P avait pour fonction d'indiquer la hauteur quelconque, autel, colonne, butte, pyramide sur laquelle ce feu était allumé. C'est ainsi que dans *Bal* ou *Baou*, *Ar* exprimant la hauteur ab-

solue, B rappelle la pensée vers une base et devient un signe, une allusion, une confirmation de solidité. Cette marque de solidité est dans les mots « fonds » et « fondement, » où F est pour B. Un fond de terre, *Fundus*, est la base qui porte les récoltes; un fond d'argent ou capital est ce qui donne lieu à des revenus. Bondir, c'est frapper et rejaillir sur une base. Base, c'est *Are* ou hauteur, *Ase* ou autel, dressé, appuyé sur B par le pied. Les *Manubiæ* ou dépouilles des ennemis tenaient à B par la main qui les avait enlevées. B dans Butin ne nous laisse pas ignorer son origine. C'est une des expressions qu'on rencontre dans la catégorie de *Ab*, *Ap*, *Af*, *Av*, que nous étudions avec peu de méthode, il est vrai, mais non pas tout-à-fait sans assurance et conviction.

Le moment n'est pas venu d'expliquer *Cus;* le radical dont j'aurais à faire l'exploration a trop d'importance; il me faut préparer les voies et jeter bas en même temps, dans cette forêt de vocables soumise à nos exploitations de hasard, qui, par cela même, doivent être un peu capricieuses, quelques arbres qui offusquent encore la vue, tout sauvages et rebelles qu'ils sont. Et, d'abord, qu'est-ce qu'offusquer?

Dans *Offundere*, répandre tout autour, *Of* est pour *Ob;* même observation à faire dans *Offuscare*. *Fundere*, c'est couler à la manière d'une fontaine, *Fons;* *Fuscare*, c'est brunir, obscurcir comme le fait la fumée, c'est enfumer. Si nous voulons percer jusqu'à l'origine de *Uscus* nous trouvons *Ustus*, T pour C. L'intention, la Force qui est dans F nous est connue.

Cette intention ne doit pas nous échapper dans *Facere*, qui n'est autre F-*agere*. Nous expliquerons, plus tard, *Acere* et *Agere*. *Dicere*, c'est D-icere; *icere* veut dire frapper, et *Dicere* signifierait, à vrai dire, frapper avec les dents, faire tomber de la langue; un dicton est un coup de langue, et le brocard, ou raillerie piquante, est un coup de langue plus fort. *J'entrevois* dans Brocard le Bre de Bredouiller, et Br remonte à Par de « parole » dont le radical foncier est *Pa*, bouche.

Nous disons en provençal *Frustar* pour *heurter*; Frus a été remplacé par Heurt, et en français on appelle médaille fruste, une médaille que le temps à son passage a heurtée pendant des siècles. *Frustum* en latin veut dire morceau. *Frustrare* c'est priver quelqu'un du morceau qui lui revient. L'économie politique a de bonnes intentions; elle voudrait que chacun eût son morceau; par malheur elle oublie toujours que l'argent pèse plus que les paroles; moins encore que la naissance, l'argent ne connaît pas l'égalité, l'argent fait l'argent, comme on dit, c'est-à-dire des parts infiniment grosses contre d'autres qui restent ou qui deviennent infiniment petites; c'est à la vue de ces disproportions que le communisme a pris naissance. Les rêves des communistes sont le résultat involontaire des calculs de l'économie politique; c'est l'alchimie, c'est l'astrologie de notre temps. L'économie politique a beau désavouer les communistes; tout bâtards qu'ils sont, ils ne peuvent être venus au monde sans père ni mère. Je sais bien qu'à la pratique l'aristocratie d'argent se

reformerait aussitôt comme l'aristocratie du pouvoir ; mais il y a danger à toutes les sciences qui veulent remonter à l'origine de ces choses qui ne sauraient être jamais égales parmi les hommes, la fortune et l'autorité.

Il y avait à Athènes un tribunal, le Parabyste, dont le nom venait de *Parabuson*, lieu obscur, caché. *Parabuson*, à ce qu'il semble, voulait dire lieu où l'on avance avec les bras et en tâtonnant ; c'est ainsi que *Parabasis* signifie prévarication ou passage d'un *Ab*, d'un dépôt, d'un monceau à un autre. Un *Paraveredus* était un cheval de poste ou de louage, passant d'une main à un autre. *Buson* de *Parabuson* ne diffère point de l'italien *Bujo*, obscur, et *Bujo* c'est la qualité d'un *Ab*, d'une demeure quelconque, d'une retraite, d'une salle que le soleil n'éclaire point.

Un auteur ancien, Pollux, dit qu'on donnait ce nom de Parabyste à deux des tribunaux d'Athènes parce qu'on n'y portait que des affaires peu importantes.

J'ignore si en grec il y a comme en français une sorte de synonymie entre obscur et petit ; mais puisque le troisième des tribunaux d'Athènes, le plus grand et le plus fréquenté de tous était appelé la chambre du soleil, il fallait que le nom des deux autres leur eût été donné en opposition avec celui-là.

Apollon Polios était surnommé ainsi à cause qu'il était blanc et beau. *Polios* est resté dans notre provençal *pouri*, *pourido*. Cette blancheur est celle de la montagne couverte de neige. Nous trouvons dans

Polios, *Pol* ou *Pal*, montagne et *Ios*, éclat, beauté. Le mot français Joli n'est pas autre que *Polios*; P est devenu J, comme il est arrivé à B, P, F, V de passer à C, G, K. J tient de près à cette dernière catégorie qui tient elle-même fortement à la première, comme nous le verrons.

Le verbe provençal *Boular* exprime, au propre, le piétinement des bœufs dans un champ; B est devenu F dans notre verbe français « fouler. »

D'après ce que nous avons dit de *Ab*, *Abescere*, verbe qui n'existe pas, devrait dire grossir, avoir de l'embonpoint; frappez *Abescere* de T, lettre fatale, vous aurez *Tabescere*, maigrir, sécher de langueur, se consumer. Évidemment «abcès» a été formé d'*Abescere*. *Tabes* et *Tabum*, pus, dérivent de *Tabescere*; l'embonpoint qui se vicie devient «pus,» en latin *Tabes*. *Bus* ou *Pus* est le résultat de *Tabescere*.

On appelait *Tapirii*, à Rome, ces tondeurs de profession qui faisaient prendre aux ifs, aux cyprès et à d'autres arbres touffus des formes monstrueuses et bizarres; T devant *Ab* ou *Ap* de *Tapirii* a été remplacé dans notre langue par R, comme dans Ravaler ou *Rabaler*. Nous avons en outre Tapir, se Tapir et dans notre vieux langage *Tapie*, qui signifie — butte. — Tapie a donné le nom de famille Tapan. *Tapes, Tapetum*, tapis, couverture de lit, est aussi quelque chose de ravalé, de rabaissé, quelque chose qui recouvre. Le verbe Tondre, le substantif Tondeur, s'expliquent bien par *On*, élévation qui décline comme les ondes et par T qui ravale, qui rabaisse.

Ab exprimant un ensemble, L devant *Ab* lui fait signifier une partie de cet ensemble qui s'en détache ou en est déjà détachée. *Labare*, branler, être sur le point de tomber, et *Labari*, tomber, se renverser, s'abattre, appartiennent à la même catégorie que *Lapis*, pierre, portion détachée du *Ab.* « Abattre » veut dire faire tomber du *Ab* et dans « Branler » on peut voir une contraction du provençal *Barruelar*, aller d'une *Barre*, d'un *Baou* escarpé à un autre. *Labefacere* veut dire secouer, faire tomber.

Mais si L particularise un objet et signale une adhérence rompue, C reforme un nouveau tout de cet objet détaché. *Aou* ou *Oou*, comme nous l'avons vu en commençant, est une transformation de *Al*, *Ol*, lesquels sont identiques à *Ar*, *Or*. *Laou* ou *Loou* c'est un champ qui fait partie d'une plus grande étendue; *Claou*, clos, nous montre ce champ tout-à-fait séparé des autres par un mur, par une haie, un fossé; c'est un nouveau tout. Ainsi, un tas de pierre forme un nouveau tout qu'on appele « Clapier. » Pierre est bien réellement *Lapis* privé de *la* qu'on a pu regarder comme un article. Nos paysans qui entendent dire l'*Allée*, suppriment l'*A* qu'ils prennent pour un article et vous disent *leïo*, *uno leïo*, *la leïo*. En philologie, la valeur qu'on suppose est autant à considérer que la valeur réelle. Se Tapir, c'est se mettre en tas, *s'emmourounar* comme font les lapins. Se blottir et se tapir disent la même chose. Blottir est formé de bloc, un bloc est une partie d'un *Baou* plus considérable qu'une simple pierre, *Lapis*. Les deux T de Blottir

sont pour deux C; Tapir est pour *Caperc* dont nous parlerons plus tard.

Cla est de plus l'onomatopée du bruit que fait une pierre en frappant contre une autre. Le nom de Glas, d'où Glapir, vient, selon moi, du bruit que faisaient les pierres jetées sur un cadavre pour l'*Aclapar*. *Aclapar* veut dire couvrir de pierres; c'était l'*Acervus Mercurii* des anciens. *Calare*, assembler, doit avoir eu pour origine ce même bruit. Les *Calata Comitia* de Rome étaient les assemblées tenues pour former le collége des pontifes et pour l'inauguration des *rois ou* des flamines. Notre mot Gala, Régal, (réjouissance, fête), ne descendrait-il point de *Calata*, de ces convocations faites avec deux pierres plates frappant l'une contre l'autre comme faisaient les gamins de Paris, quand Napoléon, jeune encore, avec son état-major composé de jeunes gens comme lui, visitait les postes de la capitale après vendémiaire, escorté et précédé de ces petits tambours improvisés qui, pour la plupart, devaient un jour entrer dans sa garde. *Cliclettes* est le nom donné à ces pierres plates ou tessons.

Calade en provençal veut dire pavé. Or, pavé tient à *Baou*, et *Baou*, comme on peut déjà s'en douter, équivaut à *Caou*, vocable antique depuis longtemps entrevu dans cet essai. Pavois (bouclier), est en *latin Clypeus*; *Cly* de *Clypeus* rappelle *Cla*; en frappant sur le bouclier, l'arme défensive fait *Cla*. *Cluere*, avoir de la réputation, veut proprement dire faire du bruit, et trivialement faire claquer son fouet. Craquer vaut claquer; seulement, R dans *craquer* rend le son plus

sourd et tient d'autre part à *Ruere*, ruine. Eclat se dit également d'une forte voix et d'une grande lumière; éclater, c'est se répandre tout autour avec force; il n'est pas nécessaire qu'un bruit accompagne cette soudaine et vive expansion.

Pollere, pouvoir beaucoup, posséder, se développer, appartient à *Bol*, *Baou*, et *Callere*, savoir, posséder, appartient à *Cal*, *Caou*.

On appelait *Politor* ou *Politrix* celui ou celle qui labourait ou cultivait un champ, à condition d'avoir une partie des fruits. P marque ici le fond, l'assurance, la certitude, comme ferme, d'où affermer, comme *Firma*, signature en italien, comme *Firmare*, etc.; F équivaut à P et à B.

Voici un exemple frappant de cette équipollence. Nous connaissons plusieurs dérivations de *Bane*; par le changement de B en F on a eu fanfare et *fantasia*; les *fantasie* des Arabes supposent des rassemblements, des excitations, un bruit confus de *Banes* et de voix. En italien, *fare il Fantino* veut dire faire le brave ou le fanfaron. La *Fanteria* ou infanterie était menée au son d'une *Bane*, d'une corne, d'un cor.

Quelle différence y a-t-il entre *Procella* et *Tempestas? Procella*, ouragan, tient à *Percellere*, renverser, jeter par terre. *Percellere* est la contre-partie d'*Excellere* qui signifie être éminent, être au-dessus, surpasser, l'emporter. Si au lieu d'*Ex* qui indique une *surrexion*, qu'on me permette ce néologisme, nous poussons *Per* ou le bras sur *cellere*, nous renversons, nous abattons: c'est bien là ce que fait l'ouragan. Perclus est un ré-

sultat de *Percellere* ; frappé d'un rhumatisme, le membre perclus est désormais hors d'état de se dresser, de se mouvoir ; *Tempestas* est un terme plus vague, plus fuyant que *Procella*. *Tempus* est proprement l'espace tout entier qui est devant nous et autour de nous ; nous vivons dans le temps. T imprime un mouvement à cet espace philologiquement figuré par *Empus* d'où « *Ample* ; » on a fait dériver Temps du grec *Temno* ou *Seco*; le Temps, en effet, se divise, se morcelle sans cesse. *Semper*, toujours, à jamais, nous présente *Em* divisé par *Per* et précédé de S qui, dans *Sequi*, *Sequor*, marque la continuité. Le mot arabe *Sâqyeh*, aqueduc, *Sequana*, la Seine, même *Suetus*, accoutumé à, *Succendere*, embraser de manière que le feu suive bien, ne s'arrête point, nous présente S imprimant à ces mots la même portée qu'à *Semper*. Ce temps ne s'arrêtera plus, cette manière d'être, cette situation sera toujours la même, jamais le temps ne la détruira, ne l'abolira, ne la changera. Ainsi l'égalité parfaite sera toujours une chimère ; ainsi, en voulant la poursuivre on se jettera toujours dans les inégalités les plus révoltantes ; ainsi, un pouvoir quelconque aura toujours besoin d'être une inégalité, sans quoi il n'existerait pas un seul instant.

Ovide a fort bien dit :

> Tempora sic fugiunt pariter que SEQUUNTUR,
> Et nova sunt SEMPER.

Dans *Temperare* je retrouve *Em*, T qui porte, qui tient, qui retient, qui frappe, etc. ; puis *Perare*, qui

indique l'acte des bras. Tremper a été formé de *Temperare.*

Varron dit que les tempes de la tête, *tempora in capite*, sont des divisions de temps ; en effet, elles marquent et font reconnaître en nous l'âge, la vieillesse, comme font les dents aux bêtes de somme, aux brebis, et les cornes aux cerfs. *Temenos* d'où notre riant Gemenos, G pour T, veut dire, en grec, vallon agréable, qui coupe et divise des montagnes, comme pour faire la part des dieux, vallon où l'on trouve un bois sacré, un temple qui est à l'écart et loin des régions battues par les hommes et les troupeaux. Ai-je besoin de faire observer qu'ici « battre » vient de *Baou* et que battre les montagnes est l'équivalent de *Barruelar.* D'ailleurs, *Contemnere* veut dire ravaler avec, abaisser avec, etc.

Pronus, enclin, est un mot bien formé ; *On*, l'inclinaison, s'y combine avec *Pro. Fundus* sort de *Af* qui est analogue à *Ab* ; un fond de terre est un *Ab. Fundus* est haut ou bas ; *profundum*, c'est la mer, c'est le gouffre, l'abîme, ce qui paraît avoir été creusé avec les bras, ce qui se présente devant nos pieds et nos bras, *pro.* D'un autre côté, *Profundere*, c'est pousser en quantité, prodiguer, répandre en haut. Merveilleuse palingénésie dont les transformations sont inépuisables !

D'où vient le rapport qui se trouve entre *Frons*, *Frondis*, feuille d'arbre, et *Frons*, *Frontis*, front, partie de la tête. D pour T est à peine une différence. Les Chaldéens et les Syriens appelaient *Thûr* et *Thau-*

ra, une montagne, nous disons de nos jours Dore, nos pères ont dit *Durum* et cette appellation a passé dans la Doire, la Durance, etc., etc. Dans la plus ancienne latinité *Fros* était le feuillage des arbres, de *Fros* est venu frôler, onomatopée du bruit que font les feuilles agitées; *Frux*, fruit, répondait à *Frox*; X, la lettre de connexion, exprimait, surtout, la différence entre la feuille et le fruit. N est venu, à ce qu'il semble, marquer l'inclinaison des branches et des feuilles. Quant au front, cette noble partie de la tête, il vient comme la feuille de *Ferre*, porter. Quelles grandes idées portait le front du Jupiter Olympien, quelles grandes idées sorties de la tête de Phidias! N dans le front humain ne marquerait-il pas aussi l'inclinaison habituelle des têtes qui pensent, et ces airs de têtes qui ne sont pas au vent?

Potis, qui peut, ne diffère guères de *Fortis*. J'ai idée que *Porta* a été dit pour *Forta*. Un lieu fort a nécessairement une porte; la porte est pour aller *Foras*; porte répondrait à notre expression *per orto*, en latin *per hortos*, par les dehors de la place, par les jardins, par l'*Arrabal* ou faubourg. Dans le mot espagnol *Arrabal* on trouve deux fois le sens de montagne; *Arra*, la montagne qu'on monte, *Bal* ou *Val* la montagne qu'on descend.

Dans le nom de Pélasges on retrouve aussi la montagne. Pelasgus fut le premier roi de l'Arcadie, de ce pays qui porte deux fois le sens de montagne dans sa désignation, *Ar* et *Caou*. Pélops était aussi un homme des montagnes, un Lydien; la Lydie était un

pays haut, la Carie un pays bas. D'ailleurs, *Pel* ou *Bel* signifie aussi roi ; Pélasgus et Pélops étaient rois des montagnes ; dans *Ops* et dans *Asg*, il n'est pas difficile de voir l'étendue en hauteur et en largeur ; nous connaissons *Op* et *As* qui est *Ar*, nous assignerons bientôt la valeur de G.

L'expression pièce de monnaie vient de *Pensio*, poids. Dépenser vient de *Pensare*, peser. Quand on dépense on donne ce qui a été pesé. Les mots espagnols *peza*, *pezetta*, ainsi que besant d'or ou pesant d'or, ont la même origine que pièce. Dans *Pensare*, peser, comme dans *Ponere*, mettre, N marque l'inclinaison ainsi que dans répandre, étendre et même entendre. Pandore c'est réunion, largesse, épanchement de tous les dons. Dans le mot français Don comme dans le latin *Donum*, N a pris la place de R.

Apenh, *Apinché*, d'où vient le verbe provençal *Apouncheirar*, n'est autre que le mot français «appui,» lequel « appui » est formé de *Ap*. De *Penh*, les Espagnols ont fait *Peña*, *Peñon*, les Provençaux *Pignet*, *Puget*, la Penne, les Pennes. Les monts Apennins viennent directement d'Apen. *Avenio*, Avignon, c'est *Apenio*, *Abenio*. Le Liban c'est *iban*, aban précédé de l'article L. *Aben* en hébreu veut dire roche. La montagne de Garlaban, près d'Aubagne, peut être considérée comme un de ces points culminants où l'on établissait des vigies, des gardes ; *Garlaban*, garde de la roche. *Dea Pennina* était la déesse des montagnes. En France nous avons le Puy, le Poyet, le Puech, le Poët, la Poype ; les Italiens ont Poggio,

Pozzo. Pointe, point, vient de Ap, comme épingle. *Penn-Arar* signifie en breton pointe de charrue.

Dans le mot composé *Guipuscoa*, *Pus* est autant que *Pozzo*, *Gui* signifie « eau » comme dans liquide, et *Coa* exprime une étendue de pays montagneux, *Coa* est l'équivalent de *Eux* dans pays montagn*eux*. et nous avons déjà vu ce Eu, mais sans y faire beaucoup d'attention, dans Eurynome; il est aussi dans *Euxinum mare*. Dans les plus anciens temps, comme aujourd'hui, le nom de *Choa* s'appliquait à la haute Abyssinie; deux fleuves d'Asie portaient le nom de *Choaspes*. *Choa* fait partie du verbe latin *Inchoare*; qui signifie commencer, ébaucher, aller *in choa* :

> Vitæ summa brevis spem nos vetat
> INCHOARE longam.

Qui de *Liquidus*, qui est aussi dans *Sequi*, *Sequor*, nous présente l'origine du pronom relatif *qui*, *quæ*, *quod* et de ses affins. Le pronom relatif tient au nom comme une goutte d'eau tient à une autre goutte. On reconnaît aisément *Gui* dans goutte, dans *Gustare*, déguster. Si les gouttes de vin ne se suivaient pas toujours de même pour la couleur, pour la saveur et pour l'odeur, il serait superflu de déguster une pièce.

Dans Biscaye on peut supposer *Pus* ou *Pozzo* ou *Baou* et en même temps *Choa* ou *Caou*. Peut-être aussi *Bis* ou *Vis* est-il là pour *Guis*, eau, mer.

Redi pense que la *Bajana* vient des Aretins qui appellent ainsi les fèves fraîches et écossées, *le fave*

fresche, *granate*. En français on dit vertes au lieu de fraîches. On trouve dans Apicius le mot *Bajana*, et un commentateur a cru que la fève verte était appelée *Bajana* parce qu'on en récoltait des plus belles, des meilleures et en plus grande quantité qu'ailleurs dans les terres voisines de Baja. Mais le nom de *Bajane*, nourriture grossière sans autre assaisonnement que du sel, car l'huile et le vinaigre sont un luxe, ne saurait venir de cette antique Baya, si mélodieusement chantée par M. de Lamartine ; il vient de *Baous*, c'est une nourriture de montagnards, de pâtres, de gens rustiques.

Le mot *Balouires*, espèce de guêtres de feutre qui garantissent contre l'humidité de la terre paraît être formé de *Bal*, *Bar*, garantie et de *Ouire* signifiant eau, humidité.

Il serait curieux de connaître l'histoire de *Penu* et de *Pecu*. Ce sont deux vieux mots qu'on trouve indéclinables dans les auteurs anciens. Mais pour bien les comprendre il faut y joindre *Manus. Penus*, provision, c'est ce qu'on va chercher avec les pieds. *Manus* est dans *Manducare* et dans manger; *Pa*, bouche, est dans *Pecus*. *Cus* existe en provençal dans *Coussou*, lot de pâturage et dans *Cossu* qui signifie riche, abondant en biens. Il est aussi dans Cosse ou Gousse, mais d'une manière détournée dont nous parlerons plus tard. *Panis*, pain, tient à *Pa*, bouche; *Pasci*, c'est manger sans l'intermédiaire des mains. A ce compte, tous les animaux sont *Pecudes*.

Vesci n'est pas le synonyme exact de *Pasci* ; il y a

dans *Vesci* le V de *Vehere*, *Vesci* fait entendre que la nourriture est portée à la bouche; *Esca* ne saurait non plus remplacer *Pastus*; l'*Esca* a passé par le feu, *Scau*. *Piscari*, pêcher, c'est travailler pour le *Scau*, pour la chaudière où l'on jettera le poisson qui est sitôt cuit, pour la *bouillabaisse*. L'idée de *Scandere* pour dire monter peut avoir été suggérée par la vue du *Scau*, de la flamme qui monte, et je crois que *Scandalum*, scandale, a voulu dire le débordement, l'extravasement de l'eau qui bout sur le feu. *Væ illi per quem* SCANDALA *veniunt*, malheur à celui par qui la mesure est comblée! L'ancienne mesure appelée Escandal, mesure de capacité, peut avoir dû son nom au vase qui déborde quand il est plein ou que la liqueur est trop chauffée. Nous ne sommes pas embarrassés, maintenant, pour trouver l'origine de chaudière, *Caldera*. *Esculentus* c'est tout ce qui peut aller à la chaudière; on a étendu cet adjectif à toute chose bonne à manger.

On appelle en provençal *Caren* une lampe de forme antique suspendue à une branche de fer qu'on accroche quelque part. *Caren* ou *Calen* procède évidemment de *Scau*, ainsi que les verbes *Calere*, *Calescere*, etc. *Caupona*, cabaret, auberge, gargote vient aussi de *Scau* et de *Pa* ou *Po*, bouche.

Nous avons vu dans *Bresco*, rayon de miel, une cloison, nous pouvons y voir aussi *Esca*; *Enviescar* signifie engluer; *Viscus*, le gui, a besoin de passer sur le feu, d'être mis en bouillie, pour devenir *Viscus*. *Scus* comme *Esca* est le résultat de *Scau*, du feu.

Pecus est donc l'animal qui mange en prenant par la bouche ; *Fera* est un terme générique, qui veut dire simplement produit animé ; *Terra* FERAS *cepit*, dit Cicéron. Par excellence, on appelle *Fera* toute bête sauvage. Mais quelle est donc cette distinction de *Bestia? Bestia*, c'est la bête vêtue ; *Vestis* vient de *Bestia*. La verdure vêt ou revêt l'*Ab*, l'*Av*, la croupe des montagnes. En Provence, le nom de Revest indique un village ou même un champ qui recouvre un *Av*, ou, pour mieux dire, c'est un versant de montagne ; le versant, comme nous l'avons vu, commence où finit le *Av*, la crête. Cicéron a présenté une troisième distinction en disant : *Quàm varia genera bestiarum, vel* CICURUM, *vel ferarum. Cicur* veut dire apprivoisé. Notre verbe provençal *s'assegurar*, vaincre l'impression de froid qu'on éprouve en entrant dans l'eau, peut être connexe à *Cicur*, apprivoisé ; toutefois, je pense que le *Gui* de *Guipuscoa* et que le *Qui* de *Sequi*, de *Liquidus* n'y sont pas étrangers.

Le mot Poste vient tantôt de *Ponere* dont le supin est *Positum*, un poste de guerre, un poste dans l'administration, et tantôt de *Vehere*, porter. Nous avons déjà vu «place» venir de *Platea* et d'Aplatir. Il y a des places qui aplatissent beaucoup. C'est là, si l'on veut, un bien mauvais calembourg, mais il est vrai. *Veha* (chemin) d'où *Via*, le verbe envahir, et la mesure de distance appelée *Werste*. La *Vehme*, ce tribunal secret d'Allemagne, chargé, au moyen-âge, de la répression des brigandages, était proprement la grande voierie. Bohême est autant que *Voyer* et Voyart, que

Boyer et Boyard, etc., avec cette différence que Boyer et Boyard tient quelquefois à Bœuf, comme Bouvier et Bouvart. Vidal, Bidal, Pidal, Bidaud, etc., viennent de *Vita* et non plus de *Via*.

Avidus et *Uvidus* se rapprochent beaucoup; seulement, *Uvidus* répond à *Ub* qui marque la profondeur des eaux, surtout la profondeur qui donne *la fertilité*; *Avidus* dépend de *Ab* comme « avare. »

Habiter et Habit viennent aussi de *Ab* comme *Vestis*.

Habilis, propre à, ne peut descendre que de *Habere*, posséder, avoir entre ses bras. Nous avons donné ce sens à *Habere*. Mais d'où vient notre verbe provençal *Chabir*, employer, user? De *Ab* également; c'est *Habere* avec une rude aspiration.

Vanus est le même mot que *Banus*; *Bano*, corne; une corne est vide. *Evanescere* c'est l'expansion *Ef* acccomplie et dont il ne reste plus rien. Dans *Phantasma*, fantôme, il y a *van*, *fan*, *phan* de *Banus*. Je crois avoir déjà dit que folie n'était autre que *Volie*, et *Moria*, idée fixe, tient à *Morari*, arrêter.

Maintenant, nous aurions à rechercher la différence qui existe entre U et V. U est le bruit le plus simple de la respiration; *Bru* est le ronflement pénible; dans un sommeil doux on entend *Pa*, ouverture des lèvres et *En* ou *An* respiration par le nez. Nez et Narines sont venus de *An*, *En*. Mais *Pa* étant la respiration la plus douce, a donné son nom à l'organe d'où elle sort. On entend aüssi *Os*, de là *Os*, *Oris*. *Orior* tient à *Os*.

Pour prononcer V, la lèvre inférieure rentre et s'ap-

plique sur la dent. Quand on se fait violence on serre les lèvres, on les fait rentrer plus vivement encore que pour prononcer V. Cet acte est l'opposé de la moue, qui consiste à allonger les lèvres. La moue sera donc la caractéristique de U, comme « vif » sera la caractéristique de V. L'*U* de *Nutrire*, est l'*U* de la moue. Cet U a passé dans *Uterus* comme dans *Ubertas*, comme dans *Uter* (outre); pour remplir le ventre *Uterus*, pour sucer le lait de la mamelle *Uber*, pour boire l'eau ou le vin qui est dans l'outre il faut faire U, il faut allonger les lèvres comme pour la moue.

Huer, c'est faire U; dans Humer, les lèvres se resserrent après s'être allongées. Au fond, pour exprimer la respiration, la vie, on peut supposer un verbe *Uer*; T devant *Uer* arrête la respiration, l'interrompt à jamais et « tue. »

Mutus, muet, nous présente M dans cette fonction négative que nous lui connaissons. M s'oppose à ce que U ou le verbe, la parole, sorte; remarquons bien que U dans — voix — et dans — verbe — est devenu V. M dans muet rappelle M de *Firmus*, de— fermer— de *Morari*, etc. M fait allusion à la ligne horizontale dans — monde — multitude de gens qui vont et viennent, se pressent et se mêlent, s'éloignent et disparaissent dans l'éternité comme les ondes de la mer dans l'horizon. L'horison paraît être la limite du monde et le mot monde pour univers n'a primitivement signifié que l'espace dont les yeux aperçoivent le bout.

Mundus, net, propre, a dû être d'abord le terrain sur lequel des eaux avaient coulé emportant avec

leurs ondes les immondices dont il était couvert. — Immondice, — c'est ce qui n'a pas été mondé.

Mutare, changer, a dû se dire d'abord de la voix; M dans *Muer* ne figure pas une opposition complète, mais seulement une transformation.

Il est permis de reconnaître dans *Mutuus*, réciproque, notre vocable — mouc. — Proprement *Mutuari* c'est répondre au cri d'appel *U*, *Ou* en le répétant. C'est ce même *U*, *Ou* qui est dans *Ullus*, dans foule.

Le Mou, poumon de veau ou d'agneau, est en provençal *Leou*. M arrête, particularise *Ou* comme le fait L. *Leou* signifie aussi vîtement; c'est *Leviter* en latin, c'est *Levis*; toujours U, V avec la même intention.

U, *En*, *Pa* c'est le sommeil paisible, l'existence au repos; *Vita*, vie, c'est l'existence agitée; *Ag* marque l'expansion, T lettre inévitable comme le destin, comme le *Fatum*, imprime un mouvement bon ou mauvais, une impulsion heureuse ou déplorable. Si encore il n'y avait que la moitié de la vie, de *Vita*, qui fût tourmentée, emportée par cette lettre fatale, mais trop souvent tous nos jours sont malheureux, hélas!... Jetons-nous entre les bras de la Providence; espérons un monde meilleur, car celui-ci, ma foi, ne vaut guères.

En, vie, est dans *Senex*: U, V qui a le même sens est dans — Vieillard, — dans sUm, dans *di*Vi*dere*, dans — Un. — *Pa* est dans Palæographie, description des choses anciennes, des choses qui ont vécu, qui sont sorties de la bouche des hommes; il est aussi dans Palingénésie, retour à la vie. *Pa*, bou-

che, tient à *Ab*, *Ap*, *Af*, *Av* par le mot Avaler, comme *Bal*, montagne, *Palitans*, qui erre çà et là, *Vagus*, vagabond, dévaler tiennent à ces mêmes radicaux. *Par*, bras, y tient aussi parce que le bras, *Par*, est l'agent, l'instrument de la force qui est dans *Ab*, *Ap*, etc. Ce sont là des idées fondamentales qu'on ne saurait trop souvent remettre en vue.

Dans *Penu*, provision, il paraît d'abord y avoir *Pa*, bouche, et *En*, vie. Mais, en nous rappelant la fonction ci-dessus assignée à P, il ne sera pas défendu de voir dans *Penu*, *P-enu*, soutien de la vie. *Panis*, pain, nous présentera la même signification. D'autres sens que nous avons trouvés ne s'opposent point à celui-là.

On peut dire, en général, que U étant une indication de souffle s'est glissé dans un grand nombre de mots pour faire allusion à l'intérieur des corps animés ou inanimés, à la substance, à la place ou position, à la proximité plus ou moins grande. Ainsi *Urgere*, presser latéralement, nous montre en quelque manière l'*U*, la moelle, *Medulla*, le jus, le suc, la sève, l'huile, comme prête à jaillir sous la pression que nous exerçons. Les adverbes latins *Ubi*, *Usquequaquè*, *Penitùs*, *Intùs*, *Intrinsecùs*, les prépositions *Usque*, *Secùs*, etc., viennent appuyer cette conjecture sur la valeur de U. C'est à cette idée d'intérieur présentée par *Intùs* et par *Penitùs* qu'on doit les verbes *Intrare* et *Penetrare*.

Dans *Lux* et dans *Nux*, U marque aussi un intérieur. *Lux* éclaire l'intérieur d'un appartement comme une

lampe, ou se projette sur tout ce qu'embrasse la voute des cieux comme la lumière du soleil. Remarquez bien que U ou V est dans Voute. L'*U* de *Nux*, nous indique l'intérieur de la noix. *Dubium*, doute, peut se décomposer ainsi : *de ubi* (on ne sait d'où vient la voix, le *où*).

Si dans L de *Lux* et dans N de *Nux*, nous voyons des articles, comme on peut fort bien se le permettre, L marquera quelque chose qui n'a pas de bornes, c'est sa fonction ordinaire, et N quelque chose qui approche plus ou moins de la négation, du non-être, du néant. Quand N à la tête d'un mot n'est pas un débris d'article, il appelle un sens négatif. Nous avons vu que *An* exprimait le doute, et le doute, dans tout ce qui se meut sur la terre, ce doute inhérent à la vie, ce doute qui est la vie, aboutit tôt ou tard et irrévocablement à la mort, à la négation. Il importe ici de revenir sur la distinction à faire entre N débris d'article et N négatif.

Dans *Nu*, *Nue*, par exemple, N est un *débris* d'article N-U ; U c'est ce qui est sous les vêtements, ce qui est dérobé aux yeux par les vêtements. Nous avons donné à *Nudus* une autre explication qui ne contrarie point celle-ci. Ce qui n'est pas mouillé *non udus*, *nudus*, c'est ce qui n'est pas encore sous les eaux qui vont lui servir de vêtement ; expression chaste, comme nous l'avons dit. La Pudeur, *Pudor*, protège la nudité ; P indique un soutien, un appui, une défense. *Pudor* est formé de P et de *Udor* qui a pu signifier mouillure. *Udo*, chausson, escarpin, se

lie fort bien à *Udus*, mouillé ou vêtu par les eaux. C'est pour désigner l'intérieur que U est dans *Urere*, brûler, ronger intérieurement, tourmenter l'esprit. C'est avec la même intention qu'il est dans *Ruche*; quant à *Musca*, mouche, il me semble que *Usca* est ici pour *Esca*; la mouche se jette sur la ligne horizontale de tout ce qui est *Esca*. Dans *Mus*, rat, comme dans mur, muraille, il y a aussi une idée d'intérieur, de plus *Rat* me paraît avoir quelque rapport avec *Rar* qui, en arabe, signifie caverne, le rat est un habitant des trous, des cavernes.

Sub me présente l'aspiration S, étouffée par un *Ub*, par un dépôt, un corps, une aggrégation. Dans *Super* c'est le bras *Par* ou *Per* qui étouffe S. Super *vos et* super *filios vestros*, j'ai mon bras étendu sur vous et sur vos enfants ; c'est le bras d'*Imperare*. Il n'est pas défendu de voir dans *Subter*, *Tar* ou *Ter*, le travail. *Subterlinere*, frotter, *Subterlabi*, couler au-dessous.

Pugna, combat, vient de *Pugnus*, poing ; c'est à coups de poing qu'on a du commencer à se battre. *Pugnus* n'est pas sans affinité avec *Ungula*, ongle, et *Ungula* se lie à *Uncus*, crochu. Dans *Pugnus*, dans *Ungula*, dans *Uncus*, on trouve cet U qui marque un intérieur quelconque. Le poing serré peut renfermer quelque chose dans son U, par exemple un gage, *Pignus*. Le gage le plus sûr est celui qu'on tient dans sa main fermée, dans son *Pugnus*. Ce qui est chrochu, *Uncus*, se courbe pour prendre et mettre quelque chose dans son intérieur, dans son U, comme font *les gens de plume aux mains crochues*. Les oiseaux

de proie enfoncent leurs ongles dans l'intérieur des animaux pour les emporter. Le C d'*Accipiter*, oiseau de proie, est dans *Uncus* et dans Serres, Griffes, avec le changement de C en S et en G. Nous aurons bientôt à étudier C complètement.

Pungere vient d'*Uncus* et *Ungere* y tient avec cette différence que frotter n'est pas piquer.

Fungor officio veut proprement dire je me suis frotté, je me suis oint pour le travail comme les athlètes pour la lutte.

Puniri c'est s'attaquer à l'*U* d'un homme, à son intérieur, à son souffle, à son existence, soit en le faisant souffrir, soit en le faisant mourir.

Putrescere, pourrir, rappelle notre pensée à l'intérieur d'un cadavre, d'un corps en décomposition. L'interjection de dégoût Pouah ! *Pui* ! renferme cette même idée.

Nugæ, badineries, *Nugari*, folâtrer et ces *Nugacitates* qui nous occupent, *meditans nescio quid nugacitatis*, ont emprunté leur U à *Nux*, noix

Dans *Puer*, dans *Pusillus*, petit garçon, dans *Pusa*, petite fille, il n'est pas difficile de reconnaître *Pa*, bouche, ou pour mieux dire ce souffle paisible qui, dans le sommeil, s'échappe des lèvres légèrement et instantanément entr'ouvertes. C'est, en effet, par la bouche que l'éducation des enfants commence ; il faut leur apprendre à manger et à parler.

Nous n'avons pas expliqué en son lieu *Pa* de *Pater*. On peut dire que *Pa* n'est que *Ap* retourné ; c'est un *Ab* ou *Ap*, un dépôt, une source, qui va former une

autre source, un autre dépôt. P est le pivot de cette évolution ; et n'oubliez pas de vous arrêter un instant à — pivot. —On peut dire aussi que *Pa* de *Pater* est le souffle et *Ma* de *Mater*, la matière. *Materia*, matière, ne vient-il pas naturellement de *Mater* ?

Pa, souffle de la vie, agite *Ma*, qui est dans *Mater*, dans *Materia*, comme dans *Moyen*, *Milieu*, etc., *Mens agitat molem*.

Pi, *Phi* ou Fi est le produit de Pa ; Filius provient de *Pater* ; P devient F et A devient I. Nous avons l'expérience de ces transmutations. Mais *Frater* d'où vient-il ? Ne serait-ce pas *Filius Alter* ?

Alter n'aurait pas tout-à-fait la même origine que *Ter* de *Pater*. Quand on dit *Uter*, — qui des deux, — cela suppose trois appels exprimés par *U*, *Ou !* Au premier *Ou !* on répond par *Ou !* et l'on ajoute qui ? lorsqu'on est plus d'un, *Unus*, *Ounous*. Puis. *U*, *Ou !* est proféré une troisième fois pour dire lequel des deux on voit, on entend. Voilà l'origine de *Uter*, *Utra*, *Utrum* et de ses composés.

Funus, enterrement, funérailles, nous présente bien U dans le sens d'intérieur ; c'est l'intérieur de la terre qui nous attend tous.

Dans *Fundus*, fond, dans *Profundus*, la même idée se retrouve ; elle est aussi dans *Funis*, corde, cette corde qui va au fond d'un puits. La corde s'appelle aussi *Fides* ; et ce même mot *Fides*, nous le traduisons en français par foi, fidélité. La fidélité, en effet, est une corde à laquelle sont attachés notre parole, nos promesses, nos serments.

Si l'on met ensemble les mots *Populus*, *Populari*, *Popina*, *Popinari*, on croira d'abord que *Populus* équivaut à ce que nous appelons aujourd'hui — les consommateurs.— Il n'est pas défendu d'accueillir cette idée ; toutefois, il me semble voir dans *Populus*, *Pal* ou *Pol*, montagne ; les premières populations ont occupé des montagnes. *Populari*, ravager, dévaster, aurait par conséquent rapport aux montagnes, et V dans *Vastare* serait pour B ou P. D'ailleurs, *Vastitas* signifie grande étendue, et l'étendue se compose de montagnes et de vallées, de *Baous* et de *Vaous*. *Villa* est pour *Billa* ; on trouve sur d'anciens cadastres *font de billo*, fontaine du village, et *billo*, *billa* c'est le petit *Baou*, c'est le *Pueblo* des Espagnols, le Bausset du midi de la France. *Vilis* a voulu dire montagnard et notre adjectif — vilain — est proprement le synonyme de ce qu'en Provence nous appelons — Gavot. — Patois, Pataud viennent de *Pagus*, et *Pagus* tient à *Bal*, montagne, ainsi que *Vagus*.

Dans Pic, le Pic de Ténériffe, nous retrouverons une modification de *Pal* comme dans Puy, Puech, Puget, etc.

Pulvis, poussière, tient à *Pal*, à *Petra*, pierre ; c'est de *Vis* ou *Fis* qu'est venu Fin, tenu, délié. T dans — tenu — indique les coups multipliés qui réduisent en poussière. *Pelta*, sorte de petit bouclier, *Pelvis*, bassin, plat, tiennent à *Par*, bras. *Palpebra*, paupière, n'est pas sans rapport avec *Pelta* et *Peltis*. Palpiter, Palper font allusion au bras ou à la main qui palpe et sous laquelle le cœur palpite.

Dans *Fenestra*, fenêtre, F n'aurait-il pas pris la place de P, et *Fenestrare*, ouvrir des fenêtres, serait-il sans analogie avec *Penetrare?*

Fenus, usure, tient à *Penus*, provision.

Nous avons expliqué déjà *Planities*; les Espagnols disent *Llanura* : les deux LL de *Llanura* font allusion à la longueur et à la largeur, ces deux conditions d'une rase campagne. *Lluvia*, pluie, indique un point de vue analogue; la pluie tombe en formant une surface plane dans l'air, laquelle surface est perpendiculaire au sol. Dans Glisser et dans Glace il y a aussi une idée de surface; *Gl* est une modification de *Ll*; seulement *Gl* exprime, dans cette surface, une adhésion qui est rompue quand on glisse; l'adhérence de *Glacies* continue tant que la glace ne fond pas.

Affreux procède de *Af*, ainsi que frémir. Un précipice est affreux quand on le considère d'en haut, quand on est sur le *Af* ou cime de montagne. Primitivement, on a dû dire *Frangere* en parlant des rochers, des blocs de pierres qui se détachent du *Af*. *Fragor* est le bruit terrible que font dans leur chute ces blocs énormes, ces avalanches. Avalanche est évidemment formé de *Af* ou *Av*. *Af* étant la crète d'une montagne, le bord d'un précipice, on a, par analogie, appelé *Fibræ*, les bords d'une rivière. *Fibulæ*, agraffe, sert à joindre les deux bords ou, si l'on veut les deux lèvres d'une robe.

Mais comment Force en provençal *Fouasso* a-t-il pu signifier beaucoup? Je crois que *Foras*, dehors, a été le moule de cette expression — force gens —

c'est-à-dire beaucoup de gens sont dehors, dans la rue. Nous donnerons une autre explication.

Dans *Aspicere*, dans *Perspicere* on ne peut méconnaître Pic, sommet de montagne qu'on aperçoit de loin, le premier aspect qui se présente quand on vient de la haute mer. *Spectare*, c'est frapper de ses regards la montagne pour voir ce qui en descend ou qui y *monte*; voilà comment *Expectare* signifie attendre, désirer. C'est là aussi l'origine de *Spes*, espérance, de *Speculum*, miroir, d'épier; on disait autrefois *Espier* d'où espion. *Specus*, *Spelæum*, *Spelunca*, caverne, sont des enfoncements, des conduits poussés dans la montagne figurée par *Pec*, *Pel*, tandis que S indique l'acte de pousser en avant comme dans *Spiritus*, souffle du feu ou qui allume le feu, *Pir*. *Species* c'est l'apparence de la montagne qu'on a en face..

L'adjectif Bleu est dû à la couleur des montagnes lointaines; il provient de *Bal*: *Cæruleus* est la couleur du ciel; les ondes de la mer sont appelées *Cærula*, parce qu'elles réfléchissent la couleur du ciel, *Cælum*.

Avenir vient-il de *Ar* ou de Venir? Cette recherche est inutile, puisque Venir vient de *Ar*.

XXXVII.

Il y a dans la Minerve de Sanchez un excellent article sur la lettre V. Le savant espagnol nous montre les Eoliens prononçant *Fion* au lieu d'*Ion* et les Romains faisant de *Fion Vion*, dont le diminutif aurait été *Viola*, violette. La violette, cette modeste fleur,

est donc le diminutif d'un diminutif. Sanchez poursuit ainsi : de *Ois*, *Osis*, on a fait *Ovis*; *Oon*, *Ofon* est devenu *Orum*; *Oinon*, *Foinon* a donné *Vinum*; à *Taos*, *Tafos* a succédé *Pavo*; Aion, Aifon a produit *Ævum*; d'*Oia*, *Foia*, est sorti *Via*; *Oideo*, *Foideo* a été suivi de *Video*. *Hesper* est devenu *Vesper*; *Estia*, *Vesta*; *Esthes*, *Vestis*. *Er*, printemps, prononcé aussi *Ear* avait fait place à *Ver*. *Is*, *Fis* étant passé à Vis, ce que les Grecs appelaient *Iolaos* fut pour les Romains *Violens*; les Achéens disaient *Itun* quand les Eoliens disaient *Vitis*; c'est d'*Itun* qu'est venu *Ooutin*, banc ou rang de vignes.

Ces observations ne manquent pas d'importance; elles s'accordent avec ce que nous avons dit sur les lettres euphoniques et officieuses qui sont en général des aspirations; F, V, S marquent surtout parmi ces lettres et *Taos*, *Tafo* devenu *Pavo* nous montre T comme susceptible d'en faire partie; on rencontre, en effet, des personnes qui mettent T devant un grand nombre de mots commençant par des voyelles. Dans cette phrase : Qu'y a-*t*-il ? T est euphonique.

Ici, nous pouvons émettre cette opinion que les voyelles et les diphtongues expriment ce qu'on appelle des milieux, ou, mieux encore, les quatre éléments que l'on comptait autrefois. *A*, *Ea*, *Ae* exprimait ce qui est solide, ce qui tient plus ou moins à la terre; *Ear*, printemps, *Ar*, montagne, *Ac*, *Ag*, eau, *Aer*, air, *Aevum*, âge, durée. *O*, *U*, *Oe*, *Oi*, *Ui* marqueraient la lumière, le feu; *Sol*, le soleil, *Cœlum*, le ciel, *Urere*, brûler, etc. Cette observation ne peut

être que très-générale ; car nous avons vu les voyelles se confondre avec une incroyable facilité.

Aux observations de Sanchez nous joindrons quelques idées d'Aulugelle. Nous avons aperçu, dit-il, dans les anciennes inspections (1) de la science augurale ces noms de dieux *Diiovis* et *Veiovis*. Il y a même un temple de *Veiovis* à Rome entre la forteresse *et le* Capitole *inter arcem et Capitolium*. J'ai appris, *Comperi*, la raison de ces dénominations. (*Comperire* comme apprendre, c'est trouver en cherchant avec les bras.) Les anciens Latins avaient formé *Jovis* de *Juvare ;* à ce nom fut ajouté celui de père et l'on eut *Jovispater* ou *Jupiter*, avec élision et mutation. *Jovis* prit aussi le nom de *Diespater*, père du jour et de la lumière; *de là* est venu *Diiovis* et *Lucetius*. Le premier nom vient de *Dies*, l'autre de *Lux*. Après avoir fait avec *Juvare Jovis* et *Diiovis*, on voulut avoir un nom pour cet être supérieur qui, n'ayant le pouvoir d'aider, avait pourtant la volonté de nuire, et on imagina *Veiovis*. La particule *Ve* avec ses deux lettres seulement ou avec *A* au milieu est susceptible de deux sens opposés, comme plusieurs autres particules. En Provence, on fait un usage fréquent de *Ve* pour dire prends garde. Ce *Ve* a formé le verbe latin *Veto*, j'empêche, verbe fameux parmi nous dans les premieres années de *la* révolution, verbe qui n'a pu rien empêcher. *Vitare* est une modication de *Velare*. *Vesania*, folie et *Vecor-*

(1) On peut comparer ces inspections aux livres de pronostics ou d'interprétation des songes qui ont cours parmi le peuple.

dia, lâcheté, sont atteints par V dans le sens privatif. Priver, c'est ôter ou attenter avec les bras ou les mains; Privauté n'a pas une autre origine et Dépravé, Dépravation non plus.

Le sens de *Ve* n'est pas toujours aussi net; ainsi, *Vescus*, *Vehemens* et *Vegrandis*, trois mots commençant par cette particule, ont un sens incertain et qui tourne des deux côtés. *Vescus* dit à la fois bon à manger et maigre; on peut être véhément pour le bien comme pour le mal, et *Vegrandis* signifie tantôt fort grand et tantôt fort mal bâti.

Aulugelle dans un autre passage entreprend d'expliquer *Vestibulum*. Il ne songe pas à *foras stabulum*, à la substitution fréquente et réciproque de V à F, et il donne à entendre que *Vestibulum* veut dire « espace pris sur le *Stabulum*, sur l'établissement; » cela est fort admissible, le vestibule autrement l'*Atrium* étant un intervalle soit entre la porte et la rue, soit entre les deux aîles d'une maison; quelquefois, il n'y avait pas interruption de toiture. Le même auteur dit que *Ve* dans *Vetus* exprime l'extension de l'âge et dans *Vehemens* celle de la force. *Vehemens*, selon moi, n'est autre que *Vehere mens* et *Vehere* c'est *Ferre* avec plus de vigueur. Veut-on trouver un sens d'extension plus fort que dans *Filum*, dans *Finis*, dans *Fundus*, dans *Funis* et même dans *Funus* qui nous lance dans l'éternité?

L'âge qui en s'alongeant parvient à *Vetustas* devrait sans doute résumer, ainsi que tous les jours, toutes les acquisitions de bon sens et de raison faites durant

la vie; les anciens le croyaient ainsi; la vieillesse était par eux regardée comme la sagesse vivante. Une des fatalités de notre époque c'est de fournir des vieillards plus obstinés dans les idées funestes que la jeunesse la moins expérimentée. Il est une Vieille-France non moins dangereuse que la Jeune-France.

Dans le passage où il est question de *Vetus*, Aulugelle cite Lucrèce qui a dit *Vescum salem*, le sel qui aide à manger, et Lucilius qui donne au dégoût le nom de *Vescum*. Dans *Vescum salem* V est pour F et dans *Vescum*, dégoût, il est pour D.

Le *Ve* de végéter est dans un sens d'extension.

Venire, *Veneo*, être vendu, veut proprement dire aller au marché, à la vente. *Venum* ou *Fenum* c'est la tresse de paille ou de foin qu'on met à la queue des chevaux, quand ils sont vendus. *Vendere* est synonyme de *Venumdare*, donner la paille, *Venum* ou *Stipula*. De ce dernier mot est venu le verbe Stipuler. *Stipula* me présente le petit bras ou brin qui s'allonge. Nous savons ce que vaut *St*.

V dans *Vapor* exprime un immense extension exprimée d'ailleurs par *Ap*.

Vappa, coquin, a toutes les extensions ou expansions mauvaises; c'est l'écume qui bouillonne au-dessus des eaux sales, ce n'est pas cette blanche écume de la mer d'où sortit Vénus.

Dans *Vapulare*, être battu, on entend l'onomatopée *vla*, *fla*, *pla*, *bla*. Cette onomatopée est aussi dans Plastique, comme dans Emplâtre, comme dans Plâtre, dans « Frapper » avec le changement de L en R, dans

flageller, dans fléau et même dans *Flavus*. Le Tibre n'était *Flavus* que dans les débordements où ses flots impétueux chargés de limon faisaient *Fla;* d'ailleurs on rencontre cette même onomatopée dans flot, dans *Fluere*, dans *Flere*, pleurer, dans Conflit; dans *Glaucus*, couleur de vert de mer, on a transporté à l'apparence des flots l'onomatopée du bruit qu'ils font; *Glaucus* est notre glou-glou. L'adjectif Flasque, le substantif Flacon dérivent de l'onomatopée *fla*, *fla* produite par le liquide qui tombe ou qu'on remue dans un vase : Bouteille vient d'*Ampulla* et *Ampulla* tient à *Am* et à *Ab*, *Ap* qui sert à qualifier l'ampleur, le renflement. La même onomatopée se représente dans — flancs; — elle est indiquée par cette expression; se battre les flancs, c'est-à-dire faire fla-fla avec la main en se frappant les côtés. Ici, nous ferons une observation importante, c'est que le verbe *Ferre* a pour supin *Latum*, et que le flanc s'appelle *Latus*. Ce qu'on a porté, la partie du corps qu'on touche le plus habituellement avec ses mains devaient avoir pour caractéristique cette lettre L que nous avons dit être destinée à particulariser, à individualiser, à rendre propre. *Latere*, être caché, *Latrare*, aboyer pour garder ce qui est caché, *Latro*, voleur et non plus garde de la manche, et même ces derniers, *Latrones*, tous ces vocables ont appelé L par la même intention.

Dans *For*, je parle, comme dans *Vox*, voix, dans *Foras*, dehors, dans *Fora*, *Fororum*, cuves de pressoir, comme dans *Vocare*, F permute avec V.

Il y a cette différence entre *Vescor* et *Esurio* que dans *Vescor* il y a le C qui prend, qui saisit, tandis qu'*Esurio* ne présente que U, aspiration à la vie, canal de la vie.

Dans *Faux*, gorge, F est pour V, pour V de *Vau* qui devient *Fau*; comme nous le verrons par la suite. Le Gaviot, *lou gavagi* viennent de *Gau*.

Fax, flambeau, a été l'origine de Feu. Ce F tient à V de *Videre*; l'un et l'autre expriment une grande force de bas en haut; *Ax* marque la plus grande expansion possible.

En italien *Bolla* a été employé quelquefois pour *Città*; c'est le *Polis* des Grecs; en provençal nous avons *Boulegar*, remuer, *Bouigar*, piétiner dans la boue: on peut induire de la comparaison de ces vocables la formation du mot *Vulgus*, vulgaire. Cette phrase de Salluste, *Vulgus cœteri omnes fuimus* a été fort bien traduite par « nous avons été regardés tous nous autres comme la lie du peuple. » *Boulegar*, c'est le latin *Volvere*; *Beluguo*, étincelle, *Scintilla*, vient de *Boulegar*.

Dans *Fulgur*, éclair, comme dans *Fugere*, fuir, nous verrons l'onomatopée de la rapidité, ainsi que dans *Fuit*, il fut, il n'est plus. *Ui* est bien l'expression d'un mouvement vague, insaisissable. L'*Uillaou*, *Uyaou*, c'est l'éclair que l'œil ne peut saisir au passage. L'*U* saisi, arrêté, devient V comme dans *Vultus*, visage, dans *Videre*, dans *Vis*, force; *Is* marque seulement une force en projet; quand on s'excite à soulever un objet pesant on dit en provençal: *Isso*!

de là est venu le verbe Hisser. Dans — vîte — *Ui* a été saisi, arrêté.

L'interjection *Pui!* qui a donné *Putrescere*, du moins en partie, n'est autre que *Ui* appuyé. C'est l'origine de Fi! Nous appelons *Fiquous* un homme délicat, qui dit Pui! à propos de toute chose. *Ui* est une expression d'ennui (en-nui); *Pui* est une expression de dégoût, d'aversion.

Vulnus n'est pas *Funus*; la lettre L laisse la mort en suspens; d'ailleurs, F de *Funus* tient à ce fatal *Fuit*, il fut, tandis que V de *Vulnus*, tient à *Vis*, à la force qui a fait la blessure.

Dans *Ulcus*, ulcère, dans *Ulcisci*, se venger, il y a quelque rapport avec *Urere*, brûler intérieurement, ronger.

Dans la première partie de cet ouvrage, *Horror* nous est apparu comme pouvant procéder de *Or*, montagne; *Pavere*, avoir peur, *Pavire*, paver, seraient, à ce qu'il semble, dans la même position à l'égard de *Paou* ou *Baou*. En provençal une borne est un *Paou*.

Je n'ai pas besoin de faire remarquer le rapport qui existe entre le P de *Pilus* et le V de *Vellus* et de *Vestis*. L'adjectif provençal *Espiandrat* est l'équivalent de — dépouillé. — *Velum* tient à *Vellus*.

Brun, Brunir tient à Brûler, et Brûler est sorti de *Comburere*, bruni par le soleil. N est moins fort que L.

Niger, noir, paraît d'abord provenir de *Nix*, neige; mais, en réalité, il doit sa naissance à *Nox*; l'adjectif de *Nix* est *Niveus*.

En provençal quand il est question du temps ou de l'air on dit *Sour* au lieu de noir. Si l'on disait le temps est noir, on vous répondrait : c'est ton âme qui est noire. Cela, du moins, se pratiquait ainsi, autrefois, entre gens du peuple. *Sour* tient à *Serum*, soir ; un bois sombre est *Souroumbrous* ; le S de sombre a été emprunté de *Serum*. Les antres sourds et l'adjectif sournois viennent du vocable provençal. Je ne sais point si *Somnium*, sommeil, n'y tiendrait pas.

F de refus n'est pas étranger à B de rebut, et F de fin, rusé, se rapproche de fil, de *Ferire*, de percer, de pénétrer ; la finesse tient à la pénétration : F dans Finesse est venu comme F dans Fenêtre ; il s'est mis à la place de P.

Dans Rêve, V a la valeur de F, de la lettre qui fuit, qui se dissippe comme l'existence, *Fuit*, comme la fumée.

Rupes, rochers, est composé de *Rus* et de *Ub* qui, ainsi que *Ab*, signifie enflure ; nous verrons, plus tard, d'où procède *Oc* de Roc, de Roche, etc. *Rumpere*, rompre, vient de *Rupes*.

Dans *Rubus*, rouge, il y a aussi un sens vague d'enflure ; des joues enflées sont rouges. *Rubus*, buisson, présente aussi quelque chose d'enflé.

Vitium, vient-il de *Vitis*, parce que le vice nous étreint comme la vigne étreint l'ormeau ? Vient-il de *Vitare*, ce qu'il faut éviter ? Ou bien faut-il voir dans Vice ce coup, *Ic*, qui gâte l'âme comme un coup gâte le plus beau fruit.

Berner est dû à *Verna*, esclave ; *Vernalitas* signi-

fiait bouffonerie, plaisanterie basse, tour de page. Page et *Verna*, esclave né dans la maison, ont la même origine. Plaisanter indique les jeux bruyants des pages, les jeux de mains, et, dans Page comme dans *Verna*, il est permis de voir le mot latin *Perna* dont les Espagnols ont fait *Pernada*, gambade, *Pernear*, gambiller. Le service des pages et des valets se fait, surtout, par les jambes. L'adjectif latin *Pernix* Vîte, léger à la course, vient de *Perna*. *Pernicies* a été ce qui emporte avec vîtesse, ce qui ruine en un moment. Perte tient à *Perire* comme à *Pernicies*. *Periculum* vient de *Perire*, c'est le danger de tomber des bras ou par les pieds.

Pyla, porte entre des montagnes, gorge, défilé, vient de *Baou*, et Palinure signifie, à mon avis du moins, montagne où l'on allume des feux. Si ces feux avaient été allumés au temps de Palinure, Énée n'aurait pas dit :

> O nimium cœlo et pelago confise sereno,
> Nudus in ignotâ, Palinure, jacebis arenâ !

Car il ne suffit pas que la mer soit tranquille et l'air serein, il faut avoir l'œil toujours ouvert, il ne faut pas s'endormir quand on est au voisinage de la côte. Le mont Palinure était dans la Lucanie, et si le nom de Lucanie ne vient pas de *Lucus*, bois sacré, il pourrait bien se rapporter à *Lux*.

Le nom de Pégase me rappelle le mot provençal *Eque*, cheval, d'où l'on avait tiré le nom de famille

Eguisier. P indique les lieux élevés, inaccessibles, les *Paramos de la summa paz* où mène Pégase, le séjour ardent et sourcilleux de la poésie, des hautes intelligences, des vues supérieures. P est aussi dans Poésie pour faire allusion à ces regards d'aigle, à ces rayons de génie qui pénètrent dans tous les coins de l'univers. Poésie tient de fort près à *Pozzo* qui, dans la suite des temps, en est venu à signifier — lieu haut. —

Pandere, ouvrir, étaler, déployer bannière, étendard, tiennent à *Ban*, à *Ben*, comme *Pendere;* c'est toujours un lieu haut, une chose élevée, étendue, déployée, qui influe sur ces vocables. *Patet*, il est clair, me représente un sommet de montagnes dégagé de nuages; T exprime ici un certain effort. *Patulus* ne signifie pas seulement touffu, mais large, ample, ouvert. *Pateræ* c'étaient des prêtres qui interprétaient, qui tiraient au clair les oracles d'Apollon.

Le provençal *Burba* est le *Vulva* des Latins appliqué aux entrailles, à l'intérieur du corps; *Esburbar*, c'est éventrer.

Ab étant le dépôt, B sert à caractériser ce qui sort du dépôt. *Apostema* a donné naissance à Pus. De *Ab* vient Bain; en provençal *Bagnar*, c'est mouiller; Béer, *Badar*, Bailler, le vieux mot Bahut, coffre, marquant le dépôt ou l'enflure qui s'ouvre, qui se fait jour. *Beal* veut dire rigole d'arrosement tirée d'un plus grand cours d'eau; on dit aussi *Biaou*, et même dans les cadastres on trouve Bœuf. *Lou cuou de Buou* ou *dou Buou*, à Marseille, était le bout, le fond du Bœuf ou

Béal; ce *Béal* était Jarret, ce même Jarret ou ruisseau qui avait formé l'antique *Cœnum* ou *Cœnus*, devenu à force de temps et de labeurs le port actuel. *Cuou* est dans *Cœnum* et dans le diminutif Culot.

On ne peut méconnaître dans — Porter, — en latin *Ferre* le changement de F en P. Il s'agirait maintenant d'expliquer le mot — frégate. — F comme V, comme P, comme B marque la force exprimée en latin par *Vis*, par *Bonus*, car la bonté est une force et par *Bar* ou *Par*, bras ; de plus P de pomme annonce là quelque chose qui soutient *omme*, qui l'empêche de tomber sur la ligne horizontale où *Pomum* devient *Malum*. *Riga*, raye, est proprement le sillon fait sur la terre avec le soc en provençal *Ryo*. *Regatar* ou *Recatar*, d'où Régate, c'est jouer à qui tracera mieux ou plus vite un sillon. Ce mot a été transféré aux courses faites avec des bateaux, au sillon qu'ils ouvrent dans la mer. C'est une désignation bien vieille dans la Méditerranée ; au seizième siècle, on appelait Frégate un petit bâtiment léger, à rames et à voiles, qui traçait plus vite que les autres un sillon écumeux dans les eaux. La frégate, oiseau des Tropiques, a tiré son nom de ces frégates là, qui étaient fort communes au temps des premières expéditions vers les terres nouvelles. On voit que, par la simple apposition de F à *Regate*, on a donné une grande force à l'acte de tracer un sillon. *Quen* ou *Gen*, signifiant cours d'eau, comme nous l'avons déjà entrevu dans *Sequana*, la Seine, on n'aura pas de peine à comprendre quelle peut être l'origine du verbe fréquenter. Elle s'explique par celle de fré-

gate. *Frequens* est ce qui coule, ce qui se répand, ce qui s'insinue et pénètre avec force et persévérance.

Il y aurait bien d'autres explications à faire dans cette catégorie où la palingénésie des vocables, leur génération primitive et leur renaissance nous offrent tant de merveilles ; mais le scalpel que nous employons, bien que toujours plus aiguisé par l'usage, ne peut assidûment fouiller dans tous les recoins ; le temps nous manquerait ; j'ai voulu partir comme une flèche lancée par une inspiration heureuse, c'était même une nécessité pour moi ; il ne faut pas que ce mouvement se rallentisse trop ; chacun de nous, à loisir et en son particulier, pourra tenter de nouvelles courses ; occupons-nous, pour le moment, de l'ensemble ; retraçons toutes les sinuosités de la côte, ainsi qu'elles apparaissent à une certaine distance, laissant à de plus curieux le soin de préciser toutes les courbures, tous les accidents de la terre et des eaux, tels qu'ils se présentent, en effet, à des yeux plus rapprochés du rivage. Ainsi, de la hauteur où nous étions *montés* naguère pour étudier l'ancienne côte marseillaise, on ne voyait au fond du golfe alongé devant nous qu'un demi cercle gris, découpé, festonné par l'écume blanche des flots ; mais en allant sur les lieux même on voit d'un côté le hameau du moyen-âge, les Lèques, de l'autre, les ruines d'une *villa* intéressante sous plus d'un rapport ; puis, sur ce sable, sur ces dunes, dans ces maisons de campagne gracieusement éparses, nous retrouverions le souvenir d'un grand homme à la manière antique, d'un philosophe religieux, d'un

légiste consommé, collaborateur si puissant du Code civil, et qui, dans ses villégiatures laborieuses, constamment occupées comme toute sa vie, venait souvent rêver au murmure des flots, au souffle des brises, sur cette plage presque lybique, entre ce hameau et ces pins solitaires dont les vents lui transmettaient avec un murmure inspirateur les émanations balsamiques, ces émanations si chères et si douces quand on les a recueillies une première fois dans son enfance.

XXXIX.

J'ai besoin d'un court paragraphe qui me serve comme de pont entre *Ar* et *Cau*, entre l'Ararath et le Caucase. Déjà nous avons fait connaissance avec plusieurs affins de *Cau*, *Cal* ou *Car*; il s'agira bientôt de son développement tout entier et non plus d'une simple traînée apparaissant au hasard. Mais, auparavant, il convient de reprendre la filiation, la descendance de *Ar*, et de la saisir dans son ensemble et d'un coup d'œil rapide. Quelques nouveaux points de vue se présenteront à nous; cela nous est toujours arrivé dans nos haltes rétrospectives, et arrivera à tout lecteur attentif, lisant ce livre sans préoccupation, avec bonne foi et candeur comme il a été écrit.

Nous avons vu *Ar*, hauteur absolue, devenir *Al*, *Ad*, *Am*, *An*, *As*, *Ast*, *Az*, *At*, *Ax*, *Ab*, *Ap*, *Af*, *Av*; nous avons vu toutes les voyelles se substituer les unes aux autres pour modifier et non pas pour

détruire le sens et la portée d'une consonne ; nous avons reconnu que la consonne était le radical même, et, en supprimant la voyelle soit devant soit après, nous avons eu pour lettres caractéristiques des noms divers donnés aux montagnes, R, L, D, M, N, S, St, Z, T, X, B, P, F et V, c'est-à-dire toutes les consonnes ci-dessus précédées de A et qui auraient pu l'être de toute autre voyelle. Il faut que ce principe se grave fortement dans la mémoire, si l'on veut me comprendre. Mettons sous les yeux quelques-uns de ces noms de montagnes ou de pays montagneux.

A *R*, nous rapporterons le Rouergue, le Roussillon, *Rus*, campagne inculte, la Russie, le Riff, les mots arabes *Ras* (tête, bout, cap), *Râd* (tonner), *Ràa* (voir). *Radix*, racine, tient à *Ar*, comme Arracher.

L nous présente la Lozère que les gens du pays appellent l'*Oouzère*. L serait une caractéristique, et *Oou* nous offrirait une modification de *Ol*. A la Lozère, nous joindrons Montlosier, la Lauze, la Lauzière. L de *Al* qui sert à désigner la plus grande hauteur, celle de Dieu, est devenu un article ou, si l'on veut, l'abréviation d'un article. Or, un article est une hauteur, un petit *Ar*, c'est un jallon ; remarquez bien l'*Al* de jallon. Quant à J, nous en avons déjà entrevu la portée. L est un article dans *L-and*, pays, dans *L-oou*, portion d'un champ, d'où sont venus Lot et *Leude*, dans *L-aouve*, *L-apis*, pierre ; dans *L-aure*, hermitage, cellule dans la montagne ; Ville-Laure, etc. Si *Lib* signifie ami, c'est que L marque la juxtà-position et *Ib*

une protubérance, celle du sein, par exemple. Je crois qu'on pourrait donner au nom du Liban une explication analogue : L article, *Iban*, *Aban*, *Eben*, enflure, masse de rochers, protubérance. Le verbe enlever nous présente *Ev* d'Evort ou Effort, d'Ève, mère des humains, de Sève, etc.

Lib marquant par L une juxtà-position et par *Ib* le Sein est dans *Libet*, il plaît, comme dans *Libido*, abandon aux plaisirs, dans Libidineux, etc. Dans *Licet* on retrouve la juxtà-position exprimée par L, tandis que *Ic* appartient à *Ico*, je frappe. *Licet* veut proprement dire « le coup est parti, le signal est donné » par l'huissier ou par le juge, ou par le maître d'école ou par celui qui préside aux jeux.

Deux mots renferment par excellence l'idée de juxtà-position, *Linea*, ligne, et *Linum*, lin. Elle est aussi dans *Linire*, oindre, frotter de quelque liqueur, dans *Liturare*, raturer, dans *Littus*, rivage, etc. Je crois que dans *Littus*, *Ittus* est pour *Ictus*, coup, le coup des vagues sur la grève ; le licteur, *Lictor*, était celui qui donnait des coups. Dans *Lignum*, bois à brûler, L marque bien la juxtà-position du feu, *Ignis*, sur le bois, du feu qui lèche, *Lambit*, le bois. Nous avons déjà vu que *Miles* peut se traduire en français par mon Leude ; or, dans *Les* ou Leude, L marque la juxtà-position du soldat auprès de son chef.

Le nom de Ligures s'appliquait à ceux qui vivaient le long d'un *Gour* ou d'une nappe d'eau. En Provence *Gour* n'a pas perdu son antique signification. Le nom de Lygies doit se rapporter à la même origine ; il in-

dique des peuples qui habitaient le long d'un fleuve ou qui étaient venus par un fleuve s'établir ailleurs. Il est toujours question d'eau dans les racines *Gus*, *Gur*, *Gen*. *Go*, *Ger*, etc. *Liger*, la Loire.

Dans *Liberi*, enfants, je retrouve *Lib* de *Libet*, de *Libido*, etc., la juxtà-position et le sein; je le retrouve aussi dans le *Liber*, peau qui est entre *le bois* et l'écorce de l'arbre; quant à *Liber*, libre, je crois que ce mot peut être ainsi décomposé : *Li*, homme, *Ber*, seigneur, maître. *Li*, homme, est précisément notre il, le, lui, la, elle, eux.

M. Azaïs, président de la société archéologique de Béziers, dit que le Libron, ruisseau qui ne coule pas toute l'année, mais dans lequel les pluies *font affluer* des masses d'eau qui s'écoulent avec la plus grande rapidité, tire son nom de *Lib*, qui, dans les langues celtiques, c'est-à-dire sauvages de l'antiquité, signifiait eau, rivière, ruisseau, tandis que *Ron* veut dire «qui s'écoule rapidement.» *Ib*, ainsi que nous l'avons vu, indique le fleuve considéré au point de vue de la hauteur des eaux et, par extension, le sein; *Uber* veut bien dire tetton, mamelles! *Ib* est dans *Ibelnus*, *Ivelnus*, Uveaune. *Ron* est l'onomatopée du bruit que font les eaux en se précipitan d'un *Ar*. L'onomatopée a passé dans le mot même de ruisseau. Dans *Ripa*, rive, le ruisseau, l'*Ar* ou R rencontre la protubérance, le sein, le *Ib* ou *Ip* de la terre.

Nous ne quitterons pas L sans observer le rapport qui existe entre *Ilia*, boyaux, et fil; les boyaux et le fil sont déliés. F de fil est une aspiration; en espagnol

on dit *Hilo*; cette aspiration nous montre le fil étendu, alongé. *Nihilum* veut dire « pas un fil. » *Hilla*, en latin, signifie boudin, andouille, saucisse, etc. Boudin tient à Boyaux que nous expliquerons dans un moment; Andouille tient à ce *An*, *And* dont nous avons parlé, et dans Saucisse nous reconnaîtrons *Au*, *Al*, précédé de S qui est aussi une sorte d'aspiration marquant l'acte d'étendre, de s'alonger.

D. *Ad* primitif, a donné l'Adda, l'Adige; *Od* a donné l'Oder, et D a fourni le Mont-Dore, la Durance, la Doire, le Duro, le Duero, la Dwina, le Don, même le Dniester, la Dogne qui, avec la Dore, forme la Dordogne, la Dardanie, les Dardanelles, etc., etc. *Dur*, éminence, est dans notre verbe dresser. *Sser* nous est connu par *Cer*, colline. La fonction de S se trouve dans Signare, *S-ign-are*, qui veut dire au propre dresser un feu sur le *Ar*. *Signum*, signal, est un feu dressé pour avertir. Le diminutif de *Signum*, qui est *Sigillum* a signifié sceau, cachet.

La partie du Liban où se trouve la plus belle espèce de chèvres aux dents dorées est celle des districts d'Eden et de Becharré qui comprennent les montagnes les plus verdoyantes vers le nord de la chaîne; au pied de ces montagnes est la ville de Tripoli de Syrie. Eden tient à *Ad*, *Ed*; Becharré tient à *Baou* et à *Car* dont nous avons parlé plusieurs fois.

D est dans *Djebel*, montagne en arabe, et dans *Djenab* versant de montagne; *Ab* figure ici l'enflure, les flancs. Dans le Danube et dans le Doubs on re-

trouve ces deux mêmes radicaux ; *Ub* porte ici la même indication que dans *Ubertas*.

M. A M on doit rapporter *Mons*, la Morée, la Macédoine, le Maroc, etc., etc. Dans tous ces noms, M exerce devant *Ar*, *Or*, *An*, *Ac*, etc., les fonctions que lui donnent *Am* et que nous avons reconnues. M figure dans le nom que l'Orient donne aux *chèvres*, ces intrépides habitantes des montagnes, des rocs les plus escarpés. Dans *Mâza*, chèvre, *Aza* est pour *Ara*, comme *Asie* pour *Arie*. *Agnus* signifiant ce qui croît, *Magnus* nous montre ce qui ne croît *plus*, ce qui est parvenu à toute sa croissance ; voilà une autre fonction de M. *Mouseukh* en arabe signifie sale ; nous avons reconnu plusieurs fois B employé pour M et je crois que *Mou* de *Mouseukh* répond à notre mou, mol, en latin *Mollis*, et à Boue ; la Mouzaïa est une espèce d'entonnoir où se rendent les eaux de plusieurs montagnes avec peu d'écoulement. V étant pris souvent pour B, nous trouverons dans Mouzaïa boue et vase. Nous reviendrons sur boue.

Ma, *Mïa*, en arabe, signifie eau. C'est ici l'origine de *Mouiller*, en provençal *Bagnar*, B pour M. Ce M de *Ma* est dans *Amnis*, fleuve, dans *Ems* fleuve de l'Allemagne, et j'oserai dire que *Ma* est dans *Mater*, mère, et même dans *Mundus*, monde. Je n'ai pas besoin de rappeler ici les systèmes d'anciens *philosophes* qui reviendraient à mon opinion.

Dans cette expression de nos bergers, l'*aoubo meno*, l'aube se fait, on peut apercevoir cette même fonction de M qui est dans mener, ménage, etc. M est

encore ici le même que dans *Am*. Dans *Omnis*, *Om* exprime des objets existant sur la ligne horizontale, et N de *Nis* étend la pensée à tous ces objets. Dans l'interrogation *An*, comme dans *En*, vie, N étend. Interroger, c'est étendre sa pensée. A l'égard de *Mundus*, net, M exerce la même fonction que dans *Morior*; à *Mundus*, monde, il faut rapporter M de multitude; c'est la compréhension et non plus l'absorption. Nous avons fait connaître *Amussis*, niveau, équerre; dans l'*Amurca* nous verrons la ligne horizontale vers laquelle l'huile tend sans cesse à monter.

N. Le mot Nord, la Norvège, les Alpes Noriques, Nysa, montagne de l'Inde et l'un des sommets du Parnasse consacré à Bacchus, peuvent se rapporter à N. D'ailleurs, *An* fournit N article, comme *Al* fournit L.

S, Z. Le Sanin, la plus haute montagne du Liban, qui garde sa blanche calotte jusqu'au mois d'août et quelquefois plus tard, le mont Sinaï où la Loi nous fut donnée, la Sabine, Seillon, village près de Saint-Maximin, perché sur une hauteur, Seillans, Seltz, Strasbourg, la Suède, la Suisse, la Sicile, le Ziban, le Zénith (le point le plus élevé dans le ciel), etc., etc., répondent à S, Z. *Desiderare* est composé de *De* et de *Siderare*, aller aux astres. Nous avons déjà vu qu'on donnait le nom de *Sic* à la chèvre, et que les noms de Sicanie et de Sicile remontaient à la même origine. Nous reconnaîtrons également la fonction de S dans *Super*, dans *Subter* et dans *Sub*. *Per* de *Super* est le bras: *Super vos et super filios vestros*, j'ai mon

bras étendu sur vous et sur vos enfants. *Ub* de *Sub* indique une enflure, une protubérance ; cette protubérance est posée sur.... et par conséquent ce qui est dessous est *Sub*. *Altus* signifie haut et profond.

S indique tellement une ascension, une élévation, qu'on le trouve dans l'italien *Spalla*, épaule ; *Palla*, c'est bras, comme le *Pal* de *Palæstra*, lutte, de *Palea* paille, la paille est le bras de la plante, de *Palafredus*, palefroi ou cheval de main, etc. *Se* indique la chose qu'on sépare, dont on fait abstraction ; Parer tient à *Par*, bras. Tu, toi, te indique un coup porté réellement ou par intention à l'objet dont on parle. Moi, me annonce la compréhension qui se fait avec la main. S l'objet éloigné, T l'objet qu'on touche ou qu'on peut toucher, M l'objet qu'on manie ou soi-même. S de sécher me paraît indiquer une élévation, celle de la paille, et *Sc* de *Scelus*, pourrait bien avoir la même portée que dans Scorpion et vouloir dire avancer le bras pour tirer à soi, tuer pour voler. Si *Pes* de *Spes* signifie pied, S dans ce mot indique l'éloignement ; l'espérance repose sur le lointain ; dans *Species*, je vois *Facies*, face, et un éloignement, un transport marqué par S : *Speculum*, miroir, transporte l'image. *Sponda*, bord d'un lit, et *Spondere*, promettre, ont une même origine avec *Sponsus*, fiancé ; il y a toujours quelque chose à franchir, à surmonter, à accomplir. Dans *Sine*, en espagnol *Sin*, je vois *In*, dedans, et *S* qui enlève.

T. Nous avons vu T dans Atlas, dans Athos : nous le retrouverons dans *Thor*, qui signifie élévation,

dans *Turris*, tour, etc. D'ailleurs, T se confond quelquefois avec D dont nous avons parlé et avec C dont nous parlerons plus tard. Je puis dire, dès-à-présent, que Sicanie et Titanie me paraissent être un même nom. Le Tessalah des Ouled-Seliman et des Beni-Ahmet-Cheragas me paraît être quelque chose comme la Thessalie.

X. X est dans *Xzour* qui est le même que Tour et *Sour*, *Sourie* ou Syrie, pays de montagnes. Dans Xerès il est pour *Cuiri*, *Cueri*, *Tueri*, maison, lieu qui couvre, qui protège.

B. *Baou*, mot si usité dans notre midi pour désigner une hauteur, se présente sous la forme de *bo* dans *Bodingo*, nom donné autrefois au Pô. *Bodingo* voulait dire, à mon avis, profondeur de l'eau. Le principe de *Altus* se trouve dans *Ar* et ses affins comme dans *Baou* ou *Bo*. La boue est ce qu'il y a de plus profond dans un puits, dans un fleuve, dans une nappe d'eau quelconque. N dans nappe est article, le radical est l'*Ap* d'*Apud*. Dans *Alb*, *Alp* signifiant montagne, B et P indiquent l'enflure, *Al* exprime la hauteur. *Bolga* ou *Volga* veut dire eau profonde comme *Bodingo*.

Le grand Belt et le petit Belt ne sont-ils pas des passages profonds. Quand au mot arabe *Bir* qui signifie puits, c'est notre verbe boire. *Bo* ou *Po* se retrouve dans la Borussie (la Prusse), le Borysthène, la Posnanie, la Poméranie, la Podolie, la Pologne, la Bohême, dans Bologne, dans les antiques *Boii*, peuple gaulois, etc. Dans tous ces noms *Bo* indique de la vase,

de la boue, un terrain dans lequel l'on enfonce profondément dès qu'il est pénétré par les eaux. La botanique est la science des plantes qui naissent en plus grande abondance dans les terrains humides et gras. En définitive, *Bo* est ce qui tombe des *Baous*, le limon. Limon vient de *Imus*, en provençal *Imou* : humide en vient aussi. *Imus* n'est autre que *Ibus* avec le changement de B en M.

Les Lacédémoniens faisaient jetter dans un gouffre appelé Barathre les enfants mal venus qui ne promettaient pas à la république de vigoureux citoyens. *Bahr* signifiant mer a pu signifier également gouffre ; le mot Barbotter a pu venir du mouvement que la mer ou le *Bahr* imprime aux vaisseaux. Butte tient à *Baou*. Dans Boyaux et dans Boudin il y a le *Bo* de *Bodingo*.

P. P qui n'est autre que B se trouve dans Berg, dans le Puy, dans *Poggio*, dans le latin *Podium*, dans les monts Poyas ou Ourals. Oural vient de *Or*, affin de *Ar*.

V. *V* est dans Vosges qui est autant que Bosges ou Posges. Dans Elbe, fleuve, on peut reconnaître *Erva* de *Herba*, *Yerva*, comme dans *Elaver*, Allier, on reconnaît *El*, *er*, *al*, *ar* et *Aver* ou *Aber*. F est peut-être pour B ou V dans le Ferrol qui a pu être Berrol, dans le Faucigny, qui a pu être le Vaucigny. Nous avons donné déjà une origine à « puer. » On peut le faire venir aussi de *Bo*, « boue. » *Putris campus*, c'est une terre meuble, émiettée; *Pulvis*, poussière, peut remonter à cette même origine. La poussière, comme la boue, comme le limon, est de la terre extrême-

ment tenue. L'adjectif italien *Bujo*, obscur, d'où est venu, je crois, notre substantif Bouge, un mauvais bouge, doit également venir de *Bo ;* ce qui est boueux n'est pas clair. Les Italiens ont *Buso* pour dire vain, vide; quand une fortune est *Busa*, c'est qu'elle a été émiettée. De *Buso* vient notre mot « besoin ; » Besogne doit venir de *Bussa*, qui signifie travail. Dans *Bussa,* je suis porté à reconnaître *Par*, bras, *Busse*, étant rendu par *Battiture*. Housser, Houspiller, Houssine viennent directement de Houx, mais Houx a beaucoup de rapport avec *Buxus*, et balai n'est autre que *Barai*. Dans Vivarais, je retrouve *Al* et *Bib*, affin de *Baou*.

Vif dans le Dauphiné est *Bif*. Dans Botte on retrouve le *Bo* de boue. Mais d'où vient le mot Beaucoup? de *Falx* ou pour mieux dire de fauchée ; en provençal nous disons *Fouasso*, en français Force. *Fal* c'est *Bal*, et coup a été formé de X comme *Cher* de faucher. A *Coup* de beaucoup nous rapporterons couffe, couffins, qui ne sont autre que Touffe et que le verbe Etouffer. *Uff* comme *Ub* marque l'abondance, la production spontanée.

Festinare est pour *Pestinare*, *Pestis* rappelle *Infestus, Vestigium* n'est que *Pestigium*. Une pipe ou futaille tient à *ib* comme *Bibere*. Dans la primitive église, on appelait *Pipa* un chalumeau avec lequel on aspirait le vin du calice.

ST. La mythologie nous apprend que Staphilus qui était un berger du roi Œnée, s'étant aperçu qu'une de ses chèvres revenait toujours plus tard et plus gaie que

les autres eut l'idée de la suivre un jour. Cette chèvre s'écartait du troupeau, allait droit à une vigne et se mettait à manger du raisin, fruit dont l'usage était alors inconnu. Staphilus dont le nom signifiait, à ce qu'il me semble, ami des montagnes, apporta de ce fruit au roi qui en fit du vin. Les Grecs donnèrent à cette liqueur le nom d'*OEnon* qui était celui du roi et qui a dû vouloir dire aussi montagne ou plutôt plan incliné des montagnes, coteau. Le verbe *Stare* signifie être debout comme une statue. *Sternere* veut dire jeter par terre, ou jeter de haut. On peut en dire autant d'éternuer en provençal *Starnudar*.

XL.

Quand je faisais mes premiers pas dans ces terres plantureuses, mais inexplorées, qu'avec tant de peine je viens de traverser, un vague désir d'utilité soutenait mon courage; il me semblait que sur l'arbre trop souvent fatal de la science un bouton nouveau m'apparaissait plein de promesses et laissant voir tous les rudiments d'une fleur merveilleuse et féconde. Jamais le besoin d'une rénovation littéraire et par conséquent morale ne s'est mieux fait sentir que dans ce moment où tant de systèmes et tant d'autorités en s'écroulant ont soulevé une poussière si épaisse à la fois et si délétère. Plus de foi à rien, plus de sécurité dans rien! Qu'allons-nous devenir? Cette poussière du pouvoir tombé et des doctrines foudroyées, plus malfaisante, mille fois, que celle dont le Simoun soulève les flots

au désert, a desséché, a gâté toutes les sciences qui ne sont pas positives. Je ne sais quel hasard heureux, quelle inspiration d'en-haut m'a fait rencontrer cet oasis où je viens de faire, avec mes lecteurs, une excursion qui ne sera pas la dernière.

Puissé-je inspirer aux esprits jeunes et aventureux l'envie de le visiter souvent cet oasis qui m'a présenté tant de charmes et, je dois le dire, tant de consolations! Je n'ai plus à parler de politique dans l'œuvre présente. Tout ce que j'en ai dit avant le 24 février subsistera; je n'en ai rien ôté, je n'y ai rien ajouté. Ce sera, si l'on veut bien, une de ces prophéties que le simple bon sens inspire et que je n'ai pas été le seul à faire. La réforme, la rénovation dont j'ai montré le besoin aura lieu. Fions-nous à la Providence, et, rentrant dans nos études chéries, occupons-nous des radicaux *Ac*, *Ag*, *Ak*, *Aq*, *Aj*. Maintenant nous pouvons aller plus vite. Avec toutes les explications qui précèdent nous parviendrons à établir ce qu'on pourrait appeler une clef de voute. Un autre ouvrage suivra celui-ci; il comprendra des applications à ce qu'on sait de l'Italie, de l'Espagne et des Gaules, vers les plus anciens temps. Ce seront des analectes assez considérables, des reliefs d'un festin qu'au début je ne croyais pas devoir être si copieux.

Les consonnes C, G, K, Q, J sans être identiques sont analogues; souvent elles se confondent.

La main considérée comme portant la nourriture à la bouche, est *Palma*, P rappelle *Par* et *Alma* veut dire nourriture. *Palma*, palmier, dont peut-être aux

dattes l'épithète d'*Alma*, nourricière. Datte. *DActylus*, c'est ce qu'on prend avec la main, *de Ac*, *Dac*. *Dag*, montagne en Tartarie, *Daghestan*, pays montagneux, rappelle main au lieu de bras qu'exprime *Bal*, *Baou*. La paume de la main formant un creux pour recevoir est *Ac*. Le premier vase qui ait contenu de l'eau a été le creux de la main. *Ac* est dans *Acqua* ou *Aqua*, eau. Appliquons le creux de la main au pis de la vache pour traire, c'est un acte qui donne *Lac*, lait; L marque la juxtà-position de *Ac*. Dans un lac on trouve un creux analogue à celui de la main, *Ac*; puis L y exerce la même fonction que ci-dessus. *Qua* d'*Acqua* est un explétif; c'est l'eau qui coule *Cou* de couler, le pronom relatif Qui, la conjonction Que et autres mots de cette catégorie se rallient à *Qua* d'*Acqua*. Guider a la même origine que couler. Acquiescer, Acquérir tiennent à *Acqua*. Agiter c'est remuer l'*Ac*; Acquiescer et le latin *Quiescere* c'est l'eau qui se repose. J'ai déjà dit que C ou Q étail le résultat de D ou T; Atteindre précède Acquérir; Acquérir est le *résultat* d'Atteindre. Dans Accomplir on pourrait voir *Ad* au lieu de *Ac*; mais si D précédant C est absorbé par cette dernière lettre, c'est que l'une tient à l'autre et qu'elles sont, par conséquent, sujettes à se confondre. *Ac* en latin équivaut à la conjonction *Et*, par la même raison qui le fait intervenir dans Accroître, dans Augmenter, etc. *Ag* d'agir ne diffère point de *Ac* de *Facere*, en espagnol *Hacer*, faire. *Accidere*, c'est tomber dans le creux, dans le bassin, dans le gouffre où toutes choses tombent. *Acervus*, tas, monceau,

nous présente *Ac* poussé en haut par *Erv* de verve. Dans *Acerbus*, rude, âpre, on reconnaît les protubérances qui forment l'âpreté, la rudesse. Si l'on suppose un *Acervus*, un tas, auquel les vents, les orages et le temps *edax rerum* enlèvent constamment l'*Ervus* qui l'a formé, qui en a rassemblé les matériaux, on n'aura plus, enfin, que *Ac*, signifiant pointe, aiguille, fil de fer que la lime a rendu toujours plus mince. Ainsi, *Ac*, creux, parvient à une signification tout opposée. *Acies* signifie pointe par l'*Acervus* indéfiniment limé; il signifie armée par la multitude d'*Ac* ou de mains saisissant, portant des armes; *Acer*, vaillant, se rapproche de cette dernière acception. On ne peut méconnaitre *Ac*, main, dans *Vacare*; ce mot, comme tous les vocables primitifs, peut être pris dans les deux sens opposés. *Cavus* est le résultat de Vacare.

Si nous considérons *Ac* comme supporté par le bras, nous aurons *Pac*; deux mains entrelacées nous donneront *Pax*, la paix. *Acinum*, grain de tout fruit à grappe, tient à *Aqua*, à *Lac*, lait, à Lac, bassin ou creux plein d'eau.

Ac étant la paume de la main, *Ca* en est le revers, c'est la main retournée pour Cacher non plus pour recevoir. Ici nous donnerons quelque développement à une loi d'après laquelle nous avons souvent opéré sans jamais la faire bien comprendre.

L'anagramme de *Par*, bras, a donné *Rapere*, enlever de force; *Pac* a donné *Capere*; *Ar*, étendue absolue, donne en espagnol *Raya*, limite, en provençal *Raro*. L'adjectif Rare provient aussi d'une anagram-

me, d'un retour, d'une contre-lettre, d'un contre-signe. Après avoir contemplé l'étendue, *Ar*, on revient sur les objets rares qui arrêtent les regards; s'ils étaient en grand nombre, ils seraient confus. *Ar* étant une hauteur, Rasé nous présente l'opposé, l'anagramme de *Ar*, comme Rôtir nous présente celle de *Or* ou *Ur*, feu. Dans *Rubrus*, rouge, on voit l'anagramme de *Ur*. *Or* signifiant soleil a donné rond, roue. L'*Alp* de *Alpes* est renversé dans *Planus* et même dans *Plenus*. E pour A. La plaine est l'inverse de l'Alpe et l'Alpe est un objet plein, massif.

Res, chose, et la particule réduplicative *Re* sont l'anagramme de *Ar*, étendue. *Racar*, vomir, est l'anagramme de *Car* que nous pouvons considérer comme la partie intérieure de l'homme et que nous trouvons bien nettement dans *Caro*, chair, dans *Cor*, cœur, dans *Corpus*, corps. *Rajar*, couler, est l'anagramme de Jarre, cruche, lequel mot Cruche est l'anagramme d'*Urceus*. *Urceus* vient d'*Urgere*, presser latéralement, de tous côtés. Tas est l'anagramme *du latin Sat*, assez; *Nex*, mort, renferme l'anagramme de *En*, vie. *Am* a donné son anagramme à *Mater*. *Ab* ou *Ap*, enflure, rappelle *Pater*; et dans *Pateo*, être ouvert, on a l'opposé, l'anagramme de *Ap*.

Sous un point de vue très-général, *Ac* sera pour nous la subtance des choses; et *Ca* nous apparaîtra comme la forme. *Caseus*, fromage, était, autrefois, formage. Un cas de conscience est la forme que prend un acte aux yeux de la conscience. La conjonction française Car servant à marquer la raison d'une pro-

position avancée implique une idée de forme. L'ancienne langue espagnole avait la conjonction *Ca* dans la même condition. R dans Car annonce, promet un développement, une étendue. Ici nous expliquerons définitivement ce *Car* qui devient *Cal*, qui devient *Cau* et qui se trouve dans Caucase comme dans Cause; *Cal*, *Cau* c'est la forme des montagnes, l'extérieur des montagnes et si *Car* signifie enfoncement, c'est par la même loi qui fait appeler forme le moule ou le creux qui sert à donner une forme; toujours le contenant pour le contenu, la forme pour le fond.

Cave est l'inverse de *Cau*, montagne; c'est comme *Vau* et *Bau*, *Val* et *Bal*. *Calumniari*, c'est donner une mauvaise forme aux actions. *Secare*, couper, c'est partager une forme, un corps. *Car*, forme, est dans ce mot caractère. Il y a de plus *Ac* qui FAÇONNE.

Cadere, tomber, c'est donner de notre forme, de notre *Car* ou corps à terre; nous disons bien donner du nez! *Cædere*, *Caidere*, tailler, c'est donner la forme à un bloc; *Dædalus* peut avoir été *Cædalus*: C pour T; ce nom aurait signifié donneur de formes, tailleur de pierres, architecte. *Cædere*, tuer, répond à notre expression tailler en pièces. *Tædet* peut se tourner en *Cædet*, et signifie proprement : cela me scie. Chaque, chacun, *Cada uno*, *Cadun*, indique une forme particulière, spéciale, une individualité.

Mettre la paume de la main, *Ac*, sur un objet en convenant du prix, c'est acheter ou *Ac* jeter.

Cata en espagnol signifie recherche, c'est notre mot Enquête; on recherche ce qui est caché. Chercher

vient de *Car*, enfoncement creux. Une Hacquenée est un cheval de main, de *Ac*; *Caballus* était le cheval de charge. Le mot Cabale me parait être composé de *Ca* et de *Bal*; il signifierait domination cachée, secrète. S'*acatar* en provençal c'est se tapir, où C est pour T : une poule s'*acate* quand elle se met sur les œufs. *Caffir* c'est applatir dans un sac, dans une corbeille des objets plus ou moins compressibles. En espagnol *Catar* veut dire Tâter : C pour T.

Pac, *pauc*, *paucus*, ne met en relief que ce qui est dans la main; c'est l'expression française — une poignée. — *Paulò*, *Paulum* c'est tout au plus la longueur du bras, *Pal* ou *Par*. Dans *Paulisper* il y a de plus *Sper* de *Sperare*, tendre les bras.

Achever peut se décompôser ainsi : *Ac*, main, *Hever* venant de *Ev*, *Eff* qui est dans évort, effort. Acquitter, c'est laisser ou rendre ce qui était dans le *Ac*, dans la main. *Tacere*, c'est mettre le *Ac* sur la bouche; Tâche, c'est l'emploi du *Ac*; Tacher, c'est salir avec le *Ac*. Le *Catad*, (prends garde), des *Espagnols* renferme l'anagramme de Tâcher.

J'ai dit que R dans le corps d'une syllabe emporte une idée d'étendre. On peut s'en assurer en examinant les mots Arc, Orbe, Ordre, Arbre, etc. L'anagramme de l'Arc trop tendu est craquer; si l'on suppose *Erc* on a crever, et avec *Irc* on a cri. *Orc*, *Orcus*, l'enfer, donne croquer, croque-mitaine. D'*Urc*, est venu *Cruor*, *Crudus*, cruel. *Bor* de *Arbor* a donné robe, vêtement. Branche vient aussi de *Bor* qui, au fond, n'est autre que *Bar* ou *Par*, bras. *Broque*

pour greffe, brout, brouter viennent également de *Bor*. *Urgere*, presser latéralement, a fourni crouler, qui est souvent le résultat de trop presser et qui tient à *Urgere* plus étroitement encore que *Ruere*; *Crou* au lieu de *Ru*. L'anagramme de *Durum* qui voulait dire hauteur escarpée est Rude. *Arceo*, je repousse, j'écarte de ma forme, *Car*, a été le moule de la nef *Argo* qui écartait les ondes à droite et à gauche *Arguere*, découvrir, rappelle l'acte d'écarter les obstacles, les embarras, les choses vagues et confuses pour arriver à ce qu'il y a de plus simple, de plus net, de plus précis. *Gra* de Graver est l'anagramme de *Arg*; pour graver on écarte. *Gra* de Grammaire, de Gramme, poids, a la même origine. Les lettres ont commencé par être gravées; les poids avaient aussi leur marque ou incision. Greffer, gréver viennent aussi d'*Arg* ou *Erg* par anagramme. *Grex*, troupeau, grain et grève (caillou), viennent également d'*Arg*.

Repousser avec la main c'est en provençal *Cassar*, en français chasser; même casser pour destituer n'a pas une autre origine. Recevoir dans la main ce qu'on nous envoie, c'est *Rescassar*.

Agantar c'est prendre avec la main, *Ac* ou *Ag*. Le droit de Lagan autrement dit *Donum providentiæ*, c'était le droit que s'attribuaient les peuples barbares de prendre les hommes et les marchandises que la mer jettait sur le rivage. L de Lagan est un article. *Agenus*, étranger, tient à *Agan*. Gant vient d'*Agant* qui a dû signifier et qui signifie peut-être encore quel-

que part main. L'adverbe espagnol et provençal *Aqui*, ici, le pronom provençal *Aco* ont voulu dire d'abord — dans la main. — *Alla*, *Aya*, c'est au loin, L et I alongent. A *Aya*, *Alla* répond — ailleurs. —

Ec, c'est l'intervalle entre l'index et le pouce; c'est l'ouverture qui se forme pour saisir ou pour laisser échapper. Remarquez *Ec* d'échapper. Quand on dit en latin *Ecce*, les deux doigts se sont rapprochés pour tenir l'objet qu'on montre. On voit que la préposition latine *Ex* peut être née d'*Ec*, *Ecce*. Ce de ceci, de cela est l'anagramme d'*Ec*. Céder, c'est donner *ce*. Quand on n'a rien à manger, on met le pouce sous le menton et l'on écarte l'index; *Ec* ou *Eg* est l'origine du verbe *Egeo*, j'ai besoin.

Ec est aussi dans bec d'oiseau. L'anagramme d'*Eg* est *Ge* de *Gerere*, porter, avoir, faire paraître. *Gero* est l'opposé d'*Egeo*. *Ge* est aussi dans Gêner, Serrer, presser. Gêner est l'inverse de laisser Échapper. *Ge* ou *Je* indique toujours une attache, une cohésion, Joindre, Joug, etc. *Jungere* paraît être venu des joncs, *Junci*, qui ont servi à former les premiers liens. *Generare*, engendrer, *Genus*, *Gens*, etc., nous présentent le radical *Ge*. Nous avons vu *Gen* signifier courant d'eau resserré entre les deux rives, et nous avons montré, mais avec moins de précision qu'en ce moment, l'origine de *Margo*, de Marge, de Margelle, etc.

Je c'est l'index ou tout autre doigt pris à part. Le pronom *Hic*, l'adverbe *Hic*, *Heic* ne sont autre chose que le doigt servant à indiquer. *Indicare* se com-

pose de *Indè* et de *Ic* , *Ind - ic ;* de là à là. Le tic le plus commun c'est de porter et de tenir le doigt, *Ic*, à la bouche. C'est le *Ic*, voilà le *Ic* ; dans ces deux expressions figure le doigt ; ficher c'est enfoncer le doigt. Dans *Facere* on voit la main , *Ac* ; c'est le doigt qui se montre dans *Perficere*. D de *Digitus* indique la séparation des doigts. *Ictus* , c'est proprement un coup de doigt. *Ciere* , c'est faire venir avec le doigt. *Ci* est l'anagramme , le retour de *Ic* comme dans ceCi , iCi. *Là* est l'anagramme de *Al.* L'idée de doigt est dans *Dicere* , dire avec le doigt . dans — donc — et dans *Igitur*. Ces mots sont venus du langage mimique ainsi que *Ergo* ou *Erigo* , je dresse le doigt.

— Je — est l'anagramme de *Eg* qui est dans le pronom latin *Ego* ; quand on dit *Ego* , on tourne *Ec*, *Eg* vers sa poitrine. M de Moi , de Me , de Mon , de Mien , etc. , absorbe , si l'on peut dire , l'indication Je. *Nous* a été formé du latin *Nobis* ; *Ou* c'est *Ob* , devant. La préposition A devant Nous rend *Ab* , *Ob* , qui est dans *Nobis ;* car *à* suppose toujours *Ab* ou *Ad.* N de nous me paraît être un article.

Comment *Ig* se trouve-t-il dans *Ignis ?* Remarquez d'abord que G est remplacé par C dans incendie, dans *Cinis* , qui renferme l'anagramme , le résultat de *Ig* , c'est-à-dire du feu. Dans Flamme nous avons vu *Par*, bras, devenir *Fla*; dans *Ignis* on ne peut méconnaître *Ic* , doigt. *Signare* , c'est montrer en étendant le doigt; cette extension du doigt est signalée par S. *Insignis*, c'est celui qu'on montre avec le doigt.

Ainsi qu'on rapporte *Signum* au feu des signaux ou au doigt, c'est tout un. On peut retrouver dans *Insignis* le feu qu'on plaçait sur la tête des divinités de l'antique Orient, le feu des mages, le feu que les opprimés demandant justice mettaient sur leur tête au passage du roi, du chef des peuples, la langue de feu qui apparut sur la tête des apôtres et qui *était la* marque de leur mission, le charbon ardent qui toucha les lèvres d'Isaie.

Pic, (mesure), pic et bêche, instruments d'agriculture nous rappellent les doigts annexés *au bras*, *portés* par le bras Dans *Pignus*, gage, on ne peut méconnaître les doigts qui tiennent l'objet engagé. Dans *Periculum*, il n'est pas défendu de voir *Per* (par), au moyen de, et *Iculum*, ensemble des doigts; on cherche avec les doigts s'il n'y a pas de danger aux lieux obscurs où l'on se trouve. Danger n'est autre que le verbe latin *Tangere*, D pour T. Paresseux a été formé avec *Par*, bras, et *Piger* avec *Pig*; ce sont des antiphrases. *Me piget* équivaut à : je me mords les doigts.

J'ai fait venir *Piger*, de *Pix*, poix, sans faire une grande erreur; c'est avec les doigts que l'on essaie si un objet est gluant, si la poix est tenace. *Ix* de *Pix* rappelle donc *Ic*, doigt; mais *Nix*, neige, renferme le même radical, ce radical qui est dans le verbe *Micare*, lequel verbe exprime le mouvement continuel et en tout sens des doigts, comme *Movere* le mouvement d'un œuf qui roule. *Dimicare* signifie en venir aux mains, aux doigts, et *Certare* veut dire

attaquer une enceinte. *Certa* qui vient de *Car* nous est connu par Carthage, par Tigranocerte ou ville de Tigrane. etc. *Certus*, certain, a la même origine. Revenons à *Pic* ou *Ic*, *Ig*, etc. *Aspicere*, *Inspicere*, nous présente les doigts comme auxiliaires de la vue; *Inficere*, c'est frotter d'une couleur avec les doigts. Dans *Impingere*, dans *Pingere*, dans *Fingere*, d'où *Fictilis*, dans *Stringere*, dans *Attingere*, dans Stigmate, empreinte des doigts, on reconnaîtra un même radical. *Extinguere* a voulu dire d'abord moucher la lampe avec les doigts. N intercalé à *Ig* dans tous ces mots et autres semblables indique une inclinaison, comme dans *Lingua*, dans *Inguen*. *Pinguis* présente aussi ce doigt qu'on enfonce dans un corps gras. *Liquet* c'est prendre une liqueur avec le doigt pour la goûter, pour l'essayer, pour voir comment elle coule. *Linquere*, c'est laisser aller ce qu'on tenait entre les doigts. Liquide vient de *Liquet*. *Miscere* c'est mettre ensemble au moyen des doigts, brouiller; S indique ici la souplesse, la justesse.

Les doigts repliés sur le pouce, c'est *Oc* ou *Uc*. Oc signifie trou. *Occidere* c'est faire un trou; l'Océan est un trou. *Occupare* ou *Oc cubare*, c'est être couché dans un trou. L'anagramme de *Oc*, *Og*, est dans Gouffre et dans Cosse qui signifiait, autrefois, bourse, d'où l'adjectif cossu. Gousse et cosse sont restés. En regardant *Og* comme l'abîme du néant, *Good*, Dieu, est l'être infini qui a fait sortir le monde de l'abîme, qui a peuplé l'abîme. *Oculus* ne veut dire que petit trou. *Ocellus*, terme de caresse tendre ne voulait pas

dire mon petit œil, mais mon petit trou ; nous disons mon petit chou. Dans *Color* on trouve *Co* anagramme d'*Oc* qui est dans *Oculus* ; la couleur est le résultat de l'œil, de la vision.

Os, bouche, est le même mot que *Oc*. On retrouve C dans *Osculum*, petite bouche. *Us* signifie ouverture *passar per ui* ou *per Us* veut dire passer par l'ouverture ; savoir l'*Us*, c'est savoir l'entrée. Huissier vient de *Os*, *Us*. *Oscillare* a dû être primitivement — ouvrir et fermer. — *Oscitare* signifie Bailler. On voit bien ici comment S étend l'ouverture de la bouche. Oter a pû être *Ocer* ; quand on ôte une chose on laisse un vide, un trou. *Loquor* veut dire faire sortir du trou ; dans *Vox* il y a *Oc*. *Us* étant plus doux que *Os*, *Suadere*, suave, nous présentent l'anagramme de *Us*, bouche ; *Suaviolum* est un tout petit baiser. On trouve dans Plaute *Suasum*, couleur de suie de cheminée ; il serait singulier que l'anagramme *Aus*, *Hauss* fût précisément le mot qui signifie maison ou foyer en allemand. Dans *Focus*, foyer, on trouve *Oc*, trou. Dans *Locus*, lieu, nous verrons *Oc*, précédé de L article. *Locare* c'est recevoir ou donner un lieu, un terrain, un gîte ; habiter le gîte, cultiver le terrain, c'est *Colere*. *Oc* c'est l'ouverture faite dans les bois, dans les friches.

La portée de *Uc*, *Ug*, est assez manifeste dans *Uxor*, dans *Luxure*, dans le verbe latin *Uti* qui a été *Uci*. L'anagramme de *Uc* est dans Cueillir, celle de *Ug* est dans *Gula*, *Gustus*, etc. Elle est aussi daus l'adverbe latin *Cur*, pourquoi ? *Cur* résume toutes les ques-

tions à faire sur la forme des choses. On peut à *Cur* rapporter *Cura*, *Curia*, *Cuiri*, maison. En général, toutes les fois qu'il s'agit de forme on voit apparaître C comme dans *Creare*, dans *Cudere*, forger, etc. Le cube ou carré solide nous présente aussi l'anagramme de *Uc*. *Ca* de carré en latin *Quadratus* nous présente l'anagramme de la forme. *Ub* de cube annonce l'enflure ; *Ar* de carré n'annonce que l'étendue. *Accusare*, c'est forger, formuler une plainte contre quelqu'un ; *Excusare*, c'est proprement déforger.

Oc signifiant ouverture, on voit tout de suite le sens de *Occa*, herse de laboureur. Ce même *Ca* de cacher, de *Caffir* recouvre le *Oc* qu'a fait le soc de la charrue. S de Soc allonge l'ouverture. Le mot espagnol *Loco*, insensé, répond à notre expression tête fêlée. Dans *Coquere* on ne peut s'empêcher de voir l'anagramme du *Oc* qui est dans *Focus*.

Quand les doigts sont tout-a-fait serrés contre le pouce, on a *Pugnus*, poing ; *Pugna*, c'est le combat à coup de poing. On dit *Pœnitet* ou *Poinitet*, quand on serre le poing en signe de regret, de désespoir. *Pœna*, peine, pourrait bien avoir la même origine.

Que veut dire *Pectus*, qui est en espagnol *Pecho*, en provençal *Piès*? ce qu'on saisit avec le *Ec*. Le mot *Pecus* n'est pas autre chose. *Pecus* vaut autant que notre mot pièce. On dit un nègre-pièce, c'est-à-dire homme fait, comme on disait en parlant d'un mouton *Pecus*. En provençal, un petit *Piès* c'est un petit oiseau, une petite pièce de gibier, un petit *Pecus*. Pincer, le mot provençal *Pessu* rappellent le même

radical. C'est de *Pecus* qu'ont été formés Pécule, *Peculator*, voleur, *Peculiosus*, pince-maille. Dans tous ces mots ainsi que dans *Pecou*, pédoncule des fleurs, des fruits, il est question d'*Ec*, c'est-à-dire de l'index et du pouce qui se rapprochent pour saisir. Saisir est une modification peu apparente, il est vrai, mais réelle de Ce, de Ceci, expression qui résulte de *Ec*, et montre ce qu'on tient dans le *Ec*, entre l'index et le pouce. *Pollex*, pouce, est formé de *Pol*, bras, soutien et de *Ex* ou *Ec*.

La seconde syllabe de *Pecus* a donné *Cus*, chose, biens, vivres, etc. *Custos* est celui qui garde le *Cus*, qui est auprès du *Cus*. L'anagramme de *Cus* est *Suc*.

L'anagrmme de *Uj* est dans *Juvare*, *Juvenis*. *Uj* c'est la lumière, l'*Uyaou*; c'est le jour qui perce l'obscurité, qui s'ouvre une voie dans les airs; dans *Juvenis* on reconnaîtra de plus *En* de Vénus, etc.

Si nous considérons la main comme liée au bras, nous aurons d'abord *P-ac*; quand on se donne la main, quand on met sa main dans la main d'un autre on a *Pax*; X est un double C. Quand est-ce que les Français se donneront tous la main et feront *Pax*! Hélas! à la manière dont certains hommes de malheur ont opéré parmi nous, je crains bien que ce moment n'arrive jamais. L'anagramme de *Pac*, bras et main, est dans *Cappa*, le manteau qu'on a sur les épaules et qu'on retient avec la main.

L'anagramme de *Puc* est *Cupa*, coupe. Le trou *Uc* est posé sur un bras, P.

Oc signifiant trou, abîme et par conséquent obscurité, on conçoit *Nox*, la nuit, N est un article; cette consonne est aussi un article dans *Nix*. *Ix* est aussi la partie la plus élevée des montagnes; *Ix* est plus haut que *Ex*; l'anagramme de *Ix* ou *Ic* est dans cîme. Il était naturel que le mot *Nix*, neige, renfermât une idée de ces hauteurs où elle séjourne toute l'année.

Je pourrais multiplier mes exemples, mais je crois en avoir assez dit pour les lecteurs qui m'ont suivi dans cette pérégrination aventureuse. Je n'ai plus qu'une observation à faire : A, quand il est seul, est privatif dans la langue latine et attributif en français; E, I, O, U sont des conjonctions dans plusieurs langues de l'Occident. Quand les voyelles ne sont pas jointes à des consonnes, il faut qu'elles le soient à des phrases pour qu'elles signifient quelque chose.

Quels points de vue admirables viennent de s'offrir à nous en finissant! *Ar*, la hauteur, l'espace, l'existence absolue; *Par*, le bras, le pied, le mouvement; *Ac*, la paume de la main, l'action; *Ca*, le dessus de la main, l'extérieur, la forme; puis cette loi de l'anagramme, du renversement des lettres, cette loi toujours plus probable, plus elle est examinée!...

Ces jours derniers, je revenais par la mémoire sur les heures de bonheur où quelque rayon soudain était venu traverser ma pensée indécise et flottante; j'éprouvais cette joie pure des travaux solitaires qu'il faut avoir ressentie pour la comprendre; des larmes de plaisir se retrouvaient dans mes yeux qu'enchantait en même temps le spectacle d'un beau jour qui se mou-

rait, d'une mer bleue qui, d'un moment à l'autre et à mesure que la brise lui retirait ses caresses, prenait l'aspect et la couleur de l'huile qui pacifie; je m'abandonnais à de douces émotions en apercevant dans le lointain quelques-unes de ces idées nouvelles dont j'ai besoin pour la continuation d'une œuvre qui ne doit point rester à l'état d'ébauche, quand *tout-à-coup* le désespoir est venu dessécher mes yeux et refouler dans un abîme de tristesse toutes ces réminiscences d'un passé tolérable où je n'éprouvais encore que des craintes trop fatalement réalisées. Voilà donc où nous ont amenés une littérature immonde et perverse, une presse constamment querelleuse, des utopies folles, des convictions stupides, des promesses chimériques, des ambitions effrénées, des amours-propres féroces, des cupidités insatiables, cortège odieux du siècle où nous vivons. Anathème aux auteurs de nos maux! Dans les digressions que je me suis permises, j'ai redouté, quelquefois, de passer les justes bornes; hélas! je suis resté bien en deçà, oui, *bien en deçà*! Anathème donc aux auteurs de nos maux! Anathème! Anathème! Que les esprits encore sains se rallient, qu'ils remontent, il en est temps, à d'autres sources littéraires. Il n'en est pas de plus pures, il n'en est pas de plus abondantes que celles où un illustre prélat dans ces jours de désespoir a puisé une inspiration d'amour qui lui a fait quitter plus tôt cette terre de douleurs, cette hôtellerie des larmes pour le séjour de la paix éternelle.

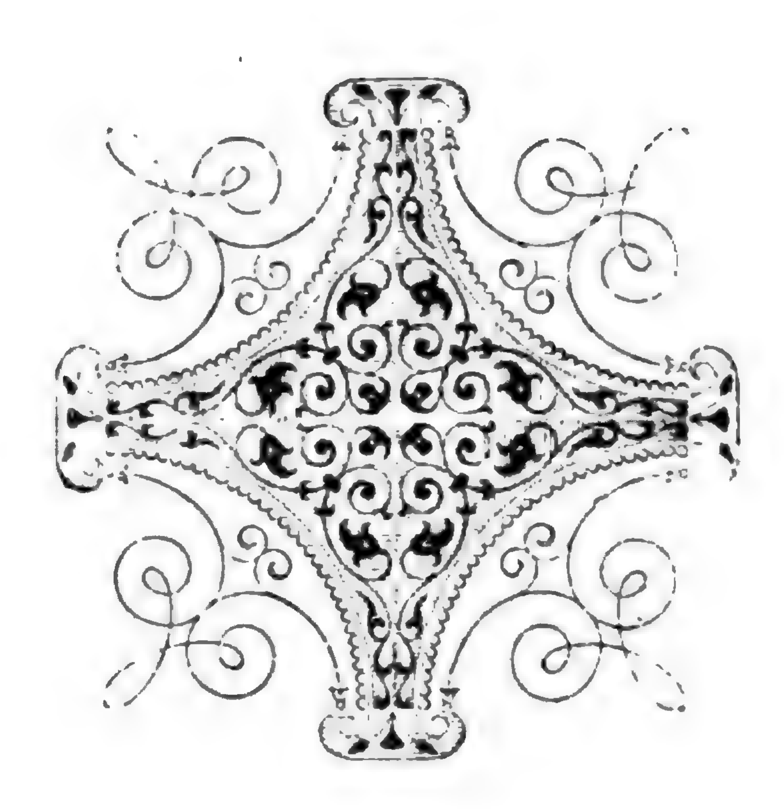
Ame sainte, c'est à vous que je dédie cette œuvre

encore informe que d'autres porteront à la perfection dont je la crois susceptible. Ne dédaignez point mon hommage; c'est celui d'un homme qui ne se prosterna jamais que devant les grandeurs qui ne sont plus.

Bientôt nous reprendrons nos explorations curieuses; nous procéderons cette fois en sens inverse, prenant pour point de départ cette dernière série de *Ac* où plus d'un horison nouveau s'est laissé entrevoir et remontant au radical *Ar* que nous regardons comme le moule primitif de tous les autres. A force de battre ainsi tous les buissons, nous ferons lever peut-être une science nouvelle. Mais qu'importe au fond de savoir plus ou moins pertinemment l'origine d'un assez grand nombre de mots! Une science bien autrement utile nous manquera toujours, à ce qu'il paraît; celle qui ne donnerait à des mots d'un usage trop fréquent aujourd'hui qu'une valeur avouée par le plus simple bon sens et par l'expérience des siècles.

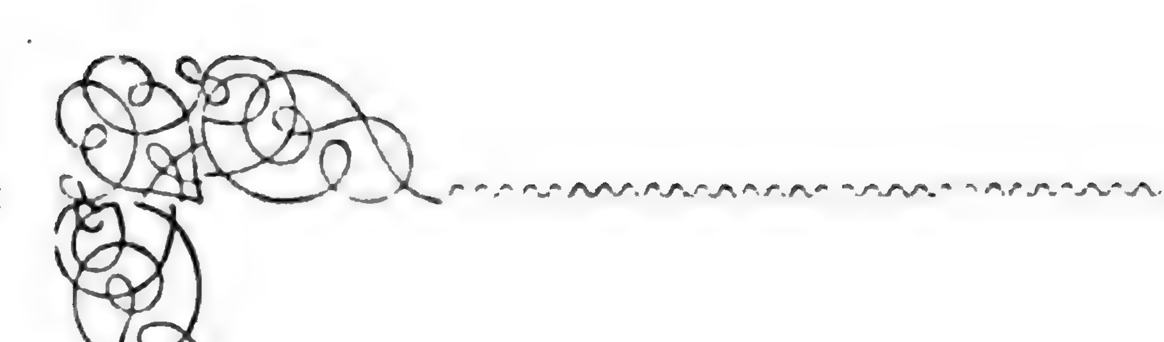
La Ciotat, ce 30 Juin 1848.

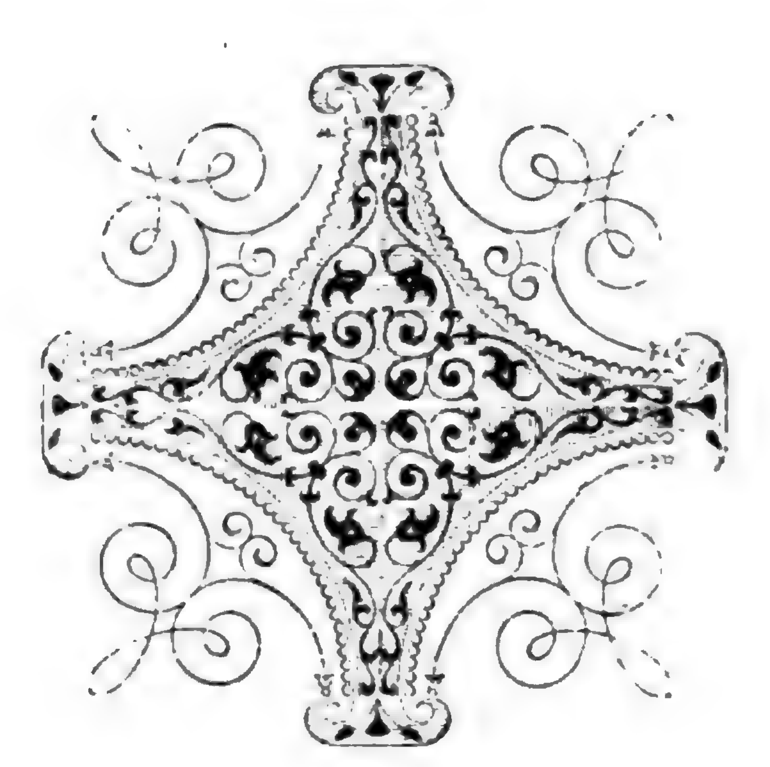
FIN.



Marseille. — Imprimerie Marius OLIVE, rue Paradis, 47.







Marseille. — Imprimerie Marius OLIVE, rue Paradis, 47.